(N°. 21.) 1er. Germinal an 7.

MAGASIN ENCYCLOPÉDIQUE,

OU

JOURNAL DES SCIENCES,

DES LETTRES ET DES ARTS,

RÉDIGÉ

Par A. L. MILLIN.

AVIS DES ÉDITEURS.

Le prix de ce Journal est fixé :

à 9 francs pour trois mois,
18 francs pour six mois,
36 francs pour un an,

tant pour Paris que pour les Départemens, franc de port.

ON peut s'adresser au Bureau du Journal pour se procurer tous les Livres qui paroissent en France et chez l'étranger, et pour tout ce qui concerne la Librairie ancienne et moderne.

CE Journal, auquel la plupart des hommes qui ont un nom distingué, une réputation justement acquise dans quelque partie des arts ou des sciences, tels que les citoyens DAUBENTON, DOLOMIEU, DESGENETTES, SILVESTRE DE SACY, FOURCROY, HALLÉ, HERMANN, SCHWEIGHÆUSER, LACÉPÈDE, LANGLÈS, LALANDE, LAGRANGE, LEBRUN, MARRON, MENTELLE, BARBIER-DUBOCAGE, MORELLET, NOEL, OBERLIN, CHARDON-LA-ROCHETTE, CAILLARD, SAINT-LÉGER, VAN-MONS, TRAULLÉ, LÉVEILLÉ, COUSIN, CUVIER,

Geoffroy, Ventenat, Cavanilles, Usteri, Boettiger, Visconti, Villoison, etc. etc. ont fourni des Mémoires, contient l'extrait des principaux ouvrages nationaux : on s'attache sur-tout à en donner une analyse exacte, et à la faire paroître le plus promptement possible après leur publication. On y donne une notice des meilleurs écrits imprimés chez l'étranger.

On y insère les mémoires les plus intéressans sur toutes les parties des arts et des sciences : on choisit sur-tout ceux qui sont propres à en accélérer les progrès.

On y publie les découvertes ingénieuses, les inventions utiles dans tous les genres. On y rend compte des expériences nouvelles. On y donne un précis de ce que les séances des sociétés littéraires ont offert de plus intéressant ; une description de ce que les dépôts d'objets d'arts et des sciences renferment de plus curieux.

On y trouve des notices sur la vie et les ouvrages des Savans, des Littérateurs et des Artistes distingués dont on regrette la perte ; enfin, les nouvelles littéraires de toute espèce.

Ce Journal est composé de six volumes *in*-8°. par an, de 600 pages chacun. Il paroît le premier de chaque mois. La livraison est divisée en deux numéros, de chacun 9 feuilles.

On s'adresse, pour l'abonnement, à Paris, au Bureau du Magasin Encyclopédique, chez le C. Fuchs, Libraire, rue des Mathurins, hôtel Cluny.

A Amsterdam, { chez la veuve Changuion et d'Hengst. chez Van-Gulik.
A Bruxelles, chez Lemaire.
A Florence, chez Molini.
A Francfort-sur-le-Mein, chez Fleischer.
A Genève, { chez Manget. chez Paschoud.
A Hambourg, chez Hoffmann.
A Leipsic, chez Wolf.
A Leyde, chez les frères Murray.
A Londres, chez de Bosse, *gerard Street*.
A Strasbourg, chez Levrault.
A Vienne, chez Degen.
A Wesel, chez Geisler, Directeur des Postes.

Il faut affranchir les lettres.

MAGASIN

ENCYCLOPEDIQUE.

IV. ANNÉE.

TOME SIXIÈME.

S. 1000.

MAGASIN

ENCYCLOPEDIQUE,

OU

JOURNAL DES SCIENCES,

DES LETTRES ET DES ARTS,

PAR A. L. MILLIN,

Conservateur du Muséum des Antiques à la Bibliothèque nationale, Professeur d'Histoire et d'Antiquités ; des Sociétés d'Histoire naturelle et philomathique de Paris, d'Emulation de Rouen, de Boulogne et d'Abbeville ; de l'Académie des Curieux de la Nature à Erlang ; de l'Académie de Dublin, de la Société italienne de Sienne, de la Société Linnéene de Londres, de celles de Médecine de Bruxelles, des Sciences physiques de Zurich, d'Histoire naturelle d'Iena.

IV. ANNÉE.

TOME SIXIÈME.

A PARIS,

Chez Fuchs, Libraire, rue des Mathurins, maison de Cluny, n°. 334.

AN VII. — 1799.

BRITISH MUSEUM NATURAL HISTORY

MAGASIN

ENCYCLOPÉDIQUE,

OU

JOURNAL DES SCIENCES,

DES LETTRES ET DES ARTS,

PAR A. L. MILLIN,

Conservateur du Muséum des Antiques à la Bibliothèque nationale, Professeur d'Histoire et d'Antiquités, des Sociétés d'Histoire naturelle et physique de Paris, d'Émulation de Rouen, Philomatique et d'Athénée; de l'Académie des Curieux de la Nature à Breslaw; de l'Académie de Dublin, de la Société italienne de Sienne, de la Société asiatique de Londres, de celles de Médecine de Philadelphie, des Sciences physiques de Zurich, d'Histoire naturelle d'Iena.

IV. ANNÉE.

TOME SIXIÈME.

A PARIS,

Chez Treuttel, Libraire, rue des Maturins, maison de Cluny, n°. 337.

AN VIII — 1799.

A

G. CUVIER,

PROFESSEUR D'ANATOMIE COMPARÉE

AU MUSÉUM D'HISTOIRE NATURELLE,

PROFESSEUR D'HISTOIRE NATURELLE

AUX ECOLES CENTRALES

DU DÉPARTEMENT DE LA SEINE,

MEMBRE DE L'INSTITUT NATIONAL

ET

DE DIVERSES SOCIÉTÉS SAVANTES

DONT

LE GÉNIE POUR LES DÉCOUVERTES,

L'ESPRIT CULTIVÉ,

L'AME SENSIBLE,

ONT FAIT UN ÊTRE HEUREUSEMENT CRÉÉ

POUR

LES SCIENCES,

LES LETTRES,

ET L'AMITIÉ.

MAGASIN ENCYCLOPÉDIQUE.

ANATOMIE ET PHYSIOLOGIE.

Extrait d'un Mémoire contenant des recherches sur la durée de la gestation dans les femelles d'animaux, lu à l'Institut national, par le citoyen Tessier.

L'Auteur rappelle d'abord les discussions qui ont eu lieu il y a une vingtaine d'années, entre les Physiologistes, sur la possibilité des naissances tardives. Bouvard et Louis opposoient à Bertin et à Petit l'invariabilité de la gestation dans les animaux; mais ce fait n'étoit point constaté. Dès-lors le citoyen Tessier conçut le projet de le vérifier, et il établit une correspondance et des journaux très-exacts à cet effet. Le résultat qu'il a offert à l'Institut est le fruit de ces recherches; il divise son travail en autant d'articles qu'il a pu suivre d'animaux.

Article Ier. *Vaches.*

160 ont été observées : 14 ont donné leur veau du 241e. au 266e. jour, c'est-à-dire, dans l'espace du 8e. mois au 8e. mois 26 jours.

3	le 270e. jour.	Il y a donc ici 67 jours entre les deux extrêmes.
50	du 270e. au 280e.	
68	du 280e. au 290e.	
20	le 300e. jour.	
5	le 308e.	
160.		

Art. II. *Jumens.*

102 ont été observées :

3 ont pouliné le 311e. jour.	Ce qui donne une latitude de gestations de 83 jours, et il y a entre les vaches et les jumens cette observation : qu'il y a plus des premières qui ont pouliné avant le 9e. mois, que des secondes avant le 11e.
1 le 314e.	
1 le 325e.	
1 le 326e.	
2 le 330e. ou à 11 mois juste, de 30 jours.	
47 de 340 à 350.	
25 de 350 à 360.	
21 de 360 à 377.	
1 à 394 jours.	
102.	

Art. III. *Truies.*

15 seulement ont été observées :

1 a fait des petits qui ont vécu le 109e. jour, c'est-à-dire, 3 mois 19 jours.	Ainsi aucune d'elles n'a porté ses petits au-delà de 4 mois.
10 du 110 au 120e.	
2 le 121e.	
1 le 122e.	
1 le 123e.	
15	

Art. IV. *Lapines.*

139 ont été observées pendant les années 4, 5 et 6 de la répub.

1 le 26e. jour.	L'extrême est ici de 7 jours.
2 le 27e.	
3 le 28e.	
53 le 29e.	
50 le 30e.	
21 le 31e.	
9 le 33e.	
139.	

L'auteur se propose de faire les mêmes recherches sur les œufs des oiseaux. Il cite à cet égard une observation curieuse, publiée par le citoyen Darcet;

la voici : des œufs d'une même couvée, 1 est éclos le 18e. jour, 2 le 17e., 3 le 18e., 5 le 19e. et le 20 ; les autres n'étoient pas fécondés.

C. D.

GEOGRAPHIE.

DESCRIPTION des territoires d'Epidaure et de Trézène en Grèce, lue à la séance littéraire du Lycée républicain, le 6 pluviôse ; par le citoyen MENTELLE, *membre de l'Institut national.*

CITOYENS,

JE vais avoir l'honneur de vous entretenir quelques instans d'une petite portion de ce pays, le plus célèbre de la terre. Quel homme, au seul nom de la Grèce, ne sent pas réveiller en soi le sentiment des Beaux-Arts et l'enthousiasme de la liberté, car aucun peuple ne porta jamais aussi loin l'amour de sa patrie et le goût des connoissances qui ajoutent à son lustre ? Aucun pays, non plus, ne renferma dans un si petit espace, autant de lieux célèbres par des événemens politiques ou militaires, autant de chefs-d'œuvres du génie, sur le sol même qui les avoit vu éclore. J'ai donc pensé qu'une description géographique de la Grèce ancienne pourroit n'être pas sans intérêt pour les

amateurs de l'antiquité ; et que même, sous un autre rapport, elle pourroit avoir un but réellement utile. Si, par une de ces révolutions merveilleuses, qui cessent presque de nous étonner, parce qu'elles sont faciles aux armes françaises, la Grèce, arrachée enfin au peuple barbare qui l'opprime depuis près de quatre siècles, alloit être confiée à la protection d'un peuple éclairé, ne seroit-il pas alors un avantage précieux pour les vainqueurs, de savoir, au moyen d'une bonne carte, quelle étoit la position à peu près exacte de tant de lieux illustres, et d'apprendre, par une bonne description, quels monumens y étoient renfermés, et quels chefs-d'œuvres on peut encore se flatter de sauver de ses ruines ?

L'immortel auteur du voyage d'Anacharsis, a bien, en effet, effleuré cette matière. Mais moins occupé des lieux dans lesquels il conduit son jeune voyageur, que des peuples dont il se plaît à faire connoître les lois, les mœurs, les usages, la philosophie, la littérature, il traite bien plus des hommes que des pays. Mon but est le contraire du sien, et ce n'est pas la seule différence qui existera entre sa production et la mienne, car quelle étude peut atteindre à son érudition, quel talent a la fraîcheur de son pinceau ? Il a traité son sujet en homme de génie ; je vais décrire en simple narrateur.

Dans cette description de tant de petits pays qui ont obtenu une grande renommée, je choisirai deux morceaux dont la célébrité me fera, je l'espère,

pardonner la sécheresse. L'un est le territoire si long-temps consacré au dieu de la médecine ; l'autre, celui qui fut témoin de l'innocence et de la fin tragique du malheureux Hippolyte.

Ces deux pays se trouvoient sur la côte orientale de l'Argolide, située dans le Péloponèse : on sait que ce nom désigne cette presqu'île que l'on nomme aujourd'hui *Morée*, et qui n'est séparée du reste de la Grèce au nord que par le *golfe de Corinthe*. On appeloit aussi *isthme de Corinthe*, la partie de terre qui joint cette presqu'île au continent.

Afin d'épargner à votre attention, citoyens, autant qu'il est en moi, la sécheresse d'une description, je vais supposer un voyageur faisant route, en partant de la Mégaride, qui, sur le continent, se trouvoit entre l'Attique à l'est, et les montagnes qui formoient à l'ouest la longueur de l'isthme.

Ces montagnes ne laissèrent pendant long-temps qu'un passage étroit entre elles et la mer. Des brigands avoient profité des dangers qu'elles offroient par elles-mêmes, pour les rendre encore plus funestes aux voyageurs. On cite entr'autres le bandit Sciron, qui, non content de dépouiller ceux que leurs affaires ammenoient dans ces défilés, les forçoit encore à lui laver les pieds sur un de ces rochers scabreux, d'où, sans effort et d'un seul coup, il les précipitoit dans la mer. Là se nourrissoient de chair humaine, les tortues qu'il engraissoit ainsi pour les rendre plus propres à satisfaire sa gloutonerie. Ce monstre fut, dit-on, tué par Thésée, aussi bien que le féroce *Sinis*, que le genre de

cruauté qu'il avoit adopté, fit surnommer *Pithyocampte* ou le *courbeur de pins*. Ce scélérat, après avoir dépouillé les voyageurs, les attachoit par les pieds et par les mains, à des branches de pins, courbées avec un grand effort, et qui, relâchées ensuite, emportoient en se redressant, les membres qu'elles avoient séparés du corps. Si je ne craignois de trop émouvoir votre sensibilité, je vous parlerois encore de cet autre scélérat qui, voulant assujettir la taille de tout voyageur tombé entre ses mains, à une dimension déterminée, les faisoit étendre sur un lit de fer, puis leur coupoit les extrémités des jambes, lorsqu'elles dépassoient le lit, ou les faisoit tirailler avec des cordages jusqu'à ce qu'elles en atteignissent la longueur. Ceux-là seuls étoient bien traités, qui se trouvoient être de la longueur exacte du lit (1).

Mais quittons ces horribles lieux où Thésée fit justice de tant de crimes, et, parcourant la côte, hâtons-nous d'arriver à Epidaure, car nous étions ici sur des terres appartenantes aux Corinthiens. On sait que ce peuple actif et industrieux dut sa gloire

(1) M. Bœttiger, dans ses *Vasengemælde* (description des peintures de vases grecs, tome I, n°. 2, p. 149) a établi par des conjectures très-probables, que ces divers brigands ne sont que le même qui s'appeloit Sciron, et qu'on surnomma *Sinis*, *le scélérat*, et auquel on donna encore les différens surnoms de Procuste, Damastes, Pithyocampte, pour indiquer les différentes manières dont il exerçoit ses cruautés. Voyez *Magasin encyclopédique*, ann. IV, tom. III, pag. 470. A. L. M.

et ses richesses à l'activité de son commerce. Il avoit sur le golfe saronique un port appelé *Cenchrées*, d'où les vaisseaux corinthiens passoient aisément dans la mer de l'Archipel, et sur toutes les côtes d'Asie.

En quittant ce territoire et longeant la côte par la direction de nord-ouest au sud-est, on arrivoit enfin à *Epidaure*, aujourd'hui remplacé par un petit lieu nommé *Pidaura*.

Le territoire d'Epidaure, qui n'étoit guère plus grand que la plaine de Saint-Denis, étoit réputé saint. On n'étoit pas d'accord, chez les Grecs, sur l'origine d'Æsculape. Les Eléens le disoient fils de Pélops: un auteur ancien lui donnoit pour père Argus, fils de Jupiter; mais les Epidauriens prétendoient qu'il étoit fils d'Apollon, et cette opinion, qui a quelque chose de plus brillant, est celle qui est restée, et qu'ont adoptée les poëtes modernes; car c'est sur-tout dans leurs archives, que se trouvent ces suites de généalogies. Æsculape étoit cru fils d'Apollon. Une ancienne opinion en avoit fait le dieu de la médecine. Des fourbes adroits avoient prétendu que ce dieu manifestoit plus volontiers et plus habituellement sa puissance à Epidaure que dans tout autre lieu. De combien d'erreurs le commun des hommes n'a-t-il pas été le jouet, depuis l'oracle de Dodone, celui de Delphes et enfin le temple d'Epidaure, jusqu'à la maison sainte de Lorette, ou la béatification du mendiant Labre!

On concevra donc aisément comment des prêtres

avoient réussi à faire de la ville et du territoire d'Epidaure, un objet de vénération pour toute la Grèce. Sous prétexte de préserver cette ville et cette vaste enceinte de toute souillure, il étoit défendu d'y laisser accoucher aucune femme, d'y laisser mourir aucun malade. On démêle bien que le véritable motif étoit de préserver le dieu de la médecine du reproche d'avoir laissé périr, sur son propre domaine, des hommes qui venoient y chercher leur guérison. Ainsi pendant douze siècles au moins, les femmes à la veille de leurs couches, les malades parvenus à un état désespéré, étoient transportés au loin et sans même de grandes commodités. Enfin Antonin, qui n'étoit alors que sénateur, et qui, comme on sait, aima beaucoup la Grèce, fit élever des bâtimens, pour que les malades y fussent déposés lorsque leur mort, démontrée prochaine, annonceroit qu'ils couroient risque de souiller le territoire. Cet Antonin devint empereur l'an 130 de l'ère vulgaire. Ce ne fut pas le seul avantage que sa munificence sut procurer à ce lieu : nous le verrons bientôt.

Tout ce que l'on sacrifioit au dieu, et l'on sait que les sacrifices des anciens consistoient en animaux, tels que les brebis, bœufs, etc. tués quelquefois par centaine ; tout cela, dis-je, devoit se consommer dans l'enceinte sacrée. Il est aisé d'en conclure que les prêtres y dépensoient peu pour leur nourriture, et qu'ils savoient y pourvoir par ce qu'ils obtenoient de ces nombreux sacrifices, et ce n'étoit pas à cela seul que se bornoient les

avantages de leurs places. D'un autre côté, ils interposoient leurs bons offices auprès du dieu, en faveur des malades. On y voyoit sa statue moitié or et moitié yvoire : c'étoit l'ouvrage de Thrasimède de Paros.

Æsculape étoit représenté assis, tenant d'une main un bâton, et ayant l'autre main placée sur la tête d'un serpent, avec un chien à ses pieds. Cette statue ayant été faite dans les temps où la sculpture avoit acquis en Grèce un grand degré de perfection, on peut croire qu'elle étoit fort belle; aussi des hommes, accoutumés à voir des chefs-d'œuvres, la regardoient-ils avec admiration. Il paroît que le dieu étoit assis sur un de ces espèces de siéges grecs que les poëtes appellent *trônes*, et qui offroient l'aspect d'un massif. On avoit orné ce trône de plusieurs bas-reliefs qui représentoient, les uns, les exploits de Bellérophon combattant la Chimère; les autres, Persée pétrifiant tout autour de lui par l'aspect effrayant de la tête de Méduse.

Au-delà du temple on avoit construit des maisons propres à loger ceux qui venoient implorer la protection d'Æsculape; car, n'en doutons pas, ce concours devoit ressembler assez à ceux que nous connoissons à Spa, à Barège, à Plombières. Mais dans ces différens lieux modernes, on n'a presque songé à bâtir que pour y obtenir plus ou moins de commodité. Chez les Grecs, au contraire, dans les beaux siècles, on s'occupoit en même temps de magnificence. Tout près de ces bâtimens, il y avoit un monument, espèce de *rotonde*, qui paroît n'a-

voir eu d'autre destination que d'offrir un lieu commode d'exercice à l'abri du grand air : on le nommoit le *tholos ;* il étoit de marbre blanc. Entre les peintures qui le décoroient, on admiroit deux ouvrages de *Pausias.* Ce peintre étoit de Sicyones, contemporain d'Apelle, et, comme ce dernier, élève de Pamphile. Ses ouvrages devoient être très-estimés, puisqu'Horace, au milieu des richesses que Rome avoit enlevées à la Grèce, en parle avec éloge (l. II, sat. 7). L'un des tableaux de ce grand peintre paroît avoir fait allusion à l'hommage rendu à quelque grand talent en poésie, à quelque femme célèbre peut-être. C'étoit un joli amour qui, rejettant au loin son arc et ses flèches, s'étoit seulement armé d'une lyre. Le Lycée a vu des séances où l'on eût fait très-naturellement l'application de cette ingénieuse allégorie. L'autre tableau, comme si le peintre eût voulu rapprocher les extrêmes, représentoit l'*Ivresse.* C'étoit une femme buvant à même une bouteille. Pour donner quelque intérêt à ce sujet, l'auteur avoit donné au verre l'effet d'une transparence telle, que l'on démêloit très-bien la physionomie d'une femme, quoique placée du côté opposé au spectateur.

Afin d'étendre la réputation d'Æsculape par les noms imposans de ceux qui l'étoient venu consulter, autant que pour lui assurer de nouveaux succès, un grand nombre de colonnes étoient destinées à recevoir les noms des dévots malades qui s'étoient présentés à ce temple, sans doute, sur-tout, de ceux qui se trouvoient d'un rang ou d'un nom assez connu

pour

pour fixer l'opinion des consultans. C'est ainsi que nous avons vu nos chapelles de Liesse, de Lorette, etc. notre Généviève même de Paris, offrant des *ex-voto*, des grands tableaux mêmes, hommages d'une ignorante crédulité, respectables seulement sous ce point de vue, qu'ils annonçoient des cœurs, pénétrés d'une des plus précieuses vertus qui soient données aux hommes, la tendre et vive reconnoissance. Les *ex-voto* d'Epidaure étoient par eux-mêmes moins insignifians, que ceux des dévots modernes; mais, d'un autre côté, ils fesoient moins d'honneur à la puissance du dieu; car en même temps qu'ils contenoient les noms des malades, ils présentoient aussi, et le genre du mal dont ils étoient alors atteints, et les remèdes qui avoient concouru à leur guérison. On sait que le célèbre Hippocrate recueillit un grand nombre de ces observations, qui lui procurèrent l'avantage d'une expérience de plusieurs siècles. Ainsi nous pouvons présumer, par ce fait connu, et attesté par ce que l'antiquité a de plus respectable, qu'en même temps que les prêtres sembloient annoncer tout haut que l'on guérissoit par la puissance du dieu, ils ne négligeoient pas d'y joindre les ressources de l'art. On n'etoit pas aussi bien traité dans les pélérinages modernes. On en revenoit quelquefois plus content, mais jamais ceux qui en rapportoient de la santé ne s'y étoient rendus sans être malades; au lieu que les prêtres d'Epidaure, ne pouvant pas tenir parole sur les miracles, cherchoient au moins à faciliter des cures.

J'ai déjà comparé le territoire d'Epidaure au sé-

jour de Spa, de Bath, etc. et ce n'est pas sans quelque fondement. Si le mal y amenoit des infirmes, le plaisir probablement y amenoit aussi bien des oisifs. L'auteur qui nous a le mieux fait connoître ce temple du dieu de la médecine, Pausanias, ne nous dit pas qu'il y eut une pharmacie, ni quel étoit le régime prescrit aux malades ; mais il nous parle d'un très-beau théâtre qu'aucun autre n'effaçoit pour l'élégance, et qu'avoit construit l'architecte Polyclète, également auteur de la rotonde dont j'ai parlé. Les plaisirs du théâtre n'étoient même pas les seuls délassemens offerts aux malades, puisqu'il y avoit un bois sacré pour la promenade et un stade pour les jeux athlétiques. Dans le bois étoit un temple de Diane, une statue d'Epioné, et deux petites chapelles, l'une à la beauté, sous le nom de Venus ; l'autre à la justice, sous celui de Thémis. Près du stade, on avoit recueilli les eaux d'une source fraîche, dans un bassin très-orné, et couvert d'une voûte d'une construction infiniment agréable.

Dans des temps postérieurs aux beaux siècles de la Grèce, mais où l'on sentoit encore le prix des ouvrages d'un bon style, on avoit fait construire des bains sous le nom de bains d'Æsculape ; un temple à Hygiée, c'est-à-dire, à la déesse *de la bonne santé;* quelques autres encore, entre lesquels il en étoit un à *Apollon-l'Ægyptien :* c'étoit en quelque sorte reconnoître que les premiers établissemens de cette côte venoient de l'Ægypte.

La ville d'Epidaure étoit dominée par deux montagnes qui avoient aussi leurs monumens. Le mont

Cynirtion avoit non-seulement une fontaine, mais de plus une citerne, ouvrages dus aux bienfaits d'Antonin.

Mais parmi ces productions de la libéralité d'un prince et du génie des plus habiles artistes, qui ne pouvoient guère être appréciées que par des hommes éclairés et instruits, les prêtres n'avoient pas perdu de vue les moyens d'entretenir les erreurs populaires, et d'avoir aussi des objets de curiosité à la portée de la multitude. On voyoit sur cette même montagne, un arbre dont la tige, sans doute par l'effet naturel d'une mauvaise croissance ou par la violence de quelque orage, paroissoit avoir été tordue. Rien n'eût été si simple aux yeux du naturaliste : aux yeux de la multitude, c'étoit Hercule lui-même qui s'étoit plu à tordre ainsi cet arbre, pour donner apparemment une grande idée de sa force.

Sur le haut de la plus élevée de ces montagnes étoit un temple consacré à Diane *Coryphée*, c'est-à-dire, *l'Elevée*, qui *domine*. N'est-ce pas comme quand nous disions chez nous : *Saint-Etienne-du-Mont?*

L'intérieur de la ville étoit moins intéressant que les dehors ; cependant elle n'étoit pas non plus sans monumens. On est même étonné de trouver si rapprochés un aussi grand nombre de temples, tels que souvent ils se trouvoient dans les différentes villes de la Grèce. Mais il y a deux réflexions qui dissipent les premiers nuages qu'élèveroient à cet égard l'incrédulité. 1°. Ces temples, excepté quelques-uns en Sicile, n'étoient pas à beaucoup près aussi grands

que les nôtres pour l'étendue, et aucun n'étoit aussi élevé. Les anciens avoient très-bien senti que la hardiesse n'est pas le goût, et que ces voûtes, portées à une hauteur telle qu'elles ne peuvent être bien vues qu'autant que l'on a renversé la tête presqu'horizontalement, font perdre à la totalité de l'édifice, le premier mérite de toute production des arts, l'*harmonie*. Leurs temples n'étoient bien entendus qu'autant que le même coup-d'œil embrassoit l'ensemble. J'ajoute que, 2°. presque tous les ouvriers étoient des esclaves, dont le travail coûtoit infiniment moins que chez les nations modernes.

Nous n'avons pas de grands détails sur le gouvernement de ce petit pays. On voit seulement, par un passage de Plutarque, qu'un conseil de 180 citoyens y avoit l'administration des affaires. Je passe au territoire de Trézène, qui se trouvoit au sud de celui d'Epidaure.

Du pays de Trézène.

Ce petit pays, sur lequel les beaux vers de Racine appellent notre curiosité, n'avoit guère que l'étendue de celui d'Epidaure : c'avoit été cependant un royaume fondé probablement aussi par une colonie égyptienne, car on citoit un prince nommé *Horus*, entre les plus anciens rois de Trézène. Au reste, les Grecs de toutes les contrées, de toutes les villes, connoissoient bien mal l'histoire ancienne de leur pays ; mais une imagination féconde avoit suppléé au savoir réel ; et ne sachant pas trop quels hommes avoient été

leurs ancêtres, leur vanité en avoit fait des dieux.

Les Trézéniens, par exemple, prétendoient que leur pays avoit d'abord reçu d'*Horus* le nom d'*Orée*, mais que sa fille Léis ayant eu de Neptune un fils nommé *Althepus*, la contrée en avoit pris le nom d'*Althépie*. Si nous avions un grand intérêt à rechercher ce que l'histoire peut offrir de véritable dans cet ancien récit, nous verrions sans doute qu'un étranger s'étant emparé du pays, le laissa à son petit-fils, dont l'aïeul, pour l'honneur de sa fille, eut quelqu'intérêt à cacher la véritable naissance. Les prétendus dieux des Grecs ont caché plus d'un mystère de ce genre. Chez Léis, on avoit supposé Neptune : ce fut Jupiter chez Danaé.

A cette première marque de bienveillance du dieu des mers, puisqu'il avoit donné un roi au pays, Neptune en joignit une autre : ce fut de vouloir concourir avec Minerve, à s'en déclarer le protecteur. On sait que la même dispute avoit eu lieu pour Athènes, et que Minerve y avoit remporté l'avantage. Les Trézéniens, moins modestes, prétendoient que l'une et l'autre de ces deux divinités, n'ayant pu fixer leur choix, étoient restées par ordre de Jupiter, ensemble et conjointement, les patrons du pays. Ainsi le génie allégorique des anciens avoit enveloppé sous des fables brillantes, quelques vérités fort simples : c'est que, dans les commencemens, Athènes, fondée sur une montagne, à 40 stades de la côte, s'étoit d'abord contentée de l'industrie qui soignoit l'olivier et en obtenoit l'huile. C'étoit alors la seule Minerve ; au lieu qu'à Trézène, situé sur les bords

de la mer, on avoit joint cette culture à un petit commerce maritime. C'est à l'industrie de Minerve, joindre les ressources de Neptune.

On sait que la presqu'île où se trouvoit l'Argolide, avoit quitté l'ancien nom d'*Apia* pour celui d'*île de Pelops* ou de Péloponèse, lorsqu'elle eut été conquise par Pélops, fils de Tantale, et qui étoit passé de Phrygie en Grèce. Un des fils de ce prince, nommé Trœzen, s'étoit établi dans l'Althopie, avec son frère Pithée. A ce prince, nous commençons à nous rapprocher de l'histoire d'Hippolyte ; mais jetons un coup-d'œil sur le pays.

La ville de Trézène avoit été formée de la réunion de deux bourgs par ce même Pithée, fils de Pélops. Il avoit senti que le pays y trouveroit de la force et des moyens d'acquérir des richesses. C'est ainsi que le roi d'Athènes, Thésée, avoit réuni douze bourgades pour n'en faire qu'une ville. Pithée avoit placé sa nouvelle ville à l'embouchure d'un petit fleuve, auquel on avoit donné le nom de *Chrysorrhoas*, c'est-à-dire, *Fleuve d'or* ou *aussi précieux que l'or*. La raison suffiroit, ce me semble, pour donner la même épithète à tous les fleuves ; car l'eau est sans contredit la première des richesses ; mais à Trézène on croyoit avoir un motif de plus. La reconnoissance se plaisoit à rappeler, par ce nom, que pendant une sécheresse de neuf ans, ce petit fleuve n'avoit pas cessé de donner une eau limpide et abondante.

Dans la place de Trézène, on voyoit un temple et une statue de Diane *Sotère* ou conservatrice.

C'étoit un hommage, disoit-on, de Thésée, qui croyoit devoir à cette déesse le bonheur d'avoir échapé à la fureur du Minotaure, et d'être sorti du fameux labyrinthe habité par ce monstre.

A ce petit trait de fable qui défigure aux yeux de l'historien les récits faits sur Thésée, les Trézéniens en joignoient de bien plus considérables concernant leur pays. Dans ce même temple, élevé sur leur place publique, on voyoit ou plutôt on n'admiroit qu'avec un saint effroi deux ouvertures caverneuses et très-profondes, qui, selon eux, communiquoient avec les enfers. Par l'une, disoit-on, Bacchus avoit ramené sur terre sa maîtresse Sémélé; par l'autre, Hercule avoit fait voir, pour la première fois, le jour à Cerbère. Ce qui devoit désabuser un peu les gens de bon sens, c'est que l'on faisoit les mêmes contes de beaucoup d'autres grottes, même de quelques-unes qui n'étoient pas très-éloignées de celles-ci. Dans les temps modernes, nous avons moins consulté les prêtres que les naturalistes sur les richesses des cavernes, et nous nous en sommes bien trouvés.

Derrière le temple on voyoit le tombeau de Pithée, et un peu au dessus, trois siéges de marbres, sur lesquels ce bon roi, accompagné de deux conseillers, venoit écouter les plaintes des mécontens et leur rendre justice. On avoit conservé pour ce prince une estime si profonde, qu'au temps de Pausanias, l'écrivain qui parcouroit la Grèce dans le deuxième siècle de notre ère, on montroit encore un livre dont on le disoit l'auteur : il ne dit pas de quoi

traitoit cet ouvrage, mais je présume que c'étoit de *l'Art oratoire ;* car Pausanias cite le livre de Pitthée, immédiatement après avoir dit que ce prince en avoit donné des leçons dans un temple des Muses, fondé par Ardalus, inventeur de la flûte, et fils de Vulcain. Je saisirai cette occasion de faire observer combien Racine s'étoit exactement conformé aux opinions des anciens, lorsqu'il veut nous faire connoître le mérite de Pitthée ; ce qu'il fait en ces deux vers :

> Pitthée estimé sage entre tous les humains,
> Daigna m'instruire encor au sortir de ses mains.

Ce même Ardalus, inventeur de la flûte, avoit fondé un autre temple à Trézène, et l'avoit dédié, non pas au *sommeil* et aux *mânes*, comme l'ont cru quelques auteurs (2), mais aux Muses et aux Sommeil, et cette dédicace n'étoit pas, de la part de cet artiste, une épigramme contre ces coteries prétendues littéraires, qui en effet appellent le Sommeil où d'abord elles n'avoient annoncé que les Muses ; c'est parce que, chez les anciens, on étoit persuadé que les songes étoient envoyés par les dieux, et qu'il étoit précieux aux poëtes d'être, pendant le Sommeil, favorisés par les Muses.

Pausanias ne dit rien de l'étendue ni de la forme du théâtre de Trézène ; il ne parle de ce monument que pour indiquer qu'assez près Hippolyte avoit élevé un temple à Diane *Lycéenne*, c'est-à-dire, Louvetière : il ajoute que l'on ignoroit l'origine de ce nom ; je présume que c'étoit une suite de son goût pour la chasse. Nous ne nous y arrêterons pas,

(2) Voyez les premières éditions du *Voyage d'Anacharsis.*

mais nous observerons qu'en face du temple étoit une pierre que l'on regardoit comme *sacrée* : c'étoit là, disoit-on, qu'Oreste avoit été absous du meurtre de sa mère, par neufs personnages des premiers habitans de Trézène.

Ce n'étoit pas le seul monument qui rappelât le nom de ce héros grec. Il existoit un peu plus loin une petite maison que l'on nommoit le *tabernacle d'Oreste ;* et selon la tradition du pays, il y vécut séparé de toute société, depuis le meurtre de Clytemnestre, jusqu'à ce qu'enfin il en fût purifié par des cérémonies religieuses. Ainsi, tandis que quelques auteurs prétendoient que ce fils parricide, agité par les Furies, avoit porté en cent lieux différens les remords de son crime, les Trézéniens, pour s'illustrer par quelques rapports avec ce héros, prétendoient qu'il avoit vécu chez eux dans une obscurité douloureuse. Il n'avoit été permis à personne de communiquer avec ce coupable ; mais l'humanité avoit pourvu à son existence : on lui avoit fourni le boire et le manger.

En retrouvant ici Oreste, qui, comme je l'ai dit, se rencontroit en beaucoup d'autres lieux, on se rappelle ce trait de l'abbé Longuerue, auquel, dans une petite ville, on montroit le chef de Saint Jean. Comme un ami s'étonnoit de son air persuadé, il répondit : *Eh ! comment ne le croirois-je pas ? c'est la trentième ville où j'ai le bonheur de le rencontrer.* L'esprit le moins attentif saisit d'abord pourquoi, chez nous, des prêtres ou des moines cherchoient à égarer la foi des bonnes gens, en leur

offrant le chef ou le bras de quelque prétendu saint : il en résultoit un plus grand concours de fidelles, un plus grand revenu en argent ; car enfin, il falloit bien payer quelques prières, quelques cérémonies religieuses. Rapprochons cette conduite de celles des prêtres de l'antiquité, nous verrons que c'étoit le même esprit, la même marche ; car auprès de cette maison qui rappeloit le souvenir d'Oreste tourmenté par les Furies, et de cette pierre, autel de son absolution, des Trézéniens, espèces de prêtres qui se disoient issus des neufs personnages dont j'ai parlé, pratiquoient encore des cérémonies qui avoient le même objet, et faisoient des repas réputés saints, dont probablement la crédulité publique faisoit tous les frais. Les mêmes hommes assuroient de plus qu'un laurier que l'on montroit encore après plus de 20 siècles, avoit crû au lieu même où avoit été mis dans la terre tout ce qui avoit servi à la purification d'Oreste, et le peuple le croyoit. Si l'orgueil humain s'indigne que les hommes aient pu être égarés à ce point, je répondrai que d'autres peuples ont adopté et défendu des erreurs encore plus absurdes. Mais pour ne m'en tenir qu'à ceux dont j'ai l'honneur de vous entretenir, j'ajouterai qu'ils montroient à la même époque un olivier dont l'existence selon eux remontoit au temps d'Hercule. Ce héros avoit planté dans ce lieu sa massue, et peu après elle s'étoit transformée en un bel arbre.

Près de la ville étoit un emplacement consacré à Hippolyte. Il s'y trouvoit un temple avec une statue

très-ancienne, au temps de Pausanias. On en attribuoit la fondation à Diomèdes, qui, le premier parmi les Trézéniens, avoit rendu les honneurs divins à ce héros. Un prêtre y exerçoit un sacerdoce qui duroit tout le temps de sa vie. Entr'autres cérémonies qui s'y pratiquoient, dont quelques-unes se répétoient chaque année ; il en étoit qui étoient accidentelles : tel étoit l'usage, religieusement observé par les jeunes filles, d'y consacrer leurs chevelures lorsqu'elles alloient se marier. Mais que devenoient tant de chevelures ? Qu'y gagnoit-on ? Faisoit-on des coiffures pour les jeunes femmes avec les chevelures des jeunes filles ? C'est ce que l'antiquité ne nous apprend pas. J'ai dit que l'on avoit élevé un temple à Hippolyte ; il falloit donc qu'il fût placé au rang des dieux. Aussi les Trézéniens, disoient-ils qu'en effet ses chevaux, effrayés à la vue du monstre, l'avoient emporté, renversé de son char, mais ils ne convenoient pas qu'il eût été enterré comme un simple mortel. Selon eux, il avoit été enlevé au ciel, et c'étoit lui que les astronomes y connoissoient sous le nom de la constellation du *cocher*, qui effectivement s'y voit encore, mais qui n'est pas pour nous l'Hippolyte des Trézéniens.

On sent bien que ce héros devoit avoir ici plus d'un monument ; aussi le stade portoit-il son nom, et au dessus de ce stade, un temple avoit été élevé à Vénus, avec l'épithète de *Catascopie*, ou la regardante. On prétendoit que c'étoit en ce lieu que se plaçoit Phèdre pour voir Hippolyte s'exercer à la course, avantage qu'elle exprime si bien dans

les deux beaux vers de Racine, auquel cette circonstance n'avoit pas échappé :

> Quand pourrai-je, à travers une noble poussiére,
> Suivre de l'œil un char volant dans la carrière ?

Il falloit, au surplus, que les Trézéniens fussent bien ignorans des effets les plus ordinaires de la nature, ou bien vains, pour adopter tous les contes absurdes qui pouvoient flatter leur amour-propre ? Nous avons vu qu'ils croyoient qu'une vieille massue avoit pu produire un jeune arbre. Dans le lieu où nous nous sommes transportés en ce moment, ils montroient un myrthe dont les feuilles paroissoient avoir éprouvé de petites piqûres. On les attribuoit à Phèdre, qui, cherchant à se distraire des égaremens de sa coupable passion, avoit, dit-on, picoté ces feuilles avec une aiguille. On croyoit cette princesse enterrée près de ce myrthe ; et pour le prouver, on montroit un tombeau que l'on disoit être le sien ; aussi dans le même lieu il s'en trouvoit un second. Ceux qui n'avoient pas la foi assez vive pour croire Hippolyte placé dans le ciel, assuroient que c'étoit là qu'avoit été enterré ce héros ; mais ce dont personne ne doutoit, c'est qu'une maison que l'on fit voir à Pausanias, avoit été celle de ce jeune prince. En face étoit une fontaine qui portoit le nom d'Hercule, parce qu'elle avoit été découverte par ce héros. A quelque distance, dans la campagne, on voyoit aussi des troncs d'arbres où l'on disoit que s'étoit accroché le char d'Hippolyte, lorsqu'il fut emporté par ses chevaux.

Je n'ai pas dû, citoyens, risquer de fatiguer votre attention par une énumération scrupuleusement exacte, mais, par-là même, très-séche, de toutes les statues ni de tous les temples renfermés dans Trézène : d'où l'on peut conclure qu'elle avoit dû être une ville considérable ; car enfin, je ne dis pas quel bourg, mais même quelle ville du second ordre en France, a jusqu'à présent renfermé autant de productions des arts. Ne désespérons cependant pas de les voir se multiplier chez nous, puisque nous avons, comme on les eut chez les Grecs, le génie et la liberté.

En terminant je me permettrai une réflexion qui sans doute ne vous aura pas echappé, c'est que quand on est parvenu, après une longue étude des auteurs anciens, à connoître les monumens, les statues, les tableaux mêmes que renfermèrent ces villes de la Grèce, on regrete que ces mêmes auteurs ne nous aient presque rien dit des habitans, de la population, des moyens de subsistance, et même des productions du sol, d'une manière un peu particulière. J'ai consulté à la bibliothèque nationale les manuscrits d'un savant célèbre, l'abbé de Fourmont, qui avoit voyagé dans le pays où exista cette Trézène que je viens de décrire. «Les montagnes y sont, dit-il, jusqu'à une certaine hauteur, couvertes de vignes, d'oliviers, de grenadiers et de myrthes. Vers le sommet on trouve, comme chez nous, ces productions que l'on nomme alpines, parce qu'elles croissent plus particulièrement à une certaine élévation ; c'étoient des pins et des sapins. «

J'ajoute qu'à peu de distance de la côte est une petite île que l'on nommoit *Calaurie*, et à laquelle on ne peut penser sans un sentiment de douleur, quand on se rappelle que ce fut dans cette île que s'empoisonna Démosthène, pour ne pas tomber au pouvoir d'Antipater, roi de Macédoine. Il avoit osé démasquer aux yeux de la Grèce l'astucieuse politique de Philippe, et ses vues dangereuses pour la liberté : vingt ans après, un roi féroce en vouloit tirer vengeance ; mais ces tyrans n'ont pu éteindre sa mémoire, et son génie a triomphé de leur férocité.

BIOGRAPHIE.

Notice sur Pierre Desault, médecin, par Tournon, membre de la société de médecine de Bordeaux, associé du Lycée de Toulouse, etc.

La médecine n'offre pas une carrière propre à mener à la gloire : celui qui veut la parcourir doit être vertueux, savant, et jouir d'un tact particulier, don précieux de la nature. Ses travaux seront obscurs et pénibles, ses succès modestes et d'une utilité partielle ; mais de quel prix n'est point aux yeux du philosophe et de l'homme souffrant, celui qui sait calmer la douleur, prolonger la vie, et consoler son semblable? De grands accidens peu-

vent faire mieux apprécier le médecin habile. *Hippocrate* sauvant son pays de la peste, est aussi grand que le plus célèbre des héros : *l'officier de santé* peut encore transmettre au public ses observations, ses découvertes; et si ses écrits traversent une longue suite d'années, s'ils obtiennent l'approbation de la postérité, alors il a doublement mérité de sa patrie. L'unanimité de sentiment en faveur des talens de *Desault*, les lumières que j'ai puisées dans ses écrits, le succès qu'elles m'ont valu dès le début de ma carrière médicale, m'inspirèrent l'intention de faire un jour son *éloge*, et de payer publiquement à sa mémoire le tribut de ma juste reconnoissance. C'est dans ses ouvrages que je trouverai les preuves de son savoir, de son génie; il me fournira lui-même des traits énoncés avec simplicité, qui prouveront, qu'aux qualités d'un médecin habile, il joignoit les vertus d'un homme sensible et bienfaisant.

Pierre Desault naquit en 1675 a Arzac dans la Chalosse (1), de dame *Daubaignan* et de Fr. *Desault*, qui exerça la médecine à Pau (2) : ce fut dans l'université, jadis célèbre, de cette ville, qu'il fit ses premières études (3). Il vint ensuite à Bordeaux pour suivre les cours de médecine, sous

(1) « Je répondis à cette belle physique en peu de lignes, » que les eaux de Barèges ne m'étoient pas étrangères, *puis-* » *que j'étois natif d'un bourg qui en étoit plus près que Bai-* » *gnères.* » Diss. sur *la goutte*, par *Desault*, pag. 288.

(2) Diss. sur *la phthisie*, par le même, p. 384.

(3) *Id.* sur *la rage*, p. 288.

les professeurs, *Teris* et *Fartas*, qui lui donnèrent le grade de docteur (4). En 1697 *Desault* se rendit à Paris pour y perfectionner ses connoissances ; il assista aux savantes leçons d'anatomie de *Duverney* (5) ; il suivit l'illustre *Tournefort* au jardin des plantes, dans ses herborisations (6), et l'école de médecine n'eut point d'auditeur plus attentif. Ses talens et son amabilité le lièrent avec les médecins les plus célèbres, tels que *Bouvart*, *Sidrobe*, *Vernage*, *Enguehart*, *Falconet*, *Bompart*, *etc.... Desault* ayant acquis les connoissances accessoires, que doit avoir un jeune médecin, et suivi pendant quatre ans les praticiens des hôpitaux, revint à Bordeaux, où il fut agrégé au collége des médecins le 25 janvier 1704. Il seroit intéressant, je l'avoue, de pouvoir suivre *Desault* dans sa carrière médicale ; il seroit satisfaisant de le voir porter au sein des familles éplorées la consolation et la santé : plus d'une fois sans doute, un père respectable, une mère tendrement aimée, lui dûrent le bonheur de vivre encore parmi leurs enfans. Mais ces faits appartiennent à ses contemporains, et nous n'en avons que la juste présomption. *Desault* fut très-lié avec les hommes les plus instruits dans les trois ordres de la médecine : sa probité et ses talens reconnus lui méritèrent l'estime et la confiance de ses confrères ; il fut pendant les années 1718, 19, 20, syndic du

(4) Diss. sur *la phthisie*, p. 342.

(5) *Ibid.* p. 348, 380.

(6) Diss. sur la *pierre*, par *Desault*, p. 202.

collége

collége des médecins (7). En 1729 il présida à la savante thèse d'aggrégature de *Campagne* (8). Un caractère tel que celui de *Desault* n'étoit pas susceptible des petites passions qui dégradent les hommes ordinaires. Jamais la rivalité, la jalousie ou l'envie, n'eurent prise sur sa belle ame. Un incendie violent consuma en 1731 la maison du chirurgien *Dugarry* : on n'avoit rien pu sauver, tout avoit été la proie des flammes. *Desault*, pénétré des malheurs de cet infortuné, assembla extraordinairement le collége des médecins, et en obtint une somme de trois cents livres, pour servir à réparer en partie les pertes qu'il avoit faites. Jamais sa bienfaisance active ne laissa échapper l'occasion d'être utile. *Desault* venoit de perdre un de ses confrères : il s'aperçut bientôt de l'état de détresse où la mort de son ami avoit laissé sa veuve et ses enfans ; il assembla de nouveau le collége des médecins, et fit accorder à cette famille malheureuse, une pension viagère de cent cinquante livres.

Desault avoit une si haute idée de la profession du médecin, qu'il croyoit que les soins d'une famille étoient incompatible avec la tranquillité et la méditation qu'exige l'art de guérir. Il vécut célibataire (9). *Desault* fut trompé par l'amour de son

(7) Registres des médecins de Bordeaux.

(8) Voyez une notice sur ce médecin botaniste, dans le *Journal de Santé et d'histoire naturelle de Bordeaux*, vol. 2, p. 43.

(9) Préface de la diss. sur *la pierre*, p. 16, 19.

état et de ses semblables : le mariage est un devoir qu'imposent la nature et la société, et le philosophe le plus austère est forcé d'avouer qu'une partie du bonheur dont peut jouir un mortel, se trouve dans le sein d'un ménage bien assorti. Si *Desault* ne laissa pas de postérité, au moins il ne mourut pas tout entier : il légua au public une partie de son existence intellectuelle, et ses ouvrages lui mériteront à jamais l'estime et la reconnoissance de la postérité.

Après trente ans d'exercice dans sa profession, *Desault* fit imprimer en 1733, son traité sur les *Maladies vénériennes* (10). Sa publication fut une preuve de son savoir et de son courage : il proposoit des innovations, il frondoit une méthode reçue, dont le savant *Astruc* étoit le défenseur et le panégyriste. A cette époque *la salivation* étoit la crise qui jugeoit les maladies vénériennes : au malheur d'avoir pris la *vérole*, succédoit un traitement qui étoit un vrai supplice. En effet, il falloit passer 25 ou 30 jours sans prendre que du bouillon,

(10) Dissertation sur les *maladies vénériennes*, contenant une méthode de les guérir sans flux de bouche, sans risque et sans dépense, avec deux dissertations, l'une sur *la rage*, l'autre sur *la phthisie*, et la manière de les guérir radicalement, par *Pierre Desault*, docteur en médecine, agrégé au collége des médecins de Bordeaux. A. Bordeaux, *Calamy*, 1733, 1 vol. in-12.

Je ne donnerai point une analyse détaillée du système de chaque dissertation de ce médecin ; elle seroit fastidieuse pour ceux qui possèdent ses ouvrages, et inutile pour ceux qui, ne les ayant point, peuvent se les procurer aisément.

supporter dans la bouche une puanteur affreuse, avoir les gencives enflées et déchirées par une salivation abondante, les dents devenoient vaccillantes: l'inflammation du gosier, l'enflure de la tête, le spasme de la face, (la bridure) exposoient très-souvent les malades à être défigurés ou à perdre la vie. *Desault* frappé de ces graves inconvéniens, crut pouvoir proposer une méthode moins douloureuse, elle étoit plus sure et plus facile. Il publia que les frictions, les bains et les purgatifs intercalés, guérissoient efficacement la *vérole*. C'est presque la méthode par extinction, que proposa depuis le docteur *Haguenot*, professeur de la faculté de Montpellier (11). L'observation onzième, prouve la douceur et la bonté de *Desault*, et avec quel désintéressement, il se chargeoit de la curation des malades, pour le traitement desquels certains chirurgiens avoient demandé des sommes considérables.

Ce praticien intelligent employa le mercure contre les obstructions, les maux des yeux, les ulcères, la teigne, maladie familière dans les landes de Bordeaux, et que *Desault* regardoit comme endémique parmi les habitans des côtés de l'Océan (12). Il fut conduit à l'application de ce remède dans ces affections, par son système sur les vers, qu'il regardoit comme la cause première de *la vérole* et de plusieurs autres maladies (13). *De-*

(11) Mémoire concernant une nouvelle méthode de guérir la vérole. *Montpellier*, 1734, in-8°.

(12) Dissertation sur les maladies vénériennes, p. 213.

(13) Le citoyen *Guerin*, chirurgien célèbre et praticien

sault avoit puisé cette doctrine dans les conférences qu'il avoit faites chez *Renealme de Lagarenne*, professeur de la faculté de Paris (14).

Ce système le conduisit à croire que les vers qui se trouvoient dans le virus de *la rage*, pouvoient être la cause de la propagation de cette affreuse maladie (15). La lecture des auteurs qui avoient écrit sur l'hydrophobie, l'ouverture des cadavres fortifioient sa conjecture; et si son opinion parut erronée, au moins eut-elle l'avantage de présenter *la rage* sous un aspect susceptible de guérison (16). L'analogisme lui facilita l'étiologie de cette maladie. *Desault*, en proposant contre elle l'usage du mercure, ne fut pas inventeur, mais il réveilla l'attention de ses confrères sur l'emploi d'un remède que *Palmarius* avoit indiqué en 1578. La publication de cet ouvrage servit à détruire un préjugé

distingué de cette ville, fut consulté par un particulier, dont le scrotum et les aines étoient rongés par un ulcère depuis plus de deux ans. Ses réponses affirmatives ne lui laissant aucun doute sur la pureté de sa conduite, il examina l'ulcère avec une forte loupe; il y aperçut une myriade de *morpions* qui avoient dévoré les parties affectées. Quelques illinitions d'onguent mercuriel, en faisant mourir cette vermine, délivrèrent le malade de ce dégoûtant ulcère. Cette observation confirma le citoyen *Guerin* dans la croyance que les insectes pouvoient être la cause des maladies contagieuses. Voyez la dissertation de *Linné, Exanthemata viva*, ejusd. *de mundo invisibili.*

(14) *Ibid.* sur les maladies vénériennes, pag. 39.

(15) Diss. sur *la rage*, avec la méthode de s'en préserver et guérir, par *Pierre Desault*, etc.

(16) *Ibid.* pag. 270.

qui, en inspirant une sécurité perfide, réservoit les *enragés* à une mort inévitable, par la confiance que donnoient les bains de mer, quoiqu'ils n'eussent guéri personne. Le praticien de Bordeaux n'eut point la satisfaction de voir sa méthode couronnée de succès, en guérissant un malade atteint de *la rage confirmée;* mais il eut l'honneur de préparer un triomphe au prince des pathologistes, le grand *Sauvages* (17).

« La multitude des malades, dit *Desault*, que » j'ai vu mourir de *la phthisie* (18), du nombre » desquels étoient mon frère ecclésiastique, ma sœur » religieuse au couvent de Saint Joseph de Bordeaux, » plusieurs personnes de l'un et de l'autre sexe, que » j'honorois et respectois, m'a engagé à étudier cette » maladie avec application, à la contempler avec » exactitude, à rechercher ses causes et son remède, » par un travail assidu, soit dans la lecture des » livres qui en ont parlé, soit dans l'ouverture des » cadavres de ceux qui en sont morts, soit enfin » dans mes méditations et mes réflexions.

» Depuis 35 ans que j'exerce ma profession, je » n'ai guère été content de mes premières expé- » riences, ni des idées dont on envisage *la phthisie*, » ni des remèdes qu'on a coutume d'y apporter. »

(17) Diss. sur la nature et la cause de *la rage*, dans laquelle on recherche quels en peuvent être les préservatifs et les remèdes; pièce qui a remporté le prix de l'académie royale des sciences de *Toulouse*, en 1784, par *F. de Sauvages*, professeur à *Montpellier*.

(18) *Ibid.* sur *la phthisie*, dans le vol. des malad. vén.

En effet, à l'époque où écrivoit ce médecin, la définition inexacte (19) de *la pulmonie*, faisoit regarder l'ulcère du poumon comme la cause de cette maladie, tandis qu'il en étoit le résultat et le symptôme. C'est d'après ce dernier aperçu, que *Desault* établit son nouveau plan de curation. Nourri de la lecture des *Willis*, *Sydenham*, *Morton*, il perfectionna leur méthode, et employa avec succès le mercure, le mars et les cloportes. Il est le premier qui ait aperçu que l'obstruction du foie étoit un symptôme concomitant de cette funeste maladie qui attaque et immole ses victimes au printemps de leur vie. A pareille époque périt celui qui, pendant quatre ans, m'avoit fait goûter les douceurs d'une amitié pure et sincère. Ah! sans doute si son médecin eût connu les œuvres de *Desault*, il n'eût point suivi la routine ordinaire, et mon ami vivroit encore (20).

(19) *Phthisis est corporis contabescentia et consumptio corporis ab ulcere in pulmonibus oriunda.*

(20) *Hilaire Deraisse* naquit à Hauterive. Ses parens allèrent s'établir à *Toulouse*, pour soigner l'éducation de leur fils. Un homme instruit et méthodique lui donna les premières notions des belles-lettres. Il ne parut au collége que pour faire sa rhétorique; il s'y distingua. Deux ans après il soutint à l'*Esquile* une savante thèse sur toutes les mathématiques. La précision, la clarté et l'exactitude de ses calculs étonnèrent; sa diction pure et cicéronienne lui méritèrent tous les applaudissemens. Une place de collégial (Boursier) vint à vaquer, *Deraisse* la disputa: les suffrages ayant été douteux, il fallut interposer l'autorité des lois. *Deraisse* fut son propre défenseur; son éloquent plaidoyer découragea ses concurrens, et mon

Desault avoit « résolu de ne plus écrire qu'en latin » pour n'essuyer que la censure des médecins et des gens » de lettres ; néanmoins, en faveur des gouteux de » sa nation, il mit sa dissertation en français (21). »

ami eut un nouveau triomphe. Généreux et désintéressé, il laissa une année de revenu aux parens peu fortunés de celui qu'il venoit de remplacer. J'en fus le seul confident. Son ardeur pour l'étude augmenta avec ses nouveaux moyens : un *Compendium* qu'il rédigea sur les *institutes de Justinien*, lui valut l'approbation unanime des savans professeurs de droit. A 19 ans *Devaisse* sentit les premières atteintes de la *phthisie* ; sa gaité naturelle diminua, sa respiration devint difficile ; il fallut suspendre nos promenades journalières et nos herborisations : l'exercice lui parut pénible, fatigant ; il ne sortit plus. Un médecin fut appelé ; il ordonna la diète blanche ; dès cet instant les symptômes augmentèrent, sa voix forte et sonore s'enroua, les pomettes des joues devinrent saillantes et colorées, les épaules se voûtèrent, et sa maigreur fut bientôt extrême. Il fut obligé de s'aliter ; et tout en formant des projets pour le printemps suivant, cet intéressant jeune homme exhala le souffle de la vie en septembre 1787. Ainsi perit à 20 ans celui que des talens précoces avoient déjà distingué, qui devoit être le soutien d'une famille nombreuse et un ami précieux.

(21) Diss. de médecine, tom II, contenant une dissertation sur *la goutte*, et la méthode de la guérir radicalement ; avec un recueil d'observations sur les maladies dépendantes du défaut de la perspiration, par *Pierre Desault*. Paris, *Guerin*, 1735, 1 vol. in-12. *Id.* Paris, *Guerin*, 1738, 1 vol.

Le citoyen *Caillau*, à qui j'avois communiqué mes intentions sur *Desault*, acheva de lire, le 25 nivôse courant, à la société de médecine de cette ville, une analyse détaillée, avec des extraits des œuvres de ce médecin ; elle sera placée à la suite de la dissertation sur *la goutte*, qu'on va réimprimer à Bordeaux.

Ce savant praticien regardoit comme un préjugé funeste, la croyance répandue de l'incurabilité de *la goutte*. Il pensoit que les hommes chargés de *la santé publique* devoient redoubler d'efforts pour diminuer le nombre des maux réputés incurables. Il s'occupa des moyens propres à guérir *la goutte*; et cette tentative, eût-elle été infructueuse, feroit encore l'éloge de sa philanthropie. Ses méditations eurent pour base, les aphorismes d'Hippocrate, les observations de *Sydenham*, les expériences de *Sanctorius* et les faits anatomiques dont *Winslow* venoit d'enrichir le public (22). Les écrits de ces grands maîtres furent les sources où il puisa ses idées sur la véritable cause de *la goutte*, et la méthode de la guérir radicalement. *Desault* présuma avec raison que le resserrement de la peau et la transpiration diminuée étoient la cause primordiale de cette maladie. D'après ces données, dont la réalité est prouvée jusqu'à l'évidence, il employa dans son traitement tout ce qui pouvoit assouplir la peau et rappeler la perspiration. Ce praticien avoit déjà imprimé que les sarcasmes ni la crainte du ridicule ne devoient point empêcher un médecin de proposer des vues nouvelles, dès qu'il les croyoit avantageuses. Le préjugé général étoit alors qu'*il ne falloit pas baigner les goutteux, de peur de relâcher ou d'affoiblir les articles, et de leur procurer la goutte. Desault*, persuadé du contraire, conseilla le bain dans cette maladie. Il obtint des succès complets de l'usage du lait, du mars, des eaux de

(22) Diss. sur *la goutte*, pag. 3.

Barèges, joints à l'exercice et à un régime approprié. Plusieurs de ses observations prouvent la solidité de son système.

On trouve à la fin de ce traité, la description d'un rhume épidémique (23) qui régna à Bordeaux en 1732. C'étoit une pleurésie bilieuse que *Desault* guérit par les émétiques, tandis que ceux qui firent usage de la saignée tuèrent leurs malades.

On imagine aisément avec quelle ardeur et quelle persévérance s'attache à une étude un homme d'esprit, dont elle est le plus grand plaisir, et un homme de bien dont elle est devenue le devoir essentiel (24). Tel étoit *Desault*, qui, sans cesse occupé de trouver des moyens pour adoucir les maux de ses semblables, avoit publié dans la préface de son traité de *la pierre* (25), « qu'il préféroit l'honneur de se rendre utile » au public et au genre humain, en lui communiquant » le fruit de ses labeurs, à la satisfaction d'enrichir » une famille collatérale, qui attend avec impatience » l'heure et le moment de visiter les coffres de son » bienfaiteur, même le jour des funérailles. »

Le judicieux *Desault* pensoit avec raison, « que les

(23) Diss. sur *la goutte*, p. 321.

(24) Eloge de *Dodart*, par *Fontenelle*.

(25) *Dissertation sur la pierre des Reins et de la Vessie*, avec une méthode simple et facile pour la dissoudre, sans endommager les organes de l'urine; avec la réponse à certains traits de critique contre la dissertation sur les maux vénériens qui se trouvent dans le livre de M. Astruc, *De morbis venereis*, par *Pierre Desault*, docteur en médecine, aggrégé au collége de médecine de la ville de Bordeaux. A Paris, chez Jacques Guerin, 1736, in 12; se trouve dans les dissertations de médecine, tom. III.

» systèmes en médecine, les plus spécieux, et qui paroissent le mieux imaginés, sont déconcertés, renversés, et tombent d'eux-mêmes si l'expérience ne » les autorise et ne se range de leur côté.....

» Pénétré des sages conseils de *Baglivi*, ou pour » mieux dire, soumis aux préceptes de ce grand médecin, j'ai voulu soumettre, écrit *Desault*, l'idée » que j'avois conçue de l'efficacité des eaux de Barèges, pour dissoudre *la pierre*. Depuis plusieurs » années, à la vue des prodiges que je voyois produire à ces eaux, sur-tout pour la fonte des tumeurs, anchiloses, nodus, etc. et je roulois dans mon » imagination l'espérance de fondre *la pierre* par » leur moyen ; et quelques réflexions que je fisse sur » l'instabilité des idées du cabinet, je n'ai jamais pu » effacer de mon esprit l'espoir de réussir.

» L'expérience que *Sydenham* fit sur lui-même, » qui fondit ou diminua considérablement *la pierre* » qu'il avoit dans les reins, par la manne dissoute » dans du petit lait, me revenoit sans cesse, et me » fortifioit de plus en plus dans mon idée, comme un » indice qu'il falloit chercher les dissolvans des *calculs* dans le genre des sulphureux.

» Je me transportai à Barèges, muni de divers » *calculs*, pour en faire l'essai ; je pris divers prétextes assez spécieux de mon voyage, comme celui » de voir mes parens, mes amis, *ma patrie*, *ma* » *maison natale*, la bonne compagnie de divers » malades de Bordeaux, dont quelques-uns étoient » les miens ; de dissiper une froideur importune que » je ressentois à la jambe droite, etc. Quoique tout » cela entrât en partie dans le motif de mon voyage,

» la principale raison, pourtant, étoit l'épreuve que » je voulois faire de ces eaux sulphureuses sur les *calculs.* Cependant je ne communiquai cette secrette » raison qu'à une seule personne, de la discrétion de » laquelle j'étois assuré, pour ne pas m'exposer à » la raillerie des lithotomistes si je m'étois trompé. »

Desault, en 1735, fit plusieurs expériences à Barèges, sur les *calculs urinaires* : leur résultat et la guérison d'un religieux que la boisson de ces eaux guérit d'une colique néphrétique et de tous les symptômes qui annoncent la présence de *la pierre* dans la vessie, décidèrent ce médecin à conclure *que la boisson des eaux de Barèges, leur injection dans la vessie, et la douche de ces mêmes eaux sur la région hypogastrique, ou sur la région des reins, et des lavemens de cette eau, pouvoient dissoudre la pierre dans les reins et dans la vessie* (26). Nous devons regretter que cet exact observateur n'ait pas eu le temps de vérifier, sur le vivant, les effets d'une ressource si consolante. *Desault* a donné dans son ouvrage la topographie de Barèges et de ses environs. Le célèbre *Venel* a confirmé, par ses expériences, le jugement que ce médecin avoit porté jadis sur les eaux de Baignères et de Barèges, en assurant *que ces eaux étoient toutes empreintes du même minéral, et ne différoient que du plus au moins* (27).

Astruc avoit imprimé dans son traité *de Morbis venereis* (28), que les idées de *Desault* sur la

(26) Diss. sur *la pierre*, p. 227.
(27) *Ibid.* pag. 148. Diss. sur *la goutte*, p. 286.
(28) Edit. de 1736, p. 569.

maladie vénérienne, ainsi que le traitement indiqué, avoient été connus dès les premiers temps de cette maladie. Celui-ci publia, à la fin de sa dissertation sur *la pierre*, la défense de son *premier ouvrage*, et repoussa complètement cette inculpation de plagiat. On est satisfait du ton décent et modeste avec lequel le *docteur de Bordeaux* répond à un professeur qui étonnoit l'Europe par sa vaste érudition. L'expérience a proscrit la *salivation*, et la méthode de *Desault*, employée encore avec succès, le place au nombre des bienfaiteurs de l'humanité.

Ici disparoissent les traces qui pourroient conduire jusqu'à cet homme estimable : depuis 1735 sa signature n'est plus sur les registres des médecins ; ses contemporains ont vécu, et la tradition est muette sur son compte. Ah ! sans doute elle est permise, la juste présomption de croire que la mort d'un médecin si habile dut répandre, dans la cité de Bordeaux, la douleur et la consternation (29) ! Les regrets que laissa le souvenir du savoir et des bienfaits de *Desault*, se sont perpétués jusqu'à nous, et les médecins de cette ville ont senti depuis long-temps la privation des ouvrages qu'il devoit publier. Le plus essentiel étoit le traité *de Medicina burdigalensium*, dont il s'étoit occupé toute sa vie (30). Sa dissertation sur *l'épilepsie*, avec la méthode de la

(29) *Decessit anno* 1737, *annos natus* 62, Astruc.

(30) Diss. sur *la pierre*, p. 213. *Ibid.* sur *la goutte*, p. 172, 214, 379 et 388.

guérir radicalement, étoit prête à voir le jour (31): il avoit promis des observations sur les maladies des yeux (32), et une nouvelle édition de sa dissertation sur les maladies vénériennes (33).

Celui qui, pendant quarante ans, exerça avec distinction et désintéressement une profession honorable; qui, en publiant des ouvrages utiles, augmenta les ressources de l'art de guérir; celui-là, dis-je, imposa une dette à la reconnoissance publique. Il appartient à la société de médecine de Bordeaux d'acquitter cette dette sacrée. J'aime à croire que cette réunion d'hommes, si recommandables par leur savoir et par le but de leurs travaux, placera un jour, dans le lieu de ses séances, le buste de *Pierre Desault*, comme un monument public du mérite récompensé par les talens éclairés. Au dessous de ce buste respectable, j'inscrirois

PETRO DESAULT, *Arzacensi*
Altero Sydenhamo.
Societas Medica Burdigalensis,
Anno. . . . . . .
TOURNON, *doct. en médecine.*

(31) Diss. sur *la goutte*, p. 397. *Ibid.* sur *la pierre*, p. 9, 187; *Ibid.* sur *la phthisie*, p. 499.

(32) *Ibid.* sur les maladies vénériennes, p. 109.

(33) *Ibid.* sur *la pierre*, *in suâ defensione*, p. 301.

Quelques bibliographes ont mal à propos attribué à *Desault* l'ouvrage intitulé *Nouvelles découvertes en médecine*, où l'on fait voir que les remèdes extraits des métaux et des minéraux sont préférables à ceux des végétaux et des animaux. Paris, veuve *d'Houry*, 1727, 1 vol.

COMMERCE.

Dictionnaire universel de la géographie commerçante ; par J. Peuchet, auteur du dictionnaire de police de l'Encyclopédie méthodique. A Paris, chez Blanchon, libraire, rue Haute-feuille, n°. 14. premier vol. in-4°.

C'est parmi un amas de romans sans intérêt, de compilations sans mérite, de productions sans esprit, qui ne prouvent que la futilité de nos goûts ; c'est au milieu de tant d'ouvrages oubliés aussitôt qu'annoncés, de tant de feuilles éparses que s'élève cette intéressante production destinée à instruire les gouvernemens et les peuples ; c'est la colonne de Pompée parmi les ruines d'Alexandrie. Comme elle, l'ouvrage que nous annonçons est fait pour vaincre le temps, traverser les siècles et apprendre aux générations, quels sont les vrais intérêts, les solides richesses des états, la source de leur constante prospérité. Cette encyclopédie économico-politique vengera, sans doute, un jour la nation française du reproche assez mérité de n'avoir rien perdu dans les violentes crises qui l'ont agitée, de cette légéreté du caractère qui pouvoit être jadis un agrément, qui n'est plus qu'un travers. En effet les bons esprits sont surpris avec fondement qu'avec tant d'institutions nouvelles ; consacrées à électriser les talens, à exciter l'amour des connaissances en tout genre, il ne paroisse que des brochures éphémères, que

des conceptions sans plan, que des imitations sans goût, que nos presses enfin ne roulent ou ne s'arrêtent que par l'influence de l'intérêt.

Depuis la première encyclopédie en 1750, à peine avoit-il paru deux ouvrages d'utilité générale, il étoit réservé à l'auteur de la géographie commerçante de terminer ce jubilé littéraire. Cette grande entreprise dont peut-être on ne sentira pas toute la valeur, doit être cependant le phare de ceux qui sont chargés du pénible soin de faire mouvoir la machine politique, et le guide de ceux dont l'intelligence, l'industrie et l'intérêt, ont fait ou feront un état des relations commerciales, soit intérieures, soit extérieures. On nous reprocheroit avec raison d'avoir désigné cette entreprise comme un monument durable, fait pour honorer la nation, si nous ne justifions les éloges qu'elle nous a paru mériter. Nous allons donc faire connoître le plan de cette production substantielle, résultat de trente années de recherches, de travaux et de méditations : nous tâcherons ensuite de donner un rapide aperçu de l'*introduction* qui est le développement de ce même plan et qu'on peut regarder comme l'histoire des progrès de l'industrie et de la richesse chez les peuples tant anciens que modernes.

« Ce n'est plus d'après la manière étroite avec laquelle le commerce semble avoir été envisagé jusqu'à ces derniers temps qu'on doit se livrer aux études qui doivent conduire à en étendre et à en perfectionner les connoissances. C'est sur de nouvelles bases, dans des vues plus élevées, qu'il

» faut en étudier l'histoire, en saisir la théorie, en » classer les faits. » Avant que d'entrer dans l'analyse de son système, l'auteur a cru devoir réfuter une question proposée en 1777 par l'académie de Marseille, en ces termes : *Quelle a été, dans tous les temps, l'influence du commerce sur l'esprit et les mœurs des peuples ?* Les juges voulurent sans doute se singulariser comme l'académie de Dijon, qui couronna le détracteur des sciences, en appuyant de leur suffrage l'auteur du discours qui avoit avancé que *le commerce a toujours enivré et corrompu l'esprit et les mœurs, et qu'il est, par sa nature et par ses suites, incompatible avec les grandes vertus.* Ces académiciens ne voulurent pas voir que leur jugement calomnioit et les générations qui les avoient précédés et leurs concitoyens. L'auteur du dictionnaire combat, par la raison, une opinion hasardée par l'amour du paradoxe.

Les relations commerciales n'ont été long-temps qu'un métier, et peut-être l'est-il encore pour bien des commerçans que la routine a subjugué ; mais elles deviennent une science pour ceux qui savent l'envisager sous tous ses rapports politiques : pour y parvenir, ils doivent secouer les chaînes de l'usage et se livrer à l'étude des élemens. Les *livres*, les *maîtres*, les *voyages* sont les trois moyens dont ils doivent se servir pour embrasser l'ensemble des connoissances que le vrai commerçant doit posséder.

« La réunion de ces moyens d'instruction est ra- » rement à la portée de tous ceux qui se destinent » au commerce. Tel ne peut l'apprendre que par la

» pratique

» pratique de détail ; un autre s'en fait l'idée et se » forme aux spéculations hardies par les connoissan- » ces qu'il puise dans la lecture ; enfin, les voyages » développent ces premières notions, et offrent des » occasions d'instruction qu'on n'auroit pas trou- » vées autrement. »

Le dictionnaire de Savary fut le premier ouvrage sur cette matière, qui parut, il y a près de 80 ans, parmi les nations commerçantes. Toute estimable, toute précieuse même qu'étoit alors cette collection de matières instructives sur les diverses branches du commerce, elle étoit devenue incomplète par l'élan rapide qu'à pris l'esprit commercial, par la multitude des vues économiques que les nations se sont prêtées les unes aux autres, par les encou- ragemens que les gouvernemens ont répandus sur cette source de la prospérité publique : il falloit donc profiter de tout ce que le travail de Savary ren- fermoit d'utile ; mais les progrès que la science du commerce avoit faits de nos jours, demandoient un travail nouveau, adapté aux principes qui en diri- gent les opérations, qui en simplifient la pratique, qui en assurent les spéculations. Cette réfonte gé- nérale, ou pour mieux dire, cette nouvelle création fut confiée par le gouvernement à un homme de lettres déjà versé dans les matières économiques, d'une sagacité et d'une justesse d'esprit rares, d'un courage à l'épreuve des dégoûts, d'une constance capable de surmonter tous les obstacles. Les cir- constances ne lui ont pas permis de terminer cette vaste entreprise : son patriotisme l'a conduit à per-

mettre que le citoyen Peuchet, qui avoit été associé à ses travaux, se servît de ce qu'il jugeroit devoir enrichir sa géographie. Celui-ci n'a pas cru pouvoir mieux faire, que d'adopter le plan que le premier avoit développé dans un prospectus qui annonçoit et faisoit désirer la publication d'un ouvrage qui présenteroit, sous un jour nouveau, toute la partie théorique du commerce. « Nous avons pensé, » avec le citoyen Morellet, que le plus grand service » que l'on pût rendre à cette partie de la science » économique qui a les faits pour objet, étoit bien » moins de les rassembler tous, que de former un » dépôt général où ceux que l'on connoît le mieux « actuellement, fussent placés, et où ceux qu'on » connoît moins, ou moins sûrement, pussent se « placer un jour, et c'est l'avantage qu'on retirera « de l'uniformité et de la régularité de notre mé- » thode. Nous osons croire que notre ouvrage pré- » sentera des connoissances sûres et universellement » utiles sur le commerce et les sources qui l'entre- » tiennent : il n'a de modèle en aucune langue ; » nulle part on ne trouve un dictionnaire suffisam- » ment étendu, et destiné à faire connoître l'état » de l'agriculture des peuples, leurs moyens de com- » merce et leur navigation. Aucun auteur ne s'est » occupé de cet important objet, d'une manière gé- » nérale. »

Après avoir donné au citoyen Morellet l'éloge que mérite son système commercial, après s'être acquitté, au nom de la patrie, de la reconnoissance qui lui est due, le citoyen Peuchet indique les sour-

ces où il a puisé, les auteurs qu'il a consultés, les ouvrages dont il s'est servi; il apprécie les uns avec impartialité; il caractérise les autres avec équité. Les trois dictionnaires de commerce, publiés en Angleterre depuis 1750, par Postlethawyt, par Rolt, par Mortimer, lui ont paru contenir divers articles très-exacts sur la Grande-Bretagne, et il en a fait usage. Huet, Robertson, Anderson, Philippe Maders, Carry, Petti, Gée, Shild, Arthur Young, Shersfield, Hume, Smith, Roland Laplatière, Raynal, Arnould, Büsching, etc. ont concouru à l'éclairer sur les principales bases du commerce, sur les progrès de l'industrie, sur l'état commercial de chaque gouvernement. Le citoyen Peuchet a réuni ainsi tout ce que les hommes de diverses nations ont écrit sur les principales matières d'économie publique.

Après ces notions préliminaires, il déroule, dans un second chapitre, les objets circonstanciés qui constituent l'ensemble de son plan : nous ne pouvons qu'en donner un aperçu très-resserré, mais qui sera suffisant pour faire désirer que les volumes qui doivent en contenir l'exécution entière, paroissent avec rapidité.

Le tableau du commerce de chaque état ou pays doit présenter deux sortes de faits; 1°. ceux qui se rapportent uniquement au commerce intérieur; 2°. ceux qui supposent des relations avec un ou plusieurs états étrangers; ce qui constitue le commerce extérieur. Les sources du commerce en général sont, 1°. l'*agriculture*, l'exploitation des *mines*, les

pêches et l'*industrie* ; 2°. les *matières* du commerce, qui sont ces mêmes productions de l'agriculture, des mines, des pêches et des manufactures ; 3°. les *lois* du commerce, qui comprennent l'administration du commerce, ses prohibitons, sa jurisprudence, ses usages, ses droits ; 4°. les *moyens*, qui sont le roulage, la navigation intérieure et extérieure, l'établissement des lieux de commerce, foires, marchés, bourses, etc. ; les courtiers et commissionnaires, les mesures, les poids, les monnoies, les papiers de crédit, les banques, etc.

Enfin, les *effets* ou produits du commerce, sont les richesses des nations, dont certaines portions, comme les *capitaux*, sont appréciables jusqu'à un certain point, par le *taux de l'intérêt ;* le *revenu public*, partie appréciable du revenu annuel ; enfin, la richesse d'un état politique en citoyens, qui sont sa *population*, dont les *colonies* peuvent être regardées comme l'excédent. C'est à ces cinq chefs généraux que nous rapportons tous les objets qui composent le tableau du commerce intérieur ou absolu, auxquels nous joignons la *situation*, l'*étendue* et l'aperçu historique de son commerce, comme une introduction naturelle à la description qu'on veut donner. L'énumération des articles qui composent la description du commerce absolu d'un état contient vingt-huit articles. Le citoyen Peuchet, dans autant de paragraphes, explique la manière dont ils sont traités dans son dictionnaire. Il observe dans le paragraphe quatrième, où il parle des *productions de l'agriculture et du commerce qui*

s'en fait, que la manière dont il fait connoître les produits de l'agriculture, des mines, des pêches, de l'industrie manufacturière, caractérise particulièrement son ouvrage, et le distingue des autres dictionnaires de commerce. « En effet, ajoute-t-il » dans ceux-ci, chaque description d'un état ou » pays ne contient que sommairement et sans au- » cune sousdivision méthodique, le commerce des « productions du sol et de l'industrie, et l'on ren- » voie aux articles particuliers, relatifs à chacune de » ces productions, pour acquérir la connoissance de » la consommation, du débit, de l'exportation qu'on » en fait, ainsi que des réglemens de police aux- » quels sont soumis ceux qui en font le commerce : » nous, au contraire, nous plaçons dans la descrip- » tion de l'état politique même, au chapitre de » chaque production, tout ce qui a trait à son pro- » duit et à son commerce. Ainsi, au mot FRANCE, » *grains*, on trouvera l'estimation de la production » des blés, la consommation, l'exportation qui » s'en fait ou s'en peut faire, les lois, usages, » police, relatifs à ce genre de commerce. » L'auteur a cru également que c'étoit à l'article de la description générale d'un état, et non à celui des provinces ou des villes, qu'il devoit donner connoissance des productions du sol, ainsi que des lois relatives à leur commerce, parce que de semblables faits sont relatifs à tout l'état et non à une seule partie.

Dans neuf paragraphes qui présentent le tableau du commerce extérieur ou relatif, le citoyen Peu-

chet a trouvé d'abord qu'il seroit plus méthodique et plus utile de placer les connoissances historiques, relatives au commerce extérieur, dans un article séparé du tableau du commerce, et il a préféré d'en composer un à part pour la notice historique des relations du commerce de chaque état avec les autres. Ainsi, aux articles FRANCE, *commerce comparé*, ANGLETERRE, *commerce comparé*, on trouvera un aperçu historique des entreprises et des progrès du commerce de chacun de ces états, avec l'Espagne, le Portugal, la Toscane, la Turquie, le Dannemarck, etc.

Les divers paragraphes qui suivent cet éclaircissement nécessaire, traitent du *commerce actif* et d'exportation avec les autres nations ; mais ces articles ne contiendront pas ce qui regarde le commerce passif ou d'importation, parce que si, en parlant du commerce d'exportation que la France fait avec l'Espagne, nous faisions mention en même temps des objets d'importation que l'Espagne vend à la France, on se répéteroit à l'article de ce royaume, puisqu'en traitant de son commerce d'exportation au mot ESPAGNE, *commerce comparé*, on fera connoître la nature et la quantité d'objets qu'il exporte dans les autres états commerçans, et par conséquent en France. Le deuxième paragraphe explique ce qu'on entend par *administration du commerce extérieur*, quel doit être le régime des compagnies commerçantes et les lois qui les dirigent. L'auteur, pour ne rien laisser à ignorer sur ce commerce, qui embrasse non-seulement les parties connues du globe, mais qui tend sans cesse à en découvrir de nouvelles,

comprend successivement, dans chaque article de son dictionaire, tout ce qui a rapport aux prohibitions et aux droits, aux traités de commerce, au roulage, au commerce d'entrepôt, à la navigation maritime et à celle des rivières, aux poids et mesures comparés, aux monnoies, au change, à la balance du commerce.

Ces paragraphes, réunis aux vingt-huit qui comprennent les objets de la description du commerce intérieur d'un état, composent le tableau général du commerce, et renferment tout ce qu'il est nécessaire de savoir pour connoître essentiellement ces deux vastes branches de l'économie commerciale. On ne se contente pas, dans ce dictionnaire, des détails qui intéressent les états politiques et les provinces qui en dépendent; il renferme aussi des articles souvent très-étendus sur les villes, les mers, les grands pays, comme l'*Europe*, l'*Afrique*, l'*Amérique*, l'*Allemagne*, etc. Ce premier volume renferme déjà sur l'*Afrique*, l'*Amérique*, sur *Abbeville* et *Alençon*, une preuve de ce que l'auteur avance, et un exemple de l'étendue et de l'exactitude avec lesquelles il exécute ce qu'il promet. La méthode adoptée pour traiter les articles, est la même qu'il a suivie, dans la description du commerce d'un grand état, avec cette différence que plusieurs objets qui peuvent se rapporter à celui-ci, n'entrent point dans la description d'une ville ou de parties de la terre, considérées sous le seul rapport du commerce. L'auteur croit devoir donner un exemple de la manière dont certains articles sont remplis, pour prévenir le

répétitions. « A l'article FRANCE, *agriculture, commerce de ses productions, blé*, nous faisons connoître les lois du commerce, relatives à l'exportation des grains hors de France; aux articles *Bourgogne, et département de la Côte-d'or*, nous parlons de la quantité de blé qui y est récolté, de celle qu'on en exporte, de celle qui descend par la Saône et le Rhône, pour être transportée à Marseille. Enfin, à l'article Marseille, nous indiquons la manière dont se fait ce commerce dans cette ville, les lois de police qui y sont relatives, les quantités qui sortent par ce port, la navigation de cette branche de commerce, etc. »

Les articles, plus généraux encore que ceux des empires et états, comme ceux des quatre parties du monde, ne peuvent renfermer que des faits qui n'auroient pu être rapportés en particulier aux divers états, grands et petits, qui composent les grandes portions du globe. « Par exemple, au mot *Europe*, il sera fait mention des principaux événemens qui ont successivement changé la face du commerce dans cette partie du monde, l'état de son commerce dans les époques les mieux connues de l'histoire grecque et romaine, et les changemens survenus dans le commerce par la destruction de l'empire romain, l'établissement du gouvernement féodal, l'affranchissement des communes, la création des municipalités, l'invention de la boussole, la découverte de l'Amérique, etc. »

Nous croyons avoir assez fait connoître le vaste système de composition suivi par le citoyen Peuchet,

les difficultés de l'exécution, et les moyens qu'il a su combiner pour les vaincre, l'immense travail auquel il a dû se condamner pour ne pas donner une simple nomenclature alphabétique, mais pour se rendre propre tant de connoissances renfermées dans un nombre considérable d'ouvrages écrits dans différentes langues ; enfin, pour que, sous le modeste titre de dictionnaire, on trouvât réuni tout ce que la science d'économie publique embrasse d'instructions positives, de notions étendues sur les *sources* du commerce, sur les *matières* qu'elles produisent et qu'elles lui offrent, sur les *lois* et les *usages* qui le guident, sur les *moyens* qui sont en son pouvoir, sur les *produits* qui en sont le résultat.

Mais outre ces connoissances de faits, ces détails de théorie, ces moyens de richesses locales qui instruisent sur tous les embranchemens de la science commerciale, l'auteur a cru devoir faire précéder l'exécution de ce grand ouvrage, de questions générales d'économie politique, qui lui ont paru nécessaires au développement de son plan ; c'est l'histoire des progrès de l'industrie, de la culture et du commerce, depuis les premières tentatives faites par le besoin ou l'intérêt chez les plus anciens peuples connus jusqu'à nos jours ; c'est un très-beau vestibule qui précède et annonce avantageusement un grand édifice : nous tâchons d'en donner un aperçu dans un autre volume.

A. J. D. B.

HISTOIRE.

Abrégé de l'histoire de la Grèce, depuis son origine jusqu'à sa réduction en province romaine, avec deux tableaux analytiques, l'un de la Grèce et de ses colonies, l'autre des faits remarquables; suivi de deux cartes géographiques, dont l'une pour la Grèce, et l'autre pour les expéditions des Grecs en Asie, 2 *vol.* in-8°. Paris, chez Bernard, libraire, quai des Augustins, n°. 37, an 7.

L'auteur de cet abrégé parle, dans son avant-propos, de l'importance de l'histoire de la Grèce. Après un tableau comparatif des anciens et des modernes, dont le but est d'établir que les Grecs nous ont tout appris, et que nous tenons d'eux du moins les arts et les sciences dans lesquels nous ne les avons pas surpassés : il dit un mot de ceux qui se sont occupés dans l'antiquité et dans les temps modernes, de l'histoire de la Grèce, jusqu'à Rollin, que la jeunesse n'avoit ni la faculté d'acheter ni le temps de lire. Alletz, en 1774, réduisit ces douze volumes en un : son *Abrégé* a eu le plus grand succès, et a été réimprimé il y a trois ans ; mais les livres publiés depuis cette époque, ont procuré de nouvelles connoissances, et l'auteur de ce nouvel abrégé, en adoptant le plan d'Alletz, s'est proposé de les résumer. Alletz avoit isolé l'histoire de la

grande Grèce, et le citoyen B. l'a incorporée dans l'histoire de la Grèce proprement dite ; enfin il a joint à son ouvrage deux cartes, l'une de la Grèce et de ses colonies, l'autre de l'Afrique et de l'Asie, qui furent le théâtre des expéditions des Grecs et d'Alexandre, dont les routes sont marquées par des lignes rouges ou vertes.

Les histoires de Gillies, de Stanhyan, de Despréaux, de Mitfort (et non Milford), de Meiners (et non Meyner) ; la traduction savante de Larcher ; les observations hardies de de Pauw ; l'histoire lumineuse de Winckelmann ; les travaux philosophiques de Millot, Mabli, Condillac, Delille, et surtout le *Voyage d'Anacharsis ;* enfin, tous les auteurs modernes, ont fourni au citoyen B. des matériaux. Nous pensons que ce dernier *et cœtera* est un peu étendu, et nous doutons fort, par exemple, qu'il ait pu se servir des ouvrages de M. Meiners, dont aucun, à l'exception de son histoire du luxe des Romains, n'étoit encore traduit à l'époque où il a publié son livre ; car la traduction de l'excellente histoire des sciences de M. Meiners vient de paroître, et nous ne pensons pas que le C. B. ait fait usage des livres écrits en allemand, qui lui auroient fourni des matériaux excellens, particulièrement les observations ajoutées par M. Heyne, à la partie qui concerne la Grèce et l'Etrurie, dans la traduction de l'histoire universelle, écrite par des gens de lettres anglais ; ses excellentes dissertations dans les mémoires de l'académie de Gœttingue ; les écrits de Sulzer, Lessing, Gurlitt, Christ, Goethe ; les recherches célèbres

sur l'histoire de la botanique et de la médecine de M. Sprengel ; celles de M. Voss, sur l'économie rurale et la mythologie ; les travaux d'Eschenburg, sur l'histoire littéraire ; enfin, l'ouvrage de M. Fessler, sur le siècle d'Alexandre ; ceux de M. Mannert sur la géographie ancienne, et les observations précieuses, pleines de goût, de solidité et de finesse, transmises chaque jour par M. Wieland, dans son muséum attique ; une foule de dissertations curieuses de MM. Heeren, Münter, Tychsen et autres, insérées dans la bibliothèque d'ancienne littérature ; la nouvelle bibliothèque grecque de Harles, les importans travaux de M. Boettiger sur l'art scénique et sur différentes parties de l'histoire des arts ; la célèbre histoire du commerce chez les anciens, par M. Heeren, etc. etc. etc.

L'auteur donne une table sommaire de son ouvrage, qui est divisé en petits chapitres, ce qui est très-commode pour l'enseignement des jeunes gens, auxquels ce livre est principalement destiné. Il commence par un aperçu géographique, accompagné d'un tableau qui offre d'un seul coup-d'œil les lieux les plus importans.

Il donne après des tableaux chronologiques, où il partage les temps en quatre âges, et trace ensuite une histoire de chacun de ces quatre âges. Il commence par les événemens, et place à la fin de chaque âge ce qui a rapport à ses mœurs, à ses usages, à sa religion et à ses illustres. Cette division est très-bonne, et en général son ouvrage se distingue par la méthode et la clarté.

Il est écrit d'une manière simple, sans phrases inutiles, et l'auteur a rempli le but louable d'accumuler les faits. Nous aurions désiré qu'il n'eût pas négligé ce qu'il appelle le faste de l'érudition, les citations. Sans doute, il n'a pas dû hérisser son ouvrage de passages grecs et latins; mais le renvoi aux sources est toujours commode: il est nécessaire à l'histoire, comme les dépositions des témoins dans un procès. Il accoutume les jeunes gens à la solidité, met les plus avancés dans le cas d'entreprendre eux-mêmes de petites recherches littéraires, et de se meubler richement la mémoire en lisant dans les langues originales les endroits indiqués; enfin, il leur donne, sans s'en apercevoir, des connoissances bibliographiques et littéraires, qui manquent trop souvent à l'éducation.

On désireroit encore, à cet ouvrage, une chose qui manque à presque tous nos livres français, qui semblent n'être faits que pour être lus une fois, et ne devoir être jamais consultés ni cités. C'est une table.

Nous desirerions aussi que l'auteur n'eût pas altéré l'orthographe des noms propres et particuliers à l'histoire grecque, abus qui s'introduit aujourd'hui dans la littérature grecque, parce que l'étude des anciens est trop négligée; ainsi l'auteur du nouvel abrégé ne devoit pas écrire *Æta* pour *Œta*, *Beotie* pour *Bœotie*, *Egee* pour *Ægée*, *Œgos potamos* pour *Aigos potamos*, *Otryadas* pour *Othryades*, *etc.*

Le citoyen B. auroit pu aussi se défendre de l'engouement de l'amitié. Quelque louable que soit ce sen-

timent, c'est le porter trop loin, que d'appeler *célèbre* un de ses contemporains, écrivain estimable, distingué, sans doute, par son zèle et ses lumières, mais qui n'a pas encore de droits à la *célébrité*, sur-tout en citant ensuite, comme de lui, un ouvrage qui n'est qu'une traduction; le citoyen B. doit se rappeler qu'un éloge mal-adroit est plus nuisible qu'une satyre. Heureusement le citoyen dont il parle, et que nous ne nommons pas à cause de l'estime personnelle qu'il nous inspire, mérite de justes éloges et est à l'abri de la satyre.

Il est impossible de posséder toutes les connoissances, aussi est-il très-difficile de faire une histoire générale sans qu'elle ait quelque côté foible. Comme livré plus particulièrement à l'etude des arts et de l'antiquité figurée, mes regards se sont portés principalement sur cette partie, et il s'en faut bien que je l'aie trouvée exempte de reproches.

L'auteur n'en parle qu'à la seconde époque : il y dit que Théodore de Samos avoit l'art de graver les *émeraudes*. J'ai fait voir, dans ma dissertation sur l'anneau de Polycrates, que l'on a tort de rendre toujours le mot *smaragde* par *émeraude* : nous l'avons appliqué à cette pierre précieuse, mais dans l'antiquité il signifioit en général une *pierre verte*.

Le citoyen B. rapporte pour cause de la supériorité des Grecs dans les arts, les motifs allégués par Winckelmann, entr'autres le climat. On sait combien ces raisons ont été combattues, et surtout celle du climat, démentie par l'abrutissement

actuel de ces mêmes Grecs, dont le climat n'a pas changé.

Il dit que nous possédons à Paris le *Jupiter de Myron ;* mais d'après quelle autorité le buste de Jupiter du Musée des arts, qui étoit autrefois dans les jardins de Versailles, porte-t-il ce nom ? On n'en peut alléguer aucune.

Il dit de même que nous possédons les quatre *chevaux de Lysippe* ; mais c'est répéter des erreurs populaires : rien au monde ne peut faire présumer que les quatre chevaux apportés de Venise soient de Lysippe : les antiquaires mêmes s'accordent à les regarder comme un ouvrage du Bas-Empire.

Les artistes grecs rendirent même les couleurs des habits ; Jupiter l'avoit rouge, Neptune verte : il n'y a rien d'étonnant, pour des peintres, à colorer des habits en rouge ou en vert ; mais l'auteur, dont le citoyen B. a pris ce passage, a voulu dire que les peintres donnoient quelquefois à leurs personnages, des habits dont les couleurs servoient à les caractériser : celui de Jupiter étoit rouge, à cause de l'éclat de la foudre ; celui de Neptune vert, à cause de la couleur des eaux.

L'auteur trace les époques de l'art : il auroit dû en faire connoître les divers procédés, ceux de la plastique, de la statuaire, de la sculpture, de la toreutique, de la peinture et de la glyptique.

L'*Hercule Farnèse* n'est pas, comme il l'avance, au Musée des arts.

Après beaucoup de détails sur la sculpture, l'auteur ne dit qu'un mot de la glyptique ou gravure en

pierres fines, et malheureusement ce petit paragraphe fourmille d'erreurs. En voici le texte :

Un travail plus piquant est celui des pierres fines ennoblies par l'art des Grecs ; la cornaline, la calcédoine, l'hyacinthe, l'agate et l'agate-onyx, furent soumises à la pointe du diamant ; Winkelmann possède une agate-onyx, gravée en relief, d'un pouce et demi de diamètre ; c'est Psyché qui réveille Pelée pour le sauver de la cruauté homicide des Centaures. Il croit aussi que les anciens se servoient de loupes pour ce travail, et que cette découverte se sera perdue, ainsi que celle du pendule, dont les Arabes se servoient dans le moyen âge.

Un travail plus piquant est celui des pierres fines. On appelle *pierres fines* les *gemmes*, et les anciens ne les gravoient pas de peur de les altérer et de diminuer leur prix en diminuant leur volume.

Ennoblis par l'art des Grecs ; ils ne pensoient pas à les *ennoblir* en les gravant ; au contraire, puisqu'on ne s'en servoit pas pour la gravure ; les pierres employées à cet usage étoient celles que nous nommons *pierres dures, pierres précieuses*, et que les anciens nommoient *pierres nobles*, Λίθοι Τίμιοι ; mais c'étoit leur nature qui leur faisoit donner ce nom, puisqu'on les appeloit ainsi, qu'elles fussent gravées ou qu'elles ne le fussent pas.

La cornaline, la calcédoine, l'hyacinthe, l'agathe et l'onyx furent soumises à la pointe du

du diamant, non seulement à la pointe du diamant, mais au *touret*, ainsi que Natter et Lessing l'ont démontré : c'étoit l'instrument qu'on employoit le plus souvent.

Winckelmann possède. Il est mort en 1768.

Winckelmann possède une agathe onyx, gravée en relief d'un pouce de diamètre. Il n'y a rien là d'étonnant ; car les plus minces amateurs possèdent des camées qui ont plus d'un pouce. Le nombre en est considérable, et il y a des camées, tel que celui qui représente l'apothéose d'Auguste au Musée des antiques, qui ont plus d'un pied et demi de diamètre : on connoît en Europe, plusieurs de ces grands camées.

Il croit aussi que les anciens se servoient de la loupe pour ce travail : Christ et Klotz ont été de cette opinion ; mais Lessing a démontré que rien ne pouvoit l'autoriser.

La notice que l'auteur donne des tableaux d'Herculanum est inintelligible. *Le premier*, dit-il, *c'est Rome assise ; le second, Vénus couchée ; le troisième représente les noces de Thétys et de Pelée.* Qu'entend-il par ces mots ? Le premier, s'il suit l'ordre du catalogue, représente deux chèvres qui se regardent ; le second, un lézard, etc. S'il adopte l'ordre de la description, ce qui est le plus naturel, le premier représente Niobé, Ilaïre, Aglaé, Latone, etc. jouant aux osselets ; le second, Thésée tuant le centaure Eurytus. Si, par premier et second, il a suivi l'ordre que peuvent leur assigner

leur beauté et leur importance, ceux qu'il a cités ne sont pas les plus remarquables.

Ce qu'il dit sur la mosaïque est incomplet, et il ne parle pas des vases grecs, qui doivent être indiqués aux jeunes gens; si l'auteur eût été plus au courant, il auroit pu en prendre connoissance dans le dernier ouvrage de M. Boettiger, et même dans les extraits que j'en ai donnés dans ce journal.

A la fin du troisième âge, il ne parle pas des arts, qui étoient parvenus cependant à un haut degré dans le siècle d'Alexandre. Il dit seulement, dans le catalogue des illustres de cet âge, en parlant de Polyclète, *qu'on a de lui une statue qui a été appelée le* Canon *ou* la règle : il est très-vrai qu'une statue de Polyclète portoit ce nom, mais il ne l'est pas qu'on la possède. Si un musée avoit cet avantage, il pourroit se vanter de renfermer le monument le plus précieux de l'univers.

Au quatrième âge, l'auteur ne dit rien des arts : c'étoit pourtant l'occasion d'indiquer l'émigration des artistes et des monumens de la Grèce dans l'Italie.

Il termine par l'énumération des arts perdus, et il parle entr'autres de celui de fabriquer le *papyrus*. S'il connoissoit les intéressans voyages de MM. Bartels et Münter en Sicile, s'il avoit lu les dissertations du chevalier Landolina, il auroit vu que ce savant Sicilien a retrouvé l'art de fabriquer le *papyrus* : j'ai vu des échantillons du sien; et si cet art n'est pas pratiqué, c'est qu'on préfère avec raison le papier de chiffes.

Nous concluons de tout ceci, que l'auteur *du*

nouvel abrégé s'est borné à consulter un petit nombre de volumes, et qu'il n'a pas possédé toujours les connoissances nécessaires pour distinguer ce qu'il y devoit puiser. Cependant son livre, étant utile, aura sans doute plusieurs éditions ; et ce sera le cas de le revoir avec soin, et de lui donner cette exactitude qui caractérise les vrais ouvrages élémentaires.

Si notre critique a été un peu étendue et sévère, c'est que, chargé, par le gouvernement, de l'enseignement de l'histoire et de l'archæologie dans les écoles nationales, on a droit d'attendre de nous de motiver notre jugement dans ce journal, que nous rédigeons, sur un ouvrage qui est entièrement de notre compétence, et qu'il est important d'indiquer aux parens et aux instituteurs le degré de confiance que les ouvrages destinés à instruire leurs enfans ou leurs élèves méritent ; car nous ne pouvons avoir pour but de chagriner un homme estimable, qui honore sa profession par sa probité et son intelligence, et qui emploie ses loisirs à composer des écrits d'un genre utile.

Aussi, malgré ses défauts, cet *Abrégé* mérite d'être accueilli et d'être employé dans les écoles. La division en est très-bonne, la méthode claire et facile, le style plein et concis. C'est un très-bon guide à donner aux jeunes gens, avec un professeur ou un maître qui puisse le commenter, discuter, étendre différens points, et rectifier les erreurs. La jeunesse apprend ainsi à lire avec at-

tention et avec fruit, à appliquer les autres connoissances qu'elle a déjà acquises, et à juger enfin avec solidité.

A. L. M.

Antiquités nationales ou Recueil de monumens pour servir à l'histoire générale et particulière de l'empire français, tels que tombeaux, inscriptions, statues, vitraux, fresques, etc. tirés des abbayes, monastères, châteaux et autres lieux devenus domaines nationaux, par Aubin-Louis Millin, conservateur du Muséum des antiques à la bibliothèque nationale, professeur d'histoire et d'antiquités, etc. etc. etc. A Paris, chez Drouin, éditeur et propriétaire dudit ouvrage, rue de Vaugirard, n°. 1348. De l'imprimerie de Testu, an 7.

Voici enfin le cinquième volume des *Antiquités nationales*, dont la publication a été suspendue depuis l'année 1792, par des événemens que l'auteur n'avoit pu prévoir ni calculer. A l'époque du 2 septembre, il eut le bonheur d'obtenir du malheureux Lebrun, qui avoit pour lui de l'amitié, une mission pour la Suisse, et d'éviter la rage des bourreaux qui déjà désoloient sa patrie, et lui préparoient des malheurs plus affreux. A peine rentré dans ses foyers,

et replacé dans son cabinet, les suites du 31 mai l'obligèrent à fuir de nouveau, et à se cacher; emprisonné enfin sous le régime de la terreur pendant une année entière, il lui a été impossible de suivre un ouvrage dont il avoit fait jusques-là son occupation la plus chère. L'impossibilité de répandre des ouvrages un peu considérables, pendant le cours du papier-monnoie et la guerre générale, s'est ensuite opposée à ce qu'il reprît cette publication. Enfin l'éditeur s'est décidé à entreprendre encore ce cinquième volume, celui que nous annonçons.

Ce volume contient, comme les précédens, des *Monographies topographiques*, ou l'histoire particulière de quelques lieux, de quelques fondations, dont l'auteur a observé, recueilli et décrit les monumens.

Le premier dont il traite, est la *Collégiale de Saint-Nicolas* à Amiens. Sa nef et son portail, à moitié détruits, présentent des ruines d'un effet très-pittoresque, et le portail conserve encore des figures qui donnent lieu à des explications. L'auteur commence par quelques traits de la vie de l'évêque de Myre, tirés des plus célèbres hagiographes. « Se » préparant de bonne heure à l'abstinence, il com- » mença à jeûner dès le berceau; il têtoit ordinai- » rement plusieurs fois le jour, excepté le mercredi » et le vendredi, qu'il ne têtoit qu'une fois vers » le soir, encore n'étoit-ce que de la mamelle droite, » où le lait est moins épais que dans la mamelle » gauche, plus voisine du cœur. » Nicolas fit un grand

nombre de miracles, dont le plus étonnant fut de ressusciter trois jeunes écoliers qu'un hôtelier avoit tués, et qu'il gardoit dans un saloir, pour vendre leur chair comme de la viande commune; enfin, Nicolas mourut à Myre. On lui éleva plusieurs églises en France : celle d'Amiens fut commencée vers le milieu du neuvième siècle ; elle ne fut achevée qu'en 1200, puisque, parmi les diverses figures que le citoyen Millin a fait graver, on voit celles de Philippe-Auguste et de son épouse Ingelburge, dont les *Antiquités nationales* offrent déjà d'autres monumens. Saint Nicolas est représenté, non pas avec trois enfans dans une cuve, comme on le voit souvent, en mémoire du miracle que nous venons de rapporter, mais il tient un enfant dans ses bras; ce que l'auteur explique par un autre miracle cité par les légendaires, qui racontent » que ce prélat » apparut après sa mort chez un prince sarrazin, » et enleva de son palais, au milieu d'un festin, » un jeune garçon, fils unique, que les infidèles » avoient fait esclave, et le rendit, jour pour jour, » un an après sa captivité, à ses parens, qui célé- » broient la fête du pontife : de là les jeunes gar- » çons l'ont adopté pour le patron de leur confrérie. » S. Nicolas, invoqué aussi par les nautoniers, à » cause des tempêtes qu'il appaise et des naufrages » dont il préserve, est dépeint quelquefois avec les » attributs de la marine : on ne conçoit pas com- » ment la fantaisie des peintres ne les a pas portés » à le caractériser plutôt par un trait intéressant de

» sa vie, qui n'est pas moins miraculeux ni moins » propre à exercer l'imagination. Enflammé du zèle » de marier les filles, il alloit, pendant la nuit, » jeter des sacs d'argent dans la maison des pères de » famille qui n'avoient pas de dot à leur donner. » Cette dévotion et cette générosité en valoient bien » une autre : de là vient le proverbe : *S. Nicolas, qui* » *marie les filles avec les gas* ».

Les autres figures de ce portail représentent, comme sur beaucoup d'autres, le mariage et la mort de la Vierge. Le citoyen Millin termine cet article par quelques détails relatifs à la description de cette église et à l'histoire de son chapitre.

Celui qui suit est plus intéressant par la célébrité de l'ordre à qui le monastère, qui y est décrit, appartenoit, et par le nombre des objets qu'il renferme : c'est la description de la *Chartreuse de Paris*. Ce fut Louis IX, dont la piété a peuplé la France de tant de moines, qui attira les chartreux à Paris. Saint-Foix et tous les auteurs de descriptions ont dit comment on leur adjugea le vaste terrain de l'*hôtel Vauvert*, habité par les diables; ce qui fit appeler la rue voisine, *rue d'Enfer*, quoiqu'il soit plus probable que ce mot vient de *via inferior*, rue basse. La première porte offroit une inscription en l'honneur de Louis XIII, à son retour du siége de la Rochelle; mais ce qui étoit plus intéressant, c'étoit le péristyle mauresque de la seconde cour, composé de cinq arcades élégantes : on y voit une suite de figures singulières. Louis IX présente cinq chartreux à la Vierge, et tient en main la bourse qui contient la

somme nécessaire pour leur entretien : le cordon de Saint-Michel, donné à Saint Louis, atteste que cette sculpture est du temps de Louis XI ; et par la plus condamnable des flatteries, on a donné la figure de l'exécrable Louis XI au plus juste et au plus bienfaisant des monarques. Il est accompagné de S. Jean-Baptiste, avec son agneau ; de Saint Antoine, avec son cochon, de Saint Hugues, avec son cygne. Le citoyen Millin remarque à cette occasion, que « l'usage » d'attribuer aux saints différens animaux est com- » mun à la religion chrétienne et au paganisme. Apollon » avoit un pic ; Mars, un corbeau ; Jupiter, un aigle ; » Vénus, une colombe et un limaçon ; Cybele, un » lions ; Diane, un cerf ; Bacchus, un tygre ; Æsculape, » un serpent ; Pan, un chevreau ; Neptune, un che- » val, etc. etc. Saint Antoine avoit un cochon ; » Saint Luc, un bœuf ; Saint Jean-Baptiste, un » agneau ; Sainte Marguerite, un dragon ; Saint Hu- » gues, un cygne ; Saint Roch, un chien, etc. etc. »

Deux planches offrent les différens détails de cette mauresque et de son élévation. L'auteur continue ensuite l'histoire de la maison, donne une vue de l'église et des divers bâtimens, une description des tableaux qui l'ornoient, la figure des tombes plates et relevées qu'on y remarquoit. Ces figures rappellent des personnages historiques, ou présentent des détails curieux pour le costume et la connoissance des usages du temps où elles ont été faites : telles sont celles du prince *Amé, de Genève*, mort en 1369 ; d'*Enguerrand de Marigny*, dont le citoyen Millin a déjà fait graver un autre tombeau à Ecouis, où l'his

toire de son procès et de sa condamnation est exécutée d'une manière si singulière ; de *Pierre de Navarre*, fils de Charles le mauvais, roi de Navarre : il a auprès de lui *Catherine d'Alençon* sa femme. Les autres tombes figurées sont celles de *Michel de Cernai*, évêque d'Auxerre au quatorzième siècle ; de *Jean de Blangis*, autre évêque d'Auxerre, mort en 1344 ; *de Jean d'Arsonvalle*, évêque de Langres ; *de Philippe d'Harcourt*, mort en 1419 : *de Hugues le Coq ; de Hugues le Diseur ; de Jehan Dainville*, etc. Le citoyen Millin rapporte encore un grand nombre d'épitaphes, qui lui donnent l'occasion d'expliquer plusieurs termes singuliers, de professions, d'offices, de fonctions, etc. A l'occasion d'une épitaphe latine en vers rimés, de *Jean de Dormans*. On trouve une note étendue sur les vers léonins.

D'autres vues d'édifices se présentent hors de l'église, et donnent lieu à de nouvelles explications : telle est une vue de *l'infirmerie*, *de la pompe*, dont l'architecture étoit agréable, et *d'une petite tour* d'une élégante construction, et enfin du cloître et de la tombe de *François Choart*.

Vient ensuite la description des célèbres tableaux de le Sueur, représentans l'histoire singulière de Diocrès et celle de Saint Bruno. Cette description est accompagnée de notes explicatives des vers français et latins qui y sont rapportés, et des différens traits représentés dans chaque tableau.

En parlant du chapitre, le citoyen Millin donne

la figure d'un superbe lutrin sculpté par Julience, artiste provençal.

Deux bas-reliefs très-anciens représentent, l'un une fondation *de quatorze Chartreux par Jeanne de Chatillon*; l'autre, une fondation pareille par *Pierre de Navarre;* enfin, cet article est terminé par une notice du petit nombre des religieux de cette maison, qui ont laissé d'eux quelque léger souvenir.

L'article suivant transporte le lecteur dans le département du Nord : il est consacré à la description de l'*ancien palais des comtes de Flandres*, à Lille: une courte notice sur la ville de Lille, le précède. Une planche offre un des plus beaux monumens d'architecture de cette ville, *la porte des malades;* deux autres offrent les façades et la cour de l'ancien palais des comtes de Flandres.

Cet article est suivi de la description d'un autre monument de la même ville, la *collégiale de Saint-Pierre;* il est étendu et curieux par le grand nombre d'inscriptions que le citoyen Millin a relevées, et par les observations qu'elles fournissent. Il commence par une histoire de cette collégiale, fondée en 1053 par Baudouin V, et donne une vue extérieure de l'église. Les tombes de l'intérieur lui fournissent l'occasion de figurer et de décrire un *psalterion* d'une forme singulière joué par un ange. Les tombeaux les plus célèbres, figurés et décrits, sont ceux de *Hugues de Lannoy*, et *de Marguerite de Molembais* son épouse; *de Philippe, duc de Bourgogne; de Wallerand des Aubaux* et de sa femme, etc.

Parmi le grand nombre d'épitaphes et d'inscriptions singulières recueillies par le citoyen Millin, nous citerons les suivantes :

Celle de PIERRE DE ROSIMBOS.

Par grand desir d'honneur acquerre
Alla chilx (1) écuier en guerre.
Et pour le roi son droit seigneur
Souffrit mainte peine et labeur
Ecuier fut de très-grand los (2).
Nommé PIERRE DE ROSIMBOS,
Sage, courtois, loyau, secrés,
Et de tous gens estoit aimés,
En son temps tint les seigneuries
De la ville de Perenchies,
Et aussi de le Caulerie.
Ecuier fut de l'Escurie
De haut puissant et redoulté
Du duc Jean plain de bonté
Et perdit empres Rousseauuille
La vie en l'an quatre cens mille
Et quinze, si comme ramembré (3)
Vingt et cinquième jour d'octobre,
Priés pour lui qui chy (4) passés
Et pour tous autres trespassez.

Cette autre de GILLES LANRY également chanoine de cette collégiale.

Chi deuant (5) gist en pouriture,
Viande aux vers et nouriture;

(1) Celui-ci, cet.

(2) Grande réputation.

(3) Comme on s'en souvient.

(4) Ici.

(5) Ici devant.

Sire GILLES LANRY jadis,
Chanoine de cette encloture (6),
Qui de mort souffrit la pointure
L'an et jour ci-dessous escrit,
Le 28 jour de mars. Priez pour son ame.

La suivante contient plusieurs circonstances historiques.

En ce dur monde transitoire
Doit bien par droit estre mémoire,
D'ung vaillant homme de renom,
Ly quel eut BAUDEWIN à nom (7)
DANEKIN et fu cheuallier
Et mestre des Abalestriers
De Lille, Douay gouuerneurs
Des apertenanches meneres (8)
Pardeuant Cocheriel moru (9)
En la bataille qui y fu.
L'an de grace mil et trois cens
Le XIIII la presens (10)
Fut en la bataille en joesdi
Seizieme jour en juin perdi
Catal de Boech qui y fu pri
Com (11) capitaine de hault pris
Des deulx parts y eut moult grant perte,
Mais à no fut victoire apperte (12).

(6) De ce cloitre.

(7) Lequel se nommoit *Baudouin*.

(8) Des marais voisins, *meners* pour *maur*, marais, *mora* : *appartenanche*, pour appartenant.

(9) Mourut.

(10) Dans lequel nous sommes.

(11) Avec.

(12) Mais la victoire nous demeura ouvertement.

Car tous y furent desconsfy
A leur perte non anemy (13),
A prions la Vierge Royne
Qui porte la vertu Diuine
Que elle voelle à son fil prier
Pour l'ame du bon cheualier. *Amen.*

Cette autre étoit consacrée à EUSTACHE DE RIBERMONT, mort à la bataille de Poitiers.

A la bataille de Poitiers
Entre plusieurs bons cheualliers
Demourans dont ce fut domage
Cestuy cy par son vasselage
Et avoit comme on list a dont,
Non EUSTACHE DE RIBERMONT (14) ;
En arme fut prompt et habile
Seigneur de Pouques et Neuuille
Le quel quand fu ceste journée
En la bataille redoubtée
Monte sur vn cheual puissant
Les armes de Melun portant
Auquel fait d'armes il mourut
Par faute d'estre secouru
En septembre le jour VIe.
L'an mil trois cens douze en sanctiesme (15).
Gloire Dieu velle colloquier
Son ame, on en doit bien prier.

Le suivant étoit d'une profession plus pacifique.

Aresté vous qui cy passé
Priez Dieu pour les trespassez

(13) Ennemi.

(14) Se nommoit comme on le lit ici, *Eustache de Ribermont.*

(15) En sainteté, c'est-à-dire, de l'ère chrétienne.

Icy est inhumé le corps
D'un quon doibt bien être recors (16).
Prêtre il estoit chantre et chanoine
De ceens discrete personne.
Maistre des ars WALLERAND eut nom
DE LE COUSTURE son surnom
L'an mil cincq cens nœuf sur septante
La mort le print qui toute espante (17)
De feburier le dixhuictiesme
Dont vous priere comme j'estime,
Que deuant de Jesus la face,
Qui nos maux en la croix efface
Priere, dis-je, de bonne aleine
Qu'ainsi que fut la Magdeleine
Il disoit de ses pechez laue
Disant le pater et l'aue.

La suivante étoit celle d'un chanoine nommé *Michel*, qui étoit à la fois chantre et roi des innocens.

Passant en tombe au froid palle estendu s'enserre
Ung nourissier de paix d'amitié et vertu
Le quinsieme de juing par la mort abbatu
Fut couché auec pleurs au giron de la terre
Exempt de plus n'entrer en la mutine pierre
Qu'a la Char et Satan (ce cerbere testu)
Qui de charmes et glu, et dire estre revestu
Contre ceste fragile a braquet son tonere,
Ce defunct (o passant.) prisez en maintes parts,
Jeune de dans Louvain se vid promeu es arts,
Chy (18) des choraux fut maistre et puis chanoine insigne

(16) Dont le souvenir doit être cher.

(17) Épouvante.

(18) Ici.

Bref cest homme d'honneur dont Dieu ait l'ame à soy
Qui si bien du Saulveur sceut cultiver la vigne
Fut jadis prebendé Amphion et vng roi.

Ces derniers mots disent que Michael étoit prébendé *chanoine*. Amphion, *chantre* et roi *des innocens*.

Une autre épitaphe de la même église fait mention d'un roi des innocens, nommé *Guillemot*, mort le 29 juin de l'an 1501 ; ce qui prouve que le roi des innocens existoit encore à cette époque.

« On connoit suffisamment ces fêtes monstrueuses, » dont on croit devoir l'origine aux saturnales, et » qui se célébroient avec quelque différence dans » leurs bizarres cérémonies, et toujours sous des » noms ridicules, dans plusieurs parties de la France. » A Evreux, c'étoit la fête des cornards ; à Rouen, » la fête de l'âne ; à Dijon, la fête de la mère folle ; » à Paris, la fête des sous-diacres, ou diacres sous ; » à Lille, la fête des innocens, qui ne le cédoit à » aucune des précédentes. L'évêque des innocens » avoit beaucoup de rapport avec l'évêque des fous, » *episcopus stultus*. Pendant trois jours, il étoit » revêtu d'habits épiscopaux, avec des sandales rou- » ges ; il portoit une crosse d'argent, dont le bâton » étoit de bois noir ; il avoit sur la tête un petit » coussin au lieu de mître ; et dans cet attirail, il » donnoit des indulgences, en répétant des formules » qui varioient selon les pays et les idiômes, mais » qui convenoient parfaitement aux personnages. On » a rendu plusieurs ordonnances contre ces fêtes.

» Cette inscription prouve qu'elles avoient encore » lieu à Lille en 1501. »

L'épitaphe suivante, consacrée à un valet de basse-cour, gourmand et ivrogne, nommé *Lollo*, ne paroîtra pas moins singulière que celle du roi des innocens :

Seigneurs, vous pourrez en partie
Cognoistre en lisant ceste histoire
Les faicts les actes et la vie
De LOLLO digne de mémoire
De sens naturel en jeunesse
Bien peu auoit se disoit-on
Mais de sens acquis en vieillesse
Il fut comme le brabançon (19).
Ce fait le seigneur de Berlette
Le prit pour seruiteurs de soin (20)
Pour nourrir, chappons coqs, poullettes
Et tourner le rost au besoing
Il ne cherchoit que'que advantage
Forsque de boire et de manger
Et trespassa fort viel de eage
En Lostel dudit cheualier
En an quarante et quinze cens,
Fut cy mis en la fin d'octobre
Lollo pour sot et innocens
Jacoit (21) et qu'il eut peu de sens
En ce monde, et ne fusiet sobre
Vers Dieu ne lui tourne en opprobre

(19) Comme un Brabançon, c'est-à-dire, selon l'auteur, qu'il en avoit beaucoup.

(20) Valet.

(21) Quoi qu'il fut.

Au

Au ciel est en plus haut estage
Que n'est ung plus sobre ou plus sage.

A cette occasion le citoyen Millin rappelle une autre épitaphe qu'on lisoit dans l'église des Mathurins, dont il a donné la description ; elle avoit été rapportée dans les *Bigarrures* qu'Etienne Tabourot a publiées sous le nom de *des Accords* : c'étoit celle d'un frère servant.

Cy-git loyal Mathurin
Sans reproche bon serviteur
Qui ceans garda pain et vin
Et fut des portes gouverneur
Paniers ou hottes, par honneur
Au marché volontiers portoit.
Fort diligent et bon sonneur
Dieu pardon à l'ame lui soit

On lisoit encore à Lille celle d'un autre chevalier appelé *du Chastiels*, auprès d'un bas-relief que le citoyen Millin a décrit.

Cheste représentation
Fit faire par dévotion
GILLE DU CHASTIEL noble hom (22)
En qui justice et raisons
De conseillier de bon et grans
Fut à nobles prinches et grans.
Lui fut Loy (23) comte jadis
Et duc Phelippe ly hardis
En l'an mil quatre cens et trois

(22) Noble homme.
(23) Louis.

Ly mort dont ly pas est d'estrois (24)
Le devant Gilles (25) Assaly
XX jours en mars prié pour li

Nous ne citerons plus que celle de *Louis Lucas :*

Memore (26) que sire LOYS LUCAS
Fist cy (27) faire jadis
Ceste figure cy présente
Qui Jehan Lucas représente (28)
Sem (29) frere et quand il sordene (30)
Sen an de grace (31) abandonna
Pour son obit chacun an faire
Homs (32) étoit de très biel affaire
Attendans prouvence (33), pardon
Die li face à l'ame pardon. Amen.

et celle de *Piat Blauwet :*

L'an mil cinq cens septante sept
Inhumé fut cy un vicaire

(24) Dont le passage est étroit.

(25) Gilles du Chastiel, place ci-devant.

(26) Souviens-toi.

(27) Ici.

(28) Qui représente Jean Lucas.

(29) Son frère.

(30) On appeloit *ordoner*, administrer à un moribond les sacremens. Ainsi on disoit : mourir ordinement, mourir confessé, communié et onctionné, et après avoir fait son testament ; c'est ce qui est indiqué ici par le mot *sordona* pour *se ordena*.

(31) Son an de grace. On appeloit année de grace, celle révolue après la mort d'un chanoine, pendant laquelle le produit du bénéfice étoit retenu par les autres chanoines, ou appliqué au bien de l'église : comme il en résultoit beaucoup d'abus, cet usage fut interdit en 1310 dans le concile de Trèves.

(32) Homme. On disoit *homs* ou *hom* pour homme.

(33) Preuve. On disoit aussi *prouvanche*.

Nommé maistre PIAT BLAUWET
Qui comme à la mort tributaire
A payé la debte ordinaire.
Agé de vingt cincq ans,
Prions tous qu'à Dieu veuille plaire
De le mettre es cieux reluisans.

Le citoyen Millin donne ensuite la description de la chapelle la plus renommée de cette collégiale, celle dite *Notre-Dame de la Treille.* Cybèle, Vénus, Diane et Minerve n'ont jamais eu autant de temples ni de chapelles, que la vierge Marie : Lille et ses environs en avoient un grand nombre ; mais celle-ci étoit la plus renommée : sa statue y étoit entourée d'un treillis que les premiers de la ville avoient seuls la permission de faire entretenir et décorer, d'où elle a été nommée en latin, *Virgo à Cancellis*, et en français, *Notre-Dame de la Treille.* On pense bien qu'elle avoit opéré beaucoup de miracles, et que son culte avoit été l'objet de la fondation de plusieurs confréries.

Ce qu'elle renfermoit de plus précieux étoit le tombeau en cuivre de *Louis de Mâle*, comte de Flandres, mort en 1384, qui lui fut élevé, non par ses sujets, dont il étoit détesté, mais par Philippe, duc de Bourgogne. Montfaucon avoit déjà gravé ce tombeau, mais d'une manière peu exacte : le citoyen Millin en offre l'élévation et les détails en quatre planches : on y voit Louis de Mâle, étendu entre Marguerite de Brabant, son épouse et Marguerite de Flandres sa fille : des anges portent son

cimier ; autour de sa tombe sont vingt-quatre princes et princesses de sa maison. Le citoyen Millin entre dans de grands détails sur chacune de ces figures : il rapporte les inscriptions qui les accompagnent ; il donne les traits généraux de leur histoire, et décrit leurs costumes, qui rappellent ceux en usage, principalement en Flandres et en Bourgogne, jusqu'en 1455, époque de l'exécution de ce beau tombeau par un bourgeois de Bruxelles, appelé Jacques de Gesnes ; il annonce, non pas encore le bon goût des arts, mais un acheminement vers leurs progrès et une connoissance profonde de l'art de couler les métaux. Comme toutes ces figures étoient de bronze, elles ont été livrées au creuset sous le règne de la terreur.

Après les détails auxquels donnent lieu les inscriptions de cette chapelle, le citoyen Millin a figuré et décrit quelques meubles de sacristies, qui peuvent servir pour la connoissance de l'histoire de l'art à cette époque ; il s'arrête principalement à une corne d'ivoire, avec une inscription qui lui paroît écrite en danois, et il parle de ce genre de monumens du moyen âge, à l'occasion d'une figure de S. Georges, qui délivre la fille d'un roi de Lybie, d'un monstre auquel elle devoit être exposée, il compare cette histoire de Saint Georges avec celles d'Hercule délivrant Hésione, de Persée délivrant Andromède. Il fait voir que le monstre de Saint Georges a un grand rapport avec la tarasque de Tarascon, la gargouille de Rouen, le serpent de Corbeil, etc.

Il donne encore la figure de Philippe, duc de Bourgogne, prise de sa tombe appliquée contre un pilier.

Ici se termine la description de la collégiale de Lille. Nous donnerons dans un second extrait, l'analyse des autres articles qui composent ce volume.

A. L. M.

GRAMMAIRE.

Affinitas linguæ hungaricæ cum linguis fennicæ originis grammaticè demonstrata, etc. L'Affinité de la langue hongroise avec les langues d'origine finoise démontrée par la grammaire, avec des vocabulaires des langues tatares et sclavones comparées avec le hongrois; par Samuel Gyarmathi, docteur en médecine, associé correspondant de l'académie des sciences de Gœttingue, et membre de la société des Curieux de la Nature de Jéna. A Gœttingue, 1799.

Le docteur Gyarmathi observe dans sa préface que les historiens les plus éclairés sont d'accord aujourd'hui que la nation hongroise a une souche commune avec toutes les nations d'origine finoise, et que sorties à la même époque de leur pays primitif elles se sont, par un enchaînement de hasards et d'aventures différentes, fixées chacune dans les contrées qu'elles occupent aujourd'hui.

Le but de l'ouvrage que ce savant publie n'est pas d'examiner les preuves sur lesquelles on fonde cette opinion, mais seulement de rechercher si les langues de ces divers peuples ont quelque ressemblance entre elles, qui justifie leur commune origine.

Plusieurs hommes savans ont déjà reconnu la ressemblance de ces langues : elle a frappé Olaüs-Rudbeck. Sajnovitz, dans une dissertation dédiée à l'académie de Copenhague, intitulée *Demonstratio idioma hungaricum et laponicum idem esse*, et imprimée à Copenhague en 1770, s'est efforcé de démontrer la vérité de cette opinion. Le dernier ouvrage qui ait été publié sur cette question est la savante dissertation donnée à Vienne en 1793, par M. Hager Cet ouvrage, rempli d'érudition, est écrit en allemand et porte pour titre : *Neue Beweise der Verwandschaft der Hungarn mit den Laplœndern*, c. à. d. Nouvelle preuve de l'affinité des Hongrois avec les Lapons.

D'autres écrivains se sont occupés à rassembler les mots communs à la langue hongroise et à la langue laponne, ou à diverses langues mortes ou vivantes de l'Asie ou de l'Europe. M. Gyarmathi, sans nier l'existence de ces rapports, remarque que de toutes les preuves que l'on peut employer pour établir l'identité primitive de deux langues la plus foible est celle qui n'est fondée que sur la ressemblance d'un certain nombre de mots communs aux deux idiômes : pour lui, il a suivi une autre méthode dans la comparaison qu'il a faite du hongrois

avec les langues d'origine finlandoise. C'est dans la grammaire de ces langues, dans l'analogie des inflexions de leurs noms et de leurs verbes, dans la manière dont elles forment leurs pronoms possessifs, dans l'union des prépositions avec leurs régimes ou complémens, dans la syntaxe même que l'auteur a cherché les traits de ressemblance qui assignent à ces divers idiomes une même origine, et la conformité des mots qui leur sont communs, n'est que le dernier et le moindre des argumens qu'il emploie pour établir leur ressemblance.

L'ouvrage du docteur Gyarmathi est divisé en trois parties et deux appendices. La troisième partie et les deux appendices n'offrent que des fragmens très-incomplets de la grammaire et du dictionnaire des langues que parlent différentes peuplades du Caucase et des provinces septentrionales de l'Asie, les Vogouls, les Votjaks, les Tchouwaschs, les Mordouans, etc. comparés avec la langue hongroise. On y trouve encore quelques comparaisons du tatare, du turc et de diverses langues d'origine sclavone avec le hongrois, ainsi qu'un extrait du grand vocabulaire comparé de deux cents langues que l'on a commencé à publier à Pétersbourg en 1786, par ordre de l'impératrice Catherine, et dont il a déjà paru une seconde partie en 1789, et quelques autres pièces relatives au même sujet. Quoique le contenu de cette troisième partie et des deux appendices ne soit pas sans intérêt et puisse donner lieu à des observations curieuses, c'est principalement dans les deux premières parties que

consiste l'essentiel de l'ouvrage que nous annonçons.

Dans la première partie les idiômes de la Laponie et de la Finlande sont comparés avec la langue hongroise. Une pareille comparaison entre cette dernière langue et celle que l'on parle en Esthonie est le sujet de la seconde partie. On aura une assez juste idée du travail de l'auteur en parcourant le sujet des divers chapitres qui composent ces deux parties.

Ainsi dans la première partie on compare le hongrois avec le lapon et le finlandois, 1°. dans les terminaisons qui caractérisent les noms, les adjectifs et les diminutifs.

2°. Dans la déclinaison des noms.

3°. Dans la formation des degrés de comparaison.

4°. Dans les mots qui servent à la numération.

5°. Dans les noms.

6°. Dans les adjectifs possessifs qui ne consistent que dans l'addition de quelques lettres que l'on joint à la fin des noms ou des verbes, et que l'on nomme ordinairement affixes ou suffixes.

7°. Dans les formes et la conjugaison des verbes.

8°. Et singulièrement dans celle du verbe substantif.

9°. et 10°. Dans les formes des adverbes et des prépositions.

11°. Dans les règles principales de la syntaxe.

12°. et 13°. L'auteur présente ensuite un vocabulaire comparé d'un très-grand nombre de mots de ces divers idiômes, divisé en trois colonnes, dont la première offre les mots lapons ou finlan-

dois, la seconde, leur signification en latin ; et la troisième, les mots hongrois correspondans.

14°. L'auteur réunit dans un chapitre séparé plusieurs mots de ces mêmes langues dont la consonnance a beaucoup de ressemblance, mais qui diffèrent entièrement par leur signification, quoique peut-être ils aient eu primitivement la même acception, ou une acception très-rapprochée.

15°. Enfin un dernier chapitre offre dans un tableau en trois colonnes un grand nombre de passages extraits des traductions finlandoise, hongroise et latine des livres de l'ancien et du nouveau testament, comparaison qui a pour objet de mettre dans un plus grand jour les rapports des deux langues hongroise et finlandoise.

Après avoir ainsi comparé les divers idiômes qui sont le sujet de cette première partie, M. Gyarmathi en tire les conséquences suivantes.

« Si l'on examine, dit-il, avec toute l'attention convenable, ce que nous avons dit dans le cours de cet ouvrage, on pourra, ce me semble, en tirer la conséquence qu'il y a dans la langue finlandoise, quatre sortes de mots : 1°. des mots dont les Finlandois se servoient dans les temps les plus anciens lorsqu'ils avoient encore les relations les plus étroites et une intime société avec les Hongrois. Cette première classe se divise naturellement en trois espèces : la première renferme les mots qui sont encore aujourd'hui communs aux langues hongroise et finlandoise, comme *menen*, *menyen* il va, *vér* le sang, *viz* l'eau, *kawe* une pierre, *tél* l'hyver,

waj beurre, et un grand nombre d'autres : la seconde contient les mots qui ont éprouvé des changemens, et qui ont été ou raccourcis ou alongés, mais qui néanmoins portent l'empreinte de leur origine hongroise que l'on reconnoît au premier aspect, comme *olit, volt* il a été, *vargas, farkas* loup, *wanha*, *vén* vieillard, *sarwi, szarva* corne, etc. La troisième espèce renferme des mots qui, suivant toute apparence ont été autrefois usités parmi les Hongrois, mais dont ils ont entièrement perdu le souvenir, et qui ne se retrouvent plus aujourd'hui que parmi les Finlandois et les Lapons. Tels paroissent être les mots *omaga* nain, *pœn* chien, *sadna* vérité, *teudnar* esclave, *tim* heure, *tuona* mort, *auda, awu* vertu, *aita* temple, *esmaerke* exemple, *kottjos* domestique, *mano* lune, *mod* esprit, *or* sonnette, *pitke* badinage. Les Hongrois expriment aujourd'hui le plus souvent ces idées par des mots d'une origine étrangère, comme *ora, virtus, templom, tréfa, etc.* Les hongrois, en effet, établis dans la Pannonie commencèrent à avoir commerce avec des hommes qui parloient le slave, le valaque, l'allemand, le latin, le grec, l'italien, le françois : il n'est donc pas étonnant qu'adoptant des mots des langues de ces peuples, ils aient oublié les anciennes expressions de leur langue. »

« 2°. Outre ces trois espèces de mots qui composent la première classe, il y en a dans la langue finlandoise une autre classe : ce sont ceux que les Finlandois ont reçus peu à peu, pendant une longue suite de

siècles, des Suédois leurs voisins, et qui leur sont devenus si familiers, qu'ils les ont substitués aux mots de leur langue primitive. Au lieu de ces mots étrangers, j'en trouve d'autres dans la langue des Hongrois, qui appartiennent, je crois, véritablement à leur ancien idiôme. Peut-être, il est vrai, un Finlandois qui examineroit les livres hongrois, ne reconnoîtroit il pas, dans ces mots, les restes de son ancienne langue maternelle, de même que le Hongrois pourroit ne pas reconnoître pour d'anciens mots de la langue hongroise ceux dont j'ai parlé plus haut, qui ont cessé de tenir place dans l'idiôme hongrois que l'on parle aujourdhui, mais qui se sont conservés dans le langage de la Finlande.«

En tirant ces conséquences de toute cette première partie de son ouvrage, M. Gyarmathi semble avoir oublié qu'il s'étoit proposé d'établir l'origine commune, ou plutôt l'identité primitive des langues finlandoise et hongroise sur leur analogie dans les formes et les inflexions grammaticales, et l'on croiroit qu'il ne fonde son opinion que sur la ressemblance des mots par lesquels un grand nombre d'idées sont exprimées dans les deux idiômes comparés. Nous croyons néanmoins devoir lui rendre une justice plus entière qu'il ne l'a fait lui-même; car c'est sur-tout dans les noms de nombre et dans la numération, dans les pronoms possessifs ou affixes, dans les prépositions, dans les règles de la syntaxe et dans le génie des langues comparées, que l'on aperçoit une conformité marquée, qui semble déceler une origine commune. Mais il faut aussi l'avouer, de pareils

rapports pourroient être établis entre la langue hongroise et d'autres idiômes qui n'ont rien de commun avec le lapon ou le finlandois ; et d'un autre côté, la déclinaison des noms, la formation des degrés de comparaison, les pronoms personnels, la conjugaison des verbes, et même celle du verbe substantif, n'offrent pas des traits de ressemblance bien frappans : au contraire, elles semblent porter dans le hongrois des caractères fort différens de ceux qu'elles portent dans les deux autres langues. Donnons-en un exemple pris du verbe substantif. Ce sera le présent de l'indicatif que nous choisirons. Le verbe lapon est *le* être, et le verbe hongrois, *leszsz*.

Lapon.	Hongrois.	
leb,	*leszek*,	je suis.
leh,	*lészsz*,	tu es.
le,	*leszsz*,	il est.
lepe,	*leszünk*,	nous sommes.
lepet,	*lesztek*,	vous êtes.
laeh,	*lesznek*,	ils sont.

Il est vrai que dans les autres temps du même verbe, et sur-tout dans ceux qui sont formés par l'addition d'un verbe auxiliaire, on observe de grands rapports ; mais la seule chose que je veux faire remarquer ici, c'est que les inflexions qui forment les nombres et les personnes sont absolument différentes dans les deux langues comparées.

Les observations sur lesquelles M. Gyarmathi

fonde l'identité primitive du hongrois et des langues d'origine finlandoise, manquent aussi quelquefois d'une exactitude rigoureuse. » Les infinitifs des verbes lapons ont, dit-il, une propriété singulière, que je crois appartenir exclusivement à la langue hongroise. Dans cet idiôme, les infinitifs se joignent aux pronoms affixes, et prennent diverses inflexions pour caractériser les personnes et les nombres.

EXEMPLE.

Lapon.	Hongrois.	
jaackedinam,	*hinnem*,	
jaackedinad,	*hinned*,	
jaackedines,	*hinnie*,	*kell.*
jaackedinieme,	*hinnünk*,	
jaackediniede,	*hinnetek*,	
jaackedinasa,	*hinniek*,	

c'est-à-dire, il faut que je croie, il faut que tu croies, il faut qu'il croie, il faut que nous croyions, etc.

« Ce caractère, ajoute-t-il, est, entre tous les autres, le plus propre à établir la ressemblance de ces langues; car toutes les langues européennes ont, je crois, ce trait de conformité, que leurs infinitifs sont invariables, et ne sont susceptibles d'aucune inflexion; au contraire, les verbes des Hongrois comme ceux des Lapons, admettent à l'infinitif des inflexions variées pour caractériser les nombres et les personnes. »

Observons à M. Gyarmathi, 1°. que ce n'est pas ici proprement l'infinitif qui reçoit diverses inflexions, et que l'on ne dit pas différemment *le réjouir nous*, et *les réjouir nous*, pour *notre joie* et *nos joies*, mais

que c'est seulement le sujet du verbe mis à l'infinitif, qui est exprimé par l'adjonction du pronom affixe : c'est ainsi qu'un Suisse ou un nègre pourroit dire en françois : *moi faire cela pas possible ; toi faire cela, nous faire cela*, etc.

2°. Qu'une pareille construction a lieu en arabe, en persan, en turc et peut-être dans d'autres langues, et qu'en arabe même l'infinitif outre l'adjonction des pronoms affixes, prend aussi les inflexions qui caractérisent les cas. Ce n'est pas ici le lieu de rendre raison de cette propriété de l'infinitif, fondée sur ce que ce mode est une sorte de nom verbal qui participe en même temps des propriétés du verbe et de celles du nom.

Dans la deuxiéme partie, l'auteur compare la langue que l'on parle dans l'Esthonie, avec l'idiôme hongrois. Il suit, dans cette comparaison, la même méthode que dans la première partie, et se propose de démontrer l'identité primitive des deux idiômes, d'abord par l'analogie des formes et des inflexions grammaticales, et ensuite par la ressemblance des mots par lesquels, dans les deux langues, on exprime les mêmes idées. Le résultat de cette comparaison paroît aussi concluant à M. Gyarmathi, que celui de la précédente partie. Je doute que tous les lecteurs partagent cette opinion, et il me semble que c'est plutôt par la ressemblance d'un grand nombre de mots, que par la conformité des inflexions grammaticales que le hongrois décèle son affinité avec la langue de l'Esthonie.

Quoi qu'il en soit du petit nombre d'observations

que nous nous sommes permises sur l'ouvrage du docteur Gyarmathi, et que nous proposons plutôt comme des doutes que comme des objections, nous engageons toutes les personnes qui s'occupent de l'origine des peuples et de l'histoire de leurs migrations, à se procurer un ouvrage qui doit être regardé comme classique dans ce genre de littérature, et qui ne peut être que le fruit du travail le plus assidu, et d'une érudition aussi vaste que solide et méthodique.

S. de S.

MÉLANGES.

L'oracle de la déesse de Cythère.

Vénus Uranie, sortant du sein des eaux, est portée sur le rivage de Cythère. Sous ses pieds divins, les rochers verdissent ; les fleurs naissent où son pas léger a touché le sol. Les vallons rians semblent pressentir le bonheur dont son arrivée va remplir l'univers : l'humanité va cesser d'être sauvage. Les grâces, les ris et les jeux, accompagnent la déesse ; l'amour marche à ses côtés ; les heures à la chevelure d'or l'entourent ; elles la couvrent, en dansant, d'une robe flottante ; elles couronnent de roses et de myrthes ses cheveux humides, en chantant des hymnes à sa gloire. Un attrait invisible fait sortir de leurs cavernes les habitans de l'île : ils se proster-

nent en l'adorant. O déesse ! s'écrient-ils, qui crées les plaisirs, reste avec nous, et que ces rochers deviennent ton temple ! Mais la déesse, appelée à faire le bonheur de l'Olympe, se soustrait à leurs hymnes et à leurs prières : un boccage de myrthe la reçoit ; elle se repose à l'ombre d'un olivier.

Quand la main d'Aurore est venue semer *les roses* sur les cimes des montagnes, Vénus quitte le boccage ; elle reparoît, mais toute autre. Un charriot d'or, attelé de deux lionceaux, a reçu Aphrodite armée : sa main droite est munie d'un javelot ; sa gauche tient un voile tricolore, semblable à l'arc d'Iris et voûté sur sa tête. Le peuple à grands flots environne le char de la déesse. Eunomie, la plus jeune des heures, s'avance ; elle dit : Heureuse contrée, qui la première vit la déesse de l'amour, ta gloire sera immortelle ! De tous les noms terrestres, celui de Cythère en sera le plus chéri. Ecoutez son oracle.

Après des milliers d'années, elle reviendra répandre ses bienfaits sur cette îles, long-temps le despotisme l'opprimera, ainsi que les beaux climats d'Hellénie, de son sceptre de fer, mais c'est ici qu'il sera brisé. Une nation puissante s'élèvera au cœur de l'Europe ; semblable aux peuples d'Hellénie, par la gaieté de ses mœurs et par l'énergie de son courage, elle leur ressemblera encore par le culte qu'elle offrira à la déesse du plus doux des instincts. C'est elle dont la voix impérieuse évoquera de l'Olympe le génie de la liberté, pour consoler la terre qui lui tend les bras. Le génie de la liberté obéira à sa voix ; il descendra dans les climats de l'ouest ; mais

mais bientôt il s'avancera sur les mers pour relever la Grèce opprimée ; Cythère sera la première des îles où son pied se reposera : là, il secouera ses ailes puissantes ; les bords de la mer en retentiront ; la déesse d'amour armée, voilà le symbole de l'oracle ; Vénus Symmachie, Vénus Nicephore, toi qui nous secondes dans les combats, toi qui nous portes la victoire, que tes noms soient sacrés ! Adorons la déesse armée, jusqu'à ce qu'approche le jour de la délivrance ! Belles sont les prédictions d'Eunomie, la plus jeune des heures ! La déesse quitte le rivage ; les bénédictions la suivent : un temple s'élève là où son pied a imprimé ses dernières traces. La statue de Vénus armée paroît sur son autel. Long-temps ici des hymnes furent chantés à la déesse, amie de la liberté : mais le temple fut renversé ; le silence succéda aux hymnes : cependant leur écho retentissoit encore dans les cœurs des initiés ; l'oracle de Cythère affermissoit l'espoir des malheureux, quand tour à tour les tyrans d'Europe et d'Asie s'appésantissoient sur l'Hellenie en pleurs. Aujourd'hui l'oracle est accompli ; le génie de la liberté a visité l'île ; l'Univers étonné le contemple. Afin qu'il ne quitte point, comme Astrée, les mortels rassurés ; Vénus même, qui chérit la jeunesse, arma de ses dons ce jeune héros, qui réunit la valeur d'Achille à cet art d'Ulysse, qui sut fléchir les cœurs des humains. Elle-même, revêtue des attraits d'une mortelle, conduit son favori dans les combats pleins de danger : elle le couvre de son bouclier celeste. L'éclat de sa gloire embellit déjà les cimes de Cy-

thère ; l'espoir renaît dans l'ame des initiés ; ils pressentent la délivrance prochaine. Qu'un jour sur les rochers de cette île, où Vénus armée vit s'élever son premier temple, paroisse le monument de Zéus Eleuthère, du héros qu'elle destina à être le libérateur de la Grèce, monument digne d'un exploit inutilement tenté par les Romains et par l'autocratrice des Scythes.

DE HALEM, *ministre d'Oldenbourg.*

VARIÉTÉS, NOUVELLES ET CORRESPONDANCE LITTÉRAIRES.

Prix proposé par la Société de Meillan.

LA Société d'Agriculture et Economie rurale de Meillan, département du Cher, formée dès l'an 3, et en pleine activité depuis brumaire an 5 de la république, n'ayant reçu qu'un seul mémoire relatif au programme ci-après, invite de nouveau tous les amis de l'agriculture à s'en occuper.

Un prix de la valeur de *trois cents francs* en numéraire, sera décerné au meilleur mémoire ou aux meilleures observations, indiquant *quel est le meilleur moyen de remédier aux obstacles que rencontre, à l'extension et à la culture des prairies artificielles, un canton où les propriétés sont très-divisées, très-morcelées et enchevêtrées les unes dans les autres, en respectant le droit*

de propriété, qui permet à chacun d'user de son fonds comme il lui plaît.

Les auteurs que l'amour du bien engagera à aider la Société de leurs lumières, voudront bien considérer qu'elle a déjà senti qu'un des moyens pour arriver à ce but, seroit des échanges; mais que, comme ils doivent être volontaires, c'est plutôt le moyen d'arriver au but désiré, soit par un nouvel assolement de quatre ou cinq années au lieu de trois, soit par tout autre moyen indépendant des échanges, qui feroit cesser le morcellement qu'elle désire connoître.

Ces auteurs sont priés de mettre à leur mémoire une devise ou épigraphe, sans faire connoître leurs noms, qui seront contenus dans un papier cacheté portant sur l'enveloppe la même devise ou épigraphe.

Les mémoires peuvent être ou adressés, francs de port, au citoyen *Deby*, membre et agent de la Société d'Agriculture et Economie rurale de Meillan, par Saint-Amand-sur-Cher, ou remis au citoyen *Marchant*, au bureau de la *Feuille du Cultivateur*, rue des Fossés-Victor, n°. 12, à Paris, avant le premier messidor de l'an 7.

Le prix sera adjugé dans le mois de vendémiaire an 8.

Tous les concurrens au prix recevront les détails des travaux de la Société, des années 5, 6 et 7, et une gravure représentant l'*epurateur*, machine inventée par le citoyen *Fouquet-des-Roches*, de la Société d'Agriculture et Economie rurale de Meillan, et perfectionnée par le citoyen *Molard*, avec

une explication, comme un hommage de reconnoissance de la Société.

Almanach des Gens de lettres.

Les citoyennes Dubois, imprimeurs-libraires, se proposent de publier au premier vendémiaire an 8, un *Almanach des Gens-de-Lettres* actuellement vivans ou morts depuis la révolution. Cet ouvrage, dans lequel on observera l'ordre alphabétique pour chaque classe, fera suite à *la France littéraire*, et se renouvellera d'année en année. Elles ont déjà réuni des matériaux très-considérables. Elles prient en conséquence tous les gens-de-lettres de leur adresser franc de port, leurs noms, prénoms, surnoms, les lieux et époque de leur naissance, leur domicile, leurs titres littéraires, les titres de leurs ouvrages, les lieux où ils ont paru, leurs éditions successives, leurs contrefaçons, leurs dates, le nombre, le format, la quantité de pages et le prix : on comprend dans ce genre les plus petites dissertations. Quant aux auteurs morts pendant la révolution, on prie les parens ou amis d'adresser la même notice, en y joignant le lieu et la date de leur décès : on prie également les présidens, membres et secrétaires de toute Société littéraire, des Ecoles centrales, d'Agriculture ou de Science, et des Bibliothèques publiques, d'envoyer les noms de ceux qui les composent, et une note précise de ce qui concerne lesdits établissemens. Les professeurs de toute espèce de Science et de Langue, les ingénieurs de différentes classes, les géographes, les journalistes, ont part à la même demande. On

insérera à la suite de cet ouvrage, les noms des imprimeurs-libraires, graveurs de caractères qui se feront connoître. Un homme-de-lettres très-estimable et très-connu a bien voulu se charger de la réunion et de la rédaction de ces matériaux.

On prie d'adresser le tout, franc de port, au citoyen *Rebour*, directeur de cette imprimerie, rue Jacques, nos 278 et 279 (1).

Physionomie politique de quelques journaux anglais.

Le *Morning-Chronicle* a perdu de son sel oppositionnel, depuis l'arrestation de son principal éditeur *Perry*. Le *Télégraphe*, le *Gazettéer*, le *Morning-Post*, le *Courier*, sont aussi fortement dans le sens du parti de l'opposition : le dernier est tout fiel, et la chronique scandaleuse du ministère, que son auteur prend à tâche de tracer, passe pour être souvent peu véridique. Le ministère a de fidèles

(1) Nous rappellerons à ce sujet *la France littéraire* publiée à Hambourg par M. Ersch, et nous renvoyons à ce que nous en avons dit année III, tome V, page 624. Si cette entreprise n'a pas eu de succès en France, s'il se trouve dans ce recueil beaucoup d'omissions et d'erreurs, il en faut accuser l'indifférence des littérateurs français qui ont négligé d'envoyer leur notice : il faut espérer que cette fois ils sentiront l'importance de contribuer à ce que la république possède un bon répertoire de ses écrivains et des ouvrages qu'ils ont produits ; mais tout cela ne peut pas être renfermé dans un *almanach*. A. L. M.

prôneurs dans le *Morning Hérald*, dans le *Times*, et sur-tout dans le *Saint-James-Chronicle*, qu'on appelle *la vieille bavarde*. — Le *Star* et l'*Oracle* se recommandent par leur impartialité, et les débats du parlement, ainsi que les principaux faits, y sont le moins altérés.

Parmi les ouvrages périodiques de critique littéraire, le *Gentlemans-Magazine* est tout ministériel, mais il a beaucoup perdu de sa vogue. — Le *British critic*, qui depuis quatre ans paroît à Oxford, porte le même cachet; mais la manière dont il est écrit, ne lui vaut pas un brillant succès. — Au commencement de l'année dernière (v. st.), parut une feuille hebdomadaire sous le titre de l'*Antijacobin or weekly examiner*, converti depuis dans le *Antijacobin review and Magazine*, qui sort tous les mois; il est de la plus odieuse partialité. Ses rédacteurs ont réussi à faire enfermer au Kingsbench, depuis près de trois mois, le libraire editeur de l'*Analytical review*, journal qui, ainsi que le *Monthly review* et le *Critical review*, professe un système bien plus libéral. Ce même éloge s'applique éminemment au *Monthly-Magazine* qu'imprime le libraire *Phillips*, à qui la vente des *droits de l'Homme* de *Thomas Payne* a valu naguère une détention de deux années. Le docteur *Aikin*, *Dyer*, les deux *Taylor*, *Holcroft*, *Godwin* et le polygraphe *Wakefield* concourent à sa rédaction, et ils ont, à ce qu'on assure, un digne collaborateur et correspondant à Paris. — C'est ce libraire et *Johnson*, le propriétaire de l'*Analytical review*, chez qui on se procure,

sur-tout à Londres, toutes les nouveautés anti-ministérielles. *White* et *Delbrett* sont abondamment pourvus des autres, en général bien plus productives.

Abraham Conrad Swaving.

La société des sciences de Harlem vient de perdre, dans le pasteur émérite *Abraham-Conrad Swaving*, un membre digne de ses regrets. Il est mort à Harlem le 26 nivôse dernier, dans la quarante-sixième année de son âge. Depuis plus de sept ans, cet estimable théologien s'étoit particulièrement appliqué à des observations microscopiques, et il avoit imaginé divers procédés pour les améliorer. La *société d'Harlem*, qui, en 1798, après avoir accordé un prix extraordinaire au citoyen *Swaving*, se l'étoit associé, doit publier incessamment quelques mémoires qu'il lui avoit adressés.

Fabrication du Maroquin.

Le citoyen A. Broussonnet, consul de France à Mogador, a envoyé à l'Institut national la description des procédés pour la fabrication des peaux de chèvres appelées *Maroquins*. Les procédés sont décrits d'après la manière dont on les emploie à Fez. Les peaux sont entières et recouvertes de leur poil. L'animal ayant été dépouillé en retournant la peau sur elle-même, elles sont plongées dans l'eau, et y séjournent trois jours. On les expose en-

suite à l'air, et quand elles sont séchées on les débourre grossièrement ; après quoi on les plonge dans la chaux éteinte. Pour les débourrer avec plus de soin, on les saupoudre de chaux vive, afin de détacher les plus petits poils ; enfin on les lave dans une eau courante, et on les rince avec beaucoup de soin. On les laisse une nuit dans cette eau, on les fait égoutter à l'air. On place ensuite trente parties de peaux dans deux quintaux de son. (Chaque partie est de six peaux, et le quintal est de cent cinquante livres.) On les y laisse, en les retournant de dedans en dehors chaque jour, jusqu'à ce qu'elles aient acquis beaucoup de souplesse : on les relave de nouveau dans l'eau courante, en les y foulant avec les pieds. Elles sont alors jetées dans un second bain fait avec des figues blanches, dont on emploie environ un quintal et un quart pour trente parties de peaux. Les figues rendent l'eau savoneuse. Les peaux y séjournent quatre ou cinq jours, et y sont souvent retournées ; et tandis qu'elles plongent dans cette eau, on les saupoudre pendant trois jours de sel gemme très-fin ; on laisse ensuite égoutter l'eau : on les saupoudre encore de sel, et on les met en tas dans un vaisseau plat où elles achèvent de s'imbiber de sel ; enfin on exprime l'eau qu'elles contiennent en les tordant. Elles sont alors très-souples et propres à recevoir la couleur.

Si c'est la couleur rouge qu'on doit leur donner, on emploie une demi-livre de cochenille et trois onces d'alun pour dix parties de peaux. Enfin on

les tanne en les plaçant dans des fosses où l'on fait des lits de tan d'environ cinquante livres pour chaque peau, qui est retournée de manière que la fleur soit en dedans et remplie de l'eau tannante. Au bout de huit jours, on la retourne et on la remplit encore d'eau tannante que l'on y laisse six jours, ayant soin de bien remuer ces peaux; elles sont ensuite rincées dans une eau courante, raclées avec un instrument de fer, ouvertes en long par le ventre, et assouplies avec un peu d'huile. On les fait sécher au soleil, puis *rafraîchir* à l'ombre : on les imbibe légèrement d'eau, et on achève de les amincir avec trois différens instrumens de fer.

Quand le rouge est trop foncé, on emploie pour l'affoiblir la décoction d'une plante appelée *razoul al achbi*, qui est le *mesenbrianthémum annuum*. Cette liqueur est employée chaude : on en verse une cuillerée sur chaque peau. Les procédés employés à Tétuan diffèrent peu de ceux de Fez.

Si c'est en jaune qu'on veut teindre le maroquin, on le prépare comme pour le rouge; cependant on ne sale les peaux que lorsqu'elles sont dans l'eau de figues. On ne met aussi que vingt-cinq livres de tan pour cinq douzaines de peaux. La teinture est faite d'écorce de grenade pulvérisée et d'alun.

Le rouge faux-teint se donne aux peaux avec le bois de Brésil et l'alun. On emploie souvent, au lieu de bois de Brésil, le *fouah*, qui est une

espèce de *galium* ou de *rubia* qu'on apporte en grande quantité de Maroc.

Conservatoire des Arts.

Différens obstacles ont retardé jusqu'à présent la formation complète du *Conservatoire des Arts* mais on s'est occupé, sans relâche, de ce qui pouvoit contribuer à le rendre plus intéressant, et depuis que le corps législatif lui a assigné le ci-devant prieuré de Saint-Martin-des-Champs, on ne perd pas un instant pour mettre ce local en état de recevoir promptement les superbes collections de machines qui appartiennent à la nation. On espère que le public en jouira cet été, peut-être même plus tôt.

Sennebieria pinnatifida.

Bordeaux, 15 ventôse.

Le citoyen de Candole a publié, dans le dernier numéro du bulletin de la société philomatique, la description de la *Sennebieria pinnatifida* (*Lepidium didymum* de Linné); on croyoit, d'après ce qu'il en dit cette plante étrangère: je l'ai trouvée, il y a trois ans, derrière le moulin des Chartreux de cette ville, près le chemin de Medoc, dans un terrain humide. Linné ni Murray n'en avoient point indiqué la station. Tournon.

Médailles du roi de Pologne.

Pendant le règne de Stanislas-Auguste, dernier roi de Pologne, il a été frappé à Varsovie plusieurs médailles, la plupart aux frais de ce prince.

Voici la liste de celles qui sont parvenues à notre connoissance, et qui ont été frappées pendant les dix premières années de son règne. Nous la donnons, parce qu'elle ne nous paroît pas être assez connue. Elle a été faite par un voyageur qui a eu ces médailles entre les mains.

Médailles de grand module.

1. Médaille présentée au roi par le collége de la monnoie, en mémoire du nouveau pied monétaire, et de la monnoie, frappée par le roi, à son propre désavantage.

2. Médaille frappée aux frais du roi, en mémoire du don gratuit qui lui a été fait par les Courlandais.

3. Médaillé donnée par le roi au prince Lubomirski, grand maréchal de la cour, pour avoir garanti Varsovie de la peste et de la famine.

4. Médaille en l'honneur de Regemann, médecin, qui a guéri le roi de la blessure reçue lors de l'attentat commis contre lui en 1771.

5. Médaille que donnoit le roi à des gens de mérite. Elle porte l'inscription : *Merentibus.*

Médailles de moyen module.

1. Médaille en mémoire de Charles Wyrwitz, directeur du corps des cadets à Varsovie.

2. Médaille à l'honneur d'Adam Naruszewitz et Mathias Sarbiewski, poëtes.

3. Médaille avec l'inscription *pro fide, grege et lege*, frappée aux frais du roi, à l'occasion de la confédération de Barr, en 1769.

4. Médaille en mémoire de Stanislas Konarski, des écoles pieuses.

5. Médaille, en mémoire de Martin Poczobut, astronome.

6. Médaille en mémoire d'Antoine Portaluppi, recteur du corps des cadets à Varsovie.

7. Médaille de moyen module pour les gens de mérite. (*Merentibus*).

8. Médaille qui représente un vaisseau battu par la tempête; et passant à travers des écueils, avec l'inscription : *Tu ne cede malis.*

Il fut fait dans le temps une satyre sanglante sur cette médaille, et l'on fit des portraits ridicules des personnages composant l'équipage du vaisseau. Le roi lui-même fut travesti en habit d'arlequin. C'est la raison pour laquelle il ne donnoit pas volontiers cette médaille.

De l'abus du mot Artiste.

Jamais il n'y eut autant d'artistes que depuis quelques années; je veux dire : jamais on n'a tant usurpé, tant prodigué ce titre, dont la signification étoit autrefois beaucoup moins étendue qu'elle ne l'est aujourd'hui. Voici l'argument de tous les artistes de nouvelle création : nous exerçons un art, nous sommes donc artistes. Ainsi, ils confondent les arts libéraux et les arts mécaniques; les artistes et les artisans.

La ménuiserie, la bonneterie, la parfumerie, la pelleterie sont des arts : un menuisier, un bonnetier, un parfumeur, un pelletier seroient donc des artistes ? La médecine est un art, l'éloquence est un art : on dit aussi, l'art de la navigation; l'art de la guerre : un médecin, un orateur, un navigateur, un général d'armée, sont-ils des artistes ?

J'ouvre le dictionnaire de l'académie française. Il est, je crois, le juge en dernier ressort des disputes grammaticales : voici comment il définit le mot *artiste*. *Celui qui travaille dans un art où le génie et la main doivent concourir.* Si cette définition est exacte, comment un danseur me persuadera-t-il qu'il est un artiste ?

J'accompagnai, il y a quelques jours, une citoyenne à la municipalité. Elle avoit besoin d'un passe-port. On la requiert d'annoncer sa qualité : elle se dit artiste. On lui demande : de quel théâtre ? Elle étoit peintre.

Au sortir delà, je la conduisis chez son coiffeur. Elle vouloit acheter une perruque : non pas pour elle-même. Elle a de fort beaux cheveux, qu'elle s'est bien gardé de faire couper. La perruque qu'elle desiroit d'acheter étoit pour son mannequin. Le prix l'effraya. Le coiffeur lui dit qu'entre artistes on ne traitoit point à la rigueur, et qu'il lui feroit une diminution.

Les personnes, de l'un et de l'autre sexe, qui font profession d'exercer leurs talens sur les théâtres publics, ont été des premiers à prendre le titre d'artistes. Un préjugé barbare et ridicule avoit imprimé une tache de défaveur à l'état de comédien, à cet art précieux sans lequel les chefs-d'œuvres de nos poëtes dramatiques seroient dénués de ce charme puissant, qui fait chaque jour nos délices. Cependant un comédien se contentoit alors du titre de comédien, et il n'en prenoit point d'autre. Pourquoi, depuis que la raison a détruit le prestige de l'erreur et de la superstition, les comédiens ne veulent-ils plus être des comédiens ; pourquoi sont-ils des artistes ?

En effet, parcourez les théâtres, les orchestres, les coulisses, vous n'y verrez que des artistes. Les musiciens des chœurs, les figurans sont aussi des artistes. Le diable vert est un artiste ; les furies sont des artistes ; les amours, les zéphirs sont des artistes ; et si l'ours des *Chasseurs et la Laitière* est un artiste, les chevaux qui dansent le ménuet au théâtre *des Variétés*, sont assurément des chevaux artistes.

Le directeur des costumes étant un artiste, le tail-

leur, le coiffeur, le cordonier sont aussi des artistes. Mais à propos de cordonnier, on me dira peut être que le divin *Apelles*, qui certainement étoit un artiste, profita de l'avis du sien sur un de ses tableaux. Je conviens qu'Apelles eut raison, et cette observation me donne l'idée d'un article qui trouvera sa place dans un autre temps. Je tâcherai de prouver que les artistes ne sont pas les seuls juges compétens en fait de beaux arts, que peut-être ne sont-ils pas les véritables juges; que la masse générale du public exempte de préjugés, ne s'eveugle jamais sur les beautés de convention; que l'artiste, dont l'ouvrage ne plaît qu'aux artistes, a manqué le but de son art. Je reviens à la question.

Un comédien, de même qu'un danseur, n'est ni un artiste, ni un artisan : c'est un comédien, c'est un danseur. Combien d'hommes exerçant des talens utiles et estimables, à qui le titre d'artisan ni celui d'artiste ne sauroient convenir!

Ce n'est point pour établir une ligne de démarcation entr'eux, et nous autres artistes d'ancienne date que j'ai cherché à rétablir la signification du mot *artiste*, mais seulement par respect pour la pureté de la langue et la propriété de l'expression. Si je suis dans l'erreur, au moins je suis conséquent, et la faute en est au dictionnaire que je viens de citer. En ce cas, je demanderois que dans la prochaine édition de cet ouvrage, on changeât la définition du mot *artiste*. En attendant, s'il arrive que ce mot, à force de signifier tant de choses, ne signifie plus rien aujourd'hui, vous tous mes nombreux cama-

rades, peintres, sculpteurs, architectes, graveurs, dessinateurs, ne soyez plus des artistes, tâchons d'être simplement, mais véritablement des peintres, des sculpteurs, etc.

L. . . . . *peintre.*

LIVRES DIVERS.

MATHÉMATIQUES.

MÉMOIRE sur l'intégration des équations différentielles, par P. FRANCHINI, de l'Institut national de Rome, de l'Académie des sciences de Turin, et envoyé de la République romaine près de la commission des poids et mesures de l'Institut national de France; 44 pag. in-4°. Prix, 1 franc 5 décimes pour Paris, et 2 francs par la poste, franc de port pour les départemens. A Paris, chez Duprat, libraire pour les mathématiques, quai des Augustins.

TRAITÉ de Trigonométrie rectiligne et sphérique, et de l'application de l'algèbre à la Géométrie, par S. F. LACROIX; in-8°. Fig. Prix, 4 francs pour Paris, et 5 francs pour les départemens, franc de port.

INTRODUCTION à l'algèbre, contenant entre autres une arithmétique des quantités directes ou positives, et des quantités inverses ou négatives, par EM. DEVELEY, professeur de mathématiques à Lausane. A Paris, chez Fuchs, libraire, rue des Mathurins. 127 pag. in-8°.

Ce livre est dédié aux citoyens Lalande et Legendre, membres connus de l'institut national, l'un pour l'astronomie, l'autre pour la géométrie : on y voit

voit des idées d'un jeune mathématicien, qui semble considérer l'algèbre sous un nouveau point de vue, et qui annonce un talent qui pourra devenir précieux dans un genre où si peu de personnes sont capables de s'exercer.

ASTRONOMIE.

TRAITÉ des montres à longitudes, contenant la description, la construction et tous les détails de main d'œuvre de ces machines; leurs dimensions, la manière de les éprouver, etc.; suivi, 1°. d'un mémoire instructif sur le travail des horloges et des montres à longitudes; 2°. de la description de deux horloges astronomiques; 3°. de l'essai sur une méthode simple de conserver le rapport des poids et des mesures, et d'établir une mesure universelle et perpétuelle; vol. in-4° avec 7 planches en taille-douce; par FERD. *BERTHOUD, de l'Institut national de France, mécanicien de la Marine.* Paris, chez l'auteur, aux galeries du Louvre, 1792.

Cet ouvrage, quoiqu'imprimé il y a sept ans, n'est publié que depuis peu, et nous nous empressons de le faire connoître. C'est un supplément important à l'*Essai sur l'horlogerie*, 2 vol. in-4°. 1763 et 1786, et au *Traité des horloges marines*, 1773, du même auteur.

On y trouve d'abord la description et les usages d'une montre à longitudes, portative et verticale, désignée par le n°. 46, et qui a été employée à la mer. Elle est portée sur une suspension; et lorsqu'on veut aller observer à terre, cette montre se porte dans la poche: on trouve à cette occasion la description d'une nouvel échappement libre.

Le chapitre II présente la description d'une montre verticale portative, sans suspension, désignée sous

le n°. 47. Cette montre a la forme ordinaire pour pouvoir être portée dans la poche.

Dans les chapitres III et IV on trouve la description de deux petites horloges horisontales, destinées à servir de régulateurs en restant à demeure dans le vaisseau, portées par leurs suspensions; celle qui est désignée par le n°. 45, fait quatre vibrations par seconde. Dans l'autre horloge (n°. 48), le balancier fait deux vibrations par seconde.

Le chapitre V est employé à donner les détails les plus essentiels de l'exécution des montres et des petites horloges à longitudes.

Le chapitre VI traite de la compensation des effets du chaud, produits par le balancier même.

Dans le chapitre VII, le citoyen Berthoud donne la construction et les moyens d'execution d'une montre portative, dont la compensation est produite par le balancier et par le spiral. Enfin, il explique la construction d'une montre verticale, sans fusée, et portée par une suspension. On y trouve un moyen de suppléer à l'isochronisme du spiral, par le balancier même.

Le second volume de cet ouvrage est intitulé : *Suite du traité des montres à longitudes, contenant la construction des montres verticales portatives et celles des horloges horisontales, pour servir dans les plus longues traversées; la description et les épreuves de petites horloges horisontales, plus simples et plus portatives, avec deux planches en taille-douce.* Paris, an 5 de la republique.

Ce volume, imprimé il y a un an, n'a point encore été annoncé ni publié : il est divisé en deux parties. Le citoyen Berthoud se propose d'abord de déterminer quelle doit être la position des montres portatives et celle des petites horloges. Il traite ensuite du nombre de vibrations le plus convenable à faire battre à un balancier, pour diminuer les frottemens, et rendre la montre plus commode pour l'observateur. Il donne la construction du ba-

lancier portant la compensation ; la construction la plus simple et la plus sûre de l'échappement libre et des ressorts spiraux des montres, pour les rendre isochrones ; la description de la balance élastique, servant à la mesure et aux épreuves des ressorts spiraux ; enfin, il explique la manière de faire les épreuves des montres.

Dans la seconde partie, on trouve d'abord la construction de la montre verticale, n°. 56, de la montre verticale portative, n°. 60, de la montre verticale portative, n°. 62 ; ensuite la description de la petite horloge horisontale n°. 63, construite pour donner la longitude pendant les plus longues traversées ; description de la petite horloge horisontale, n°. 66, sans rouleau ; la conclusion a pour objet l'usage des montres verticales et des petites horloges horisontales : l'auteur donne la préférence à ces dernières.

Cet ouvrage est terminé par un supplément qui contient le resultat des épreuves faites avec l'horloge horisontale, n°. 65, où les pivots de balancier tournent simplement dans des trous faits en cuivre : on y trouve enfin la construction d'une montre portative fort simple, et celle d'une petite horloge horisontale rectifiée d'après le n°. 65.

Dans l'essai sur les poids et mesures, l'auteur donne les dimensions du pendule cylindrique à couteau, représentant le pied de France, et les résultats des épreuves faites en 1791, pour en déterminer les oscillations : il en faisait 7710 par heure. Quoiqu'on ait abandonné le pendule pour y substituer la dix millionième partie du quart du méridien, on ne verra pas sans intérêt le travail du citoyen Berthoud, pour conserver les dimensions d'un pendule quelconque.

Au total, ce nouvel ouvrage ne peut qu'ajouter à la réputation de son illustre auteur, puisqu'on y trouve sans mystère les moyens qui lui ont procuré

des succès répétés dans les horloges marines, dont la perfection est si importante pour la navigation.

LALANDE.

CONNOISSANCE des temps à l'usage des astronomes et des navigateurs, pour l'an 9 de la République française (1801), *publiée par le bureau des longitudes.* A Paris, de l'imprimerie de la République, fructidor an 6, in-8°. de 236 pages. — *Mélanges d'astronomie.* A Paris, chez Duprat, libraire pour les mathématiques, quai des Augustins, an 6, in-8°. de 265 pages.

La connoissance des temps a été depuis 1760 le répertoire le plus utile des astronomes, et le véritable journal de l'astronomie. Cette fois elle est séparée en deux ouvrages qui n'en devoient faire qu'un: ils se vendent séparement, et sous des titres différens; mais les véritables amateurs de l'astronomie et de la marine se tromperoient en les séparant. Editeur de la connoissance des temps depuis quelques années, je tâchois d'y rassembler tout ce qui pouvoit être utile et curieux pour les astronomes, et j'avois rendu ce livre d'une nécessité indispensable pour eux; mais ayant joint l'ancien calendrier au nouveau dans la première partie, et ayant employé souvent des dates anciennes dans la seconde, il a fallu cartonner l'une et rejeter l'autre. J'ai obtenu cependant que la seconde partie se distribueroit sous un titre étranger; ainsi il est naturel que j'avertisse de cette espèce d'incohérence.

Cette seconde partie, sous le nom de *Mélanges*, contient mille étoiles nouvelles du citoyen *Lalande* mon neveu; un mémoire curieux du citoyen *Laplace*, sur la correction des tables de la lune; des tables importantes pour le mouvement horaire de la lune, par le célèbre astronome *Delambre*; d'autres tables du citoyen *Carouge*; des observations des citoyens

Vidal, *Flaugergues*, *Messier*, *Duc-la-Chapelle* et *Bouvard*; des observations de la comète de l'an 6; des calculs du citoyen *Quenot*; plusieurs calculs de moi, et mon histoire de l'astronomie pour les années 4 et 5 : ainsi ce volume contient tout ce qu'il étoit possible de rassembler cette année, pour le bien de l'astronomie; et l'on imprime actuellement des additions semblables pour la connoissance des temps de l'an 10 : elle contiendra encore mille étoiles nouvelles très-remarquables, extraites des 48 mille qui ont été observées depuis 1789, au grand mural de l'Ecole militaire.

Le ministre a autorisé le bureau des longitudes à réunir les deux calendriers dans la connoissance des temps de l'an dix, afin que notre livre soit utile aux navigateurs de toutes les nations.

LALANDE.

HISTOIRE NATURELLE.

ELEMENTI di Storia naturale, opera coronata della commissione dei libri elementari, e adottata del Corpo legislativo, per uso della Scuole nazionali, del citt. A. L. MILLIN; prima traduzione della seconda edizione francese, accresciuta e corretta. Tomo I. Torino, 1798. *Della stamperia d'Ignazio Soffietti.* — ELÉMENS *d'Histoire naturelle, par* A. L. MILLIN, *ouvrage couronné par la commissson des livres élémentaires; traduction de la seconde édition.* Paris, 1798. Tome I. in-8°.

La première édition de ces *Elémens* avoit déjà été traduite à Naples. Celle-ci est la première de la seconde. L'éditeur y a fait des additions étendues, sur-tout dans la partie minéralogique. Le C. Millin a cru devoir classer les minéraux seulement d'après leurs caractères extérieurs, non pas qu'il crût que cette méthode fût la meilleure, mais parce qu'elle est la

plus facile, et que son but étoit d'initier dans la science de la nature les jeunes gens et les gens du monde, et non de leur en donner une connoissance complète. Les notes de l'auteur ajoutent les caractères tirés de l'analyse chymique, et en général toutes celles qu'il y a jointes sont relatives à la chymie, science dans laquelle il paroît très-versé; c'est ainsi qu'il a fait à la partie botanique une addition assez considérable, sur les principes des végétaux. Une addition importante est celle des noms latins linnéens, aux différens noms des plantes. Ce premier volume se termine avec la partie botanique; le second, qui paroîtra bientôt, contiendra la partie zoologique. L'ouvrage est dédié au célèbre naturaliste ALLIONI; l'auteur de la traduction est madame *Anne Giobert;* elle est purement écrite. L'auteur des notes est M. *Jean-Antoine Giobert*, professeur à l'université de Turin.

MINÉRALOGIE.

COLLECTION complète de toutes les parties de l'Atlas minéralogique de la France, qui ont été faites jusqu'aujourd'hui, publiée par A. G. MONNET, inspecteur des mines. 1 *vol. in*-4°. A Paris, chez Didot, libraire, rue Thionville, et chez l'auteur, rue et maison des Enfans-Rouges. Prix, 36 francs.

S'il fut jamais une idée grande et utile, c'est celle qui, présentant le physique de la terre que nous habitons, en indique les différentes parties, l'ordre qu'elles observent entr'elles, en un mot, sa composition totale. Cette idée fut celle de *Guettard*; il forma sa première carte minéralogique de la France, d'après les observations qu'il avoit faites aux environs de Paris. Les applaudissemens qu'il en reçut, l'assurance qu'on lui donna de l'utilité qui en résulteroit pour tout le monde, et sur-tout pour ceux qui mettent les matières premières en

œuvre, l'encouragèrent à se dévouer à un travail immense, et qui devoit de beaucoup surpasser ses forces ; car ce n'est point en allant commodément, comme les voyageurs ordinaires, qu'on peut faire des observations minéralogiques, mais péniblement à pieds. Il faut visiter toutes les coupes du terrain, descendre dans toutes les ouvertures, et il faut souvent, avec de l'eau forte et le briquet à la main, essayer les pierres et les terres sur les lieux mêmes. Après cette première carte, Guettard parcourut toute cette partie de la France, qu'on appeloit la Brie et la Champagne ; mais à son retour, il sentit qu'il avoit besoin d'un compagnon pour lui aider à supporter ses fatigues ; il le trouva dans le jeune *Lavoisier*, devenu célèbre depuis dans la chymie. Après l'avoir instruit de son plan, ils furent parcourir ensemble la Lorraine et toutes les Hautes-Vosges, et de ce travail, avec celui qui l'avoit précédé, il résulta les 16 cartes minéralogiques que le citoyen *Monnet* et lui publièrent dans le temps. C'est à cette époque qu'il fut ordonné par le ministre Bertin au citoyen Monnet, comme inspecteur des mines, de concourir à ce grand travail. Il s'en défendit d'abord beaucoup, parce qu'il n'étoit pas content de l'échelle trop petite que Guettard avoit adoptée pour ses cartes ; car elle ne laissoit pas assez d'espace, pour qu'il n'y eût pas de confusion, par la trop grande proximité des signes. Ce resserrement en avoit fait disparoître les hameaux et les autres marques présentées sur la grande carte, qui devenoient indispensables pour désigner bien précisément la situation des minéraux ; il ne croyoit pas qu'il fût possible de faire connoître exactement la nature des substances minérales sur une carte par des signes. Désigner, par exemple, une pierre calcaire par son signe, ce n'est point faire connoître de quelle nature est véritablement cette pierre.

D'après sa manière de voir, on ne sera donc pas

étonné de trouver dans la collection que le citoyen Monnet publie, des parties de cartes où il n'y a pas de signes. On pourra s'étonner qu'il ait fait regraver la carte de Paris; mais en y réfléchissant, on verra qu'il avoit à cœur de faire connoître l'ordre des couches.

Cette collection, vraiment utile, fait honneur au citoyen Monnet connu par ses longs travaux dans l'art des mines, qui lui ont mérité l'estime des savans.

BOTANIQUE.

FLORE du Mont-Atlas, par le citoyen DESFONTAINES. Sixième et septième livraison (1).

Ces deux livraisons contiennent les plantes du Mont-Atlas, depuis la *tetradynamie siliqueuse*, jusqu'à la *diadelphie décandrique*; elles offrent la figure de 57 plantes : celles qui y sont publiées pour la première fois, sont *SISYMBRIUM amplexicaule, coronopifolium, ceratophyllum, pendulum, cinereum; erysimoïdes, torulosum; ERYSIMUM grandiflorum; HESPERIS arenaria; TURRITIS pubescens; BRASSICA suffruticosa, teretifolia, pinnatifida, lyrata; SINAPIS recurvata, bipinnata, geniculata, radicata.* Les travaux du citoyen L'Héritier, sur le genre *geranium*, de M. Cavanilles sur toute la *monadelphie*, ont fait connoître un grand nombre de ces plantes. Le citoyen Desfontaines enrichit encore ce genre des espèces suivantes : *Geranium tordylioides, asplenioides, arborescens, grassifolium.* La monadelphie contient encore l'addition d'une espèce : *LAVATERA flava*; la diadelphie offre *POLYGALA oxycoccoides, saxatilis, rosea; SPARTIUM biflorum; GENISTA tricuspidata; ONONIS euphrasiæfolia, biflora,*

(1) Suprà, tome IV, page 145.

cuspidata, picta, alba, monophylla, hispida, laxiflora, pendula, villosissima, arborescens; ANTHYLLIS *tragacanthoïdes, polycephala, hamosa;* OROBUS *atropurpureus;* LATHYRUS *tenuifolius;* VICIA *altissima, biflora, calcarata;* ERVUM *vicioides;* GLYCYRRHIZA *fœtida;* CORONILLA *pentaphylla;* HEDYSARUM *carnosum, capitatum, pallidum, confertum, venosum;* ASTRAGALUS *lanigerus, incurvus, geniculatus, tenuifolius, subulatus, leptophyllus;* LOTUS *prostratus, parviflorus;* MEDICAGO *lævis.* L'impression est toujours également soignée; les planches dessinées par *P. J. Redouté* et par *H. J. Redouté*, bien gravées par le citoyen *Sellier*. Cet ouvrage, qui honore notre siècle, fera époque dans la science des végétaux, et ceux qui ont suivi les excellens cours de son estimable auteur, ceux qui le connoissent et qui ont pu apprécier l'aménité de ses mœurs, l'ingénuité de son caractère unie aux plus hautes connoissances, se réjouissent de la gloire qu'il en doit recueillir.

ANATOMIE COMPARÉE.

TABLEAUX COMPARATIFS de l'anatomie des animaux domestiques les plus essentiels à l'agriculture, tels que le cheval, l'âne, le mulet, le bœuf, le mouton, la chèvre, le cochon, le chien et le chat, rangés sur un plan uniforme de classification propre à en faciliter l'étude aux commençans, par J. GIRARD, *professeur d'anatomie à l'Ecole vétérinaire d'Alfort.* A Paris, de l'imprimerie et de la librairie de la citoyenne Huzard, libraire des Ecoles vétérinaires de France, rue de l'Eperon, quartier Saint-André-des-Arts, n°. 11. An 7 de la République.

L'auteur, après une dédicace à son maître et son

ami, le citoyen Chabert, indique les connoissances que doit avoir le vétérinaire. L'anatomie est une des plus importantes, et il doit posséder cette connoissance relativement à l'organisation physique de tous les animaux utiles, qui peuvent être confiés à ses soins.

Le citoyen Girard examine chaque organe et ses différentes parties dans les différens mammifères indiqués dans son titre, distribués en quatre ordres : *monodactyles*, *bidactyles*, *quatridactyles réguliers* et *quatridactyles irréguliers*, nous lui observerons seulement que le nom *monodactyles* est bien composé, mais que les autres noms composés du grec et du latin sont barbares, et qu'il falloit dire *didactyles*, *tétradactyles*. Cette association du grec et du latin, qui s'introduit dans nos nomenclatures françaises, et qui est reprouvée par tous les savans et les bons esprits des autres nations, est une suite de la décadence des lettres et des bonnes études, et du mépris que les modernes chymistes, géomètres et physiciens semblent faire des connoissances littéraires, souvent par la seule raison qu'elles leur manquent.

Le citoyen Girard a adopté en général la nomenclature anatomique du citoyen Chaussier : cet ouvrage élémentaire n'est pas susceptible d'une plus longue analyse ; il est du nombre des écrits vraiment utiles.

On attend sur toute l'anatomie comparée un ouvrage qui sera surement très-précieux, c'est celui du citoyen Cuvier, qui est sous presse, et dont l'auteur peut être regardé comme un des hommes dont les travaux honorent le plus la France.

MÉDECINE.

DIVISIONE delle malattie fatte secondo principi del sistema de Brown. TABLE des mala-

dies, dressée, selon le système de Brown, par VALERIANO-LUIGI BRERA, *professeur de médecine à Pavie, de plusieurs académies.* Pavie, 1798, in-8°. de 40 pages et un tableau.

Nous avons déjà eu plus d'une fois occasion de parler du système de Brown ; il paroît avoir fait plus de fortune parmi les médecins italiens que parmi les médecins français. Ce petit écrit est dédié à M. Weikard, médecin à Heilbronn, et un des plus ardens défenseurs du système de Brown. M. Weikard a publié des *Elémens de Médecine*, dont le citoyen Brera se propose de donner une traduction : on y trouve une division des maladies *sténiques* dont il a tiré parti pour la composition de ses tableaux des maladies, selon le système de Brown. Cette dissertation n'a d'autre objet que l'explication de ce tableau qu'il a divisée en 45 paragraphes. M. Lynch, élève de Brown, avoit déjà ajouté, aux Elémens de Médecine de Brown, une table à peu près semblable, à laquelle le citoyen Brera joint des corrections. Toutes les maladies y sont classées d'après l'excitement et l'affoiblissement des forces, ce qui les fait nommer *sthéniques* et *asthéniques*, ainsi la table est graduée d'après les degrés d'excitabilité au nombre de 80, la santé est parfaite quand il y a égalité entre les degrés de stimulans et de l'excitabilité ; enfin ce système est suffisamment connu des gens de l'art, il suffit de leur indiquer cette table, plus parfaite que les autres, commode pour ceux qui voudront comparer avec les autres systèmes nosologiques celui de Brown, et qui annonce dans son auteur des connoissances très-approfondies.

Les théories médicales modernes, comparées entr'elles et rapprochées de la médecine d'observation ; mémoire lu à la séance publique

du 22 frimaire an 7, de la société de médecine de Paris ; suivi du plan d'un cours de médecine-pratique sur les maladies les plus fréquentes des gens de guerre, classées par famille; par N. P. Gilbert, médecin en chef d'armée, et de l'hôpital militaire d'instruction de Paris, membre de la société de médecine et de celle des sciences, lettres et arts de Paris. Prix, broché, 1 franc, et 1 franc 25 centimes franc de port. Paris, chez Croullebois, rue des Mathurins. An 7.

Riflessioni medico-pratiche sull uso interno del fosforo particulamente nell' emiplegie. — *Réflexions médico-pratiques sur l'usage interne du phosphore, particulièrement dans l'hémiplégie ; par Valeriano-Luigi Brera, professeur de médecine.* A Pavie, etc. 1798, 46 pag. in-8°.

Cette dissertation est dédiée à la société de médecine de Paris. L'auteur annonce dans sa lettre d'avis, que, d'après le programme de la société, il a décrit l'usage du phosphore dans une hémiplégie, mais qu'il n'a pas eu un heureux succès, et qu'il s'est aperçu qu'avant tout il falloit songer à éteindre cette substance et à sauver le malade de toute espèce de danger de combustion interne. Le citoyen Brera avoue ingénuement que s'étant fié sur l'observation d'autrui, il a eu la douleur de voir périr un malade à qui il avoit administré ce remède, quoique ce fût avec la plus grande précaution, mais il résume les observations pratiques faites sur ce remède, afin de prouver que cette erreur n'a été causée ni par la témérité ni par l'inadvertance, ni par ignorance de la nature du remède qu'il vouloit employer. Il donne d'abord l'histoire de ce remède. Courter fit en 1678, à Montpellier, quelques essais sur le sel d'urine (phosphate de soude ammo-

niacal) injecté dans les veines d'un chien. Il éprouva des convulsions qui sembloient annoncer sa mort ; mais l'animal se rétablit et ensuite l'injection se répeta sans aucun inconvénient. On croit communément que l'année 1677 est l'époque de la découverte du phosphore ; mais il paroît que cette composition étoit connue long-temps avant. Solin semble en faire mention : Fernel paroît l'avoir connu ; cependant le mérite de la véritable découverte du phosphore doit s'attribuer à BRANDT, qui, en 1667 et 1669, le composa secrètement ; mais KUNKEL réussit tellement dans sa préparation, qu'on s'accorda à lui donner son nom. ALHIN en publia la composition en Allemagne, et depuis tous les chymistes en ont parlé ; mais on n'est pas d'accord sur l'époque à laquelle il fut employé comme remède. Quelques-uns prétendent que ce fut par Kunkel, qui employoit dans certaines maladies des pilules lumineuses (*pilulæ luminosæ*), composées en grande partie avec le phosphore ; qu'ensuite KRAMER s'en servit avec avantage contre l'épilepsie, la manie, la mélancolie et les fièvres continues. VATER recommande aussi l'usage du phosphore. Vers la moitié de ce siècle, les médecins anglais et français s'en servoient communément. MORGENSTERN, médecin à Magdebourg, en a démontré l'efficacité dans les différentes maladies nerveuses. Le C. Brera rapporte ses observations et celles de plusieurs autres médecins, et enfin l'histoire de cette hémiplégie qu'il a si malheureusement traitée par le phosphore ; cependant la dissection du cadavre n'offrit aucune trace de gangrène, mais il s'échappa de l'estomac un gaz qui ressembloit à une vapeur blanche ayant une odeur d'ail, et qui prenoit feu à la flamme d'une bougie ; cependant les parois de l'estomac n'offroient aucune trace d'inflammation. Le tube intestinal étoit seulement un peu rétréci, et on voyoit sur les intestins quelques taches rousses : il paroît en général que les deux premiers grains administrés par la bouche

furent ceux funestes au malade, et que ceux administrés en lavemens ne lui firent aucun mal. Si deux grains ont pu produire tant de ravages, l'auteur s'étonne qu'on ait pu recommander un semblable remède. Cette dissertation intéressante mérite d'être lue et méditée par les gens de l'art, et c'est son importance qui nous a fait donner quelqu'étendue à cette notice.

Médecine des animaux.

Memoria sull actuale epidemia de Gatti. — *Mémoire sur l'épidémie actuelle des chats, par le citoyen Valeriano-Luigi Brera, professeur de médecine à Pavie.* Pavie, 1798, 26 pages in-4°.

Ce mémoire est adressé à l'administration centrale du département de Pise. L'auteur dit qu'on s'étonnera de voir un médecin s'occuper de l'épidémie qui règne sur une classe d'animaux qu'on regarde comme peu utile à la société; cependant on ne doit pas en être surpris si on considère que cet animal a exercé la plume des naturalistes, qu'il est chéri des femmes, qu'il les délivre des souris, et qu'enfin, quand il est enfermé, l'amour de la liberté lui fait oublier la proie qu'il aime le mieux.

> Le lecteur n'attendoit guère
> La liberté dans cette affaire.

Il est certain que les chats n'ont qu'une utilité, mais qu'elle est grande; celle de détruire les rats, et que c'est un animal nécessaire. Les multiplier trop, c'est une folie; mais il est sage, il est nécessaire, quand une épidémie menace de les détruire, de chercher à conserver l'espèce. D'ailleurs, le Dr. *Rush* a observé qu'une semblable épidémie a été suivie à Philadelphie, d'une fièvre qui a attaqué le genre nerveux des hommes.

Le citoyen Brera donne d'abord la description de cette maladie : le chat qui en est attaqué devient foible, triste et inquiet ; il fuit à la vue de son maître, se cache, refuse à boire et à manger, et n'est plus attiré par l'odeur de la *valeriane*, du *marum*, ni de la *cathaire* qu'il aime tant. Quand la maladie augmente, le chat peut à peine se soutenir sur ses pattes ; son poil se dresse, son cou s'alonge, ses oreilles s'amollissent, etc. enfin l'abdomen se météorise ; il fait de vains efforts pour vomir et succombe. Le citoyen Brera conclut de ces symptômes, que cette maladie est une fièvre nerveuse, stupide, qui, quoique dangereuse, n'est cependant pas incurable. La dissection ne lui a offert de différence, que quelques taches livides sur la vessie, la vésicule du fiel dilatée et remplie d'une bile très-noire, effet ordinaire des maladies nerveuses. Il n'aperçut aucune trace de vers ; il crut donc que les principes nuisibles aux chats étoient disséminés dans l'air ; il eut recours, pour les guérir, à la *valeriane*, au *marum* et à la *cathaire*, en employant le vin comme véhicule : l'alun et l'ail, dans des spiritueux, ont eu aussi de bons effets. Il confirme l'efficacité de ces remèdes par quatre observations, avec les moyens curatifs ; il propose pour moyens préservatifs, ce qu'il appelle *il gatticidio*, le *chaticide*, la destruction des animaux infectés, l'inhumation des animaux morts dans des fosses profondes, le renouvellement de l'air dans les lieux où ils sont morts, et pour garantir les animaux sains, de les tenir dans des endroits séparés, bien aerés ; de leur donner des alimens plus nutritifs que de coutume ; de les exposer à des fumigations de vinaigre. Quand le C. *Desherbier* (1) connoîtra cette dissertation, il adressera surement, au nom des chats, des remercimens au C. Brera, qui emploie pour leur conservation des talens vraiment distingués, et qu'on peut appeler leur *Æsculape*, comme le citoyen Desherbier est leur *Homère*.

(1) Suprà, ann. III, tome V, page 90.

PHARMACIE.

DICTIONARIO elemental de farmacia o aplicaciones de los fundamentos de la chimica moderna a las principales operationes de la pharmacia.— DICTIONNAIRE élémentaire de la pharmacie ou application des principes de la chymie moderne aux principales opérations de la pharmacie, avec une nomenclature moderne très-étendue, et une table des matières très-complète, par DOM MANUEL HERNANDEZ DE GREGORIO, apothicaire du roi et associé de la société royale d'économie. A Madrid, de l'imprimerie royale, 1798, petit in-4°. 2 vol. de 300 pages chacun, avec deux planches.

Nous avons déjà fait l'éloge du succès avec lequel les Espagnols s'appliquent aux différentes branches des sciences physiques et mathématiques (1). Cet ouvrage important et très-bien fait en est une preuve. L'auteur fait d'abord connoître son plan dans une courte préface, puis dans un discours préliminaire assez étendu ; il donne la définition de la pharmacie et de ses relations avec la médecine. Dans une introduction il définit en général les corps simples et composés ; il fait connoître les différens genres, et donne une idée des trois règnes : le dictionnaire pharmaceutique vient ensuite. Les divers articles sont rédigés avec justesse, précision et clarté, et montrent que l'auteur est au courant des connoissances les plus modernes. Au mot *vegetales*, il traite de la philosophie botanique, et il indique les plantes usuelles, en se servant du nom *officinal* et du nom *botanique*. Le tout est terminé par une synonymie des noms de la chymie moderne avec les noms anciens, et par une ample table des matières. Cet ouvrage peu volumineux, qui n'a qu'une

(1) Quatrième année, tome II, page 304.

juste

juste étendue, et qui contient les choses les plus importantes, ne peut être que très-utile et très-bien reçue des vrais amis des sciences, et nous remercions sincèrement M. Joachim Salazar, qui les cultive avec succès à Vittoria en Biscaye, et qui nous donne constamment des marques de sa bienveillance, de nous l'avoir procuré.

Agriculture.

Suplemento a la observacione sobre el cultivo del arroz en el regno de Valencia, etc. — *Supplément aux observations sur la culture du riz dans le royaume de Valence, son influence sur la santé du peuple, et réponse à la réfutation de D. Vincento-Ignacio Franco; par D. Antonio-Josepho Cavanilles, membre de l'académie de médecine de Madrid.* A Madrid, de l'imprimerie royale, 1798, in-12 de 38 pages.

Nous avons déjà parlé plus d'une fois des importans travaux de M. Cavanilles (1); nous avons fait connoître son mémoire sur la culture du riz dans le royaume de Valence (2), et la réfutation de D. Vincent Iguace Franco (3). M. Cavanilles lui répond aujourd'hui, et il s'appuye sur des observations constantes, le calcul des mortalités et des expériences, d'où il paroît evident que cette culture est vraiment nuisible par son insalubrité.

Education.

Méthode amusante pour enseigner à lire aux enfans des deux sexes, ornée de 26 figures en taille-douce, très-jolies, dont la majeure

(1) Voyez quatrième année, tome II, pag. 304.
(2) Idem troisième année, tome III, page 175.
(3) Idem quatrième année, tome I, page 137.

partie sont sur l'histoire naturelle, avec l'explication de chacune; viennent ensuite des petites historiettes, des petits contes en vers, bouquets, des pensées morales, dont les caractères imitent l'écriture, pour servir d'exemples aux enfans, etc. Prix, 75 centimes, et 1 franc pour les départemens, franc de port. A Paris, chez Devaux, libraire, palais Egalité, n°. 181.

C'est une chose fort utile, que ces livres d'images qui fixent l'attention des enfans, et leur enseignent à la fois, et le nom des objets, et leur forme; mais il est nécessaire que ces livrets soient d'une grande exactitude, et plusieurs sont à cet égard d'une invraisemblance rare et choquante; celui-ci n'a pas ce défaut: il est à sa 47me édition; ce qui prouve son succès. Les vingt-quatre petites figures relatives aux vingt-quatre lettres, sont dessinées en général avec exactitude, et gravées avec un soin suffisant. Nous ne trouvons de défaut qu'à celle du *dromadaire*, qui est exact, mais placé auprès d'une pyramide si petite, qu'il peut faire croire à un enfant, que cet animal est plus grand qu'elle; celle du *hanneton*, qui ressemble à une *mouche*, et non à ce coléoptère, et enfin de *Xénophon*, appuyé sur des livres reliés, comme on représente les philosophes du dix-huitième siècle. Nous conseillons à l'auteur de corriger ces légers défauts, et nous recommandons ce livret aux mères de famille.

Théologie.

CARTA del ciudadano GRÉGOIRE, obispo de Blois, representante del Pueblo frances, ad Ramon-Josef de Arce, arzobispo de Burgos, inquisidor-general de Espana. En Paris, en la imprenta-libreria christiana, calle de Sant-Iago, n^os^, 278 y 279, anno de J. C. 1798, *anno* 6 *de la République.*

— LETTRE *du citoyen* GRÉGOIRE, *évêque de Blois, représentant du Peuple français à Ramon-Joseph* DE ARCE, *archevêque de Burgos, inquisiteur-général d'Espagne.* Paris, à l'imprimerie chrétienne, rue Saint-Jacques, n.° 278, an de J. C. 1798, an 6 de la République.

Tout le monde connoît la lettre de l'archevêque de Burgos au citoyen Grégoire, en faveur de l'inquisition. C'est le cas de répéter avec un philosophe célèbre, que les *Espagnols qui n'ont pas été brûlés par l'inquisition, soutiennent que c'est la plus belle chose du monde.* Heureusement nous ne sommes plus au temps où ce mot pouvoit être vrai. L'inquisition ne brûle plus personne, et elle n'a plus de partisans en Espagne, où on compte un grand nombre d'hommes d'un esprit éclairé. La réponse du citoyen Grégoire, dont les principes sont pris dans les autorités mêmes alléguées par l'archevêque de Burgos, est pleine de solidité et de justesse. La traduction est du citoyen Lasteyrie : elle est adressée au prince de la Paix.

GÉOGRAPHIE.

Et copiosa abundat rerum varietas.

PHEDRE, Liv. V, Fable 5.

NOUVELLE GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE, descriptive, historique, industrielle et commerciale des quatre parties du monde, contenant, 1°. un précis d'Astronomie, mis à la portée de tout lecteur, où l'on explique les figures, mouvemens et distances des planètes, d'après Newton et les dernières observations; 2°. un traité de Sphère et de Cosmographie, où l'on donne une vue générale de la Terre, considérée comme planète, avec plusieurs définitions géographiques et problèmes utiles; 3°. les grandes divisions du globe, en terre, eau, continens et îles; 4°. la situation, étendue et descrip-

tion des Républiques, Empires, Royaumes, Etats, Provinces et Colonies; 5°. *leur climat, air, sol, productions végétales, métaux, minéraux, curiosités naturelles, mers, fleuves, rivières, baies, caps, promontoires et lacs;* 6°. *un abrégé d'Histoire naturelle des oiseaux et animaux propres à chaque pays;* 7°. *la Géographie ancienne et moderne comparée; des observations sur les changemens arrivés sur la surface de la terre, depuis la plus haute antiquité;* 8°. *l'histoire et l'origine des nations, les formes de leurs gouvernemens, leurs religions, lois, revenus, taxes, population, leurs forces militaires et navales, dignités, ordres de chevalerie, etc. etc.* 9°. *le génie, les mœurs, coutumes, usages et amusemens des différens peuples;* 10°. *leurs langues, connoissances, arts, sciences, savans, manufactures, industrie, commerce, exportations et importations;* 11°. *les principales villes, les édifices, monumens, ruines et curiosités artificielles;* 12°. *les longitudes, latitudes, gisemens et distances des principales places, comptées d'après Paris, avec des notes sur les différens pays, données par les Consuls anglais dans les factoreries étrangères, et des observations extraites de l'histoire du commerce d'Anderson, et des plus récens et célèbres voyageurs, tels que Cook, Coxe, Mallet, Pallas, Saussure, Swinburne, Bourgoing, Dixon, Dillon, Volney, Vaillant, Bruce, Macartney, sur la Chine; Major Rennel; Diron et Robertson, sur l'Inde, et l'histoire des guerres et des possessions anglaises dans ce pays; de Hutchin et de Morse, géographes des Etats-Unis, etc. etc. On a ajouté, à la fin de l'ouvrage,* 1°. *un index alphabétique des lieux dont il est parlé dans cette Géographie;* 2°. *un tableau des monnaies étrangères, réduites en argent de France;* 3°. *une table chronologique des événemens remarquables, depuis la création jusqu'à nos jours;* 4°. *une liste des savans de l'univers, avec les genres de sciences dans lesquels ils ont excellé, et l'époque de leurs siècles; avec des*

tableaux qui présentent au premier coup-d'œil, l'étendue, les distances, les divisions et la population de chaque pays, par WILLIAM GUTHRIE; *la partie astronomique par* JAMES FERGUSON, *avec les dernières découvertes du docteur Herschell et d'autres illustres astronomes : ouvrage traduit de l'anglais, sur la seizième et dernière édition de Londres (de 1796), par le C.* NOEL, *exambassadeur près de la République batave, et le traducteur des leçons de* BLAIR, *sur la rhétorique.* première édition française, *contenant un tiers de plus que l'original, augmentée particulièrement des changemens et événemens survenus depuis l'an* 5 (1796), *sur la surface du globe, jusqu'à ce moment; avec les divisions anciennes et modernes des nouvelles Républiques; de la Pologne, avec le dernier partage. — Des dernières découvertes de la Peyrouse, et de celles de Vancover, dans son voyage autour du monde. — D'un précis de la Théorie de la Terre et des Fleuves, d'après Buffon et Lametherie. — D'une analyse succincte de Büsching et Zimmermann, sur l'Europe; des Géographies allemandes et anglaises de Bruns, Fabri, de Brook, Gordon, etc. etc. et d'autres qui ont paru depuis peu; avec un Traité des changes étrangers : l'histoire des banques et compagnies de commerce de l'Europe. — Un Tableau des poids et mesures des différentes nations, comparés aux anciens et nouveaux de la France : le tout revu et corrigé, quant aux parties astronomique, cosmographique et géographique, par plusieurs célèbres Astronomes et Géographes. Quatre volumes, dont trois volumes in-8°. de 2100 pages, imprimés sur carré fin, avec un caractère neuf, cicéro poétique de Didot. plein, grande justification, de 42 lignes à la page, contenant le double de matière que le cicéro ordinaire; et un volume d'Atlas in-4°., composé de 34 cartes, tant générales que particulières, gravées avec le plus grand soin, sur les dessins anglais, par le citoyen* BLONDEAU, *l'un des graveurs du dépôt*

de la guerre, avec les anciennes et nouvelles divisions comparées, et augmenté de plusieurs cartes qui ne se trouvent pas dans l'original, pour l'intelligence de la Géographie ancienne et moderne. Le prix des 3 vol. in-8°. broché, et de l'Atlas in-4°. cartonné, est de 21 francs pour Paris, et 28 francs, port franc, par la poste; 24 francs avec l'Atlas enluminé, et 31 francs franc de port. A Paris, chez H. E. Langlois, libraire, quai des Augustins, n°. 45. An 7.

Les personnes qui connoissent un peu la Bibliographie anglaise, et qui s'intéressent à l'avancement des études en France, desiroient depuis long-temps une traduction bien faite de cet excellent ouvrage anglais; excellent, et depuis long-temps jugé tel en Angleterre, parce que cette *Géographie universelle* présente les principes les plus sûrs d'astronomie, de cosmographie, de géographie, de chronologie et d'histoire; les élémens les plus essentiels concernant la civilisation, la police, les mœurs, le commerce, l'industrie, l'histoire naturelle, etc. etc. dans les quatre parties du monde, rangés et mis dans l'ordre le plus clair et le plus facile à saisir, appuyés et confirmés d'après les auteurs anglais les plus célèbres, *Newton, Fergusson, Cook, Anderson, Robertson, Morse, etc.*

Seize éditions consécutives d'un tel ouvrage, qui s'est amelioré visiblement à mesure qu'elles se sont succedées, avoient déjà prouvé toute l'estime qu'il méritoit. Cette *première traduction française*, pour avoir tant tardé, n'en aura que plus de prix, par la raison que les éditeurs anglais, dans leur seizième et dernière édition, paroissoient être parvenus à toute la perfection qu'on pouvoit y désirer. Les traducteurs français, déjà très-avantageusement connus dans la république des lettres (les citoyens *Noel*, *Soulès* et *Cantwel*), beaucoup plus difficiles, ont jugé bien différemment l'ouvrage original : ils n'ont

pas cru devoir se contenter d'un fonds déjà si riche ; ils ont su le perfectionner encore, et augmenter d'un tiers, par une multitude de rapprochemens les plus importans, un ouvrage déjà si estimable. Les traducteurs français, disons mieux, les nouveaux *éditeurs*, à raison de tout ce qu'ils ont donné et ajouté à l'ouvrage anglais, ont de plus augmenté le nombre des cartes qui se trouvoient dans l'édition originale ; ils en ont ajouté plusieurs où elles ont été jugées nécessaires pour l'intelligence du texte.

D'après ces simples aperçus, on peut dire que c'est ici un des meilleurs livres que l'Angleterre ait produits, et tellement augmenté et amélioré dans notre langue, que les traducteurs français, à leur tour, mériteront l'honneur d'être traduits en anglais.

Livre élémentaire. Géographie ; par L. G. Hauchecorne, avec l'épigraphe :

Ut ponuntur initia, sic cætera consequentur.

A Berlin, chez F. Barbier, 210 pag. in-12.

Les changemens arrivés depuis peu dans la disposition de plusieurs états de l'Europe ont engagé M. Hauchecorne à publier ce livre élémentaire, qui fait partie d'une suite d'ouvrages du même ordre, dont il fait usage dans l'instruction de ses élèves, (1) et qu'il compte publier successivement. Ce petit ouvrage, écrit avec précision et clarté, est certainement propre à remplir le but de l'auteur, qui est de prévenir les fausses notions qui s'imprimeroient dans la mémoire des jeunes gens par l'étude des divers livres de géographie qui existent, et

(1) M. Fréd. Guill. Hauchecorne, né à Bayreuth en Franconie, est directeur d'un Institut d'éducation à Berlin, dont il a publié en 1791 une notice sous le titre : *Tableau de l'Institut d'éducation établi à Berlin*, par F. G. H. Il a en-

qu'on n'accompagneroit point de celle des variations que la politique a éprouvée.

Il y a joint deux petites cartes enluminées, l'une de l'Europe, l'autre de la moyenne Marche de Brandebourg, dans lesquelles il n'a point fait mettre de noms; et il donne dans la préface, quelques idées fort justes sur l'enseignement de la géographie et l'utilité de cartes géographiques disposées comme celles qu'il a jointes à son ouvrage, et sur lesquelles les élèves mettent eux-mêmes les noms des pays, des villes, des rivières, etc.

VOYAGES.

VOYAGE par le Cap de Bonne-Espérance et Batavia, à Samarang, à Macassar, à Amboine et à Surate, en 1774, 75, 76, 77 et 78, par J. S. STAVORINUS, chef d'escadre de la République batave, traduit du hollandais, orné de cartes et figures. 2 vol. in-8°., le premier de 386, le second de 361 pag. A Paris, chez H. J. Jansen, rue des Pères, n° 1195, an 7.

L'imprimeur de cet ouvrage en est aussi le traducteur, et il l'avoit fait précéder, l'année dernière, de la traduction d'un autre *Voyage de Stavorinus, fait en 1768, 69, 70 et 71, par le Cap de Bonne Espérance, à Batavia, à Bantam et au Bengale.* (1 vol. in-8°. de 422 pag., avec trois cartes). Il nous fait espérer encore deux autres volumes, qui contiendront de nouveaux détails sur ces mêmes îles et sur plusieurs autres de la mer des Indes, avec des mémoires sur les poids, les mesures

core publié entr'autres : *Lecture pour la jeunesse*, 5 vol. Berl. 1789, in-8° ; avec fig. ; *Pièces pour les enfans*, ibid. 1789, in-8°. *Almanach pour le voyageur dans les états prussiens*, ib. 1795. ; *Voyages avec mes élèves aux montagnes de la Silésie*, etc.

et les monnaies qui sont en usage dans le commerce de ces contrées. La collection de ces trois ouvrages formera sans contredit la réunion la plus précieuse de renseignemens authentiques sur les vastes possessions qui ont fait pendant si long-temps la richesse de la Compagnie des Indes orientales hollandaise. *Stavorinus* étoit chef d'escadre de la République des Provinces-Unies, près l'amirauté de Zélande. Ennuyé de l'inaction à laquelle il se voyoit réduit par la paix, et désirant acquérir de nouvelles connoissances pour se rendre plus utile à sa patrie, il demanda et obtint le commandement d'un vaisseau de la Compagnie des Indes orientales, destiné pour Batavia, en conservant néanmoins son rang dans la marine hollandaise, où il a servi avec distinction pendant quarante ans. Son style est simple et clair: il écrit sans prétention, et son récit porte ce caractère de simplicité qui est le signe de l'exactitude et de la vérité. Il embrasse les mœurs, les usages, le culte des peuples nombreux qu'il a visités. On y trouve des renseignemens intéressans pour l'histoire naturelle; des indications pour le commerce et la navigation, que l'on chercheroit inutilement ailleurs.

Il y avoit jadis de bonnes raisons pour lesquelles les découvertes et les observations des navigateurs hollandais dans les mers de l'Inde ne parvenoient pas à la connoissance de tout le monde. Jalouse de ses prérogatives, la Compagnie des Indes en effaçoit quelquefois jusqu'à la moindre trace, témoin la note suivante, que nous traduisons d'entre celles, la plupart extrêmement curieuses, qu'Onno-Zwier *van Haren* a mises à la suite de son estimable poëme des *Gueux*. (1) (édit. de 1785, t. II, p. 301).

(1) C'étoit un nom donné par mépris à la noblesse des Pays-Bas liguée contre Philippe II : il est devenu un titre dont elle faisoit vanité. A. L. M.

« Le voyage de *Roggeveen* (1) est le dernier, à » ma connoissance, que les Hollandais aient entre- » pris dans la mer du Sud. Il eut lieu en 1721, et » le récit en est entre les mains de tout le monde. » Mais de quel droit la Compagnie des Indes orien- » tales a-t elle pu juger à propos de saisir et de » confisquer à Batavia ce qui restoit des notes de » *Lemaire* et de *Roggeveen* sur leurs courses » lointaines? Cela n'est pas bien clair, ni facile à » concilier avec l'octroi de leurs hautes puissances, » en date du 27 mars 1614, en faveur de ceux qui » découvriroient de nouvelles contrées. En 1617, la » Compagnie donna pour raison de cette conduite, » que les découvertes attribuées à *Lemaire* et à » *Schoutten* étoient fabuleuses. »

Histoire.

Tableau historique, littéraire et politique de l'an 6 de la République française, contenant le précis des événemens politiques, les traités de paix, d'alliance et de commerce, les lois, les décrets et arrêtés les plus intéressans, la notice raisonnée et critique des livres, gravures, cartes, etc qui ont paru dans l'année, et des pièces de théâtre qui ont été représentées pour la première fois; les progrès des sciences et des arts, les découvertes curieuses et utiles, les séances des différens corps littéraires, la nécrologie des hommes célèbres, les anecdotes les plus curieuses et les plus intéressantes; par A. M. Cécile. 1 vol. in-8°. Prix, 3 fr. 6 décimes, et par la poste, 4 fr. 15 centimes.

Cet ouvrage est dans le genre des *Annales de la République*, que nous avons annoncées (1),

(1) Le citoyen Bougainville a lu un Mémoire sur les découvertes de ce navigateur, dans une des dernières séances publiques de l'Institut national.

(2) *Suprà*, tome V.

mais beaucoup moins étendu. Ce sont des imitations de ces registres annuels (*annual register*), publiés avec tant de succès depuis long-temps en Angleterre. Ce recueil est divisé en trois parties : la première traite des événemens politiques ; la seconde, de la législation ; la troisième, de la littérature. L'auteur ne paroît pas très au courant de cette partie, et ce qu'il en dit n'est qu'une compilation de ce que les journaux ont offert : au lieu des courts jugemens sur les pièces de théâtre et les livres qui ont paru dans l'année, il auroit mieux fait connoître son histoire littéraire, s'il eût donné de petites notices analytiques pour ôter à sa nomenclature la forme d'un catalogue de libraire. Il seroit donc à désirer que ces sortes de répertoires annuels fussent rédigés avec plus de méthode et de soin. Tel qu'est celui-ci, il offre cependant une récapitulation commode.

Correspondance de l'Armée française en Ægypte, interceptée par l'escadre de Nelson, publiée à Londres avec une introduction et des notes de la chancellerie anglaise, traduites en français, suivies d'observations, par E. T. Simon, avec une carte de la Basse-Ægypte, pour l'intelligence de cette correspondance. Paris, Garnery, libraire, rue Serpente, n°. 17, an 7. in-8° de 272 pag. Prix, 3 francs, et 4 fr. franc de port.

Cette correspondance contient des pièces importantes pour l'histoire de l'expédition d'Ægypte. Le traducteur réfute avec force, dans des observations, les notes de l'éditeur anglais ; mais son zèle l'emporte quelquefois, et son style a plus de fougue que d'urbanité, ce qui étoit inutile à la cause qu'il défend, car, comme l'ont très-bien dit à cette occasion les auteurs de *la Décade philosophique*, le bon droit n'exclut pas le bon ton.

Archæologie.

Noticia de un viage Arquitectonico Antiquario en cargado, por S. M. a dom Joseph-Francisco Ortiz, el anno de 1790. Madrid, imprenta real, anno de 1797, in-8° de 32 pages. — Notice d'un voyage pour l'architecture et les antiquités, dont le roi avoit chargé dom Joseph-François Ortiz, en 1790. Madrid, de l'imprimerie royale, 1797, 32 pages in-8°.

L'Espagne, habitée successivement par les anciens Espagnols, les Phéniciens, les Grecs, les Romains, les Goths et les Sarrasins, qui y ont tous laissé des monumens, est un des pays les plus intéressans à parcourir pour l'antiquaire, et la seule ville de *Merida* (l'ancienne *Emerita*), produiroit une abondante moisson. *Mayan* a écrit sur l'amphithéâtre de Sagunte; le père *Florez*, sur les médailles d'Espagne, et il a donné beaucoup de notices curieuses sur un grand nombre de monumens dans son *Espana sagrada*. *Velasquez* s'est occupé de l'ancien alphabeth; *Bayer* et *Tychsen*, des médailles cuphiques et arabes; le comte de *Lumiarez*, des inscriptions: on trouve quelques notices dans les descriptions topographiques de *Conca* et de *Ponce*, et dans plusieurs voyages. Le roi d'Espagne a fait graver quelques vues de l'Alhambra et de la cathédrale de Burgos, quelques mosaïques trouvées à Seville. M. *Cavanilles* a fait connoître dans sa belle description du royaume de Valence, dont j'ai donné un extrait étendu (1), quelques monumens de cette partie de l'Espagne. Malgré cela, ce pays est encore peu connu: on ne fait rien pour y découvrir les monumens qui y sont enfouis. M. Ortiz avoit déjà été chargé par Charles III, de faire

(1) Ann. IV, tome I, page 137.

ce voyage, relatif aux antiquités, en 1788, mais il tomba bientôt malade. Le roi Charles IV, instruit de son rétablissement et de ses projets, lui ordonna de le reprendre en 1790 ; mais la guerre a empêché son exécution; ce qui engage l'auteur à publier au moins son plan, en remettant le voyage à un temps plus prospère.

Son voyage avoit plusieurs objets : il devoit embrasser l'architecture, la sculpture, les mosaïques, les médailles, les inscriptions et la géographie. Il indique quelles devoient être ses recherches et l'itinéraire qu'il vouloit suivre. Il est à désirer pour les lettres, que le gouvernement espagnol fasse exécuter cette belle entreprise.

MYTHOLOGIE.

CHOIX des principales pierres gravées de la collection qui appartenoit autrefois au baron de STOSCH, et qui se trouve maintenant dans le cabinet du roi de Prusse, accompagné de notes et explications relatives à la mythologie et aux beaux arts, par FRÉDÉRIC SCHLICHTEGROLL *; premier volume, in-folio de* 108 *pag.* A Nuremberg, chez Jean-Frédéric Frauenholz, 1798.

M. Frauenholz (1), éditeur de cet ouvrage, lui avoit donné tout le degré de perfection dont il étoit susceptible, non-seulement pour la partie scientifique, mais encore pour la partie typographique et pour l'exécution des planches, afin qu'on pût le regarder comme un monument propre à faire honneur à la nation allemande. Il n'a pas craint de s'exposer à des frais considérables pour le faire paroître sous deux formes différentes. Les gravures originales, exécutées par les plus célèbres artistes, tels que *Müller*, *Klauber*, *Guttenberg*, etc. ont été dessinées

(1) Voyez ce que nous avons dit tome IV, p. 124 de cette année, sur cet éditeur libéral et patriote.

pour la belle édition in-folio que nous annonçons. Le texte, composé originairement en allemand par M. Schlichtegroll, a été traduit en français par M. *Bridel*, conseiller à Gotha. C'est cette traduction qui accompagne l'édition in-folio, afin qu'à l'aide du français, devenu la langue universelle, cet ouvrage puisse se répandre aisément dans les autres pays.

Mais M. Frauenholz, voulant procurer à un plus grand nombre d'amateurs, sur-tout parmi ses compatriotes, la facilité d'acquérir cet ouvrage, en a fait faire une autre édition in 4°., qui contient le texte allemand original, et pour laquelle il a fait copier, par des mains habiles, les gravures originales destinées à l'édition française. Un autre but que lui a suggéré son zèle pour l'avancement des beaux arts, zèle dont il a donné tant de preuves signalées, c'est de fournir à de jeunes artistes les moyens d'exercer leurs talens d'une manière utile.

Ces deux éditions, commencées en 1793, ont paru successivement par cahiers; et le quatrième, qui vient d'être publié en 1798, forme, avec les trois précédens, le premier volume de cet ouvrage, qui contient 48 estampes, représentant autant de pierres gravées des plus remarquables du cabinet de Stosch. D'après l'ordre que Winckelmann a suivi dans sa description si connue des pierres gravées, du feu le baron de Stosch, Florence 1760, où toutes les pierres gravées et pâtes antiques qui appartenoient au baron de Stosch, et qui sont au nombre de 3,444, se trouvent distribuées en huit classes.

Les planches de ce volume offrent la représentation de 48 pierres gravées remarquables, prises dans la première et la seconde classe, c'est-à-dire, dont les sujets sont tirés de la mythologie ægyptienne et græco-romaine; mais il reste encore dans la seconde classe, qui est la plus nombreuse, puisque, d'après le catalogue de Winckelmann, elle est composée de 1.879 pierres gravées, un grand nombre de divinités dont il n'a point été parlé dans ce volume, telles que Neptune, Vénus, les Grâces, l'Amour, Mars,

Apollon avec les Muses, Bacchus, Hercule, et tout ce qui a rapport à ces divinités. Le grand nombre de pierres gravées qui les concerne, et qui ont été rassemblées par les soins du baron de Stosch, offre abondamment de quoi faire un second choix, aussi intéressant que le premier, de pierres gravées vraiment remarquables.

L'époque à laquelle cet ouvrage a paru jusqu'ici par cahiers séparés, étoit certainement peu favorable à des entreprises de ce genre. Publié au milieu des crises d'une guerre qui a fixé l'attention de toute l'Europe, et qui en même temps a fait éprouver toutes ses calamités à plusieurs provinces de l'empire germanique, on comprend aisément qu'il a dû trouver, soit en Allemagne, soit dans les autres pays, moins d'amateurs que M. Frauenholz n'avoit droit d'en attendre, après tout ce qu'il lui en avoit coûté de peines et de dépenses, pour donner à cet ouvrage toute la perfection possible. Malgré ces contre-temps, l'éditeur n'a pas moins résolu de ne point laisser cette entreprise incomplète.

Ce volume sera donc suivi d'un second, qui paroîtra, comme celui-ci, par cahiers successifs, et qui contiendra les pierres gravées les plus remarquables, relatives aux divinités dont il n'a point encore été question, et qui font partie de la seconde classe, que Winckelmann à désignée dans son catalogue sous le nom de *Mythologie sacrée*.

Si le public montroit plus d'empressement à soutenir cette entreprise, si le nombre des amateurs devenoit plus considérable, l'éditeur seroit très-disposé à donner au public, dans un troisième volume, un choix des pierres gravées les plus remarquables, contenues dans les autres classes du cabinet de Stosch, c'est-à-dire, depuis la troisième jusqu'à la huitième inclusivement. Cependant comme la première et la seconde classe, qui contiennent les pierres gravées, relatives à la mythologie proprement dite, font ensemble un seul tout, on voit aisément que cet ouvrage peut déjà être considéré comme formant un ensemble

complet, à supposer même qu'on fût obligé de s'en tenir à ce second volume, et par conséquent aux pierres gravées les plus remarquables de la première et de la seconde classe.

Après avoir exposé le but que s'est proposé l'estimable M. Frauenholz, et le plan qu'il a suivi, il nous reste à faire connoître la manière dont M. Schlichtegroll s'est acquitté de la rédaction du texte.

Avant l'avis au lecteur, est une épître dédicatoire à Frédéric II., ornée d'une très belle vignette, dessinée par Casanova et gravée par Klauber : suit la table des articles et l'introduction dans laquelle l'auteur traite de l'utilité des pierres gravées ; il parle des collections d'empreinte de Lippert et Tassie, et principalement du baron de Stosch. Il entre ensuite en matière et commence par la mythologie ægyptienne, pour laquelle il s'aide beaucoup des savantes recherches de M. Zoega. A l'occasion d'une figure d'Isis, M. Schlichtegroll traite des différentes périodes de l'art chez les Ægyptiens. Il en fixe cinq époques : les trois dernières ne nous paroissent pas avoir des caractères bien tranchés. Les pierres mythologiques ægyptiennes, dont il donne l'explication, sont au nombre de quinze. La mythologie grecque lui succède. Les explications de M. Schlichtegroll sont pleines d'une érudition solide, et ont la justesse et la mesure qu'elles doivent avoir. Il ne néglige rien de ce qui peut servir à la connoissance de la mythologie ni à celle de l'art. Enfin, ce bel ouvrage est aussi agréable qu'il est instructif, et il est très-précieux pour les gens de lettres et sur-tout pour les artistes, qui y peuvent trouver des préceptes sûrs à suivre et des modèles à imiter.

Une entreprise très-utile aux arts et à l'antiquité, seroit celle de graver au simple trait toutes les pierres de Stosch, en suivant le catalogue de Winckelmann auquel on feroit les additions que les connoissances acquises rendent nécessaires. Cette précieuse collection fourniroit les lumières les plus importantes pour l'explication des monumens.

ANNONCES.

Cours d'arithmétique décimal, démontrée analytiquement en parallèle avec l'arithmétique vulgaire, avec application aux nouveaux poids et mesures, et à toutes les opérations de commerce et de finance, depuis l'addition jusqu'à l'extraction des racines carrées et cubiques; contenant huit tables de réduction des anciens poids et mesures de tout genre, en nouveaux, et des nouveaux en anciens; six figures représentant les mesures de capacité et agraires; une méthode nouvelle et facile pour le calcul des intérêts, la manière de calculer les intérêts des fonds d'avance d'un compte courant, sans le secours du calcul par échelle, et les règles de société et d'alliage, pour faire mieux ressortir d'une part la simplicité et l'uniformité des principes du calcul décimal; et de l'autre, la diffusion et la divergence de l'arithmétique vulgaire: on a résolu les problèmes, suivant l'un et l'autre système: ouvrage utile aux citoyens de tous les états; par le citoyen Lewal, sous-chef de la comptabilité nationale. A Paris chez le citoyen Besse, imprimeur, place Maubert, n° 41. L'an septième de la République française une et indivisible.

Le délire des passions, par F. Pages, 2 vol. in-12, fig. Prix, 3 francs, franc de port par la poste pour les départemens. A Paris, chez Artaud, libraire, quai des Augustins, n°. 50.

Jean Clergeot ou le danger de changer de nom; 1 vol. in-12. fig. broché. Prix 2 francs, et 2 francs 5 décimes franc de port, par la poste, pour les départemens. Se trouve chez Artaud, libraire, même adresse.

Table des articles contenus dans ce numéro.

Anatomie et Physiologie.
C. D. *Extrait d'un mémoire contenant des recherches sur la durée de la gestation dans les femelles d'animaux.* 7

Géographie.
Mentelle. *Description des territoires d'Epidaure et de Trézène, en Grèce.* 9

Biographie.
Tournon. *Notice sur Pierre Desault.* 30

Commerce.
J. Peuchet. *Dictionnaire uni-*

versel de la géographie commerçante. 46

HISTOIRE.

Abrégé de l'histoire de la Grèce, etc. 58

A. L. Millin. *Antiquités nationales.* 68

GRAMMAIRE.

S. Gyarmathi. *Affinitas linguæ hungaricæ, etc.* 85

MÉLANGES.

De Halem *L'Oracle de la déesse de Cythère.* 95

VARIÉTÉS, NOUVELLES ET CORRESPONDANCE LITT.

Prix proposé par la société de Meillan 98

Almanach des gens de lettres. 100

Physionomie politique de quelques journaux anglais. 101

Abraham Conrad Swaving 103

Fabrication du maroquin. ib.

Conservatoire des Arts. 106

Sennebieria pinnatifida. ibid.

Médailles du roi de Pologne. 107

De l'abus du mot Artiste. 109

LIVRES DIVERS.

Mathématiques.

P. Franchini. *Mémoire sur l'intégration des équations différentielles.* 112

S. F. Lacroix. *Traité de trigonométrie rectiligne et sphérique, etc.* ibid.

Em. Develey. *Introduction à l'algèbre, etc.* ibid.

Astronomie.

Ferd. Berthoud. *Traité des montres à longitudes, etc.* 113

Lalande. *Connoissance des temps, etc.* 116

Histoire naturelle.

A. L. Millin. *Elementi di Storia naturale, etc.* 117

Minéralogie.

A. G. Monnet. *Collection complète de toutes les parties de l'atlas minéralogique de la France, etc.* 118

Botanique.

Desfontaines. *Flore du Mont-Atlas.* 120

Anatomie comparée.

J. Girard. *Tableaux comparatifs de l'anatomie des animaux domestiques, etc.* 121

Médecine.

Brown. *Divisione dell malattie, etc.* 122

N. P. Gilbert. *Les théories médicales modernes, etc.* 123

Brera. *Riflessioni medico-pratiche, etc.* 124

Médecine des animaux.

Brera. *Memoria sull actuale epidemia de i Gatti.* 126

Pharmacie.

Gregorio. *Dictionario elementa del farmacia, etc.* 128

Agriculture.

A. J. Cavanilles. *Suplemento a la observacione sobre el cultivo del arroz en el regno de Valencia, etc.* 129

Éducation.

Méthode amusante pour enseigner à lire aux enfans des deux sexes, etc. ibid.

Théologie.

Carta del ciudadano Grégoire, *etc.* 130

Géographie.

W. Guthrie. *Nouvelle géographie universelle, etc.* 181

Hauchecorne. *Livre élémentaire de géographie.* 135

Voyage.

J. S. Stavorinus. *Voyage par le Cap de Bonne-Espérance, etc.* 136

Histoire.

A. M. Cécile. *Tableau historique, littéraire.* 138

E. T. Simon. *Correspondance de l'Armée Française en Ægypte.* 139

Archæologie.

Noticia de un vigia Arquitectonico Antiquario. 140

Mythologie.

F. Schlichtegroll. *Choix des principales pierres gravées.* 141

(N°. 22.) 1er. Germinal an 7.

MAGASIN

ENCYCLOPÉDIQUE,

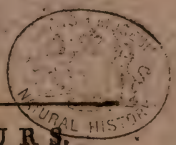
OU

JOURNAL DES SCIENCES,

DES LETTRES ET DES ARTS,

RÉDIGÉ

Par A. L. MILLIN.



AVIS DES ÉDITEURS.

Le prix de ce Journal est fixé :

à 9 francs pour trois mois,
18 francs pour six mois,
36 francs pour un an,
tant pour Paris que pour les Départemens, franc de port.

ON peut s'adresser au Bureau du Journal pour se procurer tous les Livres qui paroissent en France et chez l'étranger, et pour tout ce qui concerne la Librairie ancienne et moderne.

CE Journal, auquel la plupart des hommes qui ont un nom distingué, une réputation justement acquise dans quelque partie des arts ou des sciences, tels que les citoyens DAUBENTON, DOLOMIEU, DESGENETTES, SILVESTRE DE SACY, FOURCROY, HALLÉ, HERMANN, SCHWEIGHÆUSER, LACÉPÈDE, LANGLÈS, LALANDE, LAGRANGE, LEBRUN, MARRON, MENTELLE, BARBIER-DUBOCAGE, MORELLET, NOEL, OBERLIN, CHARDON-LA-ROCHETTE, CAILLARD, SAINT-LÉGER, VAN-MONS, TRAULLÉ, LÉVEILLÉ, COUSIN, CUVIER,

Geoffroy, Ventenat, Cavanilles, Usteri, Boettiger, Visconti, Villoison, etc. etc. ont fourni des Mémoires, contient l'extrait des principaux ouvrages nationaux: on s'attache sur-tout à en donner une analyse exacte, et à la faire paroître le plus promptement possible après leur publication. On y donne une notice des meilleurs écrits imprimés chez l'étranger.

On y insère les mémoires les plus intéressans sur toutes les parties des arts et des sciences: on choisit sur-tout ceux qui sont propres à en accélérer les progrès.

On y publie les découvertes ingénieuses, les inventions utiles dans tous les genres. On y rend compte des expériences nouvelles. On y donne un précis de ce que les séances des sociétés littéraires ont offert de plus intéressant; une description de ce que les dépôts d'objets d'arts et des sciences renferment de plus curieux.

On y trouve des notices sur la vie et les ouvrages des Savans, des Littérateurs et des Artistes distingués dont on regrette la perte; enfin, les nouvelles littéraires de toute espèce.

Ce Journal est composé de six volumes *in*-8°. par an, de 600 pages chacun. Il paroît le premier de chaque mois. La livraison est divisée en deux numéros, de chacun 9 feuilles.

On s'adresse, pour l'abonnement, à Paris, au Bureau du Magasin Encyclopédique, chez le C. Fuchs, Libraire, rue des Mathurins, hôtel Cluny.

A Amsterdam, { chez la veuve Changuion et d'Hengst. / chez Van-Gulik.
A Bruxelles, chez Lemaire.
A Florence, chez Molini.
A Francfort-sur-le-Mein, chez Fleischer.
A Genève, { chez Manget. / chez Paschoud.
A Hambourg, chez Hoffmann.
A Leipsic, chez Wolf.
A Leyde, chez les frères Murray.
A Londres, chez de Boffe, *gerard Street*.
A Strasbourg, chez Levrault.
A Vienne, chez Degen.
A Wesel, chez Geisler, Directeur des Postes.

Il faut affranchir les lettres.

GÉOMÉTRIE.

Lettre du citoyen Verkaven, professeur de Mathématiques, au rédacteur du Magasin encyclopédique, sur le Traité de Calcul différentiel et de Calcul intégral, du citoyen Bossut, membre de l'Institut national des sciences et des arts, en 2 vol. in-8°. avec figures. De l'imprimerie de la République. A Paris, chez Firmin Didot, rue de Thionville.

Citoyen,

Les amateurs des sciences qui lisent votre Journal, et qui remarquent votre attention particulière à faire connoître les livres de quelque importance, sont surpris, comme moi, que vous n'ayez pas encore annoncé le *Traité de Calcul différentiel et de Calcul intégral*, que le citoyen Bossut a publié, il y a déjà plusieurs mois: ouvrage très-important, l'un des plus beaux qui aient paru sur l'analyse infinitésimale. Permettez-moi, Citoyen, de suppléer ici à votre silence. L'habitude où je suis d'enseigner ce Traité à mes élèves, me rendra facile l'extrait abrégé, mais suffisant, que j'en vais donner. Plusieurs Journaux en ont parlé: aucun n'est entré dans les détails du plan et des objets qu'il contient.

L'ouvrage s'ouvre par un discours préliminaire, dans lequel le citoyen Bossut expose rapidement, avec l'éloquence du grand écrivain, et le savoir

du profond géomètre, les principales découvertes qui se sont faites dans l'analyse infinitésimale, depuis Leibnitz et Newton, ses premiers inventeurs, jusqu'à nos jours. Ce précis historique met le sceau à la réputation que l'auteur s'étoit déjà acquise dans le même genre, par les préfaces de ses différens ouvrages, le discours imp imé à la tête du Pascal en cinq volumes, et celui qui précède le dictionnaire des mathématiques *de l'Encyclopédie méthodique.*

Il commence par un éloge brillant et vrai des nouveaux calculs. « De toutes les découvertes, dit » le citoyen Bossut, qui honorent l'esprit humain, » l'analyse des infiniment petits ou la méthode des » fluxions, est peut-être la plus remarquable, soit » par le caractère de l'invention, soit par la va- » riété et l'importance de ses usages. Presqu'à sa » naissance elle imprime à la géométrie, et de » proche en proche aux autres parties des mathé- » matiques, un mouvement qui s'accélère avec ra- » pidité, à mesure que l'art se perfectionne. Des » problèmes rébelles ou étrangers aux anciennes » méthodes, se soumettent sans résistance à la nou- » velle analyse. La généralité et l'uniformité des » moyens rapprochent sous un même point de vue » des théories qui paroissoient isolés et indépen- » dantes les unes des autres. Un édifice régulier et » magnifique s'élève sur une base solide qui en » maintient toutes les parties dans une juste pro- » portion et un parfait équilibre. Si les deux plus » grands géomètres de l'antiquité, Archimède et

» Apollonius, pouvoient revivre, ils seroient eux-
» mêmes frappés d'étonnement et d'admiration, en
» contemplant les progrès que les sciences exactes
» ont faits depuis leur temps jusqu'au nôtre, à
» travers des siècles barbares qui ont tant de fois
» interrompu la marche du génie. »

A ce tableau général le citoyen Bossut fait succéder l'histoire abrégée de la science même : on y voit passer en revue une multitude de méthodes et d'applications qui accroissent son domaine par degrés. Tous ces objets sont enchaînés, développés et présentés avec un art et un interêt qui fixent l'attention du lecteur, et qui font éprouver un extrême plaisir, pour peu qu'on ait le goût des sciences ou même simplement celui de l'érudition. Je me contenterai de citer en exemple, le compte que l'auteur rend de la dispute des frères Bernoulli sur le fameux problème des isopérimètres, et de celle qui s'éleva entre Leibnitz et Newton, ou plutôt entre l'Allemagne et l'Angleterre, sur les droits respectifs de ces deux grands hommes à l'invention de la nouvelle analyse. En exposant tant de belles recherches, le citoyen Bossut n'a pu dissimuler l'aigreur et même les emportemens que les passions humaines ont souvent mêlés dans les prétentions réciproques des auteurs : mais il sait couvrir avec un soin ingénieux ces foiblesses sous le voile imposant des découvertes importantes qui ont été quelquefois le fruit des plus vives altercations, et qui doivent les faire oublier. Par-tout il inspire, comme un journaliste l'a déjà remarqué, l'amour des sciences,

ainsi que le respect et l'admiration pour les grands hommes qui en élèvent l'édifice.

Je viens au corps de l'ouvrage. Dans une introduction précise et claire, le citoyen Bossut explique les principes généraux du calcul aux différences finies. Il enseigne à prendre les différences finies d'une quantité ou fonction variable quelconque, algébrique ou transcendante ; ce qui forme le calcul *direct* de ces différences : ensuite il vient au calcul *inverse* ou à l'intégration d'un grand nombre de formules aux différences finies. Parmi les applications qu'il fait de ces théories, on remarque sa méthode pour sommer les suites de sinus ou cosinus d'arcs en progression arithmétique, et qu'on peut appliquer à une infinité de problèmes curieux et utiles. Les géomètres distingueront aussi la théorie qu'il donne pour la sommation des suites récurrentes : théorie qu'on peut regarder comme nouvelle, et qui, par les différentes formes qu'elle permet de faire subir au terme général, a l'avantage particulier de soumettre à un seul et même principe tous les cas qui peuvent avoir lieu selon les différentes valeurs des coéfficiens qui entrent dans l'échelle de relation.

Le calcul différentiel proprement dit, suit l'introduction. Ce calcul suppose que les différences deviennent infiniment petites : alors elles prennent le nom de *différentielles*. Comme tout est *rapport* dans la doctrine des mathématiques, le citoyen Bossut considère, avec le grand Euler, les différentielles comme des zéros absolus qui ont

entr'eux des rapports déterminables par l'état d'une question. C'est ainsi que, dans l'analyse ordinaire, on rencontre des fractions dont les numérateurs et les dénominateurs deviennent zéro en même temps, et qui ont néanmoins des valeurs assignables. Après ces notions générales et quelques conséquences qui en résultent, l'auteur expose en neuf chapitres la partie technique et les applications du calcul différentiel.

Dans le premier, il donne des règles pour trouver les différentielles de tous les ordres, d'une fonction ou équation quelconque, quelles que soient les quantités algébriques, exponentielles, circulaires, dont elle est composée. Les exemples sont choisis avec soin, et de nature à prévenir toutes les difficultés dans l'application des règles générales. L'auteur a rassemblé sous un même point de vue toutes les formules différentielles entre les arcs de cercle, les sinus, les cosinus, les tangentes, etc : formules qui reviennent très-souvent dans la pratique de l'analyse infinitésimale.

Le second chapitre contient des notions sur les lignes courbes, pour servir de préparations à divers usages du calcul différentiel dans la géomètrie. On y trouve les principales propriétés de quelques courbes célèbres, anciennes ou modernes; la théorie générale des surfaces courbes, et des courbes à double courbure; la méthode pour reconnoître en quel cas la rencontre de deux surfaces courbes peut former une courbe plane ordinaire, etc.

Dans le chapitre troisième, l'auteur explique

l'usage du calcul différentiel pour trouver les tangentes des lignes courbes. Il donne, par rapport aux surfaces courbes et aux courbes à double courbure, plusieurs problèmes curieux.

Le chapitre quatrième contient le dénouement de la difficulté que l'on rencontre, lorsque, dans certains cas, le numérateur et le dénominateur de la fraction qui représente une soutangente, deviennent zéro en même temps.

Dans le chapitre cinquième, le citoyen Bossut explique la théorie des *maxima* et des *minima* dans les lignes courbes. Cette théorie est de la plus grande utilité dans toutes les parties des mathématiques, et principalement dans la mécanique, lorsqu'il s'agit de déterminer les plus grands effets des machines. L'auteur joint aux préceptes généraux, des applications qui conduisent souvent à des résultats très-curieux. Par exemple, après avoir donné la manière de déterminer parmi toutes les ellipses qui passent par quatre points donnés, celle qui a la moindre surface, et celle qui approche le plus du cercle, il trouve que, de *toutes les ellipses qui passent par les quatre angles d'un trapeze, la plus approchante du cercle est celle qui a deux diamètres conjugués égaux, dont l'un passe par les milieux des deux côtés parallèles du trapeze, et l'autre leur est parallèle.*

Le chapitre sixième, faisant suite au précédent, contient des remarques et des éclaircissemens sur la méthode *de maximis et minimis.* L'auteur y explique les caractères généraux pour reconnoître

si une formule qu'on suppose devoir donner un *maximum* ou un *minimum*, le donne en effet, ou si elle ne donne ni l'un ni l'autre.

Le chapitre septième est l'application du calcul différentiel à la recherche des points d'inflexion et de rebroussement qui peuvent exister dans les lignes courbes.

Le chapitre huitième contient la détermination des rayons de courbure des lignes courbes. Cette théorie curieuse et utile est développée avec tout le soin qu'elle mérite, et éclaircie par des exemples variés et choisis.

Enfin dans le chapitre neuvième, l'auteur donne les principes pour déterminer la courbure des surfaces courbes. Cette courbure se connoît par les rayons osculateurs des courbes que l'on forme en coupant la surface courbe par des plans qui passent par une même ligne droite qui lui est perpendiculaire, et puis choisissant, parmi toutes les courbes de section, celle dont le rayon de courbure est un *maximum* ou un *minimum*; ce qui donne lieu à deux problèmes généraux dont on trouve ici la solution.

Le *Traité du calcul intégral* est divisé en trois parties.

La première a pour objet l'intégration des formules différentielles du premier ordre, où il n'entre qu'une seule variable; c'est ce qu'on appelle en général le *problème des quadratures*. Elle est divisée en quinze chapitres.

Dans le premier, le citoyen Bossut explique d'a-

bord la règle fondamentale de tout le calcul intégral. Il y a un cas particulier et remarquable où cette règle paroît ne rien donner ; c'est celui ou la variable a pour exposant l'unité négative. Tous les auteurs de calcul intégral avoient dit jusqu'ici qu'alors elle étoit *en défaut*, et ils avoient eu recours à un second principe pour déterminer l'intégrale. Le citoyen Bossut a fait disparoître cette espèce de paradoxe. Il transforme l'expression générale de l'intégrale en une série, dont le premier terme donne la valeur intégrale dans le cas que l'on regardoit comme l'exception de la règle. On voit par-là qu'elle n'est jamais en défaut, et qu'elle avoit seulement besoin de ce supplément ou de cette extension ; ce qui, indépendamment de plusieurs autres avantages, répand une clarté nouvelle et nécessaire à l'entrée du calcul intégral. Le reste de ce chapitre est employé à expliquer plusieurs artifices très-ingénieux de calcul, dont la plupart appartiennent à l'auteur, et dont l'objet est de rappeler l'intégration de diverses formules à la règle générale, ou à son supplément, ou à d'autres intégrales plus simples.

Dans le chapitre second, l'auteur considère les expressions différentielles qui s'intègrent en totalité ou en partie, soit exactement, soit par la quadrature des sections coniques. Les nombreux problèmes qu'il se propose et les moyens qu'il employe pour les résoudre, trouvent de fréquentes applications dans toutes les branches des mathématiques.

Le chapitre troisième traite de l'intégration des

formules exponentielles et logarithmiques. Un principe du plus grand usage dans tout le calcul intégral, celui des *intégrations par parties*, est ici expliqué et appliqué à une foule de problèmes curieux et utiles concernant les formules proposées.

L'intégration des formules différentielles angulaires fait l'objet du chapitre quatrième, où l'on trouvera une théorie complète pour intégrer les expressions qui renferment la différentielle de l'angle, et les puissances des sinus ou cosinus séparés ou mêlés ensemble d'une manière quelconque.

Le chapitre cinquième est une introduction au calcul intégral des fractions rationnelles. Cette préparation au chapitre suivant contient les principes pour la décomposition des polynomes rationels en facteurs simples, d'une dimension, lorsque ces facteurs sont réels, ou en facteurs trinomes, où la variable a deux dimensions, lorsque les facteurs simples sont imaginaires.

Dans le chapitre sixième, l'auteur apprend à intégrer les fractions rationelles, de quelque manière que les facteurs simples ou trinomes puissent y entrer et s'y combiner ensemble. Les exemples choisis qu'il employe, et la clarté avec laquelle il les intègre, ne laissent aucune difficulté sur cette importante branche de l'analyse.

Dans le chapitre septième, il donne des moyens pour réduire diverses formules radicales en fractions rationelles ; ce qui rappelle aux méthodes d'intégration du chapitre précédent, plusieurs ex-

pressions différentielles radicales compliquées, qui sans cela seroient souvent intraitables.

Dans le chapitre huitième, le citoyen Bossut donne plusieurs formules différentielles, très-simples et très-commodes pour la rectification des sections coniques. En rappelant à ces formules les expressions différentielles qui en sont susceptibles, par la voie des transformations et des intégrations par parties, on s'ouvre la voie à un nouveau champ de problèmes qui peuvent être comparés à ceux qui se résolvent par les quadratures des sections coniques; car on verra dans la suite que l'auteur donne des séries très-convergentes pour calculer la longueur de l'ellipse et de l'hyperbole. Quant à la parabole, sa rectification dépend des logarithmes.

L'objet qu'on vient d'indiquer est rempli dans le chapitre neuvième. Le citoyen Bossut donne en douze problèmes toutes les méthodes nécessaires pour reconnoître les formules différentielles qui ont les conditions requises pour qu'on en puisse rappeler les intégrales à la rectification de l'ellipse ou de l'hyperbole. Il fait voir de plus dans le neuvième problème, que la rectification de l'hyperbole dépend de celle de l'ellipse; ce qui resserre encore la question.

Dans le chapitre dixième, il apprend à comparer des arcs d'une même section conique. Il détermine deux arcs de parabole qui soient entr'eux dans un rapport donné, deux arcs de la même courbe dont la somme ou la différence soit une

quantité algébrique, deux arcs d'ellipse ou d'hyperbole dont la différence soit une quantité algébrique : de-là résultent plusieurs théorèmes curieux.

Le chapitre onzième a pour objet les intégrations entre des limites données, et la comparaison de certaines intégrales pour des intervalles aussi déterminés. Les problèmes que l'auteur a choisis ont de fréquentes applications dans l'analyse, et donnent lieu à des théorèmes remarquables par leur élégance et leur simplicité.

Dans les chapitres douze et treize, le citoyen Bossut donne des méthodes générales pour intégrer par approximation les formules qui ne peuvent l'être en rigueur ; ce qui n'arrive que trop souvent dans la pratique de l'analyse. Entr'autres moyens curieux qu'il propose pour cet objet, on remarquera l'usage ingénieux et neuf qu'il fait de la méthode des différences infinies pour déterminer des courbes dont l'aire donne d'une manière très-approchée les intégrales dont on a besoin.

Le chapitre quatorze contient des méthodes particulières d'approximation pour la rectification de l'ellipse et de l'hyperbole. L'auteur considere les deux cas extrêmes de l'ellipse, l'un, lorsque l'ellipse diffère peu du cercle ; l'autre, lorsqu'elle diffère peu de la ligne droite : il donne des formules très-convergentes pour ces deux cas, entre lesquels sont compris tous les autres. Les mêmes méthodes sont applicables à l'hyperbole.

Enfin dans le chapitre quinze, le citoyen Bossut traite des intégrations redoublées, c'est-à-dire, de

l'intégration des formules différentielles qui renferment des facteurs affectés de signes d'intégration. Cette théorie s'applique à une infinité de problèmes, comme à la quadrature des surfaces courbes, à la cubature des solides, à la recherche des centres d'oscillation ou de percussion, etc. L'auteur ne laisse rien à désirer sur cette importante branche du calcul intégral. La manière dont il parvient à démontrer la formule pour les quadratures, en passant du fini à l'infiniment petit, est nouvelle et d'une extrême simplicité, quoique le sujet paroisse d'abord un peu compliqué. Des exemples curieux et utiles font sentir complétement l'esprit et l'usage des méthodes.

La seconde partie de ce Traité a pour objet général l'intégration des formules et équations différentielles de tous les ordres.

L'auteur entre en matière par une introduction, dans laquelle il établit les principes généraux pour l'intégration des formules différentielles de tous les ordres. Il examine les conditions qui doivent avoir lieu pour que l'intégration d'une formule qui ne contient qu'une seule variable, puisse réussir. La supposition d'une certaine différentielle constante, produit des simplifications qu'il fait remarquer. Ensuite il passe aux formules différentielles à plusieurs variables, qu'il traite d'abord sans supposer aucune différentielle constante, puis en considérant comme constante une certaine différentielle, afin de simplifier le calcul.

Le reste, ou le corps proprement dit de cette partie, est divisé en trois sections, et chaque section est subdivisée en chapitres.

La première section, qui traite de l'intégration des équations différentielles du premier ordre, est composée de dix chapitres.

Dans le premier, l'auteur expose des méthodes particulières pour l'intégration de plusieurs équations différentielles du premier ordre à deux variables. Il fait des remarques générales, utiles et nécessaires sur les constantes qu'il faut ajouter pour compléter les intégrales. En donnant des valeurs particulières à ces constantes, on a toutes les *intégrales incomplètes* que la question comporte. Il y a quelquefois d'autres intégrales qu'on appelle *intégrales particulières*, dont il sera parlé dans la suite.

Le chapitre second roule sur l'intégration des équations différentielles du premier ordre, à deux variables, par la séparation des indéterminées. Ce sujet, de la plus haute importance, est traité avec tout le soin possible. L'auteur donne tous les problèmes généraux connus, où les indéterminées sont séparables. Il examine les cas où la célèbre équation, qu'on appelle ordinairement l'équation de Riccati, peut être rappelée à cet état de séparation, soit immédiatement, soit par les changemens de forme qu'on peut lui faire subir.

Le chapitre troisième, qui est une suite du précédent, contient les solutions de plusieurs problèmes, choisis de telle manière qu'ils fournissent au citoyen Bossut des équations où il emploie plusieurs moyens

nouveaux et qui lui appartiennent en propre, pour séparer les indéterminées dans les équations différentielles. Tous ces calculs portent le caractère de la plus grande sagacité et de la plus profonde science analytique. Si on en médite bien l'esprit et le développement, on ne pourra manquer d'en retirer les plus grands avantages.

Dans le chapitre quatrième, l'auteur traite de certaines équations séparées, dont les deux membres n'étant pas intégrables en particulier, forment néanmoins, par leur réunion, un tout intégrable. Il développe avec toute la clarté possible cette belle théorie qu'on doit aux célèbres Jean Bernoulli, Euler et Lagrange : elle forme un supplément nécessaire à l'intégration par la séparation des indéterminées : quoiqu'elle ait été déjà portée très-loin, on y fera peut-être, avec le temps, de nouveaux progrès.

Les préparations à de nouveaux moyens d'intégration, et les caractères d'intégrabilité des formules différentielles du premier ordre, à un nombre quelconque de variables, forment l'objet du chapitre cinquième. On y trouve plusieurs théorèmes généraux, d'après lesquels on reconnoîtra les cas où une équation différentielle à deux ou à un plus grand nombre de variables, sera ou pourra devenir intégrable exactement, ou constructible au moyen des quadratures des courbes.

Le chapitre sixième contient l'usage de la théorie précédente, pour l'intégration des équations différentielles du premier ordre, à deux variables. Après

avoir intégré les équations différentielles complètes, l'auteur passe à l'examen de celles qui ne le sont pas, et il enseigne la manière dont il faut procéder à la recherche des facteurs qui peuvent les rendre telles. Des exemples curieux éclaircissent cette matière importante.

Quelquefois, au lieu de chercher le facteur qui peut rendre intégrable une équation qui ne l'est pas immédiatement, il est plus commode de former et de classer les équations qui sont intégrables, au moyen d'un multiplicateur de forme donnée : par-là on obtient de nombreuses tables d'équations intégrables. Tel est le sujet qui est traité dans le chapitre septième.

Le chapitre huitième a pour objet l'intégration des équations différentielles du premier ordre à trois variables. Le citoyen Bossut démontre à quelle équation de condition une équation incomplète à trois variables, doit satisfaire pour qu'elle ait une intégrale. Cette théorie s'étend aux équations à plus de trois variables.

Dans le chapitre neuvième, le C. Bossut enseigne *à réduire* certaines équations où les différentielles sont élevées à des puissances entières autres que l'unité, ou multipliées les unes par les autres : cette réduction consiste dans le changement de formes que l'on peut faire subir aux équations dont il s'agit, pour en rappeler l'intégration aux méthodes précédentes.

Dans le chapitre dixième, l'auteur donne des méthodes très-simples et très-commodes pour intégrer, par approximatum, les équations différentielles du premier ordre à deux variables.

La seconde section, où l'auteur traite de l'intégration des équations différentielles qui passent le premier ordre, est divisée en sept chapitres.

Le chapitre premier contient les préparations et les méthodes pour compléter les équations différentio-différentielles.

Dans le chapitre second, le citoyen Bossut applique les méthodes précédentes à plusieurs équations, dont quelques-unes sont fort compliquées. Il emploie divers artifices de calcul très-ingénieux et du plus grand usage.

Le chapitre troisième, qui est une suite du précédent, est spécialement consacré à l'intégration de plusieurs espèces d'équations différentielles du second ordre à deux variables.

Dans le chapitre quatrième, l'auteur intègre plusieurs équations différentielles particulières de tous les ordres ; ce qui ouvre en même temps la voie pour d'autres problèmes.

Le chapitre cinquième contient l'intégration de certaines équations différentielles de tous les ordres, du plus grand usage, lesquelles forment des classes générales dans leur espèce.

On trouve dans le chapitre sixième, la recherche de toutes les intégrales que comporte une équation différentielle à deux variables, à raison de l'ordre auquel elle appartient. Le citoyen Bossut fait voir qu'une équation différentielle du second ordre a deux intégrales au premier ; qu'une équation différentielle du troisième ordre a trois intégrales au second ; ainsi de suite. Il donne plusieurs exemples très-curieux

très-curieux et très-instructifs pour le second ordre ; il fait connoître l'usage des deux intégrales au premier ordre.

Dans le chapitre septième, il montre l'usage des séries pour l'intégration approchée des équations différentielles des ordres supérieurs au premier : supplément nécessaire au défaut des méthodes rigoureuses.

La troisième section comprend quelques théories particulières et en quelque sorte isolées, sur l'intégration des équations différentielles de tous les ordres. Elle est divisée en trois chapitres.

Dans le premier, l'auteur intègre certains systèmes d'équations différentielles de tous les ordres, par une méthode particulière, qui consiste à multiplier les équations par un facteur indéterminé, à ajouter ensemble les produits, et à partager ensuite l'équation résultante en équations intégrables.

Dans le chapitre second, il enseigne à représenter plusieurs classes de séries par des équations différentielles de divers ordres. On voit qu'en général ce problème est l'inverse de celui par lequel étant donnée une équation différentielle, on trouve l'intégrale par les séries.

Le chapitre troisième contient la théorie des *intégrales particulières*, qui forme aujourd'hui une branche très-étendue et très-importante du calcul intégral pour tous les ordres. Plusieurs géomètres ont traité cette théorie. Le citoyen Bossut a principalement suivi la méthode du célèbre Lagrange, comme la plus lumineuse et la plus complète. Après avoir dé-

montré qu'outre les intégrales complètes ou incomplètes, dont les équations d'un ordre quelconque peuvent être susceptibles, il existe encore des solutions particulières qui n'y sont point comprises, et qu'on appelle *intégrales particulières*, le citoyen Bossut résoud des problèmes qui mènent à des équations différentielles, où l'on rencontre des intégrales particulières. En général, lorsqu'on est conduit immédiatement à une équation différentielle du premier ordre, les intégrales particulières de cette équation (si elle en a) résolvent le problème, tout comme l'intégrale complète, ou une intégrale incomplète; mais il peut arriver que l'équation différentielle du premier ordre provienne d'une équation différentielle d'un ordre supérieur, laquelle, par des intégrations successives, a été rappelée finalement à une équation du premier ordre. Alors il existe des conditions pour que les intégrales particulières de cette dernière équation satisfassent à l'équation primitive, et soient par conséquent admissibles. Le citoyen Bossut examine ces conditions : il termine ce chapitre par des considérations sur les intégrales particulières et propres des équations des degrés supérieurs au premier.

La troisième partie de ce Traité contient les principes du calcul intégral aux différences partielles.

Dans une courte introduction, le citoyen Bossut donne quelques définitions et quelques notions générales pour l'intelligence de la suite. Il divise ensuite son sujet en deux sections.

La première traite de l'intégration des équations

aux différences partielles du premier ordre : elle est divisée en deux chapitres.

Dans le premier, le citoyen Bossut intègre, par des moyens particuliers, un grand nombre d'équations aux différences partielles *linéaires* ou *non-linéaires ;* ce qui mène à des résultats simples et commodes, mais dénués de l'avantage d'être assujettis à une même solution générale.

Le chapitre second contient une méthode générale pour rappeler l'intégration des équations aux différences partielles du premier ordre à l'intégration des équations ordinaires, quel que soit le nombre des variables. Cette méthode est due au célèbre Lagrange, qui n'avoit d'abord considéré que les équations linéaires ; mais elle s'étend aussi aux équations non linéaires. Le citoyen Bossut fait voir que l'intégration d'une équation aux différences partielles du premier ordre, à trois variables, *non-linéaire*, dépend de l'intégration d'une équation *linéaire*, aux différences partielles du premier ordre, à quatre variables ; que l'intégration d'une équation aux différences partielles à quatre variables, *non-linéaire*, dépend de l'intégration d'une équation *linéaire*, aux différences partielles à cinq variables ; ainsi de suite.

La seconde section, où l'auteur traite de l'intégration des équations aux différences partielles d'un ordre supérieur au premier, est divisée en quatre chapitres.

Le premier contient l'intégration de plusieurs équa-

tions particulières et de différentes espèces, aux différences partielles du second ordre.

Dans le chapitre second, l'auteur intègre les équations aux différences partielles du second ordre, relatives aux problèmes des cordes vibrantes, de la propagation du son, etc. Il détermine d'abord l'équation qui représente le mouvement d'une corde vibrante, non seulement pour le cas où la corde est uniforme dans sa grosseur, mais encore pour le cas où la grosseur de la corde est variable, suivant une loi donnée. Ensuite il intègre cette équation, pour le premier cas, de trois manières différentes, où l'on trouvera une ample matière à instruction. Dans un autre problème, il intègre une équation beaucoup plus générale, qui comprend des cas où la grosseur de la corde est variable, et des problèmes relatifs à la propagation du son.

Le chapitre troisième apprend à intégrer plusieurs sortes d'équations aux différences partielles de tous les ordres supérieurs au premier.

Enfin, dans le chapitre quatrième, l'auteur expose des considérations utiles sur les intégrales particulières, que comportent certaines équations aux différences partielles de tous les ordres.

Telles sont les matières que le citoyen Bossut a comprises sous le titre général de *Traité de calcul différentiel et de calcul intégral :* à quoi il a ajouté, pour compléter cet ouvrage, un Traité succint et clair de la méthode des *variations* et de ses usages pour la solution des problèmes *de maximis et minimis*.

Des cinq chapitres dont ce Traité des variations est composé, les deux premiers contiennent la partie technique du calcul ; dans le troisième, l'auteur applique ce calcul à plusieurs problèmes célèbres et difficiles *de maximis et minimis ;* dans le quatrième, il expose la manière dont le citoyen Lagrange, inventeur du calcul des variations, l'a présenté dans le tome IV des *Mémoires de l'Académie de Turin ;* dans le cinquième, il assigne les caractères pour reconnoître si une formule intégrale indéfinie renferme des *maxima* ou des *minima*, et pour distinguer les uns d'avec les autres.

Le citoyen Bossut résoud dans un *appendice* plusieurs problèmes importans et difficiles, qui forment des objets détachés, et qui n'auroient pu trouver commodément une place dans le corps du calcul intégral, sans déranger un peu l'équilibre de ses parties. Cet appendice est divisé en trois paragraphes, dont le premier contient la détermination de la surface des triangles sphériques, formés en totalité ou en partie par de grands arcs ou de petits arcs de la sphère. On savoit, et il avoit démontré lui-même dans sa *géométrie*, que la surface d'un triangle sphérique, formé par trois grands arcs, est égale au produit du rayon de la sphère, par l'excès de la somme de ses trois angles sur 180 degrés. Le citoyen Bossut, après avoir remarqué qu'un pareil triangle peut toujours être décomposé en deux triangles rectangles, démontre ici un nouveau théorême très-élégant, auquel on peut rappeler le précédent ; savoir, que la surface d'un triangle

sphérique, qui est supposé avoir au moins un angle droit, est égale au rayon de la sphère, multiplié par la différence entre l'arc qui mesure l'un des deux autres angles, et l'arc qui a pour sinus une quatrième proportionnelle au rayon, au sinus de l'arc dont on vient de parler, et au cosinus du côté adjacent à ce même angle et à l'angle droit supposé. La manière dont il détermine la surface des triangles sphériques, où il entre de petits arcs, est entièrement nouvelle, et remarquable par sa simplicité.

Le second paragraphe contient plusieurs problèmes sur la mesure du corps mixte, formé par la pénétration mutuelle d'un cylindre et d'une sphère. Je me contenterai de citer ici un très-beau théorême qui en résulte, et qui est analogue à celui de Viviani pour la voûte quarrable, mais d'une recherche plus profonde. *Si l'on perce une sphère perpendiculairement au plan de l'un de ses grands cercles, par deux cylindres droits, en forme de tarières, dont les axes passent par les milieux des deux rayons qui composent un diamètre de ce grand cercle, les deux portions qu'on enlèvera par-là du solide entier de la sphère, laisseront un reste qui est égal aux deux neuvièmes du cube du diamètre de la sphère.*

Dans le troisième paragraphe, le citoyen Bossut donne une théorie complète des surfaces gauches, et tout ce qui est nécessaire pour déterminer ces surfaces, ainsi que les solidités des corps qu'elles couvrent.

Vous voyez, citoyen, par cette exposition abrégée, combien l'ouvrage du citoyen Bossut mérite l'attention des géomètres, et principalement d'être suivi et médité par les jeunes gens studieux qui, étant déjà versés dans l'analyse ordinaire, veulent s'élever à la géométrie et à la méchanique transcendantes. L'auteur, exercé à l'art d'écrire, et accoutumé à présenter ses idées dans l'ordre le plus simple et le plus méthodique, a su renfermer dans un espace de moyenne étendue, toutes les connoissances nécessaires pour entendre les plus profonds ouvrages du temps. De plus, il donne une foule de méthodes et de problèmes qu'on chercheroit vainement ailleurs. Ce qui rend la plupart des livres trop volumineux, c'est que leurs auteurs, ou ne savent pas resserrer un sujet, faute de l'avoir assez médité, ou sont dépourvus de cet esprit de discernement et de combinaison qui, mettant chaque chose à sa véritable place, évite une foule de répétitions formelles ou implicites.

Ce nouvel ouvrage du citoyen Bossut a un dernier avantage; celui de former une suite nécessaire aux Traités d'arithmétique, de géométrie, d'algèbre, de l'application de l'algèbre à la géométrie, de mécanique et d'hydrodinamique, qu'il a déjà donnés, et dont le public connoît le mérite.

Salut et fraternité.

VERKAVEN, *professeur de mathématiques.*

PHYSIQUE.

Histoire naturelle abrégée du Ciel, de l'Air et de la Terre, ou Notions *de Physique générale; par* Philibert. Chez Fuchs, libraire, rue des Mathurins, hôtel de Cluny. An 7, 1 vol. in-8°.

C'est ici un ouvrage élémentaire, un précis des sciences physiques, dans lequel l'auteur a rassemblé les observations les plus constatées, les découvertes les plus récentes sur le système du monde. C'est un coup-d'œil jeté rapidement sur la nature; c'est l'abrégé du grand édifice de l'éternel Architecte, dont la connoissance rapproche naturellement l'homme, qui est lui-même une des productions les plus étonnantes de la création, de ce moteur de l'existence de l'univers et de lui-même. Sa première idée fut de le reconnoître dans tout ce qui l'environnoit; son premier mouvement fut l'expression de la reconnoissance. S'il lève les yeux, quel vaste spectacle que cet ordre admirable qui fait rouler dans l'immensité des cieux cette multitude de globes asservis à des lois qu'ils ne peuvent enfreindre! S'il regarde autour de lui, quelle étonnante variété d'objets livrés à sa curiosité ou destinés à son utilité! Depuis ce soleil, qui ranime chaque jour l'univers, jusqu'à cet insecte qui vit et meurt en un instant, tout est prodige, tout porte l'empreinte d'un souverain maître existant par lui-même, et à qui tout doit l'existence: et ce seroit le hasard qui auroit produit toutes ces combinaisons merveil-

leuses! Je le demande à cet astronome qui se promène sans cesse au milieu de ces astres, qui par leurs mouvemens régulateurs, lui disent que leur obéissance n'est due qu'à une impulsion dominatrice; je le demande à ce médecin qui a tous les jours les yeux sur le plus étonnant des phénomènes terrestres, *l'homme* : peut-il croire que ce soit par un accord fortuit de la matière, que toutes les parties de cet ensemble se meuvent, se rapprochent, se balancent, se coordonnent, s'équilibrent, et produisent la volonté, la pensée et le sentiment. Non, il faut dire avec Leibnitz et le citoyen Philibert, il n'y a qu'un être nécessaire et sans bornes en qui réside la *raison suffisante* de tout ce qui est de lui-même; il n'y a qu'un dieu.

On en trouve des preuves dans le moindre paragraphe de ce volume. Le ciel est le premier objet que l'auteur se propose de parcourir, et où il est le moins facile de le suivre, parce que c'est avec des planches qu'il remplit la tâche qu'il s'est prescrite : elles étoient nécessaires pour favoriser la précision qu'il s'est imposée. Le système planétaire, par lequel l'auteur commence, est précédé d'un chapitre sur la gravitation universelle, dont Newton fit la découverte d'après les lois de la pesanteur; par elle la marche des corps célestes est démontrée. Sur la question, si la force de la gravitation est la même dans tous les points de la terre, et si le même corps a le même poids dans tous les lieux, l'expérience répond que le même corps pèse moins sous l'équateur qu'aux pôles; que par conséquent sa chute est moins rapide sous l'équateur que, sous les lieux voisins des

pôles : or, la terre est une sphère aplatie, dont la plus grande élévation est sous l'équateur, et la moindre sous les pôles : si donc les corps pèsent moins sous l'équateur, c'est parce qu'ils sont éloignés du centre : l'action de la gravitation diminue donc en raison de l'éloignement du centre d'activité de cette force. Après ce préliminaire, qui sert de base à tous les mouvemens des corps célestes, l'auteur les parcourt successivement. Le Soleil, comme de droit, joue le premier rôle : ses *taches*, ses *facules* et ses *ombres* sont expliquées dans un paragraphe. Mercure, Vénus, la Terre, Mars, Jupiter, Saturne, Herschel et leurs satellites, en ont également un qui les fait connoître. Nous nous arrêterons un moment sur cette Terre, dont le plus grand nombre de ceux qui l'habitent ne soupçonnent pas même le mouvement, et nous leur dirons qu'elle est la troisième dans l'ordre des planètes : sa distance moyenne du Soleil est de 23,984 demi diamètres ; son diamètre entier est environ la cent douzième partie de celui du Soleil ; elle tourne sur son axe dans l'espace de 23 heures 56 minutes, et fait sa révolution autour du Soleil en 365 jours 6 heures 9 minutes 12 secondes, c'est l'année sydérale. La durée de l'année vraie, de l'année solaire et du retour des saisons, est de 365 jours 3 heures 48 min. 48 s. Cette révolution autour du Soleil se fait dans un orbe qu'on nomme l'*écliptique*. L'axe de la terre n'est pas perpendiculaire au plan de cet orbe ; il fait avec lui un angle de 66 degrés 32 minutes : de là résulte *l'obliquité de l'écliptique*. Cette terre n'est pas exactement sphérique ; elle est aplatie vers les pôles. On a

trouvé que la distance du centre à l'équateur étoit de 3,273,148 toises, tandis que celle du centre aux pôles étoit de 3,262,237 toises.

Le Cit. Philibert seroit presque tenté de croire que les autres planètes sont également peuplées comme notre globe, et que leurs habitans ont quelque ressemblance avec nous. Cette opinion, qu'il est aussi facile de hasarder qu'il seroit difficile d'appuyer, devient indifférente, puisqu'heureusement elle ne dérange rien à l'organisation céleste, et que d'ailleurs les distances rendroient les communications avec ces peuples bien peu praticables.

Cent constellations tant boréales qu'australes font une partie essentielle de l'histoire du ciel, et sont décrites ici avec précision : celles qui sont successivement visibles à Paris, sont représentées dans un planisphère joint au volume. Dans un chapitre sur la révolution annuelle et diurne de la Terre, et des phénomènes qui en résultent, l'auteur explique le retour, les causes de la variété des saisons, l'inégalité des jours et des nuits, les phases de la lune, les éclipses. Ces divers articles renferment des élémens d'astronomie, suffisans pour ceux à qui la structure du ciel et des corps qui s'y balancent sont tout ce qu'ils en veulent connoître.

L'eau et l'air sont les deux fluides qui environnent la Terre. Le flux et le reflux, ou les marées, sont attribués à l'attraction qu'exercent le Soleil et la Lune; mais l'influence de la Lune sur ce phénomène est à peu près triple de celle du Soleil, et elle doit cette supériorité d'attraction à sa proximité de la

Terre. Il y a, dans les marées, trois phénomènes principaux : le premier a lieu deux fois par jour ; le second, deux fois par mois ; le troisième, deux fois par an. Tous les jours, au passage de la Lune par le méridien, ou quelque temps après, on voit les eaux de l'Océan s'élever sur le rivage ; à Saint-Malo, cette hauteur va jusqu'à 45 pieds et même plus. Les eaux se retirent ensuite peu à peu, et six heures après cette élévation, elles sont dans le plus grand abaissement ; elles remontent de nouveau lorsque la Lune passe par la partie opposée du même méridien ; ainsi la *haute* et *basse mer*, le *flot* et le *jusant* s'observent deux fois le jour et retardent de 50 minutes et demie, plus ou moins, comme le passage de la lune au méridien. Le deuxième phénomène consiste dans l'augmentation des marées, qui a lieu d'une manière sensible au temps des nouvelles et pleines lunes, sur-tout lorsque cette planète est dans son périgée. Le troisième est le surcroît d'augmentation de marées à deux époques de l'année, qui sont, en Europe, les équinoxes ; ce n'est pas à l'attraction seule qu'on doit attribuer cette augmentation, mais aux vents du sud et de l'ouest, qui sont alors très-forts et qui refoulent les eaux sur nos côtes ; aux marées des solstices, qui, étant plus gênées entre les continens de l'Afrique et de l'Amérique, et plus resserrées que celles de l'équinoxe, y sont par conséquent plus sensibles sur nos côtes ; enfin, aux inégalités des marées des deux parties opposées du globe dans les solstices, dont l'une forte et l'autre foible, se compensent mutuellement ; au lieu que dans le

temps des équinoxes, il y en a deux à peu près égales, dont l'effet total est plus sensible. L'application de ce phénomène à long-temps occupé les physiciens, sans leur présenter une solution satisfaisante; nous desirons que celle-ci leur paroisse plus vraisemblable.

Les paragraphes de l'eau, de l'atmosphère, de l'air, de leur nature, de leur élasticité, de leur composition, terminent ce chapitre; celui du *feu* et de la *lumière* n'est pas moins instructif. La nature du premier n'est encore connue que par ses effets : le Soleil et la Lune sont les seules sources de la lumière, dans notre système planétaire. La *lumière* est à son tour la source de toutes les couleurs. L'auteur fait l'histoire des découvertes de Newton sur cette matière, et rapporte quelques-unes de ses expériences.

L'*électricité* et le *magnétisme*, deux fluides que quelques physiciens ont cru être une seule et même chose, et dont les propriétés sont cependant très-distinctes, occupent un chapitre de l'ouvrage. Le fluide électrique est attiré par tous les corps connus, tandis que le fluide magnétique ne l'est que par le fer. La matière électrique existe audehors et au dedans de tous les corps de la nature. L'air de notre atmosphère en est rempli : elle règne sur la Terre entière. C'est avec cet agent universel qu'on explique cette foule de phénomènes dont les causes n'avoient pu être connues jusqu'à nos jours, comme les *éclairs*, le *tonnerre*, l'*arc-en-ciel*, les *feux folets*, le *feu Saint-Elme*, les *étoiles filantes*, les *globes de feu*, la *lumière zodiacale*, les *aurores bo-*

réales, etc. Le citoyen Philibert donne dans autant de paragraphes, une explication claire et précise de la nature et des effets de tous ces météores, qui ont étonné, effrayé si long-temps l'ignorance et servi la superstition. Le *magnétisme* est la force qu'a l'aimant d'attirer le fer dans un sens et de le repousser dans un autre. Il y a deux sortes d'aimans; l'aimant naturel, qui est une mine de fer brune ou noirâtre, qu'on trouve en grande masse dans l'intérieur de plusieurs montagnes en Sybérie, en Dalécarlie, en Norwège, dans le Devonshire en Angleterre. L'aimant artificiel est une réunion de plusieurs lames d'acier, auxquelles on a communiqué la vertu magnétique avec un aimant naturel, et qui produisent les mêmes effets. La suspension libre d'une aiguille aimantée et sa direction ont fait reconnoître les deux pôles boréal et austral de l'aimant, et lui ont donné cette propriété, qui a pour ainsi dire créé la navigation en en éclairant les directions et les progrès par l'invention de la boussole. Cependant l'aiguille aimantée éprouve des variations dans ses mouvemens par l'effet des météores, des temps orageux. Ces mouvemens, qu'on nomme *déclinaisons*, méritent l'attention assidue des navigateurs instruits: ils ont été l'objet des observations constantes des savans compagnons du malheureux la Peyrouse, comme on peut s'en convaincre par la relation de son voyage.

Quittons, avec l'auteur, ce ciel où tout ce qu'on aperçoit, offre tant de sujets d'observations au physicien, tant de sources de méditation au philo-

sophe, tant de motifs de persuasion à l'homme de bonne foi, et parcourons cette Terre, non moins faite pour occuper la réflexion de celui qui veut connoître l'habitation où il se trouve, et sur laquelle il passe avec tant de rapidité, poussé par tant de passions, amusé par tant d'espérances, séduit par tant d'erreurs, conduit au but de l'existence par tant de fausses routes. La constitution extérieure, la forme, la distribution et la matière de ce globe immense doivent d'abord l'occuper. Son premier aspect ne lui fait voir qu'une réunion informe de matières de toute espèce, une sorte de chaos, un amas de débris et de ruines; mais lorsqu'il considère avec attention ces mers, ces montagnes, ces fleuves, ces vallées, ces plaines, ces générations d'hommes, d'animaux, de plantes qui se renouvellent et se succèdent, alors il aperçoit un ordre constant, une liaison sensible dans toutes ses parties, un ensemble qui commande l'admiration, qui signale la puissance et l'intelligence d'un être dominateur.

« La surface de la terre peut être divisée, selon le citoyen Philibert, d'un pôle à l'autre, par deux bandes de terre et deux bandes de mer : la première et principale bande est l'ancien continent, dont la plus grande longueur se trouve en diagonale avec l'équateur, et qu'on doit mesurer, en commençant au nord de la Tartarie la plus orientale, et terminer au Cap de Bonne-Espérance. Cette plus grande longueur de ce continent est d'environ 3,600 lieues : elle peut en être regardée comme le milieu; car en mesurant l'étendue de la surface du terrain des

deux côtés de cette ligne, il y a dans la partie gauche 2,471 092 lieues quarrées, et dans la partie droite, 2,469 687. L'ancien continent peut donc être considéré comme une large bande de terre inclinée à l'équateur, d'environ 30 dégrés, dont la surface totale contient 4,940 780 lieues quarées, ce qui ne fait pas une cinquième partie du globe terrestre. Le nouveau continent peut être aussi regardé comme une bande de terre dont la plus grande largeur doit être prise depuis l'embouchure du fleuve de la Plata jusqu'à cette contrée marécageuse qui s'étend au-delà du lac des Assiniboils : elle peut avoir 2500 lieues de longueur, et n'est interrompue que par le golfe du Mexique. En partageant ce continent en deux parties égales, cette ligne donne à gauche 1,069,286 lieues quarrés, à droite 1,070,926, et est inclinée vers l'équateur comme celle de l'ancien continent mais en sens opposé, car tandis que celle-ci s'étend du nord-est au sud-ouest, l'autre s'étend du nord-ouest au sud-est, la totalité de ces terres n'est que de 7,080,993 lieues quarrées, ce qui n'est pas le tiers de la surface du globe qui est de vingt-cinq millions. Ces deux lignes donnent lieu à deux remarques, la première est que chacune d'elles aboutit au même degré de latitude septentrionale et australe; la seconde que les deux continens font des avances opposées et qui se regardent, savoir l'Afrique depuis les îles Canaries jusqu'aux côtes de Guinée, et l'Amérique depuis la Guianne jusqu'à l'embouchure du Rio-Janeiro.

Les différentes couches dont la terre est compo-

sée

sée, conduisent l'auteur à parcourir les montagnes *primitives*, *secondaires* et *tercières*; ces grandes ossifications terrestres qui semblent n'avoir été placées sur le globe que pour en consolider toutes les parties. Les diverses couches qu'on y aperçoit n'y sont pas disposées suivant l'ordre de leur pesanteur spécifique; souvent on trouve des couches de matières pesantes, posées sur des couches de matières plus légères: on peut s'en convaincre en examinant la nature des terres sur lesquelles portent les rochers, et on verra que c'est ordinairement sur des glaises ou sur des sables, qui sont spécifiquement moins pesans que la matière du rocher. « Ce qui a droit d'é-» tonner, ajoute le citoyen Philibert, ce sont les » collines entières de coquilles: le volume et le » nombre de ces productions marines est prodigieux: » c'est par bancs de cent et de deux cents lieues » qu'on les voit répandues; c'est par provinces en-» tières, et souvent à cinquante et à soixante pieds » d'épaisseur. On en a trouvé à cent pieds sous terre » près d'Amsterdam; » ce qui doit moins surprendre que d'en déterrer à soixante-quinze pieds dans le petit bourg de Marly-la-Ville, à six lieues de Paris, et que ce fallun de Tourraine, qui se prolonge plusieurs lieues, qui a jusqu'à vingt pieds de profondeur, et qui est à trente lieues de la mer. Presque toutes les îles connues contiennent des coquilles analogues à celles qu'on rencontre dans les continens qui les avoisinent.

En comparant les points les plus élevés du globe,

on a observé que les montagnes entre les tropiques sont plus hautes que celles des zones tempérées, et celles-ci plus que celles des zones froides ; de sorte que plus on approche de l'équateur, plus les inégalités de la terre sont grandes. Les Cordilières pourroient en être une preuve; le Cimboraço, qui est la plus élevée, est de 3,210 toises au dessus du niveau de la mer. La direction des montagnes est encore une matière d'observation : ces grands arc-boutans du globe forment en Europe une chaîne qui la traverse d'occident en orient, depuis la Galice jusqu'en Tartarie, d'abord en séparant l'Espagne de la France par les Pyrénées : passant ensuite par le Vivarais et l'Auvergne, elle se joint aux Alpes, paroît dans le midi de l'Allemagne, partage la Turquie d'Europe, longe la Dalmatie, l'Albanie, la Macédoine, et se trouve au-delà de l'Archipel et de la mer Noire, d'où elle parvient en Asie sous le nom de *Taurus*, de *Caucase*, d'*Imaüs*. Dans l'Afrique on voit aussi l'*Atlas* traverser cette partie du monde d'occident en orient, depuis le royaume de Fèz jusqu'en Ægypte, et les montagnes de la lune suivre la même direction. En Amérique, c'est une direction opposée : la grande chaîne des Cordilières, unie aux montagnes du Mexique, traverse les deux Amériques du nord au sud, tandis qu'aucune autre ne la traverse précisément d'orient en occident. Dans l'ancien continent, la presqu'île de l'Inde en-deça du Gange, divisée du nord au sud par les *montagnes de Gate*, qui s'étendent de l'extrémité du

Caucase, au cap Commorin, offre une singularité remarquable : dans le Malabar, qui est à l'ouest de cette chaîne, l'été règne depuis le mois de septembre jusqu'au mois d'avril ; le ciel est serein et la terre sans pluie ; dans le même temps, le Coromandel, qui est le plus voisin de l'autre côté de la montagne, éprouve toutes les rigueurs de l'hiver, en sorte qu'en plusieurs endroits, dont l'éloignement est de vingt lieues, on peut, en la franchissant, changer de saison ; mais cette variété de température n'est cependant pas uniquement propre à cette presqu'île : la même variation a lieu en passant d'Ormus au cap de Rasalgate ; dans la Jamaïque, des deux côtés des montagnes qui la partagent dans sa longueur : on s'en aperçoit également au Pérou, aux mêmes époques de l'année. Les *précipices*, les abymes, les aspérités du globe, c'est-à-dire, les *vallées*, ne sont point oubliés dans ce chapitre instructif.

La similitude qui existe entre la direction des grands fleuves et celle des principales montagnes, se reconnoît aisément en interrogeant un globe terrestre ou une mappemonde. Depuis l'Espagne jusqu'à la Chine, on voit presque toutes les rivières courir d'orient en occident, et peu du midi au nord, ou du nord au midi. En France et en Allemagne, il n'y a que le Rhône et le Rhin qui se dirigent du nord au midi. Les fleuves d'Afrique, excepté le Nil, coulent d'occident en orient, ou d'orient en occident. Ceux de l'Amérique septentrionale marchent dans la même

direction que ceux de l'ancien continent, quoique les grandes chaînes des montagnes s'étendent du nord au sud. Il faut en connoître les causes dans l'explication que l'auteur donne de son système fluviatile. Après avoir indiqué quelle est la longueur de la marche des fleuves des quatre parties du monde, et le nombre des rivières dont chacun d'eux grossit la masse de ses eaux, il avance que presque tous les pays arrosés par de grands fleuves sont sujets à des inondations périodiques, et que ceux dont la source est plus éloignée débordent plus régulièrement : il en donne le Nil pour exemple. Les pluies de l'Abyssinie qui tombent d'avril en septembre, sont les causes de son débordement ; il ne commence que vers le 17 juin ; il augmente pendant quarante jours, et diminue pendant le même espace de temps. Si on en croit Hérodote, ce débordement est bien moins considérable aujourd'hui qu'il l'étoit autrefois, puisqu'il avoit alors cent jours en accroissement et autant en décroissance ; ce qui ne peut être attribué qu'à l'élévation du terrain, occasionée par les dépôts de limon et par l'affaissement des montagnes de l'intérieur de l'Afrique. Le *Nil indien*, ou la rivière du Pegu, qui se répand à trente lieues dans les terres, et y verse les germes d'une fécondité surprenante ; le *Niger*, la *Plata*, l'*Indus*, le *Gange*, l'*Euphrate*, débordent également tous les ans : les autres fleuves ne sont pas sujets à cette périodicité. Il y en a qui se perdent dans les sables, comme le *Rhin* ; d'autres qui se précipitent dans les entrailles de la terre ; le

Guadalquivir, en Espagne, la rivière de Gothemburg, en Suède, les petites rivières du Loiret, de l'Yvette, en France, se perdent aussi dans les terres. Le Rhône s'engloutit sous le pont de Lucey; la Meuse se perd au-delà de Neufchâteau, et reparoît une lieue et demi plus bas. Plusieurs petites rivières, en Normandie, en Dauphiné, en Champagne, dans l'Angoumois, disparoissent de même, et plusieurs Parisiens ignorent certainement que celle d'Hyères se perd en plusieurs endroits avant d'arriver à la Seine, et notamment dans le gouffre de Solers ou Solaire.

Le paragraphe sur les mers et les lacs contient également un système de géographie maritime, qu'il est impossible d'exposer et d'examiner dans un extrait. L'auteur s'empare de l'océan, le suit dans toutes ses sinuosités autour des continens, où il forme des mers méditerranées, des golfes, des lacs, des détroits; il en fait l'enveloppe du globe et ne l'abandonne que lorsque, parvenu à la partie septentrionale, il ne trouve aucune trace qui puisse le faire pénétrer sur ses plages, toutes les tentatives des voyageurs pour y arriver n'ayant eu aucun succès. L'auteur ne néglige point de parler des lacs qui diffèrent des mers méditerranées, en ce qu'ils ne tirent point leurs eaux de l'océan, qui en fournissent au contraire aux mers avec lesquelles ils communiquent, comme la mer Noire. Il y a d'autres lacs d'où il ne sort aucun fleuve, et qui n'en reçoivent aucun; mais les plus grands lacs sont sans contredit ceux de l'Amérique septentrionale. Le *lac supérieur* a de-

puis 125 à 200 lieues de longueur, et depuis 50 jusqu'à 80 de largeur.

Les physiciens et les naturalistes ont cherché à expliquer les causes des éruptions volcaniques. Le célèbre Buffon a attribué à l'électricité l'embrâsement qui les précède. Le C. Philibert croit au contraire pouvoir les attribuer à la présence subite de l'eau que certaines fentes, produites elles-mêmes par le feu, peuvent introduire de temps en temps au milieu de ces foyers. La plupart de ces volcans sont auprès des mers; ils en absorbent souvent les eaux d'une manière sensible, et les rejettent souvent toutes bouillantes, comme on l'a observé dans les éruptions du Vésuve et de l'Hecla. Souvent avant leurs éruptions, de grandes rivières, des ruisseaux disparoissent en Islande; c'est le signe certain d'une grande explosion: « mais la partie qui sans doute produit l'érup-» tion, est celle qui a pénétré au-dessous de la lave » bouillante, ou au milieu des couches de matières » embrâsées. Qu'on se figure comment se peut opé-» rer la dilatation subite d'une énorme masse d'eau » au milieu de ces foyers brûlans. Aucune cause ne » peut mieux expliquer les terribles soulèvemens qui » ont lieu dans les éruptions. Aucune force que celle » de l'air et de l'eau, réduits en vapeurs, ne peut » lancer à des hauteurs si prodigieuses des masses » considérables de matières très-pesantes. » L'espion du Vésuve, M. Hamilton, ambassadeur d'Angleterre à Naples, témoin de la fameuse explosion du Vésuve en 1779, dit que le premier jet s'éleva à plus de dix mille pieds. Lorsque ces vapeurs ne peuvent se pro-

curer une issue, elles doivent causer des ravages intérieurs ; leurs efforts concentrés, leurs réactions, les bouleversemens qu'elles produisent, suffisent sans doute pour effectuer les *tremblemens de terre*, qui effrayent, renversent les villes et les hommes, et dont rien ne peut prévenir, garantir les épouvantables effets. Quelles sont les matières combustibles qui entretiennent les feux souterrains ? Les *bois fossiles*, les *tourbes*, les *charbons de terre*, le *soufre*, les *pyrites*, paroissent en être les principaux alimens. L'auteur suit avec Buffon les traces des ravages que les feux souterrains font éprouver à notre globe. En commençant par l'Hecla, et passant par les îles Feroé, par les Orcades, où est la caverne basaltique de *Staffa*, par l'Irlande, où l'on trouve cette fameuse *chaussée des géans*, on ne rencontre que des résidus volcaniques. L'Auvergne, le Limousin, le Rouergue, le Languedoc, la Provence, sont couverts des vestiges de ces embrâsemens souterrains, qui ont jadis brûlé dans ces parties de la France. Faujas de Saint-Fond les a fait connoître. L'Italie, la Sicile, les îles de l'Archipel, ont encore leur *Vésuve*, leur *Ætna*, leur *Stromboli*, leur *Santorin*, toujours en activité. La Hongrie, l'Allemagne, aussi heureuses que la France, n'ont plus que des traces de ces fermentations : des montagnes volcanisées viennent jusqu'au Rhin, par Andernach, où les Hollandais s'approvisionnent de cette espèce de pouzzolane, qui est la base du ciment dont ils fortifient leurs digues. Dans toutes les parties de la terre on rencontre des témoignages in-

contestables de la présence des feux souterrains et sousmarins, par-tout des volcans existans ou éteints. Nous n'entrons pas dans l'énumération que l'auteur en fait ; nous ne parlons pas des directions qu'il donne à ces feux qu'il semble vouloir assujettir à une marche régulière. N'oublions pas de faire connoître ce volcan d'air de *Macaluba* en Sicile. La base de cette montagne paroît calcaire ; elle est recouverte d'une argile molle toujours humectée, dont il se dégage sans cesse de l'air qui la soulève, et y produit un bouillonnement singulier. Il s'y ouvrit, avec une forte détonnation le 30 septembre 1777, un cratère d'environ sept pieds de diamètre, qui lança, jusqu'à la hauteur d'environ soixante pieds, une grande quantité de boue et d'eau. Cette éruption dura une demi-heure, et se répéta jusqu'à trois fois. Dans toutes les montagnes volcanisées, dans tous les pays qui produisent du soufre, dans toutes les contrées qui sont sujettes aux tremblemens de terre, il y a des cavernes : celles de *Saint-Patrice*, de *Fingal*, d'*Antiparos* que Tournefort a parcourues, etc. sont formées par les ébranlemens des commotions ignées. Le *labyrinthe de l'île de Candie*, que le même Tournefort a décrit, est une des plus vastes cavernes ; mais il remarque qu'elle n'est pas le seul ouvrage de la nature : les hommes y ont travaillé. Ce n'est aussi qu'à leurs seuls travaux que les cavernes de Maestricht doivent leur existence. On dit que cinquante mille hommes peuvent s'y réfugier, et qu'elles sont soutenues par plus de mille pilliers, dont la hauteur est de vingt à

vingt-quatre pieds, supportant une épaisseur de terre et de rochers de plus de vingt-cinq brasses.

Le déplacement des eaux de la mer est l'une des principales causes des grands changemens qui arrivent sur la terre : le soleil et la lune, par leur attraction, produisent le mouvement qui se fait d'orient en occident. Depuis l'influence de ces astres, aussi ancienne que leur existence, sur les eaux, il paroît que la mer a gagné sur les côtes orientales, tant de l'ancien que du nouveau continent, un espace d'environ cinq cents lieues. L'auteur se sert de la violence ou du peu d'impression produite par les marées, pour étayer son assertion. On ne peut douter que la mer n'abandonne d'un côté quelques parties de ses domaines, tandis qu'elle usurpe d'un autre côté celui de la terre. Le pays de la *Crau* entre Salon et Arles, *Aiguesmortes*, *Maguellone*, les côtes de la Bretagne, de la Picardie, de la Basse-Normandie, abandonnées en sont une bonne démonstration. Dunkerque voit cet élément s'éloigner chaque jour : depuis un siècle sa plage s'est étendue de plus de trois cents toises. La diminution de la Baltique ne peut être révoquée en doute. Il y a des faits cités par l'auteur, qui contrarient ce système » Au reste, ajoute-t-il, d'un côté » il existe dans notre système planétaire, dans ce- » lui de la gravitation universelle, des *raisons* » *suffisantes*, d'un grand mouvement de la mer » d'orient en occident, et d'un autre du nord au » sud ; mais est-il aussi sensible qu'on pourroit le » penser? N'est-il pas fortement atténué par une

» diminution journalière des eaux? Enfin, la mer » n'a-t-elle pas autrefois couvert en même temps tout » le globe? Ce sont trois questions dont il n'a pas » été donné encore de solution assez satisfaisante. »

Le C. Philibert termine son ouvrage par un aperçu rapide des systèmes géologiques, tant anciens que modernes. Les Ægyptiens, les Phéniciens, les Chaldéens, les Hébreux, les anciens Indiens, les sages de l'Orient et Pythagore, parmi les anciens philosophes; Leibnitz, Descartes, Burnet, Woodward, Scheuzer, Wiston, Bourguet, Maillet, Linné, Buffon, Lamanon, Bernardin de Saint-Pierre, Deluc, Desaussure, Pallas, Dolomieu, Lamétherie, chez les modernes, se sont emparés de l'eau, du feu, de l'air, pour établir leurs systèmes; mais ce ne sont et ne seront encore long-temps que des systèmes.

Le volume que nous venons de parcourir, est un extrait de l'histoire naturelle des globes; mais cet extrait renferme tout ce qu'un homme, qui veut ne pas paroître ignorer ce qu'est le lieu qu'il habite et l'enveloppe céleste qui le couvre, peut et doit désirer savoir. Les systèmes les plus reçus y sont expliqués; les découvertes les plus modernes y sont rapportées; les observations les plus vraisemblables y sont réunies. Les vrais guides des sciences physiques, la *gravitation*, l'*attraction*, la *matière électrique*, y sont désignés à ceux qui voudroient s'en servir pour avancer dans des connoissances qui réunissent l'agrément et l'instruction, qui plus on s'y livre, plus on desire d'approfondir ce qui n'est que conjecturé ou effleuré, et qui conduisent l'ob-

servateur de bonne foi à la source de toutes les grandes créations qui l'environnent, de tous les surprenans phénomènes qui le frappent, de tout ce qu'il ne peut comprendre ou expliquer.

A. J. D. B.

VOYAGES.

Rapport du voyage fait par ordre du gouvernement dans l'Empire ottoman, l'Ægypte et la Perse, pendant les six premières années de la République, lu à l'Institut national par le citoyen Olivier, membre associé, dans la séance du 26 pluviôse.

L'an premier, le Conseil exécutif provisoire, pénétré des avantages qui devoient résulter d'un voyage dans l'empire ottoman, l'Ægypte, la Perse, relativement au commerce, à l'agriculture, à l'histoire naturelle, à la physique générale, à la géographie, à la médecine et même à nos relations politiques avec la Turquie; persuadé que ces contrées intéressantes n'avoient pas été considérées sous leur vrai point de vue ou ne l'avoient été que partiellement, et qu'il nous restoit encore beaucoup de connoissances à acquérir, fixa son choix, pour remplir son objet, sur le citoyen Bruguière et sur moi. Nous reçûmes diverses instructions de chacun des ministres en particulier, et nous partîmes de Paris le 16 brumaire, an premier, avec ordre de nous embar-

quer à Toulon sur la corvette *la Belette*. Pour des raisons que nous ignorons, la corvette attendit longtemps en rade l'ordre du départ, et après deux ou trois mois d'attente, elle fut obligée de désarmer.

Surpris d'un si long retard, et fâchés de perdre notre temps, ou de ne pas l'employer d'une manière plus utile, nous écrivîmes au ministre des affaires étrangères, pour le prier de hâter notre départ, ou de nous rappeler, si le gouvernement ne jugeoit plus notre voyage utile au service de la République. Le ministre nous répondit qu'il venoit de donner ordre au correspondant des affaires étrangères à Marseille, de chercher un bâtiment neutre qui voulût nous embarquer, ainsi qu'un ingénieur-constructeur, deux diamantaires et divers autres citoyens que le gouvernement envoyoit dans le Levant.

En attendant notre départ, nous nous occupâmes à visiter les manufactures de Marseille, à prendre des renseignemens sur les contrées que nous allions parcourir, et notamment sur le commerce que cette ville fait avec le Levant. Enfin nous partîmes vers la fin de germinal, et nous arrivâmes à Constantinople le 2 prairial, an premier, après une navigation heureuse, et sans avoir fait aucune relâche.

Il est difficile d'exprimer les diverses sensations qu'éprouve le voyageur à la vue de cette grande ville et de ses habitans. Ce mêlange d'arbres, de maisons, de minarets, le canal de la mer Noire, les collines et les vallons qui le bordent, Scutari et les nombreux villages situés sur ses rives, la

mer de Marmara avec ses îles, le mont Olympe couvert de neige, les champs variés et fertiles de l'Asie et de l'Europe, tout cet ensemble présente divers tableaux qui ravissent et étonnent. On ne peut se lasser d'admirer la beauté naturelle des environs de Constantinople, et de réfléchir en même temps sur l'heureuse position de cette grande ville, dont l'approvisionnement est si prompt, dont la défense est si facile, dont le port est si sûr, si commode et si vaste : mais si l'on porte ses regards un peu plus loin, on voit les deux rives de l'embouchure de la mer Noire, dans un espace de plusieurs lieues, bouleversées par des feux souterrains. Par-tout diverses couches de laves, diverses roches décomposées, par-tout des porphyres et des granits de diverses couleurs, plus ou moins altérés, attestent l'action lente et successive d'un grand volcan. Si nous remontons à quelques lieues, nous découvrons, dans une grande étendue, une mine de charbon de terre que les Turcs n'ont pas encore su exploiter.

Nous restâmes six mois à cette capitale de l'empire ottoman, pour attendre que l'envoyé extraordinaire de la République reçût du ministre des ordres relatifs à notre mission et à notre traitement : mais des objets plus importans fixoient alors les regards du gouvernement. Nos lettres restèrent sans réponse, et nous nous serions trouvés dans le plus grand embarras si l'envoyé de la République n'eût fourni à nos pressans besoins.

Après avoir observé ce pays intéressant sous tous

ses rapports, fait une ample récolte de plantes, d'oiseaux, de poissons, d'insectes, de coquilles, de minéraux ; après avoir fait deux envois de graines au jardin national des plantes, nous partîmes pour les Dardanelles, étant par là à portée de nous rendre dans l'Archipel au premier printemps, ou de retourner à Constantinople, afin de diriger nos pas sur les rives méridionales de la mer Noire, nous rendre par l'Arménie, la Géorgie, le Guilan ou le Chirvan, sur les bords de la mer Caspienne, parcourir ensuite la Perse du nord au sud, et revenir par le golfe persique, Bassora, Bagdat, la Mésopotamie et Alep. Mais ne recevant aucune nouvelle du gouvernement, et ne pouvant toucher qu'une partie de notre traitement, nous nous bornâmes alors à parcourir divers points de la mer de Marmara, tout le canal des Dardanelles, la Troade, Ténédos, Scio, quelques parties de la côte de la Natolie, Miconi, Naxie, d'où nous nous rendîmes en Crète.

Conformément à nos instructions, nous avons fait passer à Constantinople, pour être élevés dans le jardin du palais de l'ambassade, des plants d'une espèce de pommier à fruit oblong, d'une saveur excellente, propre à être cultivé dans toute la France, mais plus particulièrement dans les départemens méridionaux ; les plants de trois espèces de chênes qui manquent dans nos forêts et nos jardins ; l'un, propre aux constructions navales ; un autre à grande cupule, connue, dans le commerce, sous le nom d'Avellonee, c'est le *quercus ægilops ;* enfin celui

qui fournit la galle du Levant. Nous avions ajouté plusieurs arbustes destinés à enrichir le jardin national des plantes.

Quoique plusieurs Européens instruits aient parcouru cette partie de l'empire ottoman ; quoique plusieurs d'entr'eux aient publié des observations intéressantes sur les relations politiques des Turcs, sur leurs mœurs, leurs usages, leur religion ; quoique nous ayions de bons ouvrages sur les plantes du pays et sur l'histoire ancienne de ces contrées, nous avons trouvé cependant encore d'abondantes moissons à faire dans la partie même d'histoire naturelle la plus connue, c'est-à-dire, celle des plantes. Mais en considérant que les reptiles, les poissons fluviatiles, les insectes et les coquilles terrestres n'ont été observés par aucun voyageur, que personne ne nous a fait connoître les richesses que les Turcs possèdent en minéralogie, les mines de fer, de cuivre, les pozzolanes, les charbons de terre aux portes de la capitale ; les marbres de toute espèce, extrêmement abondans dans les îles de la mer de Marmara et de l'Archipel ; les agates, le cornalines, les calcédoines, dans les fentes des rochers volcanisés ; les mines d'alun et de soufre, les eaux minérales de toute espèce ; en un mot, si l'on fait attention qu'aucun voyageur n'a considéré ce pays, relativement à la géogonie, cette partie d'histoire naturelle, si intéressante, et qui d'après l'observation des diverses couches de terre et de pierre, la direction et la structure des montagnes, et par la comparaison des individus fossiles

qu'on y rencontre, doit nécessairement conduire à des connoissances certaines sur l'antiquité de notre globe, sur les lois qui le régissent, et enfin sur les différentes catastrophes qu'il a éprouvées, et dont l'histoire fabuleuse de l'antiquité nous a transmis quelques lueurs, on se persuadera alors facilement que nos observations, dirigées vers ces objets, ne pouvoient manquer d'être très-intéressantes.

Nous étions depuis quatre mois à Candie; nous étions partis de Paris depuis deux ans, et nous ne recevions aucune nouvelle du gouvernement. Nous crûmes qu'il falloit renoncer à nos premiers projets. Jaloux cependant d'employer notre temps le plus utilement possible, nous résolûmes de porter nos pas en Ægypte, de parcourir cette contrée si féconde en observations, aussi intéressante pour le politique et l'homme d'état, que pour le philosophe, le naturaliste et l'antiquaire.

La situation des Français en Ægypte étoit extrêmement pénible : leur commerce étoit interrompu; ils étoient avanisés au Caire; quelques-uns d'eux avoient été maltraités par le gouvernement; le consul de la République ne jouissoit d'aucune considération. Notre premier soin fut d'étudier le gouvernement monstrueux des Mameluks, leurs forces, leurs mœurs; de considérer les revenus de l'Ægypte, son commerce actuel, celui dont elle seroit susceptible sous un gouvernement juste et éclairé. Nous observâmes les ports d'Alexandrie, la rade d'Aboukir, le Delta, le cours du Nil, sa crue

crue périodique, les canaux que l'insouciance des Mameluks a laissé combler, les monumens que l'orgueil des rois a fait élever, et ceux qu'un devoir religieux a fait construire. Nous portâmes en même temps nos regards sur les productions naturelles de l'Ægypte, sur celles que la culture peut y introduire, sur la fertilité de son sol, sur les maladies auxquelles les habitans sont exposés. Nous recherchâmes la cause des vents périodiques. Nous examinâmes enfin si la peste, cette maladie si prompte et si terrible, prend sa source en Ægypte, comme quelques voyageurs l'ont avancé, ou si elle n'y est qu'accidentelle et épidémique.

Notre récolte en histoire naturelle avoit été très-abondante : nous eûmes occasion de faire passer au jardin national des plantes une troisième caisse de graines de l'Archipel, de Candie et de l'Ægypte.

En germinal an 3, nous reçûmes des lettres de l'envoyé extraordinaire, par lesquelles il nous invitoit à quitter l'Ægypte et à revenir sur les rives du Bosphore, parce que le temps étoit enfin arrivé de mettre à exécution les plans que nous avions formés. Des régions plus orientales, nous disoit-il, vous appellent, et je désirerois que nous conférassions encore ensemble avant que vous y pénétrassiez.

Il y avoit sous le même pli deux lettres du citoyen Desforgues, ministre des affaires étrangères : l'une étoit une copie de celle que le ministre écrivoit au citoyen Descorches, dans laquelle il lui

demandoit un rapport des sommes que nous étions dans la nécessité de dépenser pour remplir dignement notre mission. Il l'autorisoit à nous fournir, à compte de notre traitement, ce dont nous avions besoin, à nous procurer les guides et indicateurs que notre mission exigeoit, à nous obtenir les documens indispensables pour nos recherches et nos observations. Il termine sa lettre en disant: « Dans tous » les cas, ces deux observateurs de la nature te » seront subordonnés; ils te rendront compte de » toutes leurs opérations, et tu me feras parvenir, » à la fin de chaque mois, les résultats de leurs » observations sur les arts, les sciences, l'his- » toire naturelle, le commerce et la politique, » afin que je puisse faire valoir leur zèle, leurs » travaux et leurs découvertes auprès du Conseil » exécutif. » Par l'autre, le ministre nous donne avis qu'il invite le citoyen Descorches à lui faire un rapport sur les dépenses ordinaires auxquelles nous sommes assujettis. Il finit en nous disant de remettre notre soumission par écrit au citoyen Descorches, de nous conformer aux dispositions contenues dans la lettre qu'il lui écrit.

Nous nous sommes empressés de nous conformer tant aux ordres du ministre qu'à ceux de l'envoyé. Nous fîmes passer notre soumission : nous terminâmes nos observations au Caire et aux environs, et nous nous rendîmes assez promptement à Alexandrie. Nous partîmes de ce port le 11 floréal, et nous arrivâmes à Constantinople, après quarante-huit jours de navigation. Nous eûmes la satisfac-

tion de mouiller aux îles de Rhodes et de Léro, que nous n'avions pas encore vues. Une voie d'eau nous obligea de passer huit jours à la première : nous en passâmes autant à la seconde, à cause des vents du nord.

Pendant cet intervalle, le citoyen Descorches avoit été remplacé par le citoyen Verninac. Nous remîmes à celui-ci un aperçu de nos opérations depuis notre arrivée dans le Levant, un état des sommes que nous avions touchées, et un mémoire détaillé sur la position des Français en Ægypte, sur le gouvernement des Mameluks, sur les produits et revenus de ce pays, sur la culture de ses terres, sur son commerce ; enfin sur les améliorations dont ce pays seroit susceptible. Ce mémoire étoit terminé par les réflexions que faisoit naître l'ordre que le citoyen Descorches avoit donné au consul et aux Français du Caire, de venir provisoirement à Alexandrie se mettre sous la protection des caravelles du grand-seigneur, et y attendre des circonstances plus favorables pour que le consul pût aller reprendre ses fonction au Caire, et les négocians, leurs opérations de commerce.

Nous adressâmes au jardin national des Plantes une quatrième caisse de graines de l'Ægypte, de Rhodes, de Léro et du canal des Dardanelles, ainsi qu'un Ichneumon vivant que nous élevions depuis quatre ou cinq mois.

La Perse, livrée aux horreurs de la guerre civile, depuis les derniers règnes des Sophis (la famille des Sephévi), faisoit espérer un règne florissant sous

un roi qui venoit de triompher de tous ses rivaux, et les avoit successivement détruits. L'occasion étoit donc favorable pour voyager dans ce pays intéressant sous tous les rapports. Le citoyen Verninac nous accorda la totalité de notre traitement, nous autorisa à prendre un drogman, nous munit d'une lettre pour le premier ministre du roi de Perse, d'une autre pour le pacha de Bagdat, et nous donna en même temps diverses instructions, tant verbales que par écrit.

Au moment de notre départ, la Porte étant dans l'intention de faire construire, dans le port de Constantinople, un bassin sur le modèle de celui de Toulon, des négocians arméniens voulurent nous engager à leur faire part de la découverte que nous avions faite d'une excellente qualité de pozzolane, en nous offrant une somme de trente mille piastres. Nous étions dans le Levant aux ordres de la République : nous ne crûmes pas devoir traiter avec des Arméniens, au sujet de nos découvertes, sans prévenir l'envoyé de la république. Le citoyen Verninac, dont l'intention étoit de faire construire ce bassin par des ingénieurs français, nous invita à rejeter les offres des Arméniens, promettant de nous faire indemniser plus avantageusement par la Porte ; et sans perdre de temps, il envoya le premier drogman de la légation auprès d'elle, pour l'instruire de notre découverte, et lui offrir nos services. La Porte parut accepter ces offres avec reconnoissance : elle demanda aussitôt une note à ce sujet ; nous nous empressâmes de lui faire passer un mémoire

dans lequel nous disions avoir découvert des pozzolanes de qualité inférieure sur le canal de la mer Noire, aux îles des princes et à diverses îles de l'Archipel, et des pozzolanes d'une qualité supérieure, pour le moins égale à celle de l'Italie, dans l'île de Santorin. Le mémoire étoit terminé par quelques détails sur la manière d'employer les unes et les autres.

En recevant ce mémoire, les ministres de la Porte dirent au drogman, que les Arméniens avoient demandé, pour cette découverte, soixante mille piastres, au lieu de trente qu'il nous avoient offertes : ils ajoutèrent qu'ils n'oublieroient jamais le service que nous leur rendions, et que leur reconnoissance seroit sans bornes, si nous pouvions effectuer notre promesse. Nous avons vu à ce sujet deux fois le Chélibi-effendi, et deux fois ce ministre nous a fait espérer que la Porte reconnoîtroit, d'une manière digne d'elle, la découverte importante dont nous voulions bien lui faire part.

Nous étions cependant sur le point de partir pour la Perse : déja nos préparatifs étoient faits ; nous cherchions déjà une caravane pour Diarbékir, lorsque la Porte exigea que nous fussions aux îles de Santorin, de Milo et de l'Argentière ; que nous lui fissions passer quelques sacs de pozzolane, afin de faire les essais préalables. Elle nolisa un navire français, et nous donna un chiaoux, pour nous accompagner et apporter des échantillons. Nous fûmes obligés de passer à Mételin, pour prendre du capitan pacha, alors mouillé à cette île, les firmans qui nous étoient nécessaires.

Les habitans de Santorin, effrayés de cette découverte, et craignant que le gouvernement ottoman ne fît faire l'extraction de cette terre à leurs dépens, et n'envoyât des officiers turcs dans leur île, s'assemblèrent, tant pour exécuter les ordres du grand-seigneur, que pour aviser aux moyens de parer le coup qui les menaçoit. Ils crurent n'avoir rien de mieux à faire que d'envoyer les primats chez l'évêque latin, où nous étions logés, afin de nous offrir un présent si nous voulions dire à la Porte que nous n'avions rien découvert dans cette île. Nous rejetâmes les offres de ces primats, et nous fîmes passer plusieurs sacs de pozzolane d'excellente qualité, extrêmement abondante et très-facile à extraire. Nous nous reposâmes sur le citoyen Verninac pour l'indemnité qui nous avoit été promise, et que nous croyons mériter, par l'importance de la découverte, par le rejet de l'offre des Arméniens, par les peines, les dangers et les retards que nous éprouvâmes.

L'île de Mételin, presqu'entièrement volcanique, est remarquable par sa grande fertilité, par ses vastes ports et par ses eaux minérales chaudes. L'Argentière, connue autrefois sous le nom de Cimolus, est entièrement volcanique. Nous avons remarqué avec plaisir, que la terre cimolée qu'elle fournit en abondance, n'est qu'une décomposition lente et graduelle des porphires, occasionée par des feux souterrains. J'apporte des échantillons de tous les états par où passe cette terre; cette observation intéressera sans doute les minéralogistes, et fera connoître l'origine d'une substance si peu connue jusqu'à présent. L'île de Milo est

tout à fait volcanique : elle présente un vaste port sur les bords duquel jaillit une source d'eau chaude alumineuse ; une grotte très-chaude, où se forme l'alun de plume, un volcan en activité ; et une prodigieuse quantité de catacombes. Enfin, l'île de Santorin est remarquable par les changemens qu'un volcan y a opérés, par l'affaissement d'une grande partie de l'île, d'où est résulté une espèce de port de plus de deux lieues d'étendue, du fond duquel sont sorties trois îles, à des époques connues. Le déchirement occasioné par l'affaissement presque circulaire d'une partie de l'île, présente diverses couches de matières volcaniques, parmi lesquelles on remarque diverses pozzolanes. Celle que nous avons envoyée à Constantinople, et dont j'ai des échantillons, pourra servir un jour aux constructions maritimes que les Français jugeront sans doute convenable de faire en Ægypte, lorsqu'ils y seront établis solidement.

Nous touchâmes pour la seconde fois à Rhodes : delà nous vîmmes à Barut ; nous passâmes ensuite à Seide, dans l'intention de nous rendre à Damas, afin de profiter du départ d'une caravane pour Bagdat, ainsi qu'on nous l'avoit fait espérer ; mais la caravane étoit partie depuis long-temps ; ce qui nous obligea de revenir sur nos pas, et de prendre la route d'Alep. Nous ne voulûmes pas quitter la côte de Syrie, sans payer à Tyr le tribut d'admiration que cette ville mérite à si juste titre.

Comme la route de Lataquie à Alep n'est jamais sûre, nous attendîmes quelques jours le départ d'une

caravane. Pendant ce temps nous fîmes passer au jardin national des plantes une cinquième caisse de graines des îles que nous venions de parcourir, et des côtes de la Syrie. A notre arrivée à Alep, nous nous occupâmes de la position des Français dans cette ville : nous recueillîmes des notions, tant sur le commerce des Européens que sur celui des habitans, et nous envoyâmes au citoyen Verninac un mémoire à ce sujet. Nous fîmes diverses observations d'histoire naturelle et de géogonie : nous nous procurâmes divers oiseaux et quelques quadrupèdes, après quoi nous partîmes vers la fin de l'hiver, à la suite d'une caravane. Nous passâmes par Orfa, Merdin, Nissibis et Mossul, et nous arrivâmes à Bagdat sans accident.

Ce voyage fut très-intéressant ; car, indépendamment d'une grande quantité d'objets que nous recueillîmes, d'observations que nous fûmes occasion de faire, nous fûmes surpris de voir un pays extrêmement fertile, et cependant presque tout désert, souvent volcanique, présentant à chaque pas des traces d'anciennes villes. Nous traversâmes l'Euphrate et le Tigre sur de mauvais bateaux de bois, et deux rivières qui descendent des montagnes du Curdistan, sur des bateaux formés d'un assemblage d'outres enflées. Je ferai connoître, avec quelques détails, ce moyen simple de traverser les rivières, parce qu'il pourroit être employé utilement en Europe, à cause de la facilité de transporter, à peu de fraix, une grande quantité d'outres, de les enfler dans un moment, de les lier solidement ensemble par le moyen de bran-

ches d'arbres, et de faire traverser les plus grands fleuves, sans danger, à une armée entière.

A notre arrivée à Bagdat, le pacha étoit dangereusement malade. Deux médecins persans qu'il avoit auprès de lui, avoient prononcé son arrêt de mort. Son astrologue avoit lu dans les astres la sentence fatale ; déjà le Kiaya pacha et quelques grands intriguoient : les janissaires prenoient déjà les armes afin de vendre leurs services. Les Arabes du désert et de la Mésopotamie n'attendoient que l'instant de cette mort, pour piller les caravanes et dépouiller les voyageurs. La ville étoit menacée d'un soulèvement général. Le commerce étoit suspendu : nous ne pouvions continuer notre route. Le pacha nous fit prier de lui donner nos soins, en attendant notre départ pour la Perse : nous ne crûmes pas devoir nous refuser à ses désirs. Nous eûmes la satisfaction de rétablir, dans quelques jours, sa santé. Dès cet instant, tout rentra dans l'ordre ; le Kiaya seul paya de sa tête les démarches qu'il avoit faites pour se mettre à la place de son bienfaiteur. Le pacha nous témoigna sa reconnoissance, nous fit présent de beaux chevaux arabes, nous donna des lettres de recommandation pour le khan de Kermancha et pour les ministres du roi de Perse.

Nous ne perdîmes pas un moment pour nous procurer nos vêtemens persans, et ce qui nous étoit nécessaire. Nous partîmes le 27 floréal l'an 4, avec le regret de laisser en arrière une boîte contenant divers bijoux très-riches, destinés à des présens pour la cour de Perse, que l'envoyé extraordinaire de

la République à Constantinople devoit nous envoyer.

La chaleur habituelle de Bagdat en été, pendant quelques heures de la journée, est de 35 à 36 degrés : le thermomètre étoit déjà à 30 le 27 floréal, jour de notre départ. Nous fûmes témoins d'un phénomène qui nous explique l'origine et la cause de ce vent rare et passager qui asphyxie l'homme et les animaux, qui ne prennent pas les précautions convenables pour se garantir de ses effets.

A notre arrivée à Kermanchan, première ville de la Perse, nous nous présentâmes au khan ; nous lui fîmes part de l'objet de notre voyage, et nous lui remîmes la lettre du pacha de Bagdat. Le Khan nous questionna beaucoup sur les différens états de l'Europe qu'il connoissoit bien peu, sur nos mœurs, nos usages : il s'étendit davantage sur les pays de l'empire ottoman que nous avions parcourus, et notamment sur Bagdat, parce que c'est la ville auprès de laquelle sont conservés les cendres d'Ali ; il donna ordre à un de ses officiers de nous accompagner jusqu'à la cour, et nous fit délivrer les passe-ports qui nous étoient nécessaires. Nous arrivâmes à Téhéran le 13 prairial ; nous apprîmes que le roi et ses ministres étoient partis depuis le commencement du printemps pour une expédition que l'on soupçonnoit avoir pour objet la conquête de tout le Korassan.

Je fus enchanté de l'idée d'entreprendre ce voyage : je regardois comme une circonstance très-heureuse, que le roi se trouvat à la tête d'une armée dans

la province la plus intéressante de la Perse, dans laquelle aucun voyageur européen n'a pénétré, celle qui fournit les plantes les plus remarquables, la plupart des drogues qui nous viennent des contrées orientales; mais le citoyen Bruguière étoit malade depuis long-temps, et menacé d'une dissenterie. Le drogman lui-même étoit incommodé : ils ne manquèrent pas de bonnes raisons pour me dissuader de ce voyage. On ne sait pas d'une manière positive, disoient-ils, où se trouve le roi : les abords de l'armée sont dangereux dans ce pays, parce qu'on est dépouillé et même tué avant d'être connu et protégé. Il nous faut plus d'un mois pour nous rendre au Korassan, et le roi doit en être de retour dans moins de deux. Ces raisons ne détruisoient pas les avantages qui devoient résulter de ce voyage pour l'histoire naturelle, la géographie; mais je fis réflexion que la santé de mon collégue s'affoiblissoit de jour en jour, et qu'il étoit hors d'état de supporter les fatigues d'un pareil voyage, dans la saison la plus chaude de l'année. Il falloit traverser le Mazandaran, pays chaud, marécageux et très-mal-sain. Le drogman, d'ailleurs, se refusoit à nous suivre. Il fut donc convenu d'attendre le roi aux environs de Téheran, afin de mettre à profit la saison propre aux recherches de l'histoire naturelle, à la récolte des graines, et pour que le citoyen Bruguière rétablît plus facilement sa santé.

Il fallut négocier et faire quelques sacrifices pécuniaires pour obtenir la permission de sortir de la ville, et aller s'établir dans un village au pied du

mont Albours. Téheran renfermoit des ôtages de toutes les grandes villes de l'empire, que Mehemet y avoit fait venir pour sa sureté : de sorte qu'on entroit librement dans la ville, mais on ne pouvoit en sortir sans une permission expresse du gouverneur. Celui-ci ne manqua pas de profiter d'une si belle occasion pour nous forcer à répandre de l'argent autour de lui. Comme nous prévoyions que les présens, laissés en arrière, pouvoient retarder et même ne pas nous parvenir, nous avions cru prudent de ne pas les annoncer. Nous pouvions, à la vérité, offrir au gouverneur une montre ou quelques armes; mais alors nous contractions l'engagement de faire d'autres présens à ses principaux officiers; et à l'arrivée du roi, n'ayant rien d'assez beau à offrir à ses ministres, et nos présens étant retenus à Bagdat, sous prétexte que les routes n'étoient pas sures, nous aurions été taxés d'imposteurs, et nous aurions perdu la confiance que notre conduite a dû nécessairement inspirer.

Le roi, après s'être emparé de Mesched et de tout le Korassan, après avoir détruit Charok-Cha, dernier rejeton de Thamas-Kouli-Khan, et avoir enlevé ses trésors, revint à Téheran : il fit son entrée dans cette nouvelle capitale, le 4e. jour complémentaire de l'an 4. Deux jours après, nous eûmes une audience du premier ministre de laquelle nous eûmes lieu d'être satisfaits. Nous cultivâmes l'amitié du premier secrétaire, homme actif, entreprenant, judicieux, et aussi instruit qu'on peut l'être en Perse; nous lui parlâmes du nouveau gouvernement établi

en France ; nous lui fîmes connoître en même temps ses ressources, sa population, ses triomphes et sa puissance. Nous avons appris de lui des détails intéressans sur les mœurs, la religion et le gouvernement des Persans, ainsi que l'histoire circonstanciée des troubles qui désolent ces malheureuses contrées depuis le détrônement de Cha Hussein, et sur-tout depuis le mort de Nadir Cha.

Le 12 vendémiaire nous obtîmmes du ministre une audience de congé, et quelques jours après son premier secrétaire nous expédia la lettre adressée à la République française, dont nous fîmes passer sur le champ une copie, et dont j'ai présenté l'original au directoire.

Nous nous empressâmes de compléter nos observations, et de revenir à Bagdat. Nous voyions déjà s'élever l'orage qui vient encore de plonger ce malheureux pays dans les horreurs de la guerre civile. Nous quittâmes Teheran le 23 vendémiaire an 5, et nous prîmes la route d'Ispahan. Nous avions fait une ample moisson en objets d'histoire naturelle et en médailles. Nous avions recueilli des notions assez exactes sur la population, les revenus et les forces de la Perse ; sur ses dernières révolutions, sur son commerce. Notre voyage eût cependant été incomplet, si nous n'avions pas vu l'ancienne capitale de l'empire et le siége des Sophis. Nous séjournâmes un mois à Ispahan, et nous arrivâmes à Bagdat le 20 frimaire.

Quelques voyageurs européens ont parcouru la Perse, et nous ont donné des relations plus ou moins

exactes de cet empire. On nous a fait connoître l'industrie et le commerce des Persans : on nous a beaucoup parlé de la religion des sectateurs de Mahomet : on a décrit les palais et les jardins de Cha Abbas et de ses successeurs, ainsi que les édifices publics d'Ispahan. Malgré cela, l'histoire des troubles de la Perse depuis la mort de Nadir Cha, les changemens dans les mœurs, l'industrie et l'agriculture qu'ont dû y opérer plus de 60 ans de guerres intestines, la formation d'un nouvel empire plus puissant que la Perse, qui s'étend du Candahar à Cachemire, de Caboul au Mogol, et comprend les rives fertiles de l'Indus; tout cela ne peut manquer de donner un nouvel intérêt à une nouvelle narration. Quand aux productions naturelles, on verra par les différens objets que je ne tarderai pas de publier, combien elles sont peu connues, et combien la plupart sont intéressantes et curieuses.

La Perse est un pays élevé, couvert de neige en hiver, depuis la mer Caspienne jusqu'à Ispahan, sec et très-chaud en été. Il est mêlangé de montagnes très-hautes et de vastes plaines, la plupart incultes. Ce qui doit étonner le voyageur, c'est que dans presque tout cet empire, on n'obtient aucune production sans arrosement : le blé, la vigne, n'y croissent que par le moyen de l'eau. On n'y voit aucun arbre, aucun arbrisseau, à moins qu'il n'y soit planté, élevé et arrosé de la main de l'homme. L'eau est par-tout nécessaire, et cependant ce pays, manque naturellement d'eau. Il a fallu que l'in-

dustrie des habitans y suppléât par des canaux souterrains qui amènent les eaux de toutes parts, et les font aboutir à un centre ou réservoir commun; ensuite en ménageant la pente, ils se procurent une source auprès de laquelle ils forment une habitation plus ou moins considérable, suivant que l'eau, plus ou moins abondante, permet une plus ou moins grande culture.

Quoique blessé à six journées de Bagdat par une troupe de Curdes, en secourant mon collégue, qui alloit tomber entre leurs mains, je ne fus pas moins en état, au bout de quelque temps, de continuer notre route; mais le citoyen Bruguière, dont les jours avoient presque toujours été menacés en Perse, et dont la santé étoit encore chancelante, ne put s'y résoudre de long-temps. Près de six mois s'écoulèrent sans qu'il me fût possible de l'engager à reprendre la route de notre patrie. Plusieurs fois, aux approches de la belle saison, je l'ai menacé de le quitter, mais je n'aurois jamais pu m'y résoudre, parce que ma conscience n'auroit pas cessé de me faire des reproches si, après mon départ, mon collégue avoit terminé sa carrière loin de son ami, loin de son compagnon de voyage.

Pendant le séjour que j'ai fait à Bagdat pour attendre l'entier rétablissement de la santé du citoyen Bruguière, je me suis occupé à ramasser divers matériaux pour l'histoire de notre voyage. J'ai vu les ruines de Séleucie, de Ctésiphon, la place qu'occupoit jadis la fameuse Babylone, les tours dites de Nemrod, que le temps et les hommes n'ont

pu entièrement détruire, et qui excitent encore l'admiration des voyageurs.

J'avois observé, en Ægypte et en Syrie, les Arabes, cette nation singulière dont les voyageurs ont si diversement parlé : j'avois étudié leurs mœurs, leurs usages, la forme de leur gouvernement. Il me restoit à vivre parmi eux, à voyager avec eux, à fréquenter leurs tentes, et recevoir, de leurs mains, une nourriture simple, frugale et saine.

Les circonstances m'ont forcé à exercer la médecine à Bagdat : j'ai volontiers profité de cette occasion pour voir l'intérieur des habitations musulmanes, pour connoître les harems et les femmes qui y sont enfermées. Aucun voyageur peut-être n'a pu recueillir, à leur égard, autant d'anecdotes aussi singulières.

Nous partîmes de Bagdat le 12 floréal, avec une caravane destinée pour Alep. Nous restâmes pendant soixante-cinq jours sur les bords de l'Euphrate et dans le désert, occupés à préparer des plantes, ramasser des insectes, écorcher des oiseaux et des quadrupèdes, et observer les Arabes, le climat, le sol et les productions de ces contrées. Nous séjournâmes peu de temps à Alep; ce fut là que nous trouvâmes une lettre du citoyen Aubert-Dubayet, par laquelle, après les éloges qu'il crut devoir donner à notre conduite, il nous invitoit à retourner en France par le plus court chemin.

L'invitation de l'ambassadeur de retourner en France étoit bien conforme à nos désirs; mais il étoit indispensable de passer à Constantinople. Pouvions-nous

vions-nous laisser en arrière une collection éparse, le fruit de cinq années de travaux et d'observations, exposée aux dangers de la mer et aux dilapidations? N'est-il pas certain que des objets d'histoire naturelle, presque tous périssables, doivent être soignés, aux quarantaines, par des mains accoutumées à les manier? que des manuscrits peuvent facilement être enlevés? Nous avions des caisses chez un négociant à Constantinople, et dans une des chambres du palais de l'ambassade. Il y en avoit un grand nombre à Scio. Quelques-unes étoient à Lataquie. Nous regardions comme un devoir de tout réunir et de tout apporter nous-mêmes à Paris, afin qu'on pût juger, à notre arrivée, si nous avions rempli les vues du gouvernement, et si nous n'avions pas trompé l'attente des savans.

Nous écrivîmes à l'ambassadeur pour lui faire part des motifs qui nous faisoient prendre la route de Constantinople. Nous écrivîmes en même temps aux consuls de Tripoli et de Chypre, les priant de nous informer du premier navire qui feroit voile pour l'Archipel, après quoi nous nous rendîmes à Lataquie, où nous ne trouvâmes qu'un mauvais navire vénitien, sur lequel le consul ne nous conseilla point de nous embarquer, parce que depuis peu les Algériens avoient insulté le pavillon de cette république expirante. Nous prîmes alors le parti de venir à Chypre, de traverser cette île, quoique dans la saison la plus dangereuse; de nous rendre ensuite sur la côte de Caramanie, et de venir à Constantinople en traversant l'Asie mi-

neure. Ce voyage a été un des plus intéressans que nous ayons fait, tant par rapport à l'histoire naturelle, que par les notions que nous avons recueillies sur les mœurs des Turcs, dans un pays peu connu, peu fréquenté, et cependant si intéressant.

Nous arrivâmes à Constantinople au commencement de brumaire. Nous serions partis sur la *Sérieuse* quelque temps après, si nos caisses de Scio, et celles que nous venions de laisser en Chypre, fussent arrivées. L'ambassadeur s'occupoit de notre départ sur la *Brune* pour Athènes et Corfou, lorsque la mort est venu le frapper. Depuis lors tous nos efforts pour trouver une embarcation sûre et directe pour la France ayant été inutiles, nous crûmes que nous serions à l'abri de tout danger, et exempts de tout reproche, en traversant l'isthme de Corinthe, et venant à nos îles du Levant. Il étoit sans doute bien important, pour nous, de ne pas tomber entre les mains des Anglais répandus dans la Méditerranée : il nous eût été bien douloureux de voir nos ennemis profiter de nos travaux, et recueillir le fruit de nos veilles et de nos fatigues.

Nous écrivîmes au citoyen Carra Saint-Cyr, chargé d'affaires de la république près la Porte ottomane, pour lui faire part de ce projet, obtenir son approbation, lui demander quelques secours pécuniaires, et lui faire arrêter l'état des sommes que nous avions touchées depuis notre arrivée dans le Levant. Nous reçûmes la réponse que nous désirions, et que dictoient les circonstances dans lesquelles nous nous trouvions.

Il n'est pas peut être inutile de dire que nous avions rappelé depuis long-temps à la Porte le service que nous lui avions rendu relativement aux pozzolanes, service qu'elle crut peut-être acquitter par la lettre flatteuse que le Reys Effendi nous chargea de remettre au ministre des relations extérieures, accompagnée d'un présent de deux mille piastres. Nous aurions certainement refusé, de tout autre gouvernement, une somme si modique, si peu proportionnée à nos peines, à nos dépenses, à l'importance de la découverte, et sur-tout si au dessous des promesses qu'on nous avoit faites : mais un gouvernement si peu susceptible de procédés honnêtes et généreux n'auroit pas senti le motif de notre refus.

Nous partîmes de Constantinople avec un vent très-favorable, le 11 prairial, sur un bâteau turc que nous venions de noliser. Nous touchâmes au second château des Dardanelles, à divers points de la Troade ; nous parcourûmes, pour la seconde fois, cette fertile contrée ; nous nous rendîmes sur le sol de l'antique Troie ; nous vîmes les sources du Scamandre ; nous côtoyâmes les rives du Simoïs, de là nous vînmes voir les ruines de la Troie d'Alexandre. Nous nous arrêtâmes une demi-journée à Ipsera : nous descendîmes au cap Sunium pour voir les restes du temple de Minerve, et nous arrivâmes à Athènes le 17 du même mois ; nous n'avons pas resté vingt jours à cette ville, qui offre encore tant de beaux monumens, qui rappelle de si grandes choses ; je rapporte le plan de la ville ancienne et moderne, fait par Fauvel, et celui de Marathon, que j'ai tracé

sur les lieux ; j'ai recueilli des notions sur l'état actuel d'Athènes et de ses environs, pour la comparer à ce qu'elle fut autrefois. J'ai vu le mont Hymette, les carrières de marbre du Pentelique, les villes d'Éleusis et de Mégare. Nous avons passé les détroits de Salamine où les flottes perses furent détruites, et nous sommes venus traverser l'isthme pour nous embarquer de nouveau sur le golfe de Lepante, d'où nous nous sommes rendus à Patras.

Il étoit temps de terminer nos observations sur l'empire ottoman, et de quitter ces contrées, maintenant barbares, jadis le siége des arts, des sciences, de la philosophie. Il étoit temps de nous trouver sous l'égide de la République. Nous sommes arrivés à Corfou le 26 messidor, après avoir touché à Céphalonie, Ithaque et Parga. Notre quarantaine fut de 21 jours ; elle n'étoit pas encore terminée, que nous songions à continuer notre route par l'Italie, malgré l'embarras d'une collection considérable, lorsque le citoyen Comeyras, commissaire général du directoire, arriva. Nous nous adressâmes aussitôt à lui pour lui demander les moyens d'arriver jusqu'à Ancone. Il nous fit espérer, pendant quelque temps, qu'il nous remettroit une demi-galère de la République ; et en attendant, je parcourus l'île et les environs, tantôt seul et tantôt avec mon collègue, pour prendre des renseignemens sur les productions naturelles de ces contrées, sur l'état de l'agriculture et sur les améliorations qu'on y pourroit faire, sur l'état des rades et ports, sur les bois de construction de l'Epire, sur le commerce

de ces pays, sur les mœurs et les opinions de ces nouveaux Français. Je remis au citoyen Comeyras, les 6 et 19 fructidor, deux mémoires qui font suite l'un de l'autre, pour être transmis au gouvernement.

Nous partîmes sur la frégate la *Brune*, le 23 du même mois, pour Butrento, où nous passâmes la journée, et nous arrivâmes à Ancone le deuxième jour complémentaire. C'est là que mon collègue, presque toujours maladif et souffrant depuis notre voyage en Perse, a terminé sa carrière le 11 vendemiaire, d'une fièvre maligne, résultat de ses fatigues. Il laisse une famille dans le besoin, qu'il est inutile sans doute de recommander à la bienveillence et à la justice du gouvernement.

J'ai rapporté de ces voyages une collection considérable en plantes et graines, en quadrupèdes, oiseaux, reptibles, poissons fluviatiles, insectes, coquilles, minéraux; en médailles, pierres gravées et autres objets d'antiquité. J'ai quelques idoles et momies d'Ægypte, un choix de drogues simples, la plupart inconnues; une suite de médicamens employés en Perse; enfin quelques manuscrits rares et précieux. Je viens de remettre, au jardin national des plantes, des graines de la Perse, de la Mésopotamie, du désert de l'Arabie, de la Syrie, de Chypre, de l'Asie mineure, de la Grèce, pour y être semées et cultivées. Déjà un grand nombre de celles que nous avons précédemment envoyées ont levé et prospéré.

MÉLANGES.

Stirps quasi fataliter nata ad instauranda vel fovenda studia. JUSTE-LIPSE.

BIBLIOTHÈQUE BRITANNIQUE, ou Recueil, extrait des ouvrages anglais, périodiques et autres; des Mémoires et Transactions des Sociétés et Académies de la Grande-Bretagne, d'Asie, d'Afrique et d'Amérique, en deux séries intitulées LITTÉRATURE, ET SCIENCES ET ARTS, par une Société de gens de lettres.

LE citoyen *Magimel*, libraire à Paris, quai des Augustins; les citoyens *Manget* et *J. J. Paschoud*, libraires à Genève, distribuent l'INDEX d'un Journal qu'on ne sauroit trop faire connoître. Les personnes vraiment éprises de l'amour des lettres, des arts et des sciences, dans quelque pays que ce soit, liront avec intérêt cet *Index des principaux articles que renferment les 72 numéros de cette collection, formant ensemble déjà 21 volumes de 5 à 600 pages chacun.*

On peut dire qu'une *Bibliothèque britannique* étoit une idée heureusement conçue, et l'une des meilleures pour notre littérature française : je veux dire, d'avoir songé à y transporter les richesses les plus précieuses de la Grande-Bretagne; celles des

connoissances, des lumières, des talens, de l'esprit, du génie, etc. On aime à ajouter que ce projet de Bibliothèque britannique, heureusement conçu, nous avons l'avantage de le voir se réaliser, sous la plume de ses laborieux et savans rédacteurs, avec un véritable succès.

Les circonstances ne pouvoient guère être plus favorables. Dans un siècle, en effet, où les lettres, les arts et les sciences prennent un nouvel essor, élevé et rapide; où l'économie rurale et domestique s'est améliorée à un point qu'on avoit pensé jusqu'ici incroyable; où la physique et la chymie prêtent de nouvelles lumières à l'art de prolonger nos jours; où l'astronomie française et étrangère s'enrichissent mutuellement de leurs découvertes réciproques; où la politique, unie à la philosophie, travaille de concert à rendre les hommes meilleurs et plus heureux; où la politique éclairée et bienfaisante à la gloire des Howard, des Rumford et de quelques autres excellens philanthropes étrangers, s'élance aujourd'hui avec avantage dans une carrière autrefois trop abandonée (1); dans un temps où une

(1) On sent bien qu'on entend parler ici des prisons et des établissemens de bienfaisance, qui, sagement dirigés, contribuent tant à la prospérité d'un état, et assurent en même temps l'existence et le bonheur de la classe la plus malheureuse, et par conséquent la plus sacrée. Peu de personnes ignorent que les Anglo-Américains, nos cadets par l'âge, et à notre honte, nos aînés en politique, sont déjà parvenus à l'apogée de cette partie importante d'une excellente police. Ils ont su se créer des hospices de malfaiteurs, où, bientôt sages, laborieux et contens, ils viennent

multitude de découvertes et de machines les plus étonnantes et les plus utiles pour le commerce, pour l'agriculture, pour la physique, pour la chirurgie, etc. contribuent tous les jours à nous procurer les aisances et les agrémens de la vie, et en même temps à en éloigner les accidens les plus funestes; dans un siècle enfin où nous devons tant à un nombre de savans Anglais (2), tantôt nos maîtres, et tantôt nos émules ardens dans la recherche de la vé-

à bout, par leur conduite et par leurs travaux, de satisfaire à toutes les dépenses de la maison, sans être à charge au gouvernement. On ignore encore moins que le ministre de l'intérieur n'épargne ni recherches, ni soins, ni dépenses pour parvenir à ce but désirable. Dans cette vue, et par ordre du gouvernement, plusieurs hommes de lettres s'occupent à faire un corps complet de Mémoires traduits et extraits des meilleurs ouvrages étrangers, concernant cette partie essentielle des économies.

(2) On peut citer ici, entre beaucoup d'autres en différens genres : philosophie, politique, civilisation, etc. Francklin, Ad. Smith, le docteur Henri, Fergusson, Gibbon, Stewart, Edwards, Wittacker, Russel, Cartwright, Bentham, Aikin, Godwin, Bartram, Hodges, Gisbornes, Goldsmith, etc., etc. et dans les sciences et arts, Hamilton, Nicholson, Robertson, Fowler, Smeaton, Atwood, Bancroft, Walker, Home, Pearson, Graidon, Wales, Hutton, Churchman, Stanley, Edgeworth, Dixons, W. Falconer, J. Rotheram, J. Fisher, Hunter, Brown, Home, J. Huinghton, Th. Beddoes, Ingenhous, Rush, Read, Bligh, Roxburgh, Anderson, Saltonstall, J. Cullyer, Stigkney, sans rappeler ici quelques autres écrivains anglais non moins célèbres, qui vont se trouver nommés dans les quatre articles de l'*Index* qu'on va rapporter ci-après.

rité, des sciences et des arts : on conviendra que, dans de telles circonstances, ça été de la part des auteurs de cette Bibliothèque, une excellente idée de faire connoître en France et dans notre langue, toutes les meilleures productions de la Grande-Bretagne.

D'après un plan sagement combiné et suivi avec autant de zèle que de succès, depuis trois années, nous devons aux soins et aux veilles de cette excellente société, un nombre d'extraits bien faits, pleins de goût, souvent accompagnés de rapprochemens lumineux et les plus instructifs, et toujours d'une critique judicieuse et motivée des ouvrages les plus piquans en littérature, dans les sciences et les arts; en un mot, des livres en tout genre estimés les meilleurs par les Anglais, à mesure qu'ils ont paru dans la Grande-Bretagne, et même dans les pays de leur correspondance les plus éloignés; dans leurs colonies, en Amérique, en Afrique, dans l'Inde et ailleurs. La guerre n'a point arrêté le zèle de ces laborieux et savans rédacteurs britanniques; elle n'a point nui à leur correspondance, et il n'y a pas lieu de s'en étonner. Dans le dix-huitième siècle, les lettres ne doivent avoir d'ennemis que l'ignorance et la sottise: les savans dispersés dans tous les pays du monde, sont frères et ne forment qu'une seule république. Aussi la guerre et les armes se font gloire de respecter leurs personnes, leurs talens et leurs productions immortelles.

L'Index que nous annonçons de la Bibliothèque

britannique (3) la fera mieux connoître à ceux qui désirent s'en instruire, que n'auroit pu faire un *prospectus*. Le prospectus d'un ouvrage, d'un journal, n'est souvent qu'une annonce pompeuse, écrite avec art, et toute brillante de promesses qu'on ne pourra point remplir. C'est ici, au contraire, le tableau, le résultat fidele d'une série de travaux suivis et constans, durant trois années.

Cet *Index* nous offre en quatre pages in-8°. caractère petit-texte :

Neuf grands alinéa et sommaires du contenu de chacun des volumes *pour* la partie de LA LITTÉRATURE.

Neuf pour LES SCIENCES ET LES ARTS.

Trois pour L'AGRICULTURE.

Pour donner une idée du nombre, de la diversité et de l'utilité des matières déjà traitées dans cette précieuse collection, à ceux de nos lecteurs qui ne la connoîtroient point encore, avec les noms des auteurs anglais, la plupart célèbres, dont les articles sont extraits ; et pour le faire autant que les limites de ce journal peuvent le permettre, on se bornera à rapporter ici, entre les vingt-un sommaires ci-dessus désignés, trois seulement pris au hasard dans la partie des *Sciences et des Arts*, et un dans celle de l'*Agriculture*.

Sciences et Arts.

Premiére année, sixième volume. Description

(3) Qui se distribue *gratis* aux adresses ci-dessus indiquées.

d'un appareil pour les airs factices, par *Watt*, avec figures. — De la rotation des étoiles sur leurs axes, par *Herschel*. — Remarques sur les pierres tombées des nuages, par *King*. — Observations sur l'art de l'Imprimerie. — Sur les feuilles d'or, d'argent, etc. — Patente pour un étamage nouveau. — Globules de verre pour les microscopes. — Procédé nouveau pour le tannage. — Détail sur le thé et sa culture. — Détails sur l'opium tiré des pavots d'Angleterre, etc. — Recherches sur la cause des variations du baromètre, par *Kirwan*. — Essai sur la combustion, par madame *Fulhame* — Emploi médicinal des airs factices, par *Beddoes*. — Description de l'observatoire de Greenwich. — Sources chaudes dans l'île d'Amsterdam. — Agitation particulière observée dans les eaux d'un lac d'Ecosse. — Expériences et observations sur un froid remarquable, par *P. Wilson*. — Expériences et observations sur la nature du sucre, par *W. Cruickshank*. — Apparences singulières dans les prairies, par *J. Hutton*. — Cabestan nouveau. — Manière de changer un mouvement alternatif en rotatoire, par *T. Burgess*, avec figures. — Enduit pour préserver les bois, par *W. Pattenson*. — Lettre sur une comète. — Instrument nouveau pour mesurer les distances. — Méthode pratiquée à la Chine pour l'inoculation, etc.

Troisième année, septième volume. Expériences sur la force expansive de l'eau qui se gèle, par le major *Ed. Williams*. — Sur les recherches de physique expérimentale, par *Th. Percival*. — Expé-

riences et observations sur l'inégale réfrangibilité de la lumière, par *R. Blair*, avec figures. — Remarques sur l'astronomie des Bramines, par *J. Playfair*. — Expériences et observations relatives à l'analyse de l'air atmosphérique, etc. par *J. Priestley*. — Détail des souffrances d'un ouvrier mineur enseveli pendant plus de sept jours sans nourriture, etc. etc. par *Th. Percival*. — Considérations sur la faculté de perception des végétaux, par le même. — Histoire des deux cas de *Diabetes mellitus*, etc. par *R. Rollo* et *Cruickshanck*. — Lettre du docteur *Thompson* aux rédacteurs, sur la nature des marbres vomis par le Vésuve, etc. — Observations sur le genre d'insectes appelés Œstre, par *Bracy-Clark*. — De l'histoire naturelle de la vache, considérée comme fournissant du lait à l'homme, par *C. White*. — Observations sur le granit, par *J. Hutton*, avec des remarques, par *Desaussure*. — Expériences sur l'alliage de l'or avec l'étain, par *Alchorne*. — Description d'une terrine à vapeurs, avec figures. — Notice sur les principales fabriques du comté d'York. — Machine pour fabriquer les fers à cheval, par *W. Moorcroft*. — Machine propre à communiquer le mouvement, par *W. Bache*. — Détail sur l'établissement d'une école vétérinaire à Londres. — Mémoire sur les serpens à sonnettes, etc. par *B. S. Barton*, etc.

Même année, neuvième volume. Observations sur les effets de l'huile jetée sur l'eau, par le docteur *Mar. Watt*. — Suffrages britanniques favorables à la physique spéculative, par *Lesage*. — Mou-

vemens spontanés des mêches allumées et nageant dans un bassin d'huile, etc. par *P. Wilson.* — Essais sur le microscope, etc. par *G. Adams.* — Découverte de quatre nouveaux satellites de la planète d'Herschel, etc. par *W. Herschel.* — Solution d'un problème d'optique, par *Rittenhousen.* — Observations sur les tables trigonométriques des Bramines, par le docteur *Playfair.* — Sur l'état primitif du globe et la catastrophe qui lui a succédé, par *R. Kirwan.* — Recherches sur l'origine, etc. de la *petite vérole des vaches*, par *E. Jenner.* — Explosions et inflammations spontanées, par le citoyen *Morozzo.* — Observations et expériences sur la formation du fer, par *Smith.* — Détails sur les tourbes de Kincardine et Flanders, par *W. Ch. Tait.* — Description des rochers d'Ardersbach en Bohême. — Flore des champs, par *Théod. Martyn.* — Dissertation sur la physiologie des plantes, par le docteur *G. Bell.* — Disposition particulière dans les armes à feu inventées par *J. Wilson.* — Lettre du citoyen *Guyton* aux rédacteurs, etc.

Agriculture.

Seconde année, second volume. Un morceau préliminaire sur la vie agricole. — Observations sur la luzerne, par *A. Young.* — Expériences sur diverses races de brebis, par le même. — Expériences sur les effets du gypse comme engrais. — Annales d'*A. Young.* — Culture du Colza, par *Maxweil.* — Avantage d'un choix convenable de bestiaux, par *Kant.* — Comparaison du procédé du la-

bourage dans plusieurs lieux différens, par *A. Young*. — De la quantité de semence la plus convenable, par le même. — Transactions du département d'Agriculture. — Des perfectionnemens de l'agriculture dans le royaume, par *Wimpey*. — Questions et réponses sur la culture des choux-raves. — De l'agriculture de Wiltfhire. — Des charrues, et en particulier de la nouvelle charrue sans roues de M. Cook, par *J. Adam*. — Rapport sur les expériences des charrues, des laines et des troupeaux. — Des engrais. — Lettres sur la culture des terrains argileux. — De l'agriculture d'Yorkshire, par *Marschal*. — Propriété des feuilles des arbres. — Concours de labourage, etc.

Par rapport à la partie de L'AGRICULTURE, de cette science ancienne, et toujours nouvelle par le nombre des découvertes qu'on y fait tous les jours, science admirable qui fit long-temps les délices des plus grands hommes de l'ancienne Rome (4), il n'est pas inutile d'ajouter ici, que l'agriculture cultivée avec tant de succès en Angleterre, est traitée dans la *Bibliothèque britannique*, avec beaucoup de soin et d'etendue, par un cultivateur-pratique, et forme elle seule, pour l'année, un volume de 500 pages. C'est ici la substance de tout ce qu'on peut prendre d'applicable au sol et au climat de la France, dans le pays de l'Europe (on ne peut en disconvenir), où cet art est le mieux entendu.

On trouve dans cette Bibliothèque, l'extrait des *An-*

(4) Cincinnatus, Scipion, Caton, Virgile, Cicéron, etc.

nales du célèbre ARTHUR YOUNG, des journaux de *toutes les sociétés agricoles*, et des mémoires du DÉPARTEMENT D'AGRICULTURE, dont les travaux excitent aujourd'hui une juste émulation, et une sorte d'enthousiasme dans tous les pays du monde où l'agriculture est cultivée et honorée, comme le PREMIER de tous les arts; je veux dire comme le plus ancien, le plus nécessaire, le plus riche et le plus essentiel dans tout gouvernement bien administré.

Chaque mois offre un tableau d'observations météréologiques extrêmement complètes, faites trois fois dans le jour, et d'après un plan absolument neuf, dirigé sur-tout vers l'observation des phénomènes qui influent sur la végétation, et par conséquent sur l'agriculture.

Un tableau comparatif des poids et des mesures, soit linéaires, soit de capacité, en Angleterre et en France, accompagne le premier volume de chaque *série*.

On a placé par-tout où on les a jugées nécessaires, pour faciliter l'intelligence du lecteur, des planches en taille-douce en regard du texte, qu'elles expliquent et développent en quelque sorte.

La partie de la LITTÉRATURE n'est pas moins riche en articles britanniques les plus intéressans : elle nous offre, depuis trois années, les extraits des principaux ouvrages de morale, d'économie politique, d'histoire, d'antiquités, etc. des notices étendues des meilleurs romans, les annonces et les traductions partielles des pièces de théâtre, un nombre d'articles les plus piquans de biographie anglaise, les mélanges et

anecdotes propres à caractériser l'esprit de la nation ; enfin, les relations des voyages lointains, et les faits curieux, rassemblés en Asie, en Afrique et en Amérique, par les sociétés anglaises, formées dans la vue d'y recueillir les fruits les plus précieux pour le commerce, pour les sciences, les arts, etc.

Il paroît par mois un cahier de ce recueil, contenant soixante-douze numéros de huit à neuf feuilles d'impression chacun. Réunis, ces numéros forment par an sept volumes, *trois* de *littérature*, *trois* des *sciences et arts*, et *un d'agriculture.*

On s'adresse, soit pour souscrire, soit pour tout autre objet, relatif à cet ouvrage, directement à Genève, au citoyen Marc-Auguste Pictet, *professeur de philosophie, et membre des S. R. de Londres et d'Edimbourg, ou au citoyen F. G.* Maurice, *secrétaire de la société pour l'avancement des arts.*

Le prix de ce recueil est pour Genève, au bureau de la *Bibliothèque britannique*, et chez *Manget* et *J. J. Paschoud*, libraires, de 36 francs de France.

Pour Paris et les départemens, chez *Magimel*, libraire, quai des Augustins, 42 francs.

Pour l'Italie (rendu *franco* à Turin chez *Reycend*, libraire), 42 francs.

Pour l'Allemagne (rendu *franco* à Bâle au *bureau de l'expédition des Gazettes*, 39 francs.

Pour

Pour le Nord (rendu *franco* à Hambourg chez *Châteauneuf*, libraire), 42 francs.

Pour la Suisse (*argent de Suisse*), L. 26 francs.

Chacune des deux séries, intitulée *Littérature, Sciences et Arts*, prise à part, coûte la moitié des prix ci-dessus, avec trois francs en sus de cette moitié.

Chacune des trois années précédentes de ce recueil, demeure à l'ancien prix de 30 francs, pris à Genève.

Les savans auteurs de ce journal, membres de la société des arts de Genève, par cela seul, s'étoient déjà acquis des droits à la reconnoissance de leur pays, en y éveillant l'amour de l'étude et du travail, l'émulation et l'avancement des lettres et des arts les plus utiles. Aujourd'hui que ces patriotes distingués et chéris de leurs concitoyens, ont su, par cette nouvelle entreprise, transplanter avec succès sur notre sol français, les fleurs et les fruits britanniques les plus agréables et les plus précieux de la littérature et des sciences, par là ils ont ajouté à leurs premiers bienfaits, et ils ont bien mérité de toute la France. Mais ce qui a dû être du plus heureux augure pour la *Bibliothèque britannique*, et lui assurer d'avance un juste succès, c'a été de voir en tête, et pour guides, des savans associés à leurs utiles travaux, les PICTET, cette famille, depuis près d'un demi-siècle, particulièrement vouée au culte et à l'avancement des sciences, célèbre dans toute l'Europe, et à laquelle on peut justement appliquer ce

passage de Juste-Lipse : *Stirps quasi fataliter nata ad instauranda vel fovenda studia..* (5)

E. B.

(5) Nous n'ajouterons rien aux éloges donnés à si juste titre par le citoyen E. B. à cette utile collection de ces estimables auteurs. Nous avons eu le plaisir de voir personnellement à Paris l'un d'eux, le citoyen *Pictet*, qui se distingue autant par l'amabilité de son esprit et le charme de sa société, que par l'étendue de ses connoissances. Nous faisons des vœux pour que la *Bibliothèque britannique* ait toujours le succès qu'elle mérite par son importance et par la manière dont elle est rédigée, et nous nous estimerons heureux d'y avoir contribué en la faisant connoître davantage.

A. L. M.

POESIE.

ESSAI d'un Catalogue des Poëmes qui sont intitulés TEMPLE; *par M. SCHMID, professeur à Giessen* (1).

AU nombre des différentes fictions allégoriques dont les poëtes épiques, didactiques et dramatiques modernes se sont servis, une de celles qu'ils ont employées le plus souvent est la description d'un *Temple* idéal, pour présenter ainsi certaines idées sous un extérieur agréable. La magnificence des anciens temples que nous connoissons encore par des descriptions, leurs différens embellissemens, les statues des dieux, la pompe de leur culte divin, les prêtres, la foule de ceux qui y affluoient, soit pour sacrifier, soit pour adorer la divinité, tout cela donne au poëte épique ou didactique, occasion de l'employer pour son but, et de montrer dans l'exécution la fécondité de son imagination. Les temples que les anciens, et sur-tout les Romains, ont consacrés à des divinités allégoriques, contribuent beaucoup à donner un grand degré de vraisemblance au costume antique de ces fictions (2).

(1) Tiré d'un journal allemand intitulé *Allgemeiner litterarischer Anzeiger*, c'est-à-dire, *Indicateur littéraire universel*, qui paroît à Leipsic, et qui est composé d'environ dix feuilles par mois, grand in-4°. On peut s'abonner pour cette *Feuille*, à Paris, chez le citoyen Kœnig, libraire, quai des Augustins, n°. 18, à raison de 17 francs par an.

(2) M. Schmid prie tous les amateurs de la Bibliographie poétique, d'indiquer les omissions ou fautes que peut contenir ce catalogue.

I. Poëmes d'Auteurs français.

1. *Chapelle d'Amour*, dans le *Champion des Dames* de *Martin Franc*, qui a vécu vers 1447.

2. *Le Temple d'honneur et de Vertu*, par *Jean le Maire*, qui s'est fait connoître entre 1520 et 1540.

3. *Le Temple de Cupidon*, poëme descriptif de *Clément Marot*, mort en 1523. Il l'a écrit en 1515. Voyez *Œuvres de Marot. A la Haye*, 1731. T. 1, p. 158.

4. *Le Temple de Pierre Ronsard*, satyre faite en 1572 par quelques Calvinistes contre le poëte *Ronsard*, mort en 1585.

5. *Le Temple de la Mort*, poëme descriptif, qui se trouve parmi les poésies de *Philippe Habert*, mort en 1657.

6. *Le Temple de la Mort*, poëme descriptif, par *Pierre Patrix*, mort en 1671. On le trouve parmi ses poésies, qui sont dans le *Recueil de poésies choisies* de *Barbin*.

7. *Le Temple de la Paix*, opéra-ballet de *Quinault*, musique de *Lully*, en 1685. Voyez *Théâtre de Quinault*, 1739, t. 5; 1777, t. 6.

8. *Le Temple de l'Ennui*, prologue en prose, mêlé de chants, par *Lesage* et *Fuzelier*, 1716.

9. *Le Temple de l'Hymen*, opéra-comique en deux actes, par *Jacques Bailly*, 1725. Voyez son *Théâtre et Œuvres mêlées*, 1768, t. 3.

10. *Le Temple de la Mémoire*, opéra-comique en deux actes, par *Lesage*, *Fuzelier* et *d'Orneval*, 1725. Il a été traduit en allemand, Francfort et Leipsic, 1771, et on y a joint une notice historique sur les opéra-comiques.

11. *Le Temple du Destin*, opéra-comique en un acte, par *Jacques Bailly*, imprimé en 1725, mais joué déjà en 1716. Voyez son *Théâtre et Œuvres mêlées*.

12. *Le Temple de Gnide*, par *Charles Secondat*, baron de *Montesquieu*, mort en 1758; poëme en prose et en 7 livres, qui parut la première fois en 1725, et qui se trouve

dans toutes les éditions des œuvres de cet auteur, publiées depuis 1758. Le graveur *Lemire* publia le *Temple de Gnide*, entièrement gravé en taille-douce, et orné de 12 planches. En 1773 parurent, de ce poëme, deux versifications françaises, l'une de *Pierre-Charles Colardeau*, mort en 1776, et dont les *Œuvres* ont été publiées en 1793, en 3 volumes; l'autre de *Léonard*, qui parut ensuite aussi dans ses *Idylles et Poésies champêtres*, publiées en 1782.

On en a plusieurs traductions allemandes, publiées, 1°. à *Gotha* en 1750, avec celle du *Temple du Goût et de l'Amitié*, de *Voltaire*, sous le titre *Der Tempel der Liebe zu Gnidus, und Voltaire'ns Tempel des guten Geschmacks und der Freundschaft.* — 2°. A *Hambourg*, 1751, par *J. F. Camerer*, sous le titre *Der Tempel zu Gnidus, von dem Verfasser der persianischen Briefe in gebundener Rede, übersezt von J. F. Camerer.* — 3°. A *Carlsruhe*, en 1759, par *J. N. Gœtz.* — 4°. A *Strasbourg*, 1770, par *Henri-Léopold Wagner.* — En 1782, on publia à Deux-Ponts, l'original avec la traduction de *Colardeau*, et une traduction allemande. — En 1767 il en parut une traduction italienne en vers, par *Vespasiani.*

13. *Le Temple de la Vérité*, comédie en un acte et en prose, avec un prologue et un divertissement, donnée en 1726, par *Jean-Antoine Romagnesi*, mort en 1742. Voyez ses *Œuvres de Théâtre*, 1772, t. 2.

14. *Le Temple du Sommeil*, opéra-comique en prose, mêlé de chants, en un acte, par *Christophe-Barthelemy Fagan*, mort en 1758, et *Charles-François Pannard*, mort en 1764. Voyez le *Théâtre de Fagan*, publié par *Pesselier* en 1760, en 4 vol. Cet opéra parut la première fois en 1731.

15. *Le Temple du Goût*, comédie en un acte et en vers, par *Jean-Antoine Romagnesi et Niveaux*, 1733.

16. *Le Temple du Goût*, par *François-Marie-Arouet de Voltaire*, mort en 1778; ce poëme en prose, mêlé de

vers, parut d'abord séparément en 1733. *Roy* publia en 1735 des *Observations critiques sur le Temple du Goût*. Une traduction allemande en a été citée au numéro 12, à l'article du *temple de Gnide* : il en a aussi paru une traduction allemande dans celle des *Œuvres de Voltaire*, publiée à Berlin.

17. *Le Temple de l'Amitié*, poëme de *Voltaire*, qui parut d'abord en 1740 dans son *Recueil de pièces fugitives*, et ensuite dans ses *Œuvres*. Une traduction allemande est citée au n°. 12.

18. *Templum Tragœdiæ* (le Temple de la Tragédie) poëme latin de *François-Marie Marsy*, mort en 1763; il contient les caractères des principaux poëtes tragiques, et fut publié d'abord en 1734, ensuite en 1749 dans les *Poemata Didascalica*, publiés par *d'Olivet*, en 3 vol.

19. *Le Temple du Bonheur*, par *Jean-François-Dreux du Radier*, 1740.

20. *Le Temple de Gnide*, opéra pastoral, par *Pierre-Charles Roy*, mort en 1764, et *Belis*; parut pour la première fois en 1741.

22. *Templum Assentationis* (le Temple de la Flatterie) poëme latin, par *Nicolas-Gabriel Papillon du Rivet*, 1742.

22. *Le Temple de la Mémoire*, poëme allégorique, par *Alexis Piron*, mort en 1773 : il parut la première fois en 1744, et se trouve maintenant dans la collection des *Œuvres de Piron*, publiée par *Juvigny*, en 8 vol. 1775.

23. *Le Temple de la Gloire*, opéra en 3 actes, par *Voltaire*, 1745; se trouve dans ses œuvres..... Comme ce poëte avoit déjà publié un *Temple du Goût* et un *Temple de l'Amitié*, on fit sur le *Temple de la Gloire*, qui n'eut point de succès au théâtre, l'épigramme suivante :

> Un architecte aérien,
> Pour illustrer sa renommée,
> Fit des temples : en moins de rien
> On les vit aller en fumée.

24. *Le Temple de la Vérité*, par *Gabriel Gauchat*, 1747.

25. *Voyage et Description du Temple de Cythère*, par un auteur anonyme ; parut à Amsterdam en 1750, en 2 vol. in-12.

26. *Le Temple de Momus*, prologue, par *Jacques Fleury*, 1752. Voyez son recueil, intitulé *Folies ou Poésies diverses*, publié en 1760.

27. *Le Temple de la Mort*, imitation libre du poëme de *Buckingham*, par *Amand-Ambroise-Joseph Feutry*, 1753 ; se trouve aussi dans le *Recueil de Poésies fugitives* du même auteur, publié en 1760, et dans ses *Opuscules poétiques et philosophiques* publiées en 1771.

28. *Le Temple de la Paresse*, comédie en un acte et en vers, de *Hadrien-Claude le Fort de la Martinière*, mort en 1768. Elle parut en 1753.

29. *Le Temple de la Mémoire*, poëme de *Portelance*, 1753.

30. *Le Temple des Chimères*, divertissement en un acte, par *Charles-Jean-François Henault*, mort en 1770. Il parut en 1758.

38. *Le Temple de la Piété*, poëme, par *Charles Compan*, dans ses *Œuvres diverses*, 1765 ; il en parut une nouvelle édition en 1769, sous le titre de *Voyage au Temple de la Piété et autres Œuvres diverses de M. C.*

32. *Le Temple des Désirs*, poëme en prose, mêlé de vers, par un anonyme, et se trouve dans l'*Elite de poésies fugitives*, publiées en 1769 par *Boisjermain*.

33. *Le Temple des Arts, ou le Cabinet de M. Braamcamp*. Amsterdam, 1766. La description du *Cabinet* est précédée d'un poëme de *Bernard-Louis Verlac de la Bastide*, intitulé *le Temple des Arts*.

34. *Le Temple de la Folie*, prologue, par *Garnot*, 1773.

35. *Le Temple de Mémoire, ou Vision d'un Solitaire*, par un anonyme, 1775.

36. *Le Temple de la Mode*, par M*** à Berne, 1789.

II. Poemes d'Auteurs anglais.

1. *The House of Fame* (La Maison de la Renommée), poëme de *Geofroi Chaucer*, mort en 1400. Voyez ses *Œuvres* publiées par *Urrery*, 1602, 1721.

2. *The Temple of Glass* (le Temple de Verre ou proprement de Glace), par *Etienne Hawes*, qui vivoit vers 1480, ou selon d'autres, par *Jean Lydgate*, mort en 1440. Ce poëme, qui est une imitation de celui de *Chaucer*, a été imprimé à Londres en 1500.

3. *The Temple of Love* (le Temple de l'Amour), mascarade, par *Guillaume Davenant*, mort en 1668. Il parut en 1663.

4. *The Temple of Love* (le Temple de l'Amour), opéra pastoral, par *Pierre-Antoine Motteux*, mort en 1717. Il parut en 1706 : le sujet est pris d'un poëme italien.

5. *The Temple of Fame* (le Temple de la Renommée), poëme, par *Alexandre Pope*, mort en 1744, qui le composa en 1711, d'après l'idée de *Chaucer*. Il parut d'abord en 1717 dans ses *Miscellanïes*, ensuite dans les œuvres de ce poëte, telles que *Warburton* les publia en 1754. On le trouve dans la traduction française en vers des œuvres de *Pope*, par *Jean-François Resnel*, publiée en 1750, et dans celle en prose, par *Etienne de Silhouette*, qui a paru en 1752, ainsi que dans les *Œuvres complètes d'Alexandre Pope. Paris*, 1779.... *Marie-Antoinette du Boccage*, dont les *Œuvres poétiques* ont été publiées ensemble en 1788, en a donné en 1749 une traduction libre en vers, intitulée *Le Temple de la Renommée. Dusch* a publié à Altona en 1759, une traduction allemande en prose, de toutes les œuvres de *Pope*.

6. *The Temple of Death* (le Temple de la Mort), poëme de *Jean Sheffield*, *duc de Buckingham*, mort en 1720 : il a imité en quelque sorte le poëme français de *Pa-*

trix. On le trouve dans le premier volume de ses *Œuvres*, publiées à différentes reprises depuis 1723. On en lit une imitation française en vers libres dans les *Etrennes du Parnasse*, de 1781, et encore une traduction allemande en prose, dans les *Beschæftigungen des Verstandes und Herzens* (Occupations de l'Esprit et du Cœur), de *Kretsch.* Berlin, 1759, 1 vol. nº. 6, pag. 403.

7. *The Temple of Dulness* (le Temple de la Sottise), opéra comique d'un auteur anonyme. 1745.

8. *The Temple of Venus and Hymen, in two parts* (le Temple de Venus et de l'Hymen, en deux parties), poëme satyrique, par un inconnu, publié en 1768

9. *The Temple of Hymen* (le Temple d'Hymen), poëme de *Cawthorn*, mort en 1770. Il parut dans ses *Poems* publiés en 1771.

10. *The Temple of Compassion* (le Temple de la Compassion), poëme qui parut en 1771, in-4º., et dont l'auteur est anonyme.

11. *The Temple of Hymen* (le Temple d'Hymen), par *Henri Brooke;* se trouve dans sa *Collection of the pieces formerly published by Henry Brooke* (Collection des pièces publiées autrefois par Henri Brooke), 4 vol. 1779.

12. *The Temple of Fashion* (le Temple de la Mode), poëme en 5 divisions, par *Samuel Johnson*, mort en 1784. Il parut d'abord separément en 1781, et en 1785 dans ses *Poetical Works* (Œuvres poétiques).

13. *The Temple of Wit and Folly* (le Temple de l'Esprit et de la Folie), poëme satyrique publié en 1784 par un inconnu.

14. *The Temple of Folly* (le Temple de la Folie), poëme en 4 chants, par *Théophile Swift*. 1787.

15. *The Female Congress, or the Temple of Cotytto* (le Congrès de Femmes, ou le Temple de *Cotytto*), épopée comique en 4 chants. 1779.

III. Poemes d'Auteurs italiens.

1. *Il Tempio* (le Temple), poëme en l'honneur de *Marie de Medicis*, reine de France, par *Jean-Baptiste Marino*, mort en 1625.

2. *Il Tempio d'Apolline* (le Temple d'Apollon), une histoire allégorique de la poésie, par *Antoine Conti*, mort en 1749. Voyez ses *Prose e Poesie*. Venise, 1744.

3. *Il Tempio della Follia* (le Temple de la Folie), par le comte *Ottavio Girolami*. Lucques, 1779.

Jœcher, dans son *Gelehrten-Lexicon* (Dictionnaire des Savans), cite à l'article *Fusconi*, un Temple d'*Æsculape* (*il Tempio d'Esculapio*); il est vrai que *Fusconi* a laissé des poésies, mais *Jœcher* ne dit pas si c'en est une.

IV. Poemes d'Auteurs allemands.

1. En 1698 *Chrétien Gryph* a donné dans la première édition de ses *Forêts poétiques* (*Poëtische Wælder*), un *Tempel des Todes* (Temple de la Mort); c'est une peinture allégorique en prose, qui est terminée par quelques vers. Ce morceau ne se trouve pas dans la troisième édition de l'ouvrage cité. Trois auteurs différens l'ont mis tout en vers: 1°. *Barthold Feind*, dans ses poésies publiées en 1708, sous le titre *Das Heiligthum des Todes nach der prosaischen Invention des jüngern Herrn Gryph's* (le Sanctuaire de la Mort, d'après l'invention prosaïque de M. *Gryph* le jeune); 2°. un poëte anonyme, sous le titre *Der Tempel des Todes* (le Temple de la Mort), Leipsic, 1700; se trouve aussi dans le *Neueræffnetes Musen Kabinet, bestehend in auserlesenen Poësien* (Nouveau Cabinet des Muses, consistant en poésies choisies), qui parut à Leipsic en 1703; 3°. *Daniel-Guillaume Triller*, dans la seconde édition de ses *Poetische Betrachtungen* (Méditations poétiques), Hambourg, 1739, 1 vol. p. 678, sous le titre *Tempel des Todes, ehemals in ungebundener Rede von dem Hoch-*

berühmten Christ. Gryphio entworfen (Temple de la Mort, écrit autrefois en prose par le célèbre *Chrétien Gryphius*). — Le même *Triller*, dans le second volume, pag. 77 de l'ouvrage cité, a aussi mis en vers la description du *Tempel der Tugend* (Temple de la Vertu), qui se trouve dans la feuille hebdomadaire intitulée *Der Hamburgische Patriot* (le Patriote de Hambourg).

2. *Der Tempel der wahren Dichtkunst* (le Temple de la véritable poésie), poëme en 4 chants, par *Jacques-Emmanuel Pyra*, mort en 1744. Il parut d'abord à Halle, 1737, in-4°., et ensuite dans *Thirsis und Damaes freundschaftliche Lieder* (Chansons amicales de Thirsis et Damaë), Zuric, 1745, et Halle, 1759.

3. *Der Tempel des Glücks* (le Temple du Bonheur), ode insérée dans les *Belustigungen des Verstandes und Wizes* (Récréations de l'Entendement et de l'Esprit), de l'année 1741.

4. *Der Tempel der Vorsehung* (le Temple de la Providence), prologue, par *Frédérique-Caroline Neuber*. Leipsic, 1741.

5. *Reise nach dem Tempel der Freundschaft* (Voyage au Temple de l'Amitié), poëme en prose, qui se trouve dans les *Belustigungen des Verstandes und Wizes*, citées au n°. 3.

6. *Der Tempel des Guten Geschmacks für die Teutschen* (le Temple du bon Goût pour les Allemands), par un anonyme, imprimé en 1744, in-4°., sans indication du lieu d'impression.

7. *Der Tempel des Friedens* (le Temple de la Paix), poëme épique et allégorique, en vers hexamètres, par *Just-Frédéric-Guillaume Zachariæ*, mort en 1777. Il parut d'abord séparément à Brunswick en 1756, et ensuite dans le second volume de ses œuvres poétiques publiées en 1765.

8. *Der Tempel die Liebe* (le Temple de l'Amour), poëme en 12 livres et en vers alexandrins rimés, par *Jean-*

Jacques Dusch, mort en 1788. Il parut d'abord à Hambourg en 1757, et ensuite dans le troisième volume des œuvres poétiques de l'auteur. Altona, 1767, sous le titre d'*Aedon et Themire.*

9. *Die Komoedie im Tempel der Tugend* (la Comédie dans le Temple de la Vertu), prologue, par *Jean-Frédéric Lœwen*, mort en 1771. Il parut sur 2 feuilles, à Hambourg, en 1765.

10. *Die Aufnahme der Deutschen in den Tempel des Geschmacks* (la Réception des Allemands dans le Temple du Goût), par *Joseph de Retzer*, composé en 1768; se trouve dans la seconde collection des *Jugendfrüchte des K. K. Theresianum* (Productions juvéniles du Theresianum), publiée à Vienne en 1772, et dans les *Poëmes de Joseph de Retzer du Theresianum* (*Joseph Edlen von Retzer's Gedichte aus dem K. K. Theresianum*). Vienne, 1774.

11. *Der Tempel der Vernunft* (le Temple de la Raison), poëme de *Jean-Chrétien Steiger*; se trouve dans la collection de ses poésies diverses. Leipsic, 1770.

12. *Der Tempel der Hoffnung* (le Temple de l'Espérance), poëme, par *Chrétien-Auguste Clodius*, mort en 1784. Il parut à Leipsic en 1770, et fut inséré la même année dans le dixième volume des *Hamburger Unterhaltungen* (Entretiens de Hambourg). Il se trouve aussi dans les œuvres mêlées de cet auteur, publiées à Leipsic en 1780.

13. *Der Tempel des Janus* (le Temple de Janus), prologue, par *Jean-Chrétien Bock*, mort en 1785; il parut à Hambourg en 1775.

14. *Der Tempel der Dankbarkeit* (le Temple de la Reconnoissance), prologue mêlé d'airs, par *Jean-Matthias Sprickmann*. Munic, 1773.

15. *Der Tempel des Schiksals* (le Temple du Destin), prologue mêlé de chants et de danse, par *Charles-Emile Schubert*; se trouve dans ses pièces de théâtre, mêlées de chants. Breslau, 1779.

16. *Der Tempel des Ruhms* (le Temple de la Renommée), poëme, par *Garlieb Hanker*. Dessau, 1783.

17. *Der Tempel der Freundschaft, eine Scene für Edelherzige* (le Temple de l'Amitié, scène pour les cœurs nobles), conte prosaïque de *Henri-Christophe Knoll*, mort en 1786. Il parut à Mülhouse en 1786.

18. *Der Tempel der Gerechtigkeit* (le Temple de la Justice), première partie. Berlin, 1758, 1777; c'est une allégorie en prose, qui contient le portrait d'un prince parfait.

V. Poemes d'Auteurs danois.

Der Tempel des Glücks (le Temple de la Fortune), poëme épique, par *Jean Ewald*, mort en 1781. Il parut la première fois en 1766, dans les écrits de la *Société de Coppenhague pour l'avancement du goût*, et se trouve aussi dans la collection des œuvres de ce poëte, publiées en 4 vol. à Coppenhague, 1791.

VI. Poemes d'Auteurs portugais.

Templo da Memoria, Poema epithalamico nas felicissimas vodas do excellentissimo Duque de Braganza (le Temple de la Mémoire, Epithalame pour l'union heureuse du Duc de Braganza), par *Manuel de Galhegos*, mort en 1665. Il parut à Lisbonne en 1635, et contient les caractères de quelques poëtes célèbres.

Dans cette notice, M. Schmid n'a voulu indiquer que des poëmes publiés séparément, qui portent le titre de *Temple;* il n'a donc pas voulu faire mention des descriptions de temples allégoriques, insérées comme épisodes dans des poëmes plus étendus, telles que le *Temple de Vénus* dans le seizième chant de l'*Adonis*, de *Marino ; le Temple de*

l'Ambition dans le cinquième livre de la *Jérusalem conquise*, de *Lope de Vega ;* le *Temple de l'Amour*, dans la *Henriade de Voltaire, etc.*

Les Anglais possèdent une collection de poésies diverses par différens auteurs, sous le titre de *Temple of Muses* (Temple des Muses).

Il a également passé sous silence toutes les fictions de temples, qui se trouvent dans les feuilles périodiques morales. C'est ainsi que, dans le *Bavard*, feuille hebdomadaire anglaise, on trouve *des Temples de l'Amour, de la Volupté, de l'Honneur, de la Vanité et de l'Avarice ;* dans le *Connoisseur*, autre feuille anglaise, on trouve un *Temple de l'Usure* ; dans le *Spectateur patriotique*, feuille périodique allemande, par *Sneedorf*, on trouve un *Temple de l'Oubli ;* et dans *le Café*, feuille hebdomadaire italienne, publiée par *Beccaria* et autres, on trouve un *Temple de l'Ignorance.* C'est encore ainsi que, dans la plus ancienne feuille hebdomadaire morale, qui parut en Allemagne sous le titre *Der Patriot* (le Patriote), on trouve un *Temple de la Vertu ; Justi*, dans ses *Ergoetzungen der vernünftigen Seele* (Récréation de l'ame raisonnable), donna *un Temple de l'Honneur*, et *Dusch* dans ses *Schilderungen aus dem Reiche der Natur und Sitten* (Tableaux tirés du règne de la nature et des mœurs), un *Temple de la Nature.*

Souvent on a donné le titre de *Temple* à des collections d'ouvrages en prose qui ne contiennent aucune fiction. En 1705 on publia à Stettin une col-

lection de *sermons funèbres* sous le titre de *Temple de la Mort*. *Jean-Christophe Mœnnling* publia en 1721 un recueil de songes remarquables, sous le titre de *Temple de songes curieux*. *Marolles* publia en 1655 un tableau des vertus et des vices, d'après les fables les plus célèbres de l'antiquité, sous le titre de *Tableau du Temple des Muses*. En 1733 on publia 60 gravures de *Picart*, qui représentent les événemens les plus remarquables de l'antiquité mythologique, accompagnés d'un texte, sous le titre de *Temple des Muses*. *Brucker* publia en 1747 une collection de vies d'hommes savans, sous le titre de *Ehren tempel der teutschen Gelehrsamkeit* (Temple d'honneur de l'érudition allemande). En 1770 un anonyme publia à Bouillon une collection sous le titre : *Le Temple du Bonheur ou Recueil des plus excellens Traités sur le bonheur, extraits des meilleurs auteurs anciens et modernes*. En 1794 un anonyme se proposoit de décrire les principes des *Illuminés*, sous le titre de *Tempel des Vorurtheils und des Aberglaubens, oder Erholungsstunden, eines Illuminaten* (Temple du Préjugé et de la Superstition, ou Délassement d'un Illuminé).

Quelquefois on a donné à des *Romans* le titre de *Temple*, sans qu'ils fussent d'un contenu allégorique : c'est ainsi qu'à Bâle il parut en 1796, in-8°. *Der Tempel der Freyheit, eine tragische Scene unsers Zeitalters* (le Temple de la Liberté, scène tragique de notre temps).

Parmi la quantité de *jeux* qu'on possède aujour-

d'hui, il en existe un sous le titre *Der Tempel der Ehre* (le Temple de l'Honneur), dont la description a paru à Leipsic en 1794.

M. de Blankenburg, dans ses additions littéraires à la théorie des beaux arts de *Sulzer*, article *allégorie* (3), a aussi indiqué les poëmes intitulés *Temple*; mais cette notice de M. *Schmid* est plus complète.

En se proposant de ne donner l'enumération que des allégories poétiques qui portent le titre de *Temple*, il est naturel qu'il devoit passer sous silence toutes les fictions semblables qui n'ont pas ce titre, tel que *le Congrès de Cythère d'Algarotti, etc.* Mais il seroit certainement curieux que d'autres bibliographes donnassent des catalogues semblables des fictions allégoriques qui ont paru sous les titres de *Congrès, Diète, Isle, Règne, République, Pays, Palais, Château, Fort, Grotte, Caverne, Vaisseau, Miroir, Combat, Lutte, Bataille, Guerre, Triomphe, Victoire, Sceau, Voyage, etc.*

Le plan que M. *Schmid* se traçoit pour cette notice, qui ne devoit contenir que les poëmes *allégoriques*, devoit encore exclure toutes les poésies dans lesquelles on a chanté des temples réellement existans, comme *Piron* dans l'ode *le Temple de Saint-Sulpice*, ou *Le Noble*, dans son *poëme sur la destruction du temple de Charenton.*

(3) Vol. I, page 81 et suiv. de la nouvelle édition de Leipsic, 1791, et dans les supplémens à la fin du quatrième vol, page 766.

VARIÉTÉS,

VARIÉTÉS, NOUVELLES
ET
CORRESPONDANCE LITTÉRAIRES.

Découvertes en Afrique.

Le mémoire que je publiai en 1790, sur l'intérieur de l'Afrique, a eu plus de succès que je ne l'espérois; il a déjà paru plusieurs voyages dans ces pays aussi intéressans qu'inconnus : Houghton et Mungoparck ont avancé très-loin, et la société hollandaise a envoyé Hornemann.

M. le chevalier Banks, président de la société royale de Londres a reçu des nouvelles de Hornemann, du grand Caire : sa dernière lettre étoit datée du 31 aout. Bonaparte, Monge et Bertholet l'ont très-bien accueilli ; Bonaparte lui a offert de l'argent ; il est parti par la caravane du Fezzan, le 12 septembre, avec des chamaux, chevaux et quelques marchandises. il passe pour un marchand, mais pas des plus riches, pour ne point exciter la cupidité ; il a rencontré par hasard en Ægypte, un compatriote allemand qui depuis long-temps est dans ce pays, et qui s'est fait musulman ; il a fait trois fois le voyage de la Mecque, et parle parfaitement le turc et l'arabe. Il étoit sur le point de retourner en Europe ; mais à la prière de Hornemann, il a consenti à faire le voyage avec lui ; il lui est d'un grand secours. Hornemann veut aller a *Fezzan*, de là à Cashna ; il continuera autant qu'il pourra dans

l'intérieur de l'Afrique, et reviendra ou vers l'occident par Sénégambie, ou vers l'orient par l'Æthiopie: il se porte toujours bien; il a soutenu le climat de ce pays; et il est rempli de zèle et d'ardeur. Sa lettre à Banks étoit fermée avec le cachet officiel de Bonaparte, et Banks a reçu cette lettre par l'agent français en Angleterre, pour l'échange des prisonniers. Banks, dans les éphémérides de Zach, février, page 196, rend cette justice aux Français, en faisant leur éloge sur la remise scrupuleuse de cette lettre; il a même fait imprimer ce passage en lettres italiques, pour bien faire observer que les Français d'aujourd'hui ne sont point des vandales, comme on voudroit le faire croire. En général on voit dans l'introduction du mois de janvier, combien le célèbre astronome Zach prend le parti des Français, et combien il les défend. LALANDE.

Sur le grand froid de cette année.

Le major de Zach, directeur de l'observatoire de Gotha, le plus célèbre astronome de l'Allemagne et le plus utile, qui est le centre de la correspondance du nord, et que j'ai été voir l'été dernier, pour resserrer les liens qui nous unissoient déjà, m'écrit qu'il a vu le thermomètre à vingt-un degrés le 5 nivôse (25 décembre). Dans le pays de Wirtemberg, il a été à 24; à Augsbourg, 25; à Manheim, 19; à Vienne, 18; à Amsterdam, 16; à Dresde, 14, comme à Paris; mais à Copenhague, qui est bien plus au nord, il n'a été qu'à 10 degrés;

ainsi la cause de ce grand froid ne venoit pas du nord, mais probablement de la Sibérie et de la Tartarie. On m'accuse d'avoir dit que nous aurions un hiver *modéré*; cela n'est pas juste. Un imbécille avoit dit dans un journal, que tous les 400 ans on avoit un terrible hiver, et que celui-ci tomboit dans cette période : je répondis que la période de 400 ans n'avoit aucun fondement et que s'il y avoit un moyen vraisemblable de prévoir quelque chose, ce seroit la période de 18 ans; elle nous a réussi quelquefois. M. Toaldo assure qu'en Italie, elle réussit toujours, et celle-là ne nous promettoit qu'un hiver modéré ; en-deçà des Alpes et des Pyrénées, les circonstances locales, incalculables, dérangent souvent le calcul et la période; aussi n'ai-je donné que comme une probabilité cette conjecture, quo'n a prise mal à propos pour une prédiction. LALANDE.

Poëtes allemands, imprimés à Philadelphie.

Quelques savans établis à Philadelphie et à Baltimore, dans les Etats-Unis de l'Amérique septentrionale, se proposent de faire réimprimer les ouvrages des princi, aux poëtes et philosophes allemands, pour répandre et entretenir le goût de la lecture parmi les Colons allemands qui vivent dans ce pays. Le premier volume de cette collection a paru en 1796, à Baltimore, chez G. Keatinge, sous le titre : *Dem Andenken deutscher Dichter und Philosophen gewidmet von Deutschen in Nord-*

America (A la mémoire des poëtes et philosophes allemands, consacré par des Allemands de l'Amérique septentrionale). Ce volume contient, *la mort d'Abel*, *Daphnis* et *la Nuit*; par GESNER, avec le portrait de cet auteur. L'impression est bien soignée.

L'INDICATEUR DES MARIAGES, Vaudeville.

Le théâtre du Vaudeville a vu réussir, depuis quelque temps, beaucoup de pièces épisodiques; mais à la fin on se lasse des plus jolies choses, lorsqu'elles sont trop répétées. *L'Indicateur des Mariages* n'a pas eu autant de succès que les pièces du même genre qui l'avoient précédé. En effet, les situations n'en sont pas neuves, et les détails sont peu saillans. Le défaut de cette pièce est sur-tout de répéter ce qui avoit déjà été dit : les auteurs se sont pillés eux-mêmes, et plusieurs couplets offrent les mêmes idées qu'ils avoient déjà mises dans plusieurs de leurs pièces.

On voit venir au bureau de l'*Indicateur*, une femme romanesque, qui ne veut épouser qu'un homme possesseur d'un château délabré, qui soit capable de l'enlever, et qui sur-tout puisse l'aider à composer ses romans. Cette scène est la plus piquante : viennent ensuite une directrice de spectacles, un auteur dramatique et un petit maître de 60 ans qui retrouve sa vieille épouse, avec laquelle il avoit divorcé, et qu'il épouse pour la seconde fois.

Les auteurs ont été demandés : ce sont les citoyens *Ségur*, frères, connus par des productions plus agréables que celle-ci.

Sur la Carie des Os.

Le docteur Lentin, médecin-praticien célèbre en Allemagne, a publié dernièrement, dans les commentaires de la société royale de Goettingue, quelques réflexions sur la carie des os, et sur la guérison de cette maladie. Il pense qu'elle dépend, d'un côté, de la décomposition chymique du phosphate calcaire, produite par la putréfaction de la gélatine contenue dans l'os. En partant de cette idée, il étoit en droit de croire que l'acide phosphorique, administré extérieurement, pouvoit être utile dans cette maladie, et l'expérience semble, d'après ce qu'il rapporte, avoir confirmé cette idée. Il en donne depuis dix jusqu'à vingt gouttes à l'intérieur, dans un véhicule convenable ; et à l'extérieur, une partie de même acide avec sept parties d'eau distillée. Il dit avoir observé que l'odeur fétide et particulière des caries disparoissoit en peu de temps, et que la guérison suivoit assez promptement. Il ajoute cependant que les malades affectés des symptômes hémorrhoïdaux, ainsi que les femmes pendant la menstruation, en furent un peu irrités.

Sw.

Racine de l'Enula-helenium.

Knakstedt a publié dans les *mémoires de l'Institut de Pétersbourg* pour le traitement des maladies, que la racine d'*Enula-helenium*, donnée à l'intérieur et à l'extérieur, s'est montrée un remède très-efficace dans les dartres, la gale et autres maladies de la peau.

La Punition, opéra à Faydeau.

Ce petit opéra n'a pas eu beaucoup de succès : les situations ne sont pas naturelles, et il seroit infailliblement tombé si, au milieu des longueurs, on n'avoit trouvé du comique et un dialogue bien fait. Le sujet n'est pas neuf. Un père qui veut punir son fils de son manque de confiance envers lui, feint de rompre son mariage, et de lui destiner une autre épouse que celle qui lui avoit été promise. Le fils, déguisé en valet de ferme, sert à table sa maîtresse, qui est d'intelligence avec le père, et feint de ne pas le reconnoître ; mais tout s'arrange pour le mieux, et le jeune étourdi finit par epouser celle qu'il aime.

La pièce est du citoyen *Desfaucheretz*, auteur du *Mariage Secret* ; de *L'Astronome*, dont on connoît le succès, et la musique, très-agréable, est du citoyen *Cherubini*.

Le ministre de l'intérieur ayant appris qu'il existoit

à Paris un graveur en pierres fines (le citoyen *Simon*), qui avoit exercé son art en Espagne avec distinction, à arrêté qu'il seroit invité à adjoindre dans son atelier quelques élèves que désigneroient les professeurs de l'école spéciale des beaux arts. Pour une très-modique rétribution, cet artiste se formera des successeurs et des émules.

Extrait d'une lettre d'un voyageur observateur, concernant le jardin botanique de Voerlitz.

Le jardin des plantes de Voerlitz est le seul que j'aie vu parfait dans ce genre en Allemagne. Il contient beaucoup de plantes exotiques, telles que la *Fuchsia coccinella* de Botany Bay, et plus de 200 végétaux originaires de l'Amérique, comme tulipier, platanes, cèdres, *thuia*, que l'ingénieux *Schorch*, jardinier, multiplie abondamment dans sa pépinière, extrêmement bien disposée et des plus riches. On voit dans ce jardin, un monument que le prince a fait ériger au père du jardinier actuel, afin d'éterniser son mérite, son zèle et sa dextérité dans l'établissement de ce jardin. La famille des pins et des arbres conifères paroît y être parfaitement complète.

Ce voyageur dit avoir vu en Angleterre, plusieurs jardins considérables, avec leurs pavillons bien ordonnés; mais, selon son opinion, il préfère à tous celui de Voerlitz. Une grande quantité d'eau fournie

par l'Elbe, le site, la variété des parties, l'originalité dans les dispositions; par exemple, de la synagogue, du panthéon, de la caverne de Vulcain et autres endroits, la perspective et la vue surprennent et enchantent. Le pavillon, quoique simple, est de la plus grande noblesse; la distribution intérieure est du meilleur goût : par-tout on admire la magnificence et la richesse voilées par une rare simplicité, et tout indique le goût, la bienfaisance et la bonté du fondateur de ce paradis terrestre.

Fritillaria regia.

UNE manière singulière et ingénieuse de multiplier la *Fritillaria regia* L. est décrite dans le second volume du *Recueil des Mémoires et Observations sur des sujets de Botanique et d'Economie*, par le professeur *Hedwig*, on l'a consignée dans les *Annales littéraires de Goettingue.*

La Fritillaire royale de Linnéus est appelée par le citoyen Lamarck, *Basile à épi couronné.*

Lorsque cette belle plante liliacée est dans toute sa force et en pleine fleur, il faut couper les fleurs, les feuilles et la partie supérieure de l'oignon : on les enveloppe dans plusieurs doubles de papier collé à écrire, ensorte que le tout soit exactement couvert; ensuite on la comprime modérément entre deux planches, et au bout de plusieurs mois on voit se former à l'extrémité inférieure plusieurs petits bulbes. Je cultive cette charmante plante unilobée, de la famille des Asphodèles, dans le jardin national des plantes à Nanci. Elle demande à passer l'hiver dans la serre orangerie. WILLEMET.

Une Journée de Ferney, au Vaudeville.

Voltaire vient d'être ajouté par les auteurs du Vaudeville, à la liste nombreuse des grands hommes qu'ils avoient célébrés. C'est lui que les citoyens *Piis*, *Barré*, *Radet* et *Desfontaines* ont mis sur la scène dans la comédie intitulée la *Journée de Ferney*. Cette pièce étoit en trois actes; mais comme l'intrigue étoit entièrement accessoire, et que Voltaire ne paroissoit pas dans le premier acte, on a trouvé cette mesure trop longue et les actes trop vides; aussi les auteurs l'ont-ils remise en deux actes. Voici l'emploi de la journée de Voltaire. Il joue aux échecs avec le Père *Adam*, *qui n'est pas le premier homme du monde;* il reçoit un envoyé du roi de Prusse, qui lui apporte la clef de grand chambellan : il fait faire une répétition de l'*Enfant prodigue*, qu'on doit jouer le soir même, et à laquelle il fait assister un père qu'il veut réconcilier avec son fils; il se rend ensuite à l'église, pour assister au baptême d'une cloche dont il doit être parrain, et marie la nièce de sa gouvernante au jeune homme qu'il a réconcilié avec son père; enfin, il reçoit une lettre qui lui annonce l'affranchissement des serfs du Jura, qu'il avoit vivement sollicité.

De jolis détails et la vérité avec laquelle le caractère de Voltaire est tracé, assurent à cet ouvrage un succès constant.

Le citoyen *Verpré* a parfaitement saisi le caractère de Voltaire et sa physionomie; aussi l'a-t-on vivement applaudi.

Le citoyen *Carpentier* a été, on ne peut pas plus, comique dans le rôle de l'envoyé prussien. En général la pièce a été jouée avec beaucoup d'ensemble.

Nouvelles littéraires de Danemarck.

Copenhague, 14 pluviose an 7.

Il y a ici peu de nouvelles littéraires à vous mander. On annonce une traduction complète des *Œuvres de Voltaire* en danois; mais je doute que cette entreprise réussisse, et même soit suivie.

La guerre déclarée par le fiscal de l'empire au professeur *Fichte* occupe ici tous les gens de lettres; et le plus grand nombre d'entr'eux, ainsi que des étudians de l'université, prend parti pour le philosophe persécuté, quoique très-peu se piquent de l'avoir compris.

Un journal nouveau de *Gentz* à Berlin a paru ici: on le dit fort insidieusement dirigé contre les principes de la révolution française et contre le gouvernement de la République.

Il a paru en botanique quelques bons ouvrages, tels que *Eclogæ Americæ, seu Descriptiones Plantarum præsertim Americanæ meridionalis nondùm cognitarum, Fasc. 1 et 2*, par le professeur Vahl, dont le prix est de 40 francs, avec figures en taille-douce, in-fol. 1796-1798. Le même auteur a publié *Icones Plantarum*. Vous connoissez sans doute encore du même savant botaniste, ses *Symbolæ Botanicæ*, en trois fascicules, qui traitent principalement des plantes de Forskal et d'un

grand nombre que lui-même a découvertes. Je crois avoir omis dans ma dernière, que le nouveau volume des *Actes de la Société d'Histoire naturelle de Copenhague*, en danois, offre beaucoup de plantes et d'autres objets nouveaux d'histoire naturelle, décrits et figurés ; quoiqu'ils soient en danois, les caractères et les descriptions sont toujours en latin ; en conséquence tout étranger en peut faire usage. La collection entière est en quatre volumes.

Le savant *Munter* prépare un mémoire sur l'alphabeth persépolitain.

Le célèbre historiographe du Danemarck, et chambellan, M. *Pierre-Frédéric Suhm*, est mort à Copenhague le 7 septembre 1798, à l'âge de 69 ans.

Voici l'hommage que lui a fait M. Fumars, professeur en belles-lettres françaises à Copenhague, et qu'il a parfaitement mérité :

Il meurt justement regretté
De ses amis, de sa patrie,
Des Muses sa société :
Avec gloire et sans vanité
Il coula doucement sa vie ;
Et malgré sa célébrité
Il fut si simple, que l'envie
Ne remarqua que sa bonté.

M. *Bartels*, auteur des *Voyages en Calabre et en Sicile*, a été nommé membre du sénat de Hambourg.

M. *Wolf* n'ira point à Copenhague. On lui a offert des avantages suffisans pour le faire renoncer

à ce voyage ; il reste à Halle, où il s'occupe de revoir son texte d'*Homère*, destiné à une magnifique édition de ce poète, que le libraire Lagarde prépare à Berlin, et qui sera accompagnée de planches gravées par Tischbein.

Sourds et muets.

Depuis le 7 mai 1798 il existe à Munich, capitale de la Bavière, dans l'hôpital de Saint-Joseph, un établissement pour l'institution des *Sourds et Muets ;* elle est entièrement gratuite, et payée par l'électeur. Le directeur est M. *Bernard Ernsdorfer*. On ne reçoit que des élèves qui ne sont point imbécilles, et dont l'âge est entre 8 et 14 années.

Une journée du jeune Néron.

La pièce *héroïco-burlesque* donnée sous ce titre au théâtre de l'*Odéon*, a été sifflée et applaudie. L'alliance du genre bouffon avec le personnage de Néron, et le mêlange de l'héroïque et du burlesque, avoient effarouché les gens de goût ; cependant on a trouvé dans la pièce, du talent et de l'esprit ; et quoique le genre par lui-même ne soit pas bon, puisqu'il nous reporte à l'enfance de l'art dramatique, du moins on a applaudi à la manière dont cet ouvrage est traité.

Le citoyen *Laya*, qui en est l'auteur, y a esquissé un tableau des mœurs de Rome, pendant

le règne de *Claude* et la jeunesse de *Néron ;* ce dernier exile son gouverneur dont l'austerité le gêne, se livre avec de jeunes libertins à tous les excès de la débauche, vole sur un grand chemin ; mais on lui annonce la mort de Claude et son avénement à l'empire, alors, par un retour sur lui-même ou par hypocrisie, Néron se sépare de ses compagnons de débauche, et rappelle son gouverneur, à qui il rend ou feint de rendre sa confiance. Tel est le sujet de cette pièce, dont en général le style est peu soigné ; mais dont les caractères sont bien rendus. Le citoyen *Saint-Fal*, dans le rôle d'*Aulus*, a fait le plus grand plaisir par son jeu naturel.

Cette pièce est une imitation exacte de deux pièces de *Shakespeare*, intitulées toutes deux : *Henri IV, roi d'Angleterre*, et dont l'une est la suite de l'autre. L'auteur, sans changer les caractères, n'a fait que changer les personnages et l'époque de l'action. *Henri*, prince de Galles, est devenu *Néron ; Henri IV* est devenu *Claude*, et sir *Fastalf* a été nommé *Aulus*. Quant à l'intrigue, elle est absolument semblable.

Traduction d'un ouvrage de Kant.

L'INDICATEUR littéraire universel (*Allgemeiner litterarischer Anzeiger*) qui paroît à Leipsic, donne dans son numéro du 29 juin 1798, l'annonce suivante :

Un écrivain français s'occupe d'une traduction du livre de M. *Kant*, intitulé : *Critique de la raison pure.* Il fera précéder cette traduction d'un *Essai d'exposition des principes fondamentaux de la philosophie critique.*

Edition de Juvenal.

M. Gurlitt, directeur de l'école de Kloster-Bergen, près de Magdebourg, se propose de publier une édition manuelle de *Juvenal*, pour laquelle il se servira, entr'autres, d'un commentaire inédit que Winckelmann avoit composé avant son voyage en Italie.

Il doit publier encore une seconde édition de sa *Notice biographique et littéraire sur Winckelmann*, à laquelle seront jointes plusieurs lettres et mémoires inédits de Winckelmann, qui ont été communiqués par quelques amis de cet antiquaire à M. Gurlitt. M. Gurlitt est celui dont nous avons annoncé un petit ouvrage sur la *Mosaïque* (1), et un autre sur les *Pierres gravées* (2).

On attend encore une très-bonne édition de *Juvenal*, de M. *Ruperti*, directeur du gymnase à Stade (3) ; il a eu occasion de collationner plusieurs très-bons manuscrits, de sorte que, sous le rapport de la critique corrective, cette édition sera

(1) Ann. IV, tome IV page 484.
(2) Ann. IV. *Ibid.*
(3) Dans le duché de Bremen, cercle de la Basse Saxe.

aussi d'une grande importance. M. Heyne, qui s'intéresse si vivement à toutes les entreprises littéraires utiles, a facilité à M. *Ruperti* ses travaux philologiques, en lui procurant les ouvrages nécessaires de la bibliothèque publique de Gœttingue.

Bibliothèque de Gœttingue.

Si jamais une *Bibliothèque* a mérité le titre de *publique*, c'est sans contredit celle de *Gœttingue*. Non-seulement l'accès en est libre à tout le monde, pendant des heures fixées, mais chaque étudiant connu par les professeurs, et qui veut travailler sur un objet, obtient facilement la permission de prendre chez lui 12 à 20 volumes (1). Chaque professeur obtient de la bibliothèque publique, autant de livres qu'il lui faut pour ses travaux, et même des gens de lettres connus, établis hors de Gœttingue, obtiennent souvent des ouvrages de la bibliothèque publique de cette université, comme M. Ruperti, dont nous venons de parler, et M. Jacobs, l'éditeur du commentaire sur l'anthologie (2).

La manière dont le choix des livres dont la bibliothèque est composée, se fait mérite encore d'être indiquée ici : chaque professeur de l'univer-

(1) La petite étendue de la ville de Gœttingue permet cette facilité sans inconvéniens pour la sûreté des livres ; ce qui, dans une plus grande ville, ne pourroit pas se faire de même.

(2) Voyez *Magasin encycl.* ann. IV, tom. V, page 424.

sité donne tous les trois mois, la liste des ouvrages dont il a besoin pour ses recherches, et que la bibliothèque ne possède pas.

Séances de l'Académie des sciences à Berlin.

Le 11 janvier 1798, M. Selle a lu un mémoire allemand *sur le droit naturel.*

Le 18 janvier, M. Erman, un mémoire français *sur les bévues littéraires et leur influence sur la biographie.*

Dans la séance publique du 25 janvier, M. Achard a lu en français une *relation de quelques expériences faites dans la vue de déterminer l'influence de la compression de l'air, sur la germination des graines et de son action sur la vie animale, avec la description d'une nouvelle méthode d'injecter les canaux des plantes qui sont susceptibles de recevoir un fluide dans leur capacité interne . . .*

M. Dénina, un mémoire français *sur les traces anciennes du caractère des Allemands, suivi d'une courte comparaison de Marc-Aurèle et de Frédéric II . . . . .* M. Klaproth, un mémoire allemand *sur la mine d'or de la Transylvanie, et le nouveau métal qui y est contenu . . . . .* M. Bastide, *recherches sur le mot environ* (en français). *Le vicomte de Goyon, tableau historique de l'influence des femmes sur les grands événemens de leur siècle et de leur pays; troisième époque* (en français).

Le 1 février, M. Willdenow, *essais sur une nouvelle*

nouvelle classification des mammifères (en allemand).

Le 8 février, M. Bode a communiqué plusieurs nouvelles de sa correspondance astronomique. Il a aussi présenté à l'académie, un mémoire *sur l'orbite de la comète observée en 1797 à Berlin*, qui offre des résultats sur son véritable cours.

Le 15 février, M. Castillon, *réflexions sur les sens en général, et particulièrement sur les organes du sens intime* (en français).

Le 22 février, M Gédiké, *de l'influence réciproque de la civilisation sur l'écriture, et de l'écriture sur la civilisation* (en allemand).

Le 8 mars, M. Buria, *de la route de la lumière qui traverse un prisme transparent, avec des applications aux prismes achromatiques et aux lunettes achromatiques* (en français).

Le 15 mars, M. Ancillon, un mémoire français *sur les pressentimens.*

Le 22 mars, M. Bastide, *observations diverses sur la langue française, à l'occasion de différens passages de Montaigne* (1), *avec quelques remarques critiques sur cet auteur* (en français).

Le 29 mars, M. Walter fils, un mémoire allemand *sur la peau.*

Le 19 avril, M. Bode présenta les huit premières feuilles de sa *carte céleste.*

(1) Nous avons parlé, dans le *Magas. encycl.* ann. II. tome VI, page 537 de la nouvelle édition des *Œuvres de Montaigne*, que M. *Bastide* prépare.

Le 5 mai, M. Teller, *sur le purisme et l'empirisme moral, et les idées qu'on doit s'en former* (en allemand).

Le 10 mai, M. Cuhn, *histoire de l'origine de la constitution germanique* (en allemand).

Le 7 juin, M. Achard, un mémoire allemand, contenant des *recherches sur la germination des graines et l'accroissement des plantes.*

Le 14 juin, M. Gruson (2), *sur un nouveau calcul qu'il appelle calcul d'exposition* (en français).

Le 21 juin, M. Biester (3), *sur le principe de Socrate, que la vertu et la connoissance* (φρονησις et επιστημη) *sont la même chose* (en allemand).

Le 28 juin, *M.* de Verdy, *chronologie historique des Margraves de Brandebourg-Anspach et Bayreuth, issus de la maison électorale de Brandebourg, et qui ont existé depuis l'an* 1486, *jusqu'à présent* (en français).

Le 2 août, M. Achard, continuation de ses *expériences sur la germination des graines, etc.*

Le 9 août, l'académie tint une séance publique, dans laquelle on a fait les lectures suivantes :

(2) Le même, qui est l'auteur de *la Picanothèque*, et le traducteur des *Fonctions analytiques* du citoyen Lagrange, dont nous avons rendu compte dans le *Magas. encycl.* ann. III, tome IV, page 275.

(3) Le même qui a traduit en allemand le *Voyage du jeune Anacharsis* de l'abbé Barthélemy. Voyez le *Magas. encycl.* ann. IV, tome V, page 398.

M. Achard a indiqué les expériences qu'il a faites pour *déterminer l'influence de la couleur des rayons de lumière sur la germination des graines, la couleur verte des plantes et leur étiolement, et pour approfondir les différens degrés d'affinité, des rayons lumineux colorés différemment à l'oxygène.* Il a montré en même temps l'appareil qu'il a employé, ainsi que les résultats des expériences.

M. Erman a lu un mémoire *sur l'ordre de la succession dans la maison de Prusse et de Brandebourg, depuis le règne de la branche de Hohenzollern.*

Le *vicomte de* Goyon a lu la quatrième période de son *tableau historique de l'influence des femmes sur les grands événemens de leur siècle et de leur pays.*

Le marquis de Boufflers a terminé la séance par un mémoire *sur la littérature et les littérateurs.*

Prix proposé par la société médicale harveyenne à Edimbourg.

La société établie à Edimbourg, en l'honneur du célèbre *Harvey* (1), tient tous les ans une séance solennelle le jour de naissance de cet homme célèbre, dans laquelle, pour engager les jeunes gens qui étudient la médecine à faire des observations, elle décerne des prix d'encouragement aux meilleures réponses aux questions qu'elle a proposées.

(1) Voyez la vie que j'ai donnée du célèbre Harvey, traduite de l'anglais de M. Aikin, dans *le Magas. encycl.* ann. I, tome VI, page 201. A. L. M.

Dans la seance de 1795, on a proposé pour les cinq dernières années de ce siècle, cinq questions qui se rapportent à l'usage des bains.

Pour les années 1796 et 1797, la société a proposé l'*Examen, fondé sur des expériences, des effets du bain froid, dont la température est au dessous de* 70 *degrés, et du bain tiède, dont la température est entre* 70 *et* 90 *degrés du thermomètre de Fahrenheit, dans l'état de santé et de maladie.*

Pour l'année 1798, elle a proposé de pareilles recherches *sur les effets du bain chaud, dont la température seroit au dessus de* 90 *degrés.*

Pour l'année 1799, de *pareilles recherches sur le bain de vapeurs.*

Pour l'année 1800, un mémoire, appuyé d'expériences, sur l'*influence du bain de vapeurs, imprégné de médicamens sur le corps, dans l'état de santé et de maladie.*

Les mémoires doivent être envoyés aux deux secrétaires de la société, le docteur *Duncan* et M. *John Bell*, chirurgien à Edimbourg, dans le courant de l'année pour laquelle la question est proposée.

Le prix que la société décerne est un exemplaire de l'édition splendide des ouvrages de Harvey, in-4°. que le collége des médecins a publié à Londres.

Perruquiers auteurs.

On a vu des perruquiers qui se donnoient le titre d'*artistes*, et qui faisoient mettre au dessus de leurs boutiques, l'inscription *Académie de Coëffures*; l'article suivant, que nous trouvons dans le *Allg. litt. Anzeiger* (Indicateur littéraire universel), du 27 septembre 1798, page 1557, et dont nous donnons la traduction, nous fait connoître un perruquier auteur (1).

« Le perruquier *P. Paulsen*, à Oldenbourg, » qui a déjà publié un mémoire sur la possibilité » d'établir des théâtres permanens dans les petites » villes, eu égard à la ville d'Oldenbourg (*Ueber die* » *Mœglichkeit der stehenden Bühnen in kleinen* » *Stœdten in Rücksicht auf die Stadt Oldenburg*), » à Oldenbourg, chez *Thiele*, 1786, 21 pages in-4°, » publiera incessament un autre traité sur les abus » des jurandes et les moyens de les abolir. (*Ueber* » *die Missbrœuche bei Handwerks-Zünften und* » *deren Abstellung*)

Extrait d'une lettre du général Championnet, au ministre de l'intérieur.

Naples, 19 pluviôse an 7.

«..... Je vous annonce avec plaisir que nous avons

(1) Nous avons eu aussi en France un Perruquier auteur. *André*, auteur de la tragédie intitulée *le Tremblement de terre de Lisbonne*.

» trouvé des richesses que nous croyions perdues. Outre » les plâtres d'Herculanum qui sont à Portici, il y a » encore les deux statues équestres en marbre de » *Nonius* père et fils. La *Vénus callipyge* n'ira » pas seule à Paris; nous avons trouvé à la manu- » facture de porcelaine, la superbe *Agrippine* at- » tendant la mort, les statues en marbre de gran- » deur naturelle, de *Caligula*, de *Lucius-Verus*, » de *Marc-Aurèle*, un beau Mercure en bronze, » et un *Méléagre* en rouge antique, beaucoup de » bustes antiques en marbres du plus grand prix, » parmi lesquels en compte un *Homère*, etc. Le » convoi partira pour Rome sous peu de jours. »

Le général a envoyé en même temps au ministre de l'intérieur, un arrêté par lequel il a ordonné des fouilles à Herculanum, Pompeïa, Stabia, Baïa et à Sant'Agata (l'ancienne Capoue). Six cents ouvriers sont employés à ces fouilles, qui se font sous la direction du savant et respectable antiquaire *Matia Zarillo*, de l'académie d'Herculanum. Tous les objets que l'on trouvera seront transportés sans retard dans un magasin général, pour y être classés, distribués, décrits et emballés.

On a déjà déblayé une boutique nouvelle dans Pompeïa, et l'on y a trouvé les squelettes de quatre femmes: ces infortunées s'étoient sans doute réfugiées dans ce lieu pour se mettre à l'abri de la pluie de cendre qui finit par engloutir la ville. Elles avoient des pendans d'oreille de différent travail, des anneaux, des colliers d'or, deux bracelets composés de fils d'or en spirale, et par conséquent élastiques, le seul monu-

ment antique de ce genre qu'on ait trouvé jusqu'à présent. Ces objets ont été envoyés, et sont déjà arrivés à Paris, comme nous l'avons annoncé. (1).

Suède.

M. *Gust. A. Silverstolpe*, libraire à Stockholm, a établi à Leipsic, depuis la dernière foire de la Saint-Michel, un entrepôt des productions littéraires qui se publient en Suède, et qui jusqu'alors avoient été très-difficiles à se procurer. Au nombre des ouvrages qui viennent de paroître chez lui, les deux suivans mériteront sur-tout l'attention des savans : *Fauna Suecica, auctore Gust. Paykull, vol.* I, et *Descriptio Arteriarum, auctore Ad. L. Murray.*

Pour faire connoître la littérature suédoise, M. *Silverstolpe* a engagé plusieurs savans de son pays, de coopérer à son *Journal fœr Svensk Literatur* (Journal pour la littérature suédoise), qui paroît à Stockholm depuis 1797.

Le même libraire se propose encore de publier incessamment un dictionnaire suédois-allemand, et une grammaire de la langue suédoise, à l'usage de ceux qui savent l'allemand.

(1) On lit dans d'autres journaux, notamment dans le *Journal de Paris du* 20 *ventôse*, qu'on a trouvé dans le même endroit une médaille de *Galba*, avec le mot *liberté*. Cette découverte n'a rien d'étonnant, les médailles de *Galba* avec les légendes LIBERTAS, LIBERTAS AUGUSTA, LIBERTAS P. P., LIBERTAS RESTITUTA, se rencontrent assez fréquemment, parce que le peuple romain, délivré du cruel Néron, crut alors avoir recouvré sa liberté. A. L. M.

Les deux Veuves.

La petite comédie donnée sous ce titre à l'*Odéon* le 9 ventôse, a été applaudie. En voici l'analyse.

Eugénie, jeune veuve, a vu au bal *Florestan*, pour lequel elle a conçu de l'amour, et elle forme le projet d'en faire son époux. Son oncle a parié qu'elle n'y réussira pas : pour gagner sa gageure, elle se déguise en homme, sous le nom de *Lindor* son frère, et, suivie d'*Elise* sa femme-de-chambre, également déguisée, elle se rend à l'hôtel garni où loge *Florestan*. *Eugénie* apprend du maître de l'hôtel, que *Florestan* est sur le point d'épouser *Léonore*, veuve riche et coquette ; alors elle fait passer *Florestan*, dans son esprit, pour un libertin qui ne fait aucun cas d'elle, et feint de l'aimer beaucoup plus sincérement. *Léonore* remet entre les mains de son nouvel amant, la promesse de mariage que *Florestan* lui avoit faite. *Eugénie*, toujours sous les habits de *Lindor*, renoue connoissance avec *Florestan*, lui parle de sa sœur, et sous ses propres habits achève de l'enflammer. Quand elle est sûre de son fait, elle revient sous les habits de *Lindor*, et avoue son stratagême en présence de sa rivale.

Cette petite pièce est bien dialoguée, mais elle pêche contre la vraisemblance. Le sujet est tiré d'une épisode de *Gil Blas*.

L'auteur a été demandé : c'est le citoyen *Rigaud*.

Traduction du tableau élémentaire du citoyen Cuvier.

M. *Wiedemann*, professeur à Brunswick, a

annoncé qu'il s'occupe d'une traduction allemande, du *Tableau élémentaire de l'Histoire naturelle des Animaux, par le citoyen Cuvier.*

Etat des livres nouveaux publiés en Allemagne.

Voici le résumé de la quantité de livres nouveaux qui ont paru dans les deux foires de Leipsic de l'année 1798. La gazette littéraire de Jéna, du premier décembre 1798, donne de plus les sous-divisions de chacun des articles dont nous nous contentons d'indiquer le résumé.

Foire de paques, 1798.	*Articles nouveaux.*	*Continuations.*	*Nouv. éditions.*	*Traductions.*	*Total.*
1. Théologie	191	78	35	7	311
2. Jurisprudence	85	27	14	4	128
3. Médecine	111	47	35	15	208
4. Philosophie	54	16	18	5	83
5. Pædagogique	77	15	15	3	110
6. Sciences politiques	70	14	8	7	99
7. Sciences économiques	112	25	10	8	155
8. Sciences physiques	23	15	2	5	45
9. Sciences mathématiques	43	21	20	7	91
10. Histoire naturelle	38	39	5	7	89
11. Géographie	68	26	13	15	122
12. Histoire	180	67	17	18	282
13. Beaux arts	294	68	54	23	419
14. Philologie	89	20	12	1	122
15. Histoire littéraire universelle	2	0	0	0	2
16. Mélanges	145	61	13	4	223
Total	1580.	559.	251.	129.	2499.

FOIRE DE LA ST. MICHEL, 1798.	*Articles nouveaux.*	*Continuations.*	*Nouv. éditions.*	*Traductions.*	*Total.*
1. Théologie	79	30	13	1	123
2. Jurisprudence	33	10	1	0	44
3. Médecine	38	15	3	10	66
4. Philosophie	25	4	5	2	36
5. Pædagogique	20	10	10	2	42
6. Sciences politiques	39	9	2	3	53
7. Sciences économiques	36	17	5	4	62
8. Sciences physiques	6	6	0	1	13
9. Sciences mathématiques	10	3	3	1	17
10. Histoire naturelle	19	12	0	3	34
11. Géographie	16	16	3	2	37
12. Histoire	56	27	7	7	97
13. Beaux arts	77	39	12	9	137
14. Philologie	28	10	1	0	39
15. Histoire littéraire universelle.	1	1	0	0	2
16. Mélanges	44	34	9	2	89
TOTAL	527.	243.	74.	47.	891.

Le total des ouvrages publiés dans les deux foires de Leipsic, de l'année 1798, est donc de 8,390.

Musée central des Arts.

LA Ire. partie de la galerie du musée central des arts sera ouverte au public le 18 germinal prochain. L'administration auroit désiré pouvoir rapprocher ce terme, et satisfaire plutôt au vœu des artistes et à l'empressement du public; mais les nombreuses réparations qu'à nécessité le repas donné si imprudemment dans cette galerie, il y a plus d'un an; la restau-

ration indispensable qu'il a fallu faire d'une grande quantité de tableaux exposés, l'ordre chronologique qu'on a cherché à établir (autant qu'il a été possible), entre les maîtres et les expositions successives qui ont eu lieu depuis un an dans le grand salon qui précède la galerie, tout a servi à éloigner l'époque où l'on pourra enfin jouir de la vue de tant de chefs d'œuvre de peinture.

Cette première partie de la galerie contiendra les écoles française et flamande. L'autre partie sera destinée à l'école italienne; mais comme il faut de grandes réparations aux tableaux de cette école, dont plusieurs sont arrivés de la Lombardie, de Rome et de Venise, dans un état véritablement déplorable, cette dernière portion du musée restera fermée quelque temps encore.

Société économique Batave.

La société économique batave, à ce spécialement autorisée par le directoire exécutif de la république batave, propose à tous les savans nationaux et étrangers, sans distinction, la question suivante:

« Existe-t-il un moyen entièrement satisfaisant et » inconnu jusqu'à ce jour, de tellement purifier de » l'eau corrompue, puante et putréfiée, d'en corriger tellement l'odeur et le goût (et ce sans mélange d'aucun ingrédient insalubre ou nuisible), » qu'elle devienne une boisson claire, rafraîchissante et saine? et dans le cas de l'affirmative, » quel est ce moyen? »

Elle promet un prix de *six mille florins* (12,000

fr.) à celui qui aura répondu à cette question d'une manière satisfaisante.

Il sera sur-tout important de ne pas perdre de vue :

1°. Que le moyen ou les moyens ne doivent être ni trop dispendieux, ni trop embarrassans, ni entraînant une trop grande consommation de combustibles, afin de pouvoir être employés sur mer dans des bâtimens fortement chargés et équipés, et souvent exposés à une violente commotion ;

2°. Qu'ils soient d'une facile manipulation pour les marins ;

3°. Qu'éprouvés sous diverses températures, ils donnent constamment le même résultat ;

4°. Qu'ils ne produisent aucun effet nuisible sur la vaisselle de cuivre, dans laquelle se prépare la nourriture des gens de mer, soit par corrosion ou autrement.

Quand l'inventeur, après des épreuves faites dudit procédé, voudra, sans aucune réticence, révéler son secret, et la manière de s'en servir, à des commissaires de ladite société économique, de manière qu'avec l'eau en question, ils puissent faire eux-mêmes un essai en tel lieu ou à bord de tel bâtiment qu'ils voudront, il lui sera, après un succès itératif, compté un tiers de la prime promise.

Le restant de la somme sera payé après que la société aura été à portée de faire les mêmes expériences à bord d'un ou de plusieurs vaisseaux, sous des climats différens et à son choix, et après qu'elle aura été assurée, par des avis authentiques,

que le moyen ou les moyens indiqués répondent au but de la question.

Les mémoires doivent être adressés, avec les formalités ordinaires, au secrétaire-général de la société économique batave, J.-J. Dessout, à Harlem, avant le 10 ventôse an 8 (28 février 1800, vieux style).

La société se réserve de pouvoir partager le prix entre deux ou plusieurs concurrens, dont les indications seroient suivies d'un égal succès.

Pension accordée au cit. Mercier Saint-Léger.

Le ministre de l'intérieur ayant appris que le citoyen *Mercier*, ci-devant abbé de Saint-Léger de Soissons, célèbre en Europe par ses connoissances bibliographiques, étoit accablé par l'âge, la maladie et la détresse, est venu généreusement à son secours; il a été chargé d'achever son *Recueil d'extraits et notices des Poëtes latins du moyen âge, les moins connus jusqu'à* 1520 *ou* 1530, assuré que pendant ce travail, il n'auroit aucune inquiétude sur sa subsistance.

Comment faire ou les épreuves de Misanthropie et Repentir.

Cette petite pièce, donnée au Vaudeville le 26 ventôse, a obtenu un succès complet. On y a réuni toutes les aventures qui ont été rapportées dans les journaux, et auxquelles ce drame avoit donné lieu. Un jeune homme sur le point de se marier, romp[t]

avec sa future, parce qu'elle n'y a pas pleuré; un autre au contraire se brouille avec la sienne, parce qu'elle a été trop vivement affectée. Un vieil époux veut faire divorce, parce que sa femme s'est trouvée mal à la représentation; et une jeune fille épouse un jeune homme qui a fait fortune en vendant de l'eau de Cologne et des sels à tous ceux qui s'évanouissent à la pièce de *Misanthropie et Repentir.*

Une critique fine est répandue dans toute la pièce; le drame nouveau y est alternativement loué et critiqué, et on a applaudi à beaucoup de couplets spirituels et bien tournés. On auroit pu reprocher à cette pièce quelques longueurs, mais les auteurs apparemment *n'ont pas eu le temps de la faire plus courte.*

Ils ont été demandés: ce sont les citoyens *Jouï* et *Lonchamps*, auteurs de l'*Arbitre* ou les *Consultations de l'an* 7, comédie donnée avec succès à ce théâtre.

Voici un couplet du vaudeville final, qui a été redemandé.

LE NOIR.

Long-temps encore, à l'*Odéon*,
On ira voir *Misanthropie*;

SUZANNE.

C'est que les graces de *Simon*
Couvrent les défauts d'*Eulalie*.

On a fait répéter aussi le couplet suivant.

Air: *Si Pauline est dans l'indigence.*

Au Parnasse, Apollon préfère
Aux derniers, les *premiers venus*.

Le myrthe qui croit à Cythère,
Couronne les *premiers venus*.
En affaires, tout l'avantage
Appartient au *premier venu*.
N'a pas qui veut, en mariage,
L'honneur d'être *premier venu*.

La pièce a été jouée avec beaucoup d'ensemble: on a sur-tout applaudi les citoyens *Henri*, *Carpentier*, et la citoyenne *Aubert* dans le rôle de coquette.

Lettre au citoyen MILLIN, *sur l'édition stéréotype de* ROUSSEAU.

7 Ventôse.

Dans le second volume du J. B. Rousseau, édition stéréotype, page 159, je trouve l'épigramme suivante, intitulée *les Souhaits*.

Etre l'Amour quelquefois je désire,
Non pour régner sur la terre et les cieux;
Car je ne veux régner que sur Thémire;
Seule, elle vaut les mortels et les dieux;
Non pour avoir le bandeau sur les yeux;
Car de tout point Thémire m'est fidelle:
Non pour jouir d'une gloire immortelle,
Car à ses jours survivre je ne veux:
Mais seulement pour épuiser sur elle
Du dieu d'Amour, et les traits, et les feux.

Mais cette épigramme est-elle de Rousseau? L'auteur d'une lettre insérée dans l'*Année littéraire* (1768, tome 6, page 334), l'attribue à Fernand, et lit au cinquième vers:

Non pour avoir *son* bandeau sur les yeux.

Il fait observer que M. de Voltaire a imité ce madrigal lorsqu'il fit celui-ci pour madame du Châtelet (tome 14, page 359. Beaum., in-12) :

Etre Phœbus aujourd'hui je désire,
Non pour régner sur la prose et les vers ;
Car à du Maine il remet cet empire,
Non pour courir autour de l'Univers,
Car vivre à Sceaux est le but où j'aspire ;
Non pour tirer des accords de sa lyre,
De plus doux chants font retentir ces lieux ;
Mais seulement pour voir et pour entendre
La belle Issé qui pour lui fut si tendre,
Et qui le fit le plus heureux des dieux.

Au reste, M. de Voltaire et Ferrand ou Rousseau avoient imité Marot, dans les œuvres duquel on trouve ce dixain.

Estre Phœbus bien souvent je désire,
Non pour connoître herbes divinement ;
Car la douleur qui mon cœur veult occire,
Ne se guérit par herbe aucunement :
Non pour avoir ma place au firmament,
Car en la terre habite mon plaisir ;
Non pour son arc encontre amour saisir,
Car à mon roi ne veux estre rébelle :
Estre Phœbus seulement j'ai désir
Pour estre aimé de Diane la belle.

Ce n'est pas la seule difficulté à faire sur cette édition de J. B. Rousseau.

M. de Saint-Marc, dans un morceau imprimé dans le n°. 20 de votre journal, page 489, attribue à des auteurs inconnus les épigrammes 19 et 20 du

du troisième livre, page 165 du second volume de l'édition stéréotype

XIX.

Sur les fables de Lamotte.

Dans les fables de La Fontaine,
Tout est naïf, simple et sans fard:
On n'y sent ni travail ni peine,
Et le facile en fait tout l'art:
En un mot, dans ce froid ouvrage,
Dépourvu d'esprit et de sel,
Chaque animal tient un langage
Trop conforme à son naturel.
Dans Lamotte Houdart, au contraire,
Quadrupède, insecte, poisson,
Tout prend un noble caractère
Et s'exprime du même ton.
Enfin, par son sublime organe
Les animaux parlent si bien,
Que dans Houdart souvent un âne
Est un académicien.

XX.

Sur le même sujet.

Quand le graveur Gilot et le poëte Houdart,
Pour illustrer la fable auront mis tout leur art;
C'est une vérité très-sûre,
Que le poëte Houdart et le graveur Gilot,
En fait de vers et de gravures,
Nous feront regretter La Fontaine et Calot.

M. de Saint-Marc nous apprend que Rousseau avoit retouché les vers de la première, qu'il croyoit

de Chaulieu. La seconde, selon M. de Saint-Marc, *sent Le Gacon.*

Voudriez-vous, citoyen, en imprimant cette lettre, engager votre savant correspondant le citoyen Saint-Léger, dont l'érudition littéraire et bibliographique est si bien connue, à éclaircir cette difficulté, et à vérifier les droits de Ferrand et de Chaulieu sur ces épigrammes imprimées dans les œuvres de Rousseau.

BOISSONADE.

TECHNOLOGIE.

Lettre au citoyen MILLIN.

Dans votre note sur le passage de *Jean*, abbé de Beaugency (ann. IV, tom. V, pag. 472), que j'avois citée au sujet de l'invention des lunettes au treizième siècle (1), vous dites, citoyen, que le mot *Bustula* ne doit pas s'expliquer par *lunettes*, sens qui m'avoit aussi paru peu admissible, et qu'il vient de *Buxus*, *buis*, et signifie la petite *boîte de buis* où la lettre étoit contenue. J'ai peine à croire, je vous l'avoue, que *Bustula* puisse avoir *Buxus* pour racine : je le croirois plus facilement de *Buxula ;* mais nous avons *Bustula*, et puis il paroîtroit dériver de cette étymologie, que c'étoit l'usage d'enfermer les lettres dans des boîtes de buis,

(1) Voici le passage : « *Statim ut litterarum vestrarum* » *bajulam vidi*, bustulam *arripiens non solum avide legi* » *et perlegi, etc.* »

plutôt que d'autre bois ; ce qui n'est pas très-vraisemblable.

Il me semble que le mot *Bustula* peut signifier *petite boîte*, mais rien de plus. Il se pourroit même que le mot *boîte* vînt de *Busta*, d'où *Bustula*, ou plutôt que de *Boîte* les latinistes du treizième siècle eussent fait le mot barbare *Busta*.

Peut être Ducange et Ménage, que je ne suis pas à portée de consulter, ont-ils là dessus quelque chose de satisfaisant (2).

Au surplus, si toutes ces dissertations sur les télescopes et les lunettes ont donné à ceux qui s'en servent et à ceux qui ne s'en servent pas, l'envie d'être plus instruits sur origine, ils peuvent consulter un mémoire de M. de Caylus, dans les recueils de l'académie des inscriptions, tom. XXVII; P. Borel, *De vero telescopii inventore;* Montucla, *Histoire des mathématiques*, tome II, etc. etc.

BOISSONADE.

Fouilles nouvelles faites au pied du Vésuve.

Les fouilles qui avoient été ordonnées par le gé-

(2) Ce n'est pas parce que ces boîtes étoient particulièrement de buis, qu'on les nommoit *Buxtulæ*, mais parce qu'on a fait communément des boîtes avec ce bois. Cette opinion est celle de Ménage Du reste, ce mot est un diminutif de *Buxis*, que Ducange dérive du grec *Pyxis*, boîte, d'où vient évidemment *Busta*, dont *Bustula* n'est que le diminutif. A. L. M.

néral Championnet (1), continuent d'être fructueuses. On a découvert dernièrement une maison de campagne près la *Torre del Greco*, territoire de l'ancienne ville d'*Herculanum :* on y a trouvé deux pieds et une partie de la jambe de deux statues de satyres en bronze. Ces figures devoient être d'un grand caractère et d'un travail grec. On a découvert à quelque distance de là, la base où étoient posées ces figures ; elle porte l'empreinte de quatre pieds. On espère trouver bientôt le reste du grouppe qu'elle soutenoit, et alors la restauration sera facile.

Il paroît certain que le roi de Naples, en s'enfuyant, a dépouillé les musées de Portici et de *Capo di monte*, de ce qu'ils renfermoient de plus précieux. Cependant le général mandoit le 8 ventôse, qu'il alloit faire partir sous peu de jours de nombreuses caisses de statues et de bustes restés à Naples. Dans l'état qu'il a envoyé, on compte dix-huit statues, parmi lesquelles le célèbre *Hercule Farnèse*, et un plus grand nombre de bustes.

Quant aux fouilles faites à *Pompeïa*, la lettre suivante donnera une idée des travaux dont elles sont l'objet.

Le citoyen Mathias ZARILLO, *directeur-général des fouilles, au général en chef* CHAMPIONNET.

« Hier, 2 ventôse, lendemain de la visite que vous avez faite aux fouilles de Pompeïa, citoyen général, je m'y suis transporté de nouveau, pour établir une meilleure organisation pour les ouvriers

(1) *Suprà*, page 261.

et les inspecteurs, et former un petit bureau de correspondance, pour transmettre les papiers originaux au bureau d'administration des dépenses établi pour lesdites fouilles. Je trouvai, à mon très-grand plaisir, découverts deux appartemens situés sur la façade méridionale de Pompeia, dans lesquels, quoiqu'on n'ait point trouvé de monumens amovibles, parce qu'il y a apparence qu'ils avoient été fouillés à plusieurs reprises, on a découvert néanmoins des objets précieux pour les arts, mais qu'il n'etoit point facile de transporter, comme vous pouvez le voir dans mon plan d'exécution, ordonné et approuvé par vous. Ce sont, dans une chambre, trois petits tableaux d'environ un palme et demi, représentant tous trois le même sujet, mais en diverses attitudes; savoir: un Faune qui semble vouloir engager une Nymphe à céder à ses désirs; dans le second, outre le Faune et la Nymphe, qui sont de proportion plus grande et d'un excellent coloris (spécialement pour le nu, qui peut le disputer en ce genre au Titien), on voit la divinité conservatrice du monde, Priape, avec ses magnifiques attributs; derrière cette figure est une petite Victoire qui la couronne, et au fond, dans le champ du tableau, il y a une grenade, fruit dédié à Priape.

» Dans les deux autres appartemens qui sont adjacens, sont deux grouppes semblables, d'un Faune et d'une Nymphe, mais en attitudes différentes.

» Sur un mur d'une chambre contiguë, est un autre grouppe de figures plus grandes, parce que le tableau est à peu près le double des trois autres déjà

décrits. Dans ce groupe, on a peint Diane passionnée, qui va surprendre Endymion : la Déesse est d'un bon dessin et d'un excellent coloris ; elle est presqu'entièrement nue ; son voile, qu'elle tient avec ses deux mains, voltigeant sur sa tête, y forme un croissant.

Dans un autre appartement qui précède celui des trois petits tableaux avec des Faunes et des Nymphes, et dont les murs latéraux sont presqu'entièrement ruinés, parce qu'ils sont assis sur le penchant de la colline de Pompeïa, on voit un beau pavé de mosaïque, d'un travail extrêmement délicat, et à petites cases. Cette mosaïque, qui est belle et précieuse, fait espérer que, dans les deux autres chambres décrites, où sont les peintures, on en trouvera d'autres aussi belles sur le pavé qu'on n'a pu encore atteindre. »

Salut et respect,

Signé, MATHIAS ZARILLO.

Nous ajouterons que le général en chef a chargé les citoyens Point, Thevenin et Blanchard, de prendre les dessins de ces tableaux, qui seront ensuite enlevés et transportés à Paris si on les juge dignes de cet honneur. On a dû depuis attaquer le centre de la ville d'Herculanum, où l'on espère trouver des morceaux précieux pour les arts et pour l'archæologie.

Voyage de Choiseuil Gouffier.

Le second volume du *Voyage pittoresque de la Grèce*, par Choiseul Gouffier, étoit très-avancé lorsque son auteur émigra. Déjà la plus grande partie

des planches étoient gravées. Elles furent saisies, et elles sont restées plusieurs années sous le scellé. — L'épouse de Choiseuil, qui n'a point quitté la France, a demandé ces planches au gouvernement, afin de pouvoir terminer un ouvrage estimé des artistes et des antiquaires. Sa demande a été favorablement reçue. Les planches lui seront rendues, à la seule condition qu'elle donnera pour les grandes bibliothèques publiques, un certain nombre d'exemplaires de l'ouvrage complet. Nous pouvons donc espérer de le voir bientôt paroître. Le gouvernement, par cette décision, a rendu un nouveau service aux lettres et aux arts.

LIVRES DIVERS.

COSMOGRAPHIE.

COSMOGRAPHIE élémentaire, divisée en parties astronomique et géographique, ouvrage dans lequel on a tâché de mettre les vérités les plus intéressantes de la physique céleste à la portée de ceux même qui n'ont aucune notion des mathématiques, avec des planches et des cartes; par EDME MENTELLE, *membre de l'institut national, et professeur aux écoles centrales du département de la Seine : troisième édition, revue et considérablement augmentée par l'auteur.* A Paris, chez Théophile Barrois, libraire, rue Haute-Feuille, n°. 22. An 7.

Le succès de cet ouvrage est assuré, et cette édition, à laquelle son auteur a fait les additions nécessitées par les changemens arrivés dans l'Europe, ne peut être que très-favorablement accueillie.

Physiologie.

Description anatomique d'une tête humaine extraordinaire, suivie d'un Essai sur l'origine des nerfs ; par J. Fr. N. Jadelot, médecin. 50 *pag. in-8°. de* 90 *pages avec planches. An* 7. Prix, 1 franc, et 1 franc25 centimes franc de port.

Cette tête, d'un volume considérable, a été trouvée auprès de Rheims, à quinze pieds de profondeur, au village de Sacy : elle fut donnée à Bernard de Jussieu, et elle est actuellement dans le cabinet du citoyen Jussieu, formé de l'héritage de plusieurs grands naturalistes. Guettard et Dargenville en ont parlé, mais avec peu d'exactitude. Le citoyen Jadelot en donne le poids, les dimensions et la figure, comparés au poids, aux dimensions et à la figure de la tête ordinaire d'un adulte. Il donne ensuite l'analyse chymique de sa substance, comparée à celle d'autres os humains. Cette tête a été faussement prise pour celle d'un géant. Le citoyen Jadelot pense que cette tête offre la preuve d'une maladie dont on n'a pas encore observé d'exemple ; qu'elle consistoit dans un ramollissement des os, accompagné d'un gonflement énorme, mais symétrique et régulier ; que la proportion de phosphate calcaire à dû diminuer par l'effet de la maladie, et que celle de carbonate calcaire n'est augmentée que depuis la mort.

Ce mémoire, intéressant pour la physiologie et l'histoire naturelle, est accompagné de deux planches au simple trait.

Sténographie.

Fables de La Fontaine, gravées en caractères sténographiques, et ornées du portrait de l'auteur et de vignettes représentant les attributs de la célérité. A Paris, chez T. P. Bertin, édi-

teur, rue de la Sonnerie, n°. 1, où se trouve le Système de sténographie; troisième livraison.

Nous avons déjà fait connoître cette entreprise (1). Cette livraison contient le troisième livre et une partie du quatrième. Les caractères sont gravés avec grand soin : les petites vignettes offrent, dit l'éditeur, les attributs de la célérité. Celle qui termine le 3me. livre présente un Lapon dans un traîneau suivi par un patineur. Nous sommes étonnés que le graveur ait donné au renne attellé au traîneau des cornes simples et recourbées en avant, tandis qu'elles doivent être rameuses et recourbées en arrière.

L'éditeur, en parlant de l'utilité de la sténographie, cite comme les plus habiles sténographes de France, les citoyens *Ygonel* et *Breton*.

VOYAGES.

VOYAGE dans les Etats-Unis d'Amérique, fait en 1795, 1796 et 1797, *par* LA ROCHEFOUCAULT-LIANCOURT; 8 *vol.* A Paris, chez Dupont, imprimeur-libraire, rue de la Loi, n°. 1231; Buisson, libraire, rue Haute-Feuille; Charles Pougens, libraire, rue Saint-Thomas-du-Louvre. An 7. Prix, 30 francs et 40 francs par la poste.

HISTOIRE.

TABLEAU historique, politique et moderne de l'Empire ottoman, contenant, 1°. *l'examen de son gouvernement, de ses finances, de ses forces militaires tant sur mer que sur terre; un coup-d'œil sur l'histoire de ce pays, sur sa population, sur la religion et les mœurs de ses habitans, et sur l'état des arts, des sciences et du commerce :* 2°. *considérations sur l'état des provinces soumises à l'Empire ottoman, où l'on traite de l'ancien gouvernement des Tar-*

(1) Ann. II, tome VI, page. 142.

tares de la Crimée; de l'oppression dans laquelle gémissent les Grecs, de leurs efforts pour secouer le joug de leurs tyrans, et de l'intérêt que les autres nations, et principalement la Grande-Bretagne, peuvent avoir à leurs succès : 3°. recherches sur les causes de la décadence de la Turquie, et sur celles qui tendent à la prolongation de son existence politique, avec le développement du système de la feue impératrice de Russie : 4°. observations sur l'état du commerce de la Grande-Bretagne avec la Turquie; sur la nécessité d'anéantir la compagnie du Levant; sur les dangereuses conséquences des réglemens relatifs à la quarantaine, et sur beaucoup d'autres objets d'une importance majeure, traduit de l'anglais de WILLIAMS ETON, *ci-devant consul de sa majesté britannique en Russie et en Turquie; par le citoyen* LEFEBVRE. *Deux volumes in-8°.* A Paris, chez Tavernier, libraire, rue du Bacq, n°. 937. An 7.

NUMISMATIQUE.

MANIÈRE de discerner les médailles antiques, de celles qui sont contrefaites, par M. BEAUVAIS; avec l'introduction, les notes et la spécification de la valeur et de la rareté des anciennes médailles des empereurs romains, ajoutées à la traduction allemande de cette dissertation. A Dresde, 1794, chez les frères Walther. in-4°.

Cette dissertation de Beauvais est suffisamment connue, et toujours tellement estimée, qu'Eckhel l'a reproduite, traduite en latin dans sa *Doctrina numorum*. M. Wacker l'avoit traduit en allemand en 1791. Cette édition de M. Lipsius est accompagnée de la préface, des notes et des tables de l'édition allemande, qui y ajoutent un grand prix.

DISSERTATION sur la rareté, les différentes

grandeurs et la contrefaction des médailles antiques, avec des tables du degré de rareté des médailles des anciens peuples, villes, rois, et des empereurs romains; le tout traduit de l'anglais de JEAN PINKERTON, *et augmenté des indices nécessaires par* JEAN-GODEFROY LIPSIUS, *avec une géographie numismatique complète des anciens peuples, villes et rois.* A Dresde, 1795, chez les frères Walther. in-4°.

Ce titre étendu annonce suffisamment l'importance et l'utilité de la traduction de ce chapitre de l'*Essai de M.* PINKERTON *sur la science des médailles.* Cette dissertation fait naturellement suite à la précédente, qui ne traite guère que des impériales. La table géographique des médailles, de leur degré de rareté, par M. Wacker, est aussi une addition très-importante. Les chapitres ont pour vignettes et pour culs-de-lampe, des médailles tirées de l'ouvrage de Beger. Cette dissertation auroit acquis plus de prix si on eût choisi pour ces ornemens, des médailles inédites ou du moins très-rares. Cet ouvrage est, comme le précédent, un témoignage de l'amour de M. Lipsius pour la science numismatique, et de son zèle pour ses progrès.

POÉSIE.

LES PLANTES: poëme, par RÉNÉ-RICHARD CASTEL, *professeur de littérature au prytanée français, seconde édition, revue, corrigée et augmentée; ornée de cinq jolies figures en taille-douce: un gros volume in-18, imprimé par Didot jeune, avec ses beaux caractères, sur grand-raisin fin, broché, étiqueté.* Prix, 3 francs. Il y en a quelques exemplaires sur grand-raisin vélin superfin satiné, figures avant la lettre, broché et étiqueté, 6 francs. A Paris, chez Déterville, libraire, rue du Battoir, n°. 16, quartier de l'Odéon.

Nous avons déjà donné une analyse de cet ouvrage,

fait pour intéresser tous ceux qui joignent à un sentiment délicat, le goût des plaisirs purs et honnêtes. Quoi de plus intéressant que les plantes, chantées avec ce charme et cet enthousiasme qui prouvent qu'on les aime! Nous n'ajouterons rien à l'analyse étendue que nous avons donnée de ce poëme (1), qui a mérité depuis l'honneur d'être proclamé à la fête de la république. L'auteur y a fait des additions heureuses : il a sur-tout ajouté aux notes des détails intéressans. L'édition est soignée, d'un format commode, et accompagnée d'estampes agréablement composées, qui offrent dans un petit cadre une série d'animaux et de végétaux connus. Le succès du poëme est assuré. Nous ne doutons pas de celui qu'aura particulièrement cette édition.

MÉLANGES.

CORRESPONDANCE entre FRÉDÉRIC II, roi de Prusse, et le marquis D'ARGENS, avec les épitres du roi au marquis. Kœnigsberg, chez F. Nicolovius ; et à Paris, chez Fuchs, libraire, rue des Mathurins, n°. 334. 1798. 2 vol. in-8°. 6 francs, et 8 francs 50 centimes francs de port.

De toutes les personnes que Frédéric-le-Grand honora d'un commerce familier, le marquis d'Argens fut celui qui jouit le plus long-temps de cet avantage. Ce commerce intime établit entr'eux une correspondance réglée, fréquente, mais peu soignée, parce qu'étant l'ouvrage du moment, elle en portoit l'empreinte, et avoit le mérite de peindre fidellement la situation de l'écrivain. Le public trouve à la vérité dans les œuvres posthumes de Frédéric II, la plus grande partie de ces lettres ; mais les cinquante-neuf qu'on vient d'ajouter, et qui se trouvent marquées d'une étoile, sont absolument neuves et très-intéressantes : elles sont toutes du roi au marquis, et portent tellement le cachet de leur auteur,

(1) Ann. III, tome V, page 239.

qu'il paroît même superflu d'ajouter que l'éditeur possède les originaux, écrits de la main du roi, qui lui ont été cédés par M. de Magalon, petit-fils du marquis d'Argens. Pour rendre la collection complète, et la présenter aux lecteurs sous la forme la plus convenable, on a, du consentement des éditeurs des ouvrages posthumes de Frédéric II, fait un seul tout des lettres anciennes et nouvelles, en observant l'ordre naturel et chronologique, et on y a joint les épîtres du roi au marquis.

Observations d'un Dialecticien, sur les quatre-vingt-onze questions de mathématiques, de physique, de morale, de politique, de littérature et de beaux-arts, adressées par l'Institut national de France à l'Institut d'Ægypte. Paris, Garnery, libraire, rue Serpente, n°. 17, an 7 de la République. 55 pages in-4°.

Si grands que soient les rois, ils sont ce que nous sommes : Ils peuvent se tromper comme les autres hommes.

Ces vers peuvent également s'appliquer aux corps littéraires, ainsi il ne seroit pas étonnant qu'on pût reprocher quelques erreurs à l'institut. L'auteur de ces observations croit pouvoir taxer d'erronées, et dans la forme et dans le fond, les quatre-vingt-onze questions adressées par ce corps littéraire à l'institut du Caire. Il a du trait, du piquant, de l'originalité même, et la petite jalousie de ceux qui ne sont pas d'un corps académique contre ceux qui en sont, a fait accueillir sa brochure avec plus de faveur qu'elle n'en mérite réellement (1); car il s'en faut bien que tous ses reproches soient fondés : plusieurs portent sur des fautes de copiste, qui prouvent seulement que le secrétaire n'a pas relu la copie, mais non pas

(1) Ceci ne peut regarder l'auteur des observations dont nous connoissons l'honnêteté, et qui se distingue par une grande liberté de penser et une franchise de caractère précieuses. A. L. M.

que l'institut ne sait ni l'ortographe ni le français, et le critique commet lui-même, sur-tout dans la partie des sciences physiques, des erreurs qui prouvent qu'il est peu au courant de ces connoissances. Nous examinerons seulement quelques-unes de ses observations, pour appuyer notre jugement par des preuves.

N°. 1. Il a raison de reprocher à l'institut de dire la *longueur* des pyramides au lieu de la *hauteur;* plusieurs baguettes de *métal* au lieu de *métaux*, pour mesurer les coudées du Nilomètre.

N°. 4. Le critique s'étonne que l'institut demande d'observer *à quel point les Ægyptiens avoient perfectionné les canaux.* « Ce n'est pas en plaine, » dit-il, qu'il faut observer le perfectionnement des » canaux, mais sur la montagne de Maupas, où » Riquet les a perfectionnés. » Nous remarquerons que la question très-juste de l'institut n'a pas pour but le perfectionnement actuel des canaux, mais l'histoire de ce perfectionnement chez les anciens Ægyptiens; ce qui tient à l'histoire des progrès de l'esprit humain.

N°. 14. Il s'étonne des questions sur les *migrations des oiseaux.* Il dit qu'on devroit avant les faire en Europe : mais Linnæus a composé une dissertation sur ce sujet, *Migrationes Avium*, et ces observations doivent être répétées dans chaque pays : il est donc tout simple de demander qu'elles soient faites en Ægypte.

N°. 16. L'institut y demande *des renseignemens précis sur la manière dont l'autruche dépose ses œufs, sur le temps au bout duquel ces œufs éclosent.* Le critique traite cette question de *problème de ménagerie :* mais c'en est un d'histoire naturelle, un point curieux d'ornithologie, comme l'accouplement de l'éléphant est un problème pour la connoissance de ce mammifère.

N°. 17. Ce qu'il dit relativement à la question *sur*

la nourriture du scinque, n'est pas plus fondé. Il demande « si les concierges du muséum d'histoire » naturelle veulent savoir comment nourrir leurs scin- » ques empaillés; » non, mais la nourriture du scinque est curieuse à connoître, sur-tout à cause des propriétés médicales qu'on lui attribue.

N°. 22. *A quelles espèces, à quels genres rapporter les pétrifications d'animaux et de végétaux de la Haute et de la Basse-Ægypte ?* « A » l'animal qui a porté les cornes d'Ammon, » répond le critique. Mais des pétrifications de végétaux ne peuvent appartenir à un animal, et aucun animal n'a porté les cornes d'Ammon, qui ne sont pas des cornes, mais des coquilles assez semblables à notre grand planorbe, dont l'analogue vivant et par conséquent l'animal sont inconnus, et qu'on a nommées *Ammon*, à cause de leur ressemblance avec des cornes de belier.

N°. 26. *Quelles sont les formes et les habitudes des animaux qui construisent les madrepores ?* « Il faut, dit le critique, faire cette demande aux » *huitres.* » C'est pourtant une question d'histoire naturelle très-importante.

N°. 28. Le critique s'étonne, avec raison, qu'on puisse demander *si on trouve dans les monumens ægyptiens, des pierres factices.*

N°. 29. Il s'étonne que l'institut national dise *pratiques médécinales* pour *pratiques médicales;* mais ce ne peut être qu'une faute de copiste.

N°. 39. *Afflictions cancereuses*, qu'il a raison de critiquer, est une erreur semblable. Il faut lire *affections.*

N°. 72. Il faut de même lire *acquisition de monumens et de médailles* et non *des*, parce qu'on sait bien que l'institut n'a pas pu vouloir dire d'*acheter tous les monumens et toutes les médailles.*

N°. 5 du supplément. Le critique s'étonne que l'institut ait écrit *roche de corne* au singulier. Il

demande « sur quelle tête a poussé cette merveilleuse « corne dont on fait des roches; » mais il devoit savoir qu'on appelle en minéralogie, *roches de corne*, des pierres qui ont l'apparence de cette substance, et non pas des pierres qui en sont formées.

N°. 11. La demande que l'institut fait de *momies authentiques* n'est nullement ridicule, comme le prétend le critique. La plupart des momies sont fausses ou altérées; et enfin le muséum national des antiques, qui n'est jamais nommé dans ces questions sur l'Ægypte, quoique le muséum d'histoire naturelle le soit très-souvent, ne possède pas une seule momie.

Le critique relève quelques questions peu importantes; mais dans ce genre, *ce qui abonde ne nuit pas.* Il avoue lui-même avoir fait sa critique avec précipitation, sans livres et par défi: on le voit aisément. Qu'il se méfie de sa facilité, de la quantité de faits que lui ont fournis ses lectures; ils ne peuvent être utiles que par une juste application.

AVIS.

On peut s'adresser au Bureau du Magasin Encyclopédique, pour se procurer tous les Livres qui paroissent en France et chez l'Etranger, et généralement pour tout ce qui concerne la Librairie ancienne et moderne.

On s'y charge aussi de toutes sortes d'impressions.

Les Livres nouveaux sont annoncés dans ce Journal aussitôt après qu'ils ont été remis au Bureau, c'est-à-dire, dans le Numéro qui se publie après cette remise.

Le Magasin paroît régulièrement le premier de chaque mois.

On prie les Libraires qui envoient des Livres pour les annoncer, d'en indiquer toujours le prix.

LES auteurs et les libraires qui désirent faire annoncer les ouvrages qu'ils publient dans quelques-uns des meilleurs journaux de l'Allemagne, peuvent en adresser un exemplaire au citoyen Fuchs, que ses relations avec l'Allemagne mettent à même de les faire parvenir à un homme de lettres connu, qui les y fera insérer.

ANNONCES.

Letters of the right honourable Lady M.— Y. W.— r. M.— e., Written during her travels in Europe, Asia and Africa to Which hare added poems by the same author stereotype edition. Cette édition stéréotype se vend à Paris, chez P. Didot l'aîné, imprimeur, aux galeries du palais national des sciences et arts; Firmin Didot, libraire, rue de Thionville, n°. 1850, et Antoine-Augustin Renouard, libraire, rue Andre-des-Arts, n°. 42. Prix en feuilles, papier ordinaire, 75 centimes; papier fin, 1 franc 25 centimes; papier vélin 3 francs; grand papier vélin 4 francs 50 centimes, an 7.

Odes, cantates, épîtres et poésies diverses de J. B. Rousseau, 2 vol. in-12. Cette édition stéréotype se vend à Paris, chez P. Didot l'aîné, imprimeur, aux galeries du palais national des sciences et arts; Firmin Didot, libraire, rue de Thionville, n°. 1850, et antoine-Augustin Renouard, libraire, rue André-des-Arts, n°. 42. Prix, en feuilles, papier ordinaire, 1 franc 30 centimes; papier fin d'Angoulême, 2 francs 10 centimes; papier vélin 6 francs; grand papier vélin 9 francs, an 7.

Mémoire qui a remporté le prix au jugement de l'académie de Dijon, le 18 août 1776, sur la question proposée en ces termes:

Déterminer quelles sont les maladies dans lesquelles la médecine agissante est préférable à l'expectante, et celle-ci à l'agissante; et à quels signes le médecin reconnoît qu'il doit agir, ou rester dans l'inaction, en attendant le moment favorable pour placer les remèdes?

par M. Voullone; docteur en médecine à la faculté de Montpellier; nouvelle édition, in-8°. Prix, 2 francs broché, et 2 francs 40 centimes franc de port. A Paris, chez Croullebois, rue des Mathurins, an 7.

GÉOMÉTRIE.

Verkuyen. *Sur le traité du calcul différentiel et du calcul intégral du cit.* Bossut. 145

PHYSIQUE.

Philibert. *Histoire naturelle abrégée du ciel, etc.* 168

VOYAGE.

Olivier. *Voyage dans l'empire ottoman, etc.* 187

MÉLANGES.

E.B. *Bibliothèque britannique, etc.* 214

POÉSIE.

Schmid. *Essai d'un catalogne des poëmes intitulés* Temples. 227

VARIÉTÉS, NOUVELLES ET CORRESPONDANCE LITT.

Découvertes en Afrique. 243

Sur le grand froid de cette année. 242

Poëtes Allemands, imprimés à Philadelphie. 244

L'Indicateur des Mariages, vaudeville. 244

Sur la carie des os. 245

Racine de l'Enula-helenium. 246

La Punition, opéra à Feydeau. ibid.

Graveur en pierres fines. ibid.

Lettre d'un voyageur observateur, concernant le jardin botanique de Voerlitz. 247

Fritillaria regia. 248

Une Journée de Ferney, au Vaudeville. 249

Nouvelles littéraires du Danemarck. 250

Sourds et Muets à Munich. 252

Une Journée du jeune Néron, à l'Odéon. ibid.

Traduction d'un ouvrage de Kant. 253

Edition de Juvénal. 254

Bibliothèque de Gœttingue. 255

Séances de l'Académie des sciences à Berlin. 256

Prix proposé par la société médicale harveyenne à Edimbourg. 255

Perruquiers auteurs. 251

Lettre du général Championnet, au ministre de l'intérieur. ib.

Productions littéraires en Suède 263

Les deux Veuves, à l'Odéon. ibid.

Traduction du tableau élémentaire du cit. Cuvier. 264

Etat des livres nouveaux publiés en Allemagne. 265

Musée central des arts. 266

Société batave. 267

Pension accordée au cit. Mercier St.-Léger. 269

Comment faire ou les épreuves de Misanthropie et Repentir, au Vaude- ville. ibid.

Lettres a.. ..ing en Millin 271

Fouilles nouvelles faites au pied du Vésuve. 275

Voyage de Choiseul-Gouffier. 278

LIVRES DIVERS.

Cosmographie.

E. Mentelle. *Cosmographie élémentaire, etc.* 279

Physiologie.

J. F. N. Jadelot. *Description anatomique d'une tête humaine extraordinaire, etc.* 280

Sténographie.

Fables de La Fontaine. ibid.

Voyage.

Voyage dans les Etats-Unis d'Amérique. 281

Histoire.

Lefebvre. *Tableau historique, politique et moderne de l'empire ottoman, etc.* ibid.

Numismatique.

M. Beauvais. *Manière de discerner les médailles antiques, de celles qui sont contrefaites.* 282

J. Pinkerton. *Dissertation sur la rareté, les différentes grandeurs et la contrefaction des médailles antiques.* ibid.

Poésie.

R. R. Castel. *Les plantes, poëme.* 283

Mélanges.

Correspondance entre Frédéric II, roi de Prusse, et le marquis d'Argens. 284

Observations d'un Dialecticien, etc. 285

(N°. 23.) 1er. Floréal an 7.

MAGASIN ENCYCLOPÉDIQUE,

OU

JOURNAL DES SCIENCES,

DES LETTRES ET DES ARTS,

RÉDIGÉ

Par A. L. MILLIN.

AVIS DES ÉDITEURS.

Le prix de ce Journal est fixé :

à 9 francs pour trois mois,
18 francs pour six mois,
36 francs pour un an,
tant pour Paris que pour les Départemens, franc de port.

ON peut s'adresser au Bureau du Journal pour se procurer tous les Livres qui paroissent en France et chez l'étranger, et pour tout ce qui concerne la Librairie ancienne et moderne.

CE Journal, auquel la plupart des hommes qui ont un nom distingué, une réputation justement acquise dans quelque partie des arts ou des sciences, tels que les citoyens DAUBENTON, DOLOMIEU, DESGENETTES, SILVESTRE DE SACY, FOURCROY, HALLÉ, HERMANN, SCHWEIGHÆUSER, LACÉPÈDE, LANGLÈS, LALANDE, LAGRANGE, LEBRUN, MAREON, MENTELLE, BARBIER-DUBOCAGE, MORELLET, NOEL, OBERLIN, CHARDON-LA-ROCHETTE, CAILLARD, SAINT-LÉGER, VAN-MONS, TRAULLÉ, LÉVEILLÉ, COUSIN, CUVIER,

Geoffroy, Ventenat, Cavanilles, Usteri, Boettiger, Visconti, Villoison, etc. etc. ont fourni des Mémoires, contient l'extrait des principaux ouvrages nationaux : on s'attache sur-tout à en donner une analyse exacte, et à la faire paroître le plus promptement possible après leur publication. On y donne une notice des meilleurs écrits imprimés chez l'étranger.

On y insère les mémoires les plus intéressans sur toutes les parties des arts et des sciences : on choisit sur-tout ceux qui sont propres à en accélérer les progrès.

On y publie les découvertes ingénieuses, les inventions utiles dans tous les genres. On y rend compte des expériences nouvelles. On y donne un précis de ce que les séances des sociétés littéraires ont offert de plus intéressant ; une description de ce que les dépôts d'objets d'arts et des sciences renferment de plus curieux.

On y trouve des notices sur la vie et les ouvrages des Savans, des Littérateurs et des Artistes distingués dont on regrette la perte ; enfin, les nouvelles littéraires de toute espèce.

Ce Journal est composé de six volumes *in*-8°. par an, de 600 pages chacun. Il paroît le premier de chaque mois. La livraison est divisée en deux numéros, de chacun 9 feuilles.

On s'adresse, pour l'abonnement, à Paris, au Bureau du Magasin Encyclopédique, chez le C. Fuchs, Libraire, rue des Mathurins, hôtel Cluny.

A Amsterdam, { chez la veuve Changuion et d'Hengst. / chez Van-Gulik.
A Bruxelles, chez Lemaire.
A Florence, chez Molini.
A Francfort-sur-le-Mein, chez Fleischer.
A Genève, { chez Manget. / chez Paschoud.
A Hambourg, chez Hoffmann.
A Leipsic, chez Wolf.
A Leyde, chez les frères Murray.
A Londres, chez de Boffe, *gerard Street.*
A Strasbourg, chez Levrault.
A Vienne, chez Degen.
A Wesel, chez Geisler, Directeur des Postes.

Il faut affranchir les lettres.

LITTERATURE GRECQUE.

Notice sur les Grecs modernes, sur leur langue, et sur quelques ouvrages écrits dans cet idiôme.

Le citoyen Barbié, dans une notice de la *Géographie de Philippides en grec vulgaire*, insérée dans le *Magasin encyclopédique*, deuxième année, tome VI, p. 76 et suiv. en parlant des Grecs modernes, et sur-tout de ceux d'entr'eux qui habitent les villes, dit qu'*ils sont très-polis, qu'ils cultivent les belles-lettres et les arts, et qu'ils y feroient sans doute de grands progrès, s'ils n'étoient sans cesse arrêtés dans leurs études, par les difficultés que leur oppose la jalouse inquiétude des Turcs.*

Beaucoup de ces Grecs se sont retirés dans les villes de la Hongrie et du Bannat, et y font le commerce. Pendant mon séjour dans ce pays, j'ai eu occasion d'apprendre à connoître quelques-uns d'entr'eux, et j'ai trouvé que l'éloge du citoyen Barbié n'est pas exagéré.

Il est vrai que comme prisonnier de guerre, il ne me fut pas permis d'avoir beaucoup de relation avec les habitans du pays, parce que je partagai pendant deux ans le sort de tous mes camarades, c'est-à-dire, d'être enfermé avec une surveillance extrême; cependant, comme je savois la langue allemande, assez répandue dans ces contrées, je trouvai toujours, du moins en route,

quelqu'occasion de recueillir plusieurs notices sur le pays et sur les habitans.

On a sans doute été surpris que jusqu'à présent aucun des Français, prisonniers de guerre en Autriche, et rentrés dans leur patrie, n'ait publié le récit de sa captivité, qui, à ce qui me paroît, devroit être intéressant, tant pour ceux qui ont essuyé le même sort, et qui ont eu le bonheur de revenir de ce pays, que pour tous les Français, en leur dévoilant la manière trop peu connue en France, dont leurs compatriotes furent traités dans les prisons, ou plutôt les cachots et les souterrains des Autrichiens, et en leur donnant des notices sur un pays trop peu connu.

Je ne connois qu'un seul écrit qui ait été publié sur cette matière ; c'est une petite brochure du citoyen Garnerin, connu par les voyages aëriens qu'il a fait depuis ; mais elle est bien loin de satisfaire le lecteur sur les points indiqués. La situation du citoyen Garnerin ne permettoit pas de faire mieux ; pendant tout le temps que je fus emprisonné près de Pesth, je sais qu'on le traitoit comme un *prisonnier d'état*, et comme tel, il étoit beaucoup plus resserré que nous autres *prisonniers de guerre*, quoique nous-mêmes fussions toujours enfermés dans le bâtiment qui nous servoit de prison.

Une des raisons principales qui ont empêché la publication d'un récit sur la captivité en Autriche, est peut-être dans les maladies fréquentes auxquelles le climat mal-sain nous exposa pres-

que tous, et qui empêchoient la plupart de recueillir constamment par écrit les observations qu'ils pouvoient faire.

Cependant, je sais qu'un de ceux qui ont partagé mon sort, mais qui a eu le bonheur presqu'unique de jouir d'une bonne santé pendant tout le temps de sa captivité, et qui a toujours pu continuer son journal, s'est occupé à rédiger ses observations pour les publier; il se peut même que cette époque ne soit pas éloignée.

Mais je reviens aux Grecs modernes dont je m'étois proposé de dire quelques mots.

Ordinairement on a sur cette nation des idées peu favorables : je me suis entretenu des causes de cette opinion avec quelques Grecs, et voici ce que l'un d'entr'eux, homme instruit, et qui a lui-même voyagé, m'a dit à ce sujet :

« Les voyageurs qui vont en Grèce sont de trois » espèces : ou ce sont des négocians; ou des » militaires; ou enfin, ce sont des voyageurs proprement dits.

» La première classe (les négocians) ne cherche » que son profit; elle voit plutôt les vices du peuple, » et tâche de rebuter les autres de faire le même » commerce, en divulgant les vices qu'elle a observés, » et quelquefois ceux qu'elle n'a pas observés (1).

(1) C'est le cas des habitans de la Calabre, qu'on regarde ordinairement comme des hommes extrêmement méchans, voleurs, de mauvaise foi, etc. M. Bartels, dans son voyage en Calabre et en Sicile, montre combien cette opinion est fausse, et d'où elle est venue.

» La seconde classe (les militaires) n'a aussi que » deux buts : c'est de faire la guerre et de jouir. Ces » voyageurs se soucient plutôt des belles Grecques, » que de la nation en général.

» La plupart des voyageurs, enfin, de la troi- » sième classe, se contentent ordinairement de faire » des recherches sur les monumens de l'antiquité, » et de vérifier ce que d'autres voyageurs ont dit » sur-tout par rapport aux monumens anciens. Le » nombre de ceux qui voyagent pour connoître » l'homme et la nation elle-même, est fort petit ; » malgré cela, ils se permettent de la juger, et de » répandre ainsi plutôt des préjugés que de les » détruire, faute que ne commettent que trop sou- » vent les voyageurs, par rapport aux nations étran- » gères (2). »

Le citoyen *Barbié* dit, p. 77 du mémoire cité, que, du temps du prince *Démétrius Cantemir*, il y avoit à Constantinople, dans le quartier des Grecs, une académie ou école publique pour l'instruction de la jeunesse grecque, fondée par un certain *Manolaki ;* et qu'alors elle avoit de célèbres professeurs. Il ajoute qu'il ignore si cette école subsiste encore.

M. *Kodriga*, secrétaire-interprète de l'ambassadeur ottoman près de la République française, qui a bien voulu me donner quelques détails à ce sujet,

(2) Le voyage de M. Bartels, que je viens de citer, présente un grand intérêt, en ce que l'auteur, sans négliger absolument les recherches sur l'antiquité, s'attache principalement à étudier les habitans des contrées qu'il a parcourues à pied et avec attention. La traduction de ce voyage est sous presse.

me dit que non-seulement cette école subsiste encore, mais que, dans chacune des îles grecques de l'Archipel, il y a des écoles de littérature; que surtout Pathmos est célèbre par ses écoles.

Athènes avoit aussi conservé une école célèbre, entretenue par des fonds déposés à Venise. Il se pourroit que la destruction de cette république et la cession de son territoire à la maison d'Autriche, eût une influence funeste sur cet établissement littéraire que la domination ottomane avoit toujours respecté.

Cette école d'Athènes a deux sections : celle des sciences et celle de littérature. Dans cette dernière, il y a douze écoliers, nés de parens pauvres, ou dont les parens ne sont pas domiciliés à Athènes, qui reçoivent encore un paiement.

Le nombre moyen des écoliers de la section des sciences est de trente, et de celle de la littérature, de quatre-vingts.

L'objet principal de l'enseignement dans les écoles de littérature, est le grec littéral ou ancien, d'où le grec vulgaire ou moderne est évidemment dérivé. Le rapport de ces deux idiômes est tel, que celui qui sait parfaitement bien le grec littéral, comprend avec facilité le grec vulgaire; mais il n'en est pas de même de celui qui ne sait que le grec vulgaire: il est bien loin de comprendre les ouvrages des auteurs de la Grèce ancienne.

Tout Grec qui veut donc bien savoir sa langue, est obligé d'étudier à fond, et par principes, le

grec littéral : de là la nécessité de ces écoles de littérature.

Dans beaucoup de villes de la Hongrie, les négocians les plus riches appartiennent à cette nation : dans le Bannat principalement, tout le commerce se fait presqu'exclusivement, ou par les Grecs, ou par les Juifs ; le reste des habitans, les colons allemands et français (et il y a des villages entiers où l'on ne parle que français,) les Wallaques, etc., ne s'occupent guère que d'agriculture.

Toutes les fois que j'ai eu à faire avec quelques-uns de ces Grecs, je n'ai eu qu'à me louer de leur politesse et de leur honnêteté ; ceux d'entr'eux qui sont un peu à leur aise, ne manquent pas de connoissances : on trouve ordinairement dans leurs bibliothèques les bons auteurs de l'ancienne Grèce, et il n'est pas rare de voir *Hérodote*, *Thucydide*, etc. dans les mains des Grecs de ce pays, qui communément ont fait leurs études dans une des écoles dont j'ai parlé. A *Szabadszalos*, village de la Hongrie, sur la rive gauche du Danube, à 15 lieues à peu près de Pesth, j'ai eu occasion de m'entretenir avec un épicier très-instruit, grec de nation, qui possédoit une bibliothèque assez nombreuse, composée de livres grecs, latins, allemands, italiens et français.

La plupart des Grecs qui vivent en Hongrie, parlent encore, outre le grec, les autres langues du pays, c'est-à-dire, le hongrois, l'allemand, le wallaque, le razien, etc. Celui qui est obligé de vivre dans ce pays avec toutes sortes de gens ou d'y voyager souvent, ne peut pas se dispenser de savoir ces

différentes langues, s'il ne veut pas se servir à tout instant d'un interprète : de là vient que, dans les régimens hongrois de l'armée impériale, aucun emploi militaire, pas même le grade de caporal, n'est donné à quelqu'un qui ne sait pas quelques-unes de ces langues du pays, puisque ces troupes sont composées de soldats de ces différentes nations.

Je possède une grammaire destinée pour les Grecs qui veulent apprendre la langue allemande ; j'ai eu l'occasion de l'acheter d'un Grec à Czackova, près de Temeswar. Je doute que cette grammaire soit connue en France ; je vais donc en copier, pour les amateurs, le titre en entier.

ΠΡΟΧΕΙΡΟΣ, ἢ ΕΥΠΟΡΙΣΤΟΣ ΔΙΔΑΣΚΑΛΟΣ, ΤΩΝ ΠΡΩΤΟΠΕΙΓΡΩΝ ΓΩΜΕΛΙΤΩΝ, ΤΗΣ ΓΕΡΜΑΝΙΚΗΣ ΓΛΩΣΣΗΣ. *τυπέντι, βιβλίον ὑπωφελέστατον, καὶ ἀναγκαιότατον, εἰς ἐκείνους τοὺς Ραμελίτας ὁποῦ ποθοῦσι, διὰ νὰ μάθωσι τῶν Γερμανικῶν Γραμμάτων τὴν Ἀνάγνωσιν. διαφόρων πραγμάτων Ὀνομασίας. καὶ Συνομιλίας ἀναγκαιοτάτας. ὡσὰν ὁποῦ περιέχει πρῶτον,* ΓΕΡΜΑΝΙΚΟΝ ΑΛΦΑΒΗΤΑΡΙΟΝ. *δεύτερον,* ΡΩΜΑΪΚΟ-ΓΕΡΜΑΝΙΚΟΝ ΛΕΞΙΚΟΝ, *καὶ τρίτον,* ΓΕΡΜΑΝΟΡΩΜΑΪΚΟ ΚΟΔΙΑΛΟΓΟΥΣ. *διὰ περισσοτέραν ὠφέλειαν τῶν ἀρχαρίων τῆς γερμανικῆς γλώσσης, συγγραφέντα μὲν τὰ γερμανικὰ, καὶ μὲ γερμανικὰ, καὶ ἑλληνικὰ γράμματα, καὶ ἐρανισθέντα, παρὰ τοῦ* ΜΙΧΑΗΛ ΠΑΠΑ ΓΕΩΡΓΙΟΥ, *τοῦ* ΣΙΑΤΙΣΤΕΩΣ. Τύποις δὲ ἐκδοθέντα, νῦν τὸ δεύτερον, δὶ ἐξόδων, *καὶ δαπάνης, τε τιμιωτάτε, καὶ χρησιμωτάτε, κυρίε,* ΓΕΩΡΓΙΟΥ ΚΩΝΣΤΑΝΤΙΝΟΥ ΠΕΛΕΓΚΑ. *τοῦ ἐκ* ΚΑΣΤΟΡΙΑΣ. — ΕΝ ΠΕΣΤΑ, 1792. *Ἐν τῇ τυπογραφίᾳ τοῦ* ΦΡΑΝΚΙΣΚΟΥ ΠΑΤΖΚΟ. de VIII et 236 pages grand in-8°.

Cette grammaire se divise en trois parties :

I. Alphabet et prononciation, p. 1—16. II. Vocabulaire, p. 17—116. III. Dialogues, p. 117—236.

Le vocabulaire contient, en trente chapitres, les mots les plus usités. Le dernier chapitre est consacré aux verbes, rangés par ordre alphabétique.

Les mots de ce vocabulaire, ainsi que les phrases des vingt-neuf dialogues suivans, sont disposés en trois colonnes, dont l'une contient le grec, l'autre l'allemand en caractères allemands; la troisième, l'allemand en caractères grecs, comme on le verra tout-à-l'heure par quelques échantillons.

On a déjà pu voir, par la notice de la géographie de Philippides, que la manière des Grecs d'orthographier les mots de nos langues, diffère un peu de la nôtre Je m'en vais extraire ici ce qu'il y a de particulier dans cette manière d'orthographier, en ajoutant toujours pour exemple quelques mots allemands écrits en grec.

B, — $\mu\pi$; p. e. *Bad.* $\Mu\pi\alpha\delta$, $\tau\grave{o}$ $\Lambda\alpha\gamma\varepsilon\acute{o}\nu$, (bain).... *Berg*, $\mu\pi\varepsilon\varrho\gamma\gamma$, $\tau\grave{o}$ $\Beta\varepsilon\nu\acute{o}\nu$, (montagne.)

C, — 1°. comme K devant A, O, U, L, R, p. e. *Cucumern*, $\kappa\upsilon\kappa\upsilon\mu\varepsilon\varrho\nu$, $\alpha\gamma\gamma\acute{\upsilon}\varrho\iota\alpha$ (concombres.) 2°. comme $\tau\zeta\varepsilon$, devant E, I, Y, p. e. *Citronen*, $\tau\zeta\iota\tau\varrho o\nu\varepsilon\nu$, $\kappa\acute{\iota}\tau\varrho\alpha$, (des citrons.)

D, — $\nu\eta$, p. e. *Dach*, $\nu\eta\grave{\alpha}\chi$, $\acute{\eta}$ $\sigma\kappa\varepsilon\pi\alpha\sigma\eta$, (le toît.)

F, — φ, *Freylich*, $\varphi\varrho\acute{\alpha}\ddot{\upsilon}\lambda\iota\chi$, $\beta\acute{\varepsilon}\beta\alpha\iota\alpha$, (sans doute.)

G, — p. e. *Glück*, $\gamma\gamma\lambda\upsilon\grave{\kappa}$, $\acute{\eta}$ $\tau\upsilon\chi\eta$, (la fortune.)

H, — χ p. e. *haben*, χαμπεν, ἔχειν, (avoir.) *der Heiland*, νηέ χάϊλανδ, ὁ Σωτὴρ, (le sauveur.) *der Hagel*, νηιε χαγγελ, τὸχαλάζι (la grêle.)

CH — χ p. e. *ich*, ἴχ, ἐγώ, (moi)..... *Loch*, λοχ, ἡ τρύπα, (le trou.)

SCH — σ', se prononce comme *s* en hongrois, et *ch* en français, p. e. *der Schœpfer*, νηὲ Σ'ἐπφερ, ὁ κτίστης, ὁ Δημιουργός, (le Créateur.) *Die Erschaffung*, νηι Ερσ'άφφουνγγ, ἡ κτίσις, (la création.)

j consonne — γ' (καὶ ὀνομαζεται Γ'οδ) p. e. *Jahr*, Γιὰρ, ὁ χρόνος, (année)..... *jagen*, γ'άγγεν, κυνηγῶν, (chasser.)

To K, L, M, N, O, P, Q, R, S, T, U, προφέρονται ὡσὰν καὶ τὰ λατινικὰ, καὶ τὰ ἐδικάμας, p. e. *Kohl*, Κὸλ, Λαχανον, (des choux)..... *mehr*, μὲρ, περισσότερον, (davantage)..... *Nacht*, νάχτ, νύκτα, (nuit)..... *œffentlich*; ὄφφενλιχ, φανερά, (ouvertement)... *Presburg*, πρεσμπὲργγ, το Ποζονιον, (Presbourg)..... *Quitten*, κβίττεν, κυδωνια, (des coings)... *Taback*, Ταμπακ, Ταμπακος, (le Tabac)... *Undankbar*, ὐνδανκμπαρ, ἀχάριστος, (ingrat.)

V — φ, p. e. *Vater*, φάτερ, πατὴρ, (père.)

W — β, p. e. *Wind*, βὶνδ, ὁ ἄνεμος, (le vent.)

X, Y, Z — ξ, υ, τζετ, p. e. Xerxès, Ξέρξες, ὁ Ξερξης... Ey, ἄϋ, τὸ ὠγόν, (l'œuf)..... *Zeigen*, τζαϊγγεν, δεικνύναι, (montrer)....

J'ajoute encore quelques mots allemands, dans

lesquels il se trouve des diphthongues, pour faire voir l'orthographe que les Grecs y mettent :

Haende (3), χαίνδε, χέριαι, (les mains.)
Savoyen, Σαφόϋεν, ἡ Σαοΐα, (Savoie.)
blühen, μπλάεχεν, ανθίζειν, (fleurir.)
Voegel, φοίγγελ, τὰ πετήμενα, (oiseaux.)
dieser, νήιζερ, ἔγλος, (celui-ci.)
Haeuser, χαΐϋζες, ὀσπηλια, (maisons.)
Bayern, Μπάϋερν, Βαοαρία, (Bavière.)
Kaiser, Καΐζες, Καΐσαρ, (Empereur.)

Je joins encore quelques phrases prises au hasard dans les dialogues qui se trouvent à la fin ; elles sont rangées en trois colonnes : l'allemand, le grec et l'allemand en caractères grecs ; pour en donner une idée, j'ajouterai toujours la traduction française.

§. A'. Πόσων λογιῶν λέγεται ἡ καλὴ ἡμερα.

(Comment on souhaite le bon jour.)

Guten Morgen mein Herr.	Καλὴ ταχυνὴ ἀυθέντα μου.	Γγὄλεν μόργγεν μαΐν χέρ.

(Verbalement c'est : bon matin, monsieur.)

Ich wünsche desgleichen.	Τὴν ὁμοίαν σᾶς ἔυχομαι	Ἴιχ βύνσιε νὴς Γγλάϊχεν.

(Je vous en souhaite autant.)

(3) Cependant l'auteur de la grammaire n'observe pas constamment cette orthographe d'écrire l'*ae* par *αε* ; mais quelquefois il l'exprime par *αι*, comme en français ; p. e. Væter, φαίτερ, οἱ παΐρεις, les pères, etc.

Guten Tag meine Herren.	Καλὴ ἡμέρα ἀυθέντζαι μου.	Γυδζεν τάγγ μάϊνε χέρρεν.

(Bon jour, messieurs.)

Seyn Sie willkommen.	Καλῶς ὡρίσατε (ou ἤλθατε.)	Σάϊν σὶ βιλλκόμμεν.

(Soyez le bien venu.)

Ihr ergebenster Diener.	ὅλως ἐκδεδομένος δοῦλος της τιμιότητός σας.	Ἴρ ἐργγίμπενστερ νῆνερ.

(Votre serviteur très-dévoué.) etc., etc.

§. Β΄ Διὰ τὴν καλὴν Ἑσπέραν, καὶ καλὴν νύκτα. (Pour le bon soir et la bonne nuit.)

Guten Abend Herr Bruder.	Καλὴ ἑσπέρα κύριε ἀδελφέ.	Γυδζεν Ἄμπενδ χέρρ μπρυδερ.

(Bon soir, monsieur mon frère.)

Ich wünsche Ihnen ebendesgleichen.	Καὶ ἐγὼ εὔχομαι εἰς τὴν αὐθεντείαν σε τὴν ὁμοίαν.	Ἴχ βύνσζε ἴνεν ἴμπεν νῆις γγλάϊχεν.

(Je vous en souhaite autant.)

§. Γ΄ Διὰ τὴν ἐρώτησιν τῆς Ὑγείας καὶ χαιρετισμούς. (Pour s'informer de la santé de quelqu'un, et pour saluer.

Wie befinden Sie sich mein Herr?	Πῶς εὑρίσκεθε εἰς τὴν ὑγείαν σας, αὐθέντα μου;	Βὶ μπεφίνδεν σὶ σιχ μάϊν χέρρ;

(Comment vous portez-vous, monsieur?)

Sehr wohl, Ihnen aufzuwarten.	Καλαπολλὰ καλὰ, εἰς τας προσαγὰς σας πρόθυμος.	Σὶρ βόλλ, ἴνεν ἄνφζωβαρτεν.

(Très-bien, à votre service.

Wie haben Sie sich befunden.	Πῶς ἰυριςκεσάσαν εἰς τὴν ὑγείαν σας.	Βὶ χάμπεν σὶ σὶχ μπεφῦνδεν.

(Comment vous êtes-vous porté?)

Seit ich die Ehre nichtgehabt habe Sie zu sehen.	Εἰς ἐκείνον τὸν καιρὸν ὁπῦ ἐγω δεν εἶχα τὴν τιμὴν εἰς τὸ νὰ σᾶς ἰδῶ.	σάϊ͵ῆ ἴχ νὴ ἰρε νὶχ͵ῆ γγεχάμπ͵ῆ χάμπε σι τζῦ σέϊν.

(Depuis que je n'ai pas eu l'honneur de vous voir.)

Ich bin krank gewesen.	Ἤμαν ἄῤῥωςος.	Ἴχ μπὶν κρᾶνκ γγεβίζεν.

(J'ai été malade.)

Sind Sie dann gænzlich wieder hergestellet?	Ξανελαβεῖε λοιπὸν πάλιν τέλειαν τὴν ὑγείαν σας?	Σὶνδ σὶ νῆάνν γγάϊνζλιχ βίδερ χερ-γγεσέλλε͵ῆ?

(Est-ce que vous êtes entièrement rétabli?)

Ia, Gott sey gelobet.	Ναὶ ὰς εἶναι δεδοξασμένος ὁ Θεὸς.	Γιὰ, Γγὸ͵ῆ σάϋ γγελόμπε͵ῆ.

(Oui, dieu merci.)

Iezt befinde ich mich besser.	Τώρα ἴυρίςκομαι εἰς τὴν ὑγείαν μὲ καλλιῖερα.	Γ͵ίζ͵ῆ μπεφίνδε ἴχ μίχ μπέσσερ.

(A présent, je me porte mieux.) etc. etc. etc.

A Czackova on m'avoit fait voir un almanac grec, avec des figures, dans le genre des almanacs historiques qui paroissent tous les ans en Allemagne. Les gravures se rapportoient à la révolution française : il y avoit, à ce que je me rappele, la fête

à l'Être Suprême, célébrée sous Robespierre ; Charlotte Corday qui donne le coup mortel à Marat, et autres scènes pareilles de notre révolution. Ces planches étoient accompagnées d'un texte en grec vulgaire. Je fis proposer au possesseur de cet almanac de me le vendre ; mais je ne pus point l'engager à me le céder, quoique je lui eusse offert le double de ce qu'il lui avoit coûté, et que l'année fût bientôt révolue. J'espérois en m'en retournant pouvoir en acheter quelques exemplaires dans une des villes par où nous passerions.

Lors de notre retour, nous séjournâmes quelque temps à Klein-Maria-Zell, couvent supprimé, situé sur une hauteur près de Bude, capitale de la Hongrie. Nous y fûmes enfermés sans pouvoir sortir de l'enceinte du couvent. Je m'adressai au concierge pour me procurer différentes choses, et entr'autres quelques exemplaires de cet almanac et une carte de la Hongrie ; il me procura tout le reste, mais pour ce qui étoit de ces deux derniers articles, il me dit qu'il lui étoit sévèrement défendu (4) de procurer aux prisonniers ni livres,

(4) Quelque chose de semblable m'étoit déjà arrivé pendant que j'étois enfermé dans le *nouveau bâtiment* près de Pesth ; l'officier qui étoit chargé de nous faire notre paiement, m'avoit procuré des livres d'un cabinet de lecture de Pesth où je m'étois abonné par son entremise ; pendant quelque temps la lecture me fit oublier en partie la perte de la liberté ; mais aussitôt que le major, commandant dans le bâtiment, en eut connoissance, l'officier qui m'avoit procuré les livres eut une forte réprimande, et il n'osa plus en faire apporter.

ni cartes géographiques, ni autres choses pareilles. Je ne me laissois pas rebuter, et m'adressai au commandant de la maison; il me promit de me les procurer; mais toutes les fois que je lui en demandois des nouvelles, il avoit quelques excuses, tantôt il l'avoit oublié, tantôt personne n'avoit été en ville, etc. Enfin, je suis parti de ce couvent sans pouvoir me le procurer. A Raab, où je me suis arrêté quelques heures, je n'ai pu non plus me le procurer, ni à Presbourg, où je n'ai échappé que par une ruse à la surveillance de nos argus, qui nous avoient consignés dans une caserne, pour me promener quelques instans dans la ville et pour acheter la géographie de la Hongrie et de la Transylvanie par Windisch, et une bonne carte de la Hongrie.

Plusieurs savans à Vienne, tâchent de répandre des lumières parmi les Grecs, et de réveiller de plus en plus chez eux le goût de la lecture, soit en traduisant de bons ouvrages en grec moderne, soit en publiant des ouvrages grecs, inédits ou publiés seulement par fragmens.

Un de ces hommes est M. *Alter*, professeur de langue grecque à Vienne, qui a publié, il y un an, *la Chronique de Phrantza*. L'analyse que le *Journal de Littérature* de Jena en a fait, m'a paru si intéressante, que je n'ai pas hésité de la traduire.

Ἐν Βιεννῃ, (à Vienne en Autriche): παρα Μαρκιδ Πουλιου. Χρονικον Γεωργιου Φραντζη, τυ πρωτοβεστιαριου. Νυν πρωτον εκδοθεν επιμελεια Φραγκ. Καρ. Αλτερ, διδασκαλου της Ελληνικης διαλεκτου. 1796, (c. à. d.

Chronique de GEORGES PHRANTZES, publiée, pour la première fois, par FRANÇ. CH. ALTER, Professeur de langue grecque.) Préface xxvij pages; texte 150, et 29 pages in-fol. avec quelques gravures.

« Parmi les auteurs contemporains qui ont décrit les derniers temps de l'empire de Constantinople, le Protovestiaire et grand Logothète, *Georges Phrantzes*, mérite une place distinguée à côté de *Laonicus Chalcocondylas* et de *Michael Ducas*. Du tems de la prise de la capitale, il avoit été auprès des empereurs pendant 37 ans; il avoit été le ministre affidé du dernier Constantin, et neuf années plus tard, il vit la chûte du règne des Paléologues dans le Péloponèse : ce fut dans les années, depuis 1477 jusqu'à 1481, qu'il décrivit avec la plus grande simplicité, et sans aucune prétention, les impressions que des événemens si mémorables avoient faits sur lui. Cet ouvrage, dont il n'existe que quelques copies, n'avoit été imprimé jusqu'à présent qu'en latin. »

« Le savant jésuite *Jacques Spanmüller*, surnommé *Pontanus* (5), du lieu de sa naissance, avoit fait et publié cette traduction au commencement du dernier siècle, d'après un manuscrit qui existe à Munich. »

« Elle a été insérée dans le *corpus Byzantinum*; mais malheureusement la république des lettres n'étoit pas seulement privée de l'original, elle n'étoit pas même en état de connoître le contenu complet

(5) Pontanus est né en 1542 à Brüx, ville située dans le cercle de Saatz en Bohême; il a fait beaucoup de traductions du grec en latin. Il est mort à Augsbourg en 1626.

de cette chronique ; car Pontanus avoit réduit les quatre livres de l'original à trois, par plusieurs omissions, ce qui ne peut jamais manquer d'avoir ses inconvéniens : chaque auteur a son point de vue particulier, qui lui fait envisager les événemens à sa manière, et qui a une très-grande influence sur le système entier de ses idées. M. *Alter* a donc bien mérité de la république des lettres en publiant le texte grec de ce même manuscrit de Munich, et la complaisance des personnes qui le lui ont communiqué, mérite aussi des éloges. »

« Il y a peu de chapitres qui n'aient reçu, par cette nouvelle édition, quelques corrections ; mais les omissions principales de *Pontanus* sont de deux espèces : elles ont pour objet ou des points de théologie ou de diplomatie. Ceux-là, ont encore un double objet : ils se rapportent ou aux controverses religieuses avec l'église latine, ou à l'islamisme. La manière dont *Phrantzes* parle des controverses de religion avec l'église latine fait beaucoup d'honneur à son esprit ; on y reconnoît l'homme d'état qui sait les apprécier d'après leur juste valeur. A l'occasion du concile de Florence, il ne parle pas contre les dogmes des latins, mais contre leur zèle immodéré de rendre leur église *l'église dominante ;* il regarde l'église grecque comme la plus ancienne, et s'exprime, p. 39, sur l'état des choses de la manière suivante : « Depuis beaucoup d'années, » nous allons, par la grande rue large, dans l'église » de Sophie de Constantinople : il est très-possible » que quelqu'un trouve une autre rue qui y aboutit » aussi,

» aussi, et qu'il la regarde comme meilleure ; mais » pourquoi voudroit-il me contraindre de quitter » mon chemin accoutumé ? Que chacun aille le che- » min qui lui convient le mieux, je ne l'en détournerai » pas ; nous nous retrouverons pourtant tous dans » l'église de Sophie. »

« Il parle une seconde fois des Latins, à l'occasion des reproches qu'on se permettoit dans l'Occident envers les Grecs, après la prise de Constantinople, comme si cet événement étoit une punition divine de l'opiniâtreté de leur schisme ; il dit là-dessus entr'autres, pag. 69 et suiv.

« Est-ce donc l'orthodoxie des Musulmans, qui » leur a valu ce bonheur ? Et si nos dogmes nous » ont attiré ce malheur, d'où vient que la Russie, » qui a adopté les mêmes dogmes, est cependant » florissante ? » Il montre qu'il est ridicule, même dangereux, de chercher les causes des révolutions d'état là où elles ne sont pas, et qu'en effet on emploie alors ordinairement des moyens qui sont bien loin de remédier au mal.

« Ce qu'il dit sur l'islamisme est moins remarquable : Phrantzes n'étoit pas assez instruit des sources dans lesquelles le prophète a puisé ses idées, et on remarque qu'il n'est pas exempt de préjugés sur la religion mahométane ; malgré cela, ces chapitres sont remarquables, en ce qu'ils montrent les idées qu'on avoit à Constantinople sur la religion de ces conquérans. Plusieurs des écrits que M. *Alter* a ajoutés à la fin de cet ouvrage, répandent encore plus de lumière sur cette matière.

« Quant aux articles de diplomatique qu'on trouve dans cette nouvelle édition, citons-en deux : p. 89, un privilége de commerce (δεῖφενδεύσις) donné en 1333, par l'empereur Andronicus le jeune, en faveur des habitans de Monembasia, (*Napoli di Malvasia*), et des entrepôts qu'ils avoient établis dans beaucoup de villes de son empire : on y voit non-seulement les objets de leur commerce, mais aussi une longue série d'impôts et d'exactions, dont ils furent affranchis. Ce document, ainsi que l'ouvrage de Phrantzes en général, servira en même temps pour enrichir le *Glossarium græcitatis* de ce temps. Le second document dont nous dirons un mot encore, est écrit en grec moderne ; c'est une lettre du cardinal *Bessarion* au Pædagogue d'André et de Manuel Palæologue, les deux héritiers du trône de Constantinople, qui s'étoient expatriés. Le bon cardinal donne à ces princes émigrés des conseils fort sages. Il leur dit d'oublier prafaitement que leurs ancêtres avoient porté la pourpre, pour ne penser qu'à leur situation actuelle, comme étant bannis de leur pays, entièrement ruinés (ολοπληχοι), et obligés de vivre des secours d'autrui ; de penser qu'ils ne pourront se faire aimer et honorer que par des qualités personnelles, et qu'en général la noblesse sans mérite n'est qu'une chose méprisable (ἡ ευγενεια χωρις αρετης ουδεν ειναι τι πολι) ; il leur conseille de respecter les mœurs des peuples de l'Occident, s'ils ne veulent pas renoncer à leur hospitalité et à leurs subsides ; de renvoyer de leur suite tous ceux qui leur sont inutiles ; si quelqu'un les salue dans

la rue en ôtant le bonnet (καπακι (6),) de se montrer aussi affables et polis envers lui, de quelle condition qu'il soit; de recevoir et de rendre les visites de la meilleure grace possible; d'employer les 300 ducats (δουκαζων, ou même φλωριων, écus d'or) que le pape leur donne, principalement pour payer d'habiles maîtres, etc.

« Ce que nous venons de citer prouve assez que l'ouvrage de Phrantzes méritoit bien d'être publié en grec, et en entier, ce que M. Alter a fait avec l'exactitude qu'il a déjà montrée par d'autres ouvrages. Les titres des trois premiers livres ont été ornés de quelques médailles byzantines. Depuis p. 100, où finit la chronique, jusqu'à p. 119, il y a une table des chapitres; jusqu'à page 127, il y a une table des passages de l'écriture, cités par Phrantzes; enfin, jusqu'à p. 138, il y a la table des leçons du manuscrit, auxquelles on en a substitué d'autres dans l'édition de Vienne (πινακ των διαφωνιων γενομενων εν τω ανηγεκφω ηγεμονοελεκτορικω της Μυηχεν.)

« Les petits écrits qui se trouvent à la suite de la chronique, sont : la profession de foi des Latins, du pape Grégoire IX au patriarche Germanus, avec la réponse (απαντησις) de celui-ci et de son synode tenu à Nymphæum, p. 139—149; il s'y trouve aussi plusieurs symboles publiés d'après des manuscrits.

« Les additions imprimées séparément sont d'abord des extraits de l'ouvrage de *Crusius* (7), intitulé

(6) Ce mot moderne des Grecs a du rapport avec le mot allemand *Kappe*, bonnet.

(7) *Martin Crusius* professa les belles-lettres et la langue grecque à Tubingue; il est mort en 1607, à 81 ans, à

Turco-græcia, devenu assez rare de nos jours; extraits qui ont du rapport avec les événemens décrits par Phrantzes. Ces extraits, qui occupent 16 pages, contiennent entr'autres, une histoire de la ville et de l'empire de Constantinople, depuis 1391—1520, avec quelques lignes de continuation jusqu'en 1578, qui fournit plusieurs corrections et supplémens à la chronique de Phrantzes; elle n'a pas été connue à cet auteur.

« On trouve, p. 17—24, la lettre mémorable du protonotaire Théodosius Zygomalas à Martin Crusius, dont tous ceux qui connoissent Constantinople et la Grèce des anciens temps, seront vivement touchés.

« Cette édition de Phrantzes peut être regardée, sous tous les rapports, comme une excellente continuation du *Corpus Byzantinum*, et on verra avec plaisir la publication de pareils ouvrages, enfouis jusqu'à présent dans différentes bibliothèques, et qui répandront un nouveau jour sur l'histoire de la Grèce moderne. Les excellens établissemens qui

Eslingen, ville libre impériale, enclavée entièrement dans le duché de Würtemberg, sous la protection duquel elle se trouve aussi, moyennant une somme de cent écus d'or (Goldgulden) qu'elle envoye annuellement au duc par une députation solemnelle de son sénat, et pour laquelle les habitans d'Eslingen sont traités, quant à leur commerce avec le Würtemberg, de la même manière que les habitans de ce duché..... L'ouvrage de *Crusius*, intitulé *Turco-græcia*, fut imprimé à Bâle, 1584, in-fol. C'est un recueil partagé en huit livres, utile sur-tout pour ceux qui désirent connoître l'histoire et la langue des Grecs modernes: il est à la bibliothèque nationale.

viennent de se former à cet effet à Vienne, sous l'inspection active de M. *Alter*, mériteront sûrement bien de la nation grecque, en publiant les ouvrages inédits de ce genre : sans doute ces espérances ne resteront pas sans s'accomplir, car l'esprit des Grecs commence à se débarrasser des entraves de tous les genres qui l'enchaînoient jusqu'à présent; ils commencent à reprendre du goût pour la littérature et à s'en occuper avec une certaine activité, et *Zygomalas* n'avoit pas tort, sans doute, de les nommer (p. 22) δεκτικωταλοι, c'est-à-dire, *très-susceptibles* et *très-capables* d'être instruits. »

On connoît aussi en France le *Robinson* de M. Campe : le journal de Jena en a annoncé une traduction en grec moderne. Voici ce qu'il en dit : « Le nouveau *Robinson* de M. Campé, ouvrage si » utile et si intéressant pour les enfans, vient d'être » traduit en grec moderne, sous le titre :

« Τοῦ νεου ΡΟΜΠΙΝΣΟΝ συμδαντα συνηθεντα μεν εις γερμανικον ιδ.ωμα, μεταφρασθεντα δε εις την απλην ημων διαλεκτον παρα Κωνσταντινου Δημητριου μπεϊλιου τε εκ Διανοπολεως της Μακεδονιας, etc. Τομος Α. Εν Βιεννη της Αουστριας., 1794. Εκ της Ελληνικης Τυπογραφ. γεωργ. Βενδοτη. »

« Le traducteur s'est permis cependant d'y faire des retranchemens et de le changer en plusieurs endroits. Son travail, d'ailleurs, paroît avoir assez bien réussi. Voilà le commencement du livre, pour servir d'échantillon :

« ΙΣΤΟΡΙΑ του ΡΟΜΠΙΝΣΟΝ. εσπερα πρωτη. «

» Πατηρ : Ηλθον μιαν φοραν, εις αυτην την ιδιαν πολιν

Χαμπεργ, ενας ανθρωπος Ρομπινσον ονομαζομενος, ο οποιος ειχε τρεις υιους, ο πρωτοτοκος απο αυτους ειχε μεγαλον ποθον εις την στρατιωτικην ζωην, και γενομενος στρατιωτης, εσκοτωθη εις εναν πολεμον, οπου οι γερμανοι με τους Φρανζεζες ειχαν. Ο δευτερος δε, οπου απο τα φαινομενα ημπορουσε να γενη ενας μεγας ανθρωπος, πινωντας νερον αποστωμενος, αποκλησε τον οχτικα και απεθανεν. Επειτα τον απιμεινε μονον ο μικροτερος, ο οποιος ονομαθη Κρυζοε, η καλλιτερα Ρομπινσον, καθα την επικλησιν τυ παιρος τυ, etc. »

Il y a peut-être peu de livres modernes qui aient eu un succès si général que le *Robinson* de M. Campe. Il a été traduit dans presque toutes les langues de l'Europe. Dans l'*imprimatur* que le *grand inquisiteur* a donné pour la traduction espagnole, il en parle dans des termes très flatteurs, et entr'autres il dit que « quoiqu'il s'y trouve plusieurs propositions contraires » à la foi catholique, apostolique et romaine ; ce- » pendant le livre lui a paru si bien fait, qu'il n'a » pas hésité de lui accorder son *imprimatur* tel » qu'il est, sans en supprimer quelque chose, et » qu'il engage d'ailleurs les instituteurs qui le feront » lire à leurs élèves, de leur faire voir les principes » contraires aux dogmes de l'église catholique, qui » pourroient s'y trouver. »

Les Mondes de *Fontenelle*, traduit par M. *Kodnga*, ont paru à Vienne en Autriche en 1794, 483 pages grand in-8°.

Après chaque soirée de Fontenelle le traducteur a inséré des notes, dans lesquelles il tâche de répandre chez sa nation, les connoissances de l'Occident, que le peu de relation qu'elle a avec le

reste de l'Europe n'a pas permis de pénétrer jusqu'à eux.

Il y démontre, par exemple, l'impossibilité du système qui fait tourner toutes les étoiles dans l'espace de 24 heures, autour de notre petit globe, et prend de là occasion de raconter toutes les découvertes qu'on a faites en astronomie depuis Newton jusqu'à nos jours. Il y parle aussi des découvertes qu'on a faites en physique et dans les autres sciences; il parle des ballons aérostatiques et des voyages de Blanchard, et donne même quelques détails sur le magnétisme animal.

Quelques ennemis du traducteur ont tâché d'engager le patriarche de Constantinople à faire supprimer le livre et à persécuter l'auteur de la traduction; mais le nom de l'homme puissant, sous la protection duquel elle avoit été faite, imposa silence à ces ennemis des lumières.

Une traduction grecque du *Voyage d'Anacharsis* avoit déjà été commencée à être imprimée à Vienne en Autriche; mais le traducteur, je ne sais pas pour quelle raison, après plusieurs persécutions dirigées contre lui, a enfin été livré par la cour de Vienne au Divan, qui l'a condamné à mort; de sorte que cet ouvrage ne paroîtra pas.

Dans l'*Indicateur littéraire universel* (Allgemeiner litterarischer Anzeiger), janv. 1798, p. 68, journal qui paroît à Leipzic, M. *Alter* a fait insérer la notice suivante, que je crois devoir ajouter à ce que j'ai déjà dit.

« Les manuscrits suivans, envoyés de la Thessalie,

sont prêts à être imprimés chez les frères *Pulitu*, à Vienne.

« I. Τὰ καθ' Βεφᾶ καὶ Μεχρὴν συμβεβηκότα, ἱστορία ἀραβική. Tel est le titre extérieur. On trouve encore après le titre suivant : διήγησις τῶν συμβάντων τῷ τε βεφᾶ καὶ μεχρὴ βασιλέων περσίας. συγγραφεῖσα, καὶ μεταγλωττισθεῖσα ἐκ τῆς οθωμανῶν γλώττης διὰ στίχων πολιτικῶν πρὸς χάριν τῶν ἀναγινοσκόντων ὑπ' ὠνωνύμου τινός. (Les aventures de Bepha et de Mechrès, rois de Perse, traduites du turc.) Ce manuscrit est en grec vulgaire ou moderne, écrit dans le dix-huitième siècle. La reliure est en parchemin, et consiste en un fragment d'un *Monologium* grec, écrit, selon toute apparence, dans le treizième siècle.

« II. Οἱ μεγαλοπρεπεῖς ἐρασταὶ, κωμῳδία. (*Les Amans généreux*, comédie.) On ne dit pas si cette pièce est originale ou traduite (8).

« III. Ἡ τῶν ἀλπίων βοσκοπούλα ποίημα τῦ Μαρμοντὲλ ἐκ τῆς γαλλικῆς μεταφρασθὲν καὶ στιχουργηθὲν εἰς τὸ Κοινὸν ἑλληνικὸν ἰδίωμα. Μετάφρασις ἐκ τῆς γαλλικῆς εἰς τὴν ἡμετέραν ἡ βοσκοπούλα των ἀλπεων τε μασίε (9) Μαρμοντέλ. (*La Bergere des Alpes*, traduit du français de Marmontel), aussi en grec vulgaire.

« IV. Ἡ καλλιδονιος κωμωδία, ὁ ποίημα τῦ Βολτάιρε. μεταφρασθεῖσα ἐκ τῆς γαλλικῆς διαλεκτε εἰς τὸ ἡμετερον ποιὸν ἰδίωμα. (L'*Ecossaise*, comédie de Voltaire.)

(8) C'est peut-être une traduction des *Amans généreux* de *Hochon de Chabanne*, pièce imitée de *Minna von Barnhelm* d'*Ephraïm Lessing*; il paroît que les Grecs modernes traduisent plutôt des ouvrages français que des ouvrages allemands.

(9) Μάσιος est le mot français *Monsieur*; il ne se trouve pas dans le *Glossarium infimæ græcitatis* de *du Cange*.

Cette comédie de Voltaire est traduite en grec vulgaire ; car *Marmontel* et *Voltaire* sont deux auteurs favoris des Grecs de nos jours.

« V. Ἐπιστολάριον φιλοποιηθὲν χάριν τῶν φιλολόγων μαθητῶν παρὰ τὸ ἱερομονάχου Σαμουὴλ Γεωργιάδου τοῦ ἐξ Ἀθηνῶν νῦν πρῶτον ἐκδοθέν. (*Epistolaire à l'usage des élèves pour les langues*). C'est une instruction en grec vulgaire, pour enseigner à écrire des lettres.

« VI. Ἀγάπη ὁμογενὴς συνηθεῖσα μὲν χάριν τοῦ ἑλληνικοῦ ἢ χριστιανικοῦ γένους παρὰ τὸ Σαμουὴλ Γεωργιάδου ἱερομοναχοῦ ἐξ Ἀθηνῶν προσφωνηθεισα δὲ τῷ σοφολογιωτάτῳ ἐν διδασκάλοις καὶ σχολαρχοῦντι τῆς ἐν Εὐπορεσίῳ σχολῆς κυρίῳ κυρίῳ Λαμπρῷ Φωτειάδῃ τῷ ἐξ Ἰωαννίνων νῦν πρῶτον τύποις ἐκδοθεῖσα. 1797. En grec vulgaire.

« VII. Ἐπιστολαὶ τοῦ πανιερωτάτου, καὶ σοφωτάτου πρώην ἁγίου Θεσσαλονίκης κυρίου κυρίου Δανιὴλ. Ce sont vingt-sept lettres de l'archevêque Daniel en grec moderne.

« Lorenzo Hervas m'écrit (c'est toujours M. Alter qui parle) » de Rome, le 10 octobre 1797, la nou- » velle agréable que *Rossi*, ex-jesuite, professeur » de la langue hébraïque au *Collége romain*, qui » appartenoit autrefois aux jésuites, commencera » en janvier 1798, à publier une *Version cophtique* » *inédite des petits prophètes*. Comme *Rossi* est » un excellent helléniste, et grand connoisseur des » langues cophtique, chaldéenne et arabe, il dou- » nera dans l'*Index etymologicus* qu'il y joindra, » des éclaircissemens importans sur les langues coph- » tique, grecque, arabe, chaldéenne et hébraïque. »

M. *Alter* a annoncé encore une *Grammaire nou-*

velle de la langue grecque, par *Demetrius Polyzu*, qui devoit paroître (et qui dans ce moment a peut-être déjà paru) chez les frères Puliu, à Vienne. Selon ce qu'il en dit, elle surpassera toutes les précédentes en clarté, autant qu'en facilité.

Dans le catalogue de M. Hartknoch, libraire, qui, depuis les entraves que Paul Ier. met en Russie au commerce de la librairie, a transféré son établisement de Riga à Leipsic, j'ai encore remarqué deux traductions, l'une des *Géorgiques*; l'autre de *l'Æneïde* de Virgile, en langue grecque. En voici les titres :

Virgilii Maronis Georgicorum libri IV. Græco carmine heroico expressi, notisque perpetuis illustrati, studio ac labore EUGENII DE BULGARIS, *Academiæ Athoniadis pridem rectoris, tum Constantinopoli in schola patriarchali scientiarum professoris primarii, ac magnæ ecclesiæ referendarii, et demum ad nuper constitutam archiepiscopatum Slaveniensem et Chersonensem primi archiepiscopi promoti, imp. academiæ scientiarum petrop. socii honor.* in-fol. m. 1786, in charta alba, 6 rixdalers; in charta alexandrinens. 9 rixdalers.

Virgilii Æneidis, libri XII. Græco carmine heroico expressi, notisque perpetuis illustrati, studio ac labore ejusdem EUGENII DE

Bulgaris. in-fol. m. 1791-1793, in charta alba, $23\frac{1}{2}$ rixdalers; in charta alexandrin. $28\frac{1}{2}$ rixdal.

On ne peut qu'applaudir au zèle de ces hommes respectables qui tâchent de rendre cette nation autrefois si illustre à son ancienne splendeur, et chacun souhaitera qu'il ait un succès complet.

WINCKLER.

BOTANIQUE.

NOVA GENERA PLANTARUM, auctore HENRICO-ADOLPHO SCHRADER. Pars prima, cum tabulis æneis coloratis. Lipsiæ, 1797, apud Sigfried Lebrecht Crusium. In-fol.

M. SCHRADER, connu avantageusement dans la Botanique par la publication d'un *Spicilegium Floræ germanicæ* et de plusieurs fascicules du *Sertum hannoverianum*, se présente dans l'ouvrage que nous annonçons, pour partager la gloire dont se sont couverts Hedwig, Dickson, Bulliard, Hoffmann, Batsch, Wildenow, Person et plusieurs Botanistes modernes qui ont éclairé du flambeau de leurs observations l'obscurité des plantes cryptogames. Il promet dans sa préface, de soumettre à un nouvel examen toutes les plantes de la vingt-quatrième classe du système sexuel, de calculer la valeur des caractères sur lesquels reposent les genres qui ont été établis, de réformer plusieurs de ces genres et d'en ajouter de nouveaux.

L'ordre des Champignons est celui par lequel M. Schrader a cru devoir commencer son ouvrage. Il observe que cette série renferme deux familles distinctes. Dans l'une, les individus ordinairement portés sur une membrane luisante, sont formés dans leur premier développement, d'une substance mucilagineuse qui, en croissant insensiblement, se termine en une petite masse d'une forme plus ou moins arrondie, à laquelle il donne le nom de *Peridium* (1); dans l'autre, les individus, d'une substance molle ou charnue ou fragile ou subéreuse, ne sont jamais portés sur une membrane.

La première famille se divise naturellement en deux sections, qui renferment, l'une les individus dont la poussière séminale est entrelacée de petits filamens, et l'autre ceux dont la poussière séminale est nue ou dépourvue de filamens.

L'auteur de cet ouvrage ne marche point sur les traces de ces novateurs dont parle Gærtner, qui, voulant trouver dans tous les végétaux des organes

(1) Cet organe est celui que Bulliard appelle péricarpe. Il faut observer que M. Schrader ne donne pas au mot *peridium* le même sens que M. Persoon, qui, à ce que nous croyons, en a fait usage le premier. Selon M. Persoon, le *peridium* est distinct du réseau filandreux qui entoure la poussière séminale. (Voy. *Obs. Mycol.* pag. 90). Selon notre auteur, le réseau filandreux fait partie du *peridium*. Il suit de cette observation, que le mot *capillitium* est pris dans les ouvrages de M. Persoon, pour le réseau filandreux, tandis que dans l'ouvrage dont nous présentons l'extrait, il signifie de petits filamens distincts du réseau filandreux, et entremêlés de poussière séminale.

sexuels, ne craignent pas, pour soutenir leur assertion, de mettre au rang des étamines tout ce qu'ils rencontrent de globuleux, de glanduleux, de pulvérulent, de filamenteux, en un mot, tout ce qui paroît distinct des autres parties connues (2). Il avoue avec franchise, qu'ayant examiné avec la plus grande attention ces plantes depuis leur premier développement, il n'a jamais pu découvrir aucun organe auquel il pût donner le nom de mâle ou de femelle. Il pense avec B. de Jussieu, Adanson, Bulliard et Gærtner, que ces plantes sont *aphrodites*, et que leur fructification s'opère comme celle de la Pilulaire, c'est-à-dire que le fluide fécondant est dans le voisinage des semences, et peut-être dans le même *uterus* ou la même matrice (3).

Le premier fascicule contient quatre genres, savoir, *Cribraria*, *Dictydium*, *Licea* et *Didymium*. L'auteur, après avoir exposé le caractère essentiel de chacun de ces genres, développe leur caractère général, et donne ensuite une description abrégée des espèces.

I. *Cribraria.*

Caract. essent. *Peridium plus dimidiâ parte*

(2) *Adeoque quidquid in eis occurrit glandulosi, globulosi, apiculati, pulverulenti, verbo, ab aliis partibus diversi, id fere omne in masculorum genitalium numerum passim receperunt, ut vel ipsa semina, ovaria, gemmas, crines, setulas adductorias et quævis alia pro staminibus aut pollini venditata reperiamus.* Gærtn. Introduct. pag. 31.

(3) Ce sentiment est celui que nous adoptons dans un ouvrage sur la Botanique, qui va paroître incessamment.

superne Cribri in modum reticulatum, per cujus foramina pulvis seminalis effunditur.

Les espèces de ce genre croissent, depuis la fin de l'été jusqu'au commencement de l'hiver, sur le bois pourri. Elles sont éparses ou rapprochées par groupes. Leurs caractères spécifiques sont fournis par la forme et la direction du *Peridium*, par la structure du réseau filandreux et par la couleur de la poussière séminale. Ce genre renferme douze espèces, parmi lesquelles on trouve les *Sphærocarpus trichioïdes* et *semitrichioïdes*, Bull. pl. 387.

II. *Dictydium.*

Caract. essent. *Peridium diaphanum, nervis reticulatum aut venosum, latere vel vertice inæqualiter dissiliens.*

Les espèces de ce genre se trouvent pendant toute l'automne, sur le bois pourri. Elles sont presque toujours rapprochées par groupes.

Ce nouveau genre tient le milieu entre le *Cribraria* et le *Licea*. En effet, il a quelque affinité avec le premier, par le port et par la structure du tissu filandreux, et il se rapproche du second par la manière dont s'ouvre le *peridium*. Il renferme cinq espèces, dont quatre nouvelles et une déjà connue, savoir, le *Dictydium umbilicatum*, qui est la même plante que le *Cribraria cernua*, Pers. *Obs. Mycol.* pag. 91; le *Stemonites cancellata*, Gmel. *Syst. Nat.*; le *Mucor cancellatus*, Batsch, t. 42, fig. 232, et peut-être encore la variété du *Sphærocarpus trichioïdes* Bull.

III. *Licea.*

Caract. essent. *Peridium membranaceum, vertice inæqualiter disrupto, effundens pulverem (filis orbatum).*

Les espèces de ce genre croissent dans le même temps et sur les mêmes substances que celles des genres précédens. Lorsque les individus sont solitaires, ils ne sont point portés sur une membrane; et lorsqu'ils sont groupés, ils ont toujours une membrane qui leur sert de base.

Ce genre renferme quatre espèces, dont deux nouvelles et deux déjà connues, auxquelles l'auteur rapporte les *Sphærocarpus cylindricus* et *fragiformis*. Bull. pl. 470, fig. 3, et pl. 384.

IV. *Didymium.*

Caract. essent. *Peridium duplicatum; exterius vertice dehiscens, pulvere filis intertexto; interius clausum, pulvere nudo repletum.*

Les espèces de ce genre croissent sur le bois pourri pendant l'automne; elles sont divisées en deux sections, à raison de leur enveloppe extérieure, qui est formée tantôt d'une simple membrane, tantôt de deux membranes. Les espèces de la première section sont au nombre de six, dont quatre nouvelles et deux déjà connues, savoir, le *Didymium floriforme* ou *Sphærocarpus floriformis* Bull. pag. 371, et le *Didymium farinaceum* ou le *Physarum melanospermum*, Pers. *Ann. Bot. Rœm.* La seconde section est composée de deux espèces, dont une nou-

velle, et l'autre décrite par Persoon, *Ann. Bot. Ræm.* t. 4, fig. 4, 5.

On trouve à la fin de ce premier fascicule, six planches qui comprennent les figures des divers états par lesquels passent successivement le plus grand nombre des espèces décrites par l'auteur. Ces figures sont enluminées, et donnent une idée parfaite de l'objet qu'elles représentent.

Nous ne doutons pas que les amis de la science n'accueillent avec empressement un ouvrage destiné à applanir les difficultés d'une partie de la Botanique, qui n'est pas encore parfaitement connue.

E. P. VENTENAT, *de l'Institut national.*

HISTOIRE.

HISTOIRE.

Antiquités nationales ou Recueil de monumens pour servir à l'histoire générale et particulière de l'empire français, tels que tombeaux, inscriptions, statues, vitraux, fresques, etc. tirés des abbayes, monastères, châteaux et autres lieux devenus domaines nationaux, par Aubin-Louis Millin, conservateur du Muséum des antiques à la bibliothèque nationale, professeur d'histoire et d'antiquités, etc. etc. etc. Tome cinquième. A Paris, chez Drouin, édit ur et propriétaire dudit ouvrage, rue de Vaugirard, n°. 1348. De l'imprimerie de Testu, an 7.

SECOND EXTRAIT.

Après l'article de la collégiale Saint-Pierre, à Lille, dont nous avons donné l'extrait dans le dernier numéro (1), vient celui de l'Hôpital comtesse de la même ville, fondé par Jeanne de Constantinople en 1216. Il étoit d'abord servi par un nombre égal de frères et de sœurs; mais les tracasseries qui suivirent, et plus encore quelques aventures scandaleuses, contraignirent à n'y laisser que des sœurs. Le devant d'une voûte ogive que le citoyen Millin a fait figurer, représentoit Jeanne de Constantinople et Marguerite sa sœur, dans le costume de leur temps et de leur pays; c'est

(1) *Suprà*, page 68.

de la *comtesse* Marguerite que cette maison avoit pris son nom d'*Hôpital comtesse* : quoiqu'il ne fût desservi que par des femmes, on n'y soignoit que des hommes. Il avoit été d'un grand secours aux Français et aux Anglais blessés, après la bataille de Fontenoy.

Le couvent des Dominicains *de Lille*, dont parle ensuite le citoyen Millin, avoit été fondé en 1224 par quelques religieux du couvent de ces Dominicains à Paris, dans la rue Saint-Jacques, dont le citoyen Millin a aussi donné l'histoire dans un autre volume, et qui renfermoit un grand nombre de tombeaux de la famille de Louis IX. Ce fut le fervent père Zegher qui leur fut le plus utile ; ils établirent une confrairie du Rosaire, qui devint pour eux d'un excellent produit. Le citoyen Millin donne la figure d'un très-beau mausolée élevé dans cette église, à *Louis de Melun*, prince d'Epinay, tué à la chasse du roi par un cerf à Chantilly, en 1724. Le citoyen Millin termine cet article par une notice des religieux de ce couvent, qui ont laissé d'eux quelque souvenir. Parmi eux se trouve le père Zegher, dont Choquet a écrit la vie ; c'étoit un des prédicans les plus zélés : on cite de lui des miracles, nous ne dirons pas étonnans, car une fois que les lois de la nature sont interverties, l'un ne doit pas étonner plus que l'autre, mais singuliers : en voici deux que le citoyen Millin a rapportés.

« Le père Zegher avoit fait des conversions sans » nombre ; mais celle de Marguerite d'Ypres eut » plus d'éclat : il eut avec cette prosélyte une re-

» lation intime, même après sa mort. J'en citerai » pour preuve un miracle dont Choquet sera le » garant.

» Une femme avoit depuis long-temps un bras » malade ; elle avoit inutilement employé tous les » remèdes de l'art. Les médecin l'ayant aban- » donnée, et la gangrène lui inspirant des craintes, » elle alla trouver Zegher, et le supplia de lui » procurer sa guérison. Le serviteur de Dieu, ja- » loux de faire éclater la puissance de Marguerite » qui n'étoit plus : allez, dit-il à cette femme ; » allez au tombeau de ma chère fille (c'est ainsi » qu'il l'appeloit), conjurez-la de m'obéir comme « autrefois pendant sa vie, et de prier, en ma » consideration, le Seigneur de vous soulager. La » femme, arrivée au tombeau, s'écrie : Margue- » rite, le frère Zegher t'ordonne par ma bouche » de lui obéir comme avant tà mort, et d'obtenir » du ciel ma guérison. A peine eut-elle fini, que » son bras devint aussi sain et aussi flexible que » l'autre.

» Ce miracle a été le sujet d'une gravure qui » précède la vie de Zegher : il y est représenté » en grand, tenant d'une main un livre ouvert, » et de l'autre un bras ; à gauche on le voit aussi » en petit, parlant à une femme, celle sans doute » sur laquelle il a opéré.

Marguerite a eu trop de rapport avec le père Zegher pour ne pas citer un de ses miracles, que Choquet et Cantiprat racontent avec une bonne

foi, une conviction plus étonnante encore que l'événement même.

» Marguerite, revenant un jour de l'église, trouva » sur une chaise un panier d'œufs, qu'elle jeta » hors de la maison. Sa mère revint pour prendre » les œufs et les faire cuire ; quelle fut sa douleur, » lorsqu'elle vit qu'ils étoient tous cassés ? Folle » que vous êtes, dit-elle à sa fille, vous ignorez » sans doute que nous n'avons rien autre chose à » manger aujourd'hui ! Marguerite sur le champ, » courbe le genou, adresse à la vierge une courte » oraison, et se levant tout à coup, dit à sa mère » d'aller ramasser les œufs qu'elle trouva entiers, » sans qu'il parût aucune marque de fracture.

Les Recollets *de Lille* succèdent aux Dominicains ; « ils appartenoient à l'ordre des *Frères* » *Mineurs* ou de St. François, qui a pris naissance » dans le douzième siècle : il eut pour instituteur » Jean Bernardon, fils d'un riche marchand d'Assise » en Ombrie : on le surnomma depuis François, » parce que son père, qui trafiquoit en France, » lui avoit fait apprendre la langue de ce pays, » qu'il parla en peu de temps avec beaucoup de » facilité.

» Cet ordre reçut dans la suite le nom sublime » de *Séraphique*. Ce fut peu après cette époque, » que quelques-uns des disciples de François d'As- » sise vinrent à Lille et s'établirent dans le fau- » bourg de Courtray.

» Il s'écoula au moins vingt-cinq ans avant

» qu'on songeât sérieusement à les fixer dans le » pays. Pendant tout ce temps, l'aumône pourvut » à leur logement et à leur existence ; mais enfin » la comtesse Marguerite se décida à leur assigner » quelques terres et une demeure dans la rue des » Foulons. »

On trouve sur la planche qui accompagne cet article, une vue de ce couvent, et la statue de Beaudouin, seigneur de Croix, mort en 1513.

On lit ensuite une notice sur le CHATEAU DE COMINES, dans le même département, à trois lieues de Lille. Le nom du célèbre *Philippe de Comines*, à qui il a appartenu, et qui y naquit en 1445, le rend assez recommandable. Le citoyen Millin a donné dans les antiquités nationales, à l'article du couvent des Augustins de Paris, le tombeau de Philippe de Comines, de sa femme et de sa fille. Il donne ici une vue du village, des ruines du château et une autre du Befroi.

« Parmi les Saints de l'église de Comines, on ré- » véroit particulièrement Chrysolius, un des premiers » apôtres de la foi en Flandres. Ce qui le mit sur- » tout en réputation fut un miracle, à la vérité bien » étrange, opéré sur sa personne.

» Chrysolius, poursuivi comme novateur, est arrêté » à Vrelenghem, village à deux lieues de Comines : » on lui coupe le sommet de la tête, et sa cervelle » se disperse. L'évêque martyr, toujours calme et » tranquille, ramasse l'un et l'autre, et se rend dans » cet état à Comines. Là, en présence d'un nombre » infini de témoins, il les dépose sur l'autel, puis

» il expire sans douleur ni convulsions. En effet, on » le représente portant dans ses mains, appuyées sur » sa poitrine, sa cervelle et le sommet de sa tête, » recouverts de sa mître. »

On sent aisément quel est le but de l'auteur, en rapportant des faits si peu honorables pour les hommes. Ce sont de tristes preuves de la mauvaise foi des uns et de la stupidité des autres.

L'Eglise Saint-Landry *de Paris* occupe ensuite le citoyen Millin. Landry, évêque de Paris sous Clovis II, fut enterré en 656 à Saint-Vincent, depuis Saint-Germain-l'Auxerrois : il fut exhumé en 1171, et porté à l'église qui reçut son nom. Les tombes que le citoyen Millin a figurées et décrites, sont celles de *Jehan Dauvet*, mort en 1471, et de *Jeanne Baudrac* sa femme, morte en 1460, le fameux mausolé de *Girardon*. Le citoyen Millin donne aussi les figures de très-beaux fonts baptismaux qui sont conservés au dépôt des Augustins.

L'Abbaye Sainte-Geneviève *de Paris* est l'objet de l'article suivant. *Geneviève* naquit à Nanterre en 420, selon les Bollandistes ; en 423, selon l'auteur d'une vie manuscrite. Son père se nommoit *Sévère*, et sa mère *Géronce :* elle gardoit les moutons de son père, plutôt par humilité que par besoin ; elle est toujours représentée dans ses fonctions de bergère ; c'est ainsi qu'on la voit dans une belle estampe de Balechou, et sur les anciens vitraux. Un peintre sur verre, qui vouloit figurer cette bergère, et qui ne savoit faire que des cochons, écrivit dessous : *Ces cochons sont des moutons.*

Geneviève se fit bientôt remarquer par ses miracles. Saint-Germain-l'Auxerrois prophétisa ce qu'elle seroit ; il la pressa de déclarer si elle n'étoit pas portée à devenir l'épouse de Jésus-Christ : Geneviève répondit affirmativement. « En ce moment Saint-» Germain ayant jeté les yeux en terre, y vit une » forme de pièce de monnoie d'airain, mais gravée » au coin du ciel et marquée du signe de la croix, » apportée de la part de Dieu, qui vouloit faire » un présent à sa nouvelle épouse. Le Saint prend » cette pièce, la donne à Geneviève, et lui ordonne » de l'avoir perpétuellement au cou en mémoire de » lui. Il est bon d'observer que, pour être plus faci-» lement suspendue, le ciel l'avoit envoyée per-» cée. »

Geneviève, selon ses historiens anciens et modernes, fit un grand nombre de miracles : sa mère qui lui avoit donné un soufflet, devint aveugle, et ne put être guérie qu'au bout de dix-huit mois, avec de l'eau du puits du lieu où elle demeuroit. Geneviève empêcha les Parisiens de quitter leur ville à l'approche d'Attila : elle procura miraculeusement le bois et l'eau qui manquoient pour construire une chapelle en l'honneur de Saint-Denis et de ses compagnons ; enfin après sa mort, sa lampe même opéra des miracles. Clovis fonda l'église appelée de Saint-Pierre et de Saint-Paul : elle fut desservie par des clercs tirés de la cathédrale de Rheims ; ce fut le monastère qui reçut ensuite, vers 1148, le nom de Sainte-Geneviève, parce qu'elle y étoit inhumée.

Le citoyen Millin donne, d'après des manuscrits,

une histoire de ce couvent, qui est d'autant plus curieuse, qu'on y trouve beaucoup d'anecdotes singulières qu'il accompagne de notes. Nous citerons quelques-unes de ces anecdotes.

» L'abbé et les religieux avoient souvent été obligés » de disputer leurs droits contre leurs sujets. Ceux » de la terre et seigneurie de Rosny voulurent, » en 1199, se soustraire en partie au joug de leurs » seigneurs : ils se regardoient comme simples vas- » saux, et refusoient sous ce prétexte toute autre » obéissance ; les religieux de leur côté prétendoient » qu'ils étoient véritablement serfs. L'affaire ayant » été portée au conseil de Louis le jeune, il or- » donna que, suivant la coutume observée dans » ce temps-là en France, les parties prouveroient » leur droit par le duel : le jour fut en conséquence » assigné par l'abbé. Hugues, abbé de Saint-Ger- » main-des-Près ; Barbed'or, doyen de Notre-Dame ; » Philippe, archidiacre, et d'autres, se trouvèrent » dans la cour de Sainte-Geneviève, pour voir l'issue » du combat ; ceux de Rosny s'y rendirent à la vé- » rité, mais ils refusèrent de se battre contre les » champions que présentoit l'abbé. Celui-ci, pre- » nant acte de leur refus, alla aussitôt avec toute » sa compagnie, informer Louis le jeune de ce qui » s'étoit passé. Le roi, après s'être convaincu par » le serment de ceux qui étoient présens, que les » habitans de Rosny n'avoient pas voulu soutenir » le duel, et avoir pris l'avis de ses barons, du comte » Robert son frère, et de Thibaut son maître-d'hô- » tel, prononça que les habitans de Rosny demeu- » reroient serfs de Sainte-Geneviève. »

On sait qu'un archevêque ou évêque, pour prendre possession de son église, étoit astreint à la cérémonie d'une entrée solemnelle. Voici celle qui s'observoit pour l'archevêque de Paris.

« Ce prélat, après avoir été consacré, déterminoit le jour où il feroit son entrée solemnelle : » en donnoit avis aux cours souveraines et aux » magistrats de la ville de Paris, avec invitation » d'y assister.

» La veille, il alloit coucher à l'abbaye Saint-» Victor. Le lendemain matin il y recevoit les com-» plimens du prévôt des marchands et des éche-» vins qui l'accompagnoient dans sa marche avec » leurs archers, et les autres officiers de la maison-» de-ville. Les religieux de Saint-Victor le condui-» soient processionnellement avec la croix, jusqu'à » Sainte-Geneviève, n'étant alors revêtu que du ro-» chet, du camail avec la croix pectorale.

» Le cortége s'arrêtant à quelque distance du » portail de l'église, l'archevêque s'avançoit entre » l'abbé et le prieur de Saint-Victor. L'abbé de Ste.-« Geneviève, vêtu pontificalement, à la tête de son » clergé en chape, lui offroit l'eau bénite et l'encen-» soir. L'abbé de St.-Victor, accompagné du prévôt » des marchands, le présentoit ensuite à celui de Ste.-» Geneviève, puis se retiroit. L'archevêque, après » avoir reçu de ce dernier, le compliment d'usage, » étoit conduit jusque dans le sanctuaire, où il prioit » quelques instans. Après quoi, montant à l'autel, » il prononçoit sur le livre des évangiles ouvert, le » serment suivant : *Ego N. archiepiscopus Pari-*

» *siensis, juro ad hæc sancta evangelia Dei,*
» *me servaturum, jura, libertates, privilegia,*
» *exemptiones, immunitates et consuetudines*
» *monasterii sanctæ Genovefæ Parisiensis, et*
» *compositiones habitas inter prædecessores*
» *meos et abbatem et conventum dicti mona-*
» *sterii sanctæ Genovefæ.* Il présentoit ensuite sur
» l'autel une pièce de drap d'or pour faire un pa-
» rement : de là on le menoit au trésor, où il en-
» dossoit tous les ornemens pontificaux, et où il
» étoit salué par les députés des cours souveraines.
» L'abbé et le prieur le conduisoient au sanctuaire,
» et l'y installoient dans la chaise épiscopale; cela
» fait, la procession se mettoit en marche; quatre
» hommes portoient l'archevêque dans sa chaise,
» depuis le grand autel jusqu'à la porte de l'église;
» quatre religieux mettoient la main aux quatre
» bouts des bâtons, comme porteurs honoraires.
» Alors un huissier appeloit à haute voix les quatre
» barons vassaux de l'archevêque, celui de Massy,
» de Monjay, de Luzarche et de Conflans; ceux-
» ci se présentant pour le porter, les quatre reli-
» gieux se retiroient, et recevoient chacun pour
» leur droit un denier d'or, redevance que les arche-
» vêques de Paris ont contestée, mais à laquelle ils
» ont été condamnés par arrêt, ainsi qu'à celle
» du drap d'or qu'ils devoient laisser sur l'autel
» après leur serment. Le recteur de l'université se
» rendoit aux Jacobins, où il haranguoit le nou-
» veau prélat à son passage, et se retiroit. Le clergé
» de Notre-Dame venoit au devant de son évêque

» jusqu'à l'église de Ste.-Geneviève-des-Ardens ; » c'étoit là que l'abbé de Ste.-Geneviève se prépa- » roit à le présenter au doyen. L'archevêque des- » cendoit de la chaise, et on se séparoit après » s'être salués mutuellement : la chaise étoit rap- » portée à Ste.-Geneviève.

» Alors le clergé qui composoit la procession, » se rangeoit en haie, et le prélat passoit à travers. » Arrivé à la porte de Notre-Dame, qu'il trouvoit » fermée, il sonnoit une petite cloche mise exprès » pour la faire ouvrir ; enfin cette cérémonie, » comme presque toutes, étoit terminée par un repas » splendide. »

Les gens de métiers, qui demeuroient sur les terres de Ste.-Geneviève, étoient subordonnés à des statuts et à des réglemens.

» Les couteliers ainsi que les tisserands devoient » acheter leur métier de l'abbé et du couvent, cinq » à six sous ; ils ne pouvoient travailler de nuit ; » ils ne devoient également travailler en charna- » ge (2), depuis le samedi à vêpres sonnantes à » Notre-Dame, et en carême, depuis complies ; » ils avoient deux prud'hommes ou jurés à la no- » mination du chambrier (3), qui pouvoit les ré-

(2) A la préparation de chair. Ce mot étoit plus ordinairement appliqué au tribut payé sur les troupeaux.

(3) *Camerarius.* Ce nom vient de *camera*, chambre, le chambrier du palais. *Camerarius palatii*, étoit le garde des trésors ; chez les moines, le chambrier est celui qui a soin des revenus communs ; dans plusieurs chapitres, c'étoit une dignité.

» voquer ; ils payoient le guet, la taille (4) et » autres redevances, excepté les jurés, qui étoient » exempts du guet.

» Les tamiers, tameliers (5) ou boulangers for- » moient alors deux classes, les haubanniers (6), » ceux de la ville, et les forains, ceux du dehors. » Les premiers jouissoient de certaines exemptions » que les autres payoient. Nul ne pouvoit cuire les » jours de dimanche et de fête, si ce n'étoit des » échaudés à donner pour l'amour de Dieu ; il fal- » loit que le pain fût au four le samedi avant la » nuit, la veille de Noël exceptée, on pouvoit cuire » jusqu'à matines de Notre-Dame, et lorsqu'une » fête étoit le lundi ; nul boulanger ne pouvoit faire » de pain plus grand que deux deniers (7), à moins » que ce ne fût des gâteaux à présenter, et plus

(4) Alors les rois n'imposoient pas immédiatement la taille sur les peuples ; ils taxoient les seigneurs, soit ecclésiastiques, soit séculiers, qui levoient une taille sur tous leurs sujets pour payer le roi.

(5) On disoit plutôt talemeliers ou talemetiers, en latin *talemarii, talematarii*. C'est de là que vient le mot *talemouse:* de la forme triangulaire de cette espèce de pâtisserie, quelques piéces de terre étoient appelées aussi *tallemouses*.

(6) Ceux qui étaloient sous des toiles soutenues par des perches, des auvents, de *auvanus* et *aubanus*, auvent.

(7) Que du prix de deux deniers. On appeloit pain de patar, et pain de denier, les pains qui coûtoient un patar ou un denier.

» petits d'une maille (8), hormis les *échaudés* (9). » Si le pain étoit trouvé trop petit pour le prix par » les jurés, ils confisquoient toute la fournée; les » boulangers hors Paris n'y pouvoient apporter » du pain que le samedi.

» Les cordonniers, quoique sur la terre de Ste.-» Génevieve, étoient sous la juridiction du grand-» chambellan de France, et achetoient de lui leurs » métiers. Du reste, ils étoient soumis aux mêmes dé-» fenses que les autres artisans.

» Les oubliers (10) et pâtissiers ne pouvoient pren-» dre de compagnon, s'ils ne faisoient au moins » un millier d'oublies par jour; ils ne devoient point » jouer au dez *argent sec* (11), et ne pouvoient don-» ner que deux gauffres pour un denier, et huit » bâtons pour autant (12).

(8) La maille, *macula*, *mallia*, pièce de monnoie : il y avoit deux mailles dans un denier.

(9) Eschaudé ou eschaudet ou escaudet, en latin *escaudetus* ou *eschaudetus*. Le boulanger qui les faisoit se nommoit Escaudisseur : on en faisoit des distributions ainsi que de petits pains, au marché, dans certaines cérémonies.

(10) Fabricateur d'oublis. On appeloit *oblées*, *oblies*, *oblata*, le pain offert, *oblatus*, au sacrifice de la messe, et non encore consacré, et ce nom a passé à des espèces de gauffres. C'est donc à tort que Casaubon dérive ce mot du grec ὀβελίας, qui signifie un pain cuit à une petite broche. On appeloit droit d'oublie ou d'oubliage, celui de recevoir une certaine quantité de pains extrêmement petits.

(11) Numéraire métallique.

(12) Hist. manusc. de Sainte-Geneviève, l. VI, pages 763 et suiv.

L'abbaye Ste. « Geneviève possédoit plusieurs terres et seigneuries qui lui attribuoient le privilége de haute, moyenne et basse justice. « Mais » le tribunal le plus considérable étoit celui de Paris. » Une des principales peines auxquelles alors le » bailly de Ste-Geneviève pouvoit condamner, étoit » l'échelle ; cette échelle permanente et fixe, comme » autrefois les carcans, avoit au haut un ais » percé, de manière à faire passer la tête et les » mains du condamné, qui restoit ainsi exposé à » la vue du peuple. C'étoit sans doute un châtiment » d'usage ; car les justices de Saint-Martin-des-» Champs, de Saint-Germain-des-Près, de Notre-» Dame et autres avoient de ces échelles. Lors-» qu'on les abattit, on conserva celle du temple, » qui subsistoit encore à la fin du siècle dernier.

» On coupoit aussi alors une oreille aux voleurs, » et pour cela on les mettoit à l'échelle.

A Vanves, village, domaine de l'abbaye Ste.-Geneviève, on faisoit tous les ans une cérémonie le jour de la Trinité, qu'on appeloit la fête de l'épée et de la rose. « Une épée de vingt sous étoit » le prix destiné à celui qui couroit le mieux de-» puis la porte Saint-Michel ou porte d'Enfer, jus-» qu'à la porte de Vanves. Quant à la rose, c'é-» toit un présent de la valeur de trente sous, fait » à une meschine (13), qui pouvoit être mariée

(13) Meschin, mesquin, signifioit dans le moyen âge, un pauvre homme ou un valet ; ainsi ce mot indique ici une servante : on disoit en picard, *mechain* ; c'est de là qu'est venue l'épithète de *mesquin*, que nous avons donnée aux choses de peu d'apparence.

» dans l'année ; les valets de Vanves faisoient les » frais de ces deux prix.

» Il s'élèva à ce sujet une contestation assez sé- » rieuse entre les religieux et les habitans. Ceux- » là prétendoient, comme seigneurs, avoir le droit » de présider à cette cérémonie et de faire le cri, » c'est-à-dire, de donner le signal pour commen- » cer la course : ceux-ci soutenoient, au contraire, » que depuis un temps immémorial ils étoient en » possession de permettre cette fête à leurs valets, » et de faire le cri, et que rien ne justifioit la ré- » clamation des religieux. Les esprits s'échauffèrent » au point qu'il y eut une espèce de défi, et que » des paroles on en vint aux mains : plusieurs ha- » bitans furent battus et maltraités par les officiers » de Ste.-Geneviève ; ce qui engagea un procès » criminel, qui se termina enfin à l'amiable par » une transaction en 1342. Le droit de présider ou » de faire le cri fut abandonné aux religieux. Pour » réparation de leur entreprise téméraire, les ha- « bitans s'engagèrent à venir en la place où se fai- » soit le cri, et là l'un d'eux devoit dire, en pré- » sence du maire et du procureur de Sainte-Gene- » viève. Seigneur, je confesse au nom des habi- » tans de Vanves, que le cri et don de rose et » d'épée appartient aux religieux de Sainte-Gene- » viève, et que les empêchemens que les habi- » tans y ont mis, à tort l'y ont mis, et l'amendent » auxdits religieux : promets que dorénavant ils ne » les empêcheront ès choses dessus dictes. Ils fu-

» rent de plus condamnés à payer pour dépens, » dommages-intérêts, 500 livres à l'abbaye.

Nous pourrions citer encore un grand nombre d'anecdotes qui tenoient à des usages singuliers et peu connus ; mais nous sortirions des bornes que nous voulons donner à ce second extrait. Le citoyen Millin indique la série des Abbés de cette maison, leurs monumens, leurs épitaphes, et décrit ensuite l'édifice lui-même, les tableaux dont l'église étoit décorée, les tombes de l'église, telles que celle de Descartes, de Rohaut, du cardinal de la Rochefoucault, à qui un ange porte la queue. Outre ces tombes, le citoyen Millin a fait figurer un vitrail singulier : « il représente St. » Guillaume debout, tenant un livre sur lequel » pose un casque, en face est Ste. Geneviève, » jeune et jolie, aussi debout, vêtue comme on re- » présente Sainte Catherine, ayant de même une » couronne antique à pointes sur la tête : d'une » main elle tient un cierge, de l'autre un livre ; » au dessus d'elle, au milieu du tableau, un diable » nu avec ses cornes, ses grifles aux pieds, ses » ailes de chauve-souris, et dans l'attitude d'un » satyre, veut éteindre avec un soufflet le cierge » de chasteté de la sainte ; mais un ange qui est » là dans un coin l'arrête, et l'empêche de faire » cette espiéglerie. Si cet ange est aussi laid que le » démon, en récompense il est vêtu d'un froc, et » n'étoit pas dans le cas de distraire les ames pieu- » ses, comme les beaux anges nus de Rubens et

» du

» du Guide. Aux pieds de Saint Guillaume est la » figure d'un abbé à genoux, les mains jointes, » vêtu de l'habit de la maison, avec l'aumusse au » bras droit, et sa crosse passée dans l'autre. »

Nous terminerons ici ces anecdotes, que nous aurions pu multiplier davantage, et nous donnerons dans le prochain numéro un troisieme et dernier extrait de ce volume.

A. L. M.

Histoire de la mosquée Nâssery de Hhaçan (1) *au Caire.*

Cette mosquée se nomme le collége du sulthân Hhaçan : elle est située en face du château de la montagne, entre le château et l'étang de l'éléphant, dans l'emplacement qu'occupoit la maison de l'émyr Belyghâ-l'yhhyâouy, dont il est fait mention dans le chapitre des maisons. Le sulthân commença de construire cette mosquée en l'année 757 (2) : il donna la plus grande étendue aux maisons et autres dépendances de cette fondation ; il en embellit la distribution, et en agrandit le plan, de manière que, dans tous les pays musulmans, on ne connoissoit pas un temple comparable à cette mosquée, à la construction de laquelle on employa trois années entières sans l'interruption d'un seul jour. Il exigea de l'Ægypte chaque jour la somme de vingt mille dragmes, qui équivalent à près de mille misçqâl d'or.

Altheouachy m'a dit d'après Alchamy, qu'il a

(1) Tirée du troisième volume de la description générale de l'Ægypte, intitulée *Le livre des conseils et des exemples dans la description des quartiers et des monumens* (du Caire et de l'Ægypte). Manusc. de la bibl. nat., n°. 682, pag. 457 et suiv. ; 680, pag. 232 et suiv. ; 798, pag. 273 et suiv. articles des *mosquées bâties par les Fathymytes*, par Taqyèddyn Elmaqryzy. Voyez la notice que j'ai donnée sur cet auteur, dans le *Magasin encyclopédique*, deuxième année, tome I, page 231.

(2) De l'hégire 1356 de l'ère vulgaire.

entendu dire au sulthân Hhacan, que le piliers du grand portique (ou éyvân) avoient coûté cent mille dragmes.

Le même auteur a entendu le sulthân dire : On prétend que l'Ægypte a été ruinée par les édifices qu'on y a construits ; je renonce à continuer cette mosquée, à cause des sommes qu'elle coûteroit. Or, cette mosquée est véritablement admirable à cause de ses bâtimens : son grand portique ou péristyle (3) a soixante-cinq coudées : on le dit plus grand de cinq coudées que l'arc de Kesra qu'on voit à Médaïn en Irâq. Le dôme est si grand, qu'on n'en a pas élevé de semblable dans l'Ægypte, la Syrie, l'Irâq, l'Yemen, etc. Il y a une chaire en marbre d'une beauté sans égale, de grandes portes et quatre colléges dans la cour de la mosquée. Outre cela le sulthân avoit résolu de faire construire quatre minârehs pour appeler les fidèles à la priere ; trois étoient terminés lorsque le samedi, sixième jour du mois de rabi, le dernier de l'an 762 (4), le minâreh qui étoit sur la porte s'écroula, et il périt environ trois cents orphelins que l'on entretenoit dans l'école ; six seulement furent sauvés. Le sulthân renonça à faire reconstruire ce minâreh, qui étoit de mauvais augure, et on voit encore aujourd'hui les deux *minârehs* qui n'étoient déjà sur pied. Quand l'édifice dont nous venons de parler tomba, les habitans de l'Ægypte et du

(3) Éyvân.

(4) 1360 et 1361 de l'ère vulgaire.

Caire regardèrent cela comme un présage de l'extinction de la dynastie régnante.

Or l'assassinat du sulthân arriva trente-trois jours après la chute du minâreh, et il mourut avant qu'on eût terminé le revêtissement en marbre de cette mosquée ; et cela fut terminé après lui par Â'l-Theouâchy-Bachyr eldjemdâr. Le sulthân avoit fait placer dans cette mosquée de vastes escaliers, dont il ne reste plus rien. Plusieurs portions de la Syrie, de l'Ægypte s'étant révoltées, et ayant passé au pouvoir de quelques-uns de ses officiers, cette mosquée formoit une forteresse aussi imposante que le *château de la montagne*, et toutes les fois qu'il éclatoit une dissention entre les hommes puissans, des officiers et des soldats montoient sur le sommet de la mosquée, d'où ils pouvoient lancer des traits sur le château. Le sulthân Thâher-Elmélik Barqouq ne voulut pas souffrir cela, et il ordonna que l'on détruisît l'escalier par lequel on montoit sur les deux minârehs ainsi que les maisons habitées par les desservans de la mosquée, et par lesquelles on passoit pour monter dans cet escalier et parvenir sur le toit d'où l'on assaillissoit le château. On détruisit donc l'esplanade et l'escalier qui étoit auprès de cette esplanade, devant la porte de la mosquée, de manière qu'il n'y eût plus moyen de monter sur le toit, et on ferma le tout avec une porte de fonte, telle qu'on n'en a point entendu parler d'une semblable. On ouvrit une grille d'un collége de la mosquée pour communiquer au dehors et tenir lieu de la porte condamnée. Cette porte se trouvoit en face de celle du château, qu'on nomme la porte des chaînes. Les crieurs sacrés

ne pouvoient plus monter sur les deux *minârehs*, et crioient sur le pas de cette porte. Cette opération se fit le premier jour 8 de ssefer de l'an 793 (5).

Quand le sulthân Elmélik Elmouyéd Cheykh résolut de bâtir la mosquée qui est à la porte Zewyleh, il acheta cette porte d'airain et le lampadaire (*tennour*) d'airain qu'on y avoit pendu, moyennant 500 dinars. On transporta ces objets le cinquième jour de la semaine, 17 du mois chewal de l'année 819 (6), et la porte roula sur ses gonds. On suspendit le lampadaire dans la niche (*le mihhrâb*) de la mosquée, et le cinquième jour de la semaine, 9 du mois de ramadhân de l'année 825 (7), on recommença la convocation sacrée sur les deux minârehs comme autrefois. On reconstruisit l'escalier et l'esplanade : Elmouyéd substitua une porte à celle qu'il avoit prise. Les choses sont restées dans cet état jusqu'à présent.

LANGLÈS.

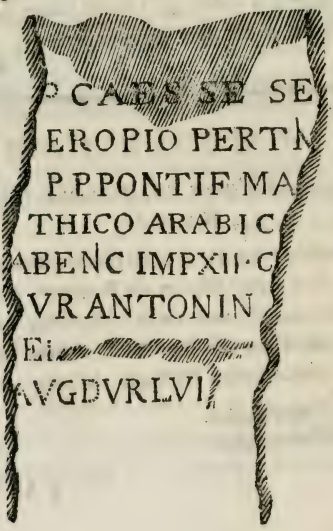
ARCHÆOGRAPHIE.

Notice sur quelques inscriptions trouvées à Bayeux.

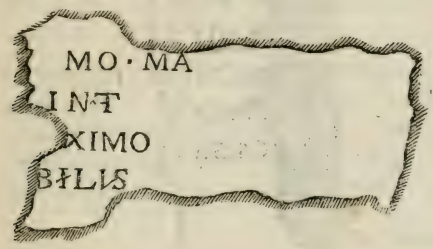
Le 11 messidor an 4, des ouvriers, occupés à la démolition du vieux château de Bayeux, ont découvert, sous les fondemens de la chapelle, une espèce de monument digne de fixer l'attention. Les membres de la commission des arts de cette commune

(5) 1391 de l'ère vulgaire.
(6) 1416 de l'ère vulgaire.
(7) 1422.

s'y sont transportés ; rendus dans le lieu de l'excavation, ils ont trouvé un morceau de pierre de taille, composant autrefois un fût de colonne d'environ deux pieds de diamètre. Ce morceau, de la longueur d'environ cinq pieds, et tronqué aux deux bouts, a été coupé à pans dans deux de ses parties latérales, suivant une direction parallèle à l'axe ; ce qui paroît avoir été fait par ceux qui ont détruit le monument, afin de procurer à la colonne couchée une assiette que lui refusoit sa forme cylindrique, et de la faire par-là servir à la nouvelle construction qu'ils se proposoient. A ce moyen, la pierre offre aujourd'hui quatre côtés en longueur, dont deux planes et deux convexes ; sur l'un des derniers se trouvent les restes d'une inscription dont suit la copie figurée.



Un autre morceau de pierre brisé, et de même forme que le précédent, sauf sa dimension dans la direction de l'axe, qui n'est que d'environ 15 pouces, contient les restes suivans d'une inscription mutilée.



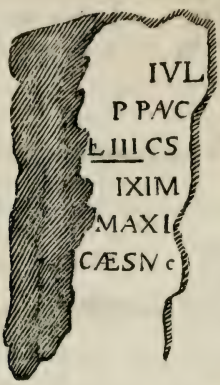
Les lettres, d'une grandeur à peu près égale à celles de la première inscription, ont cependant un caractère un peu différent; elles sont formées par des entailles plus évidées.

Un troisième morceau, dont la masse totale peut contenir environ un pied cube de pierre, semble, dans une de ses faces, avoir formé la partie inférieure d'un fût de colonne posée immédiatement sur un socle.

Un quatrième morceau, d'une masse à peu près double du dernier, formoit comme lui, dans une de ses faces, la partie inférieure d'une colonne, mais appuyée sur une base attique. . . . .

Huit jours après, le 19, a été trouvé un cinquième morceau de forme semblable au premier, et d'une

longueur moyenne d'environ trois pieds $\frac{1}{2}$. Voici ce qu'on y lit :



Les commissaires se rendant compte de leurs opinions respectives à l'égard de ces inscriptions, n'ont trouvé rien de satisfaisant que sur la première. Ils ont estimé qu'elle devoit être lue ainsi : CÆSARI. SEPTIMO. SEVERO. PIO. PERTINACI. PATRI. PATRIÆ. PONTIFICI. MAXIMO. PARTHICO. ARABICO. ADIABENICO. IMP. XII. Coss. . . . AURELIO. ANTONINO., etc.

On peut conclure de cette rédaction, que l'empereur dont il s'agit est Septime Sévère, qui prit en effet solemnellement le surnom de Pertinax, reçut ceux de vainqueur des Parthes, de l'Arabie et de l'Adiabène, et s'associa à l'empire son fils Caracalla sous le nom de Marc-Aurèle Antonin, et peut-être la ligne effacée contenoit-elle aussi le nom de

Géta son jeune fils, pareillement associé à l'empire, mais à qui l'aîné ne permit pas long-temps de jouir de cet honneur, l'ayant lui-même assassiné. Quant à la dernière ligne, les commissaires n'ont pu en pénétrer le sens. La forme du monument les dispose à penser que ce pouvoit être une colonne milliaire.

Nota. La première ligne de l'inscription, endommagée dans le milieu, a été rétablie au moyen de ce qu'on a trouvé un copeau de la pierre, qui, se r'appliquant parfaitement au fût de la colonne, présente les quatre lettres enlevées, ES SE.

MOISSON DEVAUX.

BIOGRAPHIE.

ELOGE historique de DOM ALONZO DE HERCYLLA-Y-ZUNIGA; par J. B. C. GRAINVILLE.

DOM Alonzo de Hercylla-y-Zuniga naquit à Madrid le 7 août 1533, de Fortun'Garcia de Hercylla, célèbre jurisconsulte, et de dona Leonor de Zuniga, dame d'honneur de l'impératrice Dona Isabelle. Dès l'âge de trois ans, il fut reçu en qualité de page du prince dom Philippe, fils de l'empereur Charles V. Né avec les dispositions les plus heureuses, Alonzo se fit remarquer de bonne heure par la vivacité de son esprit, par sa pénétration, sa politesse et un certain air franc et décidé qui

pronostiquoit son goût pour la guerre. Il perfectionna toutes ces qualités naturelles par l'étude et les divers voyages qu'il fit en Europe et en Amérique.

Après avoir, en 1547, accompagné dom Philippe, qui alla à Bruxelles prendre, au nom de son père, possession du duché de Brabant, Alonzo retourna en Espagne. Trois ans après, dom Philippe passa en Angleterre pour épouser Marie, héritière de ce royaume : notre poëte l'y suivit encore. Dans ces entrefaites on reçut à Londres la nouvelle que la province d'Arauco s'étoit révoltée. Dom Alonzo obtint de suivre au Pérou Adelantade, chargé de rétablir la paix dans ces contrées lointaines. Il n'étoit alors âgé que de vingt-un ans; et, comme il le dit dans le treizième chant de son poëme, c'étoit la première fois qu'il ceignoit l'épée. Adelantade mourut aux environs de Panama; mais Alonzo poursuivit son voyage et se rendit à Lima, capitale du Pérou. Dom André Hurtado de Mendoza, marquis de Canente, étoit alors vice-roi de ce royaume. En apprenant la mort d'Adelantade, il nomma son fils dom Garcie, capitaine général du Chili, et l'envoya avec une forte escadre soumettre les indociles Araucaniens. Dom Alonzo l'accompagna dans cette expédition, ainsi qu'il nous l'apprend dans son treizième chant.

Alors se livrèrent de sanglantes batailles que le poëte décrit avec la même chaleur qu'il combattoit les armes à la main. Alors, tel que le Troyen chanté par Virgile, il partagea tous les dangers

de ses compagnons d'armes. Il se trouva à sept batailles où sa vie fut exposée. Supérieur à tous les événemens, on le vit, non content des périls qu'il avoit courus, accompagner le général dom Garcie dans la conquête de Chiloé; suivi de dix autres soldats, surmonter les plus grandes difficultés, traverser sur une nacelle l'Archipel d'Ancudbos, pénétrer jusque dans l'intérieur du continent, et graver sur l'écorce d'un arbre :

« *Ici, en* 1558, *s'est arrêté dom Alonzo de* » *Hercylla, le premier qui, avec dix compa-* » *gnons, a osé, sur une foible barque, affronter* » *des mers inconnues, et s'avancer jusque dans* » *ces lieux.* »

Au milieu des plaisirs et des fêtes qu'on célébra en mémoire de cette conquête, ou, selon Suarez de Figuera, pour le couronnement du roi Philippe II, Alonzo mit l'epée à la main contre dom Juan de Pineda. Bientôt une querelle particulière devint générale, et le sang eût coulé si la présence de dom Garcie n'en eût imposé aux deux partis. La prison fut la peine décernée contre les coupables; mais l'innocence d'Alonzo fut reconnue, et il obtint son élargissement. Après quelques autres aventures également orageuses, il essuya une maladie terrible. Sa convalescence dura long-temps, mais la vigueur de son tempérament le sauva; il revint en Espagne à l'âge de vingt-neuf ans. Peu après il parcourut de nouveau la France, l'Italie, l'Allemagne, la Silésie, la Moravie, etc. De retour à Madrid en 1570, il épousa dona Marie Bazan, et

obtint la place de gentilhomme de l'empereur Maximilien II, qu'il accompagna dans ses voyages en Allemagne. Le poëte, au dix-huitième chant de l'*Araucana*, cite avec le plus grand éloge cette Marie Bazan, qui fixa ses vœux et son cœur. Il suppose qu'en songe il est transporté dans une agréable prairie où de jeunes beautés s'amusoient à chanter des vers consacrés à l'Amour.

« J'éprouvai, dit il, le plus violent désir de savoir quelles étoient ces beautés ravissantes, mais sur-tout d'en connoître une aux pieds de laquelle je me trouvai par hasard.

» Elle étoit dans son printemps, et cependant son maintien annonçoit la réflexion de l'âge mûr. Un penchant déterminé par son étoile, son destin, sur-tout par mon bonheur, ramenoit, attachoit irrésistiblement ses regards sur moi. Ebloui de tant d'appas, je désirois savoir le nom de cet aimable objet, lorsque j'aperçus à ses pieds une lettre portant pour adresse : ADONA MARIA, DE LA FAMILLE DES BAZAN. »

En 1580 Alonzo se retira à Madrid. Une vie errante et toujours agitée lui fit négliger la fortune; aussi, de retour dans sa patrie, se trouva-t-il réduit à une médiocrité bien voisine de l'indigence. Ses plaintes répétées ne laissent aucun doute sur cet article.

« Après avoir lutté sans cesse contre la fortune, tous mes travaux, écrit-il au roi, tous les dangers que j'ai courus à votre service, seront donc

» infructueux? Je vais donc me voir plongé dans » la plus affreuse misère.»

Si dans le cours de sa vie Alonzo obtint peu de faveurs, il fut du moins pour lui glorieux d'en mériter. Cependant Philippe eut égard à sa détresse; mais il ne paroît pas que les secours qui lui furent accordés aient fait cesser ses plaintes. Enfin, dégoûté des vanités humaines, il ne songea plus qu'à rendre son ame à l'Etre suprême, qu'il se reproche à la fin de son trente-septième chant, d'avoir négligé dans les beaux jours de sa vie. On ne peut fixer précisément l'époque de sa mort. Le licencié Mosquera croit qu'il vivoit encore en 1596.

Le courage intrépide de dom Alonzo suffiroit, indépendamment de ses talens littéraires, pour transmettre son nom jusqu'à nos derniers neveux. Ses prouesses le placeront toujours au rang des Espagnols les plus recommandables; mais un avantage qu'il a sur ses compatriotes, c'est de figurer en même temps comme héros et comme poëte, et de s'être immortalisé par ses vers aussi bien que par ses belles actions. Achille, Alexandre, tous ceux dont les Grecs ou les Latins nous ont conservé le souvenir, ne peuvent lui être comparés. César, historien de ses propres actions, soutiendroit lui seul le parallèle.

Le poëme héroïque de l'*Araucana* est regardé, par l'auteur de l'inimitable *Dom Quichotte*, comme *un des livres les mieux écrits qu'on ait jamais faits dans sa langue, et pouvant aller de pair avec les plus fameux ouvrages de l'Italie.* A

l'appui d'un témoignage aussi glorieux, viennent en foule d'autres critiques ses compatriotes, qui tous lui décernent le titre d'HOMÈRE ESPAGNOL. Ce poëme est divisé en trois parties qu'il composa, comme il le dit lui même, en écrivant de nuit ce qu'il faisoit le jour. Il publia d'abord séparément la première : quelque temps après, la seconde parut in-4°. 1578, et la troisième, réunie aux deux premières, fut imprimée in-8°. en 1590. Plusieurs autres éditions se succédèrent sans interruption. Le sujet de ce poëme est la guerre que les Araucaniens révoltés soutinrent obstinément contre Philippe II. Le poëte, dans le cours de son ouvrage, s'attache scrupuleusement à la vérité des faits : il a soin de nous en avertir dans le prologue de sa seconde partie, en convenant que l'âpreté des lieux qu'il décrit et la monotonie des détails auxquels il est contraint de se livrer, lui font parcourir des routes désertes et souvent ennuyeuses. Le retour continuel de batailles gagnées ou perdues n'eût pas manqué de provoquer le dégoût, sans la variété que le poëte a su répandre sur son ouvrage. On se plaît sur-tout à voir agir les Araucaniens, personnages simples et grossiers, dont les mœurs et les coutumes ont du moins l'attrait piquant de la nouveauté. Quoique privé des secours de la fiction, Alonzo cependant a surpassé tous ses rivaux. Il est facile de feindre : il est difficile de communiquer à la vérité nue les charmes de la fable. Les différens épisodes dont il se sert pour corriger l'aridité de sa matière, prouvent la fécondité de son imagination. Si l'on ajoute que son style est noble et majestueux,

qu'il abonde en sentences admirables, on conviendra qu'il est peut-être supérieur à Lucain son compatriote, puisque le poëte de Cordoue traitoit un sujet plus fécond, qu'il faisoit mouvoir de plus grands personnages, et que du succès du combat le plus mémorable dont on conserve la mémoire, dépendoit le sort de l'univers. Les Araucaniens au contraire n'avoient qu'à défendre leurs champs incultes et stériles.

Suarez, auteur espagnol, reproche à D. Alonzo de s'être rendu coupable d'ingratitude, en ne citant point avec éloge D. Garcie-Hurtado de Mendoza; il ajoute que les faveurs que le poëte avoit reçues de ce général, lui imposoient l'obligation de louer sa valeur, sa prudence et sa modération. Ce reproche est injuste, puisque, dans la première partie de l'Araucana (et c'est la plus intéressante du poëme), D. Garcie figure avec avantage, tandis que le poëte ne dit pas un mot de Pedro de Valdivia, conquérant de l'Arauco, et de François de Villagran, gouverneur et commandant de ce pays. Au reste, quelles faveurs Alonzo avoit-il reçues de D. Garcie? Il falloit les citer, et l'historien du marquis de Canente ne parle que des récompenses que ce général fit distribuer à quelques soldats, sans même y appeler D. Alonzo de Hercylla.

Un autre critique aussi injuste lui reproche d'avoir négligé plusieurs détails historiques. Mais où donc a-t-il vu, ce judicieux aristarque, qu'un poëte soit obligé de citer les faits les moins importans? Que diroit-on d'un historien qui ne feroit pas grace à ses

lecteurs, d'un trait inutile et fastidieux? Il ne faut pas croire cependant que D. Alonzo ait falsifié ce qu'il rapporte. Presque toujours témoin et n'écrivant que d'après les relations les plus authentiques, il a mérité la confiance de ceux qui par la suite ont écrit l'histoire de cette guerre ; ainsi le P. Ovalle invoque à chaque page l'autorité de l'Araucana.

J'ai laissé jusqu'ici presque toujours parler le panégyriste de l'Homère espagnol; je vais, à mon tour, considérer Alonzo sous le double titre de guerrier et de poëte.

Dom Alonzo fut un homme d'une bravoure à toute épreuve. Il en est peu qui aient essuyé autant de dangers, pas même le Camoëns, cet intrépide compagnon de Gama. Sans parler en effet de ses premiers voyages dans presque toutes les contrées de l'Europe, suivons-le dans les îles sans nombre qu'il parcourut avant d'arriver à la terre ferme. De nouvelles constellations frappent ses regards. Il passe la ligne équinoxiale, la zone torride, le tropique du capricorne ; il parvient à Atacama, traverse la grande rivière de Copiapo, arrive à l'extrémité de Coquimbo, et se trouve dans cette vallée célèbre qui donne son nom au Chily. Ensuite laissant derrière lui vingt autres rivières dont les noms sont aussi barbares que les habitans qui s'y désaltèrent, il se rend dans Arauco. Là il paye de sa personne à sept batailles, sans compter les escarmouches ; il aide à jeter les fondemens de quatre villes ; il gravit les montagnes de Purèn, franchit les vallons de Cautèn, de Nivequetèn, et gagne le lac de Valdivie. Ce n'étoit pas encore

assez

assez pour lui. Il traverse l'archipel d'Ancudbos, descend dans plusieurs îles, accompagné de trente soldats ; découvre des promontoires, des volcans, des montagnes sans nombre ; communique avec des peuples différant de langage, de coutumes, de mœurs, de figures, et revient en Europe publier la première partie de son *Araucana*, avant d'avoir atteint la vingt-neuvième année de son âge.

Lorsqu'on réfléchit que tant de travaux entrepris sur terre et sur mer, loin de ralentir son ardeur pour les lettres, ne servoient au contraire qu'à l'exciter encore ; quand on se représente ce valeureux guerrier retiré dans sa tente, écrivant dans le silence de la nuit tous les succès du jour qui l'avoient précédée ; lorsqu'on fait attention à la pureté de son style, à la douceur harmonieuse de ses vers, il faut convenir que l'antiquité n'a rien de comparable à nous opposer. Le divin Homère, il est vrai, parcourut les îles de l'Archipel, la grande Grèce, l'Ægypte et d'autres contrées de l'Asie mineure ; mais quel avantage il avoit sur Alonzo ! Les peuples de ces climats fortunés n'étoient pas, comme les Araucaniens, tout-à-fait étrangers aux sciences et aux beaux-arts. Si le père de la poésie fut alors plus heureux que le poëte espagnol, on ne doit pas être étonné qu'il soit son maître dans l'epopée ; et en effet, l'intervalle qui les sépare est immense. Le Grec plane sur le double mont, l'Espagnol rase les eaux du Permesse. Qu'est-ce qu'un ouvrage où sont violées toutes les règles du poëme épique ? Est-ce une histoire en vers héroïques, qu'Alonzo vouloit écrire ? Pourquoi donc y

mêler l'épisode du Magicien Fiton, et la longue et fastidieuse aventure de Didon, qui occupe deux chants entiers; le tout, comme l'observe judicieusement Voltaire, pour restituer à la reine de Carthage sa réputation, et donner le démenti à Virgile, qui, en qualité de poëte, avoit cru pouvoir altérer les faits de l'histoire.

Le génie d'Alonzo étoit trop vigoureux pour se plier au joug de l'imitation; autrement on croiroit qu'il a pris en tout Lucain pour modèle. On trouve dans le poëte latin, l'éternel épisode de la sorcière Ericto, et celui d'Antée qui combat avec Hercule. Tel est à peu près tout le merveilleux de la pharsale. Deux épisodes rompent également dans l'*Araucana*, la monotonie des récits historiques. Cependant le génie poëtique de Lucain, la constitution de son poëme, son style énergique et brûlant, ses discours éloquens, ses pensées mâles et hardies lui donnent un grand avantage sur l'auteur de l'*Araucana*. Il ne faut pas, au reste, en conclure que ce dernier soit sans mérite. Je ne peux terminer son éloge d'une manière plus intéressante, qu'en mettant sous les yeux du lecteur la traduction de la préface qu'Alonzo publia à la tête de la première partie de son poëme.

« Le travail et les soins que m'a coûtés cet ouvrage, dit il, n'auroient pas été des motifs suffisans pour me déterminer à le publier, si je n'avois d'ailleurs considéré que c'est l'histoire véritable d'une guerre qui intéresse vivement ma patrie. On peut ajouter à ces raisons puissantes les importunités de quelques amis qui ont partagé mes aventures, et l'ingratitude

dont seroient payés plusieurs Espagnols si leurs belles actions demeuroient ensevelies dans un profond silence. Si on réflechit ensuite que l'éclat de ces faits héroïques, que l'éloignement des contrées qui leur ont servi de théâtre, que le peu de momens dérobés aux fatigues de la guerre me laissoient à peine le temps d'écrire; que, manquant de papier, j'étois souvent obligé de composer de mémoire; que, couvrant de cinq ou six vers de petits morceaux de cartes, il m'en coûtoit ensuite un travail infini pour rétablir le sens et lier les idées, j'espère qu'on aura l'indulgence d'excuser les défauts de cet ouvrage. Certains lecteurs trouveront peut-être que je parle avec trop de complaisance des Araucaniens, et qu'en donnant de nombreux éloges à leur valeur, c'est attacher trop d'importance à des barbares; mais qu'ils considèrent les coutumes, les mœurs, l'éducation, les talens de cette nation pour la guerre, ils conviendront alors qu'on ne lui a pas toujours rendu justice; ils finiront même par avouer qu'elle a développé contre des ennemis aussi redoutables que le sont les Espagnols, une constance et une valeur dignes d'admiration.

« C'est en effet une chose extraordinaire, que de voir ces Araucaniens, possedant à peine vingt lieues de terrain, dispersés et sans point fixe de ralliement, sans murs, sans forteresses, sans armes défensives, soutenir par leur propre courage une guerre de longue durée contre trois colonies espagnoles; redoubler chaque jour d'acharnement à défendre leur liberté, verser des flots de sang, couvrir de cadavres leur

malheureux pays en succombant eux-mêmes. Que dire des enfans, qui, brûlant de venger la mort de leurs pères, et qui, ne consultant que leur naturel féroce et la valeur qu'ils héritèrent d'eux, dévancent le cours de leur âge, se jettent sur des armes et courent affronter toutes les horreurs de la guerre? Que penser enfin d'une nation qui, réduite à un petit nombre d'individus, recompose de femmes ses bataillons délabrés, de femmes volant au combat avec l'intrépidité des hommes, et recevant avec joie la mort? Telles sont cependant les preuves éclatantes que cette nation a données de sa valeur : tels sont les faits héroïques dignes d'être célébrés dans des vers plus éloquens que les miens. Au reste, il est en Espagne un grand nombre de personnes qui se sont trouvées dans bien des actions que je n'ai point citées; ce sont elles que je charge de la défense de mon ouvrage (1). »

J. B. C. Grainville.

(1) Voltaire, tome X de l'édition de Beaumarchais in-8°., page 394, a donné une courte notice de l'*Araucana*. Peu de temps avant sa mort, Florian en préparoit une traduction; il est malheureux qu'il ne l'eût point achevée. Le citoyen *Grainville* s'occupe de nous en donner une, il faut espérer qu'elle paroîtra bientôt. A. L. M.

ROMANS.

Le Nouveau Diable boiteux, Tableau philosophique et moral de Paris, 2 *vol. in-8°.* A Paris, chez Buisson, libraire, rue Hautefeuille, n°. 20.

Vélés de Guevara, auteur espagnol, imagina une fiction dans laquelle il sut placer la censure des mœurs, des vices, des crimes qui caractérisoient les habitans de Madrid dans le siècle où il vivoit. Lesage s'empara de son idée et l'embellit. On lit encore son *Diable boiteux*, quoique les tableaux qu'il peint ne ressemblent plus à ceux que nous voyons : on ne peut pas dire que l'auteur du *Nouveau Diable boiteux* ait été aussi heureux que Lesage : il s'est servi, à la vérité, du cadre que l'auteur de *Gil Blas* lui fournissoit ; il en a conservé seulement le bon Asmodée, le bachelier libérateur, et les cheminées sur lesquelles les deux compagnons se perchent pour apercevoir plus facilement ce qu'il leur eût été bien plus aisé de voir sans prendre une position aussi pénible ; car il n'y a plus rien de caché. Leur interprète nous dit qu'après avoir adopté ces deux personnages, il s'est abandonné à tous les caprices *de son génie ;* qu'il a laissé courir sa plume au gré de sa vive fantaisie. « J'ai secoué *une fois*, dit-il, » toutes les règles, toutes les entraves de l'art (il auroit pu ajouter : et quelquefois de la décence) ; » je ne me suis occupé ni du plan ni du style (Eh ! pourquoi négliger ce qui peut seul donner quel-

que valeur à une production quelconque ?), « per-» suadé qu'il seroit meilleur si chaque page étoit le » résultat de la sensation du moment et de l'*inspi-*» *ration.* » (Nous sommes persuadés du contraire, et le lecteur pensera comme nous s'il a le courage d'aller jusqu'à la fin de ces deux volumes). Citoyen auteur, vous vous trompez : des *sensations momentanées* ne sont souvent que des illusions, ne donnent souvent que des aperçus incomplets, des idées avortées : l'*inspiration* est presque toujours un délire.

Si le lecteur voit comme le journaliste, il trouvera que cet enfant illégitime de Lesage est un dissertateur ennuyeux, un critique injuste, un cynique emporté, un peintre sans invention, un romancier sans intérêt. Cependant, dans un avertissement qu'il croit *nécessaire*, il annonce « ne s'être proposé de » n'attaquer que les abus et non l'autorité, les vices » et les ridicules, et non les personnes. » Voilà qui est bien louable ! Comment se fait-il qu'il oublie si facilement ce qu'il promet ? Et on peut l'en faire apercevoir en lui rappelant son chapitre de la *Bibliothèque*, dans lequel il désigne par leur nom des hommes que leurs talens, comme orateurs et comme écrivains, feront toujours regretter ; dans lequel il cherche à répandre le ridicule sur les deux premiers littérateurs dont la France peut encore s'honorer. Notre Diable et son compagnon arrivent à Paris, ce théâtre d'insouciance, d'immoralité dégoûtante, de licence effrénée, de crimes calculés, de vols impunis : les voilà sur leurs cheminées, d'où la débauche cra-

puleuse (qu'on a eu l'impudeur de représenter dans une gravure, dans un temps où l'on ne cesse de parler de mœurs et de vertu) et le vol, effrayé de ses succès, s'offrent d'abord à leurs regards; ce qui est suivi d'une belle dissertation sur *la tolérance*, faite au clair de la lune. L'agiotage, ses causes, ses progrès, ses effets, son influence meurtrière sur la fortune publique et particulière, sur l'agriculture, sur le commerce, et surtout sur la morale, qui est la vie d'une république, fournissent au Diable observateur, quatorze chapitres qui ne sont pas les plus mauvais de l'ouvrage. Ils présentent d'abord quelques portraits assez ressemblans de ces nouveaux riches, de ces turcarets insolens, de ces laquais devenus millionaires, que l'impunité rend audacieux, que l'insensibilité rend atroces. Ces portraits amènent des réflexions sur les suites de l'agiotage dont tous les Français ressentent les douloureux effets. « L'influence de l'agiotage a été égale-» ment sensible sur la législation, dit le commenta-» teur, par deux énormes vices, la *rétroaction* et » l'*instabilité*, et cela à l'égard des objets qu'il im-» porte le plus de soumettre à des règles invariables, » la propriété et la sainteté des engagemens, de » façon que l'hydre de la mauvaise foi a repullulé » de toutes parts: or, les plus grands maux sont ceux » qui découlent de la législation, puisqu'elle est le » seul remède. L'influence de ce fléau calamiteux a » affreusement pesé sur les mœurs, sur la probité. » J'ai vu la foi des contrats bannie, les plus saintes » conventions anéanties, toutes les lois des familles

» renversées. J'ai vu des débiteurs avares, fiers d'une » insolente pauvreté, instrumens indignes de la fu- » reur des lois et de la rigueur des temps, feindre » un paiement au lieu de le faire, et porter un cou- » teau dans le sein de leurs bienfaiteurs. J'en ai vu » d'autres plus indignes encore, acheter presque pour » rien, ou plutôt ramasser des feuilles de chêne pour » les mettre à la place de la subsistance de la veuve » et de l'orphelin. J'ai vu naître soudain dans tous » les cœurs une soif insatiable des richesses; en un » moment, une détestable conjuration de s'enrichir, » non par le travail et une généreuse industrie, mais » par la ruine de l'état et des citoyens. J'ai vu un » honnête citoyen, dans ce temps malheureux, ne » se coucher qu'en disant : J'ai ruiné une famille » aujourd'hui, j'en ruinerai une autre demain. » Hélas ! le Diable, malgré la perspicacité qu'on lui attribue, n'a pas encore tout vu.

On pense bien que le bénin Asmodée sort de son caractère lorsqu'il est question des prêtres, comme on doit s'y attendre de la part d'un Diable.

Un manuscrit volé à un philosophe produit quelques paragraphes sur l'éducation, sujet encore vierge, sur lequel on a cependant plus écrit qu'il ne falloit, et moins fait que ce qu'on auroit dû faire. Des systèmes sur cette matière ne peuvent être que des aperçus, comme on en a la preuve; des théories peuvent bien être de très-belles conceptions; mais il y a toujours entre elles et l'execution, l'impossibilité de les réaliser. Que seroit ce s'il prenoit envie de réaliser ce qu'on lit dans ce précieux manuscrit? « L'édu-

» cation doit, s'emparant des mobiles universels de
» nos sensations, nous frapper, nous saisir par tous
» les points de contact. Si on se propose de retrem-
» per le caractère d'un grand peuple, les lois, les
» institutions, les usages, les rites, les habitudes, les
» connoissances, les arts, les manières, les mœurs,
» tout doit être mis au creuset de la réforme. » Voilà qui est très-bien dit; mais à exécuter, c'est autre chose: on voit cependant un moyen pour y parvenir; c'est de faire disparoître dans le même moment, et par une opération magique, toute la génération actuelle, encroutée de ses habitudes, amalgamée à des manières, à des usages, à des préjugés dont il seroit impossible de la débarrasser. Il faut convenir que l'opération seroit diabolique; aussi n'y a-t-il qu'un Diable qui puisse oser la tenter. Robespierre n'auroit-il pas eu quelque communication de ce sublime projet? On pourroit croire qu'il en avoit eu connoissance, car il n'inventoit pas; mais on ne peut se refuser à croire qu'il opéroit d'après ce moyen de régénération. Au reste, on ne trouve dans le manuscrit, ni plan d'exécution, ni vues neuves, si ce n'est lorsqu'on y propose d'opposer le *sublime* FERRET au *déclamateur* BOSSUET, et de réfuter *Pascal* avec quelques lignes de *Voltaire; lorsqu'on charge Condorcet et Volney de nettoyer les étables de l'histoire moderne.* Avec ces puissans secours et quelques extraits de l'*Encyclopédie méthodique*, on aura les vrais fondemens de l'éducation: les sciences exactes en seront le fait. Les ressources qu'on trouve dans trois musées, quatre lycées, dans les sociétés phi-

larmonique, polymathique, philanthropique, philotechnique, et chez les philalèthes, les théophilantropes; dans les cercles, les clubs, les bureaux de traduction, les cabinets littéraires, « tout cela est mauvais, dit le manuscrit, par la précipitation, par la légereté avec laquelle on a élevé ces édifices récens, par le concours des circonstances qui les ont défavorisés, par la pénurie des sujets et des moyens, parce qu'enfin, en tout genre, les premiers essais, les premiers pas sont toujours foibles, incertains, vacillans. » On réfute ensuite ces *impudentes*, ces *ineptes déclamations* sur l'anéantissement des lumières et de l'instruction. Ont-ils tant de tort, ces *impudens déclamateurs?* Si les sciences ont fait quelques conquêtes, la littérature et les beaux-arts n'ont-ils rien perdu? Où sont les successeurs de Corneille, de Racine, de Molière, de La Fontaine, de Bossuet, de Fénélon, de Crebillon, de Voltaire, de Fontenelle, de Montesquieu, de Buffon, de Lebrun, de Lesueur, de Girardon, etc.? Le goût des connoissances naturelles n'a-t-il pas pris la place du génie? Et n'est-ce pas cette mode du jour qui prouve la pénurie des talens et l'aridité de l'imagination? *On sait peut-être moins*, dit le philosophe, *mais on sait mieux. L'instruction s'étend en profondeur et en surface.* Comment se fait-il qu'on sache moins et qu'on soit si profond? L'éducation des femmes devroit bien se rapprocher de celle des hommes : il faudroit que l'inégalité morale qui sépare un sexe de l'autre disparût : pour cela notre réformateur voudroit qu'elles eussent quel-

ques connoissances d'hygiène, de physiologie et même de médecine opératoire, de physique, de chymie, d'histoire naturelle, de botanique, d'économie rurale; il faudroit qu'elles apprissent à tourner un vers, à écrire *une page sensée*, etc. Il faut convenir que c'est se contenter de peu, ou du moins que ce n'est pas trop exiger d'une mère de famille, d'une épouse occupée de ses devoirs.

Une dispute qui s'étoit élevée dans un café, entre un philosophe médit tif, un jeune homme ardent, impétueux, intolérant, aimant la république avec passion, et voyant tout en elle comme Malliebranche voyoit tout en Dieu, et un ancien pédant de collége, attira l'attention d'Asmodée et de son disciple. Les journaux étoient le sujet de la discussion. « Si les peuples les plus libres, comme l'a dit Mirabeau, ont » beaucoup de journaux, nous sommes infiniment » libres. » En effet, si cent vingt journaux, circulant tant bien que mal, agonisant, mourant, sont le thermomètre de la liberté, on ne pourra nier que cette liberté ne soit à son plus haut apogée. Mais ces journaux, ou pour mieux dire leurs auteurs, remplissent-ils les lois de l'impartialité et les promesses qu'ils ont faites d'être vrais? On pourra en douter si on réfléchit aux qualités que doit avoir un bon journal, aux engagemens que le rédacteur a contractés, au ministère qu'il exerce. « Le *pouvoir moral* qu'il s'arroge sur les esprits est souvent opposé à ce qu'il » devroit être, dit un interlocuteur; il sembleroit » devoir appartenir à des hommes blanchis dans l'é» tude des principes de la législation et dans la pra-

» tique des vertus sociales. Des écoliers encore couverts de la poussière des classes, retournent sur « leurs concitoyens la verge dont ils étoient naguère » frappés. Je cherche des talens, et je ne trouve » qu'une prétention audacieuse. Cet état est devenu » celui des hommes qui ne sont propres à aucun. » L'homme morose qui parloit avec cette irrévérence de nos instituteurs en politique, avoit sans doute quelque cause d'irascibilité. Il est vrai qu'il y a dans cette cohue d'écrivains à la journée, des hommes de parti, des rêve-creux, des hommes uniquement dévoués au produit de la souscription ; mais il y en a qui ne hasardent rien, qui savent douter, qui font finement usage de l'*on dit*, le *bruit court*, etc. car il faut être juste, ils ne sont pas plus admis au conseil du Luxembourg qu'au divan de Constantinople, et il faut qu'ils s'acquittent et peut-être qu'ils vivent.

Enfin nos curieux laissent là les disputeurs et les journalistes ; ils passent des cimetières aux ateliers de plaisirs, de volupté. Ici le diable fait une belle et poétique description d'Idalie, de Tivoli, etc. Ici les critiques observateurs rentrent dans le cadre d'où ils n'auroient pas dû sortir s'ils avoient suivi leur modèle ; aussi est-ce le chapitre le mieux vu et le mieux écrit. Nous allons le transcrire pour prouver notre impartialité.

« Lorsque le silence a succédé à ce tumulte, lors- » que la plupart de ces individus, en apparence si » fortunés, sont rentrés sous leur toit solitaire, ils ne » retrouvent que la misère et le trouble. C'est un » grand mal, que cette soif des jouissances introduites

» dans toutes les classes ! On ne cherche plus le bon-
» heur dans ses devoirs. La mère de famille et l'é-
» pouse se lassent de la vertu, de l'économie. On
» rougit d'un vêtement modeste ; il faut revêtir la
» parure du jour : ces apprêts, leur renouvellement,
» les dépenses accessoires qu'ils entraînent, consu-
» ment les débris d'un patrimoine délabré, et qu'on
» néglige de relever. On abandonne le soin de sa fa-
» mille, on vole au bal, et là tous les piéges de la
» séduction entourent l'imprudente. Telle, dans le
» principe, n'a été qu'une femme légère, qui finit
» par être une épouse criminelle. Et comment toutes
» ces impressions de volupté ne déposeroient-elles
» pas des images séductrices au fond des esprits et
» des cœurs, lorsque, dans la société, l'éducation,
» les mœurs, les préjugés, les spectacles, les romans,
» les modes, tout conspire à séduire, à avilir ce sexe
» enchanteur dont nous sommes à la fois les séduc-
» teurs et les tyrans ? lorsque l'opinion, qui doit être
» une sorte de législation, n'a point encore flétri
» l'adultère, lequel, depuis l'établissement du di-
» vorce, est devenu un véritable crime ? lorsque les
» mœurs simples paroissent un vice, les mœurs
» honnêtes un ridicule ? lorsque nos jeunes filles for-
» ment des désirs dans un âge où les sens ne sont pas
» encore développés ? lorsque l'exemple, le signal
» de la plus complète dépravation, éclate de toutes
» parts ? lorsque le déshonneur donne de la célébrité,
» la fortune des grades, un char des palais ? » Fort
bien, monsieur le diable ! vous voilà moraliste,
sensé et éloquent !

Le truchement du bachelier auroit bien dû exercer la même sévérité de censure et de raison sur les associations secrètes dont il parle ensuite, et qui, selon lui, *se partagent la terre; c'est du fond de ces antres que sortent les destinées du monde.* Eh! quelles destinées! Nous pensons comme Mirabeau, qui les connoissoit bien. Il a dit quelque part: *Toute association secrète ressemble à une conspiration.* Cette assertion est devenue une démonstration. *On ne sauroit donc blamer le gouvernement de les surveiller;* on ne sauroit trop l'engager à cette surveillance: sa stabilité et la tranquillité des gouvernés en dépendent. Ces corporations maçoniques, ægyptiennes; ces confraternités d'initiés, de rose-croix, d'illuminés, qui ne reconnoissent ni morale, ni autorité, ni lois, ni patrie, sont des volcans internes sans cesse en fermentation, et toujours disposés à une conflagration qui ébranle les societés et désorganise les gouvernemens les mieux établis.

Les affiches de tromperie, les annonces de toute espèce, les bureaux d'agence, c'est-à-dire, de brigandage; les voitures, les tripots de jeux passent rapidement sous les yeux des voyageurs. Ils sont repoussés par la fétidité des ruses du *chef-lieu du globe*, comme le désignoit le *grand représentant du genre humain;* ils regrettent que cette capitale des capitales soit dépourvue d'édifices majestueux, de fontaines, de marchés commodes, de monumens utiles, d'établissemens de bienfaisance: ils arrivent enfin aux théâtres. Après avoir présenté l'ancien système régulateur sur nos spectacles, comme un foyer

de corruption « où des pauvres d'esprit prenoient un » brevet de censeur suivant la cour, avoient en main » les rènes de l'opinion publique, où le gouverne- » ment tenoit les esprits en lizière. On examine trois » questions : 1°. Les lois répressives de la licence » sont-elles conciliables avec un régime libre ? » Quels sont les moyens de hâter la régénération » du système dramatique ? 3°. Les moyens de ré- » génération étant déterminés, comment étendre les » bienfaits de cette instruction publique sur une » classe pour laquelle l'indigence ne doit pas for- » mer un titre d'exclusion, si l'instruction et les » plaisirs honnêtes sont le patrimoine de l'égalité ? » L'opinion des dissertateurs est pour la négative, quant à la première question. Le *Cicerone* d'Asmodée trouvera sans doute que ceux qui ont droit d'inspection sur les écoles d'instruction et d'amusement ont eu tort de n'être pas de son sentiment. Sur la seconde question, il propose des encouragemens pécuniaires pour les directeurs de théâtre, et quelques branches de lierre pour les auteurs scéniques. Tout éloigne encore l'idée d'établir, à l'exemple des Grecs, des spectacles aux frais de la nation pour les plaisirs du peuple, et c'est sans doute une grande infraction à cette égalité si chérie ; mais il faut remarquer que les républiques grecques, dont on ne cesse de vanter les lois, les mœurs, les institutions, n'étoient composées que d'une population équivalente à peine à celle de nos villes du troisième ordre, et nous aurions à amuser trente millions d'individus : ce seroit un peu trop. Quels

vastes théâtres il faudroit construire ! Que de *loges civiques* il faudroit multiplier ? C'est grand dommage que cette belle idée ne puisse se réaliser ; car, quel avantage ne retireroit pas le peuple entier, d'une pareille institution bien dirigée ? *Elle eût polies mœurs et la langue ; l'éducation actuelle ne tend qu'à former la génération future, et par là vous formeriez la génération actuelle.* On voit que le diable ou son interprète ne trouve pas que nos mœurs soient encore assez polies, et que les Français soient assez formés ? Que veut-il donc de plus ? Après ces réflexions, il parcourt, avec son écolier, tous nos théâtres l'un après l'autre. A l'Opéra, il ne fait grâce ni aux compositeurs, ni aux poëtes, ni aux décorateurs, ni aux danseurs, encore moins aux acteurs ; il les apostrophe, en leur disant : « Tourmentez vous moins, » et vous gagnerez en expression ce que vous perdez en grimaces. Plus de Saint-Huberti, plus d'Armide, plus de Didon, des cris et des éclats, » des éclats et des cris ; des cris encore, et des » éclats encore ! » Le public applaudira à ces reproches et à ces conseils. Le républicain, tel qu'il doit être, blâmera bien plus encore avec le bachelier ce raffinement de corruption qui fait aujourd'hui l'étude et le succès de ce spectacle : « il s'écrira avec lui : Et ce spectacle est celui d'une grande » nation régénérée ! et ce théâtre s'appelle *théâtre* » *de la République et des Arts !* et lorsque toutes » les institutions morales sont nulles, cette institution de corruption fleurit et se place sous la pro-

» tection

» tection du gouvernement, et les épouses, les mères » de famille, les jeunes filles et les jeunes gens vont » recevoir de pareilles leçons ! » A merveille, bachelier ! si toutes vos observations avoient été aussi justes, aussi patriotiques, vous auriez fait un ouvrage qu'on auroit pu lire tout entier.

Melpomène et Thalie ne sont point oubliées ; elles ont leur grain de critique : le censeur ne fait grace à la première, qu'en faveur du drame : ce bâtard obtient toute sa bienveillance, mais uniquement parce que le *Père de Famille de l'immortel* DIDEROT *est et sera long-temps le premier des drames.* Il dicte ensuite, au nom de Thalie, des lois pour les auteurs et les acteurs comiques : quinze articles composent ce code, qui doit conduire l'art du théâtre à la perfection. Il est bien à désirer qu'il produise cet heureux effet. Les inséparables n'oublient pas l'opéra comique « La tragédie a enfanté le drame » *Fils de Famille, qui donne des espérances* ; » la comédie a produit les proverbes ; ce sont les » avortons du genre, et la farce qui en est le déshonneur ; l'opéra comique est le bâtard de l'opéra : » on y parle au lieu de réciter ; on y fredonne au » lieu de chanter. Il s'est fait une révolution dans » ces derniers temps : le système de l'égalité a paru » s'emparer des théâtres : on a donné de petites » pièces au grand Opéra, et de grandes pièces sur » les petits théâtres de l'Opéra comique. Qu'en » est-il arrivé ? L'Opéra comique n'a pas su être » tragique, et l'Opéra tragique n'a pas su être co- » mique. » Le Vaudeville trouve seul nos censeurs

indulgens. « Les auteurs de ce théâtre ont renfermé la critique dans les bornes du goût et de la décence; l'atticisme domine dans leurs compositions, et leur Thalie, foulant aux pieds le masque des furies et le poignard de la satyre, s'est embellie des traits de la gaieté et de la ceinture des Grâces. » C'est le vrai théâtre national, si la chanson a conservé son ancienne influence sur l'esprit français. Nous voilà aux *trétaux* : « Ces théâtres d'immoralité seront une excellente spéculation tant que les riches seront sots, et tant que le peuple sera grossier ; reste à savoir jusqu'à quel point il importe au gouvernement qu'il en soit ainsi. » Eh! comment le gouvernement peut-il empêcher que la sottise ne soit pas le caractère distinctif des riches dont on parle? Comment fera-t-il que ce peuple, toujours le même dans quelque gouvernement que ce soit, préfère les immortelles pièces de Racine, de Molière, de Voltaire, aux *Pointus*, aux *Jeannot*, aux *Angot?* L'auteur auroit bien dû éclairer l'administration sur ces réformes trop nécessaires. « S'il est vrai, comme le dit Rousseau, qu'un spectacle soit un impôt déguisé qui pèse sur les différentes classes, en raison inverse des fortunes, quel impôt que celui que le pauvre va payer pour acquérir des vices. » Cette réflexion du grand législateur est une sentence de mort portée contre les petits spectacles, ces sentines de dépravation.

Après les carricatures, ces corruptrices du goût et de la décence, qu'on a si fort multipliées et qui ont si bien servi à amuser et à corrompre, viennent

les grands hommes suspendus à côté de ces productions de l'insolent égoïsme; mais ces grands hommes, quels sont-ils ?.... Passons, ils ne sont plus, ou ils seront oubliés demain.

Avant de se quitter, Asmodée et son bachelier ne pouvoient pas se dispenser d'assister à un de ces *thés mélancoliques* devenus à la mode, parce qu'il faut toujours *imiter*, même ce que nous faisons gloire de mépriser; c'est là qu'on voit combien le Français a perdu de cette urbanité, de cet atticisme, de ce goût, de cette grâce, de cette élégance de manière, de cet art de vivre et de plaire, qui en faisoient la nation par excellence, «et les femmes qui » étoient..... ce sont à présent des hommes, et de » la voix, et du geste, et du ton, et des manières; » elles dissertent, elles vous provoquent, jurent, » s'enivrent, s'abandonnent. » Les turcarets d'aujourd'hui sont les hommes les plus importans de la société; les élégans du jour ne sont que des jockeis sales, grossiers, impudens et ridicules. Tout est tombé en dégradation: les modes ne sont plus inventées par le goût; elles ne le sont que par l'indécence et l'impudeur. On veut montrer ce que l'intérêt de l'amour-propre a toujours conseillé de cacher, et on dégoûte au lieu de séduire. Dans la Grèce, qu'on veut tant imiter, une loi défendoit aux femmes de paroître en public d'une manière qui ne fût pas décente. Nos voyageurs rient avec raison de la bizarrerie de nos costumes, qui, tandis que nos Alcibiades s'affublent de trois gilets, entourent leur col de dix mouchoirs, et ont les jambes pressées dans des bottes collantes

et pointues, nos femmes à la mode, ou qui veulent y être, bravent le froid et les catarrhes en montrant des formes qui ne sont rien moins que des modèles; mais *c'est la mode*, à qui la vanité, l'amour-propre, le besoin de plaire, sont obligés de se soumettre. *Eh madame! quand le sens commun sera-t-il de mode?*

Les promenades philosophiques de nos deux compagnons se terminent ici. On n'est point instruit des motifs de leur séparation; mais leur *Cicerone* croit que le bachelier préféra à ces courses fatigantes auxquelles le diable venoit de le condamner, la tranquillité honorable d'un poste municipal, et que le diable, craignant d'être forcé d'aller étouffer dans sa bouteille, se réfugia dans la bourse d'un rentier. Laissons-les donc, et *pour toujours*, dans les paisibles retraites qu'ils ont choisies, et disons que ce *nouveau Diable boiteux* n'est et ne peut être de la même famille de celui que nous connoissions: il n'a ni la même justesse d'idée, ni la même finesse d'observation, ni la gaieté décente, ni la critique piquante du premier. Il faut cependant convenir que celui-ci a une érudition bien autrement étendue; il disserte profondément sur le grand-œuvre de la législation, sur les vrais ressorts de l'administration, sur l'importante matière de l'instruction publique: nous avouerons même qu'il a de l'esprit, mais sans goût; des idées, mais sans ordre; de la philosophie, mais de mauvais alloi. Il est réformateur présomptueux, critique indiscret, et pour être fidèle à son origine infernale, détracteur

indécent de tout ce qui a été respecté pendant dix-huit siècles. En retranchant de ces deux volumes tout ce qui avoit été déjà dit et tout ce qu'il ne falloit pas dire, il reste quelques chapitres d'une morale pure et d'un patriotisme éclairé. Après cela, on demandera peut-être ce qu'on doit penser de ce nouveau diable. Hélas ! on pourroit répondre : *ah le pauvre diable!*

A. J. D. B.

VARIÉTÉS, NOUVELLES

ET

CORRESPONDANCE LITTÉRAIRES.

Sur une opinion de Vanhelmont et de Boyle, citée par le citoyen Boissonade, article Technologie, n°. 20, an 7, du Magasin encyclopédique.

Le citoyen Boissonade, pour prouver que ce que l'on dit a déjà été dit, et que nos découvertes ne sont rien moins que nouvelles, cite l'opinion de *Vanhelmont* et de *Boyle*, que les plantes tirent de l'eau leur principale nourriture, etc. et fait voir que cette même idée se trouve dans un ouvrage intitulé *Recognitions clémentines*, dont l'auteur vivoit plusieurs siècles avant Vanhelmont.

Quoique la pensée de Térence, que reproduit le citoyen Boissonade, puisse être appliquée à plusieurs inventions prétendues nouvelles, je ne crois pas qu'il s'ensuive que les modernes n'ont rien inventé. Si des exemples tirés des anciens donnent lieu à cette assertion, ces derniers ne nous en fournissent pas assez pour avoir la certitude qu'ils ont tout su et connu. Les comparaisons sont en trop petit nombre pour faire de cette pensée une maxime générale, et l'extension qu'on lui donneroit ne pouvant être fondée, seroit au moins inconséquente. En se contentant de citer ici la chymie, il ne paroît pas que les anciens aient eu dans cette science les connoissances que nous avons acquises, et qu'ils les aient portées au degré supérieur où elles sont aujourd'hui. On pourroit aisément démontrer que si les anciens ont poussé quelques arts à leur perfection, ils n'ont pas également réussi dans plusieurs sciences, ou ils ne s'en sont pas occupés comme nous. Mais je reviens au principal objet de cette lettre, l'opinion ancienne renouvelée par Boyle et Vanhelmont.

Ces observateurs célèbres disent que *si l'on met dans un vase une quantité de terre déterminée et exactement pesée, et que si l'on plante dans cette terre une bouture, on trouvera, plusieurs années après, en déplantant l'arbre, le même poids de terre.*

Si cette expérience avoit été faite en pleine terre, dans un trou d'une dimension fixée, dont on auroit pesé la terre avant d'y planter l'arbre, elle auroit pu avoir quelque vérité, parce que la terre du trou

communiquant aux voisines, se renouvelle par les infiltrations des parties composantes; mais elle a été faite dans un vase; et à moins de supposer, ce qui n'est pas vraisemblable, que ces physiciens, avant de peser la terre, l'ont dépouillée de toute son humidité et réduite à son état purement élémentaire, il n'est guère possible d'y croire, et d'autant moins, que des faits journaliers donnent la preuve du contraire.

Parmi deux à trois mille vases qui passent tous les ans sous mes yeux, et quelques-uns par mes mains, à cause des soins particuliers que certaines plantes exigent, je pourrois citer plusieurs exemples, pour faire voir combien peu il reste de terre lorsqu'on a enlevé avec toutes leurs racines, les plantes des vases qui les contenoient; mais comme un seul doit suffire, je m'y bornerai.

J'ai planté, il y a deux ans, deux palmiers, un *chamærops humilis* et un *borassus flabellifera*, dans des vases d'environ trois décimètres de diamètre : leurs racines prenoient le tiers de cette capacité; les deux autres tiers ont été remplis de terre. Après leur avoir donné, pendant cet espace de temps, la culture et les arrosemens convenables, j'ai jugé cette année qu'ils pouvoient avoir besoin d'être changés. Je les ai donc dépotés, et j'ai trouvé que leurs racines avoient si parfaitement rempli le vase, qu'il n'y restoit pas la moindre partie de terre, excepté à l'orifice, où il pouvoit y en avoir trois à quatre centimètres; encore cette épaisseur étoit-elle bien garnie de racines plus menues, et de chevelues. J'ai

mesuré celles qui garnissoient en spirale l'intérieur du vase ; elles avoient huit mètres de longueur, étant déployées et étendues. Comme je n'avois pas alors l'idée de vouloir réfuter une partie de l'opinion de Boyle, je n'ai pas pesé ce qui pouvoit rester de terre ; mais je puis l'évaluer, à peu de chose près, à la dixième partie du poids de celle que j'avois mise dans le vase en y plantant ces palmiers. Il est donc évident qu'après avoir enlevé l'arbre et ses racines du vase, le peu de terre qui pouvoit rester dans la motte étoit bien loin d'avoir un poids égal à celui de la terre dans laquelle ces plantes ont végété.

Mais si cette partie de l'opinion de Boyle n'est ni juste ni fondée, je ne reconnois pas moins la très-grande probabilité de l'autre, où il dit que c'est principalement de l'eau que les plantes tirent leur nourriture.

Par une expérience que j'ai faite à ce sujet sur trois sortes de terres également humides ; savoir, la terre des champs, celle de pré non flotté et le terreau consommé de feuilles et de vieilles couches, j'ai trouvé que dans l'état de siccité aussi parfait qu'il peut être, la première avoit perdu $\frac{6}{32}\frac{1}{2}$ de son poids, la seconde $\frac{9}{32}$, et la troisième $\frac{20}{32}$. On voit par ce résultat, que le terreau contenoit plus des deux tiers de son poids, d'eau. Aussi l'emploie-t-on avec succès pour les plantes potagères annuelles qui, pour devenir alimentaires, doivent prendre un volume beaucoup supérieur à celui qu'elles auroient dans l'état de nature. Mais autant cette substance est avantageuse et même nécessaire pour ces productions, dont certaines de-

viennent monstrueuses, autant elle est préjudiciable aux plantes vivaces, et sur-tout aux exotiques de serre, par une végétation qu'elle rend luxuriante, et qui cause souvent leur perte lorsqu'elle est ralentie, soit par le repos naturel des plantes, soit par les effets de l'hiver.

On demandera sans doute ce qu'est devenue la première terre des palmiers, dont il ne reste qu'environ un dixième de son poids. J'avoue qu'il n'est pas aisé d'en donner une réponse satisfaisante, et que nous ne connoissons pas encore assez la manière dont la végétation s'opère, pour avoir quelque certitude à cet égard.

Par l'expérience précédente, il n'y a pas de doute que plus la terre est forte et consistante, moins elle s'abreuve d'humidité, et que plus elle est légère, plus elle s'en empare. La première la conserve plus longtemps, parce qu'une fois imbibée d'eau, ses molécules très-serrées les unes contre les autres ne la laissent échapper qu'au bout d'un certain temps. La seconde, par sa mobilité et la grande division de ses parties, la perd presqu'aussitôt qu'elle l'a reçue, et la preuve en est qu'il n'a pas fallu plus de temps au terreau pour perdre plus des deux tiers de son poids, qu'aux autres terres pour laisser évaporer la leur.

Une plante dans un vase doit avoir une terre plus substantielle que celle qui croît en pleine terre, parce qu'il faut que la première vive de la petite partie de terre et d'eau qu'on lui fournit, tandis que l'autre reçoit en abondance toutes les substances propres à son accroissement. Les terres des vases sont donc

composées de terreaux végétaux ou animaux, avec une certaine quantité de terre ordinaire qui les rend assez consistantes pour conserver plus long-temps l'humidité et empêcher la plante de s'étioler. Lorsque celle-ci est empotée, elle pompe bientôt l'eau de sa terre, et rend celle-ci plus légère. Mais les racines s'accumulent, et elles deviennent si nombreuses, qu'elles s'emparent de tout l'intérieur du vase. La terre en est-elle chassée, ou ses parties sont-elles entrées dans le végétal? Elle n'a pu en être chassée, parce qu'on s'en apercevroit aisément, soit par son débordement à l'orifice du vase, soit par les trous de son fond, et l'on peut se convaincre que cela n'arrive pas par cette dernière issue, en mettant le vase dans un baquet. Il faut donc qu'une partie de la terre se soit incorporée dans la plante. Ses molécules grossières ne peuvent certainement pas monter dans ses canaux; mais l'eau, continuellement répandue, ne peut-elle pas les dissoudre jusqu'à un certain point, et le végétal s'en approprier la teinture?

Lorsque la terre d'un vase a nourri pendant quelque temps une plante, elle devient si usée et si appauvrie, qu'elle en est presque stérile, et qu'on ne peut plus l'employer que lorsqu'elle a reçu de nouveau les influences de l'atmosphère. Quelle est la cause qui l'a réduite à cet état, sinon la perte de sa substance? Il paroît donc probable que la plante s'approprie quelques-unes de ses parties composantes, qui, disséminées dans l'eau, montent par la chaleur et à la manière de l'alambic, dans le vé-

gétal. Celui-ci, après en avoir pris ce qui lui est nécessaire, en rend par ses organes excrétoires le superflu limpide et condensé en gouttes par la fraîcheur des nuits, qui fait l'office du réfrigérant.

Comment expliqueroit-on autrement la propriété qu'ont les sels et les substances animales, d'activer et d'augmenter considérablement la végétation? Si l'eau pure étoit son unique aliment, le sable, continuellement arrosé, feroit le même effet que la terre: il n'y auroit plus besoin d'engrais; la chaleur, l'humidité et la perméabilité de la matière seroient suffisantes pour le développement et la fructification de toutes les plantes. L'expérience nous prouve cependant le contraire; et si l'eau, comme je le pense, est leur principale nourriture, la plupart des végétaux ne peuvent, je crois, atteindre à leur perfection, qu'autant que l'eau est imprégnée de substances propres à les y conduire.

J'aurois encore beaucoup à dire sur ce sujet; mais je dois mettre des bornes à cette petite dissertation, et m'arrêter de peur de m'égarer. J'ai tâché de faire voir l'inconséquence de l'opinion de Boyle et de Vanhelmont sur le poids de la terre, qui reste, selon eux, le même après la végétation, parce que les erreurs s'accréditent d'autant plus facilement, que des hommes célèbres en sont les auteurs. Je finirai par inviter les physiciens à tâcher de nous dévoiler ces mystères de la végétation, dont la découverte seroit de la plus grande importance pour l'agriculture. Il paroît que la nature emploie les mêmes moyens pour la naissance, l'accroissement et la con-

servation de tous les êtres animés. Pourquoi ses procédés différeroient-ils dans les végétaux ? N'ont-ils pas, comme les premiers, la solidité, et tous deux l'acquerroient-ils d'un simple liquide dénué de toute autre matière (1).

DU MONT COURSET.

LETTRE au citoyen MILLIN, sur une anecdote rapportée par CHAMFORT.

Vous connoissez, citoyen, l'édition des *Œuvres de CHAMFORT*, donnée en 4 volumes in-8°. par le citoyen G., et vous avez pu trouver extraordinaire qu'on n'y ait pas inséré le *Précis sur l'Histoire de Sicile*, qui est à la tête *des Voyages de l'abbé de SAINT-NON*, et que l'on a toujours attribué à Chamfort. Quoique je n'aime pas beaucoup les collec-

(1) Tous les êtres vivans sont composés de liquide et de solide, dont la masse de l'un et de l'autre est relative à leur genre, à leur nourriture ordinaire et à l'élément dans lequel ils vivent. Ils naissent tous avec les principes de ces deux substances : l'animal les cherche pour sa conservation ; elles sont toutes deux absolument nécessaires à son accroissement et à la durée de sa vie ; sa santé dépend de leur équilibre, et sa fin est la suite de la prépondérance de l'une d'elles. Il doit en être de même du végétal. Attaché à la terre sans pouvoir changer de place, la nature y a pourvu en donnant à cette dernière les deux substances, dont l'une sert de véhicule à l'autre, pour la porter dans la plante qui se nourrit des deux. Ainsi que l'animal, son état sain et prospère, ses maladies et sa destruction ont les mêmes causes, et la lignosité est pour lui ce que l'ossification est pour l'autre.

tions, que je n'en connoisse guère d'intéressantes que celles de quelques génies brillans et sublimes, tels que Diderot, Voltaire, Rousseau, dont les moindres productions ont droit d'exciter la curiosité, pourtant je me garderai bien de ne pas aimer celle des œuvres de Chamfort, parce qu'elle est l'ouvrage d'un littérateur estimable de toutes les manières, et un monument de l'amitié bien plus qu'une spéculation littéraire.

Je ne veux vous parler ici que d'une de ces anecdotes qui m'a singulièrement frappé, et dont la vérité peut, je crois, être soupçonnée. La voici (tome 4, page 310) : « M. de Voltaire se trouvant avec madame la duchesse de Chaulnes, » celle-ci, parmi les éloges qu'elle lui donna, insista principalement sur l'harmonie de sa prose. » Tout d'un coup voilà M. de Voltaire qui se jette à » ses pieds : ah madame ! je vis avec un cochon » qui n'a pas d'organes, qui ne sait ce que c'est » qu'harmonie, mesure, etc. » Le cochon dont il parloit, c'étoit *madame Duchâtelet*, son *Emilie*.

Croyez-vous bien, citoyen, que M. de Voltaire ait été se jeter aux pieds de madame de Chaulnes pour lui dire que madame Duchâtelet étoit un *cochon*, madame Duchâtelet qu'il aimoit passionnément, à qui il sacrifia les offres de fortune les plus brillantes, et dont la mort lui causa la plus

vive douleur (1). Je ne pense pas d'ailleurs que la conversation de M. de Voltaire fût de ce style. Remarquez de plus que ce défaut de sensibilité dans les organes étoit fort étranger à l'illustre madame Duchâtelet. Il n'y a qu'à lire ce que M. de Voltaire lui-même dit de cette femme extraordinaire dans la préface qu'il mit à la tête de la traduction qu'elle avoit faite des principes de Newton. « Cette » trempe vigoureuse de son esprit ne la rendoit » pas inaccessible aux beautés de sentiment. Les » charmes de la poésie et de l'éloquence la pénétroient, et jamais oreille ne fut plus sensible à » l'harmonie : elle savoit par cœur les meilleurs vers, » et ne pouvoit souffrir les médiocres. » Madame Duchâtelet, qui avoit commencé une traduction de l'Énéide, à qui le Tasse et Milton étoient familiers, pouvoît-elle ignorer *ce que c'est qu'harmonie et mesure ?* Croira-t-on que M. de Voltaire eût trouvé tant de charmes dans sa société, s'il n'eût pu lui lire, et ses vers, et sa prose, et qu'il eût adressé sa sublime Epître sur le newtonianisme à une femme qui n'eût pas senti le mérite de la belle poésie autant que celui de la bonne philosophie ?

En général, j'aime beaucoup les anecdotes historiques, littéraires de tout genre ; mais je m'en défie toujours un peu. BOISSONADE.

(1) Le souvenir de madame Duchâtelet lui fut toujours cher ; et long-temps après sa mort, il montroit son portrait au P. Bettinelli, en disant : « Voilà mon immortelle » Emilie. » — Il y a quelques jours que j'ai trouvé cette anecdote dans un journal ; mais je ne sais plus lequel, ni où il l'avoit prise.

Opus Analogicum de Henri Hoogevéen.

Henri Hoogeveen, mort à Delft le 1.er novembre 1791, dans la quatre-vingtième année de son âge, étoit recteur de l'*école latine* de cette ville, et avoit auparavant exercé les mêmes fonctions à Bréda et ailleurs. La littérature ancienne lui a eu les obligations les plus importantes, et peu d'helléniſtes sur-tout ont fourni une carrière aussi utile : la preuve en est dans les additions considérables dont il a enrichi le traité de *François Vigier*, *De Idiotismis linguæ græcæ* (Leide, 1766, in-8°.), et encore plus dans sa *Doctrina particularum linguæ græcæ*, en 2 vol. in-4°. imprimés à Leide en 1769, en 1769. Il avoit cherché en vain parmi ses compatriotes les secours qui lui étoient nécessaires pour venir à bout de publier ce dernier ouvrage ; mais honorablement connu en Angleterre, il y trouva abondance d'encouragemens et de souscriptions, et il a constamment aimé à témoigner sa reconnoissance à cet égard. *Hoogeveen* a laissé après lui plusieurs manuscrits, dont le plus important est sans contredit son *Opus analogicum* (1). L'université de Cambridge s'est empressée d'écrire au digne fils et au successeur de l'helléniste batave, Jean *Hoo-*

(1) On distingue encore parmi ces manuscrits, un *Supplément* à son ouvrage sur les *particules* de la langue grecque, et un autre à ses observations sur le *Traité des Idiotismes de* Vigier ; — un commentaire sur les *Mélanges historiques* d'Ælien ; — un poëme latin, en vers élégiaques et en dix-huit livres, intitulé *Forum socraticum*, *sive Apologia Poëtarum contra Platonem*, et accompagné de savantes notes.

geveen, afin de l'aider à mettre au jour le travail de son père. Celui-ci lui ayant transmis le manuscrit, elle s'est décidée à le faire imprimer à ses dépens, et elle a de plus annoncé au fils de l'auteur, que tout le bénéfice de l'édition tourneroit à son profit et à celui de ses cohéritiers, et qu'elle lui feroit passer sans frais ce qui pourra rester d'exemplaires, après avoir satisfait aux soumissions. On ne sauroit trop louer la noblesse d'un tel procédé, qui prouve bien que les Muses sont étrangères aux contestations politiques, et que les hommes de lettres de tous les pays sont frères. L'ouvrage de Henri *Hoogeveen* est actuellement, à ce qu'on nous mande, achevé d'imprimer à Cambridge, et il est précédé d'une notice biographique et du portrait de l'auteur, ainsi que d'une préface tracée de la main de son fils. M.

Affaires des professeurs FICHTE *et* NIEDHAMER.

Les philosophes *Fichte* et *Niedhammer*, professeurs à Jena, avoient entrepris de publier tous les mois un *Journal* intitulé *philosophique;* mais à peine le premier cahier avoit-il paru, que la cour électorale de Saxe foudroya les auteurs d'un *rescript de confiscation*, à raison de l'athéisme scandaleux que respiroit cet écrit. Elle provoqua même une semblable mesure auprès de la cour de Berlin. Le conseil d'état du roi de Prusse commit les conseillers-consistoriaux, *Teller*, *Zoellner*, *Sack* et *Hekker*, pour examiner cette affaire et lui en présenter un rapport. Ce rapport a eu lieu, et, marqué au coin de la sagesse

gesse et de la modération, il a absolument écarté la mesure arbitraire dont la cour de Saxe avoit donné l'exemple. On a jugé que le gouvernement ne devoit pas, par son intervention, donner à une querelle theologique plus d'importance qu'elle ne méritoit.

On en a autrement jugé dans l'électorat d'Hanovre, et l'ouvrage en question y a été proscrit; ce qui vraisemblablement le fera rechercher avec un peu plus d'avidité.

Fichte a publié une chaude apologie contre le *rescript* saxon, sous le titre d'*Appel au public*, relativement aux inculpations d'athéisme dirigées contre les auteurs du *Journal philosophique; Appel*, est-il ajouté, *qu'on est prié de lire avant de le confisquer*. Dans un supplement au n°. 26 de la *Correspondance impartiale* d'Hambourg, du 13 février 1799, v. s. un anonyme a vivement pris la defense des métaphysiciens d'Iena.

Nominations de l'institut.

L'INSTITUT NATIONAL, dans la séance générale du 5 germinal, a fait les nominations suivantes:

Classe des sciences mathématique et physique. Section de médecine et de chirurgie; place d'associé.

Le citoyen BARTHÈS, médecin à Narbonne: il a réuni 26 suffrages.

Concurrens: le citoyen *Fouquet*, à Montpellier.

236; et le citoyen *Lepec Laclôture*, à Rouen, 144.

Même classe. Section de minéralogie; place d'associé.

Le citoyen Gillet, à Lomont, vallée d'Émile : il a obtenu 286 suffrages.

Concurrens : le citoyen *Monnet*, au Plessis-Piquet, 201; et le citoyen *Palassau*, à Pau, 137.

Classe de littérature et beaux-arts. Section de poésie; place de membre résident.

Le citoyen Legouvé : il a eu 238 suffrages.

Concurrens : le citoyen *Palissot*, 220; et le citoyen *Parny*, 190.

Même classe. Section de grammaire; place d'associé.

Le citoyen Leclerc, *de Maine et Loire*, à Angers : il a réuni 238 suffrages.

Concurrens : le citoyen *Crouzet*, directeur de l'école nationale de Liancourt, 202; le citoyen *Morel*, à Dijon, 198.

La même classe a présenté, pour la place de membre résident, vacante dans la section d'architecture, les citoyens *Antoine*, *Legrand* et *Rondelet*, dont le premier a obtenu 162 suffrages; le second, 150; le troisième, 126. La nomination sera faite dans la séance générale du 5 floréal.

Fauteuil de Molière

On conservoit religieusement à l'Odéon, le fauteuil sur lequel *Molière* jouoit le *Malade imaginaire ;* l'incendie qui vient de consumer cet édifice, n'a pas respecté ce meuble précieux.

Concours de peinture et de sculpture.

Un grand nombre d'artistes, parmi lesquels on remarque les sculpteurs *Moitte, Pajou, Chaudet, Houdon, Lemot ;* les peintres *Regnault, Gérard, Pajou fils, Valenciennes, Vernet, etc.* les architectes *Fontaine, Percier, etc.* ont présenté au ministre de l'intérieur une pétition pour l'engager à obtenir que tous les travaux publics de sculpture, de peinture et d'architecture du Palais directorial, fussent donnés, non par la faveur, mais au concours.

Le Trésor, arlequinade en un acte, au Vaudeville.

Le sujet de cette petite pièce est entièrement tiré de la fable de La Fontaine, intitulée *l'Enfouisseur et son compère*, comme l'indique l'auteur lui-même dans son couplet d'annonce.

Air : *Du vaudeville des deux Veuves.*

Ce sujet, que peut-être à tort
Un jeune auteur met sur la scène,
Est par sa source un vrai trésor ;
Il l'a puisé dans *La Fontaine.*

Pourtant il voudroit être sûr,
Pour le succès de son ouvrage,
Qu'en faveur de cet or si pur,
Vous ferez grace à l'alliage.

En voici l'analyse : *Arlequin* et *Gilles* sont rivaux et amans de *Colombine*. Arlequin a caché, au pied d'un arbre, un sac de mille écus ; pendant un petit voyage qu'il est obligé de faire à Paris, pour aller y chercher 1000 francs dont il a besoin, afin de se rendre favorable *Cassandre*, père de Colombine ; Gilles profite de l'absence d'Arlequin pour lui voler son trésor, et pour disposer M. Cassandre à lui donner sa fille, comme plus riche qu'Arlequin. Il y réussit, et promet à M. Cassandre d'apporter en mariage 4000 francs, et par conséquent 1000 francs de plus qu'Arlequin. Celui-ci revient de Paris avec 1000 francs ; il veut les ajouter à son trésor, mais il ne le trouve plus ; il soupçonne Gilles, et lui dit, pour l'éprouver, qu'il a encore quelqu'argent à joindre à son trésor. Gilles donne dans le panneau, remet le sac afin d'avoir tout ; mais Arlequin le reprend et le porte à M. Cassandre, qui consent à son mariage.

On a applaudi à des jeux de mots et des applications qui font le seul mérite de cette petite pièce. L'auteur a été demandé ; c'est le citoyen *Philippe Ségur* fils, dont cette bluette est le premier ouvrage.

On donnoit, il y a deux ou trois ans, sur le théâtre de *Lazzari*, une pièce intitulée *Gilles toujours Gilles*, et dont le sujet est le même.

Rapport sur les travaux de la société d'émulation de Rouen, pendant les mois de frimaire, nivôse et pluviôse an 7.

La société a chargé les citoyens *Brument*, *Vauquelin*, *Gervais* et *Lafosse* de lui faire un rapport sur les expériences qui ont eu lieu chez le citoyen Pavie, un de ses membres, relativement à l'économie du bois qu'on peut obtenir en perfectionnant la construction des fourneaux.

Le meilleur fourneau seroit celui qui, 1°. en moins de temps et avec une moindre consommation de combustibles, introduiroit une plus grande quantité de calorique dans la chaudière; qui, 2°. y conserveroit ce degré de chaleur pareillement avec une moindre consommation de combustibles; qui, 3°. lorsqu'on alimenteroit plus son foyer, s'opposeroit le plus au départ du calorique, ou, ce qui est le même, au réfroidissement du liquide contenu dans la chaudière.

Les expériences faites dans l'atelier de teinture du citoyen Pavie, et à ses frais, ont eu pour objet ces trois conditions. Les épreuves ont été successivement faites, 1°. sur les fourneaux d'ancienne construction, et successivement sur trois fourneaux de nouvelle construction, proposés, le premier, par le citoyen Pavie; le second, par le citoyen Pluvinet, et le troisième par le citoyen Mesaize.

Le citoyen Noel, qui essaie quelquefois de marier ensemble l'étude de l'histoire naturelle avec le culte de la poésie, a communiqué à la société le

premier acte de sa tragédie intitulée *Jules de Tarente*.

Les amateurs de la littérature étrangère reconnoîtront qu'il a emprunté le fond de sa pièce de celle de M. Leisewitz, secrétaire des états de Brunswick, et ils verront qu'il lui a conservé le même titre, comme un hommage qu'il devoit au poëte allemand.

Le sujet principal est la haine que se portent les deux fils du prince de Tarente, unis par le sang, mais désunis par l'amour dont ils brûlent tous deux pour une jeune orpheline que leur père a fait enfermer dans un couvent. Ce n'est pas chose facile, que de mettre et de rendre naturels, dans la bouche d'un de ces princes, des sentimens patriotiques qui, par leur application, tournent au profit de l'esprit public, dont le théâtre doit désormais être l'école. Le citoyen Noel s'est particulièrement imposé cette tâche, qui donnera un nouveau mérite à son travail.

Le théâtre allemand possède deux pièces sur ce même sujet, *Jules de Tarente* et les *Frères jumeaux*. Quoique le dénouement de ces tragédies soit terrible, elles ont toujours obtenu le plus grand succès à Dresde, à Leipsic, à Hambourg, et elles soutiennent le parallèle avec les meilleurs drames de *Lessing*, de *Goëthe*, de *Wieland*, etc.

La société d'émulation a aussi fait une perte qui lui a été très-sensible, celle de *Jacques Brez* (1),

(1) Jacques Brez étoit un jeune homme plein de mérite et d'activité : outre sa *Flore des insectophiles* qu'il auroit dû nommer, pour parler plus correctement, *entomophiles*,

l'un de ses correspondans à Middelbourg, ministre de la religion protestante.

Le naturaliste de Middelbourg n'avoit que dix-neuf ans lorsqu'il publia, en 1791, sa *Flore des insectophiles*, imprimée à Utrecht.

Cet ouvrage eut un très-grand succès; il le dédia au célèbre auteur de la *Contemplation de la Nature*, et le fit précéder d'un discours de 150 pages in-8°., dans lequel Brez se montre le digne élève des Bonnet et des Buffon.

Il a fait des démarches pour se rapprocher de la société, pour venir habiter la commune de Rouen; il vouloit communiquer à la société les additions qu'il préparoit, afin de donner à son ouvrage la perfection dont il étoit susceptible. Brez vient de mourir à Middelbourg, âgé de 28 ans.

dans laquelle il étend la dissertation de Linneus, intitulée *Hospitium floræ*, et il indique les différentes plantes dont les insectes se nourrissent et sur lesquelles ils habitent; il a aussi composé une collection de *Voyages amusans*, pour l'instruction des enfans, et une *Histoire des Vaudois*, dont nous avons donné un extrait dans le *Magasin*, année II, tome V, page 193. Il a enrichi ce journal de plusieurs mémoires, tels qu'une *Notice sur la vie et les écrits de Lyonnet*, et une *Notice sur les mémoires de la société littéraire d'Utrecht*; il étoit secrétaire de la société d'histoire naturelle de cette ville. Il m'honoroit d'une estime et d'une confiance particulières, et j'ai fait mes efforts pour l'attirer dans la république, à laquelle il étoit attaché; il venoit de se marier quand la mort l'a frappé. Le tome VI de la seconde année du *Magasin* lui est dédié.

A. L. M.

Les ouvrages dont la société a entendu la lecture pendant le cours de *pluviôse*, sont :

Un mémoire manuscrit du citoyen DEBRAY, correspondant à Ratisbonne, dans lequel il établit que les vaisseaux secondaires des plantes, etc. ne peuvent servir de caractère distinctif pour leur classification, et qu'il n'est pas certain qu'ils en soient des organes aspirans seulement.

Une des parties les plus curieuses, les plus agréables et les plus utiles de la botanique, est celle qui a pris le nom de physiologie végétale, science nouvelle qui, comme beaucoup d'autres, doit son origine à notre siècle, et qui a fait déjà tant de progrès, dus aux travaux et aux découvertes de *Hales*, de *Ingen-Housz*, de *Duhamel*, de *Bonnet* et de *Sennebier*, etc.

M. SCHRANCK, professeur à Ingolstadt, qui s'occupe aussi de cette science, avoit adressé à M. Debray, à Ratisbonne, un ouvrage sur les vaisseaux secondaires des plantes et sur l'utilité dont ils leur sont.

Par vaisseaux secondaires, le professeur Schranck entend les poils, les épines, les glandes et les vessicules.

Il établissoit dans cet ouvrage, 1°. que ces vaisseaux pouvoient servir de supplément au système de *Linneus*, quand les distinctions données par ce célèbre naturaliste sont trop équivoques pour bien déterminer une classification ; 2°. que ces vaisseaux étoient, comme l'avoit pensé *Malpighy*, les extrémités des canaux dans lesquels circulent les fluides

qui nourrissent les plantes, et qui servent exclusivement à pomper l'air sans le rendre.

M. Debray expose à son ami quelques difficultés sur ces deux assertions.

D'abord, les vaisseaux secondaires, poils, épines, etc. pour être des moyens supplémentaires de classification, devroient être des caractères constans et invariables; autrement ils ne peuvent servir de base fixe aux distinctions à établir entre les espèces.

Or, ce caractère d'invariabilité, M. Debray ne le trouve pas toujours dans les vaisseaux secondaires, dont l'existence est souvent précaire et dépendante du climat et de la nature du sol où se trouve la plante, comme on en a mille preuves par la transplantation des plantes, par les différens changemens que produit sur elles leur culture plus ou moins soignée; enfin par les accidens auxquels les exposent les variations de la température atmosphérique. Il termine ainsi cette première partie de son mémoire:

« Je pense donc, 1°. que le botaniste ne doit employer la présence ou l'absence des poils, comme » caractère distinctif, que relativement aux plantes » spontanées et recueillies dans leur état le plus commun et le plus habituel; 2°. qu'on ne peut appeler généralement simple accident l'absence ou la » présence de ces poils, puisqu'ils sont tantôt une » partie constitutive et première des plantes, et » tantôt une superfétation nuisible et une véritable » maladie; et que souvent aussi les différences dans » les apparences des végétaux sont, non un change-

» ment réel, mais une simple modification de leurs » parties constitutives. Elles sont les mêmes ; mais, » suivant le climat et le sol, la nature dispose leurs » organes de la manière la plus propre à les faire » prospérer dans les lieux où elle les a placés. Le » botaniste doit donc s'attacher à distinguer ce qui » est mode accidentel d'avec ce qui est caractère pri- » mitif et fondamental, et ce n'est que ce dernier » qui peut servir de supplément dans la classifica- » tion des plantes. »

Parmi les difficultés que M. Debray oppose dans la seconde partie de son mémoire contre l'opinion du professeur, qui regarde les vaisseaux secondaires comme aspirant seulement les vapeurs de l'atmosphère, et qui jamais ne les exhalent : nous choisirons la suivante :

Si ces vaisseaux secondaires, les poils, servoient en effet seulement à pomper les fluides répandus dans l'atmosphère, et nullement à exhaler ceux qui sont élaborés par les organes des plantes, d'où viendroit alors le dépérissement si subit des végétaux, qui en sont pourvus lorsqu'on les a cueillis ; dépérissement qui ne s'observe pas chez un grand nombre de végétaux à feuilles lisses ?

M. Debray conclut ainsi le mémoire en forme de lettre qu'il adresse à son ami.

« Je ne saurois trop vous engager, lui dit-il, à » multiplier vos observations afin de déterminer d'une » manière positive, 1°. quels sont dans les végétaux, » les organes de l'inhalation et de l'exhalation. » 2°. Pourquoi beaucoup de plantes, dont le tissu est

» lisse et dépourvu de poils apparens, se fanent-elles » moins rapidement, et conservent-elles plus long- » temps dans leurs réservoirs les sucs qui entretien- » nent leur fraîcheur, que les plantes à poils ? 3°. Si » une plante très-velue, à laquelle on auroit enlevé » les poils qui hérissent sa surface, en la laissant » d'ailleurs dans le lieu de sa naissance, éprouve- » roit un dépérissement sensible. S'il est vrai que les » poils ne sont que des organes de l'inhalation, d'où » vient la douleur que l'on éprouve après la piqûre » de *l'urtica urens, dioica et pilulifera* ? Cette » douleur n'est-elle pas causée par un fluide extrê- » mement subtil et vénéneux que l'aiguillon de ces » poils inocule dans la peau, où il occasionne des in- » flammations douloureuses ? »

Le citoyen Herbouville avoit été prié par la société de lui faire un rapport sur les dernières communications relatives à l'agriculture du citoyen d'*Obson*; ces communications contiennent, 1°. le dessin et la description de la *machine à semer de* Cook, et de *deux herbinettes*, avec l'instruction pour se servir de ces divers instrumens, et des vues sur les avantages de la *culture à sillon*; 2°. un imprimé intitulé *Tableau de comparaison de l'agriculture, du commerce et de la navigation de France et d'Angleterre, accompagné des réflexions du citoyen d'Obson.* Ces deux objets étant indépendans l'un de l'autre, le citoyen Herbouville en rend compte séparément.

Le citoyen Herbouville a décrit avec la plus grande clarté la machine de Cook, ainsi que les deux her-

bineties ; il en a expliqué les usages ; il attribue l'idée mère du semoir de Cook, à l'espagnol *dom Joseph Lucatello*, qui inventa, il y a près de 140 ans, un semoir à cylindre et cuilliers, qui, sous ce rapport, se rapproche de celui de M. Cook ; rappelle qu'en 1740, M. *Tull*, anglais, perfectionna la machine de Lucatello ; que le célèbre *Duhamel*, citoyen de Rouen, traduisit en 1748 l'ouvrage de Tull, et l'enrichit de ses expériences et de ses propres inventions ; qu'en 1750 les essais du genevois *Lullin*, de *Château-Vieux*, contribuèrent à faire connoître de plus en plus le semoir ; qu'enfin, de l'aveu même des Anglais, le semoir, tel qu'il sortit des mains de Duhamel, a été regardé comme le plus solide et le plus simple.

Si le semoir a ses avantages, il a aussi ses inconvéniens, dont les principaux sont l'obstacle qu'il met au pâturage des bestiaux, la diminution de paille qu'il occasione, la grande dépense en main-d'œuvre qu'il exige, et la difficulté de construire et de bien conduire ces machines, qui demandent la plus grande précision.

Le citoyen Herbouville n'en rend pas moins justice à la machine de Cook, qui est encore plus simple que celle de Duhamel.

On doit, dit-il, savoir le plus grand gré au citoyen d'Obson de l'avoir fait connoître à la société. Il seroit à désirer qu'elle s'occupât d'en faire faire un modèle, afin de commencer un cabinet de machines agricoles, où tous les mécaniciens pourroient aller puiser des connoissances qui serviroient à perfectionner les instrumens de culture.

La société n'a pas oublié que c'est le citoyen Herbouville lui-même qui a commencé ce cabinet, en lui faisant présent d'un modèle d'une charrue qui a des usages particuliers.

Le citoyen Herbouville approuve, dans la seconde partie de son rapport, toutes les idées du citoyen d'Obson, sur les avantages que la France retirera quand elle voudra employer la même activité que l'Angleterre, dans son agriculture, ses canaux de communication, l'exploitation de ses mines de charbon, etc. dans ses manufactures, et l'emploi des machines qui économisent la main-d'œuvre dans sa navigation et son commerce extérieur.

Le citoyen Herbouville ne pense pas cependant que la supériorité que l'on donne à l'agriculture anglaise sur la nôtre, soit bien établie. En agriculture comme en beaucoup d'autres objets, ces voisins jaloux ont pu être nos émules, nos rivaux, mais jamais nos maîtres; ils ont plus profité de nos lumières et de nos découvertes, que nous n'avons profité des leurs.

La lecture du rapport du représentant du peuple Bailly, sur les sociétés nationales, a engagé la société à publier un mémoire sur les motifs qui doivent déterminer le corps législatif à choisir la commune de Rouen pour l'emplacement d'un lycée et d'une société nationale. Ce mémoire est imprimé, adressé au corps législatif et aux membres de la société résidens et non résidens.

Le soin que prend le ministre de l'intérieur pour rétablir en France l'équilibre entre la reproduction des combustibles et leur consommation, les appels

qu'il fait à ses concitoyens afin qu'ils concourent avec lui à cet objet important, ont excité de plus en plus le zèle de la société : après avoir publié quelques mémoires généraux sur l'exploitation des bois et sur les réglemens à introduire dans l'économie forestière, réglemens dont s'occupe à présent le corps législatif, elle a pensé qu'un des moyens les plus sûrs étoit de procurer une épargne dans la consommation. On sait que celle des fourneaux des usines est très-considérable : leur construction n'est-elle pas susceptible de réforme et de perfectionnement? Telle est la question que la société a soumise aux commissaires qu'elle a choisis dans son sein pour l'examen des fourneaux en usage principalement dans les ateliers de teinture. Les commissaires ont été pour l'affirmative. Nous avons exposé dans l'avant-dernier rapport les principes que les commissaires ont suivis dans le cours de leurs expériences.

Les commissaires ont rendu compte à la société, le 9 de ce mois, de cette série d'expériences comparatives, soit de celles faites dans l'atelier du citoyen Pavie, soit de celles faites dans les fourneaux de l'hospice : il en résulte que la réforme proposée par la commission dans la construction des fourneaux de teinture et autres, apporteroit une épargne de moitié dans la consommation du bois. Cet heureux résultat a engagé la société à voter l'impression du travail des commissaires et l'envoi au ministre de l'intérieur, aux autorités constituées et aux correspondans. La publicité que va avoir ce travail nous dispense de l'analyser. Bornons-nous à dire qu'il vient à propos, puis-

qu'il vient dans un moment où, tandis que le corps législatif s'occupe de la régénération des forêts, le ministre de l'intérieur fait tous ses efforts pour arrêter la trop grande consommation du bois qu'elles produisent, et qu'il a formé à cet effet un conseil auprès de lui, composé de membres de l'institut, qui doivent l'éclairer de leurs lumières. Déjà ce conseil a cherché les moyens de perfectionner la construction des fourneaux : le mémoire de la société ne pourra qu'être bien accueilli par ce conseil.

Les commissaires qui ont été nommés par la société sont les citoyens *Brument*, *Vauquelin* et *Lafosse*, architectes ; *Pluvinet* et *Mesaize*, chymistes ; *Gervais*, fabricant, et *Pavie*, teinturier, dans l'atelier et aux frais duquel les principales expériences ont été faites. *Lafosse*, architecte, a dessiné, gravé et colorié tous les plans. Un autre citoyen Lafosse, sans être membre de la société ni de la commission, sans autre motif que celui d'être utile à ses concitoyens, a construit gratuitement en plâtre les modèles de ces fourneaux, et il en a fait don à la société, afin qu'ils fussent toujours présens dans la salle de ses séances, et qu'un seul coup-d'œil jeté sur eux pût suffisamment instruire ceux qui désireroient connoître la réforme que les commissaires ont apportée dans les fourneaux, afin de la suivre dans leurs ateliers.

Le *grand Tableau d'arithmétique linéaire* que le citoyen *Poucher* a offert à la société, lui a paru supérieurement exécuté, et très-propre à faire, en un seul instant, des calculs qui, par la méthode ordinaire, demanderoient beaucoup de temps : ce grand

Tableau est détaché de la *Métrologie terrestre*, dont le citoyen Fouchet est auteur.

La société a porté des Tableaux n.os 5 et 6, dont le citoyen *Perlaux* vient de lui faire hommage, le même jugement que celui qu'elle avoit porté sur les quatre premiers; elle a en outre applaudi au zèle et au désintéressement de ce citoyen, qui, sachant que l'exactitude et la précision sont les premières qualités d'un ouvrage d'arithmétique, a fait le sacrifice d'une édition entière des deux derniers Tableaux, lorsqu'il a su que l'on venoit de rectifier une erreur dans l'évaluation de la pinte de Paris, d'après laquelle ils avoient été calculés.

Il a donc refait tous les calculs sur lesquels l'erreur avoit pu influer : son ouvrage est le seul, jusqu'à présent, que l'on puisse suivre pour avoir une évaluation exacte des mesures de capacité.

Institut national.

L'institut national a tenu, le 15 germinal, une séance publique. Voici quel a été l'ordre des rapports et des lectures qui y ont été faits.

1°. Rapport des travaux de la classe de littérature et beaux-arts, par le citoyen *Collin-Harleville.*

2°. Rapport des mémoires de mathématiques, par le citoyen *Lefevre-Gineau.*

3°. Rapport des mémoires de physique, par le citoyen *Lassus.*

4°.

4°. Rapport des travaux de la classe des sciences morales et politiques, par le citoyen *Daunou.*

5°. Notice sur la vie et les ouvrages de Charles de Wailly, architecte, par le citoyen *Andrieux.*

6°. Mémoire sur le nombre des écoles primaires que l'on doit établir, par le citoyen *Dupont.*

7°. Rapport sur les mémoires présentés au concours, sur la question de l'influence des signes, sur la formation des idées, par le citoyen *Rœderer.*

8°. Rapport sur les pièces de poésies envoyées au concours du prix, par le citoyen *Andrieux.*

9°. De l'influence du climat de l'Ægypte sur la santé de ses habitans, par le citoyen *Olivier.*

10°. Des jugemens de quelques philosophes ou écrivains de l'antiquité, sur les républiques anciennes, par le citoyen *Bitaubé.*

11°. Mémoire sur la marine des anciens, par le citoyen *David le Roy.*

12°. *Les trois vertus*, récit dialogué en vers, par le citoyen *Collin-Harleville.*

Le temps n'a pas permis d'entendre le citoyen *Lalande* lire un mémoire d'astronomie, et le citoyen *Legrand* un mémoire sur les anciennes sépultures nationales.

Distribution de prix.

L'institut national a décerné le prix proposé, pour la seconde fois, en l'an 6, et dont le sujet étoit la question suivante :

DÉTERMINER L'INFLUENCE DES SIGNES SUR LA FORMATION DES IDÉES ; question dans laquelle le pro-

gramme en avoit fait remarquer cinq comme dignes d'une attention particulière, savoir :

1°. *Est-il bien vrai que les sensations ne puissent se transformer en idées, que par le moyen des signes?* ou, ce qui revient au même, *nos premières idées supposent-elles essentiellement le secours des signes?*

2°. *L'art de penser seroit-il parfait, si l'art des signes étoit porté à sa perfection?*

3°. *Dans les sciences où la vérité est reçue sans contestation, n'est-ce pas à la perfection des signes qu'on en est redevable?*

4°. *Dans celles qui fournissent un aliment éternel aux disputes, le partage des opinions n'est-il pas un effet nécessaire de l'inexactitude des signes?*

5°. *Y a-t-il quelque moyen de corriger les signes mal faits, et de rendre toutes les sciences également susceptibles de démonstration?*

Le mémoire qui a obtenu le prix est sous le n°. 9, et porte cette épigraphe : *Deus ille princeps parensque rerum, nullo magis hominem distinxit à cæteris animalibus, quàm dicendi facultate.* QUINTILIEN.

Le nom de l'auteur est *Joseph - Marie* DÉGERANDO. Le billet qui renferme son nom ne fait pas connoître le lieu de sa résidence.

Entre les autres mémoires présentés au concours, l'institut national a distingué le mémoire n°. 2, portant pour épigraphe ces mots de BACON : *Credunt homines rationem suam verbis imperare; sed*

fit etiam ut verba vim suam super intellectum retorqueant. Ce mémoire est celui qui, après l'ouvrage couronné, a le plus approché du but.

L'institut national a cru devoir accorder aussi une mention honorable au mémoire n°. 5, dont l'épigraphe est : *Nihil est in intellectu quin priùs fuerit in sensu.*

Les motifs du jugement seront présentés dans le rapport qui sera lu à la séance.

L'institut national a partagé le prix qu'il a proposé en l'an 6, dont le sujet étoit :

La recherche des meilleurs moyens de secourir les personnes enfermées dans les maisons incendiées, sur-tout dans une grande ville telle que Paris.

Entre quatre machines, dont une sous le n°. 7, deux sous le n°. 15, et une sous le n°. 17.

La machine sous le n°. 7, ayant pour épigraphe, *Si je m'élève, c'est pour être utile,* est composée de plusieurs échelles qui glissent l'une sur l'autre au moyen d'une crémaillère, à la manière du cric.

Le citoyen Regnier, contrôleur des armes à Paris, maison des ci-devant Jacobins, faubourg Germain, est l'auteur de cette machine.

Les deux machines sous le n°. 15 ont pour épigraphe, *Aut arte, aut marte ;* elles forment une combinaison de plusieurs échelles qui sont élevées par des poulies et des cordages, dont l'ensemble est une espèce de chèvre. Dans l'une de ces machines les échelles sont disposées de manière que l'échelle supérieure doit trouver un appui contre un obstacle

fixe. Dans l'autre, toutes les parties se contrebalancent mutuellement par la position alternative, et en sens contraire des montans qui servent à supporter et à développer les échelles.

Le c toyen TREMEL, au palais national des sciences et des arts, est l'auteur de ces deux machines.

La machine sous le n°. 17 est aussi une espèce de chèv e dont les échelles, en se développant, servent de point d'appui les unes aux autres, ainsi qu'aux autres parties de la machine.

Son auteur est le citoyen GUYOT, menuisier à Paris, rue de Sorène, n°. 1349.

L'objet général de toutes ces machines est d'élever des hamacs, des sacs, des paniers, etc. dans lesquels les personnes retirées des maisons peuvent être placées et descendues sans danger.

La classe des sciences morales et politiques propose pour sujet du prix d'histoire, cette question :

Par quelles causes l'esprit de liberté s'est il développé en France, depuis François premier jusqu'en 1789.

Le prix sera de cinq hectogrammes d'or frappés en médaille : il sera distribué dans la séance publique du 15 vendémiaire de l'an 9 de la république.

Les mémoires seront écrits en français, et remis avant le 15 messidor de l'an 8. Ce terme est de rigueur.

La classe de littérature et beaux arts propose pour prix d'architecture la question suivante :

Examiner quels ont été chez les différens

peuples, les progrès de cette partie de l'architecture, que l'on appelle la science de la construction des édifices, *depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours.*

Le prix sera d'une médaille d'or, du poids de cinq hectogrammes.

Il sera distribué dans la séance publique du 15 nivôse de l'an 9 de la république.

Les ouvrages ne seront reçus que jusqu'au premier vendémiaire de la même année. Ce terme est de rigueur.

Prix de l'école vétérinaire d'Alfort.

Le 10 germinal, des prix ont été distribués à l'école vétérinaire d'Alfort, en présence d'une assemblée nombreuse. Le ministre de l'intérieur, attentif à favoriser tous les établissemens d'utilité publique, a voulu lui-même présider à cette intéressante cérémonie. Après plusieurs discours prononcés par des professeurs et des élèves, le Ministre a pris la parole, et a fait entendre cette voix toujours encourageante pour les arts utiles comme pour les arts libéraux; il a engagé les artistes vétérinaires nouvellement reçus, à propager les connoissances qu'ils ont acquises dans ce bel établissement, que les soins du citoyen *Chabert* continuent à faire prospérer. Parmi les discours prononcés, on a entendu avec intérêt celui du citoyen *Lerouge*, de Bayeux, artiste vétérinaire, reçu dans cette même séance.

Tableau de marine.

Le ministre de la marine a chargé le citoyen *Hue*, peintre des ports de la république, de consacrer, par son art, le glorieux combat de la corvette *la Bayonnaise*, contre la frégate anglaise *l'Embuscade*, et l'enlèvement à l'abordage de cette frégate par la corvette française.

Préservatif contre l'incendie des décorations de Théâtres.

A l'occasion de l'incendie qui a consumé l'Odéon, le citoyen *Cadet de Vaux* a reproduit les expériences qu'il fit en 1781, sur les moyens de rendre, non pas incombustibles mais ininflammables, les décorations des spectacles. Une décoration imprégnée de substances salines fut placée horizontalement au dessus de la flamme d'une bougie, qui se borna à y faire un trou, sans communication. On suspendit ensuite la décoration sur un lit de paille qu'on alluma; la flamme l'enveloppa, et la décoration demeura intacte; enfin, on l'exposa à un feu de fagots: les portions soumises à l'action continue de la flamme se charbonnèrent, mais la décoration ne put pas s'enflammer.

Une autre décoration, non trempée dans une substance saline, s'enflamma dès l'abord, la flamme la parcourut rapidement dans toute son étendue; et se

seroit facilement communiquée à tous les corps combustibles qu'elle auroit trouvés à portée.

Ces résultats, constatés par trois commissaires que nomma l'académie des sciences, *Macquer*, *Lavoisier* et *Leroy*, sont trop importans pour qu'il soit nécessaire de recommander l'usage des moyens indiqués.

Monument de Poussin.

Le philosophe de la peinture, l'immortel le *Poussin*, naquit, comme on sait, en 1594, dans la petite ville d'Andely. L'administration du département de l'Eure, dans lequel cette commune est située, vient de demander au gouvernement un tableau de cet artiste célèbre. Elle le feroit placer dans une belle salle de la commune d'Andely, avec une inscription tracée sur le marbre. Elle se propose aussi de rechercher si la maison où il naquit existe encore, afin d'y placer une inscription qui la fasse remarquer du voyageur. Si la maison n'existe plus, on éleveroit sur la place publique un monument.

Mort de l'astronome Lemonnier.

Le citoyen *Pierre-Charles* Lemonnier, le plus ancien et le plus célèbre de nos astronomes, est mort près de Lisieux, le 13 germinal. Il étoit né le 20 novembre 1715; il commençoit à observer en 1731, et personne n'a été plus utile à l'astronomie

pendant soixante ans. Le voyage fait au Nord pour la mesure de la terre en 1735, roula principalement sur lui. Toutes les branches de l'astronomie lui ont dû une partie de leurs progrès, comme je l'ai exposé en détail dans *la Connoissance des temps de l'an IX.* A Paris, chez Duprat, quai des Augustins. LALANDE.

La Dupe de soi-même, Comédie au théâtre Louvois.

Les acteurs français de l'Odéon, réunis au théâtre Louvois depuis l'accident funeste qui est arrivé à leur ancienne salle, ont donné le 22 germinal la première représentation d'une comédie en trois actes et en vers, intitulée *La Dupe de soi-même.*

La scène est à Messine.

Senmour, jeune poëte français, aime *Camilla*, fille de *Panosi*, riche négociant; mais il aime sans espoir, et se dispose même à s'éloigner, lorsque son valet lui apprend que *Justine*, suivante de Camilla, l'a assuré qu'il en étoit aimé.

Heureusement pour les amans, Panosi a cru voir que Senmour aime *Mancina*, fille de *Ricardo*, et pour se venger de celui-ci, avec lequel il a eu autrefois quelques altercations, il veut faire épouser sa fille par le poëte. Camilla et son père, celui-ci et Senmour, ont ensemble quelques explications un peu embrouillées, mais qui ne nuisent pas aux affaires des amans. Panosi va trouver Ricardo, et après beau-

coup d' efforts inutiles, voyant qu'il ne peut le décider, il conseille à Senmour d'enlever sa maîtresse, s'offre pour l'aider dans son entreprise, et donne même à son valet tout l'argent nécessaire à cette expédition. Camilla est vertueuse ; elle ne veut pas suivre son amant, et tout est prêt à se découvrir lorsque le valet de Senmour se charge de tout : il fait accroire à Panosi que la fille de Ricardo a quitté la maison de son père et s'est réfugiée dans la sienne. Panosi essaye encore de fléchir Ricardo, lui assure qu'à sa place il pardonneroit ; il le gagne enfin : les amans paroissent, et Panosi, qui vient de prêcher la douceur, n'ose employer la sévérité : les amans sont unis.

Cette pièce a été fort bien jouée, et elle a obtenu du succès. Le sujet ressemble tout-à-fait à celui d'une petite pièce jouée anciennement par les acteurs de Louvois, et qui étoit intitulée *A qui mal veut, mal lui arrive, ou la dupe de lui-même.* L'auteur a été demandé : c'est le citoyen *Roger.*

A TOUT PÉCHÉ MISÉRICORDE, *Parodie de Misanthropie et Repentir.*

Les auteurs du *Vaudeville* n'avoient pas été heureux dans leur dernière parodie. On peut reprocher à celle qui a été donnée à ce théâtre le 22 germinal, par les CC. *Chazet* et de *Mautort*, le même défaut qu'à celle d'*Ophis ;* c'est d'avoir *imité* plutôt que *parodié* le sujet.

Voici le couplet d'annonce, qui a été applaudi.

Air *d'Arlequin afficheur.*

Nous offrons à nos spectateurs
Une légère parodie
D'un fameux drame où les acteurs
Entraînent la foule attendrie.
Nous ne possédons pas, comme eux,
L'art de pleurer pour vous séduire ;
Mais nous nous croirons trop heureux
Si nos larmes font rire.

Arlequin a été abandonné de *Rosalie* sa femme, qui, sous le nom de madame *Belair*, vit inconnue dans un château où elle a été reçue après avoir quitté son séducteur, et où elle pleure sa faute. C'est dans ce même château que vit Arlequin, sans que le mari et la femme se soient rencontrés. Arlequin, trompé par sa femme, ne veut plus voir les hommes et les fuit par-tout. *On nomme cela de la misanthropie*, dit il en faisant allusion au drame et à l'excellente comédie de Molière ; *Je suis cependant bien loin du Misanthrope.* Les maîtres du château, qui en étoient absens depuis trois ans, y reviennent ; ce qui chagrine madame Belair, qui aime la solitude. Le major devient amoureux d'elle ; Arlequin sauve la vie au comte, qui tombe de dessus le pont chinois ; enfin, le drame est exactement suivi jusqu'à la fin, et les défauts en sont relevés l'un après l'autre à leur place. Arlequin dit, en voyant paroître la comtesse, dont on avoit critiqué la plume qui se trouvoit sur sa coiffure : *Passons-lui cette*

coiffure, car elle a su nous faire aimer sa PLUME. On n'a pas pu s'empêcher de rire à la scène où Arlequin et madame Belair s'étonnent de ne s'être jamais rencontrés, et où ils sortent et reparoissent l'un après l'autre deux ou trois fois. A la dernière scène, Arlequin est prêt à se séparer de sa femme sans cependant vouloir faire divorce, lorsque leurs enfans, que le major et la comtesse leur présentent, les attendrissent tous deux. Arlequin reçoit Rosalie dans ses bras, en lui disant : *Rosalie, embrasse ton mari.* Alors une petite toile tombe devant eux : elle représente un temple, et on lit dessus : *Secondes noces. Qu'est-ce que c'est que cela?* demande le major. *C'est le dénouement*, répond la comtesse.

On peut reprocher à cette parodie, beaucoup de longueurs et peu d'originalité. Il étoit difficile, d'ailleurs, de faire du drame nouveau une critique meilleure et plus fine que celle qui en avoit été faite dans les *Effets de Misanthropie et Repentir, ou Comment faire?* comédie donnée au même théâtre avec le plus grand succès.

Nous citerons un couplet qui a été redemandé au milieu des applaudissemens universels. Arlequin dit que ce sont les mauvaises lectures qui ont gâté sa femme ; qu'elle lisoit sans cesse des romans ou de la *Mythologie;* alors le major lui dit :

Air *du Vaudeville des deux Veuves.*

La jeunesse ne devroit pas
Connoître la lutte immorale,
Où tous ces dieux, par leurs combats,
Donnent l'exemple du scandale.

Le désordre qui règne aux cieux
Est toujours nuisible à la terre ;
En un mot, *la guerre des dieux*,
Aux mœurs, au goût livre la guerre.

L'Auteur dans son ménage, Opéra à Feydeau.

Ce petit opéra a obtenu du succès : en voici le sujet.

Gerald, livré à la poésie, donne cependant tous ses soins à l'éducation de *Célestine* sa fille : celle-ci, parmi les savans qui composent la société de son père, a remarqué *Alexis*, neveu de *Mainfroi*, mathématicien, que Gerald affectionne particulièrement. Alexis n'ose déclarer sa flame au père, et Mainfroi s'en charge : il emploie pour cela une ruse innocente, et prie Gerald de lui composer deux couplets pour son neveu, qui est amoureux. Gerald les fait et les donne à Alexis, qui les admire, demande à les chanter, et y place étourdiment le nom de Célestine. Gerald s'irrite ; mais Mainfroi survient, et le décide à consentir à l'union des deux amans. Ce sujet étoit foible ; mais l'auteur a su y faire entrer des tableaux et des situations qui ont fait plaisir. La scène entre le poëte et le mathématicien, qui disputent sur la supériorité de leur art, est d'un bon comique ; et celle où Gerald, interrompu par sa femme, s'emporte, veut divorcer, au moment même où il composoit une pièce sur les douceurs de l'hymen, est on ne peut pas plus plaisante, sur-tout par la manière

dont il entremêle ces mots : *Céleste hymen! Au diable ma femme!*

Le citoyen *Rezicour* a parfaitement joué le rôle du poëte. Les auteurs sont le citoyen *Gosse*, dont cet opéra est le premier ouvrage, et le citoyen *Bruni*, dont la musique est agréable et gracieuse.

LIVRES DIVERS.

ENTOMOLOGIE.

RÉCRÉATIONS tirées de l'histoire naturelle, traduites de l'allemand de M. WILHELM, ministre de la parole de Dieu, à Augsbourg, par le traducteur du Socrate rustique. Tome premier de la classe des insectes, avec l'épigraphe :

In his tam parvis, atque tam nullis, quæ ratio? quanta vis? quàm inextricabilis perfectio! Plin. XI. 2.

A Bâle, chez Henry Haag, et à Paris, chez Amand Kœnig, quai des Augustins, n°. 18. An 7, 1799.

ON n'a jamais mieux reconnu qu'à l'époque actuelle, l'importance des bons livres élémentaires, ni combien ils sont rares et d'une exécution difficile. Il y a bien plus long temps que l'on est généralement d'accord qu'il n'est guère d'étude plus à la portée des jeunes gens, plus propre à exciter et à satisfaire leur curiosité; à les intéresser, à leur ouvrir l'esprit, à agrandir, à rectifier leurs idées, que celle de l'histoire naturelle, particulièrement

celle du règne animal. Les bons ouvrages sur cette riche partie de nos connoissances, dont la France peut se glorifier, à juste titre, ne sont rien moins que des livres élémentaires; leur étendue, souvent la profondeur des raisonnemens, les détails des discussions qu'ils renferment, leur cherté, le luxe typographique qu'on leur a prodigué, ne permettent pas de les employer à cette destination; d'un autre côté, des abrégés qui ne peuvent guère offrir que des généralités tombent nécessairement dans la sécheresse, laissent d'immenses lacunes, et ne fournissent qu'un très-petit nombre de planches, auxquelles le bon marché que l'on cherche ne permet pas de donner toute la perfection qui seroit si fort à désirer.

L'Allemagne, si féconde en écrivains profondément instruits, d'une exactitude scrupuleuse, et laborieux à un point dont on peut difficilement se faire une idée, possède, depuis quelques années, un ouvrage qui remplit complétement tout ce qu'on peut désirer dans un livre élémentaire d'histoire naturelle. On y trouve, outre une juste étendue qui tient le milieu entre les ouvrages volumineux et les stériles abrégés, clarté, aménité, intérêt, methode, heureux choix de tout ce que chaque objet, mis sous les yeux du lecteur, renferme de plus essentiel, puisé et choisi avec goût et sagacité, dans une lecture immense; réflexions courtes, mais toujours tendantes à former le cœur et l'esprit; de fidelles et nombreuses représentations des animaux decrits, dessinés, et ce qui en relève sur-tout le prix, enluminés d'après nature, le tout pour un prix dont on aura peine à concevoir l'extrême médiocrité. Tel est l'ouvrage dont M. Wilhelm, ministre du S. E. a Augsbourg, est encore journellement occupé a enrichir sa patrie, avec un zèle et une exactitude au dessus de tout éloge, sous le titre modeste de *Unterhaltungen aus der Natur-Geschichte; Récréations*

TIRÉES DE L'HISTOIRE NATURELLE (1). Le succès prodigieux dont cet ouvrage jouit en Allemagne, ne permet pas de douter qu'une bonne traduction française d'un ouvrage de ce mérite ne soit bien accueillie en France, et même dans les pays où le français est plus familier que l'allemand.

Il a déjà paru de ces récréations deux volumes, qui traitent des quadrupèdes mammifères, avec 64 planches enluminées et deux élégans frontispices; un volume d'amphibies, avec 40 planches enluminées et un frontispice; deux volumes d'oiseaux, avec 90 planches enluminées et deux frontispices; le premier et le second volume des insectes, avec 98 planches enluminées et deux frontispices; il sort par demi-feuille, et il en paroît un troisième fort avancé, qui terminera cette classe.

Le citoyen Haag de Bâle, qui entreprend la publication de cette traduction française, s'est assuré d'un traducteur exercé, à qui les deux langues et l'histoire naturelle sont également familières. L'auteur s'est chargé d'ailleurs de repasser chaque feuille de la traduction, et d'en constater, par ce moyen, la fidélité; et la maison d'Augsbourg, qui fait imprimer l'original allemand, lui fournira les mêmes planches pour l'édition française, soignées avec la même exactitude.

D'habiles instituteurs, qui connoissent à fond la tournure d'esprit de la jeunesse, ont conseillé à l'éditeur de commencer sa publication par les volumes d'insectes, cette classe étant la plus nombreuse, la plus variée, la plus à la portée des jeunes gens; celle où ils pourront le plus facilement se procurer des objets de comparaison entre la description et la chose

(1) La traduction française de ce bon ouvrage a déjà été annoncée sous le titre d'*Entretiens sur l'histoire naturelle*. Le mot allemand *Unterhaltung*, signifie également récréations et entretiens; mais en français, des entretiens supposent des interlocuteurs, et M. Wilhelm n'en a point admis dans son ouvrage.

même, vérifier par eux-mêmes une grande partie des expériences, et y puiser cet intérêt propre à les affectionner à ce genre de connoissances, à s'en faire une véritable récréation, un amusement qui, en les instruisant, et en les détournant de ceux qui ne sont que frivoles et trop souvent bien pis encore, les accoutumera à la jouissance des véritables, de ceux qui joignent l'agréable à l'utile. Après la publication des trois volumes d'insectes, l'éditeur publiera successivement les Quadrupèdes, les Amphibies, les Oiseaux, et ce que l'auteur allemand fournira par la suite. Il annonce dans le dernier prospectus qu'il vient de publier, que son neuvième volume comprendra les poissons, et contiendra beaucoup de choses neuves et de frappantes pour la majeure partie des lecteurs.

L'éditeur de la traduction française se propose de la publier par cahiers de huit demi-feuilles, ou quatre feuilles entières, et de livrer pour chaque demi-feuille une planche soigneusement gravée et enluminée, ainsi huit planches par cahier, dont il en paroîtra au moins un tous les deux mois, et davantage par la suite si l'ouvrage obtient la vogue dont il a lieu de se flatter. On sera le maître de souscrire pour un volume à la fois seulement, sans rien payer à l'avance, l'éditeur exigeant simplement qu'on s'engage à prendre les cahiers suivans jusqu'à la fin du volume, engagement qu'on sera le maître de renouveler ou non pour chaque volume suivant. Le paiement doit être fait à la livraison de chaque cahier, qui ne coûtera, comme l'allemand, que 1 liv. 16 sous de France, ou 48 creutzers, ainsi 4 sous 6 deniers la demi-feuille avec une planche enluminée. Comme il y a des jeunes gens qui sont bien-aise de s'exercer à enluminer, d'après des modèles, on joindra pour ceux qui le désireront, à chaque planche enluminée la même planche en noir, à raison d'un creutzer ou 9 deniers la pièce, ou 6 sous pour les huit planches noires du cahier. Les libraires, ainsi que les commissionnaires, obtiendront un rabais qui se reglera par la correspondance. L'éditeur

diteur ne se charge point du port, mais il emploiera tous les moyens qui pourront dépendre de lui pour le procurer au meilleur marché possible.

Le public et sur-tout les amateurs d'histoire naturelle, conviendront qu'il n'a point encore paru d'ouvrage pareil et aussi bien exécuté, à un prix aussi modique; et nulle autre maison que celle de Martin Engelbrecht à Augsbourg, ne pourroit en fournir les planches, même pour le double.

Le texte de la traduction française s'imprimera chez Jacques Decker, à Bâle, sur le même papier, avec les mêmes caractères que le prospectus.

PHYSIOLOGIE.

DISCOURS sur la douleur, prononcé à l'ouverture du cours d'anatomie et de chirurgie de l'hospice généraldes malades de Lyon, le 28 brumaire an 7, la commission administrative des hospices civils du canton de Lyon séante, et en présence des autorités constituées, civiles et militaires, par MARC-ANTOINE PETIT, *docteur en médecine, etc. etc. in-8°. An 7.* Prix, 1 franc 25 centimes, et 1 franc 50 centimes franc de port. A Paris, chez Fuchs, libraire, hôtel Cluny.

Le citoyen Petit définit d'abord la douleur, ses causes externes et internes, ses effets sur les fluides et les solides; ce qui le conduit à une définition de l'irritabilité et de la sensibilité, et à suivre la douleur dans les différentes parties qu'elle affecte, et jusqu'au terme de l'existence. Le citoyen Petit parle ensuite des moyens de guérir la douleur, qui s'affoiblit par son excès; il finit par un passage sur l'utilité de la douleur, qui se reduit à ce vieil adage, *qu'il faut éprouver des peines pour sentir le plaisir*, et à quelques paradoxes de ce genre. Ce discours con-

tient beaucoup de faits et de détails piquans On aime à voir le citoyen Petit rechercher toutes les anecdotes de l'histoire ancienne et moderne, qui peuvent lui servir de preuves et jeter de l'intérêt dans son ouvrage : mais quoique Montagne ait dit qu'une femme se soit fait écorcher pour avoir une peau plus fraiche, on n'aime point à voir un habile medecin adopter ce conte inadmissible dans un ouvrage de physique. Nous avons vu avec peine aussi qu'il écrivît à chaque page Hyppocrate au lieu d'Hippocrate ; ce qui défigure tout à fait le nom du célèbre médecin de Cos. Cette faute est d'autant moins pardonnable à un médecin, qu'il doit être instruit des langues anciennes ; et si nous le relevons, c'est que le défaut des bonnes études fait aujourd'hui introduire dans notre langue, pour les noms propres ou ceux tirés du grec et du latin, une orthographe qui fera indubitablement perdre leur origine, nécessaire à conserver pour en sentir toute la force, et même pour en connoître la véritable acception.

MÉDECINE.

MEDICINISCHE National Zeitung für Deutschland und die mit selbigem zunæchst verbundenem Staaten, c'est-à-dire, *JOURNAL national de médecine, pour l'Allemagne et les états qui ont le plus de liaison avec ce pays.* A Altenbourg, dans la librairie de Richter. Grand in-4°.

Depuis le commencement de l'année 1798 il en paroît chaque mois un cahier de 5 à 7 feuilles (1). Le citoyen Sedillot, dans son *Journal de la société de médecine*, et le citoyen Brewer, dans sa *Bibliothèque germanique medico-chirurgicale*, en ont heureusement profités. On y trouve souvent des dissertations et des mémoires étendus et continués dans

(1) On peut s'abonner pour ce journal, à Paris, chez le citoyen Kœnig, libraire, quai des Augustins, n°. 18, moyennant 12 francs par an.

plusieurs numéros. C'est ainsi que, dans les cahiers d'octobre et de novembre 1798, on trouve une analyse très-étendue des deux premiers volumes de la nouvelle théorie d'une pathogénie par M. Rœschlaub, professeur de médecine à Bamberg. Le rédacteur fait de plus connoître les nouvelles découvertes dans l'art de guérir (soit en médicamens ou machines et instrumens de chirurgie et de pharmacie), faites dans les différentes contrées de l'Europe, qu'il extrait non-seulement des journaux de médecine qui y paroissent, mais qui lui sont encore indiquées par ses différens correspondans(2) : ceux-ci lui communiquent aussi les observations qu'ils ont faites sur les maladies qu'ils traitent dans le lieu de leur domicile, ou la topographie médicale de celui-ci; c'est ainsi que, dans les deux cahiers cités, on trouve celle de *Hambourg* et de *Schwœbisch Germünd*. Sans parler ici des détails curieux sur les efforts du professeur Junker à Halle, tendant à l'extirpation de la petite vérole, en employant contre elle les mêmes mesures de police qu'on emploie contre la peste (3), nous ajouterons encore une notice que nous trouvons dans ce journal, à l'occasion du remède contre le mal de dents, indiqué par M. Hirsch, et dont nous avons parlé dans la IVe. année de ce journal, tom. IV, pag. 386.

» *Ranieri Gerbi*, professeur de mathématiques à » Pise, enrichit en 1794 la botanique, en faisant » connoître une nouvelle plante, le *cardaus spino-* » *sissimus* et l'entomologie (4), par la description

(2) Par exemple de l'huile d'olive, comme spécifique contre la peste.

(3) Nous avons déjà parlé de ce projet philanthropique, pour lequel s'intéressent beaucoup de médecins et d'hommes respectables de l'Allemagne, qui pour cet effet entretiennent une correspondance particulière et très-suivie avec M. Junker, qui rédige un journal articulier sur cet objet, intitulé *Archiv wider die Pockennoth*, Archives contre l'épidemie de la petite vérole.

(4) *Storia naturale di un nuovo insetto. Florenz*, 1794.

» d'un *Curculio* vivant dans la fleur de cette plante, » et qu'il appela *Curculio antiodontalgicus*, à » cause de ses vertus spécifiques contre les maux de » dents.

» Quant à la manière d'administrer ce remède, » voici comment M. Gerbi la décrit. On prend qua- » torze à quinze de ces insectes, ou bien leurs larves » (quoiqu'une quantité moins grande soit déjà suffi- » sante); on les écrase l'un après l'autre, entre le » pouce et l'index; on frotte ensuite ces deux doigts » l'un contre l'autre, jusqu'à ce que toute humidité » ait disparu; alors on touche de ces deux doigts » la dent cariée, aussi près que possible de l'ouver- » ture causée par la carie. Communément la dou- » leur diminue sensiblement sur le champ, et cesse » tout à fait après quelques minutes; quelquefois » cependant elle ne cesse qu'après un intervalle de » huit à dix minutes, et après avoir touché la dent » trois ou quatre fois. Pour prévenir les reprises du » mal de dents, il faut toucher la dent encore deux » ou trois fois après la cessation entière de la dou- » leur. Souvent on sent dans la dent ou dans les » doigts, une espèce de châtouillement qui annonce » que la douleur va cesser. Quelquefois les douleurs » reviennent après un intervalle plus ou moins long; » mais on les guérit alors promptement, en em- » ployant le même remède. Le cas étoit extrême- » ment rare, où M. Gerbi ne pouvoit plus faire » passer les maux après la cinquième ou sixième » rechute. Lorsque les doigts sont ainsi préparés, ils » gardent leur vertu antiodontalgique pendant une » année entière; elle ne diminue que par le nombre » des dents qu'on a touchées et guéries. Au lieu des » doigts on peut aussi employer un morceau de peau » de chamois préparé de la même manière, et qui » peut servir cinq à six fois avant de perdre sa force.

» M. Gerbi avoit guéri le mal de dents six cent » neuf fois par ce remède, qui n'avoit été sans succès » que lorsque la carie des dents provenoit d'un défaut » général du corps, que la douleur avoit duré long-

» temps et avec violence, qu'elle embrassoit plu-
» sieurs dents, ou qu'elle provenoit d'une trop grande
» affluence des humeurs et d'une inflammation de
» la gencive.

» Dans la suite on a découvert encore d'autres
» insectes qui ont la propriété de guérir le mal de
» dents : tels sont les larves qu'on trouve dans le
» *carduus hæmorrhoidalis*, quelques-unes de
» celles qui sont dans les *artichauts*, le *curculio*
» *faceæ*, le *carabus chrysocephalus*, et le *cur-*
» *culio Bacchûs*, que quelques cultivateurs de la
» Toscane employoient déjà depuis long-temps
» comme un remède contre le mal de dents.

» Mais quoiqu'on ne puisse pas refuser à M. Gerbi
» le mérite d'avoir le premier fait connoître ce re-
» mède d'une manière déterminée, il n'a oit ce-
» pendant rien d'inouï; car dans l'*histoire d'un*
» *voyage aux îles maloumes, fait en* 1763 *et*
» 1764, *par Dom Pernetty*, vol. II, pag. 284 de
» l'édition de Paris, on recommande dans la *re-*
» *cette de quelques remèdes donnée à l'auteur*
» *par le gardien des Cordeliers de Monte-Video*,
» le suivant. Il consiste à prendre un certain vers
» (on ne le détermine pas plus exactement) qu'on
» trouve presque toujours dans le *dipsaeus fullo-*
» *num* lorsqu'il est mûr, de le frotter entre le pouce
» et l'index, et d'en toucher alors la dent souf-
» frante. Cette notice cependant n'excita point l'at-
» tention des médecins de l'Europe, et on ne la
» rappela que comme curiosité historique lorsque
» M. Gerbi publia son nouveau remède.

» Depuis ce temps on publia dans le journal de
» *Brugnatelli* (5), les essais de ce genre faits par
» le docteur *Giovachino Carradori*, dans la ville
» de *Prato*, où cette propriété de quelques insectes
» étoit déjà connue. Un certain *Luigi Mari* pré-
» tend qu'en accumulant avec deux doigts une dou-
» zaine de ces insectes, ces doigts conservent peu-

(5) *Giornale fisico medico*, 1794, t. I.

» dant une année entière la propriété de guérir les » maux de dents, quoiqu'il se lave les mains tous » les jours. L'auteur de cette notice assure de plus » qu'en tenant pendant quelques minutes le *carabus* » *chrysocephalus* entre le pouce et l'index, et en » touchant ensuite la dent et la gencive malades de » ces deux doigts, on est sûr de guérir le mal. Au » cas que la douleur ne cesse pas la première fois, il » faut essuyer les doigts, toucher de nouveau l'in- » secte et la dent, et continuer ainsi jusqu'à ce que » les douleurs cessent. On a encore fait des essais avec » d'autres insectes, tels que le *carabus ferrugi-* » *neus Fabricii*, la *coccinella septempuncta-* » *ta* (6) et *bipunctata*, la *chrysomela populi* et » *sanguinolenta*, qui tous ont donné des résultats » très-favorables. Il paroît donc que plusieurs *co-* » *leoptères* possèdent cette propriété singulière.

» Selon *Corradori*, les *cantharides* la possèdent » aussi dans un haut degré. On en touche la dent » cariée, mais non pas la gencive, parce qu'alors » elles agiroient comme vésicatoires. En peu de mi- » nutes la douleur a disparu. Ces mêmes cantharides » cependant ne guérissent pas ce mal lorsqu'on ne » fait que les tenir entre les doigts, et qu'on touche » la dent avec ceux-ci. Ce remède à toujours un bon » succès, excepté lorsque la gencive est fortement » enflammée. »

Nous croyons superflu de parler encore de l'utilité de ce journal pour ceux qui s'occupent de l'art de guérir. Sans doute la langue dans laquelle il est écrit est étrangère à beaucoup de cette classe respectable de nos concitoyens; cependant il est bien constaté que cette même langue allemande devient tous les jours plus nécessaire à tous ceux qui s'occupent de quelque science que ce soit, par le grand nombre d'ouvrages utiles qui sont publiés chaque année dans

(6) Ce n'est que sur cet insecte que M. Hirsch a fait les essais dont il a été si content. Voy. *Magasin encyclopédique*, ann. IV, t. IV, pag. 386.

cet idiôme, et dont quelques-uns de nos journaux peuvent bien donner des extraits, mais qu'il sera toujours nécessaire de lire et consulter dans la langue originale, lorsqu'on veut véritablement en profiter. Sans doute il viendra un jour, le temps où l'on aura soin d'en faire entrer l'enseignement dans le plan de l'instruction publique ; car ce n'est que dans la jeunesse, où la mémoire est encore susceptible de retenir facilement des mots avec lesquels il est impossible de se familiariser, sur-tout dans une langue dont les difficultés principales consistent moins dans la grammaire, que dans les mots nouveaux ; et comme le citoyen Lalande l'a très-bien dit : à l'âge de 60 ans il est très-difficile de se meubler la mémoire, d'autant de mots qu'il faut en savoir pour lire un peu couramment un ouvrage écrit dans une langue qui n'a point ou peu de rapport avec celles qu'on sait déjà.

THÉATRE.

THÉATRE ALLEMAND, ou RECUEIL choisi des pieces qui ont paru avec succès depuis vingt ans, sur les principaux théâtres de l'Allemagne, traduit par J. N. F. LAMARTELIERE, auteur de Robert, chef de brigands, *et d'autres ouvrages dramatiques.* A Paris, chez Antoine-Augustin Renouard, libraire, rue André-des-Arcs, n°. 42.

Ce recueil, dans lequel on n'admettra que ce qu'il y a de mieux dans les ouvrages de Schiller, Goethe, Lessing, Kozebue, Ziegler, Iffland, Brandes, Beyl, etc. offrira au public un choix épuré du théâtre allemand, dégagé de ce que la saine critique a rejeté comme médiocre. Il formera environ douze volumes in-8°. qui seront publiés dans le cours d'une année. Les deux premiers sont sous presse, et paroîtront le 1er. floréal prochain. L'impression s'exécute chez le citoyen Crapelet, avec les mêmes caractères qui ont servi pour la belle edition de Gessner, en 4 vol. in-8°. avec 51 gravures, que vient de publier le même citoyen Renouard.

ROMANS.

MARIE ET CAROLINE, ou ENTRETIENS d'une institutrice avec ses élèves, traduit de l'anglais de MARIE WOLLSTONECRAFT GODWIN, par A. J. N. LALLEMANT, 1 vol. in-12 sur pap. carré fin, orné de 5 grav. Prix, 2 francs pour Paris, et 2 francs 50 centimes franc de port par la poste. A Paris, chez Dentu, imprimeur-libraire, Palais Égalité, galeries de bois, n°. 240.

BEAUX-ARTS.

PROPYLÆEN, Eine periodische Schrift herausgegeben von GOETHE. — LES PROPYLÉES, ouvrage périodique publié par GOETHE. Premier volume, premier cahier de xlvj et 127 pages; second cahier, de 176 pages in-8°. A Tubingue, chez Cotta, 1798.

« Le jeune homme, attiré par la nature et par » l'art, dit M. GOETHE dans l'introduction qui est à la tête du premier cahier, « croit qu'au moyen de » ses ardens efforts, il pénétrera bientôt jusqu'au » sanctuaire; l'homme fait, remarque après de lon- » gues courses, qu'il n'est encore que dans le ves- » tibule.

» Telles sont les considérations qui ont occasioné le » titre de cette collection. L'endroit où nous condui- » rons ordinairement nos amis ne sera que *la porte*, » *l'entrée*, *le vestibule*, l'intervalle entre l'intérieur » et l'extérieur, entre le lieu sacré et celui aban- » donné aux profanes.

» Le nom *Propylées* peut rappeler ces édifices par » lesquels on arrivoit à la citadelle d'Athènes, au » temple de Minerve. Cela n'est pas contraire à notre » intention, cependant nous désirons qu'on ne nous » suppose pas la prétention de vouloir construire un » pareil édifice, aussi remarquable par l'art que » par la magnificence. Nous désirons seulement » que l'on comprenne sous le nom de l'endroit, » ce qui auroit pu s'y passer, et qu'on s'attende à des

» discours, à des entretiens qui en soient réellement » dignes. »

C'est ainsi que M. Goethe s'explique sur le titre qu'il a donné à cet ouvrage périodique, qui, d'après ce qu'il dit dans la suite, doit contenir des observations et des réflexions sur la nature et sur l'art, par quelques amis qui se sont réunis pour cette entreprise. Il montre qu'un des écueils principaux que les artistes ont à éviter, est l'habitude de ne considérer les objets que sous un seul point de vue; il développe les avantages que présente à ce sujet la réunion de plusieurs amis; il prouve que la meilleure manière de se procurer réciproquement les lumières les plus étendues, est de consigner ses réflexions par écrit. Il parle des connoissances nécessaires à l'artiste, et de la difficulté que celui-ci éprouve ordinairement lorsqu'il veut s'instruire dans les écoles des anatomistes, des physiciens et des naturalistes; il prouve par des exemples, combien il est important pour l'artiste d'avoir des connoissances plus que superficielles sur les objets qu'il veut représenter; il fait sentir l'effet que produit sur l'artiste un séjour en Italie, où il a chaque jour tant d'occasions d'étudier les plus beaux monumens de l'antiquité: comment son génie en est enflammé, et comment au contraire ce désir de s'élever à la hauteur que lui indiquoient ces beaux modèles est ralenti après son retour, parce qu'ordinairement il ne trouve que des personnes qui regardent superficiellement les ouvrages de l'art, et qui veulent sentir et jouir à leur manière. M. Goethe ajoute que le plus souvent les modernes appellent les anciens leurs maîtres, et s'éloignent cependant de leurs maximes: que la confusion des différens genres doit être regardée comme une marque de la décadence de l'art: il parle des maximes que l'artiste doit tirer de l'observation des monumens, de la critique qu'il doit apporter à leur étude, de la difficulté d'en traiter et de la seule manière d'écrire d'une manière utile sur les monumens de l'art, pour ceux qui ne les ont pas devant les yeux; enfin il établit ses idées sur ce qu'on doit attendre d'une histoire de l'art.

Après cet intéressant avant-propos qu'il faudroit traduire presque en entier si l'on vouloit le faire bien connoître, M. Goethe a inséré l'article sur le *Laocoon*, dont nous donnerons la traduction (1). Nous y avons joint un autre petit article sur les restaurations de ce grouppe, qu'il a publié à la fin du second numéro des Propylées. Dans le premier numéro il a aussi donné une bonne gravure de ce grouppe au simple trait.

Un autre article traite *des sujets des arts du dessin*, d'abord des sujets *favorables*; et ensuite dans le second numéro, des sujets *indifférens* et *contraires*. L'auteur, après avoir fait voir de quelle importance est le *choix du sujet*, montre qu'un ouvrage de l'art doit s'annoncer lui-même entièrement. En parlant des sujets favorables et avantageux pour la représentation, il en indique les différentes classes, et parcourt les principaux ouvrages connus de chaque classe; d'abord il traite des représentations purement humaines, et en particulier de celles des *Madones* et des *Saintes Familles*, de l'*Incendio di Borgo*, un des grands tableaux peints par RAPHAEL sur les murs du Vatican, qu'il compare avec le pendant, peint par ce grand maître, aussi dans le Vatican, où il a représenté le *débarquement des Sarrasins à Ostie*. Il passe ensuite à un genre plus relevé, aux représentations historiques, qui se rapprochent beaucoup des représentations poétiques. Il parle des ouvrages de l'art, qui subsistent par eux-mêmes; du *Laocoon*, de *Niobé*, du *Massacre des Enfans de Bethléem*, de la *Bataille de Constantin*, grande peinture du Vatican, exécutée par Jules Romain, d'après les dessins de Raphaël; de la *peste parmi les Philistins*, gravure rare de Marc-Antoine, d'après le dessin de Raphaël; du cercle historique en général, de celui des anciens en particulier, ainsi que du cercle du vieux testament, dont Raphaël a si bien su pro-

(1) Voyez page 512.

fiter dans les loges du Vatican : de là il vient aux *représentations de caractère*, qui doivent être placées au dessus des représentations historiques ; il passe en revue l'*Ecole d'Athènes*, le *bas-relief du célèbre vase de Medicis* dans la galerie de Florence, et plusieurs portraits peints par RAPHAEL et par TITIEN. Il parle enfin des représentations mythiques et allégoriques, de l'Aurore de *GUIDO RHENI*, dans le palais Rospigliosi à Rome ; de *Vénus endormie, entourée de petits Amours*, chef-d'œuvre d'*HANNIBAL CARRACHE*, dans la galerie de Capo di Monte à Naples ; du peu qui nous reste dans ce genre de l'antiquité, tels que plusieurs peintures à Portici ; le groupe agréable *de Cupidon et de Psyché, l'Amour avec les dépouilles d'Hercule*, etc. de l'allusion et de ses différens motifs, des représentations symboliques, du cercle des différentes divinités chez les anciens, des symboles que les modernes ont adoptés pour caractériser leurs figures, enfin des fautes qu'ils ont commises à ce sujet. Dans la continuation de ce morceau, qui se trouve dans le second numéro, et qui traite sur-tout des sujets *indifférens* et *contraires* à la belle représentation, l'auteur suit la même méthode ; il indique les différentes classes de ces sujets ingrats, tels que les *images mystiques*, les *représentations pompeuses*, les *portraits*, les *paysages*, etc. Il cite plusieurs ouvrages connus dans chacune de ces classes, et fait voir pourquoi ces sujets ne sont pas heureux.

Un autre morceau intitulé *De la vérité et de la vraisemblance dans les ouvrages de l'art*, est un entretien entre deux personnes, à l'occasion d'une décoration exécutée dans un théâtre allemand qui représentoit un édifice ovale, en forme d'amphithéâtre, dans les loges duquel on a figuré beaucoup de spectateurs, comme s'ils prenoient part à ce qui se passe en bas. Plusieurs véritables spectateurs ont désapprouvé qu'on prétendît leur faire une illusion si peu vraisemblable : c'est là le sentiment d'un des

deux interlocuteurs; l'autre prend le parti du décorateur.

Dans le premier numéro on trouve encore deux lettres intéressantes sur *les monumens étrusques*, l'une sur *les restes de l'art plastique*, l'autre sur *les restes d'architecture* dans ce pays; l'auteur les décrit.

Il montre la différence entre les *monumens étrusques* et les *monumens grecs anciens*, l'affinité des ouvrages de ces deux peuples; affinité qui cessa bientôt, puisque le goût des Grecs se formoit, et que les Etrusques restoient en arrière, et conservoient un caractère triste et lourd.

Ce premier numéro est terminé par un article excellent sur Raphaël et ses ouvrages, sur-tout sur ceux qui sont au Vatican (3). Le but de l'auteur n'est pas de donner la description de ces ouvrages, mais de développer par ces mêmes ouvrages l'esprit et le caractère de ce grand maître, et de le suivre dans la manière dont il s'est formé. Après avoir parcouru ses différens ouvrages, il parle de l'*invention*, de la *disposition*, de l'*expression*, du *dessin*, du *coloris*, de l'*effet des masses*, de la *lumière*, des *draperies* et des *parties d'une beauté particulière* que le jeune artiste devroit étudier, enfin des *gravures* d'après les ouvrages de RAPHAEL.

Outre les articles qui ne sont que la continuation de morceaux insérés dans le premier numéro, le second en contient encore deux autres : l'un est la traduction du premier chapitre de l'*Essai de* DIDEROT *sur la peinture*, où M. Goethe discute dans des notes fort intéressantes les opinions de Diderot, qui diffèrent fort souvent des siennes : ce morceau, qui n'est guère susceptible d'être analysé, mérite d'être lu et médité par tous les artistes et par tous ceux qui s'intéressent aux arts. L'autre article traite de *la gravure en bois*, à l'occasion des nouveaux travaux que deux Anglais, *Bewik* et *Anderson*, ont

(3) La fin de cet article se trouve au second numéro.

entrepris dans ce genre, avec beaucoup de succès. L'auteur fait voir quel est le caractère particulier de la gravure en cuivre et de la gravure en bois ; que cette dernière doit se contenter de figurer le caractère des objets, sans vouloir imiter la gravure en cuivre, dont le but est de figurer les objets d'une manière agréable et de les embellir, et il montre que dès que la gravure en bois a voulu imiter la gravure en cuivre, elle a dégénéré, et a causé par là même sa décadence.

Nous engageons les amis des lettres et des arts à souscrire pour cet excellent journal. Nous indiquerons de même ce que contiendront les autres numéros, à mesure que nous les recevrons.

MÉLANGES.

LES SOIRÉES LITTÉRAIRES ou MÉLANGES de traductions nouvelles des plus beaux morceaux de l'antiquité ; de pièces instructives et amusantes, tant françaises qu'étrangères, qui sont tombées dans l'oubli ; de productions, soit en vers, soit en prose, qui paroissent pour la première fois en public ; d'anecdotes sur les auteurs et sur leurs écrits, etc. tom. XII et XII. A Paris, chez Honnert, rue du Colombier, n°. 1160. An 7. Prix, 3 francs.

Dans le XIIme. vol. le C. *Coupé* donne une traduction nouvelle des trois premières odes néméennes de *Pindare*, précédée d'une notice abrégée sur les jeux néméens et leur institution ; une notice biographique de 70 pages sur *Hugues Grotius*, suivie de la traduction d'une de ses pièces de vers latins, intitulée *l'Anneau d'Abraham Gorlée ;* une notice sur le livre latin de *Guillaume Sossus de Benecare*, intitulé *de Numine historiæ*, ou de la Divinité de l'histoire. Ce livre, qui est écrit en forme de dialogue entre deux savans, Apollodore et Théophane, fut imprimé à Paris, chez Denis Langlois en 1632. L'auteur, qui, selon la préface de ce livre,

avoit composé encore plusieurs autres ouvrages latins, vivoit sous Henri IV : on ignore l'état qu'il occupoit ; mais, quel qu'il fût, il pensoit comme beaucoup de savans, et nommément Bossuet, que l'étude de l'histoire est la plus belle partie de la littérature. - Une notice sur différens hommes de lettres, qui ont porté le nom d'*Arétin*, et principalement sur *Léonard Arétin*, qui se nommoit *Brunus*, et qui florissoit dans le quinzième siècle. *Le Pogge* et *Valla* le mettent au dessus de tous ses contemporains, par son savoir et par son éloquence. Il a traduit du grec en latin les *Vies parallèles de Plutarque* : il composa l'histoire de Florence et celle des Goths, avec plusieurs autres ouvrages ; mais ce qu'il nous a laissé de plus instructif et de plus piquant, ce sont ses lettres latines, dont le citoyen Coupé donne quelques extraits.... Dans la petite notice *sur le Béguinage*, extraite du latin de *Jean van Waësberghe*, Bruxelles, 1627, le citoyen Coupé donne quelques renseignemens curieux « sur les bonnes béguines, autrefois très-connues en » Flandres, qui, selon l'expression d'Érasme, n'étoient ni chair, ni poisson, c'est-à-dire, ni religieuses, ni femmes du monde, mais qui cependant vivoient en communauté : elles n'avoient » pas seulement une conduite dévote et réglée, mais » elles donnoient encore des leçons de vertu aux » pauvres filles qu'elles élevoient gratuitement ; celles » qui donnoient le moindre scandale étoient renvoyées ; les corps municipaux avoient l'inspection » sur ces maisons et sur les biens qui leur appartenoient ; elles se faisoient respecter par-tout, sans » s'interdire les plaisirs honnêtes, puisqu'elles se » permettoient jusqu'à la danse. Elles ont eu longtemps à Paris une maison auprès d'une porte » de la ville, appelée depuis, par cette raison, la » porte des Béguines. C'étoit depuis le couvent de » l'*Ave Maria*, au haut de la rue Montagne Sainte-» Geneviève. Quant à l'origine du nom de *Béguines*, » les uns le dérivent de *Begga*, fondatrice du pre-

» mier *béguinage* ou maison de béguines, à Liége, » vers l'an 570. Le mot de béguines s'appliquoit quelquefois à toutes les religieuses, aux vieilles filles, « aux dévotes, à celles qui avoient peu d'esprit. » Tout dégénère ; aussi ce mot de *béguine*, autrefois fort respectable, s'est dégradé et avili avec le » temps, comme toutes les choses de ce monde. »

L'article suivant est une notice curieuse sur le grand ouvrage latin d'astrologie de *Jean Taisnierius*, né à Aath en Hainault, qui avoit été précepteur des pages de Charles-Quint, et avoit suivi cet empereur dans son expédition de Tunis, en qualité de chapelain et de musicien. Après différens voyages en Asie et en Afrique, il revint en Europe, et enseigna les mathématiques avec beaucoup de succès à Rome et dans plusieurs autres villes de l'Italie ; ensuite il se fixa à Cologne, où il dirigeoit la musique de l'électeur. Il revint enfin aux foyers de ses pères, où il s'occupa de recherches utiles, et composa plusieurs ouvrages intéressans ; mais dans sa vieillesse il se livra à la vaine science de prédire la destinée des hommes par les seuls linéamens des mains ; c'est alors que ce Jean Taisnier, qui avoit charmé les plus beaux génies de l'Europe et de l'Italie, qui étoit à la fois un grand philosophe, un jurisconsulte célèbre, un poëte lauréat, un musicien supérieur, un peintre distingué, n'attira plus autour de lui que des ignorans et des femmes crédules qui venoient le consulter en bonne fortune, comme on consulte le sorcier. C'est dans ce temps qu'il composa ce livre dont le citoyen Coupé a donné un extrait fort piquant ; il a paru sous le titre d'*Opus mathematicum octo libros complectens, autore Joanne Taisnierio. Coloniæ Agrippinæ*, 1562, avec des figures sans nombre, représentant les principaux traits des mains et de la physionomie, pour connoître les différens caractères des hommes et des femmes.

Le citoyen Coupé donne ensuite une notice du

poëme latin de *Pandore* par Jean Olivier, évêque d'Angers, imprimé à Paris en 1542.... Une notice sur le jésuite *Pierre Juste Sautel*, né à Valence en Dauphiné, l'an 1613, et sur ses poésies, dont il a ajouté la traduction de plusieurs.... Sur les poésies latines de *Titus* et d'*Hercule Strozi* ou *Strozzi*, père et fils, deux savans, nés à Ferrare dans le courant du quinzième siècle, et qui descendoient de cette ancienne et brillante maison de Strozzi, qui donna des héros à l'Italie moderne, et un illustre maréchal de France à nos ancêtres. A cette occasion le citoyen Coupé parle encore de plusieurs autres personnages célèbres de cette famille, nommément de Quirie, Laurence, de deux Philippes, Pierre-Madeleine et du maréchal de Strozzi.... Notice sur les poésies latines de quelques jésuites, intitulées *Varia carmina*. Paris, chez Benard, 1696, traduites en extraits.... Portrait historique de Guillaume-le-Bâtard ou le Conquérant.... Sur le droit des foux et des furieux, ou extrait de l'ouvrage latin intitulé *Hypotyposis, sive summaria delineatio juris furiosorum singularis, operâ et studio Joannis-Andreæ Fromanni. Argentinensis.* Strasbourg, 1656.... Enfin, un fait historique du temps des malheureuses guerres des Guelphes et des Gibelins. Le volume est terminé comme à l'ordinaire, par des annonces d'ouvrages nouveaux.

Le treizième volume contient toutes les poésies grecques du genre pastoral; elles sont déjà connues par beaucoup de traductions. Nous répéterons que le citoyen Coupé se rendroit plus utile en se bornant aux écrivains du moyen âge, qui lui offrent un cercle assez étendu à parcourir.

ANNONCES.

DISSERTATION physiologique sur la nutrition des fœtus, considérés dans les mammifères et dans les oiseaux, par J. B. F. LEVEILLÉ, membre des sociétés de médecine, médicinale, d'émulation, philomatique et d'histoire naturelle de Paris, et de celle d'agriculture du département de la Nièvre, et de celle de médecine, chirurgie et pharmacie de Bruxelles, etc. De l'imprimerie de Crapelet. A Paris, chez Villier, libraire, rue des Mathurins, n°. 396. An 7. Prix, 1 franc 20 centimes.

LE NOUVEAU MAGASIN DES MODERNES, comédie en un acte, et en prose, mêlée de vaudevilles, représentée pour la première fois sur le théâtre du Vaudeville, le 18 frimaire an 7. Prix, 1 franc 50 centimes, avec seize airs notés. A Paris, chez le libraire du théâtre du Vaudeville, rue de Malte, et à son imprimerie, rue des Droits de l'Homme, n°. 44. An 7.

Table des articles contenus dans ce numéro.

LITTÉRATURE GRECQUE.

Winckler. *Notice sur les Grecs modernes, etc.* 289

BOTANIQUE.

H. A. Schrader. *Nova genera plantarum.* 315

HISTOIRE.

A. L. Millin. *Antiquités nationales, etc.* 321

Langlès. *Histoire de la mosquée du Caire.* 338

ARCHÆOGRAPHIE.

Moisson. *Notice sur quelques inscriptions trouvées à Bayeux.* 341

BIOGRAPHIE.

J. B. C. Grainville. *Eloge historique de Dom Alonzo de Hercylla-y-Zuniga.* 345

ROMANS.

Le nouveau diable boiteux. 357

VARIÉTÉS, NOUVELLES ET CORRESPONDANCE LITT.

Sur une opinion de Vanhelmont et Boyle, etc. 373

Sur une anecdote rapportée par Chamfort. 380

Opus analogicum de H. Hoogeveen. 383

Journal philosophique. 384

Nominations de l'Institut. 385

Fauteuil de Molière. 387

Concours de peinture et de sculpture. ibid.

Le Trésor, arlequinade en un acte, au Vaudeville. ibid.

Société d'émulation de Rouen. 389

Institut national. 400

Prix de l'école vétérinaire d'Alfort. 405

Tableau de marine. 406

Préservatif contre l'incendie des décorations de théâtres. ibid.

Monument de Poussin. 407

Mort de l'astronome Lemonnier. ibid.

La dupe de soi-même, comédie au théâtre Louvois. 408

A tout péché miséricorde, parodie de Misanthropie et Repentir, au Vaudeville. 409

L'auteur dans son ménage, opéra à Feydeau 412

LIVRES DIVERS.

Entomologie.

M. Wilhelm. *Récréations tirées de l'histoire naturelle.* 413

Physiologie.

M. A. Petit. *Discours sur la douleur, etc.* 417

Médecine.

Medicinische National Zeitung. 418

Théâtre.

J. H. F. Lamartelière. *Théâtre allemand, etc.* 423

Romans.

A. J. N. Lallemant. *Marie et Caroline.* 424

Beaux-Arts.

Goethe. *Propylæen, etc.* ib.

Mélanges.

Les Soirées littéraires. 429

AVIS.

On prie les Libraires qui envoient des Livres pour les annoncer, d'en indiquer toujours le prix.

LES auteurs et les libraires qui désirent faire annoncer les ouvrages qu'ils publient dans quelques-uns des meilleurs journaux de l'Allemagne, peuvent en adresser un exemplaire au citoyen Fuchs, que ses relations avec l'Allemagne mettent à même de les faire parvenir à un homme de lettres connu, qui les y fera insérer.

(N.° 24.) 1.er Floréal an 7.

MAGASIN ENCYCLOPÉDIQUE,

OU

JOURNAL DES SCIENCES, DES LETTRES ET DES ARTS,

RÉDIGÉ

Par A. L. MILLIN.

AVIS DES ÉDITEURS.

Le prix de ce Journal est fixé :

à 9 francs pour trois mois,
18 francs pour six mois,
36 francs pour un an,
tant pour Paris que pour les Départemens, franc de port.

On peut s'adresser au Bureau du Journal pour se procurer tous les Livres qui paroissent en France et chez l'étranger; et pour tout ce qui concerne la Librairie ancienne et moderne.

Ce Journal, auquel la plupart des hommes qui ont un nom distingué, une réputation justement acquise dans quelque partie des arts ou des sciences, tels que les citoyens DAUBENTON, DOLOMIEU, DESGENETTES, SILVESTRE DE SACY, FOURCROY, HALLÉ, HERMANN, SCHWEIGHÆUSER, LACÉPÈDE, LANGLÈS, LALANDE, LAGRANGE, LEBRUN, MARRON, MENTELLE, BARBIÉ DU BOCAGE, MORELLET, NOEL, OBERLIN, CHARDON LA ROCHETTE, CAILLARD, SAINT-LÉGER, VAN-MONS, TRAULLÉ, LÉVEILLÉ, COUSIN, CUVIER,

GEOFFROY, VENTENAT, CAVANILLES, USTERI, BOETTIGER, VISCONTI, VILLOISON, etc. etc. ont fourni des Mémoires, contient l'extrait des principaux ouvrages nationaux : on s'attache surtout à en donner une analyse exacte, et à la faire paroître le plus promptement possible après leur publication. On y donne une notice des meilleurs écrits imprimés chez l'étranger.

On y insère les mémoires les plus intéressans sur toutes les parties des arts et des sciences; on choisit surtout ceux qui sont propres à en accélérer les progrès.

On y publie les découvertes ingénieuses, les inventions utiles dans tous les genres. On y rend compte des expériences nouvelles. On y donne un précis de ce que les séances des sociétés littéraires ont offert de plus intéressant; une description de ce que les dépôts d'objets d'arts et des sciences renferment de plus curieux.

On y trouve des notices sur la vie et les ouvrages des Savans, des Littérateurs et des Artistes distingués dont on regrette la perte; enfin, les nouvelles littéraires de toute espèce.

Ce Journal est composé de six volumes in-8.° par an, de 600 pages chacun. Il paroît le premier de chaque mois. La livraison est divisée en deux numéros, de chacun 9 feuilles.

On s'adresse, pour l'abonnement, à Paris, au Bureau du Magasin Encyclopédique, chez le C. FUCHS, Libraire, rue des Mathurins, hôtel Cluny.

A Amsterdam, { chez la veuve Changuion et d'Hengst, / chez Van-Gulik.
A Bruxelles, chez Lemaire.
A Florence, chez Molini.
A Francfort-sur-le-Mein, chez Fleischer.
A Genève, { chez Manget, / chez Paschoud.
A Hambourg, chez Hoffmann.
A Leipsic, chez Wolf.
A Leyde, chez les frères Murray.
A Londres, chez de Bosse, *Gerard Street*.
A Strasbourg, chez Levrault.
A Vienne, chez Degen.
A Wesel, chez Geisler, Directeur des Postes.

Il faut affranchir les lettres.

PHYSIQUE EXPÉRIMENTALE.

Grondbeginzelen der Proefonder-vindelyke natuurkunde; c'est-à-dire, Elémens de la Physique Expérimentale; par A. Van Bemmelen, maître-ès-arts, docteur en philosophie, lecteur de mathématiques, de physique et d'astronomie à Delft, etc. tome I, part. I.re A La Haye, chez *J. Van Cleef*, 1798, *in*-8.° *de* 173 *pages.*

Depuis *s'Gravesande* et *Musschenbroek*, aucun ouvrage élémentaire complet sur la physique n'avoit paru chez les Bataves, si l'on en excepte les *Positiones physicæ* du professeur *Van Swinden*; répertoire important et unique dans son genre, dont on regrette de ne posséder encore que les deux premiers volumes, et dont la suite se fait impatiemment attendre depuis plusieurs années. Au nom de la science, au nom de l'amitié, au nom de sa propre gloire, nous aussi, en particulier, osons conjurer ce savant et respectable instituteur, (que l'université de Leyde vient de tenter inutilement d'enlever à l'illustre Athénée d'Amsterdam,) de ne pas tarder à remplir à cet égard les engagemens qu'il a pris, et de faire de cette continuation un des premiers sujets de ses travaux, aussitôt que sa commission à Paris pour les poids et mesures étant expirée, il se verra rendu à ses foyers. L'auteur des *Élémens de Physique*, qui font le sujet de

cet article, élève et ami de *Van Swinden*, exprime dans sa préface le même vœu. Il a cru se rendre spécialement utile à ses compatriotes, en écrivant dans sa langue maternelle. Une infinité de personnes cultivent en Hollande, soit la physique, soit l'histoire naturelle, sans avoir reçu une éducation lettrée; c'est pour elles un agréable délassement des soins du commerce. Un luxe bien irréprochable sans doute, les porte à former des collections et des cabinets; aucun pays de l'Europe n'offre peut-être autant d'exemples de ce noble emploi de l'aisance.

Ecoutons le cit. *Van Bemmelen* lui-même exposant les motifs et le plan de son entreprise : « La « raison pour laquelle j'ai donné à cet ouvrage le « titre d'*Élémens de Physique Expérimentale*, n'est « pas que j'aie entendu séparer la physique des « sciences exactes, et que je ne veuille pas y appli- « quer les démonstrations mathématiques; je n'aime « au contraire rien tant, et je suis constamment « cette méthode dans mes cours. Mais, considérant « que ce genre de démonstrations se trouve abon- « damment ailleurs, et que, par leur nature même, « elles sont constantes et invariables, j'ai cru que la « répétition en seroit inutile. Je les ai d'ailleurs em- « ployées en grande partie dans mon *Introduction* « *à l'Hydraulique*. Je n'en ai pas moins consigné dans « ces *Elémens* les propositions essentielles, fondées « sur la géométrie, afin de présenter un système « plus complet. »

L'auteur regrette de n'avoir pu employer le sc-

cours des planches pour expliquer ses démonstrations; son ouvrage en seroit devenu trop volumineux et trop coûteux. « D'ailleurs, dit-il, j'ai suppléé « à ce défaut de planches le mieux qu'il m'a été « possible, en citant avec exactitude les ouvrages où « il s'en trouve, qui sont les plus répandus chez « nous : savoir ceux de *s'Gravesande*, de *Musschen-* « *broek*, de *Desaguliers*, de *Nollet*, de *Sigaud* et de « *Brisson*. J'ai hasardé de m'écarter plus ou moins « de la route commune dans l'ordre que j'ai adopté. « J'ai d'abord, par forme d'introduction, présenté le « plus succinctement que j'ai pu, les principes chi- « miques les plus essentiels à connaître dans l'état « actuel de la physique expérimentale. Après avoir « considéré les différens attributs généraux de la « matière, je l'ai envisagée ensuite dans ses divers « états de solide, de fluide, d'aëriforme et d'élas- « tique. Cette méthode me semble la plus régulière « pour la marche de l'instruction. D'après ces états « différens, la physique observe, 1.° Les corps so- « lides, leur état de mouvement et d'équilibre, et « l'étendue de leurs forces; 2.° Les corps fluides, « autant qu'ils ne possèdent dans cet état aucune « élasticité, ou qu'une élasticité très-faible, et cela « sous les mêmes rapports que les corps solides; « 3.° Les substances fluides élastiques; ce qui con- « duit à s'occuper des différentes propriétés de l'air « athmosphérique, des fluides aëriformes ou gaz, « de la vapeur aqueuse, du feu, de la lumière et « du fluide électrique; et enfin elle applique ses re- « cherches à l'athmosphère et à ses météores. »

L'avant-propos du cit. V. B. offre encore quelques autres avis préalables sur la marche qu'il a suivie; il le termine en exposant pourquoi, à la suite de la plupart des chapitres, il a réuni un certain nombre de corollaires, qui ne sont autre chose que l'application de sa doctrine à différens phénomènes naturels, ou à différens procédés des manufactures et des arts.

Un ouvrage de cette nature n'est guère susceptible d'extrait, nous nous bornons à présenter à nos lecteurs le sommaire des chapitres. Le voici:

INTRODUCTION.

Ch. I. De la Physique en général.

II. De la composition et de la décomposition des corps. *a.* Attraction de cohérence. Attraction de composition ou d'affinité. *b.* Analyse, dissolution, précipitation, évaporation, distillation, combustion, sublimation.

III. Des principes simples et de leur composition. *a.* Terres, corps combustibles, alkalis. *b.* Chaux métalliques (ou oxydes), acides, sels neutres, huiles, esprits, alcohol et æther.

LIVRE PREMIER.

PHYSIQUE GÉNÉRALE.

Ch. I. Des propriétés générales des corps. Etendue, impénétrabilité, divisibilité, porosité, densité, mobilité, inertie, gravité, attraction.

II. De l'état fixe, fluide, aëriforme ou élastique des corps.

LIVRE SECOND.

THÉORIE DU MOUVEMENT.

Ch. I. Du mouvement en général.

II. Du mouvement uniforme. Rapports de la célérité et de la quantité du mouvement

III. Du mouvement composé uniforme. Equilibre, composition et décomposition de forces.

IV. Du mouvement varié. Mouvement uniformément accéléré, mouvement uniformément retardé. Descente sur des plans inclinés, descente sur des lignes courbes.

V. Du centre de gravité. Moyens de le trouver. Mouvement de rotation.

VI. Du mouvement rectiligne et curviligne en général.

VII. Du mouvement du pendule. Pendule simple, pendule composé.

VIII. Du mouvement des corps projectés.

IX. Du mouvement par des forces centrales. Célérité, force, forces relatives, ou rapport des forces entre elles. — Le dernier corollaire de ce chapitre roule sur la fixation uniforme des poids et mesures, objet important, qui fixe aujourd'hui l'attention des géomètres les plus distingués de l'Europe, et sur lequel l'illustre batave *Huyghens* avoit déja porté la sienne, et exposé des idées lumineuses ; il y a plus d'un siècle.

Le cit. V. B. mérite des éloges et des encouragemens. Nous ne doutons pas que l'accueil fait à ce volume, ne l'engage à en publier la suite dans le moindre délai.

P. H. M.

BOTANIQUE.

Sur le Palmier Doum ; *par J. J. Virey*, du Val-de-Grâce.

Dans les déserts de la Thébaïde ou la Haute-Ægypte, on trouve une singulière espèce de palmier. Contre l'ordinaire des autres végétaux de cette belle famille, elle paroît être *perpétuellement dichotôme* (1). On sait que la tige des palmiers, que Linné appelle *caudex* (2) et *stipes* (3) en parlant de la partie supérieure, est simple, en exceptant toutefois les variétés produites par des accidens extraordinaires ; tels paroissent être les exemples dont parlent *Kæmpfer* et *Van-Rhéede* etc. : aussi cette conformation sort de la règle générale qu'on observe dans les végétaux monocotylédones, chez lesquels la tige est rarement multifide, comme le citoyen *Desfontaines* vient de le faire voir (4).

Cette espèce de palmier, appelé *Dom* ou *Doum* par les naturels de la Thébaïde, n'a pas été inconnue aux anciens, puisque *Dioscoride* en a parlé ; mais sa description est incomplète, comme celles des autres plantes dont il a fait mention.

J'ai trouvé que le célèbre voyageur *Richard Pockocke*

(1) *Richard Pockocke*, Travels, etc., boock I, p. 281, fig.
(2) Philosoph. botan. edit. *Willdenow*, p. 38.
(3) *Ibid.* p. 43.
(4) Mém. de l'Institut. Scienc. Physiq. — et Journal de Physiq. pluviôse, an 7.

l'avait vu, et assez bien observé (5). Il en a fait graver la figure par l'illustre botaniste *Ehret* (6). Le *Doum* ressemble assez par son feuillage au *corypha umbraculifera* L.; aussi l'a-t-on confondu avec le palmier du Brésil et le *codda-panna* des Indes orientales décrit dans l'*Hortus malabaricus*. Nous trouvons la description de son fruit dans *Pockocke* et dans le voyage en Palœstine d'*Hasselquist*. Ces fleurs ne sont pas bien connues encore. Il ne paroît pas cependant que ce dernier botaniste en ait fait une espèce particulière. *Shaw* (7) l'a confondu avec le *chamærops humilis* L. quoiqu'il en diffère par son tronc et par ses feuilles; celles-ci présentent entre chaque digitation une sorte de filet, et leur pétiole est épineux.

Nous n'avons pas encore une exacte description de la fleur de ce palmier. Le citoyen *Delile*, botaniste de l'expédition en Ægypte, a décrit le *Doum*, et nous attendons encore sa description.

On trouve dans la *Flora ægyptio-arabica* de *Forskâhl*, (8) qu'il a fait mention de ce palmier; mais il le donne sous le nom de *Borassus Flabelliformis* L. *Vahl* et le citoyen *Desfontaines* n'en ont pas parlé.

Je pense que cette espèce, dont la seule patrie paroît être la Haute-Ægypte; (*Thebaïs*), ce qui lui a mérité le nom de *Corypha thebaïca*, d'après *Pockocke*

(5) Travels into the earth, boock I. *London*, *in-fol.* 1743, p. 205 et 281. (Tome II, Traduct. françoise, *in-12*, p. 148, etc.) Son fruit est une noix.

(6) P. 280 et 281, figures.

(7) Travels, etc. boock II, p. 106. N.° 143.

(8) Pag. LXXVIII. Flora ægyptiaca, sans description.

et *Ehret*, doit être regardée comme nouvelle, soit qu'elle forme un genre particulier, soit qu'elle se range sous ceux qui sont établis. *Linné* n'en a pas eu une description complète, puisqu'il n'en dit rien dans son *Systema vegetabilium*. Elle n'existe pas dans l'édition de *Murray*, ni dans celle de *J. Frider. Gmelin* (9).

Il n'est pas inutile d'observer ici, que la famille des palmiers, est une des moins avancées de la botanique. Il est difficile, en effet, de se procurer les organes de la fructification de ces végétaux exotiques.

Les manuscrits du P. *Plumier* offrent des descriptions de palmiers américains, qui ne sont pas encore publiées, faute d'être complètes (10). J'ai vu qu'on envoyoit la salsepareille du commerce (*Smilax Sarsaparilla* L.) enveloppée dans les feuilles d'une espèce de cocotier que ce naturaliste français a nommé *Palma humilis coccifera latifolia minor*. C'est aux botanistes espagnols de ces pays (11) à nous les faire mieux connoître. Il y a peu de végétaux aussi utiles à l'homme que ceux qui nous sont offerts par cette famille intéressante.

(9) J'ai fait part de ceci au C. *Ventenat*; je ne doute pas qu'il n'en fasse un usage utile pour l'avancement de la science, dont il est autant le favori que l'amant.

(10) Le C. *Jussieu* en est possesseur.

(11) L'Amérique méridionale, etc.; aussi la Caroline.

MÉDECINE.

ANALECTA Historica in Medicinam Ebraeorum. — RECHERCHES historiques sur la Médecine des Hébreux, défendues par MEYER LEWIN, sous la présidence de M. CURTIUS SPRENGEL, le 19 novembre 1798, pour obtenir le grade de docteur. A Halle, *in*-8.° *de 60 pages.*

NOUS avons déja eu occasion de faire connoître un ouvrage important de M. *Sprengel*, ses *Antiquités Botaniques* dont nous avons donné un extrait étendu (1). Nous en publierons un autre d'un ouvrage du même auteur, son *Histoire de la médecine* qu'on peut citer comme un chef-d'œuvre en son genre, et qui est d'un extrême intérêt par les lumières qu'il répand sur l'histoire de la philosophie, celle de l'histoire naturelle et de toutes les sciences physiques. Celui que nous annonçons n'est qu'un préliminaire d'un travail plus étendu qui sera inséré dans la nouvelle édition de cet ouvrage que ce savant prépare.

Plusieurs auteurs se sont occupés de l'histoire de la médecine chez les Hébreux, mais ils se sont plutôt livrés à des recherches et à des descriptions des maladies bibliques, qu'à l'histoire de l'art lui-même chez ce peuple. On trouve peu de documens sur la

(1) Année IV, tome II, pag. 29.

médecine des Hébreux dans les histoires de la médecine, par *Rey*, *Freind*, et *Black*; et M. *Sprengel* lui-même, dans son histoire générale de cette science. Quelques-uns sont épars dans son chapitre de la *Médecine des Ægyptiens*, et dans celui de la *Médecine des Orientaux*.

Nous invitons tous les amateurs de la belle littérature, tous ceux qui aiment l'exactitude dans les recherches, la justesse dans les conséquences et les résultats, à lire cette courte dissertation qui contient les détails les plus curieux sur l'histoire de la religion juive, et de quelques dogmes théologiques; et comme il est difficile de se la procurer, nous allons en donner une analyse assez étendue pour la faire bien connoître.

Les sectes des nouveaux platoniciens et de Paracelse ont, selon lui, leur source dans le judaïsme; les Hébreux se sont toujours approprié les mœurs et les usages des autres nations, malgré les défenses faites au peuple d'Israël, d'imiter les mœurs des Barbares. Sous les Patriarches, le bien, le mal, tout venoit de Dieu; l'invoquer, le fléchir, étoit regardé comme le seul moyen de chasser les maladies. Quand les Hébreux furent en Ægypte, ils y trouvèrent des préceptes de médecine établis. Sur l'ordre de Joseph, des médecins égyptiens embaument le corps de Jacob. Moyse, instruit dans toutes les connoissances des Ægyptiens, a inséré dans son code des loix médicinales et diététiques; il décrit la *lèpre blanche* avec une grande exactitude; il paroît aussi avoir imité leurs recettes superstitieuses, par l'érection

du *serpent d'airain*. Déjà il avoit vaincu par des prodiges plus étonnans que les leurs, les prestigiateurs ægyptiens.

La tribu de Levi s'arrogea ensuite l'exercice de la médecine; les Prophètes attribuoient les maladies épidémiques à la colère céleste. Les Philistins affligés *de tumeurs lépreuses* ne peuvent être guéris qu'après la restitution de l'arche. Le son seul de la harpe de David peut calmer les fureurs du maniaque *Saül*. La science de Salomon, instruit peut-être par les Phéniciens ou les Arabes, s'étend plus loin: il étoit célèbre par la connoissance des plantes et des animaux, et il avoit composé un traité sur la cure des maladies, ouvrage supprimé par *Ezéchias*, de peur que les remèdes sacrés qui rendoient les sacrifices de la tribu de Levi plus recommandables, ne fussent abondonnés pour les remèdes naturels. Salomon avoit aussi, selon l'écriture, le don de calmer les maux par des incantations, et de chasser les démons par des imprécations, coutume qui dura jusqu'au temps de l'historien Joseph. Les prophètes s'arrogent ensuite l'exercice de la médecine. La main de *Jéroboam* est guérie par un prophète qu'il avoit offensé; Elie rend à la veuve de Zarpatha, son fils; Elysée ressuscite celui d'une Sunamite, et *Naëman* guérit la lèpre d'un chef Syrien, en lui ordonnant des lotions dans le fleuve du Jourdain; enfin Isaie rend la vie à Ezéchias, en faisant mettre sur sa tumeur un cataplasme de figues. Les Hébreux sont dispersés dans la Médie et l'Assyrie, et soumis au roi de Babylone. C'étoit vers l'an 640 avant

l'ère chrétienne, époque à laquelle la religion de ZERDUSCTH ou ZOROASTRE commençoit à se répandre. Les Hébreux exilés combinèrent plusieurs de ses dogmes avec ceux de leur religion; de là naquit la KABBALE, espèce de philosophie orientale que les Alexandrins mêlèrent ensuite avec les dogmes des Grecs. La médecine changea alors de face. La doctrine de Zoroastre est celle des deux principes ORMUZD et AHRIMAN. Parmi les bons génies ministres d'Ormuzd, il y en a un qui veille à la santé, c'est ARDIBEHESCHT, c'est un véritable médecin; un des ministres d'Ahriman, est BOETE qui produit les maladies; le génie appelé MAZDEJESNAN, peut éviter les maladies, mais il doit éprouver ces remèdes sur les peuples soumis aux DEWS ou mauvais démons. Les cures se font par les plantes, le couteau ou le verbe céleste. Cette philosophie passa de la Médie en Perse sous le règne de Cyrus; ce prince ayant soumis le royaume de Babylone, les Grecs purent y apprendre la doctrine de Zoroastre, et l'approprier à leurs usages; cette doctrine n'étoit pas même due particulièrement à Zoroastre, il la tenoit d'un prophète plus ancien, appelé HOM; et l'auteur de cette philosophie en avoit puisé les principes chez les INDIENS et les BRAHMES, ce que M. Sprengel établit, non d'après les futils argumens de WILFORD, les calculs risibles et méprisables de JONES et de KLEUKER, mais des monumens respectables, des livres qui surpassent en antiquité tous les nôtres, et des calculs astronomiques très-exacts. Enfin, il existe dans les anciens livres

des Indiens, des traditions sur les voyages de ZOROASTRE et de PYTHAGORE dans l'Inde, où ils s'instruisirent de la doctrine des BRAHMES. La ressemblance du système des Brahmes avec celui de Zoroastre, la perfection qu'il a donnée à leurs idées, prouvent qu'il a passé de l'Inde dans la Médie, et qu'il n'a point été transporté par Zoroastre et ses disciples sur les rives de l'Indus. Les preuves les plus authentiques se tirent de la théologie elle-même, et de la doctrine éthique des Brahmes : elle nous enseigne que Dieu est éternel, et qu'il a produit avant tous les siècles, trois personnes réunies en une, BIRMAH, WISTNU et SCHIVA, c'est-à-dire, *la terre*, *l'eau* et *le feu*, dont toute l'armée des anges (DEWTA) a pris naissance. Une partie de ces anges corrompus par le vice, ont été rejetés par le Dieu suprême, et habitent dans l'ONDERA, l'*enfer*, d'où ils soufflent leurs effluves malfaisans, et ils combattent sans cesse avec les bons démons. Les Indiens comptent sept mondes qui dérivent du bon ou du mauvais principe : ils adorent le soleil comme le symbole des bonnes émanations; l'homme né du bon principe, si on considère l'ame, mais du mauvais, si on considère le corps, est renfermé dans ce corps pour souffrir une peine, et quand ce corps sera suffisamment châtié, l'homme deviendra plus pur, et approchera davantage de la perfection et de la béatitude des bons démons; de là, les maladies enfantées par les mauvais démons, peuvent être chassées par les incantations et par la lecture des livres sacrés; de là les SAMANÉENS qui, dans une vie solitaire et

retirée, contemploient sans cesse les propriétés de Dieu, s'abstenoient absolument de l'usage de la chair; c'étoit dans ces temps reculés, les vrais médecins des Indiens.

Cette doctrine indienne a été portée dans la Médie par Zoroastre, et de là au temps de Cyrus dans la Perse, où les juifs exilés manquant de temples et de sacrifices, ont embrassé la vie austère et contemplative. Ce système de *l'émanation* a été d'autant plus agréable aux Hébreux, qu'il se rapprochoit beaucoup de leur religion; c'est pour cela que *Megasthenes* qui vivoit au temps de Seleucus Nicator, et qui a traité de l'Inde, a amalgamé la religion des Indiens avec celle des Hébreux. Ces faits éclaircissent beaucoup l'histoire et les paroles du prophète *Daniel*, qui, rempli de la philosophie des Perses et des Mèdes, a si bien exprimé dans ses prophéties l'espérance du *Chiliasme* (2) et de la *résurrection des morts*, et qui, dans son chapitre VII, parle si clairement du système de l'émanation.

Parmi les dogmes que les Hébreux ont rapportés de Babylone, un des principaux est celui de *l'immortalité de l'ame*, dont ils ne paroissent pas avoir eu avant connaissance, et dont les premières traces se trouvent dans les livres apocryphes postérieurs à Daniel; de là, vinrent les opinions sur la puissance des anges et des démons, qui produisent ou chassent les maladies; voilà pourquoi les noms du mauvais démon ASMODÉE, et du bon démon RA-

(2) La révolution de mille années.

PHAEL, se trouvent pour la première fois dans l'histoire de TOBIE.

C'est à la même époque qu'il faut rapporter la doctrine cachée du *verbe mystique de Dieu*, qui est regardé comme une personne ; dogme introduit dans les écoles des juifs, et né de la philosophie de Zoroastre.

Le peuple hébreu, de retour de sa captivité, avoit perdu l'usage de sa langue primitive, et ne pouvoit plus lire ses loix dans la langue hébraïque ; on rédigea, par le conseil d'ESDRAS, une paraphrase chaldaïque, destinée à être lue dans la synagogue. Ce fut donc *Esdras* qui le premier introduisit l'usage de la langue chaldaïque, et avec cet idiôme, se répandirent plusieurs fables des peuples orientaux si féconds en contes superstitieux ; mais dans ce même tems, MANASSE, chef de la secte des Samaritains, élevoit un temple sur le mont *Garizim*, où il offroit à Dieu un culte dont le temps nous a presque dérobé la connaissance : ce fut l'origine des ESSÉENS et des SAMARITAINS.

Les juifs qui, du temps de Jérémie, avoient fui en Ægypte, aussi bien que ceux qui y avoient été conduits par Artaxercès III et Ptolémée Lagus, prirent d'autant plus de goût pour la doctrine philosophique des Grecs d'Alexandrie, que la doctrine corrompue des Platoniciens, les sophismes des Alexandrins, leur amour pour le paradoxe, leur goût pour la théologie, approchoit davantage de la philosophie orientale. Les libéralités et les bienfaits de Ptolémée Philadelphe y contribuèrent encore.

A peu près vers ce temps, 250 avant l'ère chrétienne, les juifs se partagèrent en trois sectes, les *Pharisiens*, les *Saducéens*, les *Esséens*, dont les dogmes sur l'interprétation de la loi, sur les rits et sur l'état de l'homme après la mort, étoient très différens. M. Sprengel ne s'occupe pas des deux autres sectes, il ne parle que des Esséens qui exercèrent la médecine dans l'Ægypte et dans la Syrie, et dont l'histoire a toujours été négligée par ceux qui se sont occupés de celle de la médecine.

Cette secte tiroit son nom d'un mot syriaque, qui signifie *saint;* on en trouve les premières notions au temps de *Jonathas Machabée*, 145 ans avant l'ère chrétienne. On croit que les Esséens de Syrie, et ceux d'Ægypte différoient beaucoup d'opinions; les premiers suivaient plus particulièrement la philosophie orientale, et les derniers la philosophie alexandrine; on nomme ces derniers *Thérapeutes*, ou parce qu'ils menoient une vie *théorétique* ou *contemplative* (3), ou parce qu'ils pratiquoient l'art de *guérir* (4) avec plus de succès que les autres : ils étudioient les végétaux et les pierres, pour en tirer les médicamens.

Les Esséens juroient de respecter leurs livres comme le *nom des anges;* Philon, qui appelle *le verbe ange*, *le grand médecin*, ne s'éloigne pas beaucoup de la doctrine des Esséens. Les Alexandrins de ce temps regardoient ce fils premier né de dieu, qu'ils nommaient

(3) De θεραπεία τοῦ ὄντος.

(4) De θεραπεύειν, *guérir.*

le

le verbe divin, λογος, comme le modèle d'après lequel l'homme a été créé; c'étoit le médiateur entre le créateur et les créatures, tous les autres anges lui obéissoient. Cette vie contemplative des Esséens frappa vivement l'ame de quelques-uns qui, saisis d'une fureur divine, à la manière des Bacchants et des Corybantes, devenoient *hors d'eux-mêmes*, ἐνθουσιαζειν, jusqu'à ce qu'ils eussent ce qu'ils desiroient. Ces *enthousiastes* se rencontroient plus fréquemment en Ægypte; ils abandonnoient leurs parens, leurs enfans, leur patrie, leurs richesses; ils vivaient dans des hameaux, ou plutôt dans des déserts, se livroient à la vie solitaire et théorétique, lisant assiduement les œuvres des prophetes, ayant toujours le souvenir de dieu devant les yeux, afin que, dans leurs songes mêmes, leur imagination ne leur présentât que des objets divins; ils prioient deux fois le jour, au lever et au coucher du soleil; ils ne mangeoient qu'après le coucher du soleil, donnant le jour à la sagesse, la nuit aux besoins du corps, ne se nourrissant que de pain avec du sel et de l'hysope; ils observoient religieusement le septième jour, et avoient une grande vénération pour le nombre septenaire; ils se réunissoient le septième jour à de sobres banquets, qu'ils prenoient étendus sur du papyrus. Il dit dans un autre endroit, qu'il y en a dans l'Ægypte, quatre mille qui ne sacrifient aucun animal, fuient les villes, méprisent les arts et les sciences, excepté celle des mœurs, dédaignent les richesses, mais chérissent la bienfaisance et l'hospitalité; qu'ils ont enfin des mœurs si pures, que les

plus cruels tyrans n'ont jamais pu leur trouver un crime.

Les Esseens *de Syrie* étoient un peu différens; selon eux l'ame immortelle par sa nature, devoit recueillir les fruits de la justice. Ils célébroient leurs fêtes dans des temples communs, cultivoient leurs champs sans le secours d'aucun esclave, en s'aidant mutuellement; ils nommoient entre eux pour quêteurs, de bons prêtres, qui préparoient les alimens; ils s'abstenoient du serment, pratiquoient la sobriété, la justice, le culte de Dieu, ne se servoient jamais de parfums, et étoient vêtus de blanc, gardoient un silence absolu pendant une année, ce qui les rapprochoit des Pythagoriciens. Les pères de l'église les regardent comme les premiers chrétiens; il est certain du moins, que c'étoient des disciples de Moyse, qui avoient puisé dans les théologies grecques et orientales, tout ce qui pouvoit exciter l'esprit et inspirer une fureur fanatique.

Il est encore certain que les premiers chrétiens ont reçu des Esséens la vie *Ascétique* et *Monastique*. Jean-Baptiste, vivant dans les déserts de la Judée, exhortant les juifs corrompus à la pénitence, se nourrissant de miel et de sauterelles, étoit un véritable Esséen, annonçant le *Chiliasme* et *l'arrivée du Messie*.

Jean l'Evangeliste approchoit encore davantage de leur doctrine, en parlant comme eux de son λογος, le *Verbe*; mais l'apôtre Paul recommande souvent aux chrétiens, de se prémunir contre les erreurs des Esséens. Appollin, juif fixé à Alexandrie, étoit

un vrai Thérapeute. Enfin, l'apôtre MARC ne trouva dans Alexandrie, où il prêchoit l'évangile, tant de prosélytes, que parce que les mœurs des Esséens se rapprochoient beaucoup de celles des chrétiens.

Après ces détails très-curieux, qui annoncent un esprit sain, nourri par la lecture la plus étendue, fortifié par la méditation, et qui a acquis cette justesse qui rencontre toujours le but, M. Sprengel revient à l'objet spécial de sa dissertation; il traite d'une production célèbre de la philosophie orientale, qui a le plus grand rapport à l'histoire de la médecine, de la KABBALE, cette science vaine, qui joint toujours au sens littéral de l'écriture, un sens mystique et caché, ajoutant que ce livre existe de toute éternité, que Dieu même le lit, qu'il contient toutes les sciences divines et humaines, et que, par le secours de ses paroles sacrées, on peut opérer des miracles. Ces fictions adoptées par les Esséens ou Thérapeutes, ont reçu dans le premier siècle de l'église, d'AKIBAH et SIMEON JOCHAIS, une forme encyclopédique : on trouve dans les livres de la KABBALE, les plus anciens, ce système, que dix anges émanés de Dieu, constituent le monde : les trois premiers ressemblent à la *triade* ou *trinité* de Platon, Ἀγαθὸν, Δημιουργὸς, et Ψυχὴ. M. Sprengel a déja démontré dans son histoire de la médecine, combien ce système a nui à l'art médical.

La révolution, qui par la destruction de Jérusalem a détruit l'antique gloire de la nation, a couvert d'un voile épais toutes les sciences. On prit cependant des précautions pour empêcher la perte

des loix, des traditions, et des doctes commentaires. Elysée le *Galiléen*, et le pieux Judas, sous Antonin Pie, réunirent toutes ces traditions et ces préceptes, en un corps de doctrine, qui reçut le nom de Mischnah; de savans syriens enrichirent ensuite cet ouvrage des doctes commentaires, appelés *Gemara Hierosolymite*. Johanan en fut le collecteur. Asche et Jose composèrent, au cinquième siècle, la *Gemara babylonique :* ces deux *Gemara* unies à la *mischnah*, formèrent ce qu'on appelle le Talmud. Ces docteurs qui le regardoient comme le corps de leur doctrine sacrée et civile, y insérèrent beaucoup de préceptes de médecine.

Il est étonnant qu'au milieu de tant de fables et de superstitions, on trouve dans le Talmud, des détails qui annoncent une assez grande connoissance du corps humain, fondée sur la dissection, une doctrine saine sur les maladies, et des préceptes sages pour les guérir. M. Sprengel pense qu'ils ont été recueillis par les juifs d'Alexandrie, qui avoient pu s'instruire à l'école des philosophes et des médecins grecs. Au temps où ils l'habitoient, l'anatomie y étoit très-cultivée, et il y avoit plusieurs sectes de médecins qui cultivoient leur art par l'observation et l'expérience. Sous Cléopâtre, une femme conduite au supplice, quarante jours après la conception, fut soumise au scalpel, et on tira de son sein un fœtus parfaitement formé; les disciples du rabin Ismael, comptèrent dans une dissection 252 parties; quelques cadavres offrirent trois reins, d'autres deux intestins.

Il paroît que les premières sectes dogmatiques, qui durent leur origine à PRAXAGORAS de Cos, attribuèrent au sang, la cause des maladies; elles regardoient le vin comme le remède à plusieurs maux.

Lorsque JUDAS HAKKADOSCH se retira en Palestine, les écoles de la Judée émigrèrent également dans la Babylonie; ces *academies* conservèrent l'antique usage de décorer du titre de *docteur*, ceux qui étaient parvenus aux honneurs littéraires. Cet usage passa aux Arabes de Bagdad, chez lesquels on en trouve les premières traces dans le huitième siècle. Toute la doctrine de ces écoles consistoit dans l'explication des livres sacrés, des loix et des traditions; on y joignoit l'étude de la kabbale, par le secours de laquelle on recherchoit le sens mystique de l'écriture et on pouvoit opérer des prodiges. Muni de ces connoissances, on croyoit pouvoir guérir toutes les maladies; ce qui explique la haine avec laquelle les médecins qui n'avoient que les connoissances naturelles et vulgaires étoient poursuivis, condamnés à la géhenna, et pourquoi les docteurs juifs n'auroient pas voulu habiter dans un lieu dont le préfect aurait été médecin; ils cherchoient à chasser les maladies, par les paroles des pseaumes et les noms des anges.

Ce furent cependant ces écoles qui firent luire le flambeau des sciences chez les Arabes; quand ceux-ci commencèrent à les aimer, les juifs traduisirent en arabe, les livres des philosophes grecs et syriens. MASERDSCHWAH, fils de DSCHALDSCHAL, le premier qui ait traduit des ouvrages en arabe, étoit

juif et né à *Bassra de Sora ;* il traduisit du syriaque, en arabe, les pandectes médicinales d'AHARON, juif d'Alexandrie.

M. Sprengel termine ici les notices qu'il a recueillies. Le moyen âge offrira des preuves de la confiance que les chrétiens avoient dans la médecine des Hébreux.

A. L. M.

TYPOGRAPHIE.

RAPPORT fait au Lycée des Arts, par le citoyen VIALLON, l'un des conservateurs de la Bibliothèque du Panthéon, sur un ouvrage intitulé : Recherches historiques, littéraires et critiques, sur l'Origine de l'Imprimerie, particulièrement sur ses premiers établissemens au quinzième siècle, dans la Belgique, ornées des portraits et des écussons des premiers imprimeurs belges; *par le C. LAMBINET.* A Bruxelles, chez *Emmanuel Flon*, an 7 de l'ère française (1).

L'INVENTION de l'IMPRIMERIE doit être regardée comme une des plus intéressantes de l'esprit humain; sans elle, les sciences seroient vraisemblablement encore au berceau, et ne seroient cultivées que par un petit nombre d'amateurs : forcés, pour

(1) Nous avons déja donné une notice un peu étendue sur cet ouvrage, dans un article *livres divers* (Tome V, p. 407). Nous y renvoyons nos Lecteurs, qui y trouveront le plan que l'auteur a suivi dans son exécution. Nous avons accueilli le rapport fait par le C. *Viallon* au Lycée des Arts, parce qu'il contient encore des détails que notre notice ne pouvoit offrir; mais nous avons cru devoir l'accompagner de quelques observations. Ce rapport fera d'autant plus de plaisir au public, qu'il y verra la preuve que la Société du *Lycée des Arts* n'a pas été détruite par l'événement qui a incendié son local. A. L M.

nous instruire, de suivre à tout âge les écoles de quelques philosophes qui nous dicteroient leurs opinions, nous épouserions leurs querelles, et nous serions jetés dans des disputes interminables. De quels avantages n'eussent pas joui les Grecs, s'ils eussent connu l'imprimerie? Combien d'ouvrages ne nous eussent-ils pas transmis? L'embrâsement de la célèbre bibliothèque d'Alexandrie, par le fanatique Omar, eût-il été aussi funeste aux sciences? A cette époque, les richesses littéraires n'eussent pas été déposées dans ce seul vaisseau; mais un grand nombre de bibliothèques disséminées, soit à Constantinople, à Athènes ou à Rome, nous les auroient transmises. Ce que nous avons de plus à regretter dans ce désastre, c'est l'histoire ancienne des premières nations, que nous ne connoissons qu'imparfaitement. Cette immense bibliothèque contenoit certainement l'histoire des premiers Ægyptiens (2), des Chaldéens, des Babyloniens, ainsi que de plusieurs autres peuples dont les noms ont disparu dans les flammes de cet embrâsement, et ont été anéantis avec les dynasties de leurs princes.

(2) Quelque fâcheuse qu'ait été la perte de la bibliothèque d'Alexandrie, je ne crois pas qu'on doive y regretter la perte d'ouvrages qui nous eussent instruits de l'*Histoire des premiers Ægyptiens*, qui ne paroît pas avoir jamais été écrite, et qui, dans l'antiquité même, étoit inconnue jusqu'au règne de Psammitichus, puisque les hiéroglyphes étoient alors, comme aujourd'hui, un mystère; mais, depuis Psammitichus, nous aurions pu y trouver une foule de monumens littéraires qui nous auroient mis à même de bien connoître l'Ægypte, et même de juger par analogie de son état primitif. A. L. M.

Sans ce malheureux événement, la connoissance des arts de ces divers peuples nous eût été transmise ; nous aurions l'explication de leurs hiéroglyphes (3), et quelques données sur l'histoire du monde et de ses révolutions, et nous ne formerions pas en vain des systêmes sur la théorie de la terre. O vous, inventeurs de cet art si utile à l'esprit humain et à nos arts ! quelle reconnoissance ne vous devons-nous pas ? Les premiers hommes divinisèrent Cérès, pour avoir enseigné le labourage ; vous avez eu à surmonter de bien plus grandes difficultés, et cependant vous êtes presque oubliés de la multitude de ceux qui jouissent des avantages de l'art admirable que vous avez découvert ; un petit nombre seulement, ceux qui connoissent les difficultés qu'il faut surmonter dans les découvertes, et qui savent estimer les avantages que cet art a procurés aux sciences et aux arts, se souviendront toujours des noms de *Guttemberg*, *Faust* et *Schoeffer*, auxquels on eût dû élever, depuis longtemps, des monumens en marbre et en bronze. Cependant ces hommes de génie sont encore à attendre la première pierre de l'immortalité.

(3) Comme il importe de ne pas se faire de regrets inutiles, je crois devoir insister sur ce point, que le sens des hiéroglyphes étoit inconnu dans l'antiquité comme aujourd'hui, ainsi qu'on peut le voir par le Traité de Plutarque sur Isis et Osiris, et dans tous les classiques qui ont parlé des Ægyptiens ; mais en recueillant plus d'ouvrages où il en auroit été question, il est certain qu'on auroit plus de données aujourd'hui pour leur explication : travail dont le savant Zoëga s'occupe, et qui, s'il n'est pas entièrement couronné par le succès, sera du moins l'occasion de recherches très-intéressantes. A. L. M.

Espérons qu'à la paix, le gouvernement français satisfera à la reconnoissance de toutes les nations, en élevant ce monument desiré, dans la ville de Mayence qui fut le berceau de l'Imprimerie.

Pour juger des avantages que nous a procurés cette invention, il faut nous transporter au temps où des copistes aussi ignorans que négligens, écrivoient les manuscrits qui nous ont transmis les sciences et les arts, et voir ce qu'en pensoient les anciens, entre autres Pétrarque, cité par notre auteur, et qui florissoit vers l'an 1340 de l'ère chrétienne, environ cent ans avant l'invention de l'Imprimerie.

Ce poète, indigné contre eux, s'écrie : « Comment « pourrions-nous apporter quelque remède au mal « que nous font les copistes, qui, par leur igno- « rance et leur paresse, gâtent et abyment tous nos « ouvrages ? c'est ce qui empêche plusieurs beaux « génies de mettre au jour leurs productions im- « mortelles. C'est une punition bien due à ce siècle « fainéant, où l'on est moins curieux de livres que « de mêts recherchés, et plus jaloux d'avoir de bons « cuisiniers que de bons copistes. Quiconque sait « peindre le parchemin et tenir la plume, passe « pour habile copiste, quoiqu'il n'ait ni savoir ni « talent. Je ne parle pas de l'orthographe, elle est « perdue depuis longtemps : plût à Dieu que les co- « pistes écrivissent, quoique mal, ce qu'on leur « donne à transcrire ! on verroit leur ignorance, « mais on sauroit au moins la substance des livres ; « on ne confondroit pas les copies avec les origi-

« naux, et les erreurs ne se perpétueroient pas de « siècle en siècle.

« Croyez-vous que si Cicéron, Tite-Live, et tant « d'autres anciens auteurs, surtout Pline, ressusci- « toient et se faisoient lire leurs ouvrages, ils les « entendroient ? ne se récrieroient-ils pas à chaque « mot, à chaque page, et ne se diroient-ils pas que « ce n'est point leur ouvrage qu'on leur lit, mais « celui de quelque barbare ? Le mal est qu'il n'y a « ni règle ni loi pour les copistes; ils ne sont soumis « à aucun examen : les serruriers, les agriculteurs, « les tisserands et les autres ouvriers, sont assujet- « tis à des examens et à des règles, mais il n'y en « a point pour les copistes. Cependant il y a des « taxes pour ces destructeurs barbares, et il faut les « payer bien cher pour gâter tous les bons livres. »

Dans un autre endroit, le même Pétrarque dit en parlant d'un de ses ouvrages : « Il paroît incroyable « qu'un livre qui a été écrit en peu de mois, ne « puisse être copié dans l'espace de plusieurs années. »

Ceci nous fait voir quel avantage les auteurs modernes ont eu sur les anciens, depuis l'invention de l'Imprimerie : chaque auteur, en faisant imprimer, a pu corriger lui-même les épreuves de son ouvrage; et si son édition s'est tirée à deux ou trois mille exemplaires, il eut fallu aux copistes un siècle au moins pour produire ce même nombre d'exemplaires: encore eussent-ils été souvent remplis de fautes et de contre-sens.

Il ne paroît que trop évident, d'après Pétrarque que tous les ouvrages des anciens ont eu leur texte

altéré, tronqué, interpolé et obscurci par les copistes d'âge en âge. Je citerai à cet égard les ouvrages d'Homère, qui furent tellement altérés par les scribes, et au plus cent ans après lui, que les Grecs furent obligés de réunir plusieurs savans pour rétablir le texte de cet auteur. C'est peut-être de cette altération, que viennent ces bonhomies qui, dans l'Iliade, font un disparate si grand avec le génie créateur de cet ouvrage inimitable (4).

Les livres les plus sacrés pour ces temps-là, ne furent pas à l'abri de la négligence et de l'impéritie des copistes. Ptolémée, roi d'Ægypte, voulant conserver à l'histoire d'un des plus anciens peuples du monde, savoir celle des Hébreux, fut obligé de réunir 70 savans pour en faire une version grecque, qui est différente, en un grand nombre de points, du texte hébreu et du samaritain que nous avons aujourd'hui. Le savant Kennicot, qui a fait imprimer en Angleterre, il y a 25 ans, une bible hébraïque, d'après tous les manuscrits qu'il a pu consulter, soit hébreux ou samaritains, a donné plus de trois mille variantes : que l'on juge, d'après cela, à combien de fautes ont été exposés les ouvrages des orateurs et des poètes grecs et latins, qui, n'étant pas considérés comme sacrés, devoient être encore plus mutilés par les copistes.

Quelle reconnaissance les gens de lettres ne doivent-

(4) Il paroît que le citoyen Viallon n'a point connoissance du système de M. Wolf sur les poèmes attribués à Homère ; il y auroit trouvé la cause de ces contradictions. Voyez l'extrait que nous en avons donné, Année 3e., tome III, p. 202. A. L. M.

ils donc pas avoir, tant à l'égard des premiers inventeurs de l'Imprimerie, *Guttemberg*, *Fauste* et *Schoeffer*, qu'à l'égard des savans imprimeurs qui leur ont succédé, tels que les *Henri* et les *Robert Etienne*, les *Elzevirs*, les auteurs *des variorum*, et les savans qui ont rétabli les textes au moment où les manuscrits commençoient à être abandonnés! Ainsi l'imprimerie, cet art admirable, le premier de tous pour les sciences, non-seulement nous a transmis depuis près de trois siècles les premières corrections de ces savans, mais encore les portera dans toute leur intégrité jusques à la postérité la plus reculée, sans craindre l'ignorance des copistes; et les érudits, dans deux mille ans, pourront travailler sur ces ouvrages tels qu'ils sont sortis de nos mains, et les perfectionner. Ils trouveront ces ouvrages dans ces vastes bibliothèques, dépôts littéraires, les plus intéressans pour l'esprit humain: là, sont conservés tous les livres quelconques, où les talens, semblables aux abeilles, vont chercher les parties qui conviennent à un ouvrage, soit imaginé, soit combiné par le génie. Combien de livres auraient déja disparu du monde littéraire, sans ces dépôts!

Toutes les bibliothèques particulières se vendent et se revendent, et souvent d'excellens ouvrages s'égarent, sont déchirés par des enfans, ou livrés à l'épicerie: triste sort qui en attend un grand nombre, et même quelquefois de précieux, qui ont la fatalité de tomber entre les mains d'ignorans.

La France littéraire doit rendre graces au gouver-

nement instruit qui a protégé d'une manière particulière ces grandes bibliothèques, si essentielles à la conservation et au perfectionnement des sciences et des arts. Ces dépôts qui existoient depuis près de 150 ans, pourront, par tous les soins que l'on prend, parvenir à la postérité la plus reculée.

Le citoyen Lambinet recherche dès le commencement de son ouvrage, l'antiquité de la gravure en bois, tant en relief qu'en creux. Il n'est point de peuple, dit-il, qui, dès son origine, n'ait eu le desir et l'art de transmettre à la postérité son nom, ses vertus, ses exploits belliqueux, ses lois, son culte, ses connoissances, et ses hommes illustres. Il fait remonter l'art de la gravure jusqu'au commencement du second âge : selon Joseph, historien hébreu, dit-il, les enfans de Seth gravèrent sur des colonnes de briques et de pierres, leurs découvertes astronomiques. Hérodote, le premier des historiens grecs, assure avoir vu dans la Palestine, les inscriptions et les figures que Sésostris, roi d'Ægypte fit sculpter pour perpétuer la mémoire de ses conquêtes ; ces inscriptions devoient être en lettres ægyptiennes, puisque le règne de ce conquérant étoit postérieur de 300 ans à Hermès, surnommé Trismégiste, qui inventa l'écriture (5).

(5) Ici le C.n Lambinet regarde l'existence d'Hermès Trismégiste comme certaine, et lui attribue l'invention de l'écriture. Il y auroit beaucoup de choses à dire sur ce point, et sur cet Hermès appelé *Trismégiste* par les Grecs. Platon et Diodore lui attribuent en effet l'invention des lettres ; mais les Phéniciens la réclament aussi, et l'histoire de cette invention est trop embrouillée et trop confuse pour qu'on puisse se décider si facilement. Il y a des

Les Ægyptiens, avant ce philosophe, ne se servoient que d'hiéroglyphes, c'est-à-dire, de figures d'animaux et d'autres objets sensibles et usuels, pour représenter leurs idées, soit dans les inscriptions, soit sur leurs momies. (6) Avec une telle écriture symbolique, il n'y avoit qu'un petit nombre de savans qui pût lire ces ouvrages; toute la multitude étoit ignorante et superstitieuse. Mais l'invention des lettres fit une révolution dans les sciences, environ 1900 ans avant l'ere chrétienne, et une révolution à peu près semblable à celle que produisit dans le 15e. siècle, l'invention de l'imprimerie. Je dis à peu près; car, pour apprécier l'avantage qu'a procuré aux hommes l'usage des lettres, il suffit de connoître les difficultés qu'éprouvent les Chinois dans la lecture de leurs ouvrages, écrits en partie hiéroglyphiquement. Un lettré chinois doit étudier toute sa vie, pour pouvoir lire leurs différens ouvrages (7).

auteurs qui soupçonnent qu'Hermès peut bien n'indiquer autre chose que les colonnes sur lesquelles on gravoit les diverses connoissances, parce qu'on nommoit aussi Hermès *Thot*, et que *Thouodh* en cophique signifie *colonne*. *V. Sprengel*, *Geschichte der Arzneikunde*. Tom. I, p. 41. A. L. M.

(6) Il nous semble que l'auteur confond ici *l'écriture hiéroglyphique*, avec *l'écriture symbolique*; celle-ci consiste en effet en figures d'objets naturels et sensibles : c'est une peinture des événemens, avec des idées allégoriques, prises des caractères des objets, pour représenter les êtres qui ne peuvent être distingués par les sens; mais *l'écriture hiéroglyphique*, qui consiste à attacher un sens à des figures purement de convention, a exigé bien plus de méditations. Aussi l'usage des hiéroglyphes a-t-il subsisté même après l'invention de l'écriture. A. L. M.

(7) On ne peut pas penser, avec le citoyen Lambinet, que les caractères chinois soient des hiéroglyphes; ce sont des signes de

Notre auteur, qui suit le sentiment de Fournier, regarde la gravure en bois comme une des origines de l'Imprimerie. Il me semble que les tessères des Romains avoient également un rapport assez approximatif de l'imprimerie, et de telle sorte que si les inventeurs de cet art les ont connues, je ne doute pas qu'elles n'eussent pu les guider dans leurs recherches. Ces tessères portoient des noms fondus en masse avec leurs planches, tels que *Quintus Fabius* ou *Marcus Tullius Cicero*. Au moyen d'une de ces planches, et des lettres en relief, on imprimoit ces noms sur des carrés de papyrus, que l'on donnoit à un ami pour voyager chez ses correspondans ou chez ses cliens; peut-être même les distribuoit-on dans les assemblées des comices, pour briguer le consulat ou autres charges de magistrature.

On connoissoit également l'usage des tessères chez les Grecs, pour les entrées dans les spectacles, pour des distributions parmi le peuple, et dans un grand nombre de circonstances : or, de ces tesserès à l'imprimerie des planches d'un plus grand format, qui eussent contenu un discours ou une loi, il n'y avoit qu'un pas à faire, et de là à l'idée de fondre séparément ces caractères et de les rendre mobiles; mais les Romains n'étoient pas inventifs, et il a fallu encore plus de 1400 ans, pour imaginer la fonte

mots, au lieu d'être des signes de lettres : c'est ce qui fait que leur nombre est si multiplié. D'ailleurs, s'il faut beaucoup de temps pour les apprendre tous, cette connoissance, du moins, n'est pas attribuée à une classe d'hommes particulière, et les moins lettrés connoissent les signes des mots propres à leur profession. A. L. M.

séparée

séparée de ces lettres; tant les génies inventifs sont rares! On voit beaucoup d'artistes capables de perfectionner, mais peu qui soient en état de faire de ces découvertes profondes qui enlèvent des secrets à la nature.

La fusion des métaux pour former ces tessères, et l'art de faire les moules dans lesquels on les couloit, étoient donc connus longtemps avant l'invention de l'Imprimerie; mais il falloit avoir cette idée simple, qu'en multipliant assez d'alphabets en caractères, soit en bois, soit en fonte, pour composer une planche d'impression in-folio ou in-quarto, on pût, en les séparant, en composer une seconde avec les mêmes caractères. Il paroît que le premier qui eut cette heureuse idée, fut *Jean de Guttemberg*.

Cet homme ingénieux fit ses premiers essais à Strasbourg, vers 1440, aidé de trois bourgeois de la même ville, avec lesquels il s'associa. L'un d'eux chez lequel étoient les essais de l'imprimerie, étant mort, les essais furent soustraits par le frère du défunt; Guttemberg ne les recouvra que par une sentence à la suite de laquelle la société fut dissoute.

Guttemberg n'espérant plus réussir à Strasbourg, se maria, et revint à Mayence sa patrie, où il fit une nouvelle société avec *Faust* qui lui procura des fonds. Faust avoit un commis très-intelligent, nommé Schoeffer, qui leur fut très-utile dans leurs recherches. Guttemberg, aidé par ses associés, recommença les essais qu'il avoit faits à Strasbourg; mais bientôt ils s'aperçurent des difficultés d'employer des carac-

tères de bois ; ils passèrent aux caractères de métal fondus dans des matrices ; enfin ils établirent l'Imprimerie à peu près sur le pied où nous la voyons aujourd'hui.

Les premières impressions sorties de leurs presses qui nous soient parvenues, sont : 1.° une Bible sans date, imprimée en gros caractères, semblables à peu près à ceux du canon d'un missel : sa souscription porte qu'elle a été enluminée en 1455 ; 2.° un Pseautier de 1457, et portant les noms de Fust et de Schoeffer ; 3.° le *Durandi Rationale* de 1459 ; 4.° le Catholicon de 1460, et la Bible de Mayence de 1462, qui fut achevée, d'après sa souscription, la veille de l'Assomption. Trois mois après cette époque, la ville de Mayence fut assiégée et prise par Adolphe de Nassau ; ce désastre produisit la séparation de la plupart des ouvriers de ces premiers ateliers ; les uns furent à Strasbourg, et d'autres dans les principales villes de l'Europe, où ils établirent des imprimeries.

Le cit. Lambinet, qui a principalement en vue l'origine de l'imprimerie dans la Belgique, dit que ce fut *Jean de Westphalie* qui le premier exerça cet art à Louvain ; savoir, depuis 1473 jusqu'en 1496, d'après les souscriptions des ouvrages qu'il a vérifiés et qui sont sortis des presses de cet imprimeur. Jean de Westphalie étoit établi dans le local de l'université de Louvain, qui l'avoit fait venir à cet effet. La beauté de ses éditions le fait regarder, de toutes manières, comme le premier imprimeur belge. Vient ensuite *Jean Veldener*, également imprimeur

à Louvain, où il vint s'établir après avoir imprimé à Cologne.

Je ne suivrai pas notre auteur dans toutes ses recherches ; il me suffira de dire que si les hommes de lettres de chaque pays en faisoient de semblables sur les commencemens de l'imprimerie dans leur contrée, nous aurions un ouvrage complet sur cet art, le plus important pour l'histoire des connoissances humaines.

Le cit. Lambinet n'a négligé aucune des preuves qui pouvoient autoriser son opinion sur l'origine de l'Imprimerie, tant à Mayence que dans la Belgique, en rapportant les diverses souscriptions des ouvrages qu'il a consultés, et en les dicutant ; ce qui prouve également et ses connoissances et le grand nombre de recherches qu'il a faites. Je pense que le Lycée ne peut qu'accorder une mention honorable à cet ouvrage, et remercier l'auteur de l'envoi qu'il en a fait à la société.

En finissant ce rapport, je ne puis que renouveler le desir que j'ai énoncé, d'élever à Mayence, en face de la maison de *Zumjungen*, si elle existe encore, ou sur son emplacement, un monument durable qui perpétue la reconnoissance que toutes les nations savantes doivent, tant à Guttemberg qu'à Faust et à Schoeffer, le premier pour avoir inventé l'imprimerie, et les derniers pour l'avoir perfectionnée en si peu de temps, qu'ils peuvent en être regardés comme les seconds inventeurs.

Eh ! quelle nation doit le plus concourir à l'élévation d'un tel monument, si ce n'est la nation fran-

çoise, qui a su en recueillir le fruit avec un si grand avantage, que, par le moyen de l'imprimerie, sa langue sera bientôt la langue universelle de l'Europe?

Je proposerai un moyen sûr pour faire élever ce monument dans la ville de Mayence, et qui ne coûtera rien au gouvernement ; ce sera de permettre à la municipalité de cette ville, de recevoir une souscription libre de tous les imprimeurs et libraires de l'Europe : le montant de cette souscription servira à l'élévation du monument. Je ne doute pas que les uns et les autres ne se fassent une vraie satisfaction d'honorer la mémoire de ces hommes ingénieux, qui sont les fondateurs de leur commerce et de leur industrie. Les gens de lettres et tous les amateurs seront également admis à la souscription.

Les noms des uns et des autres seront gravés sur une colonne élevée à cet effet dans le monument. Espérons qu'à la paix il sera mis à exécution, comme étant un de ceux qui doivent également honorer et les hommes de génie auxquels il sera élevé, et les souscripteurs qui auront concouru à leur consacrer un monument qui parviendra à la postérité la plus reculée, et qui attestera la reconnoissance des nations actuelles pour les inventeurs des arts.

ANTIQUITÉS.

ANTIQUITÉS NATIONALES, ou RECUEIL de Monumens, pour servir à l'Histoire générale et particulière de l'empire français, tels que tombeaux, inscriptions, statues, vitraux, fresques, etc., tirés des abbayes, monastères, châteaux et autres lieux devenus domaines nationaux; par A. L. MILLIN, conservateur du Muséum des Antiques à la Bibliothèque nationale, professeur d'histoire et d'antiquité. T. V. A Paris, chez *Drouhin*, éditeur et propriétaire dudit ouvrage, rue de Vaugirard, n.° 1348. — De l'imprimerie de *Testu*, an 7 (1).

Troisième et dernier Extrait.

UNE des plus grandes et des plus utiles curiosités de la maison de sainte Geneviève, pour le maintien de ses revenus et de sa considération, était la châsse de la Sainte, enrichie de dons précieux. Une ancienne superstition attribuoit sa fabrication à saint Eloy: il avoit, il est vrai, orné de rinceaux d'or et d'argent la petite cassette de bois, en forme d'église, qui étoit sur sa tombe; mais il n'avoit pas fait la châsse de vermeil dont il est ici question, l'usage de ces

(1) *Suprà*, p. 68, et p. 318.

sortes d'instrumens ne s'étant introduit qu'au neuvième siècle. Le citoyen Millin traite ensuite des anciennes cérémonies usitées lors de la descente et de la procession de la châsse : elles sont figurées sur un ancien vitrail, qu'il a fait graver. Il parle des différentes occasions dans lesquelles on a cru devoir la descendre. En 886, pour l'expulsion des Normands ; en 1129, pour faire cesser le mal des ardens ; en 1206, pour faire rentrer dans leur lit les eaux de la Seine débordées ; en 1233, pour faire également cesser une inondation ; en 1566, pour faire cesser les pluies. Enfin, dans les quatre derniers siècles, elle fut descendue un grand nombre de fois ; la dernière fut à l'époque de la maladie de Louis XV, où un plaisant lui fit dire, qu'*elle ne se mêloit que de la pluie et du beau temps.* Chacune de ces descentes a été accompagnée de circonstances et de cérémonies singulières.

Mais une des anecdotes les plus piquantes, est celle de la dispute qui s'éleva, en 1161, au sujet de la tête de la patrone de Paris, qu'on disoit avoir été enlevée. « Le roi aussi alarmé que le peuple, « et voulant éclaircir le fait, envoya aussitôt sceller « la châsse de ses armes. Il nomma ensuite l'archevêque de Sens, et deux évêques, pour en faire « l'ouverture ; le peuple accourut en foule à cette « cérémonie, et ne fut tranquille que lorsqu'on lui « eut certifié que le chef de la Sainte et le reste du « corps étoient sains et entiers ; on en rendit compte « également au roi, qui paroissoit avoir pris la chose « à cœur. Ce bruit fut peut-être supposé par les in-

« téressés ; c'est un des moyens qui ressemblent à « beaucoup d'autres, et que les chefs des sociétés « religieuses ou politiques, mettent en avant pour « affermir d'autant plus leur système. Quoiqu'il en « soit, on sera peut-être étonné de lire que l'évêque « d'Orléans, un des commissaires nommés par le « roi, prétendit que c'étoit une autre tête de mort, « que l'on avoit mise à la place de la véritable. J'a- « jouterai que saint Guillaume, chanoine de sainte « Geneviève, et dont il a été parlé plus haut, après « la vérification faite, fut transporté de joie, au « point d'entonner le *Te Deum*. L'évêque d'Orléans, « indigné de cette hardiesse, dit tout haut : Qui est « cet insolent qui a eu la témérité de manquer à « tant de prélats, à cause qu'on a trouvé ici une « tête de vieille, supposée par les religieux en la « place de celle de sainte Geneviève ? Si vous vou- « lez savoir ce que je suis, répliqua saint Guillaume, « je me dis serviteur de la Sainte.... Au reste, si « vous doutez encore que ce soit sa vraie tête, je « m'offre, pour en faire la preuve, d'être jeté tout « maintenant avec cette sainte relique, dans un four « ardent ; car je suis assuré qu'elle me conservera. « Quoi ! lui repartit l'évêque, êtes-vous encore si té- « méraire, que de proposer d'entrer avec cette tête « dans un four chaud, avec laquelle je ne voudrois « entrer dans une cuve pleine d'eau tiède? »

Au milieu du chœur, étoit le tombeau de Clovis, refait en 1621 : le citoyen Millin en rapporte les inscriptions, et celles de plusieurs autres tombes qui étoient auprès ; il décrit de même la *crypte*, ou

chapelle souterraine. Il y avoit encore dans cette crypte, un grand nombre d'inscriptions, que le citoyen Millin a relevées; en voici quelques-unes:

D'abord celle de *Raoul Fieffé.*

Tous qui passez et lisez ce mémoire,
Ne trépassez que recors (1) et mémoire
Des trépassez en vos cueurs vous n'ayez,
Et que mérite envers Dieu vous ayez;
De mort fut pris moy frere RAOUL FIEFFÉ
Que chacun craint plus qu'un sergent fieffé.
L'an qu'on disoit mil cinq cens et deux
Moult en ferut (2) de son dard si hideux
Après contraint le louage payer
Qui aux humains est grief à essuyer:
Si priez Dieu qui tous pechés efface
De mes mefaits vrai pardon il me fasse.

Puis celle de *Simon Blanchet.*

Simon Blanchet chanoine régulier
En son vivant estoit de cette église
Scientifique en vertu singulier
Est il (3) bien mort sa charogne est ci (4) mise
Saintes personnes se tiennent pour requise
De prier Dieu qu'il lui soit gracieux
Tant qu'en brief son ame soit assise
Entre les saints au royaume des cieux.
L'an mil quatre cent quatre vingts
Et deux, le dix-sept novembre.

Les reliques, les sceaux de l'Abbaye sont encore figurés et décrits par le citoyen Millin; il termine

(1) N'allez pas plus loin sans vous rappeler.
(2) En frappa beaucoup.
(3) Il, du mot latin *ille*, lui: est lui bien mort, etc.
(4) Ici.

par une description des autres édifices de la maison, et par une notice sur les hommes distingués qu'elle a produits. Les plus célèbres sont : *Charles Faure*, *Pierre Lallemant*, *René le Bossu*, auteur du traité du poème épique ; *Dumolinet*, dont on a plusieurs traités d'Histoire et d'Antiquités ; *Sanleque*, poète et théologien ; parmi ceux de notre temps, le célèbre astronome *Pingré*, sur lequel le cit. Ventenat a publié dans ce Journal (1) une excellente notice ; *Mongez* l'aîné, physicien et minéralogiste distingué, perdu dans la malheureuse expédition de la Peyrouse ; le cit. *Mongez*, de la section d'Antiquité dans l'institut national ; *Viallon*, un des bibliothécaires actuels, et qui s'occupe avec succès de la mécanique hydraulique, *Ventenat*, également bibliothécaire et savant botaniste, un des coopérateurs de ce Journal ; *Mercier Saint-Léger*, le plus savant de nos bibliographes, également coopérateur de ce Journal. Le tout est terminé par une belle vue de l'Abbaye et du Panthéon Français.

Le dernier article de ce volume traite de la *Bibliothèque de Lille*. Le citoyen Millin en trace l'histoire, et il en décrit plusieurs manuscrits ; un entr'autres, accompagné de figures, dont il en publie plusieurs, et qui a pour titre : *Entrée solennelle de Leurs Altesses Sérénissimes Albert et Isabelle Clara Eugénia, princes et souverains seigneurs de ces Pays-Bas, faite dans la ville de Lille le 5 Février 1600.*

(1) An. II, Tom. I, p. 342.

Ce manuscrit décrit les cérémonies singulières qui furent alors observées, et donne lieu à beaucoup d'explications sur les mœurs, les usages et les coutumes de ce temps. Toutes les inscriptions en vers latins, en vers français, en chronogrammes, en acrostiches, avec des signes astronomiques, sont accompagnées de notes explicatives.

Le citoyen Millin a également figuré un vitrail où le peintre représente une jeune fille tenant un livre ouvert d'une main, et de l'autre une lanterne allumée que le diable armé d'un soufflet veut éteindre; l'artiste a voulu rappeler un des principaux traits de la vie de sainte Gudule qui a succédé à saint Michel comme patrone de Bruxelles.

« Gudule alloit souvent, et dès le grand matin, « prier dans une chapelle à quelque distance de la « ville; le tentateur profitant de sa solitude, la tour- « mentoit alors de mille manières, mais la vierge « en sortoit toujours triomphante. Un jour cepen- « dant il la mit dans un embarras extrême; comme « elle s'acheminoit vers la chapelle, le diable qui « l'épioit, la surprit au milieu du chemin et souffla « sa lanterne; l'esprit-malin eut beau jeu, car, sui- « vant tous les historiens sacrés, la nuit n'avoit ja- « mais été si obscure. Gudule effrayée se jeta tout « à coup le visage contre terre, et eut recours au « ciel; le moyen lui réussit comme à sainte Genevieve « sur la route de saint Denis, sa lanterne se ralluma « et brilla d'un tel éclat, que les habitans du bourg « où elle se rendoit, la prirent pour le soleil levant. « Ce miracle est tout aussi croyable que celui qui

« s'opéra lors de la première translation de son corps. « A peine avoit-elle été enterrée, qu'un peuplier « d'une hauteur prodigieuse s'éleva de terre; lors- « qu'on exhuma les restes de Gudule, l'arbre fidèle « les suivit de Ham à Morzelle, petit village où on « les déposa, et s'y replanta lui-même. On peut au « surplus consulter les garants de ces faits extraor- « dinaires ».

A droite, à gauche et au milieu, sont les écus des sept nobles, dont parle l'inscription en vers flamands et en vers françois, et d'autres figures également relatives aux antiquités belgiques.

Ce volume est terminé comme les précédents, par une ample table des matières.

On ne sera point surpris que nous ayons aussi étendu l'extrait d'un ouvrage qui nous coûte infiniment de temps, de soins, de recherches et de dépenses.

Nous pouvons assurer n'avoir décrit aucun lieu que nous n'ayons visité nous-mêmes, et sur lequel nous n'ayons pris des renseignemens des hommes les plus instruits. . . . . .

Quoique cet ouvrage, interrompu par les circonstances de la révolution, ne s'applique pas à toute la France, on peut le regarder comme complet, puisque ce n'est pas une description de tous ses monumens, mais une collection de mémoires topographiques, au nombre de soixante et un, qui tous sont isolés et indépendans les uns des autres.

Les dégradations que les monumens ont éprouvées depuis cinq années, la différence des temps ne nous permettent pas de continuer cet ouvrage sur le même

plan ; cependant, comme il nous reste encore beaucoup de notices et de dessins, nous nous proposons de les publier dans une des deux collections dont nous nous occupons, et pour laquelle un grand nombre de gravures sont déjà faites.

La première de ces collections ne contiendra que des monumens antiques, tous inédits.

La seconde offrira des monumens du moyen âge et de l'histoire moderne, principalement de la nôtre.

Ces deux collections seront faites sans luxe. On s'attachera plus à la fidélité qu'à la magnificence, afin de les mettre à la portée des gens de lettres et des artistes.

A. L. M.

BIOGRAPHIE.

Notice biographique sur Siméon de Provanchère, médecin à Sens, au seizième siècle.

Siméon de Provanchère naquit à Langres, vers l'an 1552, d'une famille fort honnête, et de laquelle il reçut une éducation avantageuse. Après avoir fait de bonnes études, il apprit la médecine où il fit des progrès rapides; il alla ensuite à Montpellier, où il prit les grades accoutumés; de là il parcourut le Languedoc et la Provence, et vint à Paris.

Pendant ce laps de temps, les auteurs de ses jours moururent, et ses amis lui conseillèrent de se fixer à Sens, où il fut parfaitement accueilli ; et, par ses connoissances et son exactitude, il y obtint la confiance générale de la ville.

Fixé à Sens, il s'y donna une compagne et épousa Jeanne Belot, sœur d'un avocat de ce nom, d'une famille riche et considérée ; il n'en eut qu'une fille qui mourut à l'âge de six à sept ans. L'estime dont il jouissoit, détermina ses deux frères à quitter leur patrie et à venir auprès de lui. L'ainé y fréquenta le barreau et mourut jeune ; le cadet, Barthélemy, y obtint une place de chanoine à la cathédrale, et la place de trésorier du chapitre, et il survécut à ses deux frères.

La réputation de Siméon lui procura le titre de médecin du roi, et il fut choisi pour aller aux états par la ville de Sens ; mais âgé de plus de 70 ans, il voulut encore faire le voyage de Paris, où après trois jours de maladie, il mourut au mois de juillet 1617. Son corps fut rapporté à Sens, où il avoit exercé la médecine pendant plus de 40 ans, et il fut enterré dans la cathédrale, avec une inscription en marbre sur son tombeau. Toute la ville se disputa l'honneur de lui faire une épitaphe, à tel point qu'on en fit imprimer un recueil in-4.° de 81 pages, chez Niverd imprimeur, en 1617.

Les occupations journalières de Siméon avec les malades, et son assiduité, lui laissèrent encore assez de temps pour publier plusieurs ouvrages inconnus pour la plupart, quoique quelques-uns soient inté-

ressans par leur objet. Manget est le seul dans sa *bibliotheca scriptorum medicorum*, qui en ait fait mention, et même d'une manière vague et insignifiante ; *Simeon Provancherius medicus, lingonensis obiit anno 1617.*

Titres et Editions de ses ouvrages.

1.° Le prodigieux enfant pétrifié de la ville de Sens, avec une légère et brève question problématique des causes naturelles de l'induration d'icelui, le tout traduit de latin en françois, par M. Siméon de Provanchères, médecin en-ladite ville, et accru de son opinion sur ledit problême, avec une figure dudit prodige, imprimé à Sens par Jean Savine, 1582; in-8.°

Jean Aillebоust, natif d'Autun et médecin à Sens, avoit donné, dans un discours latin, la description de ce phénomène, avec des détails anatomiques ; Provanchère le traduisit et ajouta sa propre opinion à la fin de sa traduction, où il dit : « J'ai écrit, en lan-« gue françoise, l'état de l'enfantement anatomique « d'une femme de notre ville de Sens, âgée de 68 ans, « après le décès de laquelle, lui fut extraite de la « matrice, une fille de raisonnable grandeur et gros-« seur, après 28 ans accomplis qu'elle a été conservée « au ventre de sa mère ; ce fait arriva en 1582 ».

Manget ne rapporte pas d'autre édition de cet ouvrage, qu'une latine, de l'opinion de Provanchère, dans la collection *collectaneorum de diuturna graviditate ;* imprimée à Amsterdam, en 1662.

1.° *Aphorismorum Hippocratis enarratio poetica, autore Provencherio medico regio, impress. Senonis Niverd*, 1603, in-8.° de 57 pages chiffrées.

Ce sont les aphorismes d'Hippocrate, traduits en vers latins et divisés en sept sections, à la fin desquels on retrouve en latin son opinion sur l'enfant de pierre de l'ouvrage précédent : *hæc enim (mater) nata annos quadraginta, decurso gestationis curriculo, dum mammæ turgent lacte, graves puerperii labores experitur, ichores prodeunt et membranosum quid cruore tinctum, referente marito, effertur, fœtum deponere prohibetur, desideratur enixus, Hæret infans utero quem neque proprii motus neque matris contentio potuit excludere, adeò ut venter posteà nunquam matri conciderit, sed gravis illa tantisper perstitit, dum fato functa ætatis anno octavo et sexagesimo dissecari jubetur; tunc chirurgi quâ vi possunt uncis et manibus fœtum præsente me abstrahunt induratum, sed in quo justa partium conformatio elucebat, nec enim corpus fœti moles minui aut corruere visa est tot annorum spatio; cujus rei sensus ipsos quorum certitudo maxima et indices et judices habemus etc. Ludit in humanis divina potentia rebus.*

3.° Discours sur l'innapetence d'un enfant de Vauprofonde, confin de Sens, qui n'a bu ni mangé depuis trois ans ; imprimé à Sens, chez George Niverd, 1614, in-8.°

Le même ouvrage, augmenté d'un second discours ; chez le même, 1615, in-8.°

Le même augmenté d'un troisième discours, troisième édition, imprimée chez le même, 1615, de 55 p.

La même histoire de l'innapetence d'un enfant de Vauprofonde, près Sens, de son désistement de boire et de manger quatre ans onze mois, et de sa mort ; par

Siméon de Provanchère, médecin du roi, quatrième édition, augmentée par l'auteur, d'un quatrième discours; imprimé à Sens, chez Niverd, 1616, in-8.° de 45 feuillets.

4.° Cinquième discours apologétique, d'un enfant de Vauprofonde, pour les causes surnaturelles de son innapetence, par Siméon de Provanchère, imprimé à Sens, chez Niverd, 1617 in-8.° de 33 feuillets.

Provanchère, dans ses observations sur l'enfant pétrifié, donne au moins des raisons quelconques sur ce phénomène, et, par un contraste de la chaleur et du froid, cherche à l'expliquer; mais ce qu'il dit sur l'enfant qui vécut cinq ans sans boire ni manger, n'est nullement plausible, puisque, après beaucoup de verbiages, il conclut, que nombre d'effets exposés à nos sens ne pourroient être placés au rang des causes naturelles et qu'on les doit renvoyer aux surnaturelles, dont Dieu est l'origine, comme cause première, et qui passe quand il lui plaît les bornes de la nature.

Un anonyme cité sous le nom d'Androgyne l'attaqua assez vigoureusement; celui-ci vouloit que l'effet fût naturel, mais ni l'un ni l'autre ne l'expliqua, et le petit ouvrage du chirurgien qui fit l'ouverture du corps de Godeau après sa mort, et l'exacte description anatomique qu'il en donne, est tout ce que le public a eu de mieux sur cet événement singulier; il ne cherche pas à l'expliquer, mais au moins il met les gens de l'art dans le cas de pouvoir en découvrir le principe. Il a pour titre : Histoire véri-

table

table non moins rare que merveilleuse, d'un enfant qui a vécu en santé, allant et venant sans boire ni manger, avaler ou sucer quoi que ce soit, l'espace de cinq ans. Par Thomas Mont-Sainet, chirurgien à Sens, imprimé chez Viverdon, 1616, *in*-8.° de 38 pages.

L'Enfant s'étoit assez bien porté jusqu'à l'âge de neuf ans; mais après une longue maladie, il eut un dégoût qui augmenta au point qu'il ne but plus, ni ne mangea jusqu'à sa mort, qui arriva cinq ans après; il alloit à la campagne glaner avec ses camarades, il cueilloit les fruits, chassoit aux petits oiseaux, et il mourut en 1616, d'une inflammation dans les poumons.

5.° Les Quatrains de Pibrac, traduits du françois en latin, *in*-8.°

J'ignore l'année de l'impression, le seul exemplaire qui m'en a passé par les mains étant défectueux et déchiré au commencement.

6.° Provanchère avoit aussi traduit du grec quelques extraits choisis des poètes grecs, mais il ne furent pas imprimés.

On est convaincu par la lecture des ouvrages de ce médecin, que la ville de Sens appe oit son sauveur, qu'il étoit très-instruit, et que la connoissance des bons auteurs lui étoit très-familière; mais une érudition hérissée de citations, et un style affecté, avec le peu d'ordre qui y règne, ainsi que dans la plupart des écrivains de son temps, rendent la lecture de ses ouvrages insoutenable et fastidieuse.

LITTÉRATURE GRECQUE.

Courte Notice sur le projet d'une Traduction de l'Histoire des Animaux, d'Ælien.

Je ne crois pas que l'Histoire des Animaux d'Ælien ait jamais été traduite en français, elle mériterait pourtant de l'être. J'avois commencé ce travail que je ne continue pas, de peur de consacrer un temps considérable à un ouvrage fastidieux, dont peut-être aucun libraire ne voudra se charger. Cette entreprise ne seroit cependant pas, je crois, sans quelque utilité.

Il ne faut pas s'imaginer pourtant qu'Ælien soit un bon auteur, ni s'attendre à trouver, dans son Histoire Naturelle, des observations exactes, bien faites, et une critique éclairée; ce n'est presque partout qu'une collection d'anecdotes puériles, sur les propriétés merveilleuses des animaux. On y trouve tout ce que les préjugés et l'ignorance ont imaginé de plus ridicule; il y a néanmoins un assez bon nombre d'observations intéressantes, quoique pourtant la difficulté de rapporter les noms des anciens à la nomenclature moderne, en diminue beaucoup le prix et l'utilité. Au reste, tel qu'il est, ce recueil d'Ælien seroit bon à connoître, parce qu'il augmenteroit nos lumières sur les progrès de l'histoire naturelle chez les anciens.

L'Histoire des Animaux d'Ælien est divisée par livres, et ces livres par petits chapitres, absolu-

ment dans le genre de ceux de ses *Histoires Diverses* dont nous devons une excellente traduction au cit. Dacier, de l'Institut national. Le style de l'Histoire des Animaux passe pour excellent, clair, plein d'élégance et d'atticisme. Nous autres modernes ne sommes pas trop bons juges en fait d'élégance dans le style grec, et moi surtout moins que tout autre; aussi ne suis-je pas bien sûr de ne point me tromper en disant que j'ai trouvé le style d'Ælien dur, construit difficilement, bizarrement, et souvent obscur. Philostrate parle d'un Ælien né Romain, et qui parloit grec comme les plus purs Atticistes (1); et il est sûr que Philostrate pouvoit s'y connoître : j'observerai pourtant que Philostrate, sophiste, écrivant la vie d'un sophiste, car Ælien l'étoit, a dû trouver très-bon et très-élégant le style maniéré, recherché, contourné d'Ælien. Cette manière d'écrire étoit alors à la mode parmi les Grecs; on visoit à l'obscurité et au néologisme, comme dans les bons siècles au naturel et à la facilité de l'expression. Lucien est peut-être, parmi les sophistes qui nous restent, le seul dont le style ne soit pas infecté de ce mauvais goût; ainsi le jugement de Philostrate, si toutefois l'Ælien dont il parle est celui qui nous reste, ne doit pas déterminer le nôtre, puisque Philostrate partageoit et admiroit les mauvais principes des littérateurs de son temps. Il ne faut pas non plus se décider d'après Suidas (2), qui nous dit qu'Ælien fut

(1) Philostr. *Vit. Sophist.* lib. 2, cap. 31 Αἰλιανὸς.

(2) Suidas, *v.* Αἰλιανὸς.

nommé *Meliphthongue*, *Meliglosse* (3); car les auditeurs de ses déclamations sophistiques, et les lecteurs de ses histoires, ne devoient pas avoir en général le goût très juste à une époque où la littérature étoit corrompue.

Les principes du goût en littérature ne sont sans doute pas les mêmes pour toutes les langues; mais le naturel et la clarté se trouvent toujours dans les bons auteurs de toutes les nations. Homère seroit le plus aisé des auteurs grecs, sans les dialectes dont les inflexions irrégulières et variées, rendent son style difficile, relativement à la partie matérielle des mots, et exigent de l'habitude. Virgile et Cicéron ne sont point des auteurs difficiles à entendre; Sénèque et Tacite le sont davantage, ils sont obscurs et guindés, et ne sont pas placés au rang des meilleurs écrivains: je ne parle que de la correction du style, car, pour le fond des choses, je préfère bien Sénèque à Cicéron, et Tacite à Tite-Live. Ainsi Ælien, malgré les témoignages de Philostrate et de Suidas, ne me paroît pas un bon écrivain; car il manque de naturel et de clarté; ses expressions sont souvent forcées, impropres, bizarres: il se répète; son style manque de liaison; quelquefois il se jette dans des exclamations pleines d'une chaleur ridicule, si elles sont sérieuses, ou bien froides s'il veut plaisanter; il aime les anthithèses, les contrastes de mots et de pensées; et tout cela n'est pas de bien bon goût selon moi, mais aussi est

(3) *Qui a une voix de miel, une langue de miel.*

de bien peu d'importance ; l'essentiel seroit, non pas qu'il eût écrit en grec, comme M. de Buffon en français, mais qu'il eût observé avec exactitude, et n'eût pas rempli son ouvrage d'une foule de contes de bonnes et de nourrices.

Il nous dit fort sérieusement (4) qu'un chien fut amoureux d'une musicienne, mais que quelques-uns prétendent que ce fut un bélier, quelques autres une oie. Il est bien vrai qu'à Paris, en 1601, au mois d'octobre, une femme et un chien furent brûlés par arrêt du parlement, pour avoir été trouvés dans le même lit (5) : mais qui a jamais pu croire qu'une oie ait joué ce beau rôle ?

Il nous apprend (6) que les fourmis ne sortent jamais de leur trou le premier jour de chaque mois ; que les guêpes (7) naissent des cadavres des chevaux, et les abeilles (8) des cadavres des bœufs ; que pour détourner (9) l'œil des enchanteurs, les ramiers mangent des branches de laurier, les tourterelles le fruit de l'iris ; que si un cheval marche sur les traces d'un loup, il est tout-à-coup frappé d'engourdissement ; qu'il en arrive autant au lion, quand il marche sur des feuilles de chêne verd (10) ; que les chèvres de Céphalénie sont six mois sans boire (11).

(4) Lib. I, cap. 6.
(5) Elmenhorst. *emendat ad Apuleium*, p. 297. Francof. 1621.
(6) Liv. I, chap. 22.
(7) Ibid. chap. 28.
(8) Lib. II, cap. 57.
(9) Lib. I, cap. 35.
(10) Ibid. cap. 36.
(11) Lib. III, cap. 32.

Ælien ne manque pas de répéter, ce qu'ont dit tous les anciens, que le cygne chante avant de mourir (12) : mais cela n'est peut-être pas aussi fabuleux que ce qui précède. Le prince de Condé avoit à Chantilly, deux cygnes sauvages, mâle et femelle, qui chantoient. Des commissaires nommés par l'Académie des inscriptions, les ont entendus (13); et, il y a sur ces cygnes chanteurs, un mémoire du citoyen Mongez, aujourd'hui de l'Institut national.

Je ne finirois pas si je voulois rapporter les nombreuses puérilités recueillies par Ælien ; et quoique le détail pût en être quelquefois amusant, il seroit le plus souvent mortellement ennuyeux. Au reste, si le nombre des chapitres raisonnables n'est pas très-grand, il l'est assez cependant, pour que cet auteur soit utile à connoître; et peut-être même est-il bon de le lire, pour ses contes et ses puérils récits; parce qu'ils nous apprennent où en étoit la science chez les Grecs, et peuvent servir à réfuter un peu les admirateurs envieux et exclusifs de l'antiquité, qui prétendent que les anciens savoient tout ce que nous savons, et que nous ne faisons que les suivre et les répéter.

BOISSONADE.

(12) Lib. V, cap. 34.

(13) Bélin de Balu sur Lucien, tom. I, p. 106. — Mémoires du citoyen Mongez, dans le recueil de l'académie. — Etudes de la nature, tom. III, p. 72.

POÉSIE LATINE.

IN MORTE BORDÆ, viri celeberrimi, Elegia LAURENTII MASCHERONI; in-fol. de 4 pages, imprimé chez *Didot.*

DANS le silence des muses françaises, *Laurent* MASCHERONI, commissaire cisalpin pour les poids et mesures, a fait retentir en vers latins la plaintive élégie, pour rendre hommage à la mémoire de l'illustre BORDA. De beaux vers latins sont un phénomène littéraire assez rare aujourd'hui, pour que nous nous fissions un crime de le passer sous silence. Voici le début de cette pièce:

Siccine, BORDA, fugis! dum curvi littora mundi,
Atque arcum, medio quo cadit umbra die,
Metiris, populisque paras communia rerum
Pondera, communi dinumeranda nota.
Nunc obis, heu! non hoc socios sperare jubebas;
Non quos terra calens divitis Hesperiæ,
Ut tecum possent pulchro indulgere labori;
Non quos è celsis fontibus Eridanus,
Rhætiaque, atque Italæ diversis finibus urbes,
Et Batavi et Dani miserat unda maris.

Le poète peint le cortège funèbre de l'Institut national, accompagnant à sa dernière demeure notre immortel géomètre; et BOUGAINVILLE son ami, et jadis son compagnon dans des expéditions maritimes devenues célèbres, exprimant la commune douleur sur le bord de sa fosse:

Interea cari vox est audita sodalis,
Pendula dum starent membra super foveam;
Qui comes a tenero tibi Bougainvillius ungui,
Te colit æternæ fœdere amicitiæ.
Ille olim, patriam linquens dulcesque penates,
Tecum de ventis plurima disseruit:
Nunc infelicem sine luce amplexus amicum,
In laudes fudit tristia verba tuas.

Ici vient une tirade de dix vers, qui ne demandoient pas moins un mathématicien qu'un poète pour les faire, et où l'auteur retrace les principales obligations que les sciences exactes, et l'art de la navigation en particulier, ont eues à Borda; après quoi le panégyriste déclare qu'il a de la peine à imaginer que Borda soit arrivé, ou qu'il séjourne dans l'empire des morts comme une ombre vulgaire; il lui fait rencontrer dans l'Élisée cet Archytas de Tarente, dont Horace a parlé dans le début d'une de ses odes (l. 1 od. 28.), et ils s'y livrent ensemble à leurs occupations favorites :

Non ego te credam Stygiis in vallibus umbram
Ire per obscuros nocte silente lacus;
Nec tenuisse levem turpi cum remige cymbam,
Qua latrat vacuus terna per ora canis.
Ut comes Archytæ Plutonia regna videres,
Et magni Elysii mensor uterque fores.

Enfin, le poète adresse, d'une manière touchante, la parole au fidele gardien du cimetière de Montmartre, et il lui recommande de ne pas manquer d'écarter, par ses aboiemens, les spoliateurs des tombeaux, ces enfans d'Esculape, qui, dans l'observa-

tion des cadavres, épient les secrets de la nature, afin de les appliquer à la prolongation de notre frêle existence :

Fide canis, precor, ossa loco prælustria serva:
Terreat occultum vox inopina pedem,
Si quis Apollineæ sectator venerit artis,
Jt rapiat vulso membra sepulta solo;
Ut numeret fibras, et cassas sanguine venas,
Sanguine quo magnum ferbuit ingenium.
Quamquam nec surgit Pario de marmore signum,
Nec tantum constat per monumenta decus,
Te, Borda, usque recens celebrabit fama superstes,
Nec deserta tuo nomine saxa vacant.

L'auteur de cet article craint de placer à côté de ces vers l'épitaphe latine qu'il avoit aussi tracée pour l'illustre Borda :

Æmulus Archytæ, flesti quem, clara Tarentum,
Atque Syracosio non minor ille sopho;
Gallia honoratis quem jure accenset alumnis,
Quem voluit pelago, quemque per astra ducem,
Hic jacet heu! cunctis ploratâ morte peremptus,
Nec merito insignis marmore Borda. Vale!

Il vaudroit bien mieux, sans doute, inscrire sur le tombeau de Borda, avec quelques légers changemens, les beaux vers d'Horace que nous venons de désigner :

Te, maris et terræ numeroque carentis arenæ
Mensorem, cohibent, *ô Borda!*
Pulveris exigui *celsas propè parvula rupes*
Munera; nec quicquam tibi prodest
Aërias tentasse domos, animoque rotundum
Percurrisse polum, morituro.

P. H. M.

POÉSIE GRECQUE.

CALLIMACHI Elegiarum Fragmenta, cum Elegiâ CATULLI Callimachea, collecta atque illustrata a LUDOVICO-CASPARO VALCKENAER. Edidit, præfatione atque indicibus instruxit JOANNES LUZAC. A Leyde, chez *Luchtmans*, 1799, *in*-8.°

LE nom de *Valckenaer* est connu parmi les Hellénistes, comme un des plus illustres dont la littérature grecque ait à se glorifier depuis la renaissance des lettres. Disciple de *Hemsterhuis*, il marcha dignement sur ses traces, et il fut son successeur à l'université de Leide : il avoit auparavant professé à celle de Franeker. Les lettres le perdirent en 1785, âgé de 69 ans. L'auteur de cet article, qui fut son disciple pendant plusieurs années, regrette de manquer de matériaux pour lui élever ici un juste monument de sa vénération et de sa reconnoissance. Mais les ouvrages que *Valckenaer* a laissés après lui, suffisent pour consacrer sa mémoire : voici l'énumération des principaux :

De ritibus in jurando a veteribus, Hebræis maximè ac Græcis, observatis. Franeker, 1735, in-4.°

Ammonius, de adfinium verborum differentiâ. Leide, 1739, in-4.°

Une nouvelle édition considérablement enrichie,

de l'ouvrage de *Fulvius Ursinus*, intitulé : *Virgilius, cum græcis scriptoribus collatus.* Leeuwaerde, 1747, in-8.°

Specimina academica. Franeker, 1747, in-4.°

Epistola ad Matthiam Rover; item, Iliados Homeri liber XXII, cum scholiis Porphyrii et aliorum nunc primum editis, et dissertatione de præstantissimo codice Leidensi, et de scholiis in Homerum ineditis. Leeuwaerde, 1747, in-8.°

Un travail précieux sur les *Phéniciennes* et sur l'*Hippolyte d'Euripide ;* chacune de ces pièces formant avec les notes un vol. in-4.° ; les *Phœnissæ*, imprimées à Franeker, en 1755 ; l'*Hippolytus*, à Leide, en 1768.

Diatribe in deperditas Euripidis tragœdias. Leide, 1767, in-4.°

Theocriti X Eidyllia. Leide, 1773, in-8.°

Theocritus, Bion et Moschus. Leide, 1779, in-8.°

En 1763 il donna, avec Pierre *Wesseling*, une excellente édition d'*Hérodote*, en un vol. in-fol.

Il étoit doué, dans un rare degré, du talent oratoire ; plusieurs de ses discours latins ont été successivement imprimés. Dans un recueil *de Tiberii Hemsterhusii et Ludovici Caspari Valckenarii orationes*, imprimé à Leide en 1784, in-8.°, il y en a trois de lui, savoir :

De rerum Belgicarum vicissitudine, in annum 1748.

(*Valckenaer* enseignoit aussi à Leide l'histoire de son pays, qu'on appelle communément en Hollande l'*histoire de la patrie*, parce que des hommes libres

en ont une ; et dans ce discours il émet, en homme libre, son opinion sur une année qui vit plus que jamais appesantir sur la tête des Bataves, le joug stadhoudérien.)

De Philippi Amyntiadæ indole, virtutibus, rebus gestis, causis externis fractæ Græcorum libertatis.

De critica emendatrice, in libris sacris novi fœderis a litteratoribus, quos vocant, non adhibenda.

Ce même volume offre des observations de *Valckenaer* sur deux discours de Chrysostôme, et des notes sur quelques passages du nouveau Testament.

Ce que *Valckenaer* a publié, n'est rien auprès de ce qu'il a écrit ; nul n'a mieux connu que lui la littérature ancienne dans toute sa vaste étendue : il avoit tout lu, et il lisoit toujours la plume à la main ; et il a laissé des notes sur tout, notes remplies de cette profondeur d'érudition et de cette sagacité de critique qui n'appartenoient qu'à lui. Ce trésor littéraire est principalement entre les mains de son fils unique, le citoyen Jean *Valckenaer*, dernièrement ministre plénipotentiaire de la république Batave à Madrid, et auparavant professeur de droit, successivement dans les universités de Franeker, d'Utrecht et de Leide (1), et aussi en partie dans celles du citoyen Jean *Luzac*, proche parent de

(1) Il prononça, en prenant possession de sa chaire, dans la dernière de ces universités, un discours qui a été imprimé, *de officio boni civis in republicâ turbatâ*. Ce sujet intéressant rappelle le *Tractatus juridico-politicus* de Phil. Andr. Oldenburger, *de rebus-publicis turbidis in tranquillum statum reducendis, in eoque conservandis*, imprimé à Genève en 1677, in-8°.

Valckenaer, et son successeur dans la chaire de grec et dans l'enseignement de l'histoire de la patrie à Leide. On ne peut trop engager ces intéressans dépositaires à communiquer successivement au public quelques portions de cet inappréciable trésor; le travail sur l'*Histoire grecque* de *Xénophon*, par exemple; celui sur *Sophocle;* celui sur l'auteur agiographe, à qui nous devons les livres des *Maccabées*, etc.

Un des plus beaux fleurons de la gloire littéraire de *Valckenaer* est, sans contredit, dans tout ce qu'il a fait pour développer et perfectionner ce système de l'analogie de la langue grecque, véritable clef de toutes ses étymologies, qu'*Hemsterhuis* avoit enseigné avant lui, et que l'immortel Albert *Schultens* professoit en même temps pour les langues orientales. Jules-César *Scaliger*, Claude *de Saumaise* et Isaac *Casaubon* avoient jeté les fondemens de cette doctrine : l'estimable helléniste Lambert *Bos*, dont le classique opuscule, intitulé *Ellipses Græcæ*, a eu tant d'éditions successivement enrichies par plusieurs savans, l'avoit suivie plus d'un siècle après; mais il appartient à *Hemsterhuis*, à *Schultens* et à *Valckenaer* de l'avoir mise dans un nouveau jour, et frappée du cachet de l'évidence. Jean Daniel *Van Lennep*, qui, par une funeste destinée, commune à la plupart des meilleurs disciples de *Valckenaer*, fut prématurément enlevé à la science, a publié cette incomparable méthode, à laquelle il faut regretter qu'en Allemagne *Michaëlis* et *Ernesti* n'aient pas rendu la même justice que leur savant

compatriote *Eichhorn*, dont l'*Allgemeine Bibliothek*, (bibliothèque universelle) mérite d'être consultée à ce sujet, t. IV. n.° 4. p. 744. Dans sa préface dédicatoire, adressée au respectable jurisconsulte Bavius *Voorda*, l'éditeur Jean *Luzac* entre aussi dans quelques détails qui prouvent combien il est partisan de cette doctrine analogique; cette préface porte la date du 1.er mai 1797; l'éditeur a eu le chagrin de perdre depuis, son fils ainé, jeune homme de la plus belle espérance, et ce fâcheux événement a beaucoup retardé la publication de ce volume. Il est temps que nous y venions plus directement. *Valckenaer* lui-même, sur la fin de ses jours, avoit commencé à faire imprimer cet ouvrage; mais à sa mort, son fils arrêta et supprima l'édition, dont il n'est entré qu'un très-petit nombre d'exemplaires dans les mains de quelques amis. Nous en avons vu un; il portoit ce titre:

Callimachi elegiarum fragmenta, (sub hoc nomine nunc primum edita), paulò forte copiosius quam oportuerat illustrata a L. C. V. M. C. Lugduni-Batavorum, prostat libellus venalis in officina Luchtmanniana 1782.

Cet imprimé avoit 128 pages in-8.° et n'alloit pas jusqu'à la fin du commentaire de l'élégie *de coma Berenices;* il finissoit au 50.e vers de celle-ci, qui en a 94. *Valckenaer*, au déclin de sa carrière, éprouvoit quelquefois un état assez singulier. D'une complexion très-pléthorique, quand le sang lui montoit au cerveau, il étoit dans une exaltation d'idées qui touchoit à l'aliénation. Son ouvrage avoit pu se ressentir de cette crise, et telle fut la cause de sa sup-

pression : le titre même que nous venons de donner, en tenoit peut-être un peu. Le *paulo forte copiosius quam opportuerat* est vrai, mais n'est pas ordinaire. La qualité de *morum censor*, indiquée par les deux dernières initiales ajoutées à celles de son nom, semble porter le même cachet. *Valckenaer* étoit frondeur; il censuroit les ridicules, sans aigreur, mais avec causticité.

Nous ne pouvons pas indiquer les dissemblances qu'il y a entre l'édition primitive et celle qui vient de paroître, la dernière ne nous étant pas encore parvenue, et cette annonce n'étant faite que d'après un article du journal hollandais, intitulé *Konst-en Letter-Bode*. Nous voyons seulement que la marche et le contenu des deux volumes sont les mêmes, à cela près qu'il y a de plus, dans celui nouvellement publié à la fin du commentaire sur l'élégie *de coma Berenices*, et puis la partie vraiment essentielle, savoir, *Callimachi elegiarum fragmenta*. Voici donc ce contenu :

1.° Un recueil de passages de divers auteurs, éclaircis et quelquefois *émendés*, sous ce titre : *de elegis Callimachi testimonia examinantur*. Ces passages sont, (ou étoient) : Propert. éleg. III, I, 1. id III, 7, 43. id. II, 25, 31. Ovid. amor. I, 15, 13. Art. am. III, 329. Rem. am. 759. Stat. sylv. 1, 2, 251 seq.

2.° *Integra Callimachi elegia, qua loqui fingitur* Βερενίκης πλόκαμος, *coma Berenices, Catulli versibus numerisque reddita. Græca, quæ huc usque detegi potuerunt, Elegiæ Callimachi Fragmenta Catulli latinis sunt interjecta.* Cet article est précédé de quelques

passages d'auteurs anciens et modernes, relatifs au sujet traité par Callimaque et par Catulle, savoir, la chevelure de Bérénice et la constellation qui porte ce nom. Ces passages sont de *Eratosthenes in catastherismis Leonis*, c. 12. —*Hyginus, Astron. poët.* l. II, c. 24, *in Leone. Achill. Tat. isagog. in Arat. phœnom.* p. 134. *Hesych. in v.* Βερενίκης πλόκαμος. *Theon. schol. in Arat. phœnom.* v. 136. *Scholiast. in Aratea Germanici, ed. Morello* p. 114. *Proclus de sphœra* c. ult. *Angel. Polit. Miscell.* 6. 68. *M. A. Muret comm. in Catull. J. Dousæ F. conjectan. in Catull.*

3.° *Callimachi Elegiarum Fragmenta.*

Nous nous réservons de parler de cette partie capitale, sitôt que nous aurons reçu l'édition que nous annonçons. Celle que nous connoissions n'alloit pas jusques-là. Nous ignorons le nombre de fragmens que *Valckenaer* avoit recueillis; mais nous savons qu'il étoit considérable, et qu'il avoit été peu content de ce que les éditeurs de Callimaque, y compris *Ernesti*, avaient fait jusqu'ici, relativement à cette recherche. Il lui était même arrivé, dans sa correspondance avec *Ernesti*, d'humilier un peu, sur ce chapitre, l'amour-propre de ce savant Germain. Nous nous rappelons que *Valckenaer*, en réunissant des fragmens épars de divers côtés, étoit parvenu à en former une suite non interrompue de plusieurs vers, dont la traduction presque littérale se trouve dans le huitième livre des Métamorphoses d'Ovide, à l'endroit où il décrit le bonheur domestique de Philemon et de Baucis, dans la touchante simplicité de leur ménage. v. 641—650.

Inde

Inde foco tepidum cinerem demovit, etc.

Nous aimons à terminer cet article par les beaux vers latins que Pierre *Burman*, le second, fit pour *Valckenaer*, lorsque celui-ci réunit dans sa *Diatribe*, ci-dessus indiquée, les fragmens dispersés d'Euripide, comme il a réuni, dans ce volume, ceux de Callimaque.

Docta Machaoniis ut vitam Epidauria succis
Reddidit ars juveni, Dite dolente, pio;
Divulsos lacerosque suis sic sedibus artus
Nunc Valckenari dextra perita refert;
In sua quem, pedibus sed non penetranda profanis,
Admisit totum templa Pelasga Venus;
Et mirata novos, sibi quos incendit, honores,
Deperit ingenii nobilioris opus;
Et fovet has gremio chartas, quibus oscula figit,
Qualia dat magnis, nec nisi rara, viris,
Atque inter doctas suspendit in æde tabellas,
Quas adyti æterno collocat ipsa tholo.

P. H. M.

VOYAGES.

VOYAGE à Constantinople, en Italie, et aux îles de l'Archipel, par l'Allemagne et la Hongrie. A Paris, chez *Maradan*, rue Pavée, André-des-Arcs, n.° 16; 1 vol. *in*-8.°

DEPUIS les voyageurs *Tavernier* et *le Bruyn*, depuis les deux gros volumes de l'avocat *Guer*, sur les mœurs, les usages et la religion des Turcs, un grand nombre d'ouvrages sur cette nation ont paru, et ne nous ont rien appris de nouveau, parce que le Turc du 18.e siècle est le même que celui du seizième; et cela doit être dit, Montesquieu, « dans « un pays où à la foiblesse des organes qui fait rece- « voir à ces peuples les impressions les plus fortes, « se joint une certaine paresse dans l'esprit qui fait « qu'ils ne sont capables d'aucune action, d'aucun « effort, d'aucune contention; il est facile de com- « prendre que l'ame qui a une fois reçu des impres- « sions, n'en peut plus changer; c'est ce qui fait « que les loix, les mœurs et les manières, même « celles qui paroissent indifférentes, comme la façon « de se vêtir, sont aujourd'hui comme elles étoient « il y a mille ans ». Toutes les observations des voyageurs modernes ne nous apprendront donc rien; et il sembleroit que celui dont nous allons parcourir l'ouvrage en étoit persuadé, lorsque dans quel-

ques lettres rapidement écrites, il croit nous avoir fait connoître tout ce qu'on doit savoir sur le gouvernement, la religion, les mœurs des Musulmans. Ce voyageur partit de Paris en octobre 1790, et fut de retour en juillet 1792, après avoir traversé l'Allemagne, la Hongrie, la Transilvanie, la Valachie, la Bulgarie, et être rentré dans sa patrie par l'Archipel, Malte, la Sicile et Naples. C'est assurément faire beaucoup de chemin en peu de temps, et nous faire part de ses nombreuses observations en peu de lignes; car on voit tant d'états, de provinces, de contrées en trois cents pages; encore y trouve-t-on une excursion philosophique et très-gratuite sur la Russie.

La route de Constantinople par la Hongrie, n'est pas celle qui est la plus fréquentée; ce qui nous obligera de nous arrêter avec ce voyageur dans les lieux où ce qu'il veut bien nous communiquer sur les mœurs, les usages des divers peuples qu'il rencontre, méritera de nous fixer. Peut-être que miladi Montaigu et le père Boscowick, ne nous auront pas tout appris.

Nous n'assisterons point, avec le voyageur, au couronnement de Léopold à Francfort; nous ne dirons rien de Vienne, parce que le baron de Risbeck nous a très-bien instruit de l'hospitalité des Autrichiens, des singularités du prince Kaunitz, des cercles nombreux de cette capitale, et de la facilité d'y être admis, surtout lorsqu'on est français. « Le rôle que « l'Angleterre et la France ont joué dans l'Europe « depuis Cromwel et le cardinal de Richelieu, le haut

« période où elles ont porté à l'envi les sciences et « les arts, partagent depuis deux siècles, l'intérêt « et l'opinion des autres peuples. La manière dont « on regarde en pays étranger les Anglois et les « François, est une preuve de leur supériorité et de « la jalousie qu'on leur porte ; tout est différence « entre eux ; comment les compare-t-on impartiale- « ment? Le François fait des frais partout, mais « gagne beaucoup à être vu dans son pays; l'An- « glois ne fait de frais nulle part, et encore moins « chez lui. Il faut du temps et beaucoup de peine « pour avoir accès dans les sociétés, soit à Londres, « soit à Paris; on sait gré à un anglois d'être ai- « mable, on trouve fort mauvais qu'un françois ne « le soit pas ; le françois fronde, tranche, heurte « ouvertement ; l'anglois, plus méprisant encore, « mais plus réservé, cache sa façon de penser, et « montre sa façon de vivre ; on remarquera ses ha- « bits, jamais ses opinions : il n'en est pas moins « vrai que ce n'est pas un préjugé du pays, qui me « fera avancer que l'homme aimable et estimable « partout est celui qui approchera le plus d'un fran- « çois dans la force de l'âge, sans préjugés, et pos- « sédant les qualités solides et sociales qu'on ac- « quiert plus en France qu'ailleurs. » Il est inutile de remarquer que l'auteur veut parler du françois de 1789.

Nous nous arrêterons un moment à Presbourg, pour assister à la nomination et au couronnement du fils de Léopold, en qualité de palatin ; ce choix fut sollicité par toutes les cajoleries des souverains

et des courtisans de la cour de Vienne, et elles produisirent l'effet qu'on en attendoit. « On ne sau-
« roit dire si cette cérémonie est plus magnifique
« que singulière ; c'est un spectacle où le souverain,
« les magnats, le clergé, le peuple, jouent chacun un
« rôle ; le palatin se montre tantôt à cheval, tantôt à
« pied au milieu des troupes hongroises, allemandes
« et de la milice bourgeoise, couvert du manteau de
« saint Étienne ; les rues étoient jonchées de fleurs,
« couvertes de tapis aux couleurs de Hongrie, blan-
« ches, rouges et vertes, et toujours bordées d'autant
« de soldats que de curieux. Arrivé à la place des
« Franciscains, la pompe sacrée réunie à la pompe
« militaire, présente le plus beau spectacle ; c'est
« là que le palatin jure de maintenir les priviléges
« des Hongrois ; on le conduit ensuite à une mon-
« tagne qui est au milieu de la ville sur les bords
« du Danube, il y monte au galop, tire son sabre,
« et partage le monde en quatre parties ; ce qui
« ressemble assez à ce souverain tartare, qui veut
« bien permettre aux souverains de la terre de dîner
« lorsqu'il sort de table. »

Cette Hongrie, habitée d'abord par les Tartares Mantchoux, fut successivement couverte de Huns, de Vandales, de Gépides, etc. ; et ces nombreuses hordes de barbares ont laissé sur le caractère national une teinte qui lui est propre, et que le temps n'a point effacée. « Les Hongrois prennent en nais-
« sant, les inclinations et les opinions qui les dis-
« tinguent au moral, comme leurs traits et leurs
« habits au physique. S'il se rencontre des gens qui

« aient pour leur liberté, un amour qui va jusqu'à « l'enfance, tenant plus aux mots qu'aux choses, « ayant une prévention extrême pour leur pays, « qui est, selon eux, le premier pays du monde, et « celui qu'ils sont presque tous le plus empressés de « quitter, ayant une aptitude unique à s'exprimer en « plusieurs langues, parlant avec la gravité la plus im- « portante, de leur diète et de leur constitution qu'on « leur laisse, je dirai comme on laisse des joujoux « dangereux, à des enfans colères, parce que l'un et « l'autre sont plus nuisibles qu'utiles au pays et à la « pluralité de ceux qui l'habitent; si vous entendez « parler ainsi des hommes et des femmes, des jeunes « gens et des vieillards, ce sont des Hongrois. »

Un précis historique nous apprend comment la Moldavie et la Valachie sont devenues la proie de la puissance Ottomane, qui, ayant laissé d'abord aux Boyards, le privilége d'élire leurs princes, fut la cause d'une guerre civile d'ambition, qui dura deux siècles, et qui a livré enfin ces provinces au despotisme turc. Depuis cette époque, la Porte nomme à ces deux souverainetés, ceux des Grecs qui lui servent d'interprètes, et qui en donnent un plus haut prix. Ces souverains y viennent exercer sur leurs malheureux sujets, des vexations de tout genre, pour pouvoir se rembourser de ce qu'il leur en a coûté pour y régner, jusqu'à ce que le desir de les supplanter, toujours actif parmi les Drogmans, les délations, les trames, les perfidies, conduisent le prince régnant à être décapité, ou pendu, ou noyé. Ce fut dans une de ces galanteries

du despotisme, que Carra sauva sa tête pour la mettre ensuite à la disposition du despote de la convention et de la France : Carra étoit alors secrétaire de l'hospodar de Moldavie.

Les divisions que produisent ces mutations rapides, sont la ruine de ces provinces, et en font des déserts qu'on ne traverse pas sans peine, encore moins sans danger. Le voyageur qui, en qualité de françois, s'occupe principalement des femmes, nous apprend que celles de la Valachie, sont habillées à la turque, excepté qu'elles ont des calpaks au lieu de turbans. « Elles enveloppent leurs « cheveux, qui sont courts et qui ont leur couleur « naturelle, d'un morceau de toile noire ou rouge, « qu'elles ornent de guirlandes de fleurs, ou simplement de quelques bouquets. Les graces d'une « femme vêtue à l'orientale, ont un caractère aussi « séduisant, mais bien distinct de celui d'une « françoise ; c'est un abandon que ce costume flottant et voluptueux, accompagne de la façon la « plus piquante. Je l'ai remarqué avec plus de plaisir « encore à Constantinople, parce que les femmes qui « se présentent dans la société, y offrent la grace européenne unie à la négligence asiatique qui a quelque « chose de noble et de tendre. Ce mélange heureux « tourne au profit de la coquetterie. Les dames Valaques ont un caractère de langueur ; c'est le geste « le plus voluptueux, soutenu d'un air simple et « monotone. Dans leurs danses elles se tiennent par « les bras en les élevant, ce qui relève aussi, d'une « façon fort heureuse, les trois quarts et demi des

« gorges. On ne recherche pas assez l'origine des « danses; en général celles des Turcs n'en ont point « une équivoque, ce sont tout simplement des ta- « bleaux de l'Arétin, mis en action. Pourquoi y auroit- « il de la délicatesse dans leurs allégories, quand « il y en a si peu dans leurs jouissances ? »

Après avoir traversé le mont Hémus et admiré les belles horreurs dont la nature l'a orné, on descend dans une plaine où les yeux se reposent, où les sens fatigués se dédommagent au milieu d'une forêt d'arbres fruitiers et de nombreux sillons de rosiers cultivés comme la vigne; *que d'idées ce lieu charmant inspire !* Il est fâcheux que notre voyageur se soit trouvé dans cette contrée poétique, dans le mois de février, temps le moins favorable aux jouissances de la nature et aux élans de l'imagination.

Enfin nous voici à Constantinople. « La ressem- « blance de passions, de goûts, de mœurs, de travers « d'habitudes ou de vices, donnent à la plupart des « peuples de l'Europe, une analogie morale entre « eux. Ici, il faut perdre toute idée de comparaison; « moral, physique, industrie, vertu, amour, pré- « jugés, philosophie, excepté pour ce que l'instinct « leur inspire; les Turcs ne sont guères d'accord. « Leur ignorance, dont une des causes est l'extrême « difficulté de leur langue, les empêche de se rap- « procher plus au moral. Je ne donnerai pas, comme « un trait commun qui les distingue des Européens, « le profond mépris qu'ils montrent pour eux. Le plus « ou moins de civilisation cache ou décèle ce travers « universel à tous les peuples; leur fanatisme et la

« différence de religion, motivent cette aversion ;
« leur philosophie a souvent plus de raison que la
« nôtre. Il n'y a pas de peuple plus persuadé que
« rien n'est stable dans la vie. »

Nous n'avons rien à dire de la magnifique situation de Constantinople, et de ses vastes faubourgs, de ses minarets et de ses beseistins; des mers qui l'environnent, et des nombreux vaisseaux qui les couvrent; parce que les relations et les gravures multipliées, les ont mis sous les yeux de tous ceux qui veulent s'instruire : mais, pour nous conformer au goût du voyageur, nous ne passerons pas le chapitre où il parle des femmes. « A Constantinople, dit-il, la beau-
« té est aussi éphémère et aussi précoce que les fleurs :
« on en voit dès le mois de mars ; mais le printemps
« est aussi court pour une femme, que pour la
« rose et la renoncule. Les femmes turques sont aussi
« formées à treize ans qu'elles le sont à dix-huit en
« France ; et à vingt-cinq, il y en a peu à qui on
« n'en donnât trente-six. On doit attribuer le peu de
« durée de leur fraîcheur, au climat et aux bains
« chauds, les seuls qu'on connoisse à Constantinople.
« L'asservissement où sont les femmes, la vie mo-
« notone et sédentaire qu'elles mènent, le défaut de
« talens et d'éducation qui ne leur prêtent point les
« moyens de domination qu'en tirent les Européennes:
« voilà les garans de leur ennui et de leur peu d'em-
« pire. Quelle idée se forme-t-on ensuite des jouis-
« sances d'un turc, au moral comme au phy-
« sique ! Jolies françaises, qui lisez dans vos ro-
« mans les noms de sérail et de sultanes, croyez que

« la beauté n'a pas de plus bel empire que votre « pays ! »

En parcourant le faubourg de Péra, l'auteur rend un hommage mérité à M. de Choiseul-Gouffier, alors ambassadeur de France, au sujet de ses recherches littéraires et géographiques sur la Troade, qui l'ont mis à portée de placer Homère dans un nouveau jour; oubliant qu'il est le premier des poètes, et il nous le montre comme le naturaliste, le géographe, et l'historien le plus exact.

C'est du faubourg de Scutari, que notre voyageur aperçoit ces monumens funèbres qui lui font s'écrier : « Où est l'idée noble et philosophique qui élèvera, « dans mon esprit, les siècles modernes, à la gran- « deur des siècles passés ? je la trouve dans ces ma- « gnifiques cimetières. Les sites les plus beaux, les « plus étendus, d'où l'on domine sur cette mer aussi « vivante, aussi habitée que ses bords, ne sont point « destinés ici à des palais ou à des jardins ; l'ombre « sérieuse et toujours verte des majestueux cyprès, « annonce qu'une habitude religieuse les a consacrés « partout aux sépultures. Cette exposition, cette « confusion mélancolique d'arbres, de tombes, de « gazon, d'ombrages, loin de porter les yeux à se « détourner, d'inspirer à l'ame un sentiment de ré- « pugnance, font des cimetières, les promenades « les plus fréquentées et les plus pittoresques : à « chaque pas un tableau nouveau parle à l'ame et « l'attendrit. Dans les premiers jours du printemps, « une femme inclinée, arrose la terre qu'elle a se- « mée de fleurs ; son air religieux, ému, décèle une

« mère qui vient pleurer sur le tombeau de sa fille : « ici deux turcs, avec un soin superstitieux, plantent « et assurent un jeune cyprès : les vivans commu- « niquent sans cesse avec les morts. Un cyprès, plein « de sève et de verdure, naît des cendres de l'ami « qu'on a pleuré ; il ombrage, après sa mort, ceux « qui viennent penser à lui. »

Nous ajouterons, et dans ce siècle par trop philosophique, et dans cette contrée si célèbre par ses mœurs et ses vertus, où sont ces asyles sacrés de la mort ? où est ce respect pour les dépouilles de ce que nous chérissons, ce culte du sentiment et de l'amitié ? où sont ces rapports de l'ame avec ce qui l'afflige et la console ? Hélas ! on ne trouve de tous côtés, que l'avilissement de l'espèce humaine.

Quittons en Français libres cette capitale du despotisme, arrêtons-nous un moment en Crète, où on ne trouve plus ni les prêtres de Cybèle, ni le labyrinthe, mais un pacha et quelques maisons de commerce, les deux *laudanum*, le *barbajovis* et le fameux *dictamne*, mais surtout la peste et la lèpre. « La peste « ne présente que l'idée des souffrances courtes et « d'une mort prochaine ; mais de quels avant-cou- « reurs aussi certains, l'infortuné que l'incurable « lèpre a couvert, voit-il précéder cette mort ? Cette « épouvantable maladie offre les plus bizarres singu- « larités ; tantôt le funeste venin ravage l'intérieur « du corps, sans autre marque extérieure qu'un « gonflement universel jusqu'au moment où le ma- « lade n'est plus qu'une plaie. Souvent la seule in- « quiétude d'un mal sans remède, paroît sur un

« visage qui n'est pas entièrement décomposé. Tous « les âges, tous les sexes sont infectés de ce poison ; « toute communication est proscrite entre les lépreux « et les hommes. Un lambeau étendu devant leur « cabane, reçoit les aumônes qu'ils vont ramasser « lorsque le voyageur charitable s'est éloigné. La « lèpre est de toutes les maladies la plus héréditaire ; « on la garde dix et vingt ans. » Nous voici à Malte, chef-lieu d'un ordre guerrier et célèbre, qui avoit trois fois intimidé et bravé la puissance Ottomane, ayant trois Français pour chefs et pour défenseurs. Hâtons-nous de quitter cette île, et d'arriver en Sicile, et d'escalader cet Ætna qui n'est que l'occasion d'un voyage de vanité, pour pouvoir dire : Et moi aussi, j'ai vu la *Spelunca della Capriole*, j'ai traversé la *regione Silvosa*, je suis parvenu à la tour d'Empédocle. Ce ne sont cependant que des roches brûlées, des sables mobiles qu'on a parcourus, du soufre et de la fumée qu'on a respiré ; faut-il faire dix milles pour une pareille jouissance ? Cette île tant célébrée par les poètes, si curieuse, même par ses ruines antiques, l'est encore plus par le caractère particulier de ses habitans. « Il est constant « que la nature des lieux qu'on habite, a plus ou « moins d'influence sur le caractère. Les insulaires « sont plus fiers et plus indociles ; les habitans des « plaines ont moins d'énergie que les montagnards ; « il semble que les Siciliens, par leur dissimulation « et leur lente vengeance, imitent la fermentation « sourde et l'explosion de leur volcan, qui ne s'as- « soupit que pour se ranimer avec plus de fureur. Tous

« les pays ont vu éclore des conjurations ; mais c'est « le Sicilien qui pouvoit achever seul ce complot, « formé par le sentiment de l'outrage, fomenté par « le desir de la vengeance, et si profondément ense- « veli, quoique confié à cent mille acteurs, quoi- « quedifféré pour que les coups fussent plus sûrs ; « ce complot qui devoit envelopper un peuple « entier de conquérans, et rendre si cruellement « fameuses les vêpres siciliennes. Les Siciliens d'au- « jourd'hui ont hérité de la dissimulation de leurs « ancêtres. »

Après avoir bravé et Charybde et Sylla, on voit fumer le *Stromboli*, on laisse *Pæstum* et ses temples, *Salerne* et *Minturne*, cette fameuse *Caprée*, et on arrive dans le golfe de Naples. « Cette ville s'élève « en amphithéâtre du fond de ce golfe, dont les « bords sont couverts de petites cités et de maisons de « plaisance ; la mer n'est là que pour embellir le « paysage ; l'île de Caprée termine le bassin et in- « terrompt cette majestueuse monotonie, qui mêle « une idée de crainte à une idée d'immensité. Les « charmes de la nature étourdissent ici sur les « dangers inévitables dont on est environné, elle « couvre de fleurs les abîmes où la mort fermente « sous les pas, sur la tête des Napolitains. Les en- « trailles de la terre sont enflammées ; partout le « sol est brûlant ; ce ne sont que soufres, qu'eaux « chaudes, qu'étuves naturelles, indices continuels « de volcans éteints ou prêts à éclater. Si Naples et « ses environs gagnent à être vus, ses habitans y « perdent. La populace napolitaine semble être la

« lie de toutes les populaces. Le gouvernement, les « lois, l'influence monacale font de ce peuple de « Naples, le peuple peut-être le plus fripon, le « plus superstitieux et le moins aisé à contenir. Il « faut, pour le flatter, pour le gagner, pour l'amu- « ser, d'autres moyens que chez les autres peuples. « Cette populace à qui les logemens sont inutiles, « sous le ciel le plus doux, a de légers vêtemens qui « ne lui coûtent guères et qui durent beaucoup. « Depuis Mazaniello, et peut être avant, cette mul- « titude reconnoît un chef, très-ménagé par le gou- « vernement qui est en relation avec lui. Ce roi des « halles est instruit de tous les vols, crimes, délits « qui se commettent de la part des Lazzaronis. »

Le voyageur qui dit un mot d'Herculanum et de Pompeia, regrette fort que les travaux qui ont déja découvert une partie de cette dernière ville, soient aussi lents. « Quand on a vu, dit-il, Pompeïa, Her- « culanum, et le muséum de Portici, on ne peut « pas s'empêcher d'accuser ceux qui ont présidé à « ces fouilles. Rendre au monde une ville ensevelie « depuis 17 siècles, étoit une idée la plus simple « et la plus belle. Si tous ces meubles, tous ces « ustensiles qu'on voit froidement le long des parois « blanches et neuves du muséum, entassés comme « dans un vaste magasin de quincailleries, eussent « été mis en place dans les maisons de Pompeïa, « dont il eût suffi de rétablir les toitures; que dans ce « cabinet de toilette, cette salle à manger, ce sacra- « rium, il n'eût manqué, pour ainsi dire, que le « maître; si tous ces instrumens pour les sacrifices

« eussent été conservés dans les temples, l'illusion « seroit revenue toute entière, on eût tout vu « avec bien plus de *respect*, plus de curiosité. « Craignoit-on le voisinage du Vésuve? Portici en « est tout aussi menacé; apparemment qu'une telle « idée n'étoit digne que de Louis XIV, il l'eût « conçue et exécutée ». Cette idée est très-belle; mais pouvoit-elle se réaliser? et les curieux auroient-ils eu le même *respect* pour ces ustensiles, que le moderne voyageur paroît avoir pour elle? Est-il bien assuré qu'un gardien, même fidèle, placé dans chaque maison, dans chaque édifice public, eût pu empêcher que ces antiques quincailleries n'eussent très-promptement disparu?

Dutens, Richard, Lalande, Cochin, Roland, etc. ne nous ont rien laissé ignorer sur les usages, les mœurs, l'industrie, les productions, les arts de cette contrée privilégiée par la nature; ils nous ont parlé de ses sites uniques, de ses tableaux variés; madame la princesse de Gonzague les a peints comme l'auroient fait le Poussin et Salvator-Rosa.

On lit avec plaisir ce volume, quoiqu'il n'apprenne rien à ceux qui avoient déja lu les voyageurs précédens, et peu de chose à ceux qui auroient desiré connoître les pays que l'auteur traverse. Son voyage est écrit avec la même rapidité qu'il a passé du nord au midi. On ne peut le regarder que comme une course. On pourroit même croire que, malgré sa célérité, il n'en a pas été plus fatigué que les autres voyageurs, qui depuis quelques années ont parcouru l'Allemagne, le Danemarck, la Suède,

et la Russie, qui ont visité l'Angleterre, l'Ecosse et l'Irlande, sans danger, sans peine et sans dépense.

A. L. M.

BEAUX-ARTS.

Observations sur le Laocoon; par M. Goethe (1).

Un véritable ouvrage de l'art, sera toujours infini pour notre esprit, aussi bien qu'un ouvrage de la nature; on le contemple, il est senti, il fait impression mais il ne peut pas être entièrement connu, ni son essence et son mérite entièrement définis par des paroles. Dans ce que nous allons dire sur le Laocoon, nous n'avons donc point la prétention d'épuiser ce sujet fécond; nous l'avons écrit plutôt à l'occasion de cet excellent monument, que sur lui. Puisse-t-il bientôt être exposé de nouveau, de manière que chaque amateur puisse en être satisfait, et en parler selon ses idées!

Lorsqu'on veut traiter d'un ouvrage excellent de l'art, on est presqu'obligé de parler de l'art en général, car l'art y est contenu tout entier, et chacun

(1) Ces observations sont tirées du journal allemand intitulé : les *Propylées*. Voyez la notice que nous en avons donnée dans le numéro précédent. Voyez sur M. Goethe, ce que nous avons dit, Ann III, t. III, p. 271.

peut

peut, autant que ses facultés le lui permettent, développer à l'occasion d'un pareil monument, ce qui concerne l'art en général. C'est pourquoi nous commencerons par quelques généralités.

Tous les beaux monumens de l'art, représentent la nature humaine: les arts du dessin s'occupent surtout du corps de l'homme; nous ne parlons, à présent, que de ceux-ci. L'art a plusieurs degrés, sur chacun desquels peuvent paroître des artistes distingués; mais un ouvrage parfait de l'art réunit toutes les qualités, qu'on ne rencontre ailleurs que dispersées.

Les plus beaux monumens de l'art que nous connoissons, nous offrent:

Des natures vivantes et d'une organisation élevée. Avant toutes choses on s'attend à y trouver la connoissance du corps humain dans toutes ses parties, dimensions, buts intérieur et extérieur, dans ses formes et ses mouvemens en général.

Des caractères. Connoissance de la différence de ces parties, quant à la forme et à l'effet. Les qualités se séparent et se présentent isolées; de là naissent les caractères, et c'est par là qu'on peut faire sortir un rapport significatif réciproque de ces différens monumens de l'art; de même que les parties d'un ouvrage composé, peuvent avoir entr'elles un rapport signifiant. L'objet est:

En repos ou en mouvement. Un ouvrage et ses parties peuvent être présentés ou subsistant par eux-mêmes, et n'indiquant que leur existence d'une manière tranquille, ou bien animés, agissants, passionnés et remplis d'expression.

L'Idéal. Pour y parvenir, il faut que l'artiste ait un sens profond, solide, et doué de patience; à quoi doit se joindre un sens élevé pour pouvoir embrasser le sujet dans toute son étendue, pour trouver le plus haut degré de l'action qu'il veut représenter, pour le faire, par conséquent, sortir de sa réalité limitée, et lui donner, dans un monde idéal, de la mesure, des limites, de la réalité et de la dignité.

La Grace. Mais le sujet et la manière de le représenter, sont soumis aux lois sensibles de l'art, c'est-à-dire, à l'ordre, à la clarté, à la symétrie, à l'opposition, *etc.;* ce qui le rend pour l'œil, beau, c'est-à-dire, gracieux, agréable.

La Beauté. Il est de plus soumis à la loi de la beauté intellectuelle, qui résulte de la mesure, à laquelle l'homme formé pour figurer et produire le beau, sait soumettre tout, même les extrêmes.

Après avoir indiqué d'abord les conditions que nous exigeons d'un ouvrage de l'art élevé, je puis dire beaucoup en peu de mots, lorsque je soutiens que notre groupe les remplit presque toutes, et même qu'on peut les développer, d'après l'observation de ce seul groupe.

On ne demandera point que je prouve que l'artiste y a montré une *connoissance profonde du corps humain, ce qui le caractérise,* ainsi que l'*expression* et la *passion.* On verra, par ce que je dirai dans la suite, combien le sujet est conçu d'une manière *idéale* et *élevée;* aucune personne ne mettra en doute qu'on doive qualifier ce monument de *beau,*

si elle conçoit comment l'artiste a su représenter l'extrême des souffrances physiques et intellectuelles. Mais on trouvera peut-être paradoxal que je puisse avancer, que ce groupe est en même temps plein de grace. Je dirai donc à ce sujet quelques mots.

Chaque ouvrage de l'art doit s'annoncer comme tel; c'est ce qu'il ne peut faire que par ce que nous appelons *beauté sensuelle*, ou *grace*. Les anciens, bien éloignés de l'opinion moderne, qu'un monument de l'art doit redevenir en apparence un monument de la nature, caractérisoient leurs ouvrages de l'art comme tels, par un ordre choisi des parties; ils facilitoient à l'œil l'intelligence des rapports par la symétrie, et c'est ainsi qu'un ouvrage embarrassé devenoit aisé à comprendre. De la symétrie et des oppositions, résultoit la possibilité de faire naître les plus grands contrastes par des différences peu sensibles. Le soin des anciens artistes, d'opposer des masses variées l'une à l'autre, de donner surtout une position régulière et reciproque aux extrémités des corps dans les groupes, est très-heureux et très bien imaginé, afin que chaque ouvrage de l'art paroisse à l'œil comme ornement, abstraction faite du sujet qu'il représente, et en ne voyant que les contours les plus généraux dans l'éloignement. Les vases antiques nous fournissent quantité d'exemples de pareils groupes très-gracieux, et il seroit possible de proposer une suite des plus beaux exemples d'une composition symétrique et agréable à l'œil, en commençant par le groupe de vase le plus tranquille, jusqu'au groupe extrêmement animé du Laocoon.

Je crois donc pouvoir répéter que le groupe du Laocoon, outre ses autres mérites reconnus, est encore un modèle de *symétrie* et de *variété*, de *repos* et de *mouvement*, d'*opposition* et de *gradation*, qui s'offrent ensemble, à celui qui le contemple d'une manière sensible ou intellectuelle; que ces qualités, malgré le grand pathétique de la représentation, excitent une sensation agréable, et modèrent la violence des passions et des souffrances, par la *grace* et la *beauté*.

C'est un grand avantage pour un ouvrage de l'art, de subsister par lui-même, d'être absolument terminé. Un objet tranquille ne se montre que dans son existence, il est terminé par et en lui-même. Un Jupiter ayant le foudre placé sur les genoux, une Junon qui se repose avec majesté, une Minerve plongée dans des réflexions, sont des sujets qui n'ont point, pour ainsi dire, de rapport à ce qui est hors d'eux; ils reposent sur et en eux-mêmes, et ce sont là les premiers et les plus chers objets de la sculpture. Mais dans le beau cercle mythique de l'art, dans lequel ces natures isolées et subsistant par elles-mêmes, sont placées et se reposent, il y a des cercles plus petits, où les différentes figures sont conçues et exécutées en rapport avec les autres: chacune des Muses, par exemple, avec leur conducteur Apollon, est conçue et exécutée séparément, mais elle devient encore beaucoup plus intéressante dans le chœur entier et varié des neuf sœurs. Lorsque l'art passe au passionné significatif, il peut encore agir de la même manière; ou il nous représente un

cercle de figures que la passion met en rapport entr'elles, comme Niobé avec ses enfans, persécutée par Apollon et Diane ; ou il nous montre dans le même ouvrage, le mouvement en même temps que sa cause. Nous ne rappellerons ici que le jeune homme plein de grace qui se tire une épine du pied ; les lutteurs, deux groupes de faunes et de nymphes à Dresde, et le groupe animé du Laocoon.

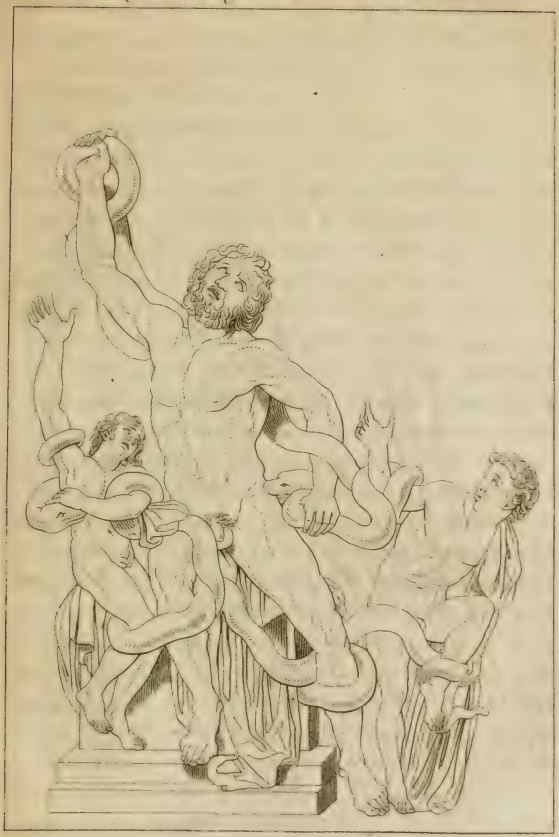
On a raison de faire tant de cas de la sculpture, parce qu'elle peut et doit porter la représentation à son plus haut degré, parce qu'elle dépouille l'homme de tout ce qui ne lui est pas essentiel. C'est ainsi que, dans ce groupe admirable, *Laocoon* n'est qu'un simple nom ; les artistes lui ont ôté son sacerdoce, tout ce qui étoit en lui national et troyen, tous les accessoires poétiques et mythologiques ; il n'est rien de tout ce que la mythologie en a fait ; ce n'est plus qu'un père avec ses deux fils, menacé de périr par les morsures de deux serpens. Ce ne sont pas non plus des animaux envoyés par les Dieux, mais seulement des serpens naturels assez puissans pour faire succomber plusieurs hommes ; ni leur forme, ni leur action, ne montrent que ce soient des êtres extraordinaires et envoyés par les Dieux, pour exercer la vengeance divine. Conformément à leur nature, ils s'approchent en glissant sur la surface de la terre, enlacent et serrent leurs victimes, et l'un d'eux ne mord qu'après avoir été irrité. Si je devois expliquer ce groupe, et si toute autre explication m'étoit inconnue, je l'appellerois une idylle tragique. Un père dort à côté de ses deux fils, ils sont enlacés

par deux serpens, et au moment de se réveiller, ils s'efforcent de se débarrasser de ce filet vivant.

Cet ouvrage de l'art est surtout extrêmement important par la représentation du moment de l'action. Lorsqu'un ouvrage doit en effet se mouvoir devant les yeux, il faut qu'on choisisse un moment fugitif; aucune partie de l'entier ne doit s'être trouvée avant dans cette position, et peu de temps après, chaque partie doit être obligée de quitter cette position; c'est par là que l'ouvrage sera toujours animé pour des millions de spectateurs.

Pour bien saisir l'intention du Laocoon, qu'on se place devant le groupe avec les yeux fermés et à la distance nécessaire, qu'on les ouvre et qu'on les referme de suite, et l'on verra tout le marbre en mouvement; on craindra de trouver le groupe changé, lorsqu'on r'ouvrira les yeux. Je dirois volontiers, tel que le groupe est maintenant exposé, c'est un éclair fixé, une vague pétrifiée au moment où elle s'approche du rivage. On s'aperçoit du même effet, lorsqu'on voit le groupe pendant la nuit au clair des flambeaux.

L'Artiste a su très-sagement représenter les trois figures dans des situations qui diffèrent entr'elles et graduées. Le fils aîné n'est enlacé que par ses extrémités, l'autre l'est davantage; c'est surtout la poitrine que le serpent lui a déja enlacée; il tâche de se délivrer par le mouvement du bras droit; avec la main gauche, il éloigne doucement la tête du serpent, pour l'empêcher de lui enlacer encore



GROUPE DU LAOCOON.

une fois la poitrine ; le serpent est sur le point de glisser dessous sa main, *mais il ne le mord pas.* Le père, au contraire, veut employer la force pour se délivrer, ainsi que ses enfans, de ces enlacemens ; il serre l'un des deux serpens, qui, étant irrité par là, le mord à la hanche.

Pour expliquer la position du père, soit en général, soit selon toutes les parties du corps, il me paroit convenable de supposer que le sentiment momentané de la blessure est la principale cause de tout le mouvement. Le serpent n'a pas mordu, mais il mord, et il mord dans la partie molle et délicate du corps, au dessus et un peu derrière la hanche. La position de la tête restaurée n'a jamais bien exprimé la véritable morsure ; heureusement les traces des deux mâchoires se sont conservées à la partie postérieure de la statue, si ces traces très-importantes ne se sont pas perdues dans la translation actuelle de ce monument. Le serpent fait au malheureux Laocoon, une blessure précisément à la partie où l'homme est très-sensible à toute irritation, et où, même le plus léger chatouillement, cause ce mouvement que nous voyons ici produit par la blessure : le corps fuit vers le côté opposé, et se retire, l'épaule se presse en bas, la poitrine sort, la tête penche du côté qui a été touché. Comme ensuite dans les pieds qui sont enchaînés, et dans les bras qui luttent, on voit encore les restes de la situation ou action précédente, il en résulte une action combinée d'efforts et de fuite, de souffrance et d'activité, de tension et de relâchement qui, peut-

être, ne seroit pas possible sous toute autre condition. On se perd en admiration de la sagesse de l'artiste, lorsqu'on essaye d'appliquer la morsure à quelqu'autre endroit; tout le geste, tout le mouvement seroit changé, et cependant on ne peut pas l'imaginer plus convenable; c'est donc un mérite principal pour l'artiste de nous avoir présenté un effet sensible, et de nous en montrer aussi la cause sensible. Je le répète, le point de la morsure détermine les mouvemens actuels des membres; la fuite de la partie inférieure du corps, son retrécissement, la poitrine qui avance, l'épaule qui descend, le mouvement de la tête, et même tous les traits du visage sont, selon moi, décidés par cette irritation momentanée, douloureuse et inattendue.

Mais il est loin de moi de vouloir diviser l'unité de la nature humaine, de vouloir nier l'action des forces intellectuelles de cet homme d'une forme si excellente, de méconnoître les souffrances et les efforts d'une grande nature. Il me semble aussi voir l'inquiétude, la crainte, la terreur, l'affection paternelle, se mouvoir dans ces veines, s'élever dans cette poitrine, rider ce front. Je conviens volontiers que l'artiste a représenté en même temps le degré le plus élevé, et des souffrances corporelles, et des souffrances intellectuelles; mais je voudrois qu'on ne transportât point trop vivement sur le monument même, les impressions que le monument fait sur nous, surtout qu'on n'y vît point l'effet du poison dans un corps qui vient d'être saisi par les dents du serpent, qu'on ne vît point l'agonie dans un corps

beau, sain, qui fait des efforts, et qui est à peine blessé. Qu'on me permette ici une observation, qui est d'une grande importance pour les arts du dessin: la plus grande expression pathétique qu'ils peuvent représenter, dépend du passage d'un état dans un autre. Qu'on voye un enfant vif, qui court, saute et s'amuse, avec tout le plaisir et l'énergie possible, qui ensuite a été inopinément frappé durement par un de ses camarades, ou qui a été blessé soit physiquement, soit moralement: cette nouvelle sensation se communique à tous ses membres comme une commotion électrique; et un pareil passage subit et pathétique dans le sens le plus élevé, est une opposition dont on n'a point d'idée si on ne l'a pas vu. Dans ce cas, il est donc évident que l'homme intellectuel agit aussi bien que l'homme physique. Lorsque dans un pareil passage il reste encore des traces évidentes de l'état précédent, il en résulte le sujet le plus excellent pour les arts du dessin; c'est là le cas du Laocoon, où les efforts et les souffrances sont réunis dans le même moment. C'est ainsi qu'Eurydice qui est mordue au talon par un serpent sur lequel elle a marché, au moment où elle traverse une prairie, et qu'elle revient satisfaite des fleurs qu'elle a cueillies, seroit une statue très-pathétique, si l'artiste pouvoit exprimer le double état de la satisfaction avec laquelle elle marchoit, et de la douleur qui arrête ses pas, non-seulement par les fleurs qui tombent, mais encore par la direction de tous ses membres, et l'ondulation des plis.

Lorsque nous avons saisi dans ce sens la figure

principale, nous pouvons jeter un coup-d'œil libre et sûr sur les proportions, la gradation et l'opposition de toutes les parties de l'ouvrage entier.

Le sujet choisi est un des plus heureux qu'on puisse imaginer. Des hommes luttant avec des animaux dangereux, et encore avec des animaux qui agissent, non pas comme des masses puissantes, mais comme des forces divisées, qui ne menacent pas d'un seul côté, qui n'exigent pas une résistance concentrée, mais qui, d'après leur organisation étendue, sont en état de paralyser, plus ou moins, trois hommes sans les blesser. Ce moyen de paralyser, joint au grand mouvement, répand déja sur l'ensemble un certain degré de repos et d'unité. L'artiste a su indiquer, par degré, les effets des serpens : l'un ne fait qu'enlacer, l'autre est irrité, et blesse son adversaire. Les trois personnages sont aussi choisis avec beaucoup de sagesse : un homme robuste et bien fait, qui a déja passé l'âge de la plus grande énergie, et qui est moins en état de supporter la douleur et les souffrances. Qu'on lui substitue dans la pensée un jeune homme vif et robuste, et le groupe perdra tout son prix ! Avec lui souffrent deux jeunes gens, qui, en proportion avec lui, sont fort petits ; ce sont encore deux êtres susceptibles du sentiment de la douleur.

Le plus jeune fait d'impuissans efforts ; il est frappé d'inquiétude, mais non pas blessé : le père fait de puissans efforts sans cependant pouvoir réussir, ses efforts produisent même un effet tout-à-fait opposé. Il irrite son adversaire, et il en est blessé. Le

fils aîné n'est enlacé que légèrement, il ne se sent pas encore opprimé ni affecté de douleurs, il est effrayé de la blessure et du mouvement momentané de son père, il pousse un cri, en tâchant de débarrasser son pied du serpent qui l'a enlacé : c'est donc ici un observateur, un témoin qui prend part à l'action, et l'ouvrage est terminé.

Ce que je n'ai fait que toucher en passant, je l'observerai ici encore en particulier : c'est que toutes les trois figures ont une action double, de sorte qu'elles sont occupées d'une manière très-variée. Le plus jeune des fils veut se débarrasser en haussant le bras droit, et il repousse la tête du serpent en arrière avec la main gauche ; il veut alléger le mal présent et empêcher un mal plus grand ; c'est le plus haut degré d'activité qui lui reste encore dans sa situation gênée. Le père fait des efforts pour se débarrasser des serpens, et le corps veut en même temps éviter la morsure qu'il vient de recevoir. Le mouvement du père inspire de l'horreur au fils aîné, et il tâche de se débarrasser du serpent qui ne l'a encore enlacé que légèrement.

J'ai déja dit plus haut, qu'un des grands mérites de ce monument, est le moment que l'artiste a représenté, et c'est sur ce point que je vais encore ajouter quelques mots.

Nous avons supposé que des serpens naturels ont enlacé un père endormi à côté de ses fils, pour que les différens momens de l'action eussent une certaine gradation. Les premiers momens, pendant lesquels les serpens enlacent le corps livré au sommeil,

annoncent des événemens, mais ce seroit un moment insignifiant pour l'art. On pourroit peut-être figurer un jeune Hercule endormi et enlacé de serpens; et l'artiste pourroit nous faire entrevoir, par sa figure et la tranquillité de son sommeil, ce qu'on peut attendre de son réveil.

Allons plus loin, et imaginons le père et ses enfans qui se sentent enlacés de serpens; de quelque manière que ce soit, on verra qu'il n'y a qu'un seul moment du plus grand intérêt: c'est celui où un corps est tellement enlacé qu'il ne peut plus se défendre; où le second, quoiqu'en état de se défendre encore, est cependant blessé; et où le troisième, enfin, a encore quelqu'espoir de se sauver. Le plus jeune fils est dans le premier cas, le père dans le second, le fils aîné dans le troisième. Qu'on tâche de trouver encore un autre cas! qu'on cherche à distribuer les rôles autrement qu'ils ne le sont ici!

En refléchissant donc sur cette action, depuis son commencement, et trouvant qu'elle est parvenue à son plus haut degré, nous nous apercevrons bientôt, en nous représentant les momens qui doivent suivre celui qui est figuré par le monument, que le groupe doit changer entièrement, et qu'on ne peut point trouver d'autre moment de l'action qui soit aussi précieux pour l'art. Le plus jeune fils sera étouffé par le serpent qui l'enlace; ou si, dans sa situation qui le prive de tout secours, il l'irrite encore, le serpent le mordra. Ces deux cas sont insupportables, parce que ce sont des extrêmes qui ne doivent pas être représentés. Quant au père, le serpent peut le

mordre encore en d'autres parties, mais alors toute la situation de son corps seroit changée, et les premières morsures seroient perdues pour le spectateur, ou elles deviendroient dégoûtantes, si l'artiste avoit voulu les indiquer. Il y a encore un autre cas, le serpent peut se détourner et attaquer le fils aîné; celui-ci est alors ramené à lui-même; il n'y a donc plus de personnage qui s'intéresse à l'action; la dernière apparence d'espérance disparoît du groupe, et la représentation n'est plus tragique, mais cruelle. Le père qui repose maintenant sur lui-même dans sa grandeur et ses souffrances, se retourneroit vers son fils, et il deviendroit figure accessoire qui s'intéresse à une autre figure.

Dans ses propres souffrances et dans celles d'autrui, l'homme n'a que trois sensations, la crainte, la terreur et la compassion; il prévoit avec inquiétude le mal qui s'approche; il s'aperçoit inopinément d'un mal qui le frappe, et il prend part à la souffrance qui dure encore ou qui a déja passé; toutes les trois sont représentées et excitées par ce monument, et même par la gradation la plus convenable.

Les arts du dessin qui travaillent toujours pour le moment, dès qu'ils choisissent un sujet pathétique, saisiront celui qui excite la terreur; la poésie, au contraire, choisira ceux qui excitent la crainte et la compassion. Dans le groupe du Laocoon, les souffrances du père excitent la terreur au plus haut degré, la sculpture y a fait tout ce qu'elle pouvoit faire; mais, soit pour parcourir le cercle de toutes les sensations humaines, soit pour modérer l'impres-

sion violente de la terreur, elle excite la compassion pour la situation du plus jeune fils, et la crainte pour celle de l'aîné, en laissant encore quelqu'espoir pour ce dernier. C'est ainsi que les anciens donnoient, par la variété, un certain équilibre à leurs ouvrages; qu'ils diminuoient ou renforçoient un effet par d'autres effets, et parvenoient à achever un tout intellectuel et sensible.

En un mot, nous pouvons soutenir hardiment que ce monument épuise son sujet, et qu'il remplit heureusement toutes les conditions de l'art. Il nous apprend que si l'artiste peut communiquer son sentiment du beau à des objets tranquilles et simples, ce même sentiment se montre cependant dans sa plus grande énergie et toute sa dignité, lorsqu'il prouve sa force en figurant des caractères variés, et lorsqu'il sait, dans son imitation, modérer et retenir les expressions violentes et passionnées de la nature humaine. Nous donnerons dans la suite une description détaillée des statues connues sous le nom de la famille de Niobé, ainsi que du groupe du taureau de Farnèse, les seules représentations pathétiques qui nous restent de la sculpture antique.

Les modernes se sont souvent mépris sur le choix de pareils sujets. Milon, dont les deux mains sont serrées dans la fente d'un arbre, et qui est attaqué par un lion, sera un sujet que l'artiste tâchera en vain de représenter de manière qu'il excite un intérêt pur et véritable. Une douleur double, des efforts inutiles, une situation qui le prive de tout secours, une mort inévitable ne peuvent

exciter que l'horreur, et même ne sauroient toucher.

Je dirai enfin encore un mot sur le rapport de ce sujet à la poésie.

On est injuste envers Virgile et la poésie, lorsqu'on compare, ne seroit-ce que pour un instant, le chef-d'œuvre le plus achevé de la sculpture, avec la manière épisodique dont ce sujet est traité dans l'Énéide. Comme le malheureux Énée doit raconter lui-même, que lui et ses compatriotes ont commis la faute impardonnable de faire entrer le cheval dans leur ville, le poète ne devoit songer qu'au moyen d'excuser cette action; tout tend à cela, et l'histoire de Laocoon n'y est qu'une figure de rhétorique, où l'on peut très-bien approuver quelqu'exagération, pourvu qu'elle convienne au but que le poète s'est proposé. Des serpens immenses sortent donc de la mer; ils ont une crête sur la tête, ils fondent sur les enfans du prêtre qui avoit blessé le cheval, ils les enlacent, les mordent, les souillent de leur venin; ils enlacent ensuite la poitrine et le cou du père qui accourt à leur secours, et ils élèvent leurs têtes pour montrer leur victoire, tandis que le malheureux qu'ils oppriment, demande en vain du secours. Le peuple, à qui cet aspect inspire de la terreur, s'enfuit, personne n'ose plus prendre la défense de la patrie, et l'auditeur et le lecteur, effrayés par cette histoire merveilleuse et dégoûtante, consentent également à ce qu'on fasse entrer le cheval dans la ville.

L'histoire de Laocoon, dans Virgile, n'est donc

qu'un moyen pour atteindre un but plus relevé, et c'est encore une grande question, si cet événement est en effet un sujet poétique.

Quelques observations sur le groupe du Laocoon et ses deux fils (1).

Au mois de mars 1796.

La jambe droite du fils ainé, est d'un élégance très-agréable.

L'expression et la tournure des membres, en général, et des muscles, est admirable dans l'ouvrage entier. Dans les jambes du plus jeune fils, qui ne sont pas d'une grande élégance, il y a un si grand naturel, qu'on ne trouve rien de semblable sous ce rapport ; les jambes du père, surtout la jambe droite, sont aussi d'une grande beauté.

Restaurations.

Une partie considérable des *Serpens*, et probablement les deux têtes, sont d'un travail moderne.

Le bras gauche du *père* jusqu'auprès de la jointure de l'épaule, et les cinq orteils du pied gauche, sont restaurés ; le pied droit, au contraire, n'a rien souffert.

Dans le *fils ainé*, on a restauré le bout du nez, la main droite, les trois premiers doigts du pied

(1) Ces observations sont dans le second numéro des Propylées; nous avons cru devoir les ajouter ici.

gauche,

gauche, le bout du grand orteil du pied droit; le ventre a été un peu endommagé du côté droit, cette partie a été restaurée.

Le bout du nez, le bras droit, deux doigts de la main gauche, et les cinq doigts du pied droit du plus jeune fils, sont restaurés.

Il n'y a que le bras droit de Laocoon qui soit bien restauré en terre cuite, et, comme la plupart le prétendent, par *Bernini*, qui cependant, s'il est vraiment de lui, doit s'y être surpassé lui-même. Les autres restaurations que je viens d'indiquer, sont en marbre; elles sont faites avec soin, mais avec peu d'art, et avec des contorsions convulsives dans le goût de l'école de Bernini. On assure qu'elles ont été faites par *Cornachini*.

W.

VARIÉTÉS, NOUVELLES ET CORRESPONDANCE LITTÉRAIRES.

NOUVELLES DE NAPLES.

La nouvelle collection *des vases de* M. *Hamilton*, publiée par MM. Tischbein et Italinsky, est terminée avec le quatrième volume; elle contient en tout 242 peintures de vases. M. Tischbein en a en-

trepris depuis une continuation, tirée de différens cabinets particuliers, dont il a publié jusqu'à présent quatre cahiers, sans texte; il a déja 100 gravures, toutes finies. M. Italinsky a trouvé que la description des peintures de vases que M. *Boettiger* a publiée, étoit trop savante (1).

Ces travaux sur l'art chez les Grecs, n'empêchent pas M. Tischbein d'exercer aussi son pinceau. On parle de son dernier tableau, haut de 12 pieds, et large de 14, comme d'un chef-d'œuvre : il est composé de 9 figures, et représente le *vaillant Hector qui reproche à Pâris sa mollesse.* Hélène est embarrassée ; elle jette un regard dérobé sur son amant, et ses yeux pleins de tendresse, décident en sa faveur : Pâris étonné de l'audace d'Hector, qui a osé pénétrer dans son gynæcée, reste assis. M. Tischbein a fait copier par les plus habiles de ses élèves, quelques-unes des figures de ce tableau, et des vases homériques, et beaucoup de voyageurs en ont déja enrichi leurs portefeuilles. On avoit demandé son tableau pour la Russie, mais les artistes ont insisté pour qu'il fût déposé à l'Académie.

Il ne reste qu'une trentaine d'exemplaires de l'ouvrage d'HAMILTON, sur les *Campi Flegreei :* le *père Menage* qui y travailloit aussi, et qui maintenant est dans la Calabre, possède encore beaucoup de dessins

(1) Nous avons donné des extraits deux numéros qui ont paru de cette belle description, qui pouvoit jeter le plus grand jour sur plusieurs points peu éclaircis de l'antiquité. Nous venons d'apprendre avec un véritable regret qu'elle ne se continuera pas.

A. L. M.

des îles de Lipari, de l'Ætna, etc., qui pourront un jour servir pour continuer l'ouvrage. Cette entreprise a coûté à Hamilton 2000 liv. sterlings; mais 500 exemplaires ont rapporté cette somme dès la première année.

L'ouvrage de VIVENZIO doit contenir, en trois volumes, la collection de ses *vases de Nola;* le premier volume qui aura 32 planches, doit paroître incessamment; les figures ne seront pas embellies par les dessins, qui seront très-fidèles, et mettront l'antiquaire à même d'étudier les différentes époques de l'art, et la différence du travail (2).

Parmi les autres artistes qui vivent à Naples, on distingue surtout PHILIPPE HACKERT, dont les peintures et les dessins au bistre sont admirés pour leur facilité et leur expression : *Georges Hackert* continue avec beaucoup de succès à publier les gravures des ouvrages de son frère. Les vues de Pompeii sont terminées avec le 5.e et 6.e cahier. La nouvelle *vue de Rome,* prise sur la voie d'Appius, à moitié chemin d'*Albano*, est terminée; et il s'occupe maintenant de graver la vue générale des *Campi Flegrei* et des îles à l'entour, prise du monastère des Camaldules, d'après les excellens dessins de son frère.

(2) C'est une chose qu'on devroit rigoureusement observer. Les dessins de Tischbein sont trop embellis. Les dessins de vases que je fais faire pour ma collection de monumens inédits, seront aussi de la plus grande fidélité. A. L. M.

Nouvelles de Londres.

Voici une anecdote qui fait voir quel degré de confiance méritent fort souvent les belles vues et les paysages des contrées éloignées, dont on orne les voyages.

Un voyageur trouve un des artistes les plus distingués dans ce genre, occupé à graver un beau paysage sauvage et romantique de Kamtschatka; il devoit orner un des voyages qui alloient paroître. « Cela est très-beau! lui dit le voyageur; sans doute « vous faites cette gravure d'après un bon dessin ori- « ginal? — Ah! mon dieu non, reprend l'artiste en « souriant, tout cela est de ma propre invention; on « m'a donné quelques idées que j'ai exécutées à ma « manière. Le public se représente maintenant ces « contrées de cette manière, et prend tout cela pour « de fidelles copies de la nature. »

M. *Tilloch*, rédacteur d'une feuille intitulée *The Star*, qui est parmi les journaux du soir, ce que le *Morning Chronicle* est parmi ceux du matin, publie un nouveau journal pour la *Physique expérimentale*, la *Technologie* et la *Chymie*.

La société des *Dilettanti*, ou amateurs d'antiquités, a publié le second volume des *Jonian Antiquities*, gr. *in-fol.* avec 20 planches, d'après les papiers de Wood et d'autres voyageurs. Il se vend chez *Nicol*, à 3 l. sterl. 14 sh.

Le 4.e volume de la réimpression moins chère des

Asiatic Researches, imprimées à Calcutta, qui porte le titre : *Dissertations and miscellaneous pieces relating to the Antiquities of Asia*, etc. et qui va plus loin que la mort de JONES, a aussi paru.

Il a aussi paru une réimpression (1) du *voyage* de GEORGES FORSTER, *de Bengale en Angleterre*, dont on n'avoit pas pu se procurer le second volume, parce que la compagnie des Indes n'en avoit fait venir de Calcutta, que peu d'exemplaires.

Le premier volume des *Tables astronomiques* du savant BRADLEY, qu'on attend depuis si longtemps, et qu'on a imprimé à Oxford avec une lenteur inexcusable, a enfin paru sous le titre de *Astronomical Observations, made at the royal observatory at Greenwich, from the year* 1750 *to* 1762. Ce volume *in-fol.* se vend chez Elmsley, pour cinq guinées.

M. MORRIT, dans sa *Vindication of Homer*, a réfuté d'une manière vigoureuse, mais avec dignité, les paradoxes de BRYANT (2). M. MORRIT est un homme d'environ 28 ans ; rempli d'un noble enthousiasme pour le sol classique de la Grèce, il quitta l'université de Cambridge, où il passoit pour un *deep-read Greek Scholar ;* il alla à Naples, où il engagea deux dessinateurs habiles avec lesquels il se rendit en Grèce. Il y resta trois ans à étudier les restes vénérables de l'antiquité, et revint dans sa patrie au commencement de 1798, avec des porte-

(1) Deux volumes *in-4.°* ; chez *Faulder.* (1 liv. sterl. 16 sh.)

(2) Voyez ce que nous avons dit, au t. III, Ann. III, p. 391 ; et Ann. IV, t. II, p. 168, des Rêveries de M. Bryant sur Troie et sur Homère. A. L. M.

feuilles bien garnis. Le premier fruit de ce voyage est cette apologie d'Homère, où il a publié plusieurs des plans levés sur les lieux, par les artistes qui l'accompagnoient. On peut attendre d'autant plus de son zèle pour l'art et la littérature ancienne, qu'il jouit d'un revenu annuel de 20,000 liv. sterlings, et qu'il possède des biens considérables.

Les mois de novembre et de décembre sont pour la littérature anglaise, ce que la foire de Pâques de Leipsic est pour celle de l'Allemagne, parce que dans ces deux mois la noblesse revient à Londres pour y passer l'hiver.

Les productions de la littérature allemande continuent à être bien accueillies par les Anglois. L'*Enfant de l'Amour* de KOTZEBUE, a été la pièce favorite de Coventgarden, pendant l'hiver dernier, comme *Misanthropie et Repentir* du même auteur, l'avait été l'hiver précédent. C'est la célèbre mistriss INCHBALD, distinguée comme actrice et comme auteur, qui l'a mise sur la scène angloise, sous le nom de *the Lovers Vow*, d'après une traduction littérale. ANNE PLUMTRÉE a donné aussi une très-bonne traduction de la pièce entière; et le docteur WILLICH (3), médecin de l'envoyé de l'électeur de Saxe, a communiqué à son amie une biographie littéraire de KOTZEBUE.

(3) M. WILLICH a resté autrefois à Edimbourg, où il s'est occupé à enseigner l'allemand et la philosophie de *Kant*, dont il a publié quelques morceaux en anglois. Le même a publié ensuite des *Recherches chymiques sur les eaux de la source chaude près de Bristol*, et des *Règles diététiques pour les malades qui s'en servent.*

On a encore traduit comme pièce nouvelle de KOTZEBUE, *Adelheid von Wulfingen* (1). M. RENDER, qui a enseigné la langue allemande d'abord à Oxford, ensuite à Cambridge, a aussi publié une traduction anglaise du *Comte de Benjowsky*, de KOTZEBUE. Des auteurs de romans originaux anglais, prennent des sujets allemands ; c'est ainsi qu'on a vu paroître *The Midnightbell, a German Story* (2), 3 vol. (10 sh.). Parmi les autres romans nombreux, ceux qui sont le plus à la mode sont : *More Ghosts*, (encore des spectres), 3 vol. (10 sh.), et *The new Monk* (3), 3 vol. (10 sch.); *Agatha*, avec des gravures et des vignettes, par STROTHARD ; *Rosalinde de Tracey*, par miss TOMLINS.

Les voyages de MUNGO PARK dans l'intérieur de l'Afrique ont paru par souscription et on prépare la description d'un autre voyage dans la mer du Sud, entrepris par des missionnaires anglais, aux frais de la société, pour la propagation du christianisme. Son titre sera : *The Voyage of the Ship Duff the Friendly, the Society and Marquesas islands* (4). LANDSEER est occupé à graver beaucoup de cartes et de planches pour ce voyage.

(1) Adelaïde de Wulfingen.

(2) La cloche de minuit, histoire allemande.

(3) Le nouveau moine.

(4) Voyage aux îles des Amis, de la Société, et aux îles Marquises.

Sur le sculpteur CANOVA.

Le célèbre sculpteur *Canova*, qui fait un voyage par l'Allemagne, avec le prince *Rezzonico*, ex-sénateur de Rome, s'est arrêté quelque temps dans notre ville, et a visité plusieurs fois notre galerie des antiques. Il place la statue de *Vénus* de la salle des Athlètes, immédiatement après celle de Médicis; regarde le prétendu Alexandre, comme un Antinoüs avec une tête restaurée, et trouve que la Minerve, sur le limbe du vêtement de laquelle on voit la gigantomachie en relief, est un des monumens anciens les plus remarquables.

Il se loue beaucoup du général *Saint-Cyr*, comme d'un homme qui s'est montré le protecteur des arts et des artistes.

Canova recevoit une pension de 100 écus de la république de Venise, en sa qualité de Vénitien, et à cause des ouvrages qu'il avait faits pour sa ville natale. On dit que l'empereur lui a promis de lui continuer cette pension. Il travaille maintenant à cinq statues colossales, dont l'une sera d'une masse aussi considérable que l'Hercule Farnèse.

Galerie des Arts a Berlin.

D'après les ordres du roi de Prusse, sa bibliothèque et la galerie des arts ont été subordonnées à l'académie des sciences ; le directoire de l'académie a nommé M. Hirt et M. Meierotto, *inspecteurs de la collection des médailles ;* M. Hirt n'a accepté que sous la condition qu'on y réunît la collection de médailles et de pierres gravées, qui est à Potsdam : le roi y a consenti, et M. Henri, bibliothécaire et inspecteur de la galerie des arts et de la collection des médailles du château de Berlin, a été chargé de faire transporter tous ces monumens de Potsdam à Berlin. On espère que l'académie des arts sera aussi heureuse dans l'établissement d'un musée de statues et d'une galerie de tableaux.

Voyage de M. Hawkins.

M. Hawkins (1), anglois distingué par ses connoissances en minéralogie, a passé quelques jours à Berlin, lors de son retour de la Grèce ; il a montré à ses amis plusieurs des objets qu'il en rapporte. Il avoit déja été précédemment dans l'Orient ; ce dernier voyage a duré cinq ans, et il s'y est borné à

(1) Nous avons déja parlé du Voyage de M. Hawkins.

l'intérieur de la Grèce, à quelques îles, et au territoire de Troie ; le tout sous le rapport des antiquités. Il a surtout travaillé sur la topographie et la géographie : il a été quatre fois à Olympie, dont il a fait des dessins et des plans fort exacts ; mais il n'y a trouvé aucune trace ni du Stade, ni de l'Hippodrome. Parmi ses dessins on a remarqué surtout *a*) le *temple* près de Figalia, bâti par Ictinus, et dont il reste encore la plupart des colonnes ; il en a un plan fort exact ; *b*) *une porte de Mycènes*, décrite par Pausanias ; *c*) le prétendu *tombeau de Clytemnestre ;* près de là *d*) *un temple* entre deux montagnes élevées dans l'Eubée, où il n'y a point de péristyle. Ces trois derniers monumens sont très-remarquables, parce qu'ils datent du temps qui précédoit l'invention des voûtes, et qu'ils font voir clairement la marche que cette invention a prise. Les recherches faites par M. Hawkins, prouvent qu'on trouve des vases peints dans toute la Grèce ; les grands vases qu'il a rapportés de la Grèce, sont tous emballés, mais les fragmens qu'il a fait voir à ses amis à Berlin, sont, sous tous les rapports, aussi beaux que les vases trouvés dans la grande Grèce. Il a encore un petit bas-relief en bronze, d'un très-beau travail, qui représente Pâris et Hélène avec deux Amours, et qui a été trouvé à Dodone, dans l'hiver de 1797 à 1798. Il rapporte aussi une collection de médailles grecques, surtout du Péloponèse, qui est unique dans son genre ; mais en fait de pierres gravées, il ne possède rien de particulier.

Nouvelles de Russie.

Les beaux arts, déja peu cultivés en Russie, le sont encore moins depuis l'avénement de Paul I.er au trône; on ne les y considère guères que comme des objets de luxe.

Un peintre tyrolien nommé Lampi, artiste assez médiocre, a gagné 150000 roubles à faire des portraits; mais c'est qu'il avoit été recommandé à *Catherine II*, par *Potemkin*, et qu'il étoit du bon ton de se faire peindre par lui.

Doyen, peintre de l'académie de France, a été appelé par Catherine, au commencement de la révolution française, en 1789, pour être professeur de peinture dans son académie des arts. Doyen s'étoit fait de la réputation en France, par son tableau de la *peste de saint Roch*, qui est le seul bon ouvrage qu'ait produit son pinceau; il a été gâté ensuite par les succès que la légèreté de son esprit et quelques mots heureux lui ont donnés dans la société: et le dernier tableau qu'il a fait en France, représentant *Priam aux pieds d'Achille, redemandant le corps d'Hector*, n'a point eu le suffrage des vrais connoisseurs. Il n'étoit pas propre par ses idées sur l'art à former une bonne école. Il est actuellement en possession de son emploi; quoique dans un âge très-avancé, il a peint quatre plafonds dans le *palais*

d'*hiver* de l'empereur ; mais il n'a pas encore reçu la somme qui lui a été promise.

ACKIMOF et LIEWITZKY, également peintres d'histoire, sont avec Doyen, professeurs dans l'académie des beaux arts ; Ackimof est aussi directeur de l'académie, et remplit son emploi avec zèle et intelligence.

MARTHOS y professe la sculpture.

Le sculpteur LEBRUN, dont le talent a fait en 1766 et 1767 beaucoup de bruit à Rome, est aussi à Pétersbourg. Son attachement pour le roi de Pologne, dout il avoit été le premier statuaire, lui a attiré des désagrémens, et jamais il n'a pu obtenir une séance de l'impératrice, pour faire son buste.

M.me LEBRUN a eu un grand succès en Russie ; elle a peint les grandes duchesses, et ces portraits sont placés à l'*Hermitage*, parmi les chef-d'œuvres de *Rubens*, de *Rembrand*, et de plusieurs autres maîtres de l'école flamande : on ne peut se dissimuler qu'un pareil voisinage leur est plus nuisible qu'avantageux.

KLAUBER professe la gravure dans l'académie des arts ; il a quitté la France à l'époque de la révolution, pour aller s'établir à Augsbourg sa patrie ; il a accepté ensuite une place à Pétersbourg, et il y formé d'habiles élèves. Il a gravé le *portrait de l'empereur*, d'après un peintre françois assez médiocre ; *celui du roi de Pologne*, d'après M.me *le Brun* ; celui de la *grande duchesse Elisabeth*, d'après la même.

L'ACADÉMIE DES ARTS de Pétersbourg offre une

école complète pour les arts, et une maison d'éducation ; les élèves y apprennent les langues, la danse, les sciences, et les exercices du corps. Les revenus de cet établissement, sont de 60000 roubles, et s'élèvent peut-être dans ce moment, à 20000 roubles de plus.

Le comte de CHOISEUL GOUFFIER en est le président ; on l'accuse de n'avoir pas un goût assez pur et assez sévère. Plusieurs élèves sont condamnés à copier de *misérables portraits* pour la cour, et à peindre des *étendards* pour l'armée, au lieu d'étudier le *Laocoon* et l'*Apollon*. Cependant l'académie de Pétersbourg, possède la collection la plus complète que l'on connoisse.

Le secrétaire perpétuel de cette académie est M. de SCHIKALEFFSKY, avant secrétaire de légation à Copenhague ; il écrit bien, et il a de la bonne volonté, mais il est obligé de suivre le torrent.

Un certain BRENNA qu'on pourroit appeler *Brennus* (1), achitecte italien, jouit du plus grand crédit ; il a fait dépenser des millions pour gâter les beaux appartemens que Catherine II avoit ordonnés au *palais d'hiver*.

Giacomo GUARINGHI doit être au contraire regardé comme un des premiers architectes de l'univers. Catherine II avoit en lui la plus grande confiance. Pétersbourg et Moscow se glorifient des monumens qu'ils lui doivent. Quoique sa faveur ne soit plus aussi grande, le chancelier *Bedsboroko*

(1) Chef des Gaulois qui brulèrent Rome.

vient de le charger de la construction d'un superbe palais à Moscow, dans lequel ce ministre compte se retirer; il a voulu former une galerie de tableaux, mais il s'est confié à des marchands italiens qui l'ont trompé.

Parmi les seigneurs russes, celui qui montre le plus de goût pour les arts est le comte STROGONOFF, connu par ses liaisons avec *Voltaire*, *la Harpe*, *Marmontel*, et les principaux gens de lettres de France. Il possède la collection de tableaux la mieux choisie après celle de l'Hermitage; son palais est le point de réunion des artistes et des vrais amateurs.

M. *Henri-Charles-Ernest* KOHLER est actuellement inspecteur en chef du cabinet de pierres gravées et de médailles de l'empereur. Ce cabinet est un des plus riches de l'Europe; il possède la collection de *Laurent Natter*, et les planches de la suite de son ouvrage sur *la méthode de graver en pierre fine*, que M. Kohler devroit bien publier. On y a réuni la superbe collection des *pierres gravées d'Orléans*, que la république françoise doit regretter à jamais d'avoir laissé échapper pour 300000 l. assignats. Ce cabinet s'est encore accru de pièces tirées de différentes collections. Il est à craindre que les morceaux précieux, pillés dans l'Italie et ailleurs, n'aillent encore l'enrichir, ce qui seroit une véritable perte pour les sciences (2), la Russie pouvant être

(2) Il est certain qu'un grand nombre de particuliers se sont emparés, en Italie, de camées et d'intailles d'un haut prix. Cependant parmi les pierres gravées qu'on nous apporte, en très-grand nombre, pour les examiner, on ne trouve aucun morceau

considérée comme un tombeau pour les objets d'art. Pour parler avec plus d'exactitude de cette collection, il faudroit posséder la notice que M. Kohler en a publiée, intitulée : *Bemerkungen über die Russisch Kaiserliche Sammlung von geschnittenen Steinen.* 1794, *in*-4°.

Il n'y a dans Pétersbourg aucune société particulière de littérature. Les moyens d'acquérir des connoissances sont rares et dispendieux ; les libraires ont peu de livres scientifiques ; on ne trouve point de bibliothèques publiques. On construit un bâtiment pour la *Bibliothèque de Zalutzki* (3) ; mais on ne l'ouvrira qu'aux premiers de la ville, dont peu seront en état d'en faire usage. Les soldats, chargés d'emballer les beaux livres de cette bibliothèque, lors de son transport à Pétersbourg, ont mis les différens volumes d'un même ouvrage dans des caisses différentes.

L'empereur a donné ordre à tous les étudians qui suivoient les différentes universités en Europe, de revenir en Russie, sous peine de confiscation de

intéressant ni précieux. Il faut espérer, pour les sciences, que ces monumens se retrouveront un jour, peu importe chez qui, excepté en Russie, parce qu'ils seroient perdus.

A. L. M.

(3) C'étoit la bibliothèque publique de Varsovie; elle devoit son nom à deux évêques de la maison de Zalutzki, ses fondateurs, ainsi que le dit l'inscription placée sur la porte : *Civium usui perpetuo, Zalusicorum par illustre dicavit 1714.* Elle avoit été depuis considérablement augmentée et contenoit plus de cent mille volumes; elle étoit principalement riche en livres et en manuscrits relatifs à l'histoire de la Pologne. A. L. M.

leurs biens ; il y en avoit vingt à *Goettingen ;* les habitans leur ont donné des fêtes à leur départ, et ceux-ci les ont rendues ; ils formèrent, en partant, un cortége brillant. Ils ont quitté avec douleur une des plus savantes universités de l'Europe, et entrevoient avec peine l'instruction singulière qu'ils vont recevoir, à *Mietau*, jusqu'à la création d'une nouvelle université à *Doerpat*, qui avoit anciennement un grand gymnase.

La Russie ne proscrit pas cependant les productions étrangères, mais celles qui y sont permises sont plus d'un an à y pénétrer. On y a vu paroître dernièrement une traduction en vers français de l'*Oberon* de WIELAND, par le comte de BORCH, et une traduction de l'*Hudibras* de BUTTLER.

Les Russes sont curieux de bons ouvrages de médecine ; nous avons donné dans notre volume V, p. 562, une notice d'un excellent traité d'*Hygiène, à l'usage des gens de mer.* On vient de publier en langue russe, *des Observations chirurgicales*, par MURSINNA. — Des *Elémens de Botanique.* — *Une Description de l'Epidémie sibérienne.* — La *Chymie* de JAQUIN. Il y a en Russie 34 *bureaux de santé ;* ils ont l'inspection sur tout ce qui regarde la santé des individus de leur ressort.

Nous avons donné, il y a peu de temps, la notice d'un ouvrage de CEDERHIELM, sur les insectes des environs de Pétersbourg, intitulé *Fauna Ingrica.*

On a inseré, on ne sait sur quel fondement, dans plusieurs journaux, une anecdote ridicule sur M.me CHEVALIER PECKAM, que nous avons vue aux

aux Italiens ; ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle a un grand succès sur le théâtre de Pétersbourg ; mais elle se propose de quitter cette ville, si le réglement des modes que l'impératrice a empêché jusqu'ici d'être rendu est porté, parce qu'elle seroit trop gênée dans le choix des costumes nécessaires au théâtre.

Le libraire Buisson publie dans ce moment quelques pièces françaises, composées pour le théâtre de Catherine II ; nous en donnerons une notice.

On vouloit appeler en Russie M. BERGAMIN, acteur célèbre du théâtre de Hambourg. La citoyenne RAUCOUR a également résisté aux offres qui lui ont été faites, elle a préféré de consacrer son précieux talent à sa patrie. Il faut espérer que les acteurs célèbres, tragédiens et comédiens, qui nous restent de l'ancien théâtre français, imiteront son exemple.

Défense d'applaudir au Théâtre de Cassel.

A Cassel, capitale du Landgraviat de Hesse-Cassel, on a publié le réglement suivant, dont nous donnons la traduction littérale, à cause de sa singularité.

« Le public est averti de nouveau, relativement « à la défense déja faite le 9 octobre 1794, que toute « espèce d'applaudissement est défendue au spec- « tacle, à moins que Leurs Altesses n'aient daigné « témoigner leur contentement de cette manière. »

Cassel, le 1 octobre 1798.

La Direction des Spectacles de la cour.

M. Iffland, auteur et acteur dramatique célèbre.

La première livraison des *œuvres dramatiques de* M. Iffland (1) a paru chez M. *Gœschen* à Leipsic. Elle est composée de 5 volumes. Dans le premier M. *Iffland* donne le récit de sa carrière dramatique, et cette biographie est citée par des connaisseurs, comme un chef-d'œuvre dans ce genre et digne d'être le livre favori des acteurs et des amateurs du théâtre. Chacun des autres volumes contient trois pièces de théâtre, dont l'une est inédite, et les deux autres ont subi des changemens et des corrections considérables. Il doit paroître chaque année une livraison de 4 volumes de cette collection. Les 5 volumes de la 1.re livraison sur beau papier à écrire, ornés du portrait de l'auteur et d'autres gravures, se vendent un louis. Il y a aussi des exemplaires sur papier vélin.

Notices littéraires sur Naples, avant la guerre.

Une centaine d'ouvriers travaillent dans les fouilles de *Pompeii;* on a découvert les restes d'un théâtre,

(1) Nous avons déja parlé plusieurs fois de M. *Iffland*, principalement aux tom. I, p. 399. et tom. II, p. 121; il est estimé en Allemagne, non-seulement comme auteur dramatique, mais aussi comme acteur. Le but que M. *Iffland* se propose dans ses pièces, est de répandre des principes propres à fonder le bonheur de la vie, d'exciter le sentiment du beau, d'être utile aux mœurs, et de faire sentir vivement les ridicules et les défauts du siècle.

et de la *Via Appia* qui passoit par cette ville. Le prince héréditaire, qui est grand amateur d'antiquités, fait faire des fouilles particulières à *Stabiæ;* dans ces deux fouilles on trouve sans cesse des ustensiles, des médailles, des statues, etc. Un jeune Hercule du meilleur style grec est jusqu'à présent le plus beau monument qu'on en ait tiré (1).

Comme pendant des *Papiri* il a paru un second volume de format pareil, sous le titre de *Dissertationes Isagogicæ, pars prima* (2), avec une carte de l'ancien Herculanum et les preuves : les volumes suivans contiendront trois rouleaux, qui sont déja gravés et prêts pour l'impression, I. *Rhetorica*, II. *de Phœnomenis*, III. *de Vitiis et Virtutibus oppositis*, tous les trois de *Philodemus.*

Le célèbre taureau Farnèse est deja exposé depuis plusieurs années dans la *Chiaja* de la *Villa Reale;* c'est la promenade la plus agréable de l'Europe et la moins exposée à la poussiere, sur les bords de la mer.

Cambiagi, un de ces hommes estimables qui encouragent d'une manière active les entreprises litté-

(1) Nous avons inséré la lettre du général Championnet, qui annonce qu'on fait des fouilles, et que cinq cents hommes y sont employés. Cinq cents hommes paroissent beaucoup à ceux qui savent avec quel soin et quelle précaution on doit faire ces fouilles, qu'il faut plutôt *gratter* que *piocher*, et que tous les hommes ne sont pas propres à cette opération; c'est le cas de rappeler à ceux qui en sont chargés, cet ancien proverbe : *chi va piano va sano.* A. L. M.

(2) Je desirerois extrêmement avoir connoissance de ce dernier ouvrage qui n'est pas parvenu à la bibliothèque nationale; et si quelqu'un le possède à Paris, il m'obligeroit beaucoup en me le prêtant pour peu de jours. A. L. M.

raires, a fait l'acquisition des 550 planches de l'ouvrage de d'*Hancarville*, sur les vases dits Etrusques, qui étoient sous les scellés; il les a eues presqu'au poids, pour la somme de 800 scudis. Il donnera bientôt une nouvelle édition de l'ouvrage de d'Hancarville, en 4 vol. comme la première, mais au prix de 20 ducats, au lieu de 30. Cette édition sera dédiée au premier amateur de vases, *Hamilton* (3). Il va publier encore un autre ouvrage sur les monumens transportés d'Italie en France; il se propose de le dédier au Directoire de la république française.

Nouvelles de Rome.

Rome, le premier octobre 1798.

C'est moins l'enlèvement des principaux antiques et tableaux, que les troubles auxquels Rome a été exposée, qui ont chassé de cette ville presque tous les voyageurs et artistes étrangers. De plus de 50

(3) M. Cambiagi devroit bien, en réimprimant cet ouvrage, lui donner une autre distribution, afin qu'on ne fût pas obligé d'ouvrir à la fois, pour le consulter, trois volumes d'un poids énorme. Il faudroit que les explications fussent dans le même volume où se trouvent les vases; il faudroit étendre ces explications d'après ce qui en a été écrit par les divers savans de l'Europe. Car d'Hancarville a donné de longues dissertations remplies de choses utiles, et très-souvent de paradoxes sur l'art en général; mais il ne dit presque rien des vases qu'il publie, et qui devroient être l'objet spécial de son ouvrage. A. L. M.

artistes allemands qui vivoient à Rome il y a quelque temps, il n'y en a plus que 15; et ceux parmi eux qui vivent du produit de leurs talens, n'ont presque point d'occupation.

Il y a ici peu d'artistes français, et ceux qui y sont ne travaillent point; plusieurs sont devenus commissaires des arts. Il n'y a plus d'exposition.

Parmi les artistes italiens, un jeune Romain, appelé CAMOCCINI, se distingue depuis quelques années. C'est un excellent dessinateur. Il a commencé, il y a deux ans, un très-grand tableau par lequel il vouloit établir sa réputation; le sujet étoit *la mort de César*, et il étoit destiné pour le lord BRISTOL, lorsque les Français entrèrent dans Rome. Bientôt après le lord fut arrêté dans la Lombardie. Sa collection nombreuse de tableaux, la plupart faits par des artistes modernes, recueillis en Italie depuis plusieurs années, dans laquelle il y avoit beaucoup de tableaux médiocres et mauvais, auroit cependant mérité d'être conservée comme un monument du goût du siècle, unique en son genre, et auquel avoient contribué beaucoup d'artistes vivans, de différentes nations. Plus de 300 artistes dans différens genres se sont empressés à faire cette demande dans une pétition; tout a été inutile, la collection a été dispersée. Quelques anciens tableaux ont été envoyés au musæum des arts à Paris.

La collection des antiques de *la Villa Albani* est heureusement partie pour Paris; celle du *Palais Albani* s'est perdue.

Il y a quelque temps qu'un gentilhomme polonois,

joueur de profession, étoit à Rome ; après avoir gagné aux jeunes Romains leur argent, ceux-ci mettoient des tableaux en jeu ; c'est ainsi qu'il a ramassé en moins d'un mois, environ 300 tableaux, parmi lesquels il y avoit plusieurs Raphael et autres morceaux précieux.

Plusieurs tableaux ont disparu de *la Villa Borghese;* on dit qu'ils ont été volés.

Un commissaire à qui la république française devoit de l'argent, a pris, en place de paiement, les tapisseries de Raphael, pour la somme de 30,000 scudi.

La Minerve, qui a été trouvée depuis peu à *Velletri,* a été envoyée à Paris. Le paysan à qui elle appartenoit, a reçu du papier-monnoie, qui bientôt après fut démonétisé ; de sorte que cette précieuse découverte ne lui a valu tout au plus que 200 scudi.

On a enlevé le mur entier de l'église *Trinita de Monti*, sur lequel étoit la *descente de croix* par DANIEL DI VOLTERRA, ainsi que les peintures latérales, pour les porter en France.

On a vendu pour 2000 piastres l'église de St. *Pietro in Montorio* avec le jardin et le cloître, dans la cour duquel on voit le fameux *Temple de* BRAMANTE. L'église renferme plusieurs bons ouvrages de peinture et de sculpture.

NOUVELLES DU DANNEMARCK.

La *société rurale* de Copenhague, vient de proposer quelques prix aux frais de l'amirauté. Le

premier est de 300 rixdalers (1500 livres), le second de 100, et le troisième de 50. Il s'agit du meilleur traité sur *les bois les plus propres à la construction des vaisseaux*. Voici en général ce qu'on doit éclaircir :

1.° Quel est le terrein le plus convenable à ces différens bois, et quels sont les soins qu'ils exigent?

2.° Peut-on, par quelque moyen, parvenir à donner à ces bois, la courbure et la forme nécessaire sans nuire à leur force?

3.° Quel est le temps de la coupe des arbres?

4.° Est-il avantageux d'enlever l'écorce des arbres avant de les couper, et comment y doit-on procéder?

Il faut que les mémoires soient étayés d'expériences, autant qu'il sera possible. Quand un auteur s'appuiera de l'autorité d'un livre étranger, il aura soin d'indiquer l'ouvrage en note. Les mémoires pourront être écrits en danois, allemand, françois, ou anglois; ils doivent être envoyés à la société, avant la fin de septembre prochain.

Le professeur DANZEL doit bientôt publier une description, accompagnée de quatre gravures, de sa machine à *touer* les vaisseaux.

Il vient d'être fait dans l'*académie de chirurgie* de Copenhague, un changement essentiel, relatif à l'examen. On renferme les candidats dans la salle des dissections, où ils sont obligés de faire la dissection de telle ou telle partie d'un cadavre, et de mettre par écrit leurs observations, au lieu qu'ils se contentoient de les exposer de vive voix.

On a rendu les plus grands honneurs au célèbre

M. de SUHM (1); son convoi a été suivi de tout ce qu'il y a dans Copenhague de gens de lettres et d'artistes distingués. L'académie des sciences vient de proposer une médaille d'or de cent écus, pour prix du meilleur éloge de ce savant.

Le Journal *médico-chirurgical du professeur* TODE, *vol. 3. cah. 3.* qui a paru à Copenhague, en allemand, annonce une découverte importante pour l'art de l'accoucheur. M. HERHOLDT a trouvé, en ouvrant des cadavres d'animaux mort nés, la cavité du tambour remplie de la liqueur de l'amnios et de flegme, (eau visqueuse). Ce fluide sort après la naissance, par le conduit auditif, et est remplacé par l'air atmosphérique. Cette découverte l'a conduit à supposer que la liqueur de l'amnios s'introduisoit également dans le tuyau de la respiration, et le remplissoit tant que l'enfant n'étoit pas encore né. Des expériences faites à l'école vétérinaire, ont confirmé cette hypothèse. Ordinairement la nature fait écouler cette liqueur, quelquefois il faut employer le secours de l'art; l'enfant ne peut respirer librement, que lorsqu'il en est débarrassé. M. Herholdt pense que cet accident produit plus de morts apparentes qu'on ne le croit communément; il ne suffit donc pas de nettoyer le gosier de l'enfant, il faut lui donner une attitude qui facilite l'écoulement de la liqueur. L'auteur a eu le bonheur, cette année, de rappeler à la vie douze en-

(1) *Suprà*, p. 251; nous en donnerons bientôt une notice biographique. A. L. M.

fans sur treize, qui se trouvoient en pareil cas. Les professeurs *Abildgaard* et *Wiborg*, ont confirmé l'expérience par l'ouverture de cinq chiens non encore nés.

Nouvelles de Vienne.

L'empereur, par une ordonnance, a défendu dans ses états tous les *soi-disant cabinets de lecture.*

On doit faire à Belvedère, château près de Vienne, un *jardin de botanique* qui formera une véritable *Flore de Vienne;* on y trouvera toutes les plantes qui croissent dans les états de l'empereur. Cet établissement sera dirigé par M. de Host, auteur d'un ouvrage estimé, intitulé : *Synopsis plantarum in Austria provinciisque adjacentibus sponte crescentium. Vindob.* 1797.

Nouvelles de Suède.

M. Glörweli a publié un ouvrage intitulé, *La Suède ancienne et moderne*, dans laquelle il donne une notice non-seulement des auteurs suédois, mais encore des étrangers distingués qui ont été en relation avec eux.

L'évêque Wallquist publie, pour son diocèse, une *gazette* qui répandra sûrement des connoissances utiles; c'est la première de ce genre dans ce royaume.

Cygnæus, *évêque de Borgo*, a fait adopter un réglement par lequel tout ecclésiastique demeurant à la campagne, est autorisé à emprunter pour six mois un livre de la bibliothèque du Gymnase de Borgo, en déposant sa valeur.

M. Hielm a répété les expériences faites par *Caylus* et *Majault*, sur la trempe que les anciens donnoient au cuivre; il a reconnu que dans une lame d'épée antique, l'étain étoit au cuivre dans le rapport de 16 $\frac{1}{2}$ à 88 $\frac{7}{8}$ de cuivre; il a fabriqué d'après les mêmes proportions une lame de couteau dont la couleur et la dureté approchent beaucoup de la lame d'épée analysée.

Voici une question remarquable, sur laquelle la société établie pour répandre des lumières parmi les citoyens en Suède, a proposé deux prix, l'un d'une médaille d'or, et l'autre d'une médaille d'argent.

Les principaux monumens publics, faits de pierre ou de bronze, ayant au moins coûté la valeur de douze tonneaux d'or, (5 à 6 millions de livres), n'offrent qu'un capital perdu pour l'état : on demande le moyen de les remplacer par des monumens d'un prix infiniment moins considérable et plus avantageux au pays, et qui néanmoins soient propres à rappeler et à faire respecter éternellement la mémoire des hommes à l'honneur de qui on les auroit consacrés.

Le concours est ouvert jusqu'au mois de septembre 1800.

A Bangsta en Suède, M. de Swedenheim a fait construire, il y a deux ans, une machine pour battre

le blé, laquelle mise en mouvement, et dirigée par deux bœufs et onze personnes, bat le jour à peu près vingt-quatre tonneaux de grains; un autre particulier en a fait une pareille, qui bat la valeur d'un tonneau par heure; une troisième, construite à Bergaholm, par les soins de M. Lowen, peut fournir jusqu'à cinquante tonneaux en dix-huit heures.

M. THUNBERG publie en suédois une *Description des animaux de la Suède;* cet ouvrage sera sûrement bientôt traduit en allemand.

NOUVELLE DE WEIMAR.

Depuis plus d'une année il s'est formé une maison d'éducation dans un des châteaux et sous les auspices du duc; c'est au lieu nommé *le Belvedère*, à une demi-lieue de sa résidence. L'établissement a pour objet d'offrir aux jeunes gens destinés par leur position à exercer des emplois publics, ou à posséder une certaine fortune, tous les moyens de perfectionner leur instruction, de les familiariser avec les principales langues modernes, et de les préparer à des voyages utiles. C'est M. *Mounier*, ancien membre de l'assemblée constituante, qui en a la direction générale; les autres professeurs sont MM. *Dubuat, Scherer, Duvan, Matthieu, Jagemann.* Le prix de la pension annuelle est de 150 louis de France, payés d'avance.

LIVRES DIVERS.

ASTRONOMIE.

MÉMOIRE contenant des explications théoriques sur une carte trigonométrique servant à réduire la distance apparente de la lune au soleil ou à une étoile en distance vraie, et à résoudre d'autres questions de pilotage; par le citoyen MAINGON, lieutenant de vaisseau. Paris, 1799, *in*-4.°

Ce mémoire et la carte qui l'accompagne, contiennent une méthode ingénieuse, facile et exacte pour faire la réduction des distances, avec la règle et le compas avec une seule carte, au lieu du grand nombre de celles de Margetts. Le rapport que le citoyen Leveque en a fait à l'Institut, contient une grande érudition, et des réflexions importantes sur la même matière. LALANDE.

PONTS ET CHAUSSÉES.

PLAN d'instruction des Élèves de l'École nationale des Ponts et Chaussées, pour l'an 7.

On y trouve des tableaux synoptiques du cours de mécanique et du cours de construction.

Le citoyen Prony, à qui l'on doit ce plan d'instruction, doit inspirer la plus grande confiance.

CHYMIE.

MANUEL d'un Cours de Chymie, ou *Série des expériences et des démonstrations qui doivent composer un cours complet sur cette science; par E. J. B. BOUILLON LAGRANGE, professeur aux écoles centrales de Paris et à l'Ecole de Pharmacie, des sociétés philomatique et de médecine de Paris, membre de la société de médecine de Bruxelles, préparateur général à l'Ecole Polytechnique, etc.* Paris, *Bernard*, libraire pour les mathématiques, sciences et arts, quai des Augustins, n.° 37; an 7, 2 vol. *in*-8.°

L'Auteur a entrepris cet ouvrage pour l'utilité des élèves de l'école polytechnique; il lui a paru qu'il

seroit intéressant pour eux d'avoir un manuel simple, complet, méthodique, à l'aide duquel ils pussent répéter les expériences du cours général de chymie que leur donne le citoyen FOURCROY, et celles du citoyen GUYTON, dans *son cours de chymie appliqué aux arts.*

En remplissant ce but, il s'est aperçu qu'il pourroit avoir une utilité encore plus générale, et que tous ceux qui professent ou étudient la chymie, pourroient y rencontrer quelques avantages.

Le plan qu'il a suivi dans la division des leçons, appartient au citoyen FOURCROY; c'est celui qu'il a nouvellement adopté.

Les succès qu'il a obtenus, ne laissent aucun doute sur sa simplicité, et sur les progrès rapides qu'il peut faire faire aux élèves; c'est le tableau exact des expériences et des démonstrations qui ont été faites dans les cours de l'an VI, à l'école polytechnique.

L'Ouvrage commence par une ample table des matières, et une des auteurs cités. On trouve ensuite un tableau pour réduire les nouvelles mesures en anciennes. Le cours est partagé en soixante leçons, mais les professeurs peuvent le diviser à leur gré.

L'Auteur a placé à la marge, à côté du texte, la série des expériences à faire dans chaque leçon, et la nomenclature des matières qui doivent servir à la démonstration, ce qui est très-propre à guider ceux qui voudroient faire ou suivre un cours de chymie.

Le citoyen Bouillon Lagrange a joint à cet ouvrage, les nouveaux caracteres adoptés par les chymistes françois. On sait combien ces signes sont utiles pour décrire en abrégé, ou pour représenter en formules, les phénomènes chymiques.

Plusieurs leçons sont accompagnées de planches; elles représentent les appareils les moins connus, et ceux qui servent aux opérations principales d'un cours. Le citoyen *Gérard*, attaché à l'école polytechnique pour la partie de la stéréotomie, s'est chargé de ce travail; tous les dessins ont été faits sur les appa-

reils montés; ils sont présentés et décrits de manière que l'élève le moins instruit peut opérer avec facilité. Une échelle graduelle met à portée de juger les mesures de grandeur et de capacité.

On trouve dans cet ouvrage, beaucoup d'expériences nouvelles qui ne sont point encore décrites dans les ouvrages élémentaires.

Sa forme, sa rédaction, la perfection des planches, tout le recommande; il est du nombre des écrits vraiment utiles pour ceux qui veulent acquérir les élémens d'une des plus belles sciences, et y faire des progrès.

Allgemeines Journal der Chemie. — Journal général de Chymie, redigé par Alexandre-Nicolas Scherer, conseiller des mines du duc de Weimar, numéros 2 — 6. Leipsic, chez *Breitkopf* et *Hærtel*, 1798, *in*-8.°

Nous avons fait connoître le premier numéro de cet excellent journal; les suivants que nous venons de recevoir, ne sont pas moins intéressants; plusieurs articles sont tirés des journaux de chymie des différentes nations qui s'occupent de cette belle science, mais toujours avec des notes et des additions importantes. Les principaux morceaux sont: — *Expériences sur le gaz* hydrogène carboné, *pour décider si* le carbone *est une substance simple ou composée*, par le docteur *Guillaume Henry*, à Manchester, membre de la société des sciences de Londres. — *Extrait du mémoire du* C. *Prevost*, *à Genève, sur les effets odoroscopiques des substances chaudes et froides, odorantes et non odorantes.* — *Analyse de la substance terreuse, appelée* sydneia (terra australis), *trouvée dans la nouvelle Galle Méridionale, par M. Hatchett, esq. à Londres.* — *Sur le gaz contenu dans la vessie des poissons, par M. Fr. Rigby Brodbelt, à la Jamaïque.* — *Notice sur un nouvel acide, appelé* acide zoonique, *obtenu de substances animales, par le C. Bertholet.* — *Description de l'appareil du Muséum Teylerien pour la combustion du phosphore dans*

l'oxygène, et des observations sur la lumière du phosphore dans le gaz azote, par le docteur MARTIN VAN MARUM, *à* HARLEM. — NOTICE *sur les travaux les plus récens des chymistes françois, par M.* VAN MONS, *à Bruxelles.* — DESCRIPTION *d'un réservoir de gaz commode, par le docteur* MARTIN VAN MARUM, *à* HARLEM. — DESCRIPTION *d'un appareil simple et commode pour le développement des différentes espèces de gaz, par M.* SCHERER. — ADDITION *à la découverte faite par M.* HUMBOLDT, *de la polarité magnétique d'une serpentine, par M.* STEINHÆUSER, *avocat à Plauen.* — SUR LA NATURE *du diamant,* 1.° *Expériences de M.* SMITHSON TENNANT, *esq. membre de la société des sciences de Londres;* 2.° *Expériences du C.* GUYTON. — SUR UN CHANGEMENT *apparent d'argent en or, par M.* HILDEBRANDT, *professeur à Erlangen.* — INFLUENCE *du salpêtre sur l'or et le platine, par M.* SMITHSON TENNANT, *esq.* — SUR LA NOUVELLE TERRE, *appelée* Glucine, *trouvée dans le Beryll, par le C.* VAUQUELIN. — DESCRIPTION *et propriété de la glucine.* — EXPÉRIENCES *pour mieux déterminer les caractères généraux et distinctifs de la glucine.* — ANALYSE *de l'émeraude du Pérou, par le C.* VAUQUELIN. — OBSERVATIONS *sur l'hydrogène sulfuré, par le C.* BERTHOLET. — DESCRIPTION *d'un nouvel appareil pour servir à la combustion du fer dans le gaz oxygène, par le docteur* VAN MARUM, à Harlem. — DESCRIPTION *d'un nouvel appareil hydrargyropneumatique,* par le même. — DESCRIPTION *d'un appareil du Musæum Teylerien, pour examiner les produits qui résultent de la combustion des huiles,* par le même. — EXPÉRIENCES *pyrométriques, pour déterminer le degré auquel le charbon ne peut pas conduire le calorique, par le C.* GUYTON. — SUR LA LUMIÈRE *produite par plusieurs corps combustibles, et le rapport de la clarté que donnent différentes lampes, selon l'huile qu'on a employée, par le C.* HASSENFRATZ. — EXTRAIT *des observations générales de* Nicholson *sur les lampes et les lumières, et son opinion sur les moyens de donner au*

suif les propriétés de la cire, avec quelques observations du C. Guyton. — *Examen des recherches faites sur la prétendue lumière du phosphore dans le gaz azote, par les CC. Fourcroy et Vauquelin.* — *Observations sur les propriétés eudyométriques du phosphore, par le C. Berthollet.* — *Mémoire sur la combinaison triple du phosphore, de l'azote et de l'oxygène, ou sur l'existence des* phosphures d'azote oxydés, *par M. Fr. Alexandre de Humboldt.* — *Sur les rapports de la glucine aux acides, par le C. Vauquelin.*—*Sur l'Application des nouvelles découvertes, concernant l'hydrogène sulfuré, sur la nature de plusieurs remèdes chymiques, par le C. Fourcroy.* — *Nouvelles observations sur les détonations des muriates et des nitrates avec différens autres corps.* — *Recherches du C.* Brugnatelli, *professeur à Pavie, sur les détonations des nitrates;* — *Répétition et ampliation de ces expériences, par le C. Van Mons à Bruxelles.* — *Nouvelles observations du C. Brugnatelli, tirées d'une de ses lettres du 28 février 1798, au C. Van Mons, avec des observations de celui-ci.* — *Expériences de M. Thomas Hoyle,* le jeune, *sur la détonation et l'inflammation du muriate de soude, avec différentes substances oxydables, produite par la friction et les acides.* — *Observations sur la nature de l'amidon, par M. Robert Jameson, à Leith.* — *Analyse chymique de la chrysolite des bijoutiers, par le C. Vauquelin.* — *Expériences et observations sur la nature du sucre, par Guillaume Cruikschank, chymiste et chirurgien de l'artillerie.* — *Description d'une amélioration de l'appareil pour imprégner l'eau et dissoudre la soude et le natron, avec l'acide carbonique, par M. Desvignes.* — *Essais sur l'histoire chymique de l'or, par M. Hildebrandt, professeur à Erlangen.* — *Quelques expériences et observations sur la manière d'obtenir l'azote de l'eau, par M. Juch à Würzbourg.* — *Examen du suc acide des ananas, par le C. Adet.* — *Expériences sur l'influence du mercure sur la vie végétale, par Deimann.*

MANN, PAATS VAN TROSTWYK et *LAUWERENBURGH.* — *RECHERCHES sur quelques propriétés du platine, par le C. GUYTON.*

Ce qui donne à ce journal un grand degré d'utilité, ce sont les notices courtes, mais suffisantes, des ouvrages nouveaux sur la chymie, qui viennent de paroître dans les différens pays de l'Europe, avec l'indication de ce qu'ils contiennent.

Ces six numéros forment le premier volume de cette collection utile. On y trouve 8 planches, qui servent à rendre plus claires les descriptions de nouveaux appareils qui sont indiqués dans le journal.

GÉOGRAPHIE.

ALLGEMEINE geographische Ephemeriden; verfasset von einer Gesellschaft Gelehrten und heraus-Gegeben von F. VON ZACH, H. S. G. Obri-twachtmeister und Director der herzog'lichen Sternwarte Seeberg bey Gotha. — *ÉPHÉMÉRIDES géographiques universelles, par une société de savans; publiées par F. DE ZACH, major au service de Saxe-Gotha, et directeur de l'observatoire, appelé Seeberg, près de Gotha.* A Weimar, au Comptoir d'industrie; *in*-8.°

Le prospectus (1) et les analyses étendues des deux premiers numéros (2) ont fait suffisamment connoître de quelle importance ce journal est pour les sciences mathématiques, pour la géographie et la statistique. On sait que chaque numéro contient trois divisions; des mémoires, des analyses et jugemens de livres et de cartes, et des nouvelles qui ont rapport aux matières auxquelles ce journal est consacré.

Nous nous bornerons dans cet article à indiquer les différens mémoires qui se trouvent dans les dix autres numéros qui ont paru dans le courant de l'année 1798, les principaux sont :

SUR LES PROGRÈS *des Russes dans la géographie*

(1) Mag. Enc. Année III, t. III, p. 350,
(2) *Ibid.* t. VI. p. 34 et 458.

de leur pays, avec une notice de l'atlas de la Russie, publié dans les dernières années ; — SUR LES NIVELLEMENS *entrepris en Suisse pour mesurer le pays, par le professeur* TRALLES, *à Berne, avec une carte de la contrée enclavée par le lac de Bienne, celui de Murten et celui de Neufchâtel ;* — TABLE *des différences de temps de plusieurs endroits avec Paris, et de leur longitude géographique, prise au premier méridien, par* M. FRANÇOIS DE PAULA TRIESNECKER; — QUELQUES DÉTAILS *sur les* Cagots *du ci-devant Béarn, les* Caquets *ou* Caqueux *de la Bretagne, et les* Cassos *de la Navarre.* Ces familles vivoient dans les vallées des provinces indiquées; elles étoient tellement opprimées et méprisées en Bretagne, que le parlement de Rennes se vit obligé d'interposer son autorité pour qu'on ne privât point ces malheureux de la sépulture. — NOTICE *sur le dernier grand voyage de découverte, entrepris par les Russes, dans l'Océan de nord-est,* par M. BLUMENBACH, *à Gottingue ;* — DE LA LONGITUDE *de Zuric, Verone et Mirepoix,* par M. WURM, *curé à Grubengen, dans le Wirtemberg ;* — SUR LA CATARACTE *appelée* Sarp *en Norwège, et le grand goufre qui s'est ouvert dans la même contrée, et a englouti en 1702 un château avec beaucoup de terres qui en dépendoient, par* M. WILSE, *curé à Edsberg, en Norwège.* Cet événement malheureux coûta la vie à quatorze personnes et à près de deux cents bestiaux. — SUR LA MESURE *d'un degré de longitude de la terre, par* WILLEBRORD SNELLIUS, *corrigée par* PIERRE VAN MUSSCHENBROEK, *et des déterminations des principales villes de la Hollande, dérivées de cette mesure, par J. F. VAN BEECK CALCKOEN, à Amsterdam.* — *SUR LE CALCUL des conjonctions et oppositions des planètes, par M. BURCKHARDT.* — *SUR LA SITUATION géographique et la véritable forme de la mer Noire, avec une carte de cette mer et des environs, d'après les observations astronomiques du C. BEAUCHAMP.* — *SUR L'ISTHME DE SUEZ, et la réunion de la mer Rouge avec la mer Méditerranée.* — *DES VARIATIONS de lumière de l'étoile* Algol, *avec une ins-*

truction sur la manière de les observer, à l'usage des amateurs de l'astronomie, et de nouvelles tables de ses périodes lumineuses, par M. WURM, curé à Grubengan, dans le Würtemberg. On y a joint une carte céleste. On se rappelle encore de Vénus, regardée, à Paris en l'an VI, comme une comète; la même méprise a eu lieu plus d'une fois; M. *WURM* a pris de là occasion de donner un petit mémoire sur *LA PLUS GRANDE SPLENDEUR de Vénus, et des tables sur la périodicité de ce phénomène.* Il y a recueilli plusieurs faits qui y sont relatifs. — *L'HUILE regardée comme moyen d'appaiser les flots de la mer, par M. OTTO.*

L'Auteur croit que l'huile n'a pas la force de détruire les vagues déja formées, mais du moins de prévenir la formation de nouvelles vagues. — Ces numéros contiennent enfin beaucoup de nouvelles déterminations de la position de villes, etc.

Outre les cartes géographiques dont nous avons fait mention à l'occasion des mémoires auxquels elles appartiennent, on trouve dans les 12 numéros de 1798, une *carte de la Chine*, réduite d'après celle du *voyage de Macartney*, mais avec les corrections nécessaires; une esquisse qui représente la manière dont les 181 feuilles de la grande carte de la France, par Cassini, ont paru et doivent être mises ensemble; une carte du *voyage de MUNGO PARK, de Pisania jusqu'à la rivière Gambia, à Silla sur le fleuve Joliba* ou *Niger*, ainsi que son retour à Pisania, par la route méridionale; cette carte est dressée par M. RENNELL, d'après les observations, notices et dessins de *Mungo Parck.* — Une *carte de l'Irlande*, réduite d'après la grande carte de D. A. BEAUFORT. Une *carte de la mer Mediterranée*, et une autre *de la mer Rouge*, dressées par M. de ZACH, d'après les observations astronomiques les plus récentes.

Ces cartes sont toutes très-bien gravées, ainsi que les portraits des astronomes *Beauchamp*, *Delambre*, *Herschel*, de M. *Joseph Banks*, président de la société des sciences à Londres, et de *Don Jos. de*

Mendosa y Rios, capitaine de vaisseau, au service du roi d'Espagne, et membre de la société des sciences, à Londres : les Éphémérides ont aussi donné une notice biographique sur ce dernier.

VOYAGES.

VOYAGE historique et pittoresque de l'Istrie et de la Dalmatie, par le citoyen CASAS, artiste; et rédigé par le citoyen JOSEPH LAVALLÉE, membre de la société philotechnique. Première livraison du texte.

Le luxe et la beauté de l'impression répondent à la beauté des gravures, dont nous avons annoncé séparément chaque livraison; celle que l'on vient de publier du texte, ne contient que le discours préliminaire. L'auteur y trace l'histoire de l'Istrie et de la Dalmatie. Nous donnerons des extraits détaillés de l'ouvrage, quand il sera plus avancé, et que l'auteur aura achevé une partie de la description des beaux monumens qui y sont gravés.

HISTOIRE.

FRIDERICI WILKEN, Ratzeburgiensis seminarii regii philosophici sodalis, commentatio de bellorum Cruciatorum ex Abulfedæ historia. Gottingæ, *in*-4.°

Cet ouvrage a été couronné à Gottingue, le 4 juin 1798. Il a été composé pour satisfaire au programme qui avoit été proposé en ces termes : = « Tracer l'his- « toire des Croisades, d'après Abulfeda, en emprun- « tant des autres écrivains tant orientaux qu'occiden- « taux, tout ce qui peut servir à juger, rectifier ou « éclaircir sa narration. » Nous reviendrons sur cet important ouvrage.

POÉSIE.

ŒUVRES de Boileau Despreaux, édition stéréotype, de l'imprimerie de Didot l'aîné. 2 vol. in-18. en feuilles, 1 fr. 50 c. papier fin, 2 fr. 50 c. papier vélin, 6 fr. grand papier vélin, 9 fr. Paris, chez P. Didot l'aîné, imprimeur, aux galeries du

Louvre; Firmin Didot, libraire, rue de Thionville, n.° 1850; et Ant. Aug. Renouard, libraire, rue André-des-Arcs, n.° 42.

Cette édition a le mérite de renfermer toutes les Œuvres de Boileau, en prose et en vers, dans deux petits volumes bien imprimés, et du prix le plus modique.

Les mêmes libraires viennent de mettre en vente la réimpression des *Fables de* LAFONTAINE, édition stéréotype en deux volumes in-dix-huit, dont la première impression, promptement épuisée, manquoit depuis deux mois.

Les deux volumes en feuilles, papier ordinaire, 1 fr. 20 cent.; papier fin, 2 fr.; papier vélin, 6 fr.; grand papier vélin, 9 fr.

Chez le citoyen Renouard on trouvera un portrait de Lafontaine, très-finement gravé en médaillon par Gaucher, et bon pour mettre en tête de l'édition stéréotype, ou de toute autre édition de Lafontaine, en petit format. Prix, 1 fr. 60 cent.

ÆNÉIDE de VIRGILE, *traduite en vers françois; par C. P.* BOISSIÈRE. Paris, chez les marchands de Nouveautés; an 6, 2 vol. *in*-8.° de 300 p. chacun.

Lorsqu'un citoyen estimable a eu le courage d'entreprendre un ouvrage aussi long, s'il n'est pas couronné par le succès, on ne peut que le plaindre de n'avoir pas trouvé un ami assez sincère pour lui épargner une peine inutile, et les frais de l'impression. Nous citerons quelques vers de la traduction du citoyen Boissière, pour faire connoître la manière dont il a rendu son auteur.

Tros Rutulusve fuat nullo discrimine habebo.
« Je ne veux en ce jour favoriser personne. »
Adnuit, et totum nutu tremefecit olympum.
« Ce signe fit trembler *toute l'olympe entière.* »
Fert ingens toto connixus corpore saxum
Haud partem exiguam montis, Lyrnessius Acmon.
« Acmon, digne fils de Clytie,
« *Tout le long* des remparts s'avançoit à pas lent,
« Traînant avec effort un rocher menaçant. »

En parlant du fils de Cycnus, voici comment il traduit son auteur :

Filius, æqualis comitatus classe catervas,
Ingentem remis centaurum promovet : Ille
Instat aquæ, saxumque undis immane minatur
Arduus, et longa sulcat maria alta carina.

« Il montoit un vaisseau qu'on nommoit le Centaure :
« Son aspect présentoit un second minotaure ;
« La moitié de son corps paroissoit à fleur d'eau ;
« Il sembloit qu'un rocher sortoit de son cerveau,
« Qu'il le précipitoit chaque instant sur la lame :
« Le reste de sa forme offroit un corps de femme,
« Faisant un long sillage en l'onde ainsi plongé.

Si on ne devoit pas regarder ces contre-sens comme des licences poétiques, nous remarquerions que Virgile n'a jamais pu dire qu'un *centaure* ressemblât à un *minotaure ;* qu'il a représenté ce centaure prêt à lancer un quartier de rocher, comme on le voit sur les monumens, mais qu'il n'a pas fait sortir une pierre de son cerveau : qu'il n'y a pas un seul mot dans ces vers qui dise que le *reste de sa forme offroit un corps de femme.*

Il nous suffira d'assurer le citoyen *Delille,* dont on attend avec impatience la traduction de l'Æneide, qu'il ne doit pas se décourager, et que ses vers pourront encore trouver des lecteurs, quoiqu'il ait été devancé.

THÉATRE.

MISANTROPIE ET REPENTIR, drame en cinq actes, en prose, du théâtre allemand de KOTZBUE (1), *traduit par BURSAY, et arrangé à l'usage de la scène française par la citoyenne MOLÉ, artiste du théâtre français, faubourg Germain, représenté pour la première fois sur ce théâtre, le 7 nivôse an 7.* Prix : 1 franc 50 centimes. A Paris, chez le libraire du théâtre du vaudeville, rue de Malthe, et à son imprimerie rue des Droits de l'Homme, n.° 44, an 7.

Cette édition est la seule reconnue par la citoyenne

(1) Nous ignorons pourquoi le titre porte *Kotz-bue,* au lieu de

MOLÉ, comme authentique ; elle rend compte dans la préface de la manière dont la traduction de BURSAY lui a été remise, et des changemens qu'elle a faits à la pièce ; et elle paie un juste tribut d'éloges à ses camarades, les citoyens *Saint-Phal*, *Naudet*, *Dorsan*, *Picard*, *Grandmenil*, et aux citoyennes *Simon* et *Habert*. Si un autre qu'elle eût fait cette préface, il ne l'auroit certainement pas oubliée.

THÉATRE DE KOTZEBUE, traduit de l'allemand par WEISS, professeur de langue allemande au Lycée, et L. F. JAUFFRET, membre de plusieurs sociétés savantes et littéraires : pour servir de suite au théâtre allemand. Tom. I, première partie qui contient MISANTHROPIE ET REPENTIR, drame en cinq actes. Paris, chez les *éditeurs*, rue de Vaugirard, n.° 1201 ; *Amand Koenig*, libraire, quai des Augustins ; *Fuchs*, libraire, hôtel Cluny ; *Treuttel* et *Würtz*, libraire, quai Voltaire ; de 213 pages in-8.°

Il parut en 1792 une traduction française de *Misanthropie et Repentir*, par LOUIS FAUVELET DE BOURRIENNE, imprimée à Varsovie, chez Etienne Bacigalupi, sous ce titre : *L'INCONNU, drame en cinq actes, traduit librement d'une pièce allemande du président KOTZEBUE*, intitulée : *La Misanthropie et le Repentir*. Cette traduction pleine de défauts, et dont il ne se vendit à Paris qu'un petit nombre d'exemplaires, resta tout-à-fait ignorée ; et, sans la tradution qu'en fit postérieurement BURSAY, comédien de Bruxelles, traduction acquise et arrangée pour notre théâtre par la citoyenne MOLÉ, *Kotzebue* ne seroit pas encore connu en France.

Le succès qu'a obtenu *Misanthropie et Repentir*, a engagé les citoyens WEISS et JAUFFRET à donner

Kotzebue, qui est le vrai nom de l'auteur ; mais il n'y a rien à dire contre la fantaisie de l'éditeur, qui annonce que sa pièce se distingue de celle des faussaires qui l'ont contrefaite, parce que dans la sienne on lit *Misantropie* sans *h*, et que celle des contrefacteurs porte *Misanthropie* ; c'est-à-dire, que la sienne est caractérisée par une faute d'orthographe. A. L. M.

une traduction complète des œuvres dramatiques de Kotzebue. Ils ont cru devoir commencer par la traduction fidelle de cette même pièce, pour faciliter aux amateurs de l'art dramatique, la comparaison de la pièce telle qu'elle est sortie de la plume de l'auteur, et telle que la citoyenne Molé l'a mise au théâtre. Nous ne doutons nullement que la comparaison ne soit tout-à-fait à l'avantage de la dernière; on verra que dans la pièce française les changemens de décorations sont moins fréquens que dans l'original; que la citoyenne Molé a fait finir avec la sixième scène le premier acte, et qu'elle a réuni les trois autres scènes du premier acte au second, ce qui évite une grande inconvenance, un changement de décoration, et la scène vide au milieu d'un acte. Par cette comparaison on pourra de plus se convaincre combien les coupures qu'elle a faites sont heureuses, et que la pièce telle qu'on la joue aux Français, n'a conservé que les beautés de l'original, sans en avoir les défauts.

Cette livraison est ornée du portrait de Kotzebue, gravé par Gaucher. Outre le drame, elle contient le passage entier de la préface de Kotzebue, mis à la tête de son drame intitulé *l'Enfant de l'Amour*, passage dont nous avons donné l'essentiel dans une note de l'analyse de *Misanthropie et Repentir* (1).

On peut se procurer cette première livraison sans avoir souscrit, moyennant 2 francs pour Paris, et 2 francs 75 centimes franc de port. Le prix de la souscription est de 9 francs pour six livraisons, et 18 francs pour l'ouvrage complet qui en aura douze, ou six volumes.

Comment faire, ou les Epreuves de Misanthropie et Repentir, comédie en un acte, mêlée de vaudevilles, représentée pour la première fois sur le théâtre du vaudeville, le 26 ventôse an 7, par les citoyens Dejoux et Lonchamps. Prix: 1 franc 25 centimes, avec des airs notés. A Paris,

(1) Ann. IV, tom. V, p. 262.

chez le libraire du théâtre du vaudeville, rue de Malthe, et à son imprimerie, rue des Droits de l'Homme, n.° 44, an 7.

Voyez ce que nous avons dit p. 269 de ce volume.

ROMANS.

VOYAGE sentimental par STERNE, en anglais et en français. Edition en deux volumes in-quarto, sur papier vélin, dit Nom-de-Jésus, *ornée de six estampes dessinées par Monsiau, et gravées par les meilleurs artistes; précédée d'une notice sur la vie et les écrits de Laurent Sterne; imprimée par Didot le jeune.* Chez J. E. Gabriel Dufour, libraire, successeur de Defer de Maisonneuve, rue Séverin, n.° 110, à Paris.

Le mérite de ce livre, et de son auteur comme écrivain, est assez connu pour se dispenser d'en faire ici l'éloge : l'éditeur se borne à annoncer au public, qu'il a fait revoir la traduction par une personne très-versée dans la connoissance des deux langues, qui y a fait de grands changemens, et qui a donné aussi tous ses soins à la correction des épreuves.

Prix, 72 fr. pour les deux volumes avec les figures avant la lettre, et 60 fr. avec la lettre.

Le même libraire en a fait aussi une édition en trois volumes *in*-18, avec les mêmes figures réduites.

Prix des trois volumes sur papier vélin, fig. 9 fr. et sur papier ordinaire, 4 fr. 50 centimes. Les personnes qui voudront recevoir cette petite édition par la poste, ajouteront un fr.

ALPHONSE, histoire portugaise, arrivée lors du tremblement de terre à Lisbonne. A Paris, chez Testu, rue Haute-Feuille, n.° 14, an 7. Prix, 1 fr. 50 c. et 2 fr. franc de port.

TABLE DES ARTICLES.

GÉOMÉTRIE.

INTRODUCTION à l'algèbre, contenant entre autres, une arithmétique des quantités directes ou positives, par Em. DEVELEY. 112

Traité de trigonométrie rectiligne et sphérique, et de l'application de l'algèbre à la géométrie, par S. F. LACROIX. 112

Lettre du C. VERKAVEN, sur le traité de calcul différentiel et intégral du C. BOSSUT. 146

Mémoire sur l'intégration des équations différentielles, par P. FRANCHINI. 112

ASTRONOMIE.

Traité des montres à longitudes par Ferd. BERTHOUD. 112

Connoissance des temps, à l'usage des astronomes et des navigateurs. 116

Mémoire contenant des explications théoriques sur une carte trigonométrique, par le C. MAINGON. 556

COSMOGRAPHIE.

Cosmographie élémentaire, divisée en parties astronomique et géographique, par Edme MENTELLE. 279

PONTS ET CHAUSSÉES.

Plan d'instruction des élèves des l'Ecole nationale des ponts et chaussées, pour l'an 7. 556

PHYSIQUE.

Histoire naturelle abrégée, du ciel, de l'air et de la terre, ou notions de physique générale, par PHILIBERT. 168

Sur le grand froid de cette année, par le C. LALANDE. 242

Grondbeginzelen der prœfonder vindelyke, etc. c'est-à-dire, élémens de physique expérimentale, par VAN BEMMELEN. 433

HISTOIRE NATURELLE.

Elementi di storia naturale, c'est-à-dire, élémens d'histoire naturelle, par A. L. MILLIN : traduct. de la seconde édition par Anne GIOBERT. 117

MINÉRALOGIE.

Collection complète de toutes les parties de l'atlas minéralogique de la France, par A. G. MONNET. 118

BOTANIQUE.

Flore du Mont Atlas, par le C. DESFONTAINES. 120
Lettre d'un voyageur observateur, concernant le jardin botanique de Voerlitz. 121
Sur le palmier Doum, par J. J. VIREY. 438
Sur la culture de la *fritillaria regia*, par le C. WILLEMET. 248
Nova genera plantarum, *auctore* Henrico-Adolpho SCHRADER. 315
Sur une opinion de VANHELMONT et de BOYLE, citée par le C. BOISSONADE. 374

ZOOLOGIE.

Traduction du tableau élémentaire du C. CUVIER. 264

ENTOMOLOGIE.

Récréations tirées de l'histoire naturelle, traduite de l'allemand de M. WILHELM. 413

ANATOMIE ET PHYSIOLOGIE.

Sur la carie des os. 245
Tableaux comparatifs de l'anatomie des animaux domestiques, par J. GIRARD. 121
Sur la *Sennebieria pinnatifida*, par le C. TOURNON. 106
Extrait d'un mémoire contenant des recherches sur la durée de la gestation dans les femelles d'animaux, par le C. TESSIER. 5
Description anatomique d'une tête humaine extraordinaire, par J. Fr. JADELOT. 280
Discours sur la douleur, par Marc-Antoine PETIT. 417

CHYMIE.

Manuel d'un cours de chymie, par E. J. B. BOUILLON-LAGRANGE. 55
Allgemeines Journal der Chemie, c'est-à-dire, journal général de chymie, rédigé par A. N. SCHERER. 558

MÉDECINE.

Prix proposé par la société médicale Harveyenne à Edimbourg. 259
Divisione delle maladie, c'est-à-dire, table des maladies, dressée selon le système de BROWN, par Valeriano-Luigi BRERA. 123
Reflessioni medico-pratiche, etc. Réflexions médico pratiques sur l'usage interne du phosphore, par Valer.-Luigi BRERA. 124
Les théories médicales modernes, comparées entr'elles et rapportées à la médecine d'observation; par N. P. GILBERT. 123
Emploi de la racine de l'*enula helenium*. 246
Analecta historica, c'est-à-dire, recherches historiques sur la médecine des Hébreux, par MEYER LEWIN, sous la présidence de M. CURTIUS SPRENGEL. 441

PHARMACIE.

Dictionario elemental de farmacia, c'est-à-dire, dictionnaire élémentaire de pharmacie, par Dom Manuel HERNANDES DE GREGORIO. 128

AGRICULTURE.

Prix d'agriculture proposé par la Société de Meillan. 97
Suplemento a la observacione, ect., c'est-à-dire, supplément aux observations sur la culture du riz dans le royaume de Valence, par Z. Ant. Jos. CAVANILLES. 129

TECHNOLOGIE.

Conservatoire des arts. 106
Fabrication du maroquin. 103
Sur le mot *bustula*. 274

EDUCATION.

Méthode pour enseigner à lire aux enfans des deux sexes. 130
Sourds et muets. 252

ECONOMIE.

Société économique batave. 267

COMMERCE.

Dictionnaire universel de la géographie commerçante, par F. PEUCHET. 47

MÉTAPHYSIQUE.

Traduction d'un ouvrage de KANT. 325

THÉOLOGIE.

Carta del ciudadano GREGOIRE, c'est-à-dire, lettre du C. GREGOIRE, évêque de Blois, à Ramon Joseph de ARCE. 131

GÉOGRAPHIE.

Description des territoires d'Epidaure et de Trézène en Grèce, par le C. MENTELLE. 9
Nouvelle géographie universelle, traduite par le C. NOEL. 133
Géographie élémentaire, par L. G. HAUCHECORNE. 135
Sur les découvertes en Afrique, par LALANDE. 241
Allgemeine geographische ephemeriden, etc., c'est-à-dire, éphémérides géographiques universelles, par une société de savans, publiées par F. DE ZACH. 561

VOYAGES.

Voyage de CHOISEUL-GOUFFIER. 278
Voyage dans les Etats-Unis d'Amérique, par LAROCHEFOUCAULT-LIANCOURT. 280
Voyage par le Cap de Bonne-Espérance et Batavia, à Samarang, Macassar, etc. par J. S. STAVORINUS. 136
Voyage fait par ordre du gouvernement, dans l'empire Otto-

man, l'Ægypte et la Perse, par le C. OLIVIER. 187
Voyage à Constantinople, en Italie et aux îles de l'Archipel, par l'Allemagne et la Hongrie. 498
Voyage de M. HAWKINS. 537
Voyage historique et pittoresque de l'Istrie et de la Dalmatie, par le C. CASAS, et rédigé par le C. Joseph LAVALLÉE. 562

MÉDECINE DES ANIMAUX.

Memoria sull actuale epidemia de gatti, c'est-à-dire, mémoire sur l'épidémie actuelle des chats, par le citoyen Valer. Luigi BRERA. 126
Medicinische national Zeitung, c'est-à-dire, journal national de médecine pour l'Allemagne. 415
Prix de l'école vétérinaire d'Alfort. 405

HISTOIRE.

Abrégé de l'histoire de la Grèce, depuis son origine jusqu'à sa réduction en province romaine, avec deux tableaux analytiques, suivi de deux cartes géographiques. 58
Tableau historique, littéraire et politique de l'an 6 de la République française, par A. M. CECILE. 138
Correspondance de l'armée française en Ægypte, interceptée par l'escadre de Nelson, par E. T. SIMON. 139
Tableau historique, politique et moderne de l'empire Ottoman, traduit de l'anglais par le C. LEFEBVRE. 281
Antiquités nationales, ou recueil de monumens, pour servir à l'histoire générale et particulière de l'empire Français, par A. L. MILLIN. 68, 321 et 469
Friderici WILKEN, Ratzeburgiensis seminarii philophici sodalis, commentatio de bellorum cruciatorum ex Abulfedæ historia. 596
Histoire de la mosquée Nâssery de Hhaçan au Caire. 338

ARCHAEOLOGIE.

Noticia de un viage, etc., c'est-à-dire, notice d'un voyage pour l'architecture et les antiquités, par Jos. Fr. ORTIZ. 140
Découvertes faites à Pompeia. 261
Fouilles nouvelles faites au pied du Vésuve. 275
Notice sur quelques inscriptions trouvées à Bayeux. 345

MYTHOLOGIE.

Choix des principales pierres gravées, de la collection qui appartenoit autrefois au baron de STOSCH, par Freed. SCHLICHTEGROLL. 141

Glyptique.

Atelier de gravure en pierres fines du C. Simon. 247

Numismatique.

Manière de discerner les médailles antiques de celles qui sont contrefaites, par M. Bauvais. 282
Dissertation sur la rareté et la contrefaction des médailles antiques, etc., traduit de l'anglais de J. Pinkerton, par J. Godefroid Lipsius. 283
Médailles du roi de Pologne. 107

Biographie.

Notice sur P. Desault, par Tournon. 30
Mort d'Abraham Conrad Swaving. 103
Mort de l'astronome Le monnier. 407
Notice biographique sur Simeon de Provanchere. 476
Eloge historique de Dom Alonzo de Hercylla-y-Zuniga, par J. B. C. Grainville. 348

Histoires littéraires.

Almanach des gens de lettres. 100
Physionomie politique de quelques journaux anglais. 101
Nouvelles littéraires de Dannemarck. 250
Bibliothèque de Goettingue. 155
Séance de l'académie des sciences à Berlin. 256
Perruquiers auteurs. 271
Littérature suédoise. 263
Etat des livres nouveaux, publiés en Allemagne. 265
Pension accordée au C. Mercier Saint-Leger. 269
Lettre au C. Millin sur l'édition stéréotype de J. B. Rousseau. 271
Rapport fait au Lycée de arts par le C. Viallon, sur un ouvrage intitulé, *Recherches sur l'origine de l'Imprimerie dans la Belgique*, par le C. Lambinet. 435
Notices littéraires sur Naples. 529
Nouvelles de Londres. 532
Nouvelles de Russie. 539
Nouvelles de Suède. 533
Nouvelles de Vienne. 553
Nouvelles de Weimar. 555
Nouvelles du Dannemarck. 550
Nouvelles de Rome. 548
Séance publique de l'Institut national. 400
Distribution des prix de l'Institut. 401
Nominations de l'Institut. 385
Fauteuil de Molière. 387
Société d'émulation de Rouen 389
Affaires des professeurs Fichte et Niedhammer. 384

POÉSIE.

Essai d'nn catalogue de poëmes intitulés *Temples*, par M. SCHMID. 227

LITTÉRATURE GRECQUE.

Notice sur les Grecs modernes, sur leur langue et sur quelques ouvrages écrits dans cet idiôme, par le C. VINCKLER. 289
Opus analogicum de Henri HOOGEVEEN. 383
Notice sur le projet d'une traduction de l'Histoire des animaux D'ÆLIEN. 482

POÉSIE GRECQUE.

CALLIMACHI elegiarum fragmenta cum elegiâ CATULLI, collecta et illustrata a Ludovico Casparo *VALCKENAER.* 490

POÉSIE LATINE.

In morte BORDÆ, elegia Laurentii *MASCHERONI.* 486
Edition de Juvenal. 254

POÉSIE FRANÇOISE.

Les Plantes, poëme par René CASTEL. 283
Œuvres de Boileau Despreaux. 564
Æneïde de Virgile, traduite en vers français, par C. P. BOISSIÈRE. 565

POÉSIE ALLEMANDE.

Poëtes allemands, imprimés à Philadelphie. 243

THÉATRES.

Préservatif contre l'incendie des décorations de théâtres. 406
Sur M. IFFLAND, auteur et acteur dramatique. 546
Défense d'applaudir au théâtre de Cassel. 545
Théâtre allemand par J. N. F. LAMARTELLIÈRE. 423
Théâtre de Kotzebue, traduit de l'allemand par WEISS et P. F. JAUFFRET. Tom. I. 567
Misantropie et Repentier, drame en cinq actes du théâtre allemand de KOTZEBUE, traduit par BURSAY, et arrangé à la scène française par la citoyenne MOLÉ. 565
Comment faire, ou les Epreuves de Misanthropie et Repentir, comédie, par les CC. JOUY et LONGCHAMPS. 269 et 568
Une journée de Ferney; au Vaudeville. 249
L'Indicateur des mariages, vaudeville. 244
Le Trésor, arlequinade; au Vaudeville. 387
A tout péché miséricorde, parodie de Misanthropie et Repentir. 409
L'Auteur dans son ménage, opéra; à Feydeau. 412
La Punition, opéra; à Feydeau. 246
Une journée du jeune Néron; à l'Odéon. 252
Les deux Veuves; à l'Odéon. 264
La Dupe de soi-même, comédie; au théâtre Louvois. 408

STÉNOGRAPHIE.

Fables de la Fontaine, gravées en caractères sténographiques. 280

GRAMMAIRE.

L'affinité de la langue hongroise, avec les langues d'origine finoise, démontrée par la grammaire, par Samuel GYARMATHI. 85

ROMANS.

Voyage sentimental par STERNE, en anglais et en français. 569
Alphonse, histoire portugaise. 569
Le nouveau Diable boiteux, tableau philosophique et moral de Paris. 357

BEAUX-ARTS.

Monumens du Poussin. 487
Galerie des Arts de Berlin. 537
Musée central des Arts. 266
Observations sur le Laocoon, par M. GOETHE. 512
Sur le sculpteur CANOVA. 536
Propylæen, c'est-à-dire, les propylées, ouvrage périodique, publié par M. GOETHE. 425
Tableau de Marine. 406
Concours de peinture et de sculpture. 387

MÉLANGES.

L'Oracle de la déesse de Cythère, par DE HALEM. 95
De l'abus du mot *artiste*. 109
Bibliothèque britannique, ou Recueil des ouvrages anglais périodiques et autres, par une société de gens de lettres. 214
Correspondance entre FRÉDÉRIC II et le marquis D'ARGENS. 284
Observations d'un dialecticien sur les quatre-vingt-onze questions de mathématiques, de physique, de morale, de politique, etc. adressées par l'Institut de France à l'Institut d'Ægypte. 285
Les Soirées littéraires, ou mélanges de traductions nouvelles. 429
Lettre sur une Anecdote rapportée par CHAMPFORT. 380

ERRATA.

Tome VI, page 402, ligne 16, *lisez* : *Blumenbach.*
Page 413, ligne 17, *lisez* : *Heinsdorf.*
Page 527, ligne 27 et 28, que lui reste-t-il maintenant? ses fêtes triomphales, *lisez* : que lui reste-t-il maintenant de ses fêtes triomphales?
Page 528, ligne 21, feconds, *lisez* : féconde.
Page 568, ligne 1, *lisez* : *Melpomène.*
Même page, ligne 4, *lisez* : *Harleville.*

BRITISH MUSEUM NATURAL HISTORY

Table des articles contenus dans ce numéro.

PHYSIQUE EXPÉRIMENTALE.

A. Van Bemmelen. *Grondbeginzelen der Proefondervindelyke natuurkunde*; c'est-à-dire, *Élémens de la Physique Expérimentale.* 433

BOTANIQUE.

J. J. Virey. *Sur le palmier* Doum. 438

MÉDECINE.

Meyer Lewin. *Analecta Historica in Medicinam Ebraeorum.* - *Recherches historiques sur la Médecine des Hébreux.* 441

TYPOGRAPHIE.

Viallon. *Rapport fait au Lycée des Arts sur un ouvrage intitulé:* Recherches historiques, etc. sur l'Origine de l'Imprimerie. 455

ANTIQUITÉS.

A. L. Millin. *Antiquités nationales*, ou *Recueil de monumens*, etc. 469

BIOGRAPHIE.

Notice biographique sur Siméon de Provanchère. 476

LITTÉRATURE GRECQUE.

Courte notice sur le projet d'une Traduction de l'Histoire des Animaux d'Élien. 482

POÉSIE LATINE.

Laurentii Mascheroni. *In morte Bordæ, viri celeberrimi, Elegia.* 487

POÉSIE GRECQUE.

Ludovicus-Casparus Valckenaer. *Callimachi Elegiarum Fragmenta, cum Elegiâ Catulli callimacheâ, etc.* 490

VOYAGE.

Voyage à Constantinople, en Italie, et aux îles de l'Archipel, par l'Allemagne et la Hongrie. 498

BEAUX-ARTS.

Goethe. *Observ. sur le Laocoon.* 512

VARIÉTÉS, NOUVELLES ET CORRESPONDANCE LITTÉRAIRES.

Nouvelles de Naples. 529

Nouvelles de Londres. 532

Sur le sculpteur Canova. 536

Galerie des Arts à Berlin. 537

Voyage de M. Hawkins. ibid.

Nouvelles de Russie. 539

Défense d'applaudir au Théâtre de Cassel. 545

M. Iffland, *auteur et acteur dramatique célèbre.* 546

Notices littéraires sur Naples, avant l'époque de la révolution. ibid.

Nouvelles de Rome. 548

Nouvelles du Dannemarck. 550

Nouvelles de Vienne. 553

Nouvelles de Suède. ibid.

Nouvelles de Weimar. 555

LIVRES DIVERS.

Astronomie.

Maingon, *Mémoire contenant des explications théoriques sur une carte trigonométrique servant à réduire la distance apparente de la lune au soleil, etc.* 556

Ponts et Chaussées.

Prony. *Plan d'instruction des Élèves des Ponts et Chaussées.* ibid.

Chymie.

Bouillon Lagrange. *Manuel d'un Cours de Chymie.* ibid.

A. N. Scherer *Allgemeines Journal der Chemie.* 558

Géographie.

F. von Zach. *Allgemeine geographische Ephemeriden verfasset*, etc. 561

Voyage.

Casas. *Voyage historique et pittoresque de l'Istrie et de la Dalmatie.* 564

Histoire.

F. Wilken. *Commentatio de bellorum Cruciatorum ex Abulfeda historia.* ibid.

Poésie.

Œuvres de Boileau Despréaux, etc. ibid.

C. P. Boissière. *Énéide de Virgile, traduite en vers françois.* 565

Théâtre.

Bursay et Molé. *Misantropie et Repentir, drame, trad. de l'allemand de Kotzebue.* 566
Weiss et L. F. Jauffret. *Théâtre de Kotzebue, tr. de l'allem.* 567
Dejouy et Longchamps. *Comment Faire*, ou *les Epreuves de Misanthropie et Repentir, comédie mêlée de vaudevilles.* 568

Romans.

Voyage sentimental, par Sterne, *en anglois et en françois.* 569

AVIS.

On peut s'adresser au Bureau du Magasin Encyclopédique, pour se procurer tous les Livres qui paroîssent en France et chez l'Etranger, et généralement pour tout ce qui concerne la Librairie ancienne et moderne.

On s'y charge aussi de toutes sortes d'impressions.

Les Livres nouveaux sont annoncés dans ce Journal aussitôt après qu'ils ont été remis au Bureau; c'est-à-dire, dans le Numéro qui se publie après cette remise.

Le Magasin paroît régulièrement le premier de chaque mois.

On prie les Libraires qui envoient des Livres pour les annoncer, d'en indiquer toujours le prix.